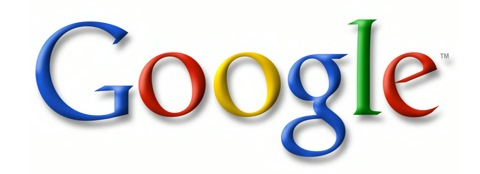
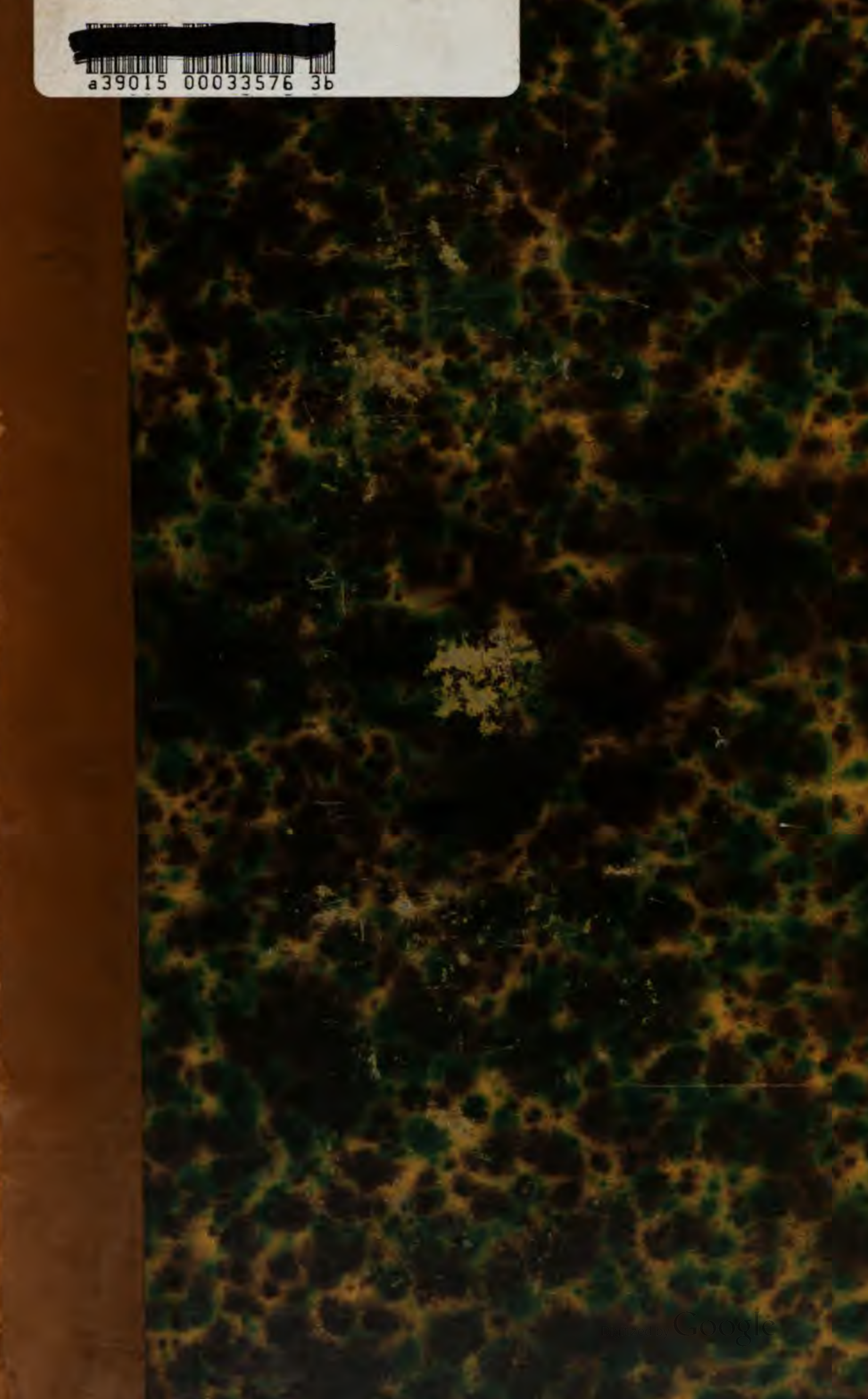

Google


a39015 00033576 3b


SE TAIRE
FAIRE


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY



HISTOIRE

D'HÉRODOTE.

ÉDITION EN NEUF VOLUMES.

Herodotus

HISTOIRE D'HÉRODOTE,

TRADUITE DU GREC,

Avec des Remarques Historiques et Critiques, un Essai sur la Chronologie d'Hérodote, et une Table Géographique.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE,

A laquelle on a joint la Vie d'Homère, attribuée à Hérodote, les Extraits de l'Histoire de Perse et de l'Inde de Ctésias, et le Traité de la Malignité d'Hérodote : le tout accompagné de Notes.

TOME V.

DE L'IMPRIMERIE DE C. CRAPELET.

A PARIS,

Chez { GUILLAUME DEBURE l'aîné, Libraire de la Bibliothèque Nationale, rue Serpente, n° 6; THÉOPHILE BARROIS père, Libraire, rue Hautefeuille, n° 22.

AN XI — 1802.

HISTOIRE D'HÉRODOTE.

LIVRE SEPTIÈME.

POLYMNIE.

I. L'INVASION de Sardes avoit déjà (1) fort irrité Darius, fils d'Hystaspes, contre les Athéniens; mais la nouvelle de la bataille de Marathon l'aigrit encore davantage, et il n'en fut que plus animé à porter la guerre en Grèce. Incontinent il envoya ordre à toutes les villes de ses Etats de lever un plus grand nombre de troupes et de fournir une plus grande quantité de chevaux, de vivres, et de vaisseaux de guerre et de (2) transport qu'elles n'en avoient donné pour la première expédition. Ces ordres ayant été portés de tous côtés, l'Asie entière fut dans une agitation continuelle pendant trois ans. Mais tandis qu'on levoit, pour cette guerre, les hommes les plus braves, et qu'on étoit occupé de ces préparatifs, on apprit la quatrième année que les Egyptiens,

qui avoient été subjugués par Cambyses, s'étoient révoltés contre les Perses. Darius n'en fut que plus ardent à marcher contre ces deux peuples.

II. Lorsque ce Prince fut prêt à partir pour aller attaquer les Egyptiens et les Athéniens, il s'éleva entre les Princes ses fils de grandes contestations au sujet de la couronne, parce que les loix défendent en Perse au Prince d'entreprendre une expédition sans avoir désigné son successeur. Darius avoit, avant que d'être Roi, trois enfans d'une première femme, fille de Gobryas; mais depuis qu'il étoit monté sur le trône, il en avoit eu quatre autres d'Atosse, fille de Cyrus. Artobazanes (3) étoit l'aîné des enfans de la première femme, et Xerxès de ceux de la seconde. Comme ils n'avoient pas la même mère, ils se disputoient (4) la couronne. Artobazanes croyoit y avoir droit parce qu'il étoit l'aîné de tous les enfans, et que c'étoit un usage reçu par-tout que l'Empire appartenoit à l'aîné. Xerxès de son côté appuyoit le sien sur ce que sa mère Atosse étoit fille de Cyrus, et sur l'obligation que les Perses avoient à ce Prince de la liberté dont ils jouissoient.

III. Darius n'avoit point encore prononcé, lorsqu'arriva à Suses (5) Démarate, fils d'Ariston, qui s'étoit sauvé de Lacédémone, après avoir été dépouillé de ses Etats. Ayant entendu parler du différend qui partageoit les fils de ce Prince, il conseilla à Xerxès, suivant ce qu'en a publié la

renommée, d'ajouter aux raisons qu'il avoit déjà données, qu'il étoit né depuis que Darius étoit monté sur le trône, au lieu qu'Artobazanes étoit venu au monde tandis que Darius n'étoit encore qu'un homme privé; que par conséquent il n'étoit ni juste, ni naturel de le lui préférer. Démarate (a) ajouta que c'étoit aussi l'usage à Sparte qu'un fils, né après l'avénement du père à la couronne, succédât au trône, quand même le père en auroit eu d'autres avant que d'être Roi. Xerxès s'étant servi des raisons que lui avoit suggéré Démarate, Darius les trouva justes, et le nomma son successeur. Au reste, le crédit et l'autorité (6) d'Atosse me persuadent qu'il n'en auroit pas moins régné, quand même il n'auroit pas fait usage du conseil de Démarate.

IV. Darius ayant (7) déclaré Xerxès son successeur, et voyant que tout étoit prêt, se disposa à se mettre en marche. Mais il mourut l'année qui suivit la révolte de l'Egypte, après avoir (8) régné trente-six ans entiers, et sans avoir eu la (9) satisfaction de punir la révolte des Egyptiens et de se venger des Athéniens.

V. Darius étant mort, son fils (10) Xerxès lui succéda. Les levées que faisoit ce jeune Prince étoient destinées contre l'Egypte, et dans les commencemens il n'avoit aucune envie de porter la guerre en Grèce. Mais Mardonius, fils de

(a) Le grec ajoute : *Qui lui donnoit ce conseil.*

Gobryas et d'une sœur de Darius, et par conséquent cousin-germain de Xerxès, qui de tous les Perses avoit le plus d'ascendant sur son esprit, lui parla en ces termes : « Seigneur (11), il n'est » pas naturel de laisser impunies les insultes des » Athéniens. Ne vous occupez donc maintenant » que des affaires que vous avez sur les bras ; mais » lorsque vous aurez châtié l'insolence des Egyp» tiens, marchez avec toutes vos forces contre » Athènes : par-là vous acquerrez de la célébrité, » et personne n'osera désormais entrer à main » armée dans vos Etats ». A ces motifs de vengeance, il ajouta que l'Europe étoit un pays très-beau, d'un excellent rapport, où l'on trouvoit toutes sortes d'arbres fruitiers, et que le Roi seul méritoit de l'avoir en sa possession.

VI. Mardonius tenoit ce langage, parce qu'il étoit avide de nouveautés, et qu'il convoitoit le Gouvernement de la Grèce. Il réussit avec le temps à engager Xerxès dans cette expédition ; car il survint d'autres événemens qui contribuèrent à persuader ce Prince. D'un côté il vint de Thessalie des Ambassadeurs qui invitèrent Xerxès de la part des Aleuades (12) à marcher contre la Grèce, et qui s'employèrent avec tout le zèle possible pour l'y déterminer. Les Aleuades étoient Rois de Thessalie. D'un autre côté, ceux d'entre les Pisistratides, qui s'étoient rendus à Suses, tenoient le même langage que les Aleuades ; et même ils y ajoutoient encore d'autres rai-

sons, parce qu'ils avoient avec eux Onomacrite d'Athènes, devin célèbre, qui faisoit (13) commerce des oracles de Musée. Ils s'étoient réconciliés avec lui avant que d'aller à Suses. Car il avoit été chassé d'Athènes par Hipparque, fils de Pisistrate, parce que Lasus (14) d'Hermione (*a*) l'avoit pris sur le fait, comme il inséroit parmi les vers de Musée un Oracle qui prédisoit que les îles voisines de Lemnos disparoîtroient de la mer (*b*). Hipparque l'avoit, dis-je, chassé par cette raison, quoiqu'auparavant il eût été lié avec lui de la plus étroite amitié. Mais étant allé en ce temps-là à Suses avec les Pisistratides, comme ceux-ci en parloient au Roi d'une manière honorable, toutes les fois qu'il se présentoit devant ce Prince, il lui récitoit des oracles. S'il y en avoit qui annonçassent un malheur au Barbare, il les passoit sous silence, mais faisant choix de ceux qui prédisoient d'heureux événemens, il lui disoit, en parlant du (15) passage de son armée en Grèce, qu'il étoit écrit dans les destinées qu'un Perse joindroit les deux bords de l'Hellespont par un pont.

VII. Ce fut ainsi qu'Onomacrite, par ces oracles, et les Pisistratides et les Aleuades par leurs conseils persuasifs, portèrent Xerxès à faire la guerre aux Grecs. Cette résolution prise, ce

---

(*a*) Voyez la Table Géographique.
(*b*) Seroient submergées.

Prince commença par les Egyptiens qui s'étoient révoltés. Il les attaqua la seconde année après la mort de Darius. Lorsqu'il les eut subjugués, et qu'il eut appesanti leurs chaînes beaucoup plus que n'avoit fait son père, il leur donna pour (16) Gouverneur Achéménès son frère et fils de Darius. Ce Prince fut tué dans la suite par Inaros, fils de Psammitichus, Roi de Libye (*a*).

VIII. L'Egypte ayant été soumise, et Xerxès étant sur le point de marcher contre Athènes, ce Prince convoqua les principaux d'entre les Perses, tant pour avoir leurs avis, que pour les instruire de ses volontés. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur parla en ces termes : « Perses, je ne » prétends (17) pas introduire parmi vous un » nouvel usage, mais suivre celui que nous ont » transmis nos ancêtres. Depuis que Cyrus a » arraché la Couronne à Astyages, et que nous » avons enlevé cet Empire aux Mèdes, nous ne » sommes jamais restés (18) dans l'inaction, » comme je l'ai appris de nos Anciens. Un Dieu » nous conduit, et sous ses auspices nous mar» chons de succès en succès. Il est inutile de vous » parler des exploits de Cyrus, de Cambyses, de » Darius mon père, et des Provinces qu'ils ont » ajoutées à notre Empire, vous en êtes assez » instruits. Quant à moi, du moment où je suis » monté sur le trône, jaloux de ne point dégé-

(*a*) Voyez liv. III, §. XII, note 15.

» nérer de mes ancêtres, je songe comment je » pourrai procurer aux Perses une puissance » non moins considérable que celle qu'ils m'ont » laissée. En y réfléchissant, je trouve que nous » pouvons illustrer de plus en plus notre nom, » acquérir un pays qui n'est pas inférieur au » nôtre, qui même est plus fertile, et que nous » aurons en même temps la satisfaction de punir » les auteurs des injures que nous avons reçues, » et de nous en venger. Je vous ai donc convoqués » pour vous (19) faire part de mes intentions. » Après avoir construit un pont sur l'Helles- » pont, je traverserai l'Europe pour me rendre » en Grèce, afin de venger et les Perses et mon » père, des insultes des Athéniens. Vous n'ignorez » point que Darius avoit résolu de marcher contre » ce peuple. Mais la mort ne lui a pas permis de sa- » tisfaire son ressentiment. C'est à moi à venger » et mon père et les Perses, et je ne me désisterai » point de mon entreprise que je ne me sois rendu » maître d'Athènes, et que je ne l'aie réduite en » cendres. Ses habitans, vous le savez, ont com- » mencé les premières hostilités contre mon père » et contre moi. Premièrement, ils sont venus » à Sardes (*a*) avec Aristagoras de Milet notre » esclave, et ils ont mis le feu aux Temples et » aux Bois sacrés. Que ne vous ont-ils pas fait » ensuite à vous-mêmes, quand vous êtes allés

(*a*) Voyez liv. v, §. xcix et cv.

» dans leur pays sous la conduite de Datis et » d'Artaphernes ? Personne d'entre vous ne » l'ignore. Voilà ce qui (20) m'anime à marcher » contre les Athéniens. Mais en y réfléchissant, » je trouve un grand avantage à cette expédition. » Si nous venons à les subjuguer eux et leurs voi- » sins, les habitans du pays de Pélops (*a*) le Phry- » gien, la Perse n'aura plus d'autres bornes que » le (*b*) ciel, le soleil n'éclairera point de pays » qui ne nous touche, je parcourrai toute l'Eu- » rope, et avec votre secours je ne ferai de la terre » entière qu'un seul Empire. Car on m'assure » que les Grecs une fois réduits, il n'y aura plus » de ville ni de nation qui puissent nous résister. » Ainsi, coupables ou non, tous subiront égale- » ment notre joug. En vous conduisant ainsi, vous » m'obligerez sensiblement. Que chacun de vous » se hâte de venir au rendez-vous que j'indi- » querai. Celui qui s'y trouvera avec les plus » belles troupes, je lui ferai présent des choses » que l'on estime le plus dans ma (21) maison. » Telle est ma résolution. Mais afin qu'il ne pa- » roisse pas que je veuille régler (22) tout par mon » seul sentiment, je vous permets de délibérer

(*a*) Hérodote s'est servi à dessein de cette tournure, afin de faire sentir que Pélops étant Phrygien, et par conséquent esclave des Perses (voyez ci-dessous, §. XI), le pays où domina ensuite ce Phrygien devoit lui appartenir à lui qui étoit son maître.

(*b*) Dans le grec : *Le ciel de Jupiter.*

» sur

» sur cette affaire, et j'ordonne à chacun de vous » de m'en dire son avis ».

IX. Xerxès ayant cessé de parler, Mardonius prit la parole : « Seigneur, vous êtes non-seule» ment le plus grand des Perses qui aient paru » jusqu'ici, mais encore de tous ceux qui naîtront » dans la suite. J'en atteste les choses vraies et » excellentes que vous venez de dire, et cette » grandeur d'ame qui ne souffrira point que les » Ioniens (*a*) d'Europe, ce peuple vil et mépri» sable, nous insultent impunément. Si dans la » seule vue d'étendre notre Empire, nous avons » soumis les Saces, les Indiens, les Ethiopiens, » les Assyriens, et plusieurs autres nations puis» santes et nombreuses, qui n'avoient commis » contre nous aucune hostilité, ne seroit-il pas » honteux que nous laissassions impunie l'inso» lence des Grecs, qui ont été les premiers à nous » insulter? Qu'avons-nous à craindre? seroit-ce » la multitude de leurs troupes, la grandeur de » leurs richesses? nous n'ignorons ni leur ma» nière de combattre, ni leur foiblesse. Nous » avons subjugué ceux de leurs enfans qui habi» tent notre pays, et qui sont connus sous les » noms d'Ioniens, d'Eoliens et de Doriens. Je » connois par moi-même les forces des Grecs; » j'en fis l'épreuve, lorsque je marchai contr'eux » par ordre du Roi votre père. Je pénétrai en

(*a*) Les Athéniens.

» Macédoine, peu s'en fallut même que je n'al-
» lasse jusqu'à Athènes, et cependant personne
» ne vint me combattre. L'ignorance et la sottise
» des Grecs ne leur permettent pas ordinaire-
» ment, comme je l'ai ouï dire, de consulter la
» prudence dans les guerres qu'ils se font. Car
» lorsqu'ils se la sont déclarée, ils cherchent,
» pour se battre, la plaine la plus belle et la plus
» unie. Ainsi, les vainqueurs ne se retirent qu'avec
» de grandes pertes : comme les vaincus, sont
» entièrement détruits, je n'en puis absolument
» rien dire.

» Puisqu'ils parlent tous la même langue, ne
» devroient-ils pas s'envoyer des Hérauts et des
» Ambassadeurs pour terminer leurs différends?
» ne devroient-ils pas tenter toutes les voies de
» pacification, plutôt que d'en venir aux mains?
» ou s'il étoit absolument nécessaire de se battre,
» ne devroient-ils pas chercher les uns et les
» autres un terrein fortifié par la nature, où il
» fût difficile d'être vaincu, et tenter en cet en-
» droit le sort des armes? Par une suite de ce
» mauvais usage, les Grecs n'osèrent pas m'offrir
» la bataille, lorsque j'allai jusqu'en Macédoine.
» Y a-t-il donc quelqu'un parmi eux qui s'op-
» pose à vous, et vous présente le combat, à vous,
» Seigneur, qui conduisez toutes les forces de
» terre et de mer de l'Asie? Je ne pense pas que
» les Grecs portent l'audace jusques-là. Si cepen-
» dant je me trompois, si leur folie les poussoit

» à en venir aux mains avec nous, qu'ils appren» nent alors que de tous les hommes nous sommes » les plus braves et les plus habiles dans l'art de » la guerre. Il faut donc tenter toutes les voies » possibles; rien ne s'exécute de soi-même, et ce » n'est ordinairement qu'à force de tentatives » qu'on réussit ». Ce fut ainsi que Mardonius adoucit ce que le discours de Xerxès pouvoit avoir de trop dur; après quoi il cessa de parler.

X. Comme les Perses gardoient tous le silence, et que pas un n'osoit proposer un avis contraire, Artabane, fils d'Hystaspes, oncle paternel de Xerxès, s'appuyant sur cette qualité, ouvrit le sien en ces termes : « Seigneur, lorsque dans un » conseil les sentimens ne sont pas partagés, on » ne peut choisir le meilleur; il faut s'en tenir à » celui qu'on a proposé. Mais quand ils le sont, » on discerne le plus avantageux, de même qu'on » ne distingue point l'or pur par lui-même, mais » en le (23) comparant avec d'autre or. Je con» seillai (*a*) au Roi Darius votre père et mon » frère, de ne point faire la guerre aux Scythes, » qui n'habitent point des villes. Flatté de l'espé» rance de subjuguer ces peuples Nomades, il ne » suivit pas mes conseils; il revint de son expé» dition, après avoir perdu ses meilleures trou» pes. Et vous, Seigneur, vous vous disposez à » marcher contre des hommes plus braves que

(*a*) Voyez liv. IV, §. LXXXIII.

» les Scythes, et qui passent pour être très-
» habiles et sur terre et sur mer. Il est donc juste
» que je vous avertisse des dangers que vous aurez
» à essuyer.

» Vous dites qu'après avoir jeté un pont sur
» l'Hellespont, vous traverserez l'Europe avec
» votre armée pour vous rendre en Grèce. Mais
» il peut arriver que nous soyons battus sur terre
» ou sur mer, ou même sur l'un et l'autre élé-
» ment; car ces peuples ont la réputation d'être
» braves, et l'on peut conjecturer que cette répu-
» tation n'est pas mal fondée, puisque les Athé-
» niens seuls ont défait cette puissante armée,
» qui étoit entrée dans l'Attique sous la conduite
» de Datis et d'Artaphernes. Mais supposons
» qu'ils ne réussissent pas à nous battre sur terre
» et sur mer (24) à-la-fois; s'ils nous attaquent
» seulement sur ce dernier élément, et qu'après
» nous avoir battus, ils aillent rompre le pont
» que nous aurons construit sur l'Hellespont,
» nous serons alors, Seigneur, dans un grand
» danger.

» Je ne fonde point cette conjecture sur ma
» prudence, mais sur le malheur qui pensa nous
» arriver, lorsque le Roi votre père ayant fait
» jeter un pont sur le Bosphore de Thrace et un
» autre sur l'Ister, passa dans la Scythie. Alors
» les Scythes firent mille instances aux Ioniens,
» à qui l'on avoit confié la garde du pont de
» l'Ister, pour les engager à le rompre. Si dans

» ce temps-là Histiée, Tyran de Milet, ne se fût » point opposé à l'avis des autres Tyrans, c'en » étoit fait des Perses et de leur Empire. On ne » peut même entendre, sans frémir, que la for- » tune et le salut du Roi aient dépendu d'un » seul homme.

» Ne vous exposez (25) donc point, je vous » prie, Seigneur, à de si grands périls, puisqu'il » n'y a point de nécessité. Suivez plutôt mes con- » seils, congédiez maintenant cette assemblée, » faites de nouvelles réflexions, et quand vous le » jugerez à propos, donnez les ordres qui vous » paroîtront les plus utiles. Je trouve en effet » qu'il y a un grand avantage à ne se déterminer » qu'après une mûre délibération. Car quand » même l'événement ne répondroit pas à notre » attente, on a du moins la satisfaction qu'on » s'est décidé avec sagesse, et que c'est la fortune » qui a triomphé de la prudence. Mais lorsqu'on » a suivi des conseils peu sages, si la fortune les » seconde, nous ne devons (*a*) nos succès qu'au » hasard, et la honte, suite de ces mauvais con- » seils, ne nous en reste pas moins.

» Ne voyez-vous pas que le Dieu lance sa fou- » dre sur les plus grands animaux, et qu'il les » fait (26) disparoître, tandis que les petits (27) » ne lui causent pas même la plus légère inquié- » tude? ne voyez-vous pas qu'elle tombe tou-

(*a*) Dans le grec : *Vous avez fait une trouvaille.*

» jours sur les plus grands édifices et sur les (28) » arbres les plus élevés? car Dieu se plaît à abaisser (a) tout ce qui s'élève trop haut. Ainsi une » grande armée est souvent taillée en pièces par » une petite. Dieu, dans sa jalousie, lui envoie » des terreurs, ou la frappe (29) d'aveuglement, » et (30) conséquemment elle périt d'une manière indigne de sa première fortune. Car il ne » permet pas qu'un autre que lui s'élève et se » glorifie. La précipitation produit des fautes qui » occasionnent des disgraces éclatantes. Ce qu'on » fait au contraire lentement, procure de grands » avantages. Si on ne les apperçoit pas sur-le-champ, on les reconnoît du moins avec le » temps.

» Voilà, Seigneur, les conseils que j'ai à vous » donner. Et vous, Mardonius, fils de Gobryas, » cessez de tenir sur les Grecs de vains propos; » ils ne méritent pas qu'on en parle avec mépris. » C'est en les calomniant que vous excitez le » Roi (31) à marcher en personne contre ces » peuples; c'est du moins à quoi me paroissent » tendre toutes vos vues, tout votre zèle. Au nom » des Dieux, ne vous permettez plus la calomnie; » c'est le plus odieux des vices. C'est une injustice de deux personnes contre une troisième. » Le calomniateur viole toutes les règles de » l'équité, en ce qu'il accuse un absent. L'autre

(a) Dans le grec : *A mutiler.*

» n'est pas moins coupable, en ce qu'il ajoute » foi au calomniateur, avant que d'être bien ins» truit. Enfin l'absent (*a*) reçoit une double in» jure, en ce que l'un le dépeint sous de noires » couleurs, et que l'autre le croit tel qu'on le lui » représente.

» Mais s'il faut absolument porter la guerre » chez les Grecs, que le Roi du moins reste en » Perse, que nos enfans lui répondent de nos » conseils. Quant à vous, Mardonius, prenez » avec vous les meilleures troupes, et en aussi » grand nombre que vous voudrez, mettez-vous » à leur tête, et si les affaires du Roi prospèrent » de la manière que vous le dites, qu'on m'ôte » la vie à moi et à mes enfans. Mais si elles ont » le succès que je prédis, que les vôtres éprouvent » le même traitement, et vous-même aussi, si » vous revenez de cette expédition. Si vous ne » voulez pas accepter cette condition, et que » vous soyez absolument déterminé à marcher en » Grèce, je ne crains point d'assurer que quel» qu'un de ceux qui seront restés ici, connois» sant (32) la valeur des peuples contre lesquels » vous conseillez au Roi de faire la guerre, ap» prendra incessamment que Mardonius, après » avoir causé aux Perses quelque grande calamité, » aura servi de pâture aux chiens et aux oiseaux » sur les terres des Athéniens, ou sur celles des

(*a*) Le grec ajoute : *De la conversation.*

» Lacédémoniens, à moins que ce malheur ne lui » arrive même en chemin, avant que d'être entré » en Grèce ».

XI. Ce discours mit Xerxès en fureur : « Si » vous n'étiez point, lui répondit-il, frère de » mon père, vous recevriez le salaire que méri- » tent vos discours insensés. Mais comme vous » êtes un lâche, un homme sans cœur, je vous » ferai l'affront de ne vous point mener en Grèce, » et je vous laisserai ici avec les femmes. J'exécu- » terai, et même sans vous, tous mes projets. » Qu'on ne me regarde plus comme fils de Darius, » qui comptoit parmi ses (33) ancêtres Hystaspes, » Arsamès, Armnès, Teispès, (34) Cyrus, Cam- » byses, Teispès et Achéménès, si je ne me venge » pas des Athéniens. Je sais bien que si nous nous » tenions tranquilles, ils ne s'y tiendroient pas, » et que bientôt ils viendroient en armes sur nos » terres, comme on peut le conjecturer par leurs » premières entreprises, par l'incendie de Sardes, » et par les courses qu'ils ont faites en Asie. Il » n'est donc plus possible ni aux uns ni aux autres » de reculer; la lice est ouverte; il faut que nous » les attaquions ou qu'ils nous attaquent, que » toutes ces contrées passent sous la domination » des Grecs, ou que la Grèce entière passe sous » la nôtre. Il n'y a point de milieu, l'inimitié des » deux Nations ne le permet pas. Il est beau de » venger les injures que ces peuples nous ont » faites les premiers, afin que j'apprenne quel si

» grand danger je dois redouter d'une Nation que » Pélops (36) le Phrygien, qui étoit esclave de » mes ancêtres, a tellement subjuguée, que le » pays et ses habitans s'appellent encore aujour- » d'hui de son nom ».

XII. Tel fut le discours de Xerxès; mais quand la nuit fut venue, l'avis d'Artabane commençant à l'inquiéter, il y fit de sérieuses réflexions, et comprit enfin qu'il ne lui étoit pas avantageux d'entreprendre une expédition contre la Grèce. Cette nouvelle résolution prise, il s'endormit, et, comme le disent les Perses, cette même nuit il eut une vision dans laquelle il lui sembla voir un homme d'une grande taille et d'une belle figure se présenter devant lui, et lui tenir ce discours : « Quoi donc, Roi de Perse, tu ne veux » plus porter la guerre en Grèce, après avoir » ordonné à tes sujets de lever une armée! Tu » as tort de changer ainsi de résolution, per- » sonne (37) ne t'approuvera. Si tu m'en crois, » tu suivras la route que tu t'étois proposé de » tenir dans le jour ». Ces paroles achevées, il lui sembla voir disparoître ce fantôme.

XIII. Le jour venu, Xerxès, loin d'avoir égard à ce songe, convoqua les mêmes personnes qu'il avoit assemblées la veille, et leur parla en ces termes : « Si vous me voyez changer si subite- » ment de résolution, je vous prie de me le pardon- » ner. Je ne suis point encore arrivé à ce point de » prudence où je dois un jour parvenir; d'ailleurs

» je suis continuellement obsédé par ceux qui » m'exhortent à l'entreprise dont je vous entretins » hier. Lorsque j'ai entendu l'avis d'Artabane, je » me suis laissé tout-à-coup emporter aux saillies » d'une bouillante jeunesse, jusqu'à parler d'une » manière moins convenable que je ne l'aurois » dû à un homme de son âge. Mais je reconnois » maintenant ma faute, et je veux suivre son » conseil. Demeurez donc tranquilles, puisque » j'ai changé de résolution et que j'ai renoncé » à porter la guerre en Grèce ».

XIV. Ravis de ce discours, les Perses se prosternèrent devant le Roi. La nuit suivante, le même fantôme se présenta de nouveau à Xerxès pendant son sommeil, et lui parla ainsi : « Fils » de Darius, tu as donc renoncé dans l'assemblée » des Perses à l'expédition de Grèce, et tu ne » tiens pas plus de compte de mes discours que » si tu ne les avois jamais entendus. Mais si tu » ne te mets incessamment en marche, apprends » quelles seront les suites de ton obstination ; de » grand et de puissant que tu es devenu en peu » de temps, tu deviendras petit en aussi peu de » temps ».

XV. Effrayé de cette vision, Xerxès s'élance de son lit, mande Artabane. « Artabane, lui » dit-il dès qu'il fut arrivé, je n'étois pas en mon » bon sens, lorsque je répondis à vos conseils » salutaires par des paroles injurieuses. Mais » bientôt après je m'en repentis, et je reconnus

» que je devois suivre vos avis. Je ne le puis » cependant, quelque desir que j'en aie. Car » depuis mon changement de résolution et mon » repentir, un fantôme (38) m'apparoît, et m'en » dissuade, et même à l'instant il vient de dispa- » roître, après m'avoir fait de grandes menaces. » Si c'est un Dieu qui me l'envoie, et qu'il veuille » absolument que je porte la guerre en Grèce, le » même fantôme vous apparoîtra aussi, et vous » donnera les mêmes ordres qu'à moi. Cela pourra » bien arriver de la sorte, comme je le conjec- » ture, si vous vous revêtez de mes habits royaux, » et qu'après vous être *assis sur mon trône*, vous » alliez ensuite dormir dans mon lit ».

XVI. Ainsi parla Xerxès. Artabane ne se rendit pas d'abord (39) à sa première invitation, parce qu'il ne se croyoit pas digne de s'asseoir sur le Trône Royal. Mais enfin se voyant pressé par le Roi, il exécuta ses ordres après lui avoir tenu ce discours : « Grand Roi, il est (40) aussi » glorieux, à mon avis, de suivre un bon conseil » que de bien penser soi-même. Vous excellez (41) » dans l'un et dans l'autre; mais la compagnie » des méchans vous fait tort, et l'on peut vous » appliquer ce qu'on dit de la mer. Rien de plus » utile aux hommes; mais le souffle impétueux » des vents (*a*) ne lui permet pas de suivre sa

(*a*) Le raisonnement d'Artabane ne vaut rien. Sans les vents, on ne pourroit naviguer qu'à la rame.

» bonté naturelle. Quant à vos discours injurieux, » j'en ai été moins affligé que de voir, que de » deux avis dont l'un tendoit à augmenter l'inso- » lence des Perses, et l'autre à la réprimer, en » montrant combien il est pernicieux d'appren- » dre aux hommes à ne point mettre de bornes à » leurs desirs, vous ayiez suivi celui qui est le » plus dangereux, et pour vous-même, et pour » toute la Nation. Mais aujourd'hui qu'après » avoir embrassé le meilleur parti, vous renoncez » à l'expédition contre la Grèce, vous dites qu'un » songe, envoyé par un Dieu, vous (42) défend » de congédier votre armée. Ces songes n'ont rien » de divin, mon fils; ils errent de côté et d'autre, » et sont tels que je vais vous l'apprendre, moi » qui suis beaucoup plus âgé que vous. Les songes » proviennent (43) ordinairement des objets dont » la pensée s'est occupée pendant le jour. Or vous » savez que le jour d'auparavant, l'expédition » contre la Grèce fut fortement agitée dans le » Conseil.

» Au reste, si ce songe n'est pas tel que je » l'assure, s'il a quelque chose de divin, vous » avez tout dit en peu de mots, ce fantôme m'ap- » paroîtra, et me donnera les mêmes ordres qu'à » vous. S'il veut encore se montrer, il ne le fera » pas moins, soit que j'aie mes habits ou les » vôtres, et je ne le verrai pas plus en reposant » dans votre lit que si j'étois dans le mien. Car

» enfin celui (a) qui vous est apparu en dormant, » quel qu'il puisse être, n'est point assez simple » pour s'imaginer, en me voyant avec vos ha- » bits, que je sois le Roi. S'il n'a aucun égard » pour moi, s'il ne daigne pas se montrer, soit » que je porte mes habits ou les vôtres, mais » qu'il aille vous (44) trouver, il faut alors faire » attention à ses avertissemens : car s'il continue » à se présenter à vous, je conviendrai moi-même » qu'il y a là quelque chose de divin. Quant à » votre résolution, si vous y persistez, et que rien » ne puisse vous (45) en faire changer, j'obéis, » et je vais de ce pas coucher dans votre lit. Que » ce fantôme m'apparoisse alors ; mais jusqu'à ce » moment je persisterai dans mon sentiment ».

XVII. Artabane ayant ainsi parlé, exécuta les ordres du Roi, dans l'espérance de lui prouver que ce songe n'étoit rien. Il se revêtit des habits de Xerxès, s'assit sur son trône, et se coucha ensuite dans le lit de ce Prince. Quand il fut endormi, le même (b) fantôme, qu'avoit vu Xerxès, le vint aussi (46) trouver, et lui adressa ces paroles : « C'est donc toi qui détournes Xerxès » de son expédition contre la Grèce, comme si » tu étois chargé de sa conduite. C'est toi qui » t'opposes aux destins. Mais tu en seras puni

(a) Il y a dans le grec : *La chose qui vous a apparu en dormant, quelle qu'elle puisse être.*

(b) Il y a grande apparence que Mardonius avoit aposté quelqu'un pour jouer le rôle du fantôme.

» et dans la suite et pour le présent. Quant à » Xerxès, on lui a fait voir les malheurs auxquels » il est destiné s'il désobéit ».

XVIII. Telles furent les menaces qu'Artabane crut entendre ; il lui sembla aussi que ce fantôme (a) vouloit lui brûler les yeux avec un fer ardent. A cette vue il pousse un grand cri, se lève avec précipitation, va trouver Xerxès, et après lui avoir rapporté sa vision, il lui parle en ces termes : « Comme j'ai déjà vu, Seigneur, » des puissances considérables détruites par d'au- » tres qui leur étoient très-inférieures, je vous » dissuadois d'autant plus de vous abandonner à » l'ardeur de votre jeunesse, que je savois com- » bien il est dangereux de ne (b) point donner de » bornes à ses desirs. Venant donc à me rappeler » quel fut le succès des expéditions de Cyrus » contre les Massagètes, de Cambyses contre les » Ethiopiens, et de Darius contre les Scythes, » où je me trouvai (c), je pensois qu'en demeu- » rant tranquille vous seriez le plus heureux de » tous les hommes. Mais puisque les Dieux vous » excitent à cette entreprise, et qu'ils paroissent

(a) Il y a dans le grec : *Que ce songe*. Il ne faut pas perdre de vue que ce songe est un être réel, qui parle, qui agit, comme celui que Jupiter envoie à Agamemnon au commencement du second Livre de l'Iliade, et c'est par cette raison que j'ai traduit ce mot par fantôme.

(b) Il y a dans le texte : *De desirer beaucoup de choses.*

(c) Il y a après cela dans le grec : *Sachant donc cela.*

» menacer les Grecs de quelque grand malheur, » je me rends moi-même et je change d'avis. » Faites donc part aux Perses du songe que le » Dieu vous a envoyé, faites-leur savoir qu'ils » aient à continuer les préparatifs nécessaires, » en conséquence des ordres précédens. Et vous, » Seigneur, conduisez-vous avec tant de sagesse, » qu'avec le secours de Dieu, vous ne manquiez » à rien de ce que vous devez faire ».

Ce discours fini, encouragés l'un et l'autre par ce songe, Xerxès le communiqua aux Perses aussi-tôt que le jour parut, et Artabane, qui lui seul auparavant le détournoit de cette expédition, la pressoit alors ouvertement.

XIX. Tandis que Xerxès se disposoit à marcher, il eut pendant son sommeil une troisième vision. Les Mages, à qui il en fit part, jugèrent qu'elle regardoit toute la terre, et que tous les hommes lui seroient assujettis. Il lui sembla avoir la tête ceinte du jet d'un olivier, dont les branches couvroient toute la terre, et que peu après cette couronne avoit disparu. Aussi-tôt après cette interprétation des Mages, les Perses, qui avoient assisté au Conseil, se rendirent chacun dans son Gouvernement, et exécutèrent avec toute l'ardeur imaginable les ordres du Roi, afin de recevoir les récompenses promises.

XX. Ce fut ainsi que Xerxès leva des troupes, et sur le continent il n'y eut point d'endroit à l'abri de ses perquisitions. On employa, après la

réduction de l'Egypte, quatre années (47) entières à faire des levées et à amasser des provisions; enfin il se mit en marche dans le courant (48) de la cinquième à la tête de forces immenses. Car de toutes les expéditions dont nous ayons connoissance, celle-ci fut sans contredit de beaucoup la plus considérable. On ne peut lui comparer ni celle de Darius contre les Scythes, ni celle des Scythes qui, poursuivant les Cimmériens, entrèrent en Médie, et subjuguèrent presque toute l'Asie supérieure; raison qui porta dans la suite Darius à (49) chercher à se venger d'eux. Il faut penser de même de l'expédition des Atrides contre Troie, et de celle des Mysiens et des Teucriens, qui, avant le temps de la guerre de Troie, passèrent le Bosphore pour se jeter dans l'Europe, subjuguèrent tous les Thraces, et descendant vers la mer Ionière, s'avancèrent jusqu'au Pénée, qui coule vers le Midi.

XXI. Ces expéditions et toutes celles dont je n'ai point parlé (*a*), ne peuvent être mises en parallèle avec celle-ci. En effet quelle Nation de l'Asie Xerxès ne mena-t-il pas contre la Grèce? quelles rivières ne furent pas épuisées, si l'on en excepte les grands fleuves? Parmi ces peuples, les uns fournirent des vaisseaux, les autres de l'infanterie, d'autres de la cavalerie : ceux-ci

(*a*) Il y a dans le grec : *Ni toutes ces expéditions, ni d'autres outre celles-là.*

des

des vaisseaux de transport pour les chevaux, et des troupes; ceux-là des vaisseaux longs, pour servir à la construction des ponts; d'autres enfin donnèrent des vivres et des vaisseaux pour les transporter. On avoit fait aussi des préparatifs environ trois ans d'avance pour le mont Athos, parce que dans la première expédition, la flotte des (*a*) Perses avoit essuyé une perte considérable en doublant cette montagne. Il y avoit des trirèmes à la rade d'Eléonte dans la Chersonèse. De-là partoient des détachemens de tous les corps de l'armée, que l'on contraignoit à coups (50) de fouet de percer le mont Athos, et qui se succédoient les uns aux autres. Les habitans de cette montagne aidoient aussi à la percer. Bubarès, fils de Mégabyze, et Artachéès, fils d'Artée, tous deux Perses de nation, présidoient à cet ouvrage.

XXII. L'Athos est une montagne vaste, célèbre et peuplée, qui avance dans la mer, et se termine du côté du continent en forme de péninsule, dont l'isthme a environ douze stades. Ce lieu consiste en une plaine avec de petites collines, qui vont de la mer des Acanthiens jusqu'à celle de Torone qui est vis-à-vis. Dans cet isthme, où se termine le mont Athos, est une ville grecque nommée Sané. En-deçà de Sané et dans l'enceinte de cette montagne, on trouve les villes de Dium, d'Olophyxos, d'Acrothoon, de Thyssos et de Cléones.

(*a*) Voyez liv. VI, §. XLIV.

Le Roi de Perse entreprit alors de les séparer du continent.

XXIII. Voici comment on perça cette montagne. On aligna au cordeau le terrein près de la ville de Sané, et les Barbares se le partagèrent par Nations. Lorsque le canal se trouva à une certaine profondeur, ceux qui étoient au fond continuoient à creuser, les autres remettoient la terre à ceux qui étoient sur des échelles. Ceux-ci se la passoient de main en main, jusqu'à ce qu'on fût venu à ceux qui étoient tout au haut du canal ; alors ces derniers la transportoient et la jetoient ailleurs. Les bords du canal s'éboulèrent, excepté dans la partie confiée aux Phéniciens, et donnèrent aux travailleurs une double peine. Cela devoit arriver nécessairement, parce que le canal étoit sans talus, et aussi large par haut que par bas. Si les Phéniciens ont fait paroître du talent dans tous leurs ouvrages, ce fut sur-tout en cette occasion. Pour creuser la partie qui leur étoit échue, ils donnèrent à l'ouverture une fois plus de largeur que le canal ne devoit en avoir, et à mesure que l'ouvrage avançoit, ils alloient toujours en étrécissant, de sorte que le fond se trouva égal à l'ouvrage des autres Nations. Il y avoit en ce lieu une prairie, dont ils firent leur place publique et leur marché, et où l'on transportoit de l'Asie une grande quantité de farine.

XXIV. Xerxès, comme je le pense sur de forts indices, fit percer (51) le mont Athos par orgueil,

pour faire montre de sa puissance, et pour en laisser un monument. On auroit pu, sans aucune (*a*) peine, transporter les vaisseaux d'une mer à l'autre par-dessus l'isthme; mais il aima mieux faire creuser un canal de communication avec la mer, qui fût assez large pour que deux trirèmes pussent y voguer de front. Les troupes chargées de creuser ce canal, avoient aussi ordre de construire des ponts sur le Strymon.

XXV. Ce Prince fit préparer pour ces ponts des cordages de lin et d'écorce de byblos, et l'on commanda de sa part aux Phéniciens et aux Egyptiens d'apporter des vivres pour l'armée, afin que les troupes et les bêtes de charge qu'il menoit en Grèce ne souffrissent point de la faim. S'étant fait instruire de la situation des pays, il avoit ordonné de transporter de toutes les parties de l'Asie des farines (52) sur des vaisseaux de charge, et propres à faire la traversée, et de les déposer dans les lieux les plus commodes, partie en un endroit, et partie en d'autres. La plupart de ces farines furent portées sur la côte de Thrace appelée (53) Leucé Acté; on en envoya à Tyrodyze sur les terres des Périnthiens, à Dorisque, à Eion sur le Strymon, et enfin en Macédoine.

XXVI. Tandis qu'on étoit occupé de ces tra-

(*a*) Le transport d'une aussi grande quantité de vaisseaux auroit été pénible, mais très-peu en comparaison du travail qu'il falloit faire pour creuser ce canal.

vaux, Xerxès partit avec toute son armée de terre de Critales en Cappadoce, où s'étoient rendues suivant ses ordres toutes les troupes qui devoient l'accompagner par terre, et se mit en marche pour Sardes. Quel fut le Général qui reçut la récompense promise par le Roi à celui qui ameneroit les plus belles troupes, je ne puis le dire, et même j'ignore absolument s'il en fut question. Les Perses, ayant passé l'Halys, entrèrent en Phrygie. Ils traversèrent ce pays, et arrivèrent à Célènes, où sont les sources du Méandre, et celles d'une autre rivière qui n'est pas moins grande que le Méandre, et que l'on appelle Catarractès. Le Catarractès prend sa source dans la place publique (54) même de Célènes, et se jette dans le Méandre. On voit dans la citadelle la peau du Silène (55) Marsyas; elle y fut suspendue par Apollon en forme d'outre, à ce que disent les Phrygiens, après que ce Dieu l'eut écorché.

XXVII. Pythius, fils d'Atys, Lydien (56) de nation, demeuroit en cette ville. Il reçut Xerxès et toute son armée avec la plus grande magnificence, et lui offrit de l'argent pour les frais de la guerre. Là-dessus, le Roi demanda aux Perses qui étoient présens, quel étoit ce Pythius, et quelles étoient ses richesses pour faire de pareilles offres. « Seigneur, lui dirent-ils, c'est » celui-là même qui fit présent à Darius votre » père du plane et de la vigne (57) d'or. C'est,

» après vous, l'homme le plus riche dont nous » ayons aujourd'hui connoissance ».

XXVIII. Surpris de ces dernières paroles, Xerxès demanda ensuite lui-même à Pythius quelles étoient ses richesses. « Je ne prétexterai » point, grand Roi, que j'en ignore le compte, » je vais vous le dire sans rien déguiser. Car aussi-» tôt que j'eus appris que vous veniez vers la mer » Grecque, comme j'avois dessein de vous donner » de l'argent pour la guerre, je trouvai par le » calcul que j'en fis, que j'avois (58) deux mille » talens en argent, et en or *quatre millions de* » *statères dariques moins sept mille*. Je vous fais » présent de ces richesses, et ne me réserve que » mes esclaves et mes terres, qui fournissent suf-» fisamment à ma subsistance ».

XXIX. Xerxès, ravi de ces offres, lui dit: « Mon Hôte, depuis mon départ de Perse, je n'ai » encore rencontré personne qui ait voulu exer-» cer l'hospitalité envers mon armée, ou qui soit » venu de lui-même m'offrir ses biens pour con-» tribuer aux frais de la guerre. Non content de » recevoir mon armée avec la plus grande magni-» ficence, vous me faites encore les offres les plus » généreuses. Recevez donc en échange mon » amitié, et pour qu'il ne manque rien à vos » quatre millions, je vous donne les (*a*) sept » mille statères que vous n'avez pas, et votre

(*a*) 12,600 liv. de notre monnoie.

» compte sera complet. Jouissez donc vous seul » du bien quo vous avez acquis, et ayez soin » d'être toujours tel que vous vous êtes montré: » car tant que vous en agirez de la sorte, vous » ne vous en repentirez, ni pour le présent ni » pour l'avenir ».

XXX. Ce Prince exécuta sa promesse, et se remit en marche. Il passa près d'Anaua, ville de Phrygie, et près d'un étang d'où l'on tire du sel, et arriva à Colosses, grande ville de Phrygie. Le Lycus y disparoît et se précipite dans un gouffre, d'où il sort environ à cinq stades de cette ville, pour se jeter ensuite dans le Méandre. L'armée étant partie de Colosses, arriva à (59) Cydrara, sur les frontières de la Phrygie et de la Lydie, où une inscription gravée sur une colonne érigée par ordre de Crésus, indiquoit les bornes des deux pays.

XXXI. Au sortir de la Phrygie, il entra en Lydie. Dans cet endroit le chemin se partage en deux; l'un à gauche mène en Carie, l'autre à droite conduit à Sardes. Quand on prend celui-ci, il faut nécessairement traverser le Méandre, et passer le long de la ville de Callatébos, où des confiseurs font du miel (60) avec du tamaris et du bled. En suivant cette route, Xerxès trouva un plane qui lui parut si beau, qu'il le fit orner de (61) colliers et de bracelets d'or, et qu'il en confia la garde à un Immortel (62). Enfin le deuxième jour il arriva à la ville capitale des Lydiens.

XXXII. A peine fut-il arrivé à Sardes, qu'il envoya des Hérauts dans la Grèce, excepté à Athènes (*a*) et à Lacédémone, pour demander la terre et l'eau, et pour ordonner que dans toutes les villes on eût soin de lui préparer des repas. Il les envoya sommer cette seconde fois de lui donner la terre et l'eau, parce qu'il pensoit que ceux qui les avoient autrefois refusées à Darius, effrayés de sa marche, ne manqueroient pas de les lui offrir. Ce fut pour être instruit exactement de leurs intentions qu'il fit partir ces Hérauts.

XXXIII. Pendant qu'il se disposoit à partir pour *Abydos*, *on travailloit à construire le pont* sur l'Hellespont, afin de passer d'Asie en Europe. Dans la Chersonèse de (*b*) l'Hellespont, entre les villes de Sestos et de Madytos, est une côte fort rude, qui s'avance dans la mer vis-à-vis d'Abydos. Ce fut en ce lieu que Xanthippe, fils d'Ariphron, Général des Athéniens, prit peu de temps après Artayctès, Perse de nation, et Gouverneur de Sestos. On le mit en (63) croix, parce qu'il avoit mené des femmes dans le temple de Protésilas à Eléonte, et qu'il *en* (*c*) avoit joui dans le lieu saint, action détestable et condamnée par toutes les loix.

(*a*) Voyez-en la raison plus bas, §. CXXXIII.

(*b*) Elle s'appelle aussi Chersonèse de Thrace: cette Histoire est rapportée plus au long, liv. IX, §. CXV et suiv.

(*c*) J'ai ajouté cela pour plus grande clarté, et parce que cela est positivement énoncé, liv. IX, §. CXV.

XXXIV. Ceux que le Roi avoit chargés de ces ponts, les commencèrent du côté d'Abydos, et les continuèrent jusqu'à cette côte, les Phéniciens en attachant des vaisseaux avec des cordages de lin, et les Egyptiens en se servant pour le même effet de cordages d'écorce de byblos. Or depuis Abydos jusqu'à la côte opposée, il y a un trajet de sept stades. Ces ponts achevés, il s'éleva une affreuse tempête qui rompit les cordages et brisa les vaisseaux.

XXXV. A cette nouvelle, Xerxès indigné, fit donner dans sa colère trois cents coups de fouet à l'Hellespont, et y fit jeter une paire de ceps (64). J'ai oui dire qu'il avoit aussi envoyé avec les exécuteurs de cet ordre des gens pour en marquer (65) les eaux d'un fer ardent. Mais il est certain qu'il commanda qu'en les frappant à coups de fouet, on leur tînt ce discours barbare et insensé : « Eau amère et salée, ton maître te punit » ainsi, parce que tu l'as offensé, sans qu'il t'en » ait donné sujet. Le Roi Xerxès te passera de » force ou de gré. C'est avec raison que per» sonne ne t'offre des sacrifices, puisque tu es un » fleuve (66) trompeur et salé ». Il fit ainsi châtier la mer, et l'on coupa par son ordre la tête à ceux qui avoient présidé à la construction des ponts.

XXXVI. Ceux qu'il avoit chargés de cet ordre barbare l'ayant exécuté, il employa d'autres entrepreneurs à ce même ouvrage. Voici

Voici comment ils s'y prirent. Ils attachèrent (67) ensemble trois cent soixante vaisseaux de cinquante rames, et des trirèmes, et de l'autre côté trois cent quatorze. Les premiers présentoient le flanc au Pont-Euxin, et les autres du côté de l'Hellespont, répondoient au courant de l'eau, afin de tenir les cordages encore plus tendus. Les vaisseaux ainsi disposés, ils jetèrent de grosses ancres, partie du côté du Pont-Euxin, pour résister aux vents qui soufflent de cette mer, partie du côté de l'Occident et de la mer Egée, à cause des vents qui viennent du Sud et du Sud-est. Ils laissèrent aussi en trois endroits différens un passage (68) libre entre les vaisseaux à cinquante rames, pour les petits bâtimens qui voudroient entrer dans le Pont-Euxin ou en sortir.

Ce travail fini, on tendit les cables avec des (*a*) machines de bois qui étoient à terre. On ne se servit pas de cordages simples, comme on avoit fait la première fois, mais on les entortilla, ceux de lin blanc deux à deux, et ceux d'écorce de byblos quatre à quatre. Ces cables étoient également beaux et d'une égale épaisseur, mais ceux de lin étoient à proportion plus forts, et chaque coudée pesoit un (*b*) talent. Le pont (*c*) achevé, on scia de grosses pièces de bois suivant la lar-

---

(*a*) Probablement des cabestans.

(*b*) 51 livres, 6 onces, 7 gros, 24 grains, poids de Paris.

(*c*) Le grec dit : *Lorsqu'on eut fait le pont sur le trajet.*

geur du pont, et on les plaça l'une à côté de l'autre dessus les cables qui étoient bien tendus. On les joignit ensuite ensemble, et lorsque cela fut fait, on posa dessus des planches bien jointes les unes avec les autres, et puis on les couvrit de terre qu'on applanit. Tout étant fini, on pratiqua de chaque côté une barrière, de crainte que les chevaux et autres bêtes de charge ne fussent effrayés en voyant la mer.

XXXVII. Les ponts achevés, ainsi que les digues qu'on avoit faites aux embouchures du canal du mont Athos, afin d'empêcher le flux d'en combler l'entrée, le canal même étant tout-à-fait fini, on en porta la nouvelle à Sardes, et Xerxès se mit en marche. Il partit au commencement du printemps de cette ville, où il avoit passé l'hiver, et prit la route d'Abydos avec son armée qui étoit en bon ordre. Tandis qu'il étoit en route, le soleil, quittant la place qu'il occupe dans le ciel, disparut (69), quoiqu'il n'y eût point alors de nuages, et que l'air fût très-serein, et la nuit prit la place du jour. Xerxès, inquiet de ce prodige, consulta les Mages sur ce qu'il pouvoit signifier. Les Mages lui répondirent que le Dieu présageoit aux Grecs la ruine de leurs villes; parce que le soleil annonçoit (70) l'avenir à cette nation, et la lune à la leur. Xerxès, charmé de cette réponse, se remit en marche.

XXXVIII. Tandis qu'il continuoit sa route

avec son armée, le Lydien Pythius, effrayé du prodige qui avoit paru dans le ciel, vint le trouver. Les présens qu'il avoit faits à ce Prince, et ceux qu'il en avoit reçus l'ayant enhardi, il lui parla ainsi : « Seigneur, je souhaiterois une » grace ; daignerez-vous me l'accorder? c'est peu » pour vous, c'est beaucoup pour moi ». Xerxès, s'attendant à des demandes bien différentes de celles qu'il lui fit, lui promit de lui tout accorder, et lui ordonna de dire ce qu'il souhaitoit. Alors Pythius, plein de confiance, lui répondit : « Grand Roi, j'ai cinq fils. Les conjonctures pré» sentes les obligent à vous accompagner tous » dans votre expédition contre la Grèce. Mais, » Seigneur, ayez pitié de mon grand âge. Exemp» tez seulement l'aîné de mes fils de servir dans » cette guerre, afin qu'il ait soin de moi, et qu'il » prenne l'administration de mon bien. Quant » aux quatre autres, menez-les avec vous, et » puissiez-vous (71) revenir dans peu, après » avoir réussi selon vos desirs ».

XXXIX. « Méchant que tu es, lui répondit » Xerxès indigné, je marche moi-même contre » la Grèce, et je mène à cette expédition mes » enfans, mes frères, mes proches, mes amis, et » tu oses me parler de ton fils, toi qui es mon » esclave, et qui aurois dû me suivre avec ta » femme et toute ta (72) maison ? Apprends au» jourd'hui que l'esprit de l'homme réside dans » ses oreilles. Quand il entend des choses agréa-

» bles, il s'en réjouit, et sa joie se répand dans » tout le corps : mais lorsqu'il en entend de con» traires, il s'irrite. Si tu t'es d'abord bien con» duit, si tes promesses n'ont pas été moins belles, » tu ne pourras pas cependant te vanter d'avoir » surpassé un Roi en libéralité. Ainsi, quoi» qu'aujourd'hui tu portes l'impudence à son » comble, tu ne recevras pas le (73) salaire qui » t'est dû, et je te traiterai moins rigoureusement » que tu ne le mérites. Ta générosité à mon égard, » te sauve la vie à toi et à quatre de tes fils ; mais » je te punirai par la perte de celui-là seul que » tu aimes uniquement ». Après avoir fait cette réponse, il commanda sur-le-champ à ceux qui étoient chargés de pareils ordres, de chercher l'aîné des fils de Pythius, de le couper (74) en deux par le milieu du corps, et d'en mettre une moitié à la droite du chemin par où devoit passer l'armée, et l'autre moitié à la gauche.

XL. Les ordres du Roi exécutés, l'armée passa entre les deux parties de ce corps ; le bagage et les bêtes de charge les premiers, suivis de troupes de toutes sortes de nations, pêle-mêle (75), sans distinction, et faisant plus de la moitié de l'armée. Elles ne se trouvoient pas avec le corps d'armée où étoit le Roi. Un intervalle considérable les en séparoit. A la tête de celui-ci étoient mille cavaliers choisis entre tous les Perses, suivis de mille hommes de pied armés de piques, la pointe en bas ; troupe d'élite comme la précé-

dente. Venoient ensuite dix chevaux sacrés Niséens avec des harnois superbes. On leur donne le nom de Niséens, parce qu'ils viennent de la vaste (76) plaine Niséène en Médie, qui en produit de grands. Derrière ces dix chevaux paroissoit le char sacré de Jupiter, traîné par huit chevaux blancs, et derrière ceux-ci marchoit à pied un conducteur qui tenoit les rênes : car il n'est permis à personne de monter sur ce siége. On voyoit ensuite Xerxès sur un char (*a*) attelé de chevaux Niséens. Le conducteur alloit à côté, il étoit Perse, et s'appeloit Patiramphès, fils d'Otanes.

XLI. Xerxès partit ainsi de Sardes, et selon son goût (*b*) il passoit de ce char sur un (77) Harmamaxe. Il étoit suivi de mille hommes armés de piques, la (78) pointe en haut, suivant l'usage. C'étoient les plus nobles et les plus braves d'entre les Perses. Après eux marchoient mille cavaliers d'élite, suivis de dix mille hommes de pied, choisis parmi le reste des Perses. De ces dix mille hommes, il y en avoit mille qui avoient des grenades d'or à la place de la pointe par où l'on enfonce la pique en terre. Ils renfermoient au milieu d'eux les neuf mille autres; ceux-ci portoient à l'extrémité (*c*) de leurs piques des gre-

(*a*) Voyez Brisson, *de Regno Persarum*, lib. I, §. CXXII, pag. 174, &c. lib. III, §. XXIX, pag. 667, &c.

(*b*) Voyez liv. II, §. XXXIII, note 100.

(*c*) L'extrémité de la pique qui pose à terre.

nades d'argent. Ceux qui marchoient la pique baissée en avoient aussi d'or; mais ceux qui venoient immédiatement après Xerxès portoient des pommes d'or (79). Ces dix mille hommes étoient suivis de dix mille Perses à cheval. Entre ce corps de cavalerie et le reste des troupes qui marchoient pêle-mêle et sans observer aucun ordre, il y avoit un intervalle de deux stades.

XLII. Au sortir de la Lydie, l'armée fit route vers le Caïque, entra en Mysie, et laissant ensuite à main gauche le mont Cané, elle alla du Caïque par l'Atarnée à la ville de Carène. De cette ville, elle prit sa marche par la plaine de Thèbes, passa près d'Adramyttium et d'Antandros, ville Pélasgique, d'où laissant à gauche le mont Ida, elle pénétra dans la Troade. L'armée campa la nuit au pied de cette montagne. Il survint un grand orage accompagné de tonnerre et d'éclairs si affreux, qu'il périt en cet endroit beaucoup de monde. De-là l'armée vint camper sur les bords du Scamandre. Ce fut la première rivière depuis le départ de Sardes, qui fut mise à sec, et dont l'eau ne put suffire aux hommes et aux bêtes de charge.

XLIII. Dès que Xerxès fut arrivé sur les bords de cette rivière, il monta à (80) Pergame de Priam, qu'il desiroit fort de voir. Lorsqu'il l'eut examinée, et qu'il en eut appris toutes les particularités, il immola mille bœufs à Minerve (81) de Troie, et les Mages firent des libations à l'hon-

neur des Héros du pays. Ces choses achevées, une terreur (a) *panique* se répandit dans le camp la nuit suivante. Le Roi partit de-là à la pointe du jour, ayant (b) à sa gauche les villes de Rhoetium, d'Ophrynium et de Dardanus, qui est voisine de celle d'Abydos, et à sa droite les (82) Gergithes-Teucriens.

XLIV. Lorsqu'on fut arrivé à Abydos (83), Xerxès voulut voir toutes ses troupes. On lui avoit élevé sur un tertre, un tribunal (84) de marbre blanc, suivant les ordres que les Abydéniens en avoient reçus auparavant. De-là portant ses regards sur le rivage, il contempla ses armées de terre et de mer. Après avoir joui de ce spectacle, il souhaita voir un combat (85) naval. On lui donna cette satisfaction. Les Phéniciens de Sidon remportèrent la victoire. Xerxès prit beaucoup de plaisir à ce combat, et son armée ne lui en fit pas moins.

XLV. En voyant l'Hellespont couvert de vaisseaux, le rivage entier et les plaines d'Abydos remplis de gens de guerre, il se félicita lui-même sur son bonheur; mais peu après il versa (86) des larmes.

XLVI. Artabane, son oncle paternel, qui d'abord lui avoit parlé librement sur la guerre

(a) Ce terme n'est point dans l'original. Je l'ai ajouté, parce que ces sortes de terreurs s'attribuoient au Dieu Pan.

(b) Dans le grec : *Excluant*.

de Grèce, et qui avoit voulu l'en dissuader, s'étant apperçu de ses pleurs, lui tint ce discours : « Seigneur, votre conduite actuelle est bien différente de celle que vous teniez peu auparavant. » Vous vous regardiez comme heureux, et maintenant vous versez des larmes. Lorsque je réfléchis, répondit Xerxès, sur la briéveté de la » vie humaine, et que de tant de milliers d'hommes il n'en restera pas un seul dans cent ans, je » suis (87) ému de compassion. Nous éprouvons, » dit Artabane, dans le cours de notre vie, des » choses plus tristes que la mort même. Car malgré sa briéveté, il n'y a point d'homme si heureux, soit parmi cette multitude, soit dans tout » l'univers, à qui il ne vienne dans l'esprit, je » ne dis pas une fois, mais souvent, de souhaiter » de mourir. Les malheurs qui surviennent; les » maladies qui nous troublent, font paroître la » vie bien longue, quelque courte qu'elle soit. » Dans une existence si malheureuse, l'homme » soupire après la mort, et la regarde comme un » port assuré. En (88) assaisonnant notre vie de » quelques plaisirs, le Dieu fait bien voir sa » jalousie.

XLVII. » Artabane, reprit Xerxès, la vie de » l'homme est telle que vous la représentez. Mais » finissons un entretien si triste, lorsque nous » avons devant nous tant de choses agréables. » Dites-moi, je vous prie, si la vision que vous » avez eue n'eût point été si claire, persisteriez-

» vous

» vous dans votre ancien sentiment? me dissua-
» deriez-vous encore de porter la guerre en Grèce,
» ou changeriez-vous d'avis? parlez sans rien dé-
» guiser. Seigneur, dit Artabane, puisse la vision
» que nous avons eue, avoir l'heureux accom-
» plissement que nous desirons l'un et l'autre.
» Mais encore à présent, je suis extrêmement
» effrayé, et je ne me sens pas maître de moi-
» même, lorsqu'entr'autres choses sur lesquelles
» je réfléchis, j'en vois deux de la plus grande
» conséquence, qui vous sont contraires.

XLVIII. » Quelles sont donc ces deux choses,
» reprit Xerxès, qui, à votre avis, me sont si con-
» traires? peut-on reprocher à l'armée de terre de
» n'être point assez nombreuse, et croyez-vous
» que les Grecs puissent nous en opposer une
» plus forte? trouvez-vous notre flotte inférieure
» à la leur? seroit-ce enfin l'une et l'autre? si nos
» armées vous paroissent trop peu considérables,
» on peut faire au plutôt de nouvelles levées.

XLIX. » Seigneur, reprit Artabane, il n'y a
» point d'homme, du moins en son bon sens, qui
» puisse reprocher à vos armées de terre et de
» mer de n'être point assez nombreuses. Si vous
» faites de nouvelles levées, les deux choses dont
» je parle, vous seront encore beaucoup plus
» contraires. Ces deux choses sont la terre et la
» mer. En effet, s'il s'élève une tempête, il n'y
» a point, comme je le conjecture, de port au
» monde assez vaste pour contenir votre flotte,

» et pour la mettre en sûreté. Mais il ne suffit pas » qu'il y ait un seul port, il faut encore qu'il y en » ait de pareils dans tous les pays où vous irez. » Or, comme vous n'avez point de ports com- » modes, sachez, Seigneur, que nous sommes à » la merci des (89) événemens fortuits, et que » nous ne leur commandons point.

» Voilà donc une des deux choses qui vous » sont ennemies. Passons à l'autre. La terre ne » vous le sera pas moins que la mer; en voici la » preuve. Si rien ne s'oppose à vos conquêtes, » elle vous sera d'autant plus contraire que vous » irez plus en avant, et que vous avancerez tou- » jours insensiblement et sans vous (90) en ap- » percevoir. Car les hommes ne sont jamais ras- » sasiés d'heureux succès. Ainsi, quand même » vous ne trouveriez point d'obstacle à vos con- » quêtes, leur étendue, et le temps qu'il vous y » faudra employer, amèneront la famine. Le sage » craint dans ses (91) délibérations, et réfléchit » sur tous les événemens fâcheux qui peuvent » survenir; mais dans l'exécution, il est hardi et » intrépide.

L. » Artabane, reprit Xerxès, ce que vous » venez de dire est vraisemblable. Mais il ne faut » ni tout craindre, ni tout examiner avec une » égale circonspection. Si dans toutes les affaires » qui se succèdent les unes aux autres, on déli- » béroit avec le même scrupule, on n'exécuteroit » jamais rien. Il vaut mieux, en entreprenant

» tout avec hardiesse, éprouver la moitié des
» maux qui surviennent à la suite de pareilles
» entreprises, que de ne s'exposer à aucun, en se
» laissant enchaîner par des frayeurs préma-
» turées. Si vous combattez toutes les opinions,
» sans proposer en la place quelque chose de cer-
» tain, vous échouerez comme celui qui a été d'un
» avis contraire au vôtre, et en cela les choses
» vont de pair. Or je pense qu'un homme ne
» peut jamais avoir des connoissances certaines.
» Les gens hardis réussissent ordinairement,
» tandis que ceux qui agissent avec trop de len-
» teur et de circonspection, sont rarement cou-
» ronnés par le succès. A quel degré de puissance
» les Perses ne sont-ils pas parvenus? si les Rois
» mes devanciers avoient (92) pensé comme vous,
» ou si, sans être de votre avis, ils avoient eu des
» conseillers tels que vous, on ne verroit point
» ce peuple élevé à ce haut point de gloire. C'est
» en se précipitant dans les dangers qu'ils ont
» agrandi leur empire. Car on ne réussit ordi-
» nairement dans les grandes entreprises qu'en
» courant de grands dangers. Jaloux de leur res-
» sembler, nous nous sommes mis en campagne
» dans la plus belle saison de l'année, et après
» avoir subjugué l'Europe entière, nous retour-
» nerons en Perse, sans avoir éprouvé nulle part
» ni la famine ni rien autre chose de fâcheux.
» Nous avons en effet avec nous beaucoup de
» vivres, et toutes les nations, où nous allons

» porter les armes, cultivant la terre, et n'étant » point nomades, nous trouverons dans leur pays » du bled que nous pourrons nous approprier.

LI. » Puisque vous ne nous permettez pas, » Seigneur, reprit alors Artabane, de rien crain- » dre, recevez du moins favorablement le con- » seil que je vais vous donner. Quand on a beau- » coup à discuter, on est forcé d'étendre son » discours.

» Cyrus, fils de Cambyses, subjugua toute l'Io- » nie, excepté Athènes, et la rendit tributaire des » Perses. Je vous conseille donc de ne pas mener » les Ioniens contre leurs pères. Nous n'en avons » pas besoin pour être supérieurs aux ennemis. » S'ils nous accompagnent, il faut qu'ils soient » ou les plus injustes de tous les hommes, en con- » tribuant à mettre sous le joug leur métropole, » ou les plus justes, en l'aidant à défendre sa » liberté. Leur injustice ne peut pas nous être » d'un grand avantage, mais leur justice peut » nous porter un grand préjudice. Réfléchissez » donc, Seigneur, sur la justesse de ce mot an- » cien : en commençant une entreprise, on ne » voit pas toujours quelle en sera l'issue.

LII. » Artabane, reprit Xerxès, vous vous trom- » pez dans vos avis, et sur-tout en craignant le » changement des Ioniens. Nous avons des preu- » ves de leur (a) fidélité. Vous-même, vous en

(a) Il est bien étonnant que Xerxès ne se soit pas rappelé leur révolte sous Darius.

» avez été témoin, et tous ceux qui se sont trou-
» vés à l'expédition de Darius contre les Scythes.
» Il dépendoit d'eux de sauver l'armée, ou de la
» faire périr, et cependant ils se sont montrés
» justes envers nous, et nous ont gardé la foi sans
» nous causer aucun mal. D'ailleurs, je ne dois
» craindre aucune entreprise de la part d'un
» peuple qui m'a laissé pour gages dans mes Etats,
» ses biens, ses femmes et ses enfans. Soyez donc
» tranquille, prenez courage, veillez à la con-
» servation de ma maison et de mon Empire;
» c'est à vous, à vous seul que je confie mon
» sceptre et ma couronne ».

LIII. Après ce discours, Xerxès renvoya Artabane à Suses, et manda près de lui les plus illustres d'entre les Perses. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur parla ainsi : « Perses, je vous ai con-
» voqués pour vous exhorter à vous conduire en
» gens de cœur, et à ne point ternir l'éclat des
» exploits à jamais mémorables de nos ancêtres.
» Que tous en général, que chacun de vous en
» particulier montre une égale ardeur. Travail-
» lez (93) avec zèle à l'intérêt commun. Cette ex-
» pédition est de la dernière conséquence. Occu-
» pez-vous-en fortement, je vous le recommande
» avec d'autant plus de raison, que nous mar-
» chons, à ce que j'apprends, contre des peuples
» belliqueux. Si nous les battons, nous ne trou-
» verons point ailleurs de résistance. Passons
» donc actuellement en Europe, après avoir

» adressé nos prières aux Dieux tutélaires de la
» Perse ».

LIV. Ce même jour les Perses se préparèrent à passer. Le lendemain, ils attendirent quelque temps pour voir lever le soleil. En attendant qu'il se levât, ils brûlèrent sur le pont toutes sortes de parfums, et le chemin fut jonché de myrte. Dès qu'il parut, Xerxès fit avec une coupe d'or des libations dans la mer, et pria le soleil de détourner les accidens qui pourroient l'empêcher de subjuguer l'Europe avant que d'être arrivé à ses extrémités. Sa prière finie, il jeta la coupe dans l'Hellespont, avec un cratère d'or, et un sabre à la façon des Perses, qu'ils appellent Acinacès. Je ne puis décider (94) avec certitude si, en jetant ces choses dans la mer, il en faisoit un don au soleil, ou si, se repentant d'avoir fait fustiger l'Hellespont, il cherchoit à l'appaiser par ces offrandes.

LV. Cette cérémonie achevée, on fit passer sur le pont qui étoit du côté du Pont-Euxin toute l'infanterie et toute la cavalerie, et sur l'autre qui regardoit la mer Egée, les bêtes de somme et les valets. Les dix mille Perses (*a*) marchèrent les premiers, ayant tous une couronne sur la tête. Après eux venoit le corps de troupes (95) composé de toutes sortes de nations. Il n'en passa pas davantage ce jour-là.

(*a*) Voyez ci-dessus, §. XLI.

Le lendemain les cavaliers, et ceux qui portoient leurs piques la pointe en bas, passèrent les premiers : ils étoient aussi couronnés. Après eux venoient les chevaux sacrés et le char sacré, puis Xerxès lui-même, les piquiers et les mille cavaliers. Ils étoient suivis du reste de l'armée, et en même temps les vaisseaux se rendirent au rivage opposé. J'ai oui dire aussi que le Roi passa le dernier.

LVI. Quand Xerxès fut en Europe, il regarda défiler son armée sous les coups (96) de fouet, ce qui dura pendant sept jours et sept nuits sans aucun relâche. Le Roi ayant déjà traversé l'Hellespont, on prétend qu'un (97) habitant de cette côte s'écria : « O (98) Jupiter ! pourquoi sous la » forme d'un Perse et le nom de Xerxès, traînes- » tu à ta suite tous les hommes pour détruire la » Grèce? il te seroit aisé de le faire sans leur se- » cours ».

LVII. Les troupes ayant toutes défilé et étant en marche, il parut un grand prodige, dont Xerxès ne tint aucun compte, quoiqu'il fût facile à expliquer. Une cavale enfanta un lièvre. Il étoit aisé de conjecturer par ce prodige que Xerxès mèneroit en Grèce avec beaucoup de faste et d'ostentation une armée nombreuse, mais qu'il retourneroit au même lieu d'où il étoit parti, en courant (99) pour lui-même les plus grands dangers. Il lui arriva aussi un autre prodige tandis qu'il étoit encore à Sardes. Une mule fit un pou-

lain avec les parties qui caractérisoient les deux sexes : celles du mâle étoient au-dessus.

LVIII. Xerxès, sans aucun égard pour ces deux prodiges, alla en avant avec son armée de terre, tandis que sa flotte sortoit de l'Hellespont et côtoyoit le rivage, tenant une (100) route opposée à celle de l'armée de terre; car la flotte alloit vers le couchant pour se rendre au promontoire Sarpédon, où elle avoit ordre de séjourner. L'armée de terre, au contraire, marchant vers l'aurore et le lever (101) du soleil par la Chersonèse, traversa la ville d'Agora par le milieu, ayant à droite le tombeau d'Hellé, fille d'Athamas, et à gauche la ville de Cardia. De-là tournant le golfe Mélas, elle traversa un fleuve de même nom, dont les eaux furent épuisées, et ne purent alors lui suffire. Après avoir passé ce fleuve, qui donne son nom au golfe, l'armée alla vers l'occident, passa le long d'Ænos, ville Eolienne, et du lac Stentoris, d'où elle arriva enfin à Dorisque.

LIX. Le Dorisque est un rivage et une grande plaine de la Thrace. Cette plaine est arrosée par l'Hèbre, fleuve considérable, et l'on y a bâti un château (102) royal appelé Dorisque, où les Perses entretiennent une garnison depuis le temps que Darius y en mit une, lorsqu'il marcha contre les Scythes. Ce lieu paroissant à Xerxès commode pour ranger ses troupes et pour en faire le dénombrement, il donna ses ordres en conséquence. Les vaisseaux étant tous arrivés à la côte de Do-

risque, leurs Capitaines les rangèrent, par l'ordre de ce Prince, sur le rivage qui touche à ce château, où sont Sala, ville des Samothraces, et Zona, et à l'extrémité un célèbre promontoire appelé Serrhium. Ce pays appartenoit autrefois aux Ciconiens. Lorsqu'ils eurent (103) tiré à terre leurs vaisseaux, ils se reposèrent, et pendant ce temps-là Xerxès fit, dans la plaine de Dorisque, le dénombrement de son armée.

LX. Je ne puis assurer ce que chaque Nation fournit de troupes : personne ne le dit. Mais l'armée de terre montoit en total à (104) dix-sept cent mille hommes. Voici comment se fit ce dénombrement. On assembla un corps de dix mille hommes dans un même espace, et les ayant fait serrer autant qu'on le put, l'on traça un cercle à l'entour. On fit ensuite sortir ce corps de troupes, et l'on environna ce cercle d'un (105) mur à hauteur (*a*) d'appui. Cet ouvrage achevé, on fit entrer d'autres troupes dans l'enceinte, et puis d'autres, jusqu'à ce que par ce moyen on les eût toutes comptées. Le dénombrement fait, on les rangea par Nations.

LXI. Voici celles qui se trouvèrent à cette expédition. Premièrement, les Perses. Ils avoient des bonnets de feutre (106) bien foulé qu'on appelle tiares, des tuniques de diverses couleurs et garnies de manches, des cuirasses (107) de fer,

---

(*a*) Dans le grec : *A hauteur du nombril.*

travaillées en écailles de poissons, et de (108) longs hauts-de-chausses qui leur couvroient les jambes. Ils portoient une espèce de bouclier qu'on appelle (109) Gerrhes, avec un (110) carquois au-dessous, de courts javelots, de grands arcs, des flèches de canne, et outre cela un poignard suspendu à la ceinture et portant sur la cuisse droite. Ils étoient commandés par Otanes, père d'Amestris, femme de Xerxès. Les Grecs leur donnoient autrefois le nom de Céphènes, et leurs voisins (110*) celui d'Artéens, qu'eux-mêmes prenoient aussi. Mais Persée, fils de Jupiter et de Danaé, étant allé chez Céphée, fils de Bélus, épousa Andromède sa fille, et en eut un fils qu'il nomma Persès. Il le laissa à la cour de Céphée; et comme celui-ci n'avoit point d'enfans mâles, toute la Nation prit de ce Persès le nom de Perses.

LXII. Les Mèdes marchoient vêtus et armés de même. Cette manière de s'habiller et de s'armer est propre aux Mèdes, et non aux Perses. Ils avoient à leur tête Tigranes, de la maison des Achéménides. Tout le monde les appeloit anciennement Ariens; mais Médée de Colchos ayant passé d'Athènes dans leur pays, ils changèrent aussi de nom, suivant les Mèdes eux-mêmes. Les Cissiens étoient habillés et armés comme les Perses; mais au lieu de tiares, ils portoient des mitres. Anaphès, fils d'Otanes, les commandoit. Les Hyrcaniens avoient aussi la même armure que les Perses, et reconnoissoient pour Général Mé-

gapane, qui eut depuis le Gouvernement de Babylone.

LXIII. Les Assyriens avoient des casques d'airain tissus et entrelacés d'une façon extraordinaire, et difficile à décrire. Leurs boucliers, leurs javelots et leurs poignards ressembloient à-peu-près à ceux des Egyptiens. Outre cela, ils portoient des massues de bois hérissées de nœuds de fer, et des (111) cuirasses de lin. Les Grecs leur donnoient le nom (112) de Syriens, et les Barbares celui d'Assyriens. Les Chaldéens faisoient corps avec eux. Les uns et les autres étoient commandés par Otaspès, fils d'Artachée.

LXIV. Le casque des Bactriens approchoit beaucoup de celui des Mèdes. Leurs arcs étoient de (113) canne à la mode de leur pays, et leurs dards fort courts. Les Saces, qui sont Scythes, avoient des bonnets (113*) foulés et terminés en pointe droite, des hauts-de-chausses, des arcs à la mode de leur pays, des poignards, et outre cela, des haches appelées (114) Sagaris. Quoique Scythes Amyrgiens (115), on leur donnoit le nom de Saces; car c'est ainsi que les Perses appellent tous les Scythes. Hystaspes, fils de Darius et d'Atosse, fille de Cyrus, commandoit les Bactriens et les Saces.

LXV. Les Indiens portoient des habits de (116) coton, des arcs de canne, et des flèches aussi de canne armées d'une pointe de fer. Ces Peuples ainsi équipés, servoient sous Pharnazathrès, fils

d'Artabates. Les arcs des Ariens ressembloient à ceux des Médes, et le reste de leur armure à celle des Bactriens. Ils étoient commandés par Sisamnès, fils d'Hydarnes.

LXVI. Les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens, les Gandariens et les Dadices, étoient armés comme les Bactriens. Artabaze, fils de Pharnaces, commandoit les Parthes et les Chorasmiens, Azanes, fils d'Artée, les Sogdiens, et Artyphius, fils d'Artabane, les (116*) Gandariens et les Dadices.

LXVII. Les Caspiens étoient vêtus d'un saie de (117) peaux de chèvres. Ils avoient des arcs et des flèches de canne, à la mode de leur pays, et des cimeterres. Ariomarde, frère d'Artyphius les commandoit. Les Sarangéens avoient des habits de couleur éclatante; leur chaussure, en forme de bottines, montoit jusqu'aux genoux. Leurs arcs et leurs javelots étoient à la façon des Mèdes. Phérendates, fils de Mégabaze, étoit leur Commandant. Les Pactyices avoient aussi un saie de peaux de chèvres, et pour armes des arcs à la façon de leur pays, et des poignards. Ils étoient commandés par Artyntès, fils d'Ithamatrès.

LXVIII. Les Outiens, les Myciens et les Paricaniens étoient armés comme les Pactyices. Arsaménès, fils de Darius, commandoit les Outiens et les Myciens, et Siromitrès, fils d'Œbasus, les Paricaniens.

LXIX. Les habits des Arabes étoient (118)

amples et retroussés avec des ceintures. Ils portoient au côté droit de longs arcs qui se bandoient (119) dans l'un et l'autre sens. Les Ethiopiens vêtus de peaux de léopard et de lion, avoient des arcs de branches de palmier de quatre coudées de long au moins, et de longues (120) flèches de canne, à l'extrémité desquelles étoit au lieu de fer une pierre (121) pointue, dont ils se servent aussi pour graver leurs cachets. Outre cela, ils portoient des javelots armés de cornes de chevreuil pointues et travaillées comme un fer de lance, des massues pleines de nœuds. Quand ils vont au combat, ils se frottent la moitié du corps avec du plâtre, et l'autre moitié avec du vermillon. Les Ethiopiens qui habitent au-dessus de l'Egypte et les Arabes, étoient sous les ordres d'Arsamès, fils de Darius et d'Artystone, fille de Cyrus, que Darius avoit aimée plus que toutes ses autres femmes, et dont il avoit fait faire la (122) statue en or, et travaillée au marteau (*a*).

LXX. Les Ethiopiens Orientaux (car il y avoit deux sortes d'Ethiopiens à cette expédition) servoient avec les Indiens. Ils ressembloient aux autres Ethiopiens, et n'en différoient que par le langage et la chevelure. Les Ethiopiens Orientaux ont en effet les cheveux droits, au lieu que

---

(*a*) Après ces mots, il y a dans le grec : *Arsamès commandoit donc aux Ethiopiens qui sont au-dessus de l'Egypte et aux Arabes.*

ceux de Libye les ont plus crêpus que tous les autres hommes. Ils étoient armés à-peu-près comme les Indiens, et ils avoient sur la tête des peaux (123) de front de cheval enlevées avec la crinière et les oreilles. Les oreilles se tenoient droites, et la crinière leur servoit d'aigrette. Des peaux de grues leur tenoient lieu de boucliers.

LXXI. Les Libyens avoient des habits de peaux, et des javelots (123*) durcis au feu. Ils étoient commandés par Massagès, fils d'Oarizus.

LXXII. Les casques des Paphlagoniens étoient (124) tissus, leurs boucliers petits ainsi que leurs piques. Outre cela, ils avoient des dards et des poignards. La chaussure à la mode de leur pays alloit à mi-jambe.

Les Ligyens, les Matianiens, les Mariandyniens et les (a) Syriens, que les Perses appellent Cappadociens, étoient armés comme les Paphlagoniens. Dotus, fils de Mégasidrès, commandoit les Paphlagoniens et les Matianiens; et Gobryas, fils de Darius et d'Artystone, les Mariandyniens, les Ligyens et les Syriens.

LXXIII. L'armure des Phrygiens approchoit beaucoup de celle des Paphlagoniens; la différence étoit fort petite. Les Phrygiens s'appelèrent Briges, suivant les Macédoniens, tant que ces peuples restèrent en Europe et demeurèrent avec eux; mais étant passés en Asie, ils changèrent de

(a) Les Leuco-Syriens.

nom en changeant de pays, et prirent celui de (125) Phrygiens.

Les Arméniens étoient armés comme les Phrygiens, dont ils sont une Colonie. Les uns et les autres étoient commandés par Artochmès, qui avoit épousé une fille de Darius.

LXXIV. L'armure des Lydiens ressembloit à peu de chose près à celle des Grecs. On appeloit autrefois ces peuples Méoniens, mais dans la suite ils changèrent de nom, et prirent celui qu'ils portent de Lydus, fils d'Atys. Les Mysiens avoient des casques à la façon de leur pays, avec de petits boucliers et des javelots durcis au feu; ils sont une Colonie des Lydiens, et prennent le nom d'Olympiéniens du mont Olympe. Les uns et les autres avoient pour Commandant Artaphernes, fils d'Artaphernes, qui avoit fait (*a*) une invasion à Marathon, avec Datis.

LXXV. Les Thraces (*b*) avoient sur la tête des (126) peaux de renards, et pour habillement des tuniques, et par-dessus, une robe de diverses couleurs, très-ample (127), avec des brodequins de peaux de jeunes chevreuils. Ils avoient outre cela des javelots, des (128) boucliers légers, et de petits poignards. Ces peuples passèrent en Asie, où ils prirent le nom de Bithyniens. Ils s'appeloient auparavant Strymoniens, comme ils en

---

(*a*) Voyez liv. VI, §. XCIV, CXI et suivans.

(*b*) Les Thraces d'Asie. *Voyez* liv. I, §. XXVIII, note 71.

conviennent eux-mêmes, dans le temps qu'ils habitoient sur les bords du Strymon, d'où les chassèrent, suivant eux, les Teucriens et les Mysiens.

LXXVI. Bassacès, fils d'Artabane, commandoit les Thraces Asiatiques....... (*a*) Ils portoient (129) de petits boucliers de peaux de bœufs crues, chacun deux épieux à la (130) Lyciène, des casques d'airain, et outre ces casques, des oreilles et des cornes de bœufs en airain avec des aigrettes. Des bandes d'étoffe rouge enveloppoient leurs jambes. Il y a chez ces peuples un Oracle de Mars.

LXXVII. Les Cabaliens-Méoniens (131) et les Lasoniens étoient armés et vêtus comme les Ciliciens. J'en parlerai, lorsque j'en serai aux (*b*) troupes Ciliciènes. Les Milyens avoient de courtes piques, des habits attachés avec des agraffes, des casques de peau, et quelques-uns avoient des arcs à la Lyciène. Badrès, fils d'Hystanès, commandoit toutes ces Nations. Les Mosches portoient des casques de bois, de petits boucliers, et des piques dont la hampe étoit petite et le fer grand.

LXXVIII. Les Tibaréniens, les Macrons et les Mosynœques étoient armés à la façon des Mosches. Ariomarde, fils de Darius et de Parmys, fille de Smerdis et petite-fille de Cyrus, commandoit les Mosches. Les Macrons et les Mosynœques

---

(*a*) Il y a ici une lacune. *Voyez* note 129.

(*b*) Ci-dessous, §. XCI.

étoient

étoient sous les ordres d'Artayctès (*a*), fils de Chérasmis, Gouverneur de Sestos sur l'Hellespont.

LXXIX. Les Mares portoient des casques tissus à la façon de leur pays, et de petits boucliers de cuir avec des javelots. Les habitans de la Colchide avoient des casques de bois, de petits boucliers de peaux de bœufs crues, de courtes piques, et outre cela des épées. Pharandates, fils de Téaspis, commandoit les Mares et les Colchidiens. Les Alarodiens et les Sapires, armés à la façon des Colchidiens, recevoient l'ordre de Masistius, fils de Siromitrès.

LXXX. Les Insulaires de la mer (131*) Erythrée, qui venoient des îles, où le Roi fait transporter ceux qu'il (132) exile, se trouvoient à cette expédition ; leur habillement et leur armure approchoient beaucoup de ceux des Mèdes. Ces Insulaires reconnoissoient pour leur Chef Mardontès, fils de Bagée, qui fut tué deux ans après, à la journée de (*b*) Mycale, où il commandoit.

LXXXI. Tels étoient les Peuples qui alloient en Grèce par le continent, et qui composoient l'infanterie. Ils étoient commandés par les Chefs dont je viens de parler. Ce furent eux qui formèrent leurs rangs, et qui en firent le dénombrement. Ils établirent sous eux des Commandans

(*a*) Voyez sa triste fin, liv. IX, §. CXVIII et CXIX.
(*b*) Liv. IX, §. CI.

de dix mille hommes et de mille hommes, et les Commandans de dix mille hommes créèrent des Capitaines de cent hommes et des dizeniers. Ainsi les différens corps de troupes et de nations avoient à leur tête des Officiers subalternes; mais ceux que j'ai nommés commandoient en chef.

LXXXII. Ces Chefs reconnoissoient pour leurs Généraux, ainsi que toute l'infanterie, Mardonius, fils de Gobryas; Tritantæchmès, fils de cet Artabane qui avoit conseillé au Roi de ne point porter la guerre (*a*) en Grèce; Smerdoménès, fils d'Otanes, tous deux (*b*) neveux de Darius, et cousins-germains de Xerxès; Masistes, fils de Darius et d'Atosse; Gergis, fils d'Arize; et Mégabyze (133), fils de Zopyre.

LXXXIII. Toute l'infanterie les reconnoissoit pour ses Généraux, excepté les dix mille, corps de troupes choisi parmi tous les Perses, qui étoit commandé par Hydarnès, fils d'Hydarnès. On les appeloit Immortels, parce que si quelqu'un d'entr'eux venoit à manquer pour cause de mort ou de maladie, on en élisoit un autre en sa place; et parce qu'ils n'étoient jamais ni plus, ni moins de dix mille. Les Perses surpassoient toutes les autres troupes par leur magnificence et par leur courage. Leur armure et leur habillement étoient tels que nous les avons décrits. Mais indépendam-

---

(*a*) Voyez ci-dessus, §. x.

(*b*) Il y a dans le texte : *Tous deux fils des frères de.*

ment de cela, ils brilloient par la multitude des ornemens en or (134) dont ils étoient décorés. Ils menoient avec eux des Harmamaxes (*a*) pour leurs concubines, et un grand nombre de domestiques superbement vêtus. Des chameaux, et d'autres bêtes de charge, leur portoient des vivres, sans compter ceux qui étoient destinés au reste de l'armée.

LXXXIV. Toutes ces Nations ont de la cavalerie; cependant il n'y avoit que celles-ci qui en eussent amené. La cavalerie Perse étoit armée comme l'infanterie, excepté un petit nombre qui portoit sur la tête des ornemens d'airain et de fer travaillés au marteau.

LXXXV. Les Sagartiens (*b*), peuple nomade, sont originaires de Perse, et parlent la même langue. Leur habillement ressemble en partie à celui des Perses, et en partie à celui des Pactyices. Ils fournirent huit mille hommes de cavalerie. Ces Peuples ne sont point dans l'usage de porter des armes d'airain et de fer, excepté des poignards; mais ils se servent à la guerre de cordes tissues avec des lanières, dans lesquelles ils mettent toute leur confiance. Voici leur façon de combattre. Dans la mêlée ils jettent ces cordes, à l'extrémité desquelles sont des rets; s'ils en ont

---

(*a*) Voyez la note 77, sur le §. XLI.

(*b*) Il y a dans le grec : *Il y a de certains hommes nomades, appelés Sagartiens.*

enveloppé un cheval ou un homme, ils le tirent à eux, et le tenant enlacé (135) dans leurs filets, ils le tuent (*a*). Ils faisoient corps avec les Perses.

LXXXVI. La cavalerie Mède étoit armée comme leur infanterie, ainsi que celle des Cissiens. Les cavaliers Indiens avoient les mêmes armes que leur infanterie; mais indépendamment des chevaux de main, ils avoient des chars armés en guerre, traînés par des chevaux et des (136) zèbres. La cavalerie Bactriène étoit armée comme leurs gens de pied. Il en étoit de même de celle des Caspiens et des (137) Libyens; mais ces derniers menoient tous aussi des chariots. Les (138)..... et les Paricaniens étoient armés comme leur infanterie. Les cavaliers Arabes avoient aussi le même habillement et la même armure que leurs gens de pied; mais ils avoient tous des chameaux dont la vîtesse n'étoit pas moindre que celle des chevaux.

LXXXVII. Ces Nations seules avoient fourni de la cavalerie. Elle montoit à quatre-vingt mille chevaux, sans compter les chameaux et les chariots. Toutes ces Nations, rangées par escadrons, marchoient chacune à son rang; mais les Arabes occupoient le dernier, afin de ne point effrayer les chevaux, parce que cet animal (138*) ne peut souffrir le chameau.

(*a*) Il y a après cela : *Telle est leur manière de combattre*, répétition que j'ai cru devoir supprimer.

LXXXVIII. Harmamithrès et Tithée, tous deux fils de Datis, commandoient la cavalerie. Pharnuchès, leur collègue, étoit retenu à Sardes par une maladie que lui avoit occasionné un accident (139) fâcheux dans le temps que l'armée partoit de cette ville. Son cheval, effrayé d'un chien qui se jeta à l'improviste entre ses jambes, se dressa et le jeta par terre. Pharnuchès vomit le sang, et tomba dans une maladie qui dégénéra en phthisie. Ses gens exécutèrent sur-le-champ l'ordre qu'il leur avoit donné dès le commencement au sujet de son cheval. Ils conduisirent cet animal à l'endroit où il avoit jeté par terre son maître, et lui coupèrent les jambes aux genoux. Cet accident fit perdre à Pharnuchès sa place de Général.

LXXXIX. Le nombre des trirèmes montoit à (140) douze cent sept. Voici les Nations qui les avoient fournies. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine en avoient donné trois cents. Ces Peuples portoient des casques à-peu-près semblables à ceux des Grecs, des cuirasses (*a*) de lin, des javelots, et des boucliers dont le bord (*b*) n'étoit pas garni de fer. Les Phéniciens (*c*) habitoient autrefois sur les bords de la mer Erythrée, comme ils le disent eux-mêmes; mais étant passés de là

(*a*) Voyez ci-dessus, §. LXIII, note 111.

(*b*) C'étoit cette espèce de bouclier, échancré comme celui des Amazones, qu'on appeloit pelte.

(*c*) Voyez liv. I, §. I, note 3.

sur les côtes de Syrie, ils s'y établirent. Cette partie de la Syrie, avec tout le pays qui s'étend jusqu'aux frontières d'Egypte, s'appelle Palestine.

Les Egyptiens avoient fourni deux cents vaisseaux. Ils avoient pour armure de tête des casques de jonc (141) tissu. Ils portoient des boucliers convexes, dont les (142) bords étoient garnis d'une large bande de fer, des piques propres aux combats de mer, et de (143) grandes haches. La multitude avoit des cuirasses et de grandes épées. Telle étoit l'armure de ces peuples.

XC. Les Cypriens avoient cent cinquante vaisseaux. Voici comment ces peuples étoient armés. Leurs Rois avoient la tête couverte d'une mitre, et leurs sujets d'une (144) citare ; le reste de l'habillement et de l'armure ressembloit à celui des Grecs. Les Cypriens sont un mélange de nations différentes. Les uns viennent de Salamine et d'Athènes, les autres d'Arcadie, de Cythnos, de Phénicie et d'Ethiopie, comme ils le disent eux-mêmes.

XCI. Les Ciliciens amenèrent cent vaisseaux. Ils avoient des casques à la façon de leur pays, de petits boucliers (145) de peaux de bœufs crues avec le poil, et des tuniques de laine, et chacun deux javelots, avec une épée à-peu-près semblable à celle des Egyptiens. Anciennement on les appeloit Hypachéens; mais Cilix, fils d'Agénor, qui étoit Phénicien, leur donna son nom.

Les Pamphyliens fournirent trente vaisseaux. Ils étoient armés et équipés à la façon des Grecs. Ces peuples descendent de ceux qui, au retour de l'expédition de Troie, furent (146) dispersés par la tempête avec (147) Amphilochus et Calchas (148).

XCII. Les Lyciens contribuèrent de cinquante vaisseaux. Ils avoient des cuirasses, des grêvières, des arcs de bois de cornouiller, des flèches de canne qui n'étoient point empennées, des javelots, une peau de chèvre sur les épaules, et des bonnets ailés sur la tête. Ils portoient aussi des poignards et des faulx. Les Lyciens viennent de Crète et s'appeloient Termiles; mais Lycus, fils de Pandion, qui étoit d'Athènes, leur donna son nom.

XCIII. Les Doriens Asiatiques donnèrent trente vaisseaux. Ils portoient des armes à la façon des Grecs, comme étant originaires du Péloponnèse. Les Cariens avoient soixante-dix vaisseaux. Ils étoient habillés et armés comme les Grecs. Ils avoient aussi des faulx et des poignards. On a dit dans le premier Livre (*a*) quel nom on leur donnoit autrefois.

XCIV. Les Ioniens amenèrent cent vaisseaux. Ils étoient armés comme les Grecs. Ils s'appelèrent Pélasges Ægialéens, comme le disent les Grecs, tout le temps qu'ils habitèrent la partie du Pélo-

(*a*) Liv. I, §. CLXXI.

ponnèse connue aujourd'hui sous le nom d'Achaïe, et avant l'arrivée de Danaüs et de Xuthus dans le Péloponnèse. Mais dans la suite ils furent nommés Ioniens, d'Ion, fils de Xuthus.

XCV. Les (149) Insulaires, armés comme les Grecs, donnèrent dix-sept vaisseaux. Ils étoient Pélasges, mais dans la suite ils furent appelés Ioniens, par la même raison que les douze villes (150) Ioniènes fondées par les Athéniens. Les Eoliens amenèrent soixante vaisseaux. Leur armure étoit la même que celle des Grecs. On les appeloit anciennement (*a*) Pélasges, au rapport des Grecs. Les Hellespontiens, excepté ceux d'Abydos, qui avoient ordre du Roi de rester dans le pays à la garde des ponts, et le reste des peuples du Pont, équipèrent cent vaisseaux. Ces peuples, qui étoient des colonies d'Ioniens et de Doriens, étoient armés comme les Grecs.

XCVI. Les Perses, les Mèdes et les Saces combattoient sur tous ces vaisseaux, dont les meilleurs voiliers étoient Phéniciens, et principalement ceux de Sidon. Toutes ces troupes, ainsi que celles de terre, avoient chacune des Commandans de son pays. Mais n'étant point obligé à faire la (*b*) recherche de leurs noms, je les passerai sous silence. Ils méritent en effet d'autant moins qu'on en parle,

(*a*) Voyez notre Essai sur la Chronologie, chap. VIII, §. V et X.

(*b*) Ἱστορίη signifie *recherche*. Voyez le commencement du premier Livre, avec la note 1.

parle, que non-seulement chaque peuple, mais encore toutes les villes ayant leurs Commandans particuliers, les Officiers ne suivoient pas en qualité de Généraux, mais comme les autres esclaves qui marchoient à cette expédition, et que j'ai nommé les Généraux qui avoient toute l'autorité, et les Perses qui commandoient en chef chaque nation.

XCVII. L'armée navale avoit pour Généraux Ariabignès, fils de Darius, Prexaspes, fils d'Aspathinès, Mégabaze, fils de Mégabates, et Achéménès, fils de Darius. Les Ioniens et les Cariens étoient commandés par Ariabignès, fils de Darius et de la fille de Gobryas; et les Egyptiens par Achéménès, frère de père et de mère de Xerxès. Les deux autres Généraux commandoient le reste de la flotte, les vaisseaux à trente et à cinquante rames, les (151) cercures, ceux qui servoient au transport des chevaux, et les vaisseaux longs, qui alloient à trois mille.

XCVIII. Entre les Officiers de la flotte, les plus célèbres, du moins après les Généraux, étoient Tétramneste, fils d'Anysus, de Sidon; Mapen, fils de Siromus, de Tyr; Merbal, fils d'Agbal, d'Arados; Syennésis, fils d'Oromédon, de Cilicie; Cybernisque, fils de Sicas, de Lycie; Gorgus, fils de Chersis; et Timonax, fils de Timagoras, tous deux de l'île de Cypre; Histiée, fils de Tymnès; Pigrès, fils de Seldome, et Damasithyme, fils de Candaules, de Carie.

XCIX. Je ne vois aucune nécessité de parler des autres principaux Officiers. Je ne passerai pas cependant sous silence Artémise. Cette Princesse me paroît d'autant plus admirable, que, malgré son sexe, elle voulut être de cette expédition. Son fils se trouvant encore en bas âge à la mort de son mari, elle prit les rênes du Gouvernement, et sa grandeur d'ame et son courage la portèrent à suivre les Perses, quoiqu'elle n'y fût contrainte par aucune nécessité. Elle s'appeloit (152) Artémise, étoit fille de Lygdamis, originaire d'Halicarnasse du côté de son père, et de Crète du côté de sa mère. Elle commandoit ceux d'Halicarnasse, de Cos, de Nisyros et de Calydnes. Elle vint trouver Xerxès avec cinq vaisseaux les mieux équipés de toute la flotte, du moins après ceux des Sidoniens ; et parmi les Alliés, personne ne donna au Roi de meilleurs conseils. Les peuples soumis à Artémise dont je viens de parler, sont tous Doriens, comme je le pense. Ceux d'Halicarnasse sont originaires de (153) Trézen, et les autres d'Epidaure. Mais c'en est assez sur l'armée navale.

C. Le dénombrement achevé, et l'armée rangée en bataille, Xerxès eut envie de se transporter dans tous les rangs, et d'en faire la revue. Monté sur son char, il parcourut l'une après l'autre toutes les Nations, depuis les premiers rangs de la cavalerie et de l'infanterie jusqu'aux derniers, fit à tous des questions, et ses secrétaires écri-

voient les réponses. La revue des troupes de terre finie, et les vaisseaux mis (154) en mer, il passa de son char sur un vaisseau Sidonien, où il s'assit sous un pavillon d'étoffe d'or. Il vogua le long des proues des vaisseaux, faisant aux Capitaines les mêmes questions qu'aux Officiers de l'armée de terre, et fit écrire leurs réponses. Les Capitaines avoient mis leurs vaisseaux à l'ancre environ à quatre plèthres du rivage, les proues (155) tournées vers la terre, sur une même ligne, et les soldats sous les armes, comme si on eût eu dessein de livrer bataille. Le Roi les examinoit en passant entre les proues et le rivage.

CI. La revue finie, il descendit de son vaisseau, et envoya chercher Démarate, fils d'Ariston, qui l'accompagnoit dans son expédition contre la Grèce. Lorsqu'il fut arrivé, « Démarate, lui dit-» il, je desire vous faire quelques questions; vous » êtes Grec, et même comme je l'apprends et de » vous-même et des autres Grecs avec qui je » m'entretiens, vous êtes d'une des plus grandes » et des plus puissantes villes de la Grèce. Dites-» moi donc maintenant si les Grecs oseront me (a) » résister. Pour moi, je pense que tous les Grecs » et le reste des peuples de l'Occident réunis en » un seul corps, seroient d'autant moins en état » de soutenir mes attaques, qu'ils ne sont point

(a) Dans le grec : *Oseront lever les mains contre moi.*

» d'accord entr'eux. Mais je veux savoir ce que » vous en pensez ».

« Seigneur, répondit Démarate, vous dirai-je » la vérité, ou des choses flatteuses » ? Le Roi lui ordonna de dire la vérité, et l'assura qu'il ne lui en seroit pas moins agréable que par le passé.

CII. « Seigneur, répliqua Démarate, puisque » vous le voulez absolument, je vous dirai la vé- » rité, et jamais vous (156) ne pourrez dans la » suite convaincre de fausseté quiconque vous » tiendra le même langage. La Grèce a toujours » été élevée à l'école de la pauvreté; la vertu » n'est point née avec elle, elle est l'ouvrage de » la tempérance et de la sévérité de nos loix, et » c'est elle qui nous donne des armes contre la » pauvreté (157) et la Tyrannie. Les Grecs, qui » habitent aux environs des Doriens, méritent » tous des louanges. Je ne parlerai pas cependant » de tous ces peuples; mais seulement des Lacé- » démoniens. J'ose, Seigneur, vous assurer pre- » mièrement, qu'ils n'écouteront jamais vos pro- » positions, parce qu'elles tendent à asservir la » Grèce; secondement, qu'ils iront à votre ren- » contre, et qu'ils vous présenteront la bataille, » quand même tout le reste des Grecs prendroit » votre parti. Quant à leur nombre, Seigneur, » ne me demandez pas combien ils sont, pour » pouvoir exécuter ces choses. Leur armée ne » fût-elle que de mille hommes, fût-elle de plus, » ou même de moins, ils vous combattront ».

CIII. « Que me dites-vous, Démarate? lui ré» pondit Xerxès en riant : mille hommes livre» roient bataille à une armée si nombreuse! Dites» moi, je vous prie, vous avez été leur Roi. » Voudriez-vous donc sur-le-champ combattre » seul contre dix hommes? si vos Concitoyens » sont tels que vous l'avancez, vous, qui êtes leur » Roi, vous devez, selon vos loix, entrer en lice » contre le double; car si un seul Lacédémonien » vaut dix hommes de mon armée, vous (*a*) en » pouvez combattre vingt, et vos discours seront » alors conséquens. Mais si ces Grecs que vous » me vantez tant vous ressemblent, si leur taille » n'est pas plus avantageuse que la vôtre ou celle » des Grecs avec qui je me suis entretenu, j'ai » bien peur qu'il n'y ait dans ce propos beau» coup de vaine (158) gloire et de jactance. Faites» moi donc voir d'une manière probable com» ment mille hommes, ou dix mille, ou cinquante » mille, du moins tous également libres et ne » dépendant point d'un maître, pourroient ré» sister à une si forte armée. Car enfin s'ils sont » cinq mille hommes, nous sommes plus de mille » contre un. S'ils avoient, selon nos usages, un » maître, la crainte leur inspireroit un courage » qui n'est pas dans leur caractère, et contraints » par les (159) coups de (*b*) fouet, ils marche-

(*a*) Dans le grec : *J'exige de vous que vous soyez égal à vingt.*

(*b*) Voyez ci-dessus, §. XXI, notes 50, 96.

» roient, quoiqu'en petit nombre, contre des » troupes plus nombreuses. Mais étant libres et » ne dépendant que d'eux-mêmes, ils n'auront (*a*) » jamais plus de courage que la nature ne leur » en a donné, et ils n'attaqueront point des forces » plus considérables que les leurs. Je pense même » que s'ils nous étoient égaux en nombre, il ne » leur seroit pas aisé de combattre contre les seuls » Perses. En effet, c'est parmi nous qu'on trouve » des exemples de cette valeur; encore y sont- » ils rares et en petit nombre. Car il y a parmi » mes gardes, des Perses qui se battroient contre » trois (160) Grecs à-la-fois, et vous ne débitez » à leur sujet tant de sottises, que parce que vous » ne les avez jamais éprouvés ».

CIV. « Seigneur, répliqua Démarate, je savois » bien, en commençant ce discours, que (161) la » vérité ne vous plairoit pas. Mais forcé de vous » la dire, je vous ai représenté les Spartiates tels » (162) qu'ils sont. Vous n'ignorez pas, Seigneur, » à quel point je les aime actuellement, eux qui, » non contens de m'enlever les honneurs et les » prérogatives que je tenois de mes pères, m'ont » encore banni. Votre père m'accueillit, me » donna une maison et une (163) fortune consi- » dérable. Il n'est pas croyable qu'un homme » sage repousse la main bienfaisante de son pro-

(*a*) Il y a seulement dans le grec : *Ils ne feroient ni l'un ni l'autre.*

» tecteur, au lieu de la chérir. Je ne me flatte » point de pouvoir combattre contre dix hommes, » ni même contre deux, et jamais, du moins de » mon plein gré, je ne me battrai contre un » homme seul. Mais si c'étoit une nécessité, ou » que j'y fusse forcé par quelque grand danger, » je combattrois avec le plus grand plaisir un de » ces hommes qui prétendent pouvoir résister » chacun à trois Grecs. Il en est de même des » Lacédémoniens. Dans un combat d'homme à » homme, ils ne sont inférieurs à personne; mais » réunis en corps, ils sont les plus braves de tous » les hommes. En effet, quoique libres, ils ne le » sont pas en tout. La loi (164) est pour eux un » maître absolu; ils le redoutent beaucoup plus » que vos sujets ne vous craignent. Ils obéissent » à ses ordres, et ses ordres, toujours les mêmes, » leur défendent la fuite, quelque nombreuse que » soit l'armée ennemie, et leur ordonnent de tenir » toujours ferme dans leur poste, et de vaincre » ou de mourir. Si mes discours ne vous parois- » sent que des sottises, je consens à garder dans » la suite le silence sur tout le reste. Je n'ai parlé » jusqu'ici que pour obéir à vos ordres. Puisse, » Seigneur, cette expédition réussir selon vos » vœux » !

CV. Xerxès, au lieu de se fâcher, se mit à rire, et renvoya Démarate d'une manière honnête. Après cette conversation, ce Prince destitua le Gouverneur que Darius avoit établi à Dorisque,

et ayant mis à la place Mascames, fils de Mégadostes, il traversa la Thrace avec son armée pour aller en Grèce.

CVI. Ce Mascames qu'il laissa à Dorisque, étoit le seul à qui il avoit coutume d'envoyer tous les ans des présens, parce qu'il étoit le plus brave de tous les Gouverneurs établis par Darius ou par lui-même. Artoxerxès, fils de Xerxès, se conduisit de même à l'égard de ses descendans. Avant l'expédition de Grèce, il y avoit des Gouverneurs en Thrace et dans toutes les places de l'Hellespont. Mais après cette expédition, ils en furent tous chassés, excepté Mascames qui se maintint dans son Gouvernement de Dorisque, malgré les efforts réitérés des Grecs. C'est pour le récompenser que tous les Rois qui se succèdent en Perse, lui font des présens à lui et à ses descendans.

CVII. De tous les Gouverneurs à qui les Grecs enlevèrent leurs places (165), Bogès, Gouverneur d'Eion, est le seul qui ait obtenu l'estime du Roi. Ce Prince ne cessoit d'en faire l'éloge, et il combla d'honneurs ceux de ses enfans qui lui survécurent en (*a*) Perse. Bogès méritoit en effet de grandes louanges. La place où il commandoit étant assiégée par les Athéniens et par Cimon, (166) fils de Miltiades, on lui permit d'en sortir

(*a*) Il ajoute *en Perse*, parce que Bogès tua ceux de ses enfans qui étoient enfermés avec lui dans la place.

par

par composition, et de se retirer en Asie. Mais Bogès, craignant que le Roi ne le soupçonnât de s'être conservé la vie par lâcheté, refusa ces conditions, et continua à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Enfin, quand il n'y eut plus de vivres (167) dans la (*a*) place, il fit élever un grand bûcher, tua ses enfans, sa femme, ses concubines, avec tous ses domestiques, et les fit jeter dans le feu. Il sema ensuite dans le Strymon par-dessus les murailles tout ce qu'il y avoit d'or et d'argent dans la ville, après quoi il se jeta lui-même dans le feu. Ainsi c'est avec justice que les Perses le louent encore aujourd'hui (*b*).

CVIII. Xerxès en partant de Dorisque pour la Grèce, força tous les peuples qu'il rencontra sur sa route, à l'accompagner dans son expédition. Car toute cette étendue de pays jusqu'en Thessalie, étoit réduite en esclavage, et payoit tribut au Roi, depuis que Mégabyze, et Mardonius après lui, l'avoient subjuguée, comme nous l'avons dit (*c*) plus haut. Au sortir de Dorisque, il passa d'abord près des places (*d*) des Samothraces,

---

(*a*) Voyez liv. III, §. XCI, note 173; liv. IV, §. CXXIV, note 245.

(*b*) Je ne puis être de l'avis d'Hérodote. La conduite de Bogès me paroît celle d'un furieux; les Loix divines et humaines la condamnent également.

(*c*) Liv. V, §. XII et XV; liv. VI, §. XLIII, XLIV et XLV.

(*d*) Voyez ci-dessus, liv. III, §. XCI, note 173; liv. IV, §. CXXIV, note 245.

dont la dernière du côté de l'Occident s'appelle Mésambrie. Elle est fort près de Stryma, qui appartient aux Thasiens. Le Lissus passe entre ces deux villes. Cette rivière ne put alors suffire aux besoins de l'armée, et ses eaux furent épuisées. Ce pays s'appeloit autrefois Galaïque; on le nomme aujourd'hui Briantique; mais il appartient à juste droit aux Ciconiens.

CIX. Après avoir traversé le lit (168) desséché du Lissus, il passa près de Maronéa, de Dicée et d'Abdères, villes Grecques, et près des lacs fameux qui leur sont contigus, l'Ismaris, entre Maronéa et Stryma, et le Bistonis, proche de Dicée, dans lequel se jettent le Trave et le Compsate. Mais n'y ayant point aux environs d'Abdères de lac célèbre, il traversa le fleuve Nestus qui se jette dans la mer; ensuite il continua sa route près des villes du continent, dans le territoire de l'une desquelles il y a un lac poissonneux et très-salé, de trente stades de circuit ou environ. Les bêtes de charge qu'on y abreuva seulement le mirent à sec. Cette ville s'appeloit (168*) Pistyre. Xerxès passa près de ces villes Grecques et maritimes, les laissant sur la gauche.

CX. Les peuples de Thrace, dont il traversa le pays, sont les Pætiens, les Ciconiens, les Bistoniens, les Sapæens, les Dersæens, les Edoniens, les Satres. Les habitans des villes maritimes le suivirent par mer, et l'on força ceux qui occupoient le milieu du pays, et dont je viens de

parler, à l'accompagner par terre, excepté les Satres.

CXI. Les Satres n'ont jamais été soumis à aucun homme, autant que nous le pouvons savoir. Ce sont les seuls peuples de Thrace qui aient continué à être libres jusqu'à mon temps. Ils habitent en effet de hautes montagnes couvertes de neige, où croissent des arbres de toute espèce, et sont très-braves. Ils ont en leur possession (169) l'Oracle de Bacchus. Cet Oracle est sur les montagnes les plus élevées. Les Besses interprètent (170) parmi ces peuples les Oracles du Dieu. Une Prêtresse rend ces Oracles, de même qu'à Delphes, et ses réponses ne sont pas moins ambigües que celles de la Pythie.

CXII. Après avoir traversé ce pays, Xerxès passa près des places (*a*) des Pières, dont l'une s'appelle Phagrès et l'autre Pergame, ayant à sa droite le Pangée, grande et haute montagne, où il y a des mines d'or et d'argent qu'exploitent les Pières, les Odomantes, et sur-tout les Satres.

CXIII. Il passa ensuite le long des Pæoniens, des Dobères et des Pæoples, qui habitent vers le Nord au-dessus du mont Pangée, marchant toujours à l'Occident, jusqu'à ce qu'il arrivât sur les bords du Strymon et à la ville d'Eion. Bogès, dont j'ai parlé un peu plus haut (*b*), vivoit encore, et

(*a*) Voyez ci-dessus, liv. III, §. XCI, note 173; liv. IV, §. CXXIV, note 245.

(*b*) §. CVII.

en étoit Gouverneur. Le pays aux environs du mont Pangée s'appelle Phyllis; il s'étend à l'Occident jusqu'à la rivière d'Angitas (*a*), qui se jette dans le Strymon; et du côté du Midi, jusqu'au Strymon même. Les Mages firent sur les bords de ce dernier fleuve un sacrifice (171) de chevaux blancs, dont les entrailles présagèrent d'heureux succès.

CXIV. Les cérémonies magiques achevées sur le bord du fleuve, ainsi qu'un grand nombre d'autres, les Perses marchèrent par le territoire des Neuf-Voies des Edoniens vers les ponts, qu'ils trouvèrent déjà construits sur le Strymon. Ayant appris que ce canton s'appeloit les Neuf-Voies, ils y enterrèrent tout vifs autant de jeunes garçons et de jeunes filles des habitans du pays. Les Perses sont dans l'usage d'enterrer des personnes vivantes; et j'ai ouï dire qu'Amestris, femme de Xerxès, étant parvenue à un âge avancé, fit enterrer (172) quatorze enfans des plus illustres maisons de Perse, pour rendre graces au Dieu qu'on dit être sous terre.

CXV. L'armée partit des bords du Strymon, et passa près d'Argile, ville Grecque, sur le rivage de la mer à l'Occident. Cette contrée, et le pays au-dessus, s'appellent Bisaltie. De-là ayant à gauche le golfe qui est proche du temple de Nep-

---

(*a*) Angitès paroît un ionisme. Hésychius appelle cette rivière Angitas.

tune, elle traversa la plaine de Sylée, et passa près de Stagire, ville Grecque; elle arriva ensuite à Acanthe avec toutes les forces de ces nations, tant celles des habitans du mont Pangée, que celles des pays dont j'ai parlé ci-dessus (*a*). Les peuples maritimes l'accompagnèrent par mer, et ceux qui étoient plus éloignés de la mer le suivirent par terre. Les Thraces ne labourent ni n'ensemencent le chemin par où Xerxès fit passer son armée; et encore aujourd'hui ils l'ont en grande vénération.

CXVI. Xerxès étant arrivé à Acanthe, ordonna aux (173) habitans de cette ville de le compter au nombre de leurs amis, leur fit présent d'un habit à la façon des (174) Mèdes, et voyant avec quelle ardeur ils le secondoient dans cette guerre, et apprenant que le canal du mont Athos étoit (*b*) achevé, il leur donna de grandes louanges.

CXVII. Tandis que ce Prince étoit à Acanthe (*c*), Artachéès, qui avoit présidé aux ouvrages du canal, mourut de maladie. Il étoit de la maison des Achéménides, et Xerxès en faisoit grand cas. Sa taille surpassoit en hauteur celle de tous les Perses; il avoit cinq coudées (175) de Roi moins quatre doigts. D'ailleurs personne n'avoit la voix aussi forte que lui. Xerxès, vivement affligé de

(*a*) §. CVIII, CX, &c.

(*b*) Voyez les Variantes de l'édition de M. Wesseling, et la note de M. Valckenaer.

(*c*) Voyez ci-dessus, §. XXII.

cette perte, lui fit (176) faire les funérailles les plus honorables. Toute l'armée éleva un tertre sur le lieu de sa sépulture, et par l'ordre d'un Oracle, les Acanthiens lui offrent des sacrifices comme à un Héros, en l'appelant par son nom. Le Roi regarda la mort d'Artachéès comme un grand malheur.

CXVIII. Ceux d'entre les Grecs qui reçurent l'armée, et qui donnèrent un repas à Xerxès, furent réduits à une si grande misère, qu'ils furent obligés d'abandonner leurs maisons et (*a*) de s'expatrier. Les Thasiens ayant reçu l'armée, et donné un festin à ce Prince au nom des villes qu'ils avoient dans la terre ferme, Antipater, fils d'Orgès, citoyen des plus distingués, qui avoit été choisi pour (177) le donner, prouva qu'il y avoit dépensé (*b*) quatre cents talens d'argent.

CXIX. Il en fut à-peu-près de même dans le reste des villes, comme le prouvèrent par leurs comptes ceux qui présidèrent à la dépense. Ce repas devoit être d'autant plus magnifique, qu'ayant été prévenues long-temps auparavant, il (*c*) se préparoit avec le plus grand soin. Les Hérauts n'eurent pas plutôt annoncé de côté et d'autre les ordres du Roi, que dans les différentes villes les citoyens se partagèrent entr'eux les grains, et

(*a*) La misère les obligea à aller chercher fortune ailleurs.

(*b*) 2,160,000 liv. de notre monnoie.

(*c*) Peut-être cela signifie-t-il : *Et que ce repas étoit pour eux de la plus grande conséquence.*

ne s'occupèrent tous, pendant plusieurs mois, qu'à les moudre et à en faire de la (a) farine. On engraissa le plus beau bétail qu'on put acheter, et l'on nourrit dans des cages et dans des étangs toutes sortes de volailles et d'oiseaux de rivière, afin de recevoir l'armée. On fit aussi des coupes et des cratères d'or et d'argent, et tous les autres vases qu'on sert sur table. Ces préparatifs ne se faisoient que pour le Roi même et pour ses convives. Quant au reste de l'armée, on ne lui donnoit que les vivres qu'on avoit exigés. Dans tous les lieux où elle arrivoit, on tenoit prête une tente, où Xerxès alloit se loger : les troupes campoient en plein air. L'heure du repas venue, ceux qui régaloient se donnoient beaucoup de soins, et les conviés, après avoir bien soupé, passoient la nuit en cet endroit. Le lendemain ils arrachoient la tente, pilloient la vaisselle et les meubles, et emportoient tout sans rien laisser.

CXX. On applaudit à ce sujet un propos de Mégacréon d'Abdères. Il conseilla aux Abdérites de s'assembler tous dans leurs temples, hommes et femmes, pour supplier les Dieux de détourner de dessus leur tête la moitié des maux prêts à y fondre ; qu'à l'égard de ceux qu'ils avoient déjà soufferts, ils devoient les remercier de ce que le Roi Xerxès n'avoit pas coutume de faire deux

---

(a) Ἄλευρα est de la farine de froment ; Ἄλφιτα de la farine d'orge.

repas par jour ; car si ceux d'Abdères avoient reçu l'ordre de préparer un dîner semblable au souper, il leur auroit fallu fuir l'arrivée du Prince, ou être ruinés de fond en comble.

CXXI. Quoiqu'accablés, ces peuples n'en exécutoient pas moins les ordres qu'ils avoient reçus. Xerxès renvoya d'Acanthe les Commandans de la flotte, et leur ordonna de l'attendre avec leurs vaisseaux à Therme, ville située sur le golfe Therméen, et qui lui donne son nom. On lui avoit dit que c'étoit le plus court chemin. Voici l'ordre que l'armée avoit suivi depuis Dorisque jusqu'à Acanthe. Toutes les troupes de terre étoient partagées en trois corps ; l'un, commandé par Mardonius et Masistès, marchoit le long des côtes de la mer, et accompagnoit l'armée navale ; un autre corps, conduit par Tritantæchmès et Gergis, alloit par le milieu des terres ; le troisième, où étoit Xerxès en personne, marchoit entre les deux autres, sous les ordres de Smerdoménès et de Mégabyse.

CXXII. Xerxès n'eut pas plutôt permis à l'armée navale de remettre à la voile, qu'elle entra dans le canal creusé dans le mont Athos, et qui s'étendoit jusqu'au golfe (*a*) où sont les villes d'Assa, de Pilore, de Singos et de Sarta. Ayant pris des troupes dans ces places, elle fit voile vers le golfe de Therme, doubla Ampélos, promon-

(*a*) On l'appelle le golfe Singitique, *Singiticus Sinus.*

toire

toire du golfe Toronéen, passa près de Torone, de Galepsus, de Sermyle, de Mécyberne et d'Olynthe (178), villes Grecques situées dans le pays qu'on appelle aujourd'hui Sithonie, où elle prit des vaisseaux et des troupes.

CXXIII. Du promontoire Ampélos, elle coupa court à celui de (179) Canastrum, de toute la Pallène la partie la plus avancée dans la mer. Elle y prit pareillement des vaisseaux et des troupes, qu'elle tira de Potidée, d'Aphytis, de Néapolis, d'Æga, de Thérambos, de Scioné, de Menda et de (a) Sana. Toutes ces villes sont de la presqu'île connue maintenant sous le nom de Pallène, et autrefois sous celui de Phlégra. Après avoir aussi longé ce pays, elle cingla vers le lieu du rendez-vous, et prit en chemin des troupes des villes voisines de Pallène, et limitrophes du golfe de Therme. Ces villes sont Lipaxos, Combréa, Lises, Gigonos, Campsa, Smila, Ænia; le pays où elles sont situées s'appelle encore aujourd'hui (b) Crussæa. D'Ænia, par où j'ai fini l'énumération des villes ci-dessus nommées, la flotte cingla droit au golfe même de Therme, et aux côtes de Mygdonie. Enfin elle arriva à Therme, où elle avoit ordre de se rendre, à Sindos et à Chalestre sur l'Axius, qui sépare la Mygdonie de la Bot-

(a) Cette ville est très-différente de celle dont il est parlé plus haut, §. XXII. *Voyez* notre Table Géographique.

(b) On lit dans le texte Crossæa. *Voyez* la Table Géographique, aux mots CROSSÆA et CRUSÆA.

tiéide. Les villes d'Ichnes et de Pella sont dans la partie étroite de ce pays qui borde la mer.

CXXIV. L'armée navale demeura à l'ancre près du fleuve Axius, de la ville de Therme, et des places intermédiaires, et y attendit le Roi. Xerxès partit d'Acanthe avec l'armée de terre, et traversa le continent pour arriver à Therme. Il passa par la Pæonique et la Crestonie arrosée par l'Echidore, qui prend sa source dans le pays des Crestonéens, traverse la Mygdonie, et se jette dans l'Axius près du marais qui est près de ce fleuve.

CXXV. Pendant que Xerxès étoit en marche, des lions attaquèrent les chameaux qui portoient les vivres. Ces animaux, sortant de leurs repaires, et descendant des montagnes, n'attaquoient que les chameaux, sans toucher ni aux bêtes de charge ni aux hommes. Les lions épargnoient les autres animaux et ne se jetoient que sur les chameaux, quoiqu'auparavant ils n'en eussent jamais vu, et qu'ils n'eussent jamais goûté de leur chair. Quelle qu'en soit la cause, elle me paroît (180) admirable.

CXXVI. On voit dans ces cantons quantité de lions et de bœufs sauvages. Ces bœufs ont des cornes très-grandes, que l'on transporte en Grèce. Le Nestus qui traverse Abdères, sert de bornes (181) aux lions d'un côté, et de l'autre l'Achéloüs, qui arrose l'Acarnanie. Car on n'a jamais vu de lions en aucun endroit de l'Europe,

à l'Est, au-delà du Nestus, et à l'Ouest dans tout le reste du continent au-delà de l'Achéloüs; mais il y en a dans le pays entre ces deux fleuves.

CXXVII. Xerxès fit camper l'armée à son arrivée à Therme. Elle occupoit tout le terrein le long de la mer, depuis la ville de Therme et la Mygdonie, jusqu'au Lydias et à (*a*) l'Haliacmon, qui venant à mêler leurs (182) eaux dans le même lit, servent de bornes à la Bottiéide et à la Macédoine. Ce fut donc en cet endroit que campèrent les Barbares. De tous les fleuves dont j'ai parlé ci-dessus, l'Echidore, qui coule de la Crestonie, fut le seul dont l'eau ne suffit point à leur boisson, et qu'ils mirent à sec.

CXXVIII. Xerxès appercevant de Therme les montagnes de Thessalie, l'Olympe et l'Ossa, qui sont d'une hauteur prodigieuse, et apprenant qu'il y avoit entre ces montagnes un vallon étroit, par où coule le Pénée, avec un chemin qui mène en Thessalie, il desira de s'embarquer pour considérer l'embouchure de ce fleuve. Il devoit en effet prendre par les hauteurs à travers la Macédoine, pour venir de-là dans le pays des Perrhæbes, et passer près de la ville de Gonnos. Car on lui avoit appris que c'étoit la route la plus sûre. A peine eut-il formé ce desir qu'il l'exécuta. Il monta sur le vaisseau Sidonien, dont il se servoit toujours en de (183) semblables occa-

(*a*) Voyez la Table Géographique.

sions. En même temps il donna le signal aux autres vaisseaux pour lever l'ancre, et laissa en cet endroit son armée de terre. Arrivé à l'embouchure du Pénée, Xerxès la contempla, et ravi d'admiration, il manda les guides, à qui il demanda s'il n'étoit pas possible, en détournant le fleuve, de le faire entrer dans la mer par un autre endroit.

CXXIX. On dit que la Thessalie étoit anciennement un lac, enfermé de tous côtés par de hautes montagnes, à l'Est par les monts Pélion et Ossa qui se joignent par le bas; au Nord par l'Olympe, à l'Ouest par le Pinde, au Sud par l'Othrys. L'espace entre ces montagnes est occupé par la Thessalie, pays creux, arrosé d'un grand nombre de rivières, dont les (184) cinq principales sont le Pénée, l'Apidanos, l'Onochonos, l'Enipée, le Pamisos. Ces rivières, que je viens de nommer, rassemblées dans cette plaine (*a*) au sortir des montagnes qui environnent la Thessalie, traversent un vallon, même fort étroit, et se jettent dans la mer, après s'être toutes réunies dans le même lit. Aussi-tôt après leur jonction, le Pénée conserve (*b*) son nom, et fait perdre le leur aux autres.

On dit qu'autrefois ce vallon et cet écoulement n'existant point encore, les cinq rivières,

---

(*a*) La Thessalie.

(*b*) Dans le grec : *L'emporte par son nom.*

et outre cela le lac Bœbéis, n'avoient pas de nom, comme elles en ont aujourd'hui, que cependant elles couloient de même qu'elles le font actuellement, et que, continuant toujours à couler, elles firent une mer de la Thessalie entière. Les Thessaliens eux-mêmes disent que Neptune (185) a fait le vallon étroit par lequel le Pénée roule ses eaux, et ce sentiment est vraisemblable. Quiconque pense en effet que Neptune ébranle la terre, et que les séparations qu'y font les tremblemens, sont des ouvrages de ce Dieu, ne peut disconvenir, en voyant ce vallon, que Neptune n'en soit l'auteur. Car ces *(a)* montagnes, à ce qu'il me paroît, n'ont été séparées que par un tremblement de terre.

CXXX. Xerxès ayant demandé aux guides si le Pénée pouvoit se rendre à la mer par un autre endroit, ceux-ci, bien instruits du local, lui répondirent : « Seigneur, le Pénée ne peut avoir » pour entrer dans la mer, d'autre issue que » celle-ci : car la Thessalie est de tous côtés envi» ronnée de montagnes ». On rapporte que sur cette réponse, Xerxès parla en ces termes : « Les » Thessaliens sont prudens. Ils ont pris leurs pré» cautions de loin, parce qu'ils connoissent et leur » propre foiblesse, et qu'il est facile de se rendre » maître de leur pays. Il ne faudroit en effet que » faire refluer le fleuve dans les terres, en le dé» tournant de son cours, et en bouchant par une

(*a*) L'Olympe et l'Ossa entre lesquels coule le Pénée.

» digue le vallon par où il coule, pour submerger » toute la Thessalie, excepté les montagnes ». Ce discours regardoit les fils (186) d'Aleuas, parce qu'étant Thessaliens, ils s'étoient les premiers de la Grèce soumis au Roi, et parce que Xerxès pensoit qu'ils avoient fait amitié avec lui au nom de toute la Nation.

CXXXI. Quand il eut bien examiné cette embouchure, il remit à la voile, et s'en retourna à Therme. Il séjourna quelque temps aux environs de la Piérie, tandis que la troisième partie de ses troupes coupoit les arbres et les buissons de la montagne de Macédoine, afin d'ouvrir un passage à toute l'armée, pour entrer sur les terres des Perrhæbes. Pendant son séjour en ces lieux, les Hérauts (*a*) qu'il avoit envoyés en Grèce, pour demander la terre, revinrent, les uns les mains vides, les autres avec la terre et l'eau.

CXXXII. Les peuples qui lui avoient fait leurs soumissions, étoient les Thessaliens, les Dolopes, les (*b*) Æenianes, les Perrhæbes, les Locriens, les Magnètes, les Méliens, les Achéens de la Phthiotide, les Thébains et le reste des Béotiens, excepté les Thespiens et les Platéens. Les Grecs qui avoient entrepris la guerre contre le (*c*) Roi, se liguèrent

(*a*) Voyez ci-dessus, §. XXXII.

(*b*) Æniènes ioniquement : Xénophon les appelle Ænianes. *Voyez* ma traduction de la Retraite des Dix-Mille, tom. I, pag. 13, et tom. II, pag. 97.

(*c*) Dans le grec : *Le Barbare.*

contr'eux (187) par un serment conçu en ces termes : « Que tous ceux qui étant Grecs, se sont » donnés au Perse, sans y être forcés par la né- » cessité, payent au Dieu de Delphes, après le » rétablissement des affaires, la dixième (188) » partie de leurs biens (*a*) ».

CXXXIII. Xerxès ne dépêcha point de Hérauts à Athènes et à Sparte, pour exiger la soumission de ces villes. Darius leur en avoit envoyé précédemment pour ce même sujet; mais les Athéniens les avoient jetés dans le (*b*) Barathre (189), et les Lacédémoniens dans un puits, où ils leur dirent de prendre de la terre et de l'eau, et de les porter à leur Roi. Voilà ce qui empêcha Xerxès de leur envoyer faire cette demande. Au reste, je ne puis dire ce qui arriva de fâcheux aux (190) Athéniens, pour avoir ainsi traité les Hérauts de Darius. Leur ville et leurs pays furent, il est vrai, pillés et dévastés; mais je ne crois pas que le traitement fait à ces Hérauts en soit cause.

CXXXIV. La colère de Talthybius, qui avoit été le Héraut d'Agamemnon, s'appesantit sur les Lacédémoniens. Il y a à Sparte un lieu qui lui est consacré, et l'on voit aussi en cette ville de ses descendans. On les appelle Talthybiades. La République les charge par honneur de toutes les

---

(*a*) Il y a dans le grec, après ces mots : *Le serment que firent les Grecs étoit ainsi.*

(*b*) Fosse où l'on précipitoit à Athènes les criminels.

Ambassades. Après cette époque, les entrailles des victimes cessèrent à Sparte d'être favorables. Cela dura long-temps; mais enfin les Lacédémoniens, affligés de ce malheur, firent demander par des Hérauts, dans de fréquentes assemblées tenues à ce sujet, s'il n'y avoit point quelque Lacédémonien qui voulût mourir pour le salut de Sparte. Alors (191) Sperthiès, fils d'Anériste, et Boulis, fils de Nicolaos, tous deux Spartiates, d'une naissance distinguée, et des plus riches de la ville, s'offrirent d'eux-mêmes à la peine que voudroit leur imposer Xerxès, fils de Darius, pour le meurtre des Hérauts commis à Sparte. Les Lacédémoniens les envoyèrent donc aux (*a*) Mèdes comme à une mort certaine.

CXXXV. Leur intrépidité, et le langage qu'ils tinrent en ces circonstances, ont droit à notre admiration. Etant partis pour Suses, ils arrivèrent chez Hydarnès, Perse de naissance, et Gouverneur de la côte maritime d'Asie. Ce Seigneur leur fit toute sorte d'accueil, et pendant le repas il leur dit : « Lacédémoniens, pourquoi donc avez-vous » tant d'éloignement pour l'amitié du Roi? Vous » voyez par l'état de ma fortune, qu'il sait ho- » norer le mérite. Comme il a une haute opinion » de votre courage, il vous donneroit aussi à » chacun un Gouvernement dans la Grèce, si

(*a*) Aux Perses.

» vous

» vous vouliez (*a*) le reconnoître pour votre Sou-» verain. — Hydarnès, lui répondirent-ils, les » raisons de ce conseil ne sont pas les mêmes » pour vous et pour nous. Vous nous conseillez » cet état, parce que vous en avez l'expérience » et que vous ne connoissez pas l'autre. Vous » savez être esclave, mais vous n'avez jamais » goûté la liberté, et vous en ignorez les dou-» ceurs. En effet, si jamais vous l'aviez éprouvée, » vous nous conseilleriez (*b*) de combattre de » toutes nos forces pour sa défense ».

CXXXVI. Ayant été admis, à leur arrivée à Suses, à l'audience du Roi, les gardes leur ordonnèrent de se prosterner et de l'adorer; et même ils leur firent violence. Mais ils protestèrent qu'ils n'en feroient rien, quand même on les pousseroit par force contre terre; qu'ils n'étoient point dans l'usage d'adorer un homme, et qu'ils n'étoient pas venus dans ce dessein à la Cour de Perse. Après s'être défendus de (192) la sorte, ils adressèrent la parole à Xerxès en ces termes et autres semblables. « Roi des Mèdes (*c*), les Lacédémoniens » nous ont envoyés pour expier par notre mort, » celle des Hérauts qui ont péri à Sparte ». Xerxès

---

(*a*) Dans le grec : *Si vous vouliez vous donner à lui.*

(*b*) Dans le grec : *De combattre pour elle, non-seulement avec des piques, mais encore avec des haches.* Il y a ensuite dans le texte : *Telle fut la réponse qu'ils firent à Hydarnès.* J'ai cru devoir supprimer cela.

(*c*) Des Perses.

faisant à ce discours éclater sa grandeur d'ame, répondit qu'il ne ressembleroit point aux Lacédémoniens, qui avoient violé (*a*) le droit des gens, en mettant à mort des Hérauts; qu'il ne feroit point ce qu'il leur reprochoit; qu'en faisant mourir à son tour leurs Hérauts, ce seroit les justifier.

CXXXVII. Cette conduite des Spartiates fit cesser pour le présent la colère de Talthybius, malgré le retour de Sperthiès et de Boulis à Sparte. Mais long-temps après, à ce que disent les Lacédémoniens, cette colère se réveilla dans la guerre des Péloponnésiens et des Athéniens. Pour moi, je ne (193) trouve en cet événement rien de divin. Car que la colère de Talthybius se soit appesantie sur des Envoyés, et qu'elle n'ait point cessé avant que d'avoir eu son effet, cela étoit juste; mais qu'elle soit tombée sur les enfans de ces deux Spartiates qui s'étoient rendus auprès du Roi pour appaiser cette colère, je veux dire sur Nicolaos, fils de Boulis; et sur Anériste, fils de Sperthiès, qui enleva (*b*) des pêcheurs (194) de Tiryns, qui naviguoient autour du Péloponnèse, sur un vaisseau de charge monté par des hommes d'Andros, cela ne me paroît point un effet de la vengeance des Dieux, et une suite de la colère de Talthybius. Car (195) Nicolaos et

(*a*) Il y a dans le texte : *Bouleversé.*

(*b*) Voyez la note.

Anériste ayant été envoyés en ambassade en Asie par les Lacédémoniens, Sitalcès, fils de (195*) Térès, Roi des Thraces, et (196) Nymphodore, fils de Pythéas, de la ville d'Abdères, les ayant trahis, ils furent pris vers Bisanthe sur l'Hellespont, et amenés dans l'Attique, où les Athéniens les firent mourir, et avec eux (197) Aristéas, fils d'Adimante de Corinthe. Mais ces événemens sont postérieurs (198) de bien des années à l'expédition du Roi contre la Grèce.

CXXXVIII. Je reviens maintenant à mon sujet. La (*a*) marche de Xerxès ne regardoit en apparence qu'Athènes, mais elle menaçoit réellement toute la Grèce. Quoique les Grecs en fussent instruits depuis long-temps, ils n'en étoient pas cependant tous également affectés. Ceux qui avoient fait à ce Prince leurs soumissions (*b*), se flattoient de n'éprouver de sa part aucun traitement fâcheux. Ceux au contraire qui ne les avoient pas faites étoient effrayés, parce que toutes les forces maritimes de la Grèce n'étoient pas en état de résister aux attaques de Xerxès, et que le grand nombre, loin de prendre part à cette guerre, montroit beaucoup d'inclination pour les Mèdes (*c*).

CXXXIX. Je suis obligé de dire ici mon sen-

(*a*) Le grec dit en un seul mot : *La marche de l'armée.*

(*b*) Dans le grec : *Qui avoient donné au Perse la terre et l'eau.*

(*c*) Les Perses.

timent, et quand même il m'attireroit la haine de la plupart des hommes, je ne dissimulerai pas ce qui paroît, du moins à mes yeux, être la vérité. Si la crainte du péril qui menaçoit les Athéniens leur eût fait abandonner leur patrie, ou si, restant dans leur ville, ils se fussent soumis à Xerxès, personne n'auroit tenté de s'opposer au Roi sur mer. Si personne n'eût résisté par mer à ce Prince, voici sans doute ce qui seroit arrivé sur le continent. Quand même les Péloponnésiens auroient fermé l'isthme de plusieurs enceintes (199) de murailles, les Lacédémoniens n'en auroient pas moins été abandonnés par les alliés, qui, voyant l'armée navale des Barbares prendre leurs villes l'une après l'autre, se seroient vus dans la nécessité de les trahir malgré eux. Seuls et dépourvus de tout secours, ils auroient signalé leur courage par de grands exploits, et seroient morts généreusement les armes à la main; ou ils auroient éprouvé le (200) même sort que le reste des alliés; ou bien, avant que d'éprouver ce sort, ils auroient traité avec Xerxès, quand ils auroient vu le reste des Grecs prendre le parti des Mèdes (*a*). Ainsi, dans l'un ou l'autre de ces cas, la Grèce seroit tombée sous la puissance de cette nation; car le Roi étant maître de la mer, je ne puis voir de quelle utilité auroit été le mur dont on auroit fermé l'isthme d'un bout à l'autre. On

(*a*) Des Perses.

ne s'écarteroit donc point de la vérité en disant que les Athéniens ont été les libérateurs de la Grèce. En effet, quelque parti qu'ils eussent pris, il devoit être le prépondérant. En préférant la liberté de la Grèce, ils réveillèrent le courage de tous les Grecs qui ne s'étoient pas encore déclarés pour les Perses, et ce furent (201) eux qui, du moins après les Dieux, repoussèrent le Roi. Les réponses de l'Oracle de Delphes, quelqu'effrayantes et terribles qu'elles fussent, ne leur persuadèrent pas d'abandonner la Grèce; ils demeurèrent fermes, et osèrent soutenir le choc de l'ennemi qui fondoit sur leur pays.

CXL. Les Athéniens voulant consulter l'Oracle, envoyèrent à Delphes des Théores (*a*). Après les cérémonies usitées, et après s'être assis dans le temple en qualité de supplians, ces Députés reçurent de la Pythie, nommée Aristonice, une réponse conçue en ces termes :

« Malheureux! pourquoi (*b*) cette posture suppliante? Abandonnez vos maisons et les rochers » de votre citadelle, fuyez jusqu'aux extrémités » de la terre. Athènes (*c*) sera détruite de fond en » comble, tout sera renversé, tout sera la proie

(*a*) Voyez liv. VI, §. LXXXVII, note 142.

(*b*) Le grec dit : *Pourquoi vous tenez-vous assis.* Telle étoit en effet la posture des supplians.

(*c*) Il y a dans le grec : *Car ni la tête ne restera stable, ni le corps, ni les extrémités des pieds, ni les mains, ni le milieu.*

» des flammes; et le redoutable Mars, monté sur » un char Syrien, ruinera non-seulement vos » tours et vos forteresses, mais encore celles de » plusieurs autres villes. Il embrasera les temples. » Les Dieux sont saisis d'effroi, la sueur découle » de leurs simulacres, et déjà du faîte de leurs » temples coule un sang noir, présage assuré des » maux qui vous menacent. Sortez donc, Athé» niens, de mon sanctuaire (202), armez-vous » de courage contre tant de maux ».

CXLI. Cette réponse affligea beaucoup les Députés d'Athènes. Timon, fils d'Androbule, citoyen des plus distingués de la ville de Delphes, les voyant désespérés à cause des malheurs prédits par l'Oracle, leur conseilla de prendre des rameaux d'olivier, et d'aller une seconde fois consulter le Dieu en qualité de supplians. Ils suivirent ce conseil, et lui adressèrent ces paroles : « O Roi! » fais-nous une réponse plus favorable sur le sort » de notre patrie, par respect pour ces branches » d'olivier que nous tenons entre nos mains, ou » nous ne sortirons point de ton sanctuaire, et » nous y resterons jusqu'à la mort ». La Grande-Prêtresse leur répondit ainsi pour la seconde fois (203) : « C'est en vain que Pallas emploie et » les prières et les raisons auprès de Jupiter Olym» pien, elle ne peut le fléchir. Cependant, Athé» niens, je vous donnerai encore une réponse, » ferme (204), stable, irrévocable. Quand l'ennemi » se sera emparé de tout ce que renferme le pays

» de Cécrops, et des antres du sacré Cithéron, » Jupiter, qui voit tout, accorde à Pallas une » muraille de bois, qui seule ne pourra être prise » ni détruite; vous y trouverez votre salut, vous » et vos enfans. N'attendez donc pas tranquille- » ment la cavalerie et l'infanterie de l'armée » nombreuse qui viendra vous attaquer par terre; » prenez plutôt la fuite, et lui tournez le dos : un » jour viendra que vous (205) lui tiendrez tête. » Pour toi, ô divine Salamine! tu perdras les en- » fans des femmes; tu les perdras, dis-je, soit » que Cérès demeure (*a*) dispersée, soit qu'on la » rassemble ».

CXLII. Cette réponse parut aux (*b*) Théores moins dure que la précédente, et véritablement elle l'étoit. Ils la mirent par écrit, et retournèrent à Athènes. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils firent leur rapport au peuple. Le sens de l'Oracle fut discuté, et les sentimens se trouvèrent partagés. Ces (*c*) deux-ci furent les plus opposés. Quelques-uns des plus âgés pensoient que le Dieu déclaroit par sa réponse que la citadelle ne seroit point prise, car elle étoit anciennement fortifiée d'une palissade. Ils conjecturoient donc que la muraille de bois dont parloit l'Oracle, n'étoit

---

(*a*) Avant la moisson, le bled est dispersé dans les campagnes; après la moisson, on le rassemble dans les granges.

(*b*) Tel étoit le nom que l'on donnoit à ceux que l'on envoyoit consulter les Oracles.

(*c*) Voyez la note de M. Wesseling sur le liv. I, §. CCVIII.

autre chose que cette palissade. D'autres soutenoient au contraire que le Dieu désignoit les vaisseaux, et que sans délai il en falloit équiper. Mais les deux derniers vers de la Pythie : « Pour toi, » ô divine Salamine! tu perdras les enfans des » femmes, tu les perdras, dis-je, soit que Cérès » demeure dispersée, soit qu'on la rassemble », embarrassoient ceux qui disoient que les vaisseaux étoient le mur de bois, et leurs avis en étoient confondus. Car les Devins (a) entendoient qu'ils seroient vaincus près de Salamine, s'ils se disposoient à un combat naval.

CXLIII. Il y avoit alors à Athènes un citoyen nouvellement élevé aux premiers rangs. Son nom étoit (206) Thémistocles; mais on l'appeloit fils de (207) Néoclès. Il soutint que les Interprètes n'avoient pas rencontré le vrai sens de l'Oracle. Si le malheur (208) prédit, disoit-il, regardoit en quelque sorte les Athéniens, la réponse de la Pythie ne seroit pas, ce me semble, si douce. *Infortunée Salamine!* auroit-elle dit, au lieu de ces mots, *ô divine Salamine!* si les habitans eussent dû périr aux environs de cette île. Mais pour quiconque prenoit l'Oracle dans son vrai sens, le Dieu avoit plutôt en vue les ennemis que les Athéniens. Là-dessus il leur conseilloit de se préparer à un combat naval, parce que les vais-

(a) Il y a dans le texte : *Les prenoient en ce sens : qu'il falloit qu'ils fussent, &c.*

seaux

seaux étoient le mur de bois. Les Athéniens décidèrent que l'avis de Thémistocles étoit préférable à celui des Interprètes des Oracles, qui dissuadoient le combat naval, et même en général (*a*) toute sorte de résistance, et conseilloient d'abandonner l'Attique, et de faire ailleurs un nouvel établissement.

CXLIV. Antérieurement à cet avis, Thémistocles en avoit ouvert un autre qui se trouva excellent dans la conjoncture actuelle. Il y avoit dans le trésor public de grandes richesses provenant des mines de Laurium. On étoit sur le point de les distribuer à tous les citoyens qui avoient atteint (209) l'âge de puberté, et chacun d'eux auroit reçu pour sa part (*b*) dix drachmes. Thémistocles persuada aux Athéniens (210) de ne point faire cette distribution, et de construire avec cet argent deux cents vaisseaux pour la guerre, entendant (211) par ces mots la guerre qu'on avoit à soutenir contre les Eginètes. Cette guerre fut alors le salut de la Grèce, parce qu'elle força les Athéniens à devenir marins. Ces vaisseaux ne servirent pas à l'usage auquel on les avoit destinés, mais on les employa fort à propos pour les besoins de la Grèce. Ils se trouvèrent faits d'avance, et il ne fallut plus y en ajouter que quelques autres. Ainsi, dans un conseil tenu

(*a*) Il y a dans le grec : *De lever les mains contre l'ennemi*,

(*b*) 9 liv. de notre monnoie.

après qu'on eut consulté l'Oracle, il fut résolu que, pour obéir au Dieu, toute la nation, de concert avec ceux d'entre les Grecs qui voudroient se joindre à elle, attaqueroient par mer les Barbares qui venoient fondre sur la Grèce. Tels furent les Oracles rendus aux Athéniens.

CXLV. Les Grecs les mieux intentionnés pour la patrie s'assemblèrent en un même (212) lieu, et après s'être entre-donné la foi, et avoir délibéré entr'eux, il fut convenu qu'avant tout, on se réconcilieroit, et que de part et d'autre on feroit la paix; car dans ce temps-là la guerre étoit (213) allumée entre plusieurs villes, mais celle des Athéniens et des Eginètes étoit la plus vive.

Ayant ensuite appris que Xerxès étoit à Sardes avec son armée, ils furent d'avis d'envoyer en Asie des espions pour s'instruire de ses projets. Il fut aussi résolu d'envoyer des Ambassadeurs, les uns à Argos, pour se liguer avec les Argiens contre les (*a*) Perses; les autres en Sicile à Gélon, fils de Dinomènes; d'autres en Corcyre, pour exhorter (214) les Corcyréens à donner du secours à la Grèce; et d'autres en Crète. Ils avoient par-là dessein de réunir, s'il étoit possible, le corps (215) Hellénique, et de faire unanimement les derniers efforts pour écarter les dangers dont tous les Grecs étoient également menacés. La puissance de Gé-

(*a*) Dans le grec : *Contre le Perse*, c'est-à-dire, le Roi de Perse.

lon passoit alors pour très-considérable, et il n'y avoit point d'Etat en Grèce dont les forces égalassent (216) celles de ce Prince.

CXLVI. Ces résolutions prises, et s'étant réconciliés les uns les autres, ils envoyèrent d'abord trois espions en Asie. Ceux-ci examinèrent à leur arrivée les forces de Xerxès; mais ayant été surpris, les Généraux de l'armée de terre les condamnèrent à mort, et on les conduisit au supplice, après les avoir mis à la torture. Aussi-tôt que Xerxès en eut été instruit, il blâma la conduite de ses Généraux, et sur-le-champ il dépêcha quelques-uns de ses gardes, avec ordre de lui amener les trois espions, s'ils vivoient encore. Les gardes les ayant trouvés vivans, les menèrent au Roi. Ce Prince ayant appris le sujet de leur voyage, ordonna à ses gardes de les accompagner par-tout, de leur faire voir toutes ses troupes, tant l'infanterie que la cavalerie, et après que leur curiosité auroit été satisfaite, de les renvoyer sains et saufs dans le pays où ils voudroient aller. En donnant ces ordres, il ajouta que si on faisoit périr ces espions, les Grecs ne pourroient être instruits d'avance de la grandeur de ses forces, qui étoient au-dessus de ce qu'en publioit la renommée, et qu'en faisant mourir trois hommes, on ne feroit pas grand mal aux ennemis. Il pensoit aussi qu'en retournant dans leur pays, les Grecs instruits de l'état de ses affaires, n'attendroient pas l'arrivée des troupes pour se soumettre, et qu'ainsi il ne

seroit plus nécessaire de se donner la peine de conduire une armée contre eux.

CXLVII. Ce sentiment ressemble à cet autre du même Prince. Tandis qu'il étoit à Abydos, il apperçut des vaisseaux qui, venant du Pont-Euxin, traversoient l'Hellespont pour porter du bled (217) en Egine et dans le Péloponnèse. Ceux qui étoient auprès de lui ayant appris que ces vaisseaux appartenoient aux ennemis, se disposoient à les enlever, et, les yeux attachés sur lui, ils n'attendoient que (218) son ordre, lorsqu'il leur demanda où alloient ces vaisseaux. « Seigneur, répondirent-ils, ils vont porter du bled » à vos ennemis ». « Eh bien ! reprit-il, n'allons-» nous pas aussi au même endroit chargés (219), » entr'autres choses, de bled? Quel tort nous » font-ils donc en portant des vivres pour nous »?

Les espions ayant été renvoyés, revinrent en Europe après avoir tout examiné.

CXLVIII. Aussi-tôt après que les Grecs confédérés les eurent fait (220) partir pour l'Asie, ils envoyèrent des Députés à Argos. Voici, selon les Argiens, comment se passèrent les choses qui les concernent. Ils disent qu'ils eurent connoissance dès les commencemens des desseins des Barbares contre la Grèce; que sur cette nouvelle, ayant appris que les Grecs les solliciteroient de leur donner du secours contre les Perses, ils avoient envoyé demander au Dieu de Delphes quel parti devoit leur être le plus avantageux; car depuis

peu les Lacédémoniens, commandés par (*a*) Cléomènes, fils d'Anaxandrides, leur avoient tué six mille hommes ; que la Pythie leur avoit répondu en ces termes : « Peuple haï de tes voisins, cher » aux Dieux immortels, tiens-toi sur tes gardes » prêt à frapper (221), ou à parer les coups de » tes ennemis ; défends ta tête, et ta tête sauvera » ton corps ». Telle fut, suivant eux, la réponse de la Pythie avant la venue des Députés. Ils ajoutent qu'aussi-tôt après leur arrivée (222) à Argos, on les admit au Sénat, où ils exposèrent leurs ordres ; que le Sénat répondit que les Argiens étoient disposés à accorder du secours, après avoir préalablement conclu une trève de trente ans avec les Lacédémoniens, à condition qu'ils auroient la moitié du commandement de toutes les troupes combinées ; que le commandement leur appartenoit de droit tout entier, mais cependant qu'ils se contenteroient de la moitié.

CXLIX. Telle fut, suivant eux, la réponse de leur Sénat, quoique l'Oracle leur eût défendu d'entrer dans l'alliance des Grecs. Ils ajoutent que ce qui leur faisoit le plus desirer la trève de trente ans, malgré la crainte que l'Oracle leur avoit inspirée, c'étoit afin de donner à leurs enfans le temps de parvenir à l'âge viril. Ils se (223) tranquillisoient par ce moyen l'esprit, n'ayant plus

(*a*) Voyez ci-dessus, liv. VI, §. LXXVIII, LXXIX, LXXX, LXXXIII.

à craindre durant cette trève de tomber sous le joug des Lacédémoniens ; ce qui n'auroit pas manqué d'arriver, si, affoiblis déjà par la guerre (a) qu'ils venoient de soutenir contre eux, ils venoient encore à essuyer quelqu'échec de la part des Perses. Ils ajoutent encore que ceux d'entre les Ambassadeurs qui étoient de Sparte répondirent au discours du Sénat, qu'à l'égard de la trève, ils en feroient leur rapport au peuple ; mais qu'au sujet du commandement des armées, il leur avoit été enjoint de dire que les Spartiates ayant deux Rois, et les Argiens un (224) seul, il n'étoit pas possible d'ôter le commandement des troupes à l'un des deux (225) Rois de Sparte ; mais que rien n'empêchoit que le Roi d'Argos ne partageât l'autorité également avec eux. Ainsi les Argiens disent qu'ils ne voulurent point souffrir (226) l'ambition des Spartiates, et qu'ils aimèrent mieux obéir aux Barbares que de rien céder aux Lacédémoniens ; qu'en conséquence ils ordonnèrent aux Ambassadeurs de sortir de leur territoire avant le coucher du soleil, sous peine d'être traités en ennemis.

CL. C'est ainsi que les Argiens eux-mêmes racontent ce qui se passa en cette occasion ; mais on le rapporte en Grèce d'une façon bien différente.

(a) Voyez le paragraphe précédent, et liv. VI, §. LXXVIII, LXXIX, LXXX et LXXXIII. J'ai paraphrasé cette phrase. *Voyez* la note.

Xerxès, dit-on, avant que d'entreprendre son expédition contre la Grèce, envoya un Hérant à Argos, qui parla aux Argiens en ces termes : « Argiens, voici ce que vous dit le Roi Xerxès. » Nous pensons que Persès, l'un de nos ancêtres, » ayant eu (227) pour père Persée, fils de Danaé, » et pour mère Andromède, fille de Céphée, nous » tenons de vous notre origine. Il n'est donc » point (228) naturel ni que nous fassions la » guerre à nos pères, ni qu'en donnant du secours » aux Grecs, vous vous déclariez nos ennemis. » Restez tranquilles chez vous. Si cette expédition » a le succès que j'attends, je vous traiterai avec » plus de distinction qu'aucun autre peuple ». On ajoute que quoique ces propositions eussent paru de la plus grande importance aux Argiens, ils ne firent d'abord (229) d'eux-mêmes aucune demande aux Grecs ; mais que lorsque ceux-ci les sollicitèrent d'entrer dans leur ligue, ils exigèrent une part dans le commandement des armées, afin d'avoir un prétexte de demeurer tranquilles, sachant bien que les Lacédémoniens ne voudroient pas le partager avec eux.

CLI. Il y a des Grecs qui rapportent une histoire qui s'accorde très-bien avec celle-là, et qui n'arriva que beaucoup (230) d'années après. Les Athéniens, disent-ils, avoient député pour quelque (231) affaire à Suses, ville (232) de Memnon, des Ambassadeurs, et entr'autres Callias (233), fils d'Hipponicus. Dans le même temps, les Ar-

giens y avoient aussi envoyé des Ambassadeurs, pour demander à Artoxerxès, fils de Xerxès, si l'alliance qu'ils avoient contractée avec Xerxès subsistoit encore, ou s'il les regardoit comme ennemis. Le Roi Artoxerxès répondit qu'elle subsistoit, et qu'il n'y avoit point de ville qu'il aimât plus que celle d'Argos.

CLII. Au reste, je ne puis assurer que Xerxès ait envoyé un Héraut à Argos pour dire aux Argiens ce que je viens de rapporter, ni que les Ambassadeurs des Argiens se soient transportés à Suses pour demander à Artoxerxès si l'alliance subsistoit encore avec lui. Je rapporte seulement les discours que les Argiens tiennent eux-mêmes. Tout ce que je sais, c'est que si tous les hommes portoient en un même lieu leurs mauvaises actions pour les échanger contre celles de leurs voisins, après avoir envisagé celles des autres, chacun (234) remporteroit avec plaisir ce qu'il auroit porté à la masse commune. Il y a sans doute des actions encore plus honteuses que celles des Argiens. Si je suis obligé de rapporter ce qu'on dit, je ne dois pas du moins croire tout aveuglément. Que cette protestation serve donc pour toute cette Histoire, à l'occasion de l'invitation que l'on assure avoir été faite par les Argiens aux Perses de passer en Grèce, parce qu'après avoir été vaincus par les Lacédémoniens, ils trouvoient tout autre état préférable à la situation déplorable où ils étoient pour lors. En voilà assez sur les Argiens.

CLIII.

CLIII. Il vint (*a*) aussi en Sicile des Ambassadeurs de la part des Alliés, parmi lesquels étoit Syagrus, Député de Lacédémone, pour s'aboucher avec Gélon. Un des ancêtres de ce Gélon fut citoyen de Géla. Il étoit originaire de Télos, île voisine du promontoire Triopium. Les Lindiens de l'île de Rhodes, et Antiphémus, le menèrent avec eux, lorsqu'ils fondèrent (235) la ville de Géla. Ses descendans étant devenus dans la suite Hiérophantes de (236) Cérès et Proserpine, ils (237) continuèrent toujours à jouir de cette dignité. Ils la tenoient de Télinès, l'un de leurs ancêtres, qui y parvint de la manière que je vais dire. Une sédition s'étant élevée à Géla, les vaincus se sauvèrent à Mactorium, ville située au-dessus de Géla. Télinès les ramena dans leur patrie sans aucunes troupes, et n'ayant que les choses consacrées à ces Déesses. Où les avoit-il prises? comment les possédoit-il? c'est ce que je ne puis dire. Plein de confiance en ces choses, il ramena les habitans de Géla; mais ce fut à condition que ses descendans seroient Hiérophantes des Déesses. J'admire ce qu'on dit de l'entreprise de Télinès, et je suis étonné qu'il ait pu en venir à bout. Il n'est pas donné, je pense, à tout le monde d'exécuter de pareils projets; cela n'appartient qu'à de grandes ames, qu'à des hommes hardis et courageux. Or les habitans de Sicile disent qu'il avoit

(*a*) Voyez §. CXLV.

des qualités contraires, et que c'étoit un homme naturellement mou (*a*) et efféminé. Telle fut la manière dont il se mit en possession de cette dignité.

CLIV. Cléandre, fils de Pantarès, ayant été (238) tué par Sabyllus, citoyen de Géla, après avoir régné sept ans dans cette ville, son frère Hippocrates s'empara de la Couronne. Sous le règne de celui-ci, Gélon, descendant de l'Hiérophante Télinès, ainsi que plusieurs autres, parmi lesquels on compte Ænésidémus, fils de Pataïcus, de simple Garde-du-Corps (239) d'Hippocrates, s'éleva en peu de temps par son mérite à la dignité de Général de la Cavalerie. Il s'étoit en effet distingué contre les Callipolites, les Naxiens, les Zancléens, les Léontins, et outre cela contre les Syracusains, et plusieurs peuples barbares, qu'Hippocrates avoit assiégés dans leurs capitales. De toutes les villes que je viens de nommer, il n'y eut que celle de Syracuses qui évita le joug d'Hippocrates. Il en battit les habitans près du fleuve Elorus; mais les Corinthiens et les Corcyréens les délivrèrent de la servitude, et les réconcilièrent avec ce Prince, à condition qu'ils lui donneroient (240) Camarine qui leur (241) appartenoit de toute antiquité.

(*a*) Cet homme, quoique mou et efféminé, pouvoit très-bien connoître l'empire de la superstition sur la plupart des hommes.

CLV. Hippocrates, après avoir régné autant de temps (*a*) que son frère Cléandre, mourut devant la ville d'Hybla en faisant la guerre aux Sicules. Alors Gélon prit en apparence la défense d'Euclides et de Cléandre, tous deux fils d'Hippocrates, contre les citoyens de Géla, qui ne vouloient plus les reconnoître pour leurs maîtres. Ayant vaincu ceux-ci dans un combat, il s'empara réellement lui-même (242) de l'autorité souveraine, et en dépouilla les fils d'Hippocrates. Cette entreprise lui ayant réussi, il ramena de la ville de Casmène ceux d'entre les Syracusains qu'on appeloit (243) Gamores. Ils avoient été chassés par le peuple et par leurs propres esclaves nommés Cillicyriens (244). En les rétablissant dans Syracuses, il s'empara aussi de cette place; car le peuple, voyant qu'il venoit l'attaquer, lui livra la ville, et se soumit.

CLVI. Lorsque Syracuses fut en sa puissance, il fit beaucoup moins de cas de Géla, dont il étoit auparavant en possession. Il en confia le gouvernement à son frère Hiéron, et garda pour lui Syracuses, qui étoit tout pour lui et lui tenoit lieu de tout. Cette ville s'accrut (245) considérablement en peu de temps et devint très-florissante. Il y transféra tous les habitans de Camarine, les en fit citoyens, et rasa leur ville. Il en

---

(*a*) C'est-à-dire, sept ans. *Voyez* le commencement du §. CLIV.

agit de même à l'égard de plus de la moitié des Gélois. Il assiégea les Mégariens de Sicile, et les força de se rendre. Les plus riches d'entr'eux lui ayant fait la guerre, s'attendoient par cette raison à périr. Cependant Gélon les envoya à Syracuses, et leur donna le droit de Cité. A l'égard du peuple, il le fit conduire aussi à Syracuses, et l'y fit vendre pour être transporté hors de la Sicile, quoiqu'il n'eût point (246) été l'auteur de cette guerre, et qu'il ne s'attendît pas à un sort fâcheux. Il en agit de même avec les Euboeens de Sicile qu'il avoit pareillement séparés en deux classes : il les traita ainsi les uns et les autres, parce qu'il étoit persuadé que le peuple étoit un voisin très-incommode. Ce fut ainsi que Gélon devint un puissant (*a*) Monarque.

CLVII. A peine les Ambassadeurs des Grecs furent-ils arrivés à Syracuses, que Gélon leur donna audience. « Les Lacédémoniens, les Athé- » niens et leurs Alliés, lui dirent-ils, nous ont » députés pour vous inviter à réunir vos forces » aux nôtres contre les Barbares. Vous avez sans » doute appris que le Roi de Perse est prêt à fon- » dre sur la Grèce, qu'après avoir jeté des ponts » sur l'Hellespont, et amené de l'Asie toutes les » forces de l'Orient, il est sur le point (247) de » l'attaquer, et que sous prétexte de marcher con- » tre Athènes, il a réellement dessein de réduire

(*a*) Dans le grec : *Un Tyran*. Voyez la signification du mot Tyran, liv. III, §. L, note 103.

» la Grèce entière sous le joug. Vous êtes puis-
» sant, et la Sicile, dont vous êtes Souverain,
» n'est pas une des moindres parties de la Grèce.
» Donnez du secours aux vengeurs de la liberté,
» et joignez-vous à eux, pour la leur conserver.
» Car toute la Grèce étant réunie, nous forme-
» rons une puissance considérable, et en état de
» combattre l'ennemi qui vient nous attaquer.
» Mais si les uns trahissent la patrie, ou refusent
» de la secourir, si ses défenseurs, qui en sont
» la plus saine partie, sont réduits à un petit
» nombre, il est à craindre que toute la Grèce
» ne périsse. Car ne vous flattez pas que le Roi,
» après avoir remporté la victoire, et nous avoir
» subjugués, n'aille pas jusqu'à vous. Prenez vos
» précautions d'avance. En nous secourant, vous
» travaillerez à votre propre sûreté. Une entre-
» prise bien concertée est presque toujours cou-
» ronnée du succès.

CLVIII. » Grecs, répondit avec véhémence
» Gélon, vous avez la hardiesse et (248) l'inso-
» lence de m'inviter à joindre mes forces aux
» vôtres contre les Perses; et lorsque je vous priai
» de me secourir contre les Carthaginois avec
» qui j'étois en guerre, lorsque j'implorai votre
» assistance pour venger sur les habitans (249)
» d'Ægeste la mort de Doriée, fils d'Anaxan-
» drides (*a*), et que j'offris de contribuer à re-

(*a*) Voyez ci-dessus, liv. v, §. xlv et xlvi, note 95, 96 et 97, et ci-dessous, §. ccv.

» mettre en liberté les ports et villes de commerce, qui vous procuroient beaucoup d'avantages et de grands (250) profits, non-seulement vous refusâtes de venir à mon secours, mais encore vous ne voulûtes pas venger avec moi l'assassinat de Doriée. Il n'a donc pas tenu à vous que ce pays ne soit entièrement devenu la proie des Barbares. Mais les choses ont pris une tournure plus favorable. Maintenant donc que la guerre est à votre porte et même chez vous, vous vous souvenez enfin de Gélon. Quoique vous en ayez agi avec moi d'une manière méprisante, je ne vous ressemblerai point, et je suis prêt à envoyer à votre secours deux (251) cents trirèmes, vingt mille (*a*) Hoplites, deux mille hommes de cavalerie, deux mille archers, deux mille frondeurs, et deux mille hommes de cavalerie légère. Je m'engage aussi à fournir du bled pour toute l'armée, jusqu'à la fin de la guerre; mais c'est à condition que j'en aurai le commandement. Autrement, je n'irai point en personne à cette expédition, et je n'y enverrai aucun de mes sujets ».

CLIX. Syagrus ne pouvant se contenir : « Certes, dit-il, ce (252) seroit un grand sujet de douleur pour Agamemnon (*b*), s'il apprenoit

---

(*a*) Voyez ma traduction de la Retraite des Dix-Mille, tom. 1, pag. 11, note 17.

(*b*) Le grec ajoute : *Descendant de Pélops.*

» que les Spartiates se fussent laissé dépouiller du » commandement (253) par un Gélon et par des » Syracusains. Ne nous parlez plus de vous le cé- » der. Si vous voulez secourir la Grèce, sachez » qu'il vous faudra obéir aux Lacédémoniens; si » vous refusez de servir sous eux, nous n'avons » pas besoin de vos troupes ».

CLX. Gélon appercevant assez par cette réponse l'éloignement qu'on avoit pour ses demandes, leur fit enfin cette autre proposition : « Spar- » tiates, les injures qu'on dit à un homme de » cœur (254) excitent ordinairement sa colère; » mais vous aurez beau me tenir des propos (255) » insultans, vous ne m'engagerez point à vous » faire une réponse indécente. Si vous êtes si » épris du commandement, il est naturel que je » le sois encore plus, puisque je fournis beaucoup » plus de troupes et de vaisseaux que vous n'en » avez. Mais puisque ma proposition vous révol- » te, je veux bien relâcher quelque chose de mes » premières demandes. Si vous prenez pour vous » le commandement des troupes de terre, je me » réserve celui de l'armée navale : si vous aimez » mieux commander sur mer, je commanderai » sur terre. Il faut, ou vous (256) contenter de » l'une de ces deux conditions, ou retourner chez » vous, et vous passer d'un Allié tel que moi ».

CLXI. Telles furent les offres de Gélon. L'Ambassadeur d'Athènes prévenant celui de Lacédémone, répondit en ces termes : « Roi de Syra-

» cuses, la Grèce n'a pas besoin d'un Général,
» mais de troupes, et c'est pour vous en demander
» qu'elle nous a députés vers vous. Cependant
» vous nous déclarez que vous n'en enverrez pas,
» si l'on ne vous reconnoît pour Général, tant
» est grande l'envie que vous avez de nous com-
» mander. Quand vous demandâtes le comman-
» dement de toutes nos forces, nous nous con-
» tentâmes, nous autres Athéniens, de garder le
» silence, persuadés que l'Ambassadeur de Lacé-
» démone sauroit vous répondre et pour lui et
» pour nous. Exclus du commandement général,
» vous vous bornez maintenant à celui de la flotte;
» mais les choses sont au point que quand même
» le Lacédémonien vous l'accorderoit, nous ne
» le souffririons jamais; car il nous appartient,
» du moins au refus des Lacédémoniens. S'ils veu-
» lent prendre celui de la flotte, nous ne le leur
» disputerons point; mais nous ne le céderons à
» nul autre. Et en effet, ce seroit bien en vain que
» nous possèderions la plus grande partie de l'ar-
» mée navale des Grecs. Quoi (257) donc! nous
» autres Athéniens, nous abandonnerions le com-
» mandement à des Syracusains? Nous qui som-
» mes le plus ancien peuple de la Grèce; nous
» qui, seuls entre tous les Grecs, n'avons (258)
» jamais (*a*) changé de sol; nous enfin, qui
» comptons parmi nos compatriotes ce Capitaine

(*a*) Voyez liv. I, §. LVI.

» qui alla au siége de Troie, et qui étoit, comme
» le dit Homère (*a*), des plus habiles pour mettre
» une armée en bon ordre, et pour la ranger en
» bataille. Après un pareil témoignage, nous ne
» devons point rougir de parler avantageusement
» de notre patrie ».

CLXII. « Athénien, repartit Gélon, vous ne
» manquez point, à ce qu'il paroît, de Généraux,
» mais de Soldats. Au reste, puisque vous voulez
» tout garder, sans vous relâcher en rien, retour-
» nez au plutôt en Grèce, et annoncez-lui que
» des quatre saisons de l'année, on lui a ôté le
» printemps ». Il comparoit (259) par ce propos
la Grèce, privée de son alliance, à une année de
laquelle on auroit retranché le printemps.

CLXIII. Après cette réponse de Gélon, les
Ambassadeurs des Grecs remirent à la voile. Cependant Gélon, qui craignoit que les Grecs ne
fussent pas assez forts pour vaincre le Roi, et qui
d'un autre côté auroit cru insupportable et indigne d'un Tyran de Sicile, d'aller servir dans le
Péloponnèse sous les ordres des Lacédémoniens,
négligea ce plan pour s'attacher à un autre. Il
n'eut pas plutôt appris que le Roi avoit traversé
l'Hellespont, qu'il donna trois vaisseaux à cinq
rangs de rames à Cadmus, fils de (260) Scythès,
de l'île de Cos, et l'envoya à Delphes avec des ri-

(*a*) Le grec ajoute : *Le Poète Epique*. Homère, Iliade, liv. II, vers 554.

chesses considérables et des paroles (261) de paix. Il avoit ordre d'observer l'événement du combat, et si le Roi étoit vainqueur, de lui présenter l'argent qu'il portoit, et de lui offrir en même temps la terre et l'eau pour toutes les villes de ses Etats; et si les Grecs au contraire remportoient la victoire, de revenir en Sicile.

CLXIV. Ce Cadmus avoit auparavant hérité de son père la souveraineté de Cos. Quoiqu'elle fût alors dans un état de prospérité et que sa puissance y fût bien affermie, il l'avoit cependant remise aux habitans sans y être forcé par des circonstances fâcheuses, mais volontairement, et par amour pour la justice. Etant ensuite parti pour la Sicile, il fixa sa demeure avec les Samiens à Zancle, dont le nom a été changé en celui de (262) Messane. Gélon, persuadé des motifs qui l'avoient fait venir en Sicile, et de l'amour qu'il lui avoit vu pour la justice en plusieurs autres occasions, l'envoya à Delphes. Il faut joindre à ses autres actions pleines de droiture celle-ci, qui n'est pas la moindre. Maître de richesses considérables que Gélon lui avoit confiées, il ne tenoit qu'à lui de se les approprier (263); cependant il ne le voulut pas. Mais après la victoire que remportèrent les Grecs sur mer (*a*) et le départ de Xerxès, il retourna en Sicile avec toutes ces richesses.

CLXV. Les peuples de Sicile disent cependant

(*a*) Celle de Salamine.

aussi que sans les circonstances où se trouva Gélon, ce Prince auroit donné du secours aux Grecs, quand même il auroit dû servir sous les Lacédémoniens. Térille, fils de Crinippe, Tyran d'Himère, se voyant chassé de cette ville par (264) Théron, fils d'Ænésidémus, Monarque des Agrigentins, avoit fait venir dans le même temps, sous la conduite d'Amilcar, fils d'Hannon, Roi (265) des Carthaginois, une armée de trois cent mille hommes composée de Phéniciens, de Libyens, d'Ibériens, de Ligyens, d'Hélisyces, de Sardoniens et de Cyrniens. Le Général Carthaginois s'étoit laissé persuader par l'hospitalité qu'il avoit contractée avec Térille, et sur-tout par le zèle que lui avoit témoigné Anaxilas, fils de Crétines, Tyran de Rhégium, en lui donnant ses enfans en ôtage, afin de l'engager à venir (266) en Sicile venger son beau-père. Il avoit en effet épousé Cydippe, fille de Térille. Les Siciliens disent donc que Gélon n'ayant pu par cette raison secourir les Grecs, envoya de l'argent à Delphes.

CLXVI. Ils disent encore que le même (267) jour que les Grecs battirent le Roi à Salamine, Gélon et Théron défirent en Sicile Amilcar. Cet Amilcar étoit, suivant eux, Carthaginois du côté de son père, et Syracusain par sa mère : sa valeur l'avoit élevé au trône de Carthage. J'ai ouï dire qu'ayant perdu la bataille, il disparut, et qu'on ne put le trouver nulle part, ni vif, ni mort, quoique Gélon (268) l'eût fait chercher par-tout.

CLXVII. Mais les Carthaginois racontent la chose de cette manière qui me paroît très-(269) vraisemblable. La bataille, disent-ils, que les Barbares livrèrent aux Grecs en Sicile, commença au lever de l'aurore, et continua jusqu'au coucher du soleil. L'on assure qu'elle dura tout ce temps-là. Amilcar, resté dans le camp pendant l'action, immoloit des victimes, dont les entrailles lui promettoient d'heureux succès, et les brûloit tout entières sur un vaste bûcher. Mais s'étant apperçu, pendant qu'il étoit occupé à faire des libations sur les victimes, que ses troupes commençoient à prendre la fuite, il se jeta lui-même dans le feu, et bientôt, dévoré par les flammes, il disparut entièrement. Enfin, soit qu'il ait disparu de cette manière, comme le racontent les (*a*) Phéniciens, soit d'une autre, comme le rapportent (270) les Syracusains, les Carthaginois lui offrent des sacrifices, et lui ont élevé des monumens dans toutes les villes où ils ont établi des Colonies, dont le plus grand est à Carthage. Mais en voilà assez sur les affaires de Sicile.

CLXVIII. Les Ambassadeurs qui avoient été en Sicile, tâchèrent aussi d'engager les Corcyréens à prendre le parti de la Grèce, et leur firent les mêmes demandes qu'à Gélon. Les Corcyréens répondirent d'une façon, et agirent d'une autre.

(*a*) Hérodote comprend sous ce nom les Carthaginois, qui étoient une colonie des Phéniciens.

Ils promirent sur-le-champ d'envoyer des troupes à leur secours, ajoutant qu'ils ne laisseroient pas périr la Grèce par leur négligence, puisque si elle venoit à succomber, ils se verroient eux-mêmes réduits au premier jour à une honteuse servitude : mais qu'ils la secourroient de toutes leurs forces. Cette réponse étoit spécieuse. Mais quand il fallut en venir aux effets, comme ils avoient d'autres vues, ils équipèrent soixante vaisseaux, et ne les ayant fait partir qu'avec peine, ils s'approchèrent du Péloponnèse, et jetèrent l'ancre près de Pylos et de Ténare sur les côtes de la Laconie, dans la vue d'observer quels seroient les événemens de la guerre. Car loin d'espérer que les Grecs remportassent la victoire, ils pensoient que le Roi, dont les forces étoient de beaucoup supérieures, subjugueroit la Grèce entière. Ils agissoient ainsi de dessein prémédité, afin de pouvoir tenir ce langage au Roi : « Seigneur, devoient-» ils lui dire, les Grecs nous ont engagés à les » secourir dans cette guerre. Mais quoique nous » ayons des forces considérables, et un plus grand » nombre de vaisseaux, du moins après les Athé-» niens, qu'aucun autre Etat de la Grèce, nous » n'avons pas voulu nous opposer à vos desseins, » ni rien faire qui vous fût désagréable ». Ils espéroient par ce discours obtenir des conditions plus avantageuses que les autres ; ce qui, à mon avis, auroit bien pu (271) arriver. Cependant ils avoient une excuse toute prête à l'égard des Grecs ;

aussi s'en servirent-ils. Car les Grecs leur reprochant de ne les avoir pas secourus, ils répondirent qu'ils avoient équipé soixante trirèmes, mais que les vents Etésiens les ayant mis dans l'impossibilité de doubler le promontoire Malée, ils n'avoient pu se rendre à Salamine, et que s'ils n'étoient arrivés qu'après le combat naval, ce n'étoit point par aucune mauvaise volonté de leur part. Ce fut ainsi qu'ils cherchèrent (272) à tromper les Grecs.

CLXIX. Les Crétois se voyant sollicités par les Députés des Grecs, envoyèrent demander au Dieu de Delphes, au nom de toute la Nation, s'il leur seroit avantageux de secourir la Grèce. « Insensés! leur répondit la Pythie, vous vous » plaignez des maux que Minos (*a*) vous a en- » voyés dans (273) sa colère à cause (274) des » secours que vous donnâtes à Ménélas, et parce » que vous aidâtes les Grecs à se venger du (*b*) » rapt d'une femme que fit à Sparte un Barbare, » quoiqu'ils n'eussent pas contribué à venger sa » mort arrivée à Camicos, et (*c*) vous voudriez » encore les secourir » ! Sur cette réponse, les

(*a*) Minos, second du nom, et postérieur au premier de 120 ans ou environ.

(*b*) L'enlèvement d'Hélène par Alexandre, autrement dit, Pâris.

(*c*) Cela n'est pas dans le texte, je l'ai ajouté pour plus grande clarté.

Crétois refusèrent aux Grecs les secours qu'ils leur demandoient.

CLXX. On dit que Minos, cherchant (275) Dædale, vint en Sicanie, qui porte aujourd'hui le nom de Sicile, et qu'il y mourut d'une mort (276) violente : que quelque temps après les Crétois, excités par un Dieu, passèrent tous en Sicanie avec une grande flotte, excepté les (277) Polichnites et les Præsiens, et qu'ils assiégèrent pendant cinq ans la ville de (278) Camicos, qui de mon temps étoit habitée par des Agrigentins : enfin que ne pouvant ni la prendre, ni en continuer le siége, à cause de la famine dont ils étoient tourmentés, ils le levèrent : qu'ayant été surpris d'une tempête furieuse près de l'Iapygie, ils furent poussés sur la côte avec violence : que leurs vaisseaux s'étant brisés, et n'ayant plus de réssources pour se transporter en Crète, ils restèrent dans le pays, et y bâtirent la ville d'Hyria : qu'ils changèrent ensuite leur nom de Crétois en celui (279) d'Iapyges-Messapiens, et que d'insulaires qu'ils avoient été jusqu'alors, ils devinrent habitans de terre ferme : que cette ville envoya dans la suite des Colonies : que long-temps après, les Tarentins cherchant à les détruire, reçurent (280) un furieux échec ; de sorte que le carnage des Tarentins et de ceux de Rhégium fut très-considérable, et c'est le plus grand que les Grecs aient jamais essuyé et dont nous ayons connoissance. Ceux de Rhégium, forcés par Micythus,

fils de Choiros, à marcher au secours des Tarentins, avoient perdu en cette occasion trois mille hommes ; mais on n'a point su quelle avoit été la perte des (*a*) Tarentins. Quant à Micythus, il étoit serviteur d'Anaxilas, et avoit été laissé à Rhégium pour prendre soin de ses affaires. Ayant été obligé (281) d'abandonner cette ville, il alla s'établir à Tégée en Arcadie, et consacra (282) un grand nombre de statues dans Olympie.

CLXXI. Ce que je viens de dire des habitans de Rhégium et de Tarente doit être considéré comme une digression. L'île de Crète étant déserte, les Præsiens disent qu'entr'autres peuples qui vinrent s'y établir, il y eut beaucoup de Grecs ; que la guerre de Troie arriva (*b*) dans la troisième génération après la mort de Minos, et que les Crétois ne furent pas des moins empressés à donner du secours à Ménélas. Ils ajoutent qu'à leur retour de Troie, ils furent, pour (283) cette raison là même, attaqués de la peste et de la famine, eux et leurs troupeaux, et que la Crète ayant été dépeuplée pour la seconde fois, il y vint une troisième Colonie qui occupe maintenant cette île avec ceux que ces fléaux avoient épargnés. En leur rappelant ces malheurs, la Pythie les détourna de donner du secours aux Grecs, quelque bonne volonté qu'ils en eussent.

(*a*) Diodore de Sicile ne l'exprime pas non plus. *Voyez* dans ce même paragraphe, note 280.

(*b*) Voyez ci-dessus, §. CLXX, note 279.

CLXXII. Les Thessaliens (284) suivirent à regret et par nécessité le parti des Médes, puisqu'ils firent voir qu'ils désapprouvoient les intrigues des (a) Aleuades. Car aussi-tôt qu'ils eurent appris que le Roi étoit sur le point de passer en Europe, ils envoyèrent des Ambassadeurs à l'Isthme où se tenoit (b) une assemblée des Députés de la Grèce, choisis par les villes les mieux intentionnées pour sa défense. Ces Ambassadeurs étant arrivés à l'Isthme, parlèrent ainsi : « Grecs, » il faut garder le passage de l'Olympe, afin de » garantir de la guerre la Thessalie et la Grèce » entière. Nous sommes prêts à le faire ; mais il » est nécessaire que vous y envoyiez aussi des » forces considérables. Si vous ne le faites point, » sachez que nous traiterons avec le Roi. Car il » n'est pas juste, qu'étant exposés au danger par » notre (c) situation, nous périssions seuls pour » vous. Si vous nous refusez des secours, vous ne » pouvez pas nous contraindre à vous en donner ; » car l'impuissance est au-dessus de toute sorte » de contrainte ; et nous chercherons les moyens » de pourvoir à notre sûreté ».

CLXXIII. Ainsi parlèrent les Thessaliens. Là-dessus les Grecs résolurent d'envoyer par mer en Thessalie une armée de terre pour garder le pas-

(a) Voyez ci-dessus, §. VI.

(b) Voyez ci-dessus, §. CXLV.

(c) Dans le grec : *Il n'est pas juste qu'étant placés tant au-devant de la Grèce, nous périssions, &c.*

sage. Les troupes n'eurent pas plutôt été levées, qu'elles s'embarquèrent, et firent voile par l'Euripe. Arrivées à Alos (*a*) en Achaïe, elles y laissèrent leurs vaisseaux, et s'étant mises en marche pour se rendre en Thessalie, elles vinrent à Tempé, où est le passage qui conduit de la basse Macédoine en Thessalie près du Pénée, entre le mont Olympe et le mont Ossa. Les Grecs, qui étoient aux environs de dix mille hommes pesamment armés, campèrent en cet endroit. La cavalerie Thessaliène se joignit à leurs troupes. Evénétus, fils de Carénus, l'un des (285) Polémarques, avoit été choisi pour commander les Lacédémoniens, quoiqu'il ne fût pas du sang royal : Thémistocles, fils de Néoclès, étoit à la tête des Athéniens. Ils restèrent peu de jours en cet endroit ; car des Envoyés d'Alexandre, fils d'Amyntas, Roi de Macédoine, leur conseillèrent de se retirer, de crainte qu'en demeurant fermes dans ce défilé, ils ne fussent écrasés par l'armée ennemie qui venoit fondre sur eux, et dont ils leur firent connoître la force, tant celle des troupes de terre que celle des troupes de mer. Les Grecs suivirent aussi-tôt ce conseil, parce qu'ils le croyoient avantageux, et que le Roi de Macédoine leur paroissoit bien intentionné. Je penserois cependant qu'ils y furent déterminés par la crainte, dès qu'ils eurent appris que

(*a*) C'est l'Achaïe en Thessalie, ou Phthiotide. *Voyez* la Table Géographique.

pour entrer en Thessalie, il y avoit un autre passage par le pays des Perrhæbes, du côté de la haute Macédoine, près de la ville de Gonnos, et ce fut en effet par cet endroit que pénétra l'armée de Xerxès. Les Grecs retournèrent à leurs vaisseaux, et se rembarquèrent pour se rendre à l'isthme.

CLXXIV. Voilà à quoi aboutit l'expédition des Grecs en Thessalie dans le temps que le Roi se disposoit à passer d'Asie en Europe, et qu'il étoit déjà à Abydos. Les Thessaliens, abandonnés par leurs Alliés, ne balancèrent plus à prendre le parti des Perses. Ils l'embrassèrent même avec zèle, et rendirent au Roi des services importans.

CLXXV. Les Grecs, de retour à l'Isthme, mirent en délibération, d'après le conseil d'Alexandre, de quelle manière ils feroient la guerre, et en quels lieux ils la porteroient. Il fut résolu, à la pluralité des voix, de garder le passage des Thermopyles; car il paroissoit plus étroit que celui par lequel on entre de Macédoine en Thessalie, et en même temps il étoit plus voisin de leur pays. Quant au sentier par où furent interceptés ceux d'entre les Grecs qui étoient aux Thermopyles, ils n'en eurent connoissance qu'après leur arrivée aux Thermopyles, et ce furent les Trachiniens qui le leur firent connoître. On prit donc la résolution de garder ce passage, afin de fermer aux Barbares l'entrée de la Grèce. Quant à l'armée navale, on fut d'avis de l'envoyer dans l'Artémi-

sium (286), sur les côtes de l'Histiæotide. Ces deux endroits (*a*) sont près l'un de l'autre, de sorte que l'armée navale et celle de terre pouvoient se donner réciproquement de leurs nouvelles.

CLXXVI. Voici la description de ces lieux : l'Artémisium se rétrécit au sortir de la mer de Thrace, et devient un petit détroit entre l'île de Sciathos et les côtes de Magnésie. Après le détroit de l'Eubée, il est borné par un rivage sur lequel on voit un temple de Diane (*b*). L'entrée en Grèce par la Trachinie est d'un demi-plèthre à l'endroit où il a le moins de largeur. Mais le passage le plus étroit du reste du pays est devant et derrière les Thermopyles ; car derrière, près d'Alpènes, il ne peut passer qu'une voiture de front ; et devant, près de la rivière de Phénix, et proche la ville d'Anthela, il n'y a pareillement de passage que pour une voiture. A l'ouest des Thermopyles est une montagne inaccessible, escarpée, qui s'étend jusqu'au mont Œta. Le côté du chemin à l'est est borné par la mer, par des marais et des ravins. Dans ce passage, il y a des bains chauds, que les habitans appellent (287) Chytres (*c*), et près de ces bains est un autel consacré à Hercules. Ce même passage étoit fermé d'une

(*a*) Les Thermopyles et l'Artémisium.

(*b*) Diane s'appelle en grec, *Artémis*. C'est ce Temple qui paroît avoir donné son nom à cette côte et au bras de mer.

(*c*) Chaudières.

muraille, dans laquelle on avoit anciennement pratiqué des portes. Les habitans de la Phocide l'avoient bâtie, parce qu'ils redoutoient les Thessaliens, qui étoient venus de la Thesprotie s'établir dans (a) l'Eolide, qu'ils possèdent encore aujourd'hui. Ils avoient pris ces précautions, parce que les Thessaliens tâchoient de les subjuguer, et de ce passage ils avoient fait alors une fondrière, en y lâchant les eaux chaudes, mettant tout en usage pour fermer l'entrée de leur pays aux Thessaliens. La muraille, qui étoit très-ancienne, étoit en grande partie tombée de vétusté. Mais les Grecs l'ayant relevée, jugèrent à propos de repousser de ce côté-là les Barbares. Près du chemin est un bourg nommé Alpènes, d'où les Grecs se proposoient de tirer leurs vivres.

CLXXVII. Après avoir considéré et examiné tous les lieux, celui-ci parut commode aux Grecs, parce que les Barbares ne pourroient faire usage de leur cavalerie, et que la multitude de leur infanterie leur deviendroit inutile. Aussi résolurent-ils de soutenir en cet endroit le choc de l'ennemi. Dès qu'ils eurent appris l'arrivée du Roi dans la Piérie, ils partirent de l'Isthme, et se rendirent les uns par terre aux Thermopyles, et les autres par mer à Artémisium.

(a) La Thessalie. *Voyez* Eolide dans la Table Géographique.

CLXXVIII. Tandis que les Grecs portoient en diligence du secours aux lieux qu'ils avoient ordre de défendre, les Delphiens inquiets et pour eux et pour la Grèce, consultèrent le Dieu. La Pythie leur répondit d'adresser leurs prières aux Vents, qu'ils seroient de puissans défenseurs de la Grèce. Les Delphiens n'eurent pas plutôt reçu cette réponse, qu'ils en firent part à tous ceux d'entre les Grecs qui étoient zélés pour la liberté, et comme ceux-ci craignoient beaucoup le Roi, ils acquirent par ce bienfait un droit immortel à leur reconnoissance. Les Delphiens érigèrent ensuite un autel aux Vents à Thya, où l'on voit un lieu consacré à Thya (288), fille de Céphisse, qui a donné son nom à ce canton, et leur offrirent des sacrifices. Ils se les rendent encore actuellement propices en vertu de cet Oracle.

CLXXIX. Tandis que l'armée navale de Xerxès partoit de la ville de Therme, dix vaisseaux, les meilleurs voiliers de la flotte, cinglèrent droit à l'île de Sciathos, où les Grecs avoient trois vaisseaux d'observation, un de Trézen, un d'Egine, et un d'Athènes. Ceux-ci appercevant de loin les Barbares, prirent incontinent la fuite.

CLXXX. Les Barbares s'étant mis à leur poursuite, enlevèrent d'abord le vaisseau Trézénien, commandé par Praxinus. Ils égorgèrent ensuite à la proue le plus bel homme de tout l'équipage, regardant comme un présage heureux de ce que le premier Grec qu'ils avoient pris étoit aussi un

très-bel homme : il avoit nom Léon (*a*). Peut-être eut-il en partie obligation à son nom du mauvais traitement qu'on lui fit.

CLXXXI. La trirème d'Egine, commandée par Asonides, leur causa quelqu'embarras par la valeur de (289) Pythès, fils d'Ischénoüs, un de ceux qui la (290) défendoient. Quoique le vaisseau fût pris, Pythès ne cessa pas de combattre, jusqu'à ce qu'il eût été entièrement haché en pièces. Enfin il tomba à demi-mort ; mais comme il respiroit encore, les Perses qui combattoient sur les vaisseaux, admirant son courage, et s'estimant très-heureux de le conserver, le pansèrent avec de la myrrhe, et enveloppèrent ses blessures avec des bandes de toile de coton (291). De retour au camp, ils le montrèrent à toute l'armée avec admiration, et ils eurent pour lui toutes sortes d'égards, tandis qu'ils traitèrent comme de vils esclaves le reste de ceux qu'ils prirent sur ce vaisseau.

CLXXXII. Ces deux trirèmes ayant été prises de la sorte, la troisième, commandée par Phormus d'Athènes, s'enfuit, et alla échouer à l'embouchure du Pénée. Les Barbares s'emparèrent de ce vaisseau démâté (292) et privé de ses agrès, sans pouvoir prendre ceux qui le montoient ; car ils le quittèrent dès qu'ils eurent échoué, et s'en retournèrent à Athènes par la Thessalie. Les Grecs

---

(*a*) Léon signifie Lion.

en station dans l'Artémisium, apprirent cette nouvelle par les signaux (293) qu'on leur fit de l'île de Sciathos avec le feu. Ils en furent tellement épouvantés, qu'ils abandonnèrent l'Artémisium, et se retirèrent à Chalcis pour garder le passage de l'Euripe. Ils laissèrent néanmoins des (294) Héméroscopes sur les hauteurs de l'Eubée, afin d'observer l'ennemi.

CLXXXIII. Des dix vaisseaux Barbares, trois abordèrent à l'écueil nommé Myrmex, entre l'île de Sciathos et la Magnésie, et élevèrent sur ce rocher (295) une colonne de pierre qu'ils avoient apportée avec eux. Cependant la flotte partit de Therme dès que les obstacles furent levés, et avança toute vers cet endroit, onze jours après le départ du Roi de Therme. Pammon, de l'île de Scyros, leur indiqua ce rocher, qui se trouvoit sur leur passage. Les Barbares employèrent un jour entier à passer une partie des côtes de la Magnésie, et arrivèrent à Sépias, et au rivage qui est entre la ville de Casthanée et la côte de Sépias.

CLXXXIV. Jusqu'à cet endroit et jusqu'aux Thermopyles, il n'étoit point arrivé de malheur à leur armée. Elle étoit encore alors, suivant mes conjectures, de douze cent sept vaisseaux venus d'Asie, et les troupes (296) anciennes des différentes nations montoient à deux cent quarante et un mille quatre cents hommes, à compter deux cents hommes par vaisseau Mais indépendamment

ment de ces soldats fournis par ceux qui avoient donné (*a*) les vaisseaux, il y avoit encore sur chacun d'eux trente combattans, tant Perses que Mèdes et Saces ; ces autres troupes montoient à trente-six mille deux cent dix hommes. A ces deux nombres, j'ajoute les soldats qui étoient sur les vaisseaux à cinquante rames, et supposant sur chacun quatre-vingts hommes, parce qu'il y en avoit dans les uns plus, dans les autres moins, cela (297) feroit deux cent quarante mille hommes, puisqu'il y avoit trois mille vaisseaux de cette sorte, comme je l'ai dit (*b*) ci-dessus. L'armée navale venue de l'Asie, étoit en tout de cinq cent dix-sept mille six cent dix hommes, et l'armée de terre de dix-sept cent mille hommes d'infanterie, et de quatre-vingt mille de cavalerie : à quoi il faut ajouter les Arabes qui conduisoient des chameaux, et les Libyens, montés sur des chars, qui faisoient vingt mille hommes. Telles furent les troupes amenées de l'Asie même, sans y comprendre les valets qui les suivoient, les vaisseaux chargés de vivres et ceux qui les montoient.

CLXXXV. Joignez encore à cette énumération les troupes levées en Europe, dont je ne puis rien dire que d'après l'opinion publique. Les Grecs de Thrace et des îles voisines, fournirent

(*a*) Dans le grec : *Indépendamment des soldats indigènes.*

(*b*) §. XCVII.

cent vingt vaisseaux, qui font vingt-quatre mille hommes. Quant aux troupes de terre que donnèrent les Thraces, les Pæoniens, les Eordes, les (298) Bottiéens, les Chalcidiens, les (a) Bryges, les Pières, les Macédoniens, les Perrhæbes, les Ænianes, les Dolopes, les Magnésiens, les Achéens, et tous les peuples qui habitent les côtes maritimes de la Thrace, elles alloient, à ce que je pense, à trois cent mille hommes. Ce nombre, ajouté à celui des troupes Asiatiques, faisoit en tout deux millions six cent quarante et un mille six cent dix hommes.

CLXXXVI. Quoique le nombre des gens de guerre fût si considérable, je pense que celui des valets qui les suivoient, des équipages des navires d'avitaillement, et autres bâtimens qui accompagnoient la flotte, étoit plus grand, bien loin de lui être inférieur. Je veux bien cependant le supposer ni plus ni moins, mais égal. En ce cas-là, il faisoit autant de milliers d'hommes que les combattans des deux armées (b). Xerxès, fils de Darius, mena donc jusqu'à Sépias et aux Thermopyles cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt hommes.

CLXXXVII. Tel fut le total du dénombrement de l'armée de Xerxès. Quant aux femmes qui faisoient le pain, aux concubines, aux eunu-

---

(a) Voyez ci-dessus, §. LXXIII.

(b) L'armée de terre et celle de mer.

ques, personne ne pourroit en dire le nombre avec exactitude, non plus que celui des chariots de bagages, des bêtes de somme, et des chiens Indiens qui suivoient l'armée, tant il étoit grand. Je ne suis par conséquent nullement étonné que des rivières n'aient pu suffire à tant de monde ; mais je le suis qu'on ait eu assez de vivres pour tant de milliers d'hommes. Car je trouve par mon calcul, qu'en distribuant par tête une (299) chénice de bled seulement chaque jour, cela feroit par jour cent (300) dix mille trois cent quarante médimnes, sans y comprendre celui qu'on donnoit aux femmes, aux eunuques, aux bêtes de trait et de somme et aux chiens. Parmi un si grand nombre d'hommes, personne par sa beauté et la grandeur de sa taille, ne méritoit mieux que Xerxès de posséder cette puissance.

CLXXXVIII. L'armée navale remit à la voile, et étant abordée au rivage de la Magnésie situé entre la ville de Casthanée et la côte de Sépias, les premiers vaisseaux se rangèrent vers la terre, et les autres se tinrent à l'ancre près de ceux-là. Le rivage n'étant pas en effet assez grand pour une flotte si nombreuse, ils se tenoient à la rade les uns à la suite des autres, la proue (301) tournée vers la mer, sur huit rangs de hauteur. Ils passèrent la nuit dans cette position. Le lendemain dès le point du jour, après un temps serein et un grand calme, la mer s'agita ; il s'éleva une furieuse tempête, avec un grand vent d'Est

(302) que les habitans des côtes voisines appellent (*a*) Hellespontias. Ceux qui s'apperçurent que le vent alloit en augmentant, et qui étoient à la rade, prévinrent la tempête, et se sauvèrent ainsi que leurs vaisseaux, en les tirant (303) à terre. Quant à ceux que le vent surprit en pleine mer, les uns furent poussés contre ces endroits du mont Pélion qu'on appelle Ipnes (*b*), les autres contre le rivage; quelques-uns se brisèrent au promontoire Sépias; d'autres furent portés à la ville de Mélibée; d'autres enfin à Casthanée, tant la tempête fut violente.

CLXXXIX. On dit qu'un (*c*) autre Oracle ayant répondu aux Athéniens d'appeler leur gendre à leur secours, ils avoient, sur l'ordre de cet Oracle, adressé leurs prières à Borée. Borée, selon la tradition des Grecs, épousa une (304) Athéniène, nommée Orithyie, fille d'Erechthée. Ce fut, dit-on, cette alliance qui fit conjecturer aux Athéniens que Borée étoit leur gendre. Ainsi, tandis qu'ils étoient avec leurs vaisseaux à Chalcis d'Eubée pour observer l'ennemi, dès qu'ils se furent apperçu que la tempête augmenteroit, ou même avant ce temps-là, ils firent des sacrifices à Borée et à Orithyie, et les conjurèrent de les secourir, et de briser les vaisseaux des

---

(*a*) Vent d'Hellespont.

(*b*) Fours.

(*c*) Un autre que ceux dont il a été fait mention plus haut, §. CXL et suivans.

Barbares, comme ils l'avoient été auparavant aux environs (*a*) du mont Athos. Si, par égard pour leurs prières, Borée tomba avec violence sur la flotte des Barbares, qui étoit à l'ancre, c'est ce que je ne puis dire. Mais les Athéniens prétendent que Borée, qui les avoit secourus auparavant, le fit encore en cette occasion. Aussi lorsqu'ils furent de retour dans leur pays, ils lui bâtirent une (305) chapelle sur les bords de l'Ilissus.

CXC. Il périt dans cette tempête quatre cents vaisseaux, suivant la plus petite évaluation. On y perdit aussi une multitude innombrable d'hommes, avec des richesses immenses. Ce naufrage fut très-avantageux à Aminoclès, fils de Crétinès, Magnète, qui avoit du bien aux environs du promontoire Sépias. Quelque temps après il enleva quantité de vases (*b*) d'or et d'argent que la mer avoit jetés sur le rivage. Il trouva aussi des trésors des Perses, et se mit en possession d'une quantité immense d'or. Cet Aminoclès devint très-riche par ce moyen, mais d'ailleurs il n'étoit pas heureux; car ses enfans (306) avoient été tués, et il étoit vivement affligé de ce cruel malheur.

CXCI. La perte des vaisseaux chargés de vivres et autres bâtimens étoit innombrable. Les Commandans de la flotte, craignant que les Thessa-

(*a*) Voyez liv. VI, §. XLIV, XCV, et liv. VII, §. XXI.
(*b*) Vases à boire.

liens ne profitassent de leur désastre pour les attaquer, se fortifièrent d'une haute palissade, qu'ils firent avec les débris des vaisseaux; car la tempête dura trois jours. Enfin les Mages l'appaisèrent le quatrième jour en immolant (307) des victimes au Vent, avec des cérémonies magiques en son honneur, et outre cela par des sacrifices à Thétis et aux Néréides, ou peut-être s'appaisa-t-elle d'elle-même. Ils offrirent des sacrifices à Thétis, parce qu'ils avoient appris des Ioniens, qu'elle avoit été enlevée de ce canton là même par Pélée, et que toute la côte de Sépias (308) lui étoit consacrée, ainsi qu'au reste des Néréides. Quoi qu'il en soit, le vent cessa le quatrième jour.

CXCII. Les Héméroscopes (*a*) accourant des hauteurs de l'Eubée, le second jour après le commencement de la tempête, firent part aux Grecs de tout ce qui étoit arrivé dans le naufrage. Ceux-ci n'en eurent pas plutôt eu connoissance, qu'après avoir fait des libations à Neptune Sauveur, et lui avoir adressé des vœux, ils retournèrent à la hâte à l'Artémisium, dans l'espérance de n'y trouver qu'un petit nombre de vaisseaux ennemis. Ainsi les Grecs allèrent pour la seconde fois à l'Artémisium, s'y tinrent à la rade, et donnèrent depuis ce temps à Neptune le surnom de Sauveur, qu'il conserve encore maintenant.

(*a*) Voyez la note 294, §. CLXXXII.

CXCIII. Le vent étant tombé, et les vagues appaisées, les Barbares remirent (*a*) les vaisseaux en mer, et côtoyèrent le continent. Lorsqu'ils eurent doublé (309) le promontoire de Magnésie (*b*), ils allèrent droit au golfe qui mène à Pagases. Dans ce golfe de la Magnésie est un lieu où l'on dit que Jason et ses (310) compagnons qui montoient le navire (311) Argo, et qui alloient à Æa en Colchide conquérir la Toison d'Or (312), abandonnèrent Hercules qu'on avoit mis à terre pour aller chercher de l'eau. Comme les Argonautes se remirent en mer en cet endroit, et qu'ils en partirent après avoir fait leur provision d'eau, il en a pris le nom (313) d'Aphètes. Ce fut dans ce même lieu que la flotte de Xerxès vint mouiller.

CXCIV. Quinze vaisseaux de cette flotte restés bien loin derrière les autres, apperçurent les Grecs à Artémisium, et les prenant pour leur armée navale, ils vinrent donner au milieu d'eux. Ce détachement étoit commandé par Sandoces, fils de Thaumasias, Gouverneur de Cyme en Eolie. Il avoit été un des Juges Royaux, et Darius l'avoit fait autrefois mettre en croix, parce qu'il avoit rendu pour de l'argent un jugement injuste. Il étoit déjà en croix, lorsque ce Prince venant à réfléchir que les services qu'il avoit

(*a*) Nous avons vu, §. CLXXXVIII, qu'on avoit tiré à terre les vaisseaux qui étoient à la rade. *Voyez* la note 303.

(*b*) Le même que le promontoire Sépias.

rendus à la Maison Royale étoient en plus grand nombre que ses fautes, et reconnoissant que lui-même il avoit agi avec plus de précipitation que de prudence, il le fit détacher. Ce fut ainsi que Sandoces évita la mort à laquelle il avoit été condamné par Darius; mais ayant alors donné au milieu de la flotte ennemie, il ne devoit pas s'y soustraire une seconde fois. Les Grecs en effet n'eurent pas plutôt vu ces vaisseaux venir à eux, et reconnu leur méprise, qu'ils tombèrent dessus, et les enlevèrent sans peine.

CXCV. Aridolis, Tyran (314) d'Alabandes, en Carie, fut pris sur un de ces vaisseaux, et Penthyle, fils de Démonoüs, de Paphos, sur un autre. De douze vaisseaux Paphiens qu'il commandoit, il en perdit onze par la tempête arrivée au promontoire Sépias, et lui-même tomba entre les mains des ennemis en allant à Artémisium avec le seul qui lui restoit. Les Grecs les envoyèrent liés à l'isthme de Corinthe, après les avoir interrogés sur ce qu'ils vouloient apprendre de l'armée de Xerxès.

CXCVI. L'armée navale des Barbares arriva aux Aphètes, excepté les quinze vaisseaux commandés, comme je l'ai dit, par Sandoces. De son côté Xerxès avec l'armée de terre, ayant traversé la Thessalie et l'Achaïe, étoit entré le troisième jour sur les terres des Méliens. En passant par la Thessalie, il essaya sa cavalerie contre celle (315) des Thessaliens, qu'on lui avoit vantée comme

comme la meilleure de toute la Grèce. Mais la sienne l'emporta de beaucoup sur celle des Grecs (*a*). De tous les fleuves de Thessalie, l'Onochonos fut le seul qui ne put suffire à la boisson de l'armée. Quant à ceux qui arrosent l'Achaïe, l'Apidanos, quoique le plus grand de tous, y suffit avec peine.

CXCVII. Tandis que Xerxès alloit à Alos en Achaïe, ses guides, qui vouloient lui en apprendre les curiosités, lui firent part des histoires qu'on fait en ce pays touchant le (316) lieu consacré à Jupiter (317) Laphystien. Athamas, fils d'Eole, dirent-ils à ce Prince, trama avec Ino la perte de Phrixus : mais voici la récompense qu'en reçurent ses descendans par l'ordre d'un Oracle. Les Achéens (*b*) interdirent à l'aîné de cette maison l'entrée de leur Prytanée, qu'ils appellent (318) Léitus. Ils veillent eux-mêmes à l'exécution de cette loi. Si cet aîné y entre, il ne peut en sortir que pour être immolé. Plusieurs de cette famille, ajoutèrent encore les guides, s'étoient sauvés par crainte dans un autre pays, lorsqu'on étoit sur le point de les sacrifier; mais si dans la suite ils retournoient dans leur patrie, et qu'ils fussent arrêtés, on les envoyoit au Prytanée. Enfin ils lui racontèrent qu'on conduisoit

(*a*) Des Thessaliens.

(*b*) Il y a dans le grec : *Proposèrent aux descendans de Phrixus ces sortes de prix.*

en grande pompe cette victime, toute couverte de bandelettes, et qu'on l'immoloit en cet état. Les descendans de (319) Cytissore, fils de Phrixus, sont exposés à ce traitement, parce que Cytissore, revenant d'Æa, ville de Colchide, délivra Athamas des mains des Achéens, qui étoient sur le point de l'immoler, pour expier le pays, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu d'un Oracle. Par cette action, Cytissore attira sur ses descendans la colère du Dieu. Sur ce récit, Xerxès étant arrivé près du bois consacré à ce Dieu, s'abstint lui-même d'y toucher, et défendit à ses troupes de le faire. Il témoigna le même respect pour la maison des descendans d'Athamas.

CXCVIII. Telles sont les choses qui se passèrent en Thessalie et en Achaïe. Xerxès alla ensuite de ces deux pays dans la Mélide, près d'un (*a*) golfe où l'on voit tous les jours un flux et un reflux. Dans le voisinage de ce golfe, est une plaine large dans un endroit, et très-étroite dans un autre. Des montagnes élevées et inaccessibles, qu'on appelle les roches Trachiniènes, enferment la Mélide de toutes parts. Anticyre est la première ville qu'on rencontre sur ce golfe en venant d'Achaïe. Le Sperchius, qui vient du pays des Æanianes, l'arrose, et se jette près de là dans la mer. A vingt stades environ de ce fleuve, est un autre fleuve qui a (320) nom Dyras; il sortit de terre,

(*a*) Le golfe Maliaque.

à ce qu'on dit, pour secourir Hercules qui se brûloit. A vingt stades de celui-ci est le Mélas, dont la ville de Trachis n'est éloignée que de cinq stades.

CXCIX. La plus grande largeur de ce pays est en cet endroit. C'est une plaine de vingt-deux mille plèthres, qui s'étend depuis les montagnes près desquelles est située la ville de Trachis jusqu'à la mer. Dans la montagne qui environne la Trachinie, il y a au midi de Trachis une ouverture : l'Asopus la traverse, et passe au pied et le long de la montagne.

CC. Au midi de l'Asopus coule le Phénix, rivière peu considérable, qui prend sa source dans ces montagnes, et se jette dans l'Asopus. Le pays auprès du Phénix est très-étroit. Le chemin qu'on y a pratiqué ne peut admettre qu'une voiture de front. Du Phénix aux Thermopyles, il y a quinze stades. Dans cet intervalle est le bourg d'Anthela, arrosé par l'Asopus, qui se jette près de là dans la mer. Les environs de ce bourg sont spacieux. On y voit un temple de Cérès (321) Amphictyonide, des siéges pour les (*a*) Amphictyons, et un temple d'Amphictyon lui-même (322).

CCI. Le Roi Xerxès campoit dans la Trachinie en Mélide, et les Grecs dans le passage. Ce passage est appelé Thermopyles par la plupart des Grecs, et Pyles par les gens du pays et leurs voisins. Tels

(*a*) Voyez sur les Amphictyons, liv. V, §. LXII, note 146.

étoient les lieux où campoient les uns et les autres. L'armée des Barbares occupoit tout le terrein qui s'étend au Nord jusqu'à Trachis, et celle des Grecs, la partie de ce continent qui regarde le Midi.

CCII. Les Grecs qui attendoient le Roi de Perse dans ce poste, consistoient en trois cents Spartiates pesamment armés, mille hommes moitié Tégéates, moitié Mantinéens, six-vingts hommes d'Orchomènes en Arcadie, et mille hommes du reste de l'Arcadie (c'est tout ce qu'il y avoit d'Arcadiens), quatre cents hommes de Corinthe, deux cents de Phliunte, et quatre-vingts de Mycènes : ces troupes venoient du Péloponnèse. Il y vint aussi de Béotie sept cents (323) Thespiens et quatre cents Thébains.

CCIII. Outre ces troupes, on avoit invité toutes celles (324) des Locriens Opuntiens, et mille Phocidiens. Les Grecs les avoient eux-mêmes engagés à venir à leur secours, en leur faisant dire par leurs Envoyés qu'ils s'étoient mis les premiers en campagne, et qu'ils attendoient tous les jours le reste des Alliés ; que la mer seroit gardée par les Athéniens, les Eginètes, et les autres peuples dont étoit composée l'armée navale ; qu'ils avoient d'autant moins sujet de craindre, que ce n'étoit pas un Dieu, mais un homme qui venoit attaquer la Grèce ; qu'il n'y avoit jamais eu d'homme, et qu'il n'y en auroit jamais qui n'éprouvât quelque revers pendant sa vie ; que les plus grands mal-

heurs étoient réservés aux hommes les plus élevés ; qu'ainsi celui qui venoit leur faire la guerre étant un mortel, devoit être frustré de ses espérances. Ces raisons les déterminèrent à aller à Trachis au secours de leurs Alliés.

CCIV. Chaque corps de troupes étoit commandé par un Officier-Général de son pays ; mais Léonidas de Lacédémone étoit le plus considéré, et commandoit en chef toute l'armée. Il comptoit (325) parmi ses ancêtres Anaxandrides, Léon, Eurycratides, Anaxandre, Eurycrates, Polydore, Alcamènes, Téléclus, Archélaüs, Agésilaüs, Doryssus, Léobotes, Echestratus, Agis, Eurysthènes, Aristodémus, Aristomachus, Cléodéus, Hyllus, Hercules.

CCV. Léonidas parvint à la couronne contre son attente. Cléomènes et Doriée, ses frères, étant plus âgés que lui, il ne lui étoit point venu en pensée qu'il pût jamais devenir Roi. Mais Cléomènes étoit mort sans enfans mâles, et Doriée n'étoit plus : il avoit (*a*) fini ses jours en Sicile. Ainsi Léonidas, qui avoit épousé une fille de Cléomènes, monta sur le trône, parce qu'il étoit l'aîné de Cléombrote, le plus jeune des fils d'Anaxandrides. Il partit alors pour les Thermopyles, et choisit pour l'accompagner le corps fixe et permanent (326) des trois cents Spartiates qui

---

(*a*) Voyez ci-dessus, §. CLVIII, et liv. V, §. XLV et XLVI, note 95.

avoient des enfans. Il prit aussi avec lui les troupes des Thébains, dont j'ai déjà dit le nombre (*a*). Elles étoient commandées par Léontiades, fils d'Eurymachus. Les Thébains furent les seuls Grecs que Léonidas s'empressa de mener avec lui, parce qu'on les (327) accusoit fortement d'être dans les intérêts des Mèdes (*b*). Il les invita donc à cette guerre, afin de savoir s'ils lui enverroient des troupes, ou s'ils renonceroient ouvertement à l'alliance des Grecs. Ils lui en envoyèrent, quoiqu'ils (328) fussent mal intentionnés.

CCVI. Les Spartiates firent d'abord partir Léonidas avec le corps de trois cents hommes qu'il commandoit, afin d'engager par cette conduite le reste des Alliés à se mettre en marche, et de crainte qu'ils n'embrassassent aussi les intérêts des Perses, en apprenant leur lenteur à secourir la Grèce. La fête des (329) Carnies les empêchoit alors de se mettre en route avec toutes leurs forces; mais ils comptoient partir aussi-tôt après, et ne laisser à Sparte que peu de monde pour la garder. Les autres Alliés avoient le même dessein; car le temps des jeux Olympiques étoit arrivé dans ces circonstances; et comme ils ne s'attendoient pas à combattre si-tôt aux Thermopyles, ils s'étoient contentés de faire prendre les devants à quelques troupes.

(*a*) A la fin du §. CCII.

(*b*) Des Perses.

CCVII. Telles étoient les résolutions des Spartiates et des autres Alliés. Cependant les Grecs, qui étoient aux Thermopyles, saisis de frayeur à l'approche des Perses, délibérèrent s'ils ne se retireroient pas (*a*). Les Péloponnésiens étoient d'avis de retourner dans le Péloponnèse pour garder le passage de l'isthme. Mais Léonidas voyant que les Phocidiens et les Locriens en étoient indignés, opina qu'il falloit rester, et il fut résolu de dépêcher des couriers à toutes les villes alliées, pour leur demander du secours contre les Perses, parce qu'ils étoient en trop petit nombre pour les repousser.

CCVIII. Pendant qu'ils délibéroient là-dessus, Xerxès envoya un cavalier pour reconnoître leur nombre, et quelles étoient leurs occupations. Il avoit oui dire, tandis qu'il étoit encore en Thessalie, qu'un petit corps de troupes s'étoit assemblé dans ce passage, et que les Lacédémoniens, commandés par Léonidas de la race d'Hercules, étoit à leur tête. Le cavalier s'étant approché de l'armée, l'examina avec soin; mais il ne put voir les troupes qui étoient derrière (*b*) la muraille qu'on avoit relevée. Il apperçut seulement celles qui campoient devant. Les Lacédémoniens gardoient alors ce poste. Les uns étoient occupés en

(*a*) Dans le grec : *Le reste des Péloponnésiens.* Il s'exprime ainsi parce que Léonidas et les Lacédémoniens n'étoient pas de cet avis.

(*b*) Dans le grec : *En dedans.*

ce moment aux exercices Gymniques; les autres prenoient (a) soin de leur chevelure. Ce spectacle l'étonna : il prit connoissance de leur nombre, et s'en retourna tranquillement, après avoir tout examiné avec soin; car personne ne le poursuivit, tant on le méprisoit.

CCIX. Le cavalier de retour, raconta à Xerxès tout ce qu'il avoit vu. Sur ce récit, le Roi ne put imaginer qu'ils se disposassent, autant qu'il étoit en eux, à donner la mort ou à la recevoir, comme cela étoit cependant vrai. Cette manière d'agir lui paroissant ridicule, il envoya chercher Démarate, fils d'Ariston, qui étoit dans le camp. Démarate s'étant rendu à ses ordres, ce Prince l'interrogea sur cette conduite des Lacédémoniens, dont il vouloit connoître les motifs. « Seigneur, » répondit Démarate, je vous parlai de ce peuple » lorsque nous marchâmes contre la Grèce; et » lorsque je vous fis part des événemens que je » prévoyois, vous vous moquâtes de moi. Quoi-» qu'il y ait du danger à soutenir la vérité contre » un si grand Prince, écoutez-moi cependant. » Ces hommes sont venus pour nous disputer le » passage, et ils s'y disposent; car ils ont cou-» tume (330) de prendre soin de leur chevelure » quand ils sont à la veille d'exposer leur vie. Au » reste, si vous subjuguez ces hommes-ci et ceux » qui sont restés à Sparte, sachez, Seigneur, qu'il

(a) Dans le texte : *Peignoient leurs cheveux.*

» ne

» ne trouvera pas une seule nation qui ose lever le » bras contre vous ; car les Spartiates, contre qui » vous marchez, sont le plus valeureux peuple de » la Grèce, et leur royaume et leur ville sont les » plus florissans et les plus beaux de tout le pays ». Xerxès ne pouvant ajouter foi à ce discours, lui demanda une seconde fois comment les Grecs, étant en si petit nombre, pourroient combattre son armée. « Seigneur, reprit Démarate, traitez-» moi comme un imposteur, si cela n'arrive pas » comme je le dis ».

CCX. Ce discours ne persuada pas le Roi. Il laissa passer quatre jours, espérant que les Grecs prendroient la fuite. Le cinquième enfin, comme ils ne se retiroient pas, et qu'ils lui paroissoient ne rester que par impudence et par témérité, il se mit en colère, et envoya contre eux un détachement de Mèdes et de Cissiens, avec ordre de les faire prisonniers, et de les lui amener. Les Mèdes fondirent avec impétuosité sur les Grecs, mais il en périt un grand nombre. De nouvelles troupes vinrent à la charge, et quoique fort maltraitées, elles ne reculoient pas. Tout le monde vit alors clairement, et le Roi lui-même, qu'il avoit beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. Ce combat dura tout (331) le jour.

CCXI. Les Mèdes se voyant si rudement menés, se retirèrent. Les Perses prirent leur place. (C'étoit la troupe que le Roi appeloit les Immortels, et qui étoit commandée par Hydarnes.) Ils

allèrent à l'ennemi comme à une victoire certaine et facile. Mais lorsqu'ils en furent venus aux mains, ils n'eurent pas plus d'avantage que les Mèdes, parce que leurs piques étoient plus courtes que celles des Grecs, et que l'action se passant dans un lieu étroit, ils ne pouvoient faire usage de leur nombre. Les Lacédémoniens combattirent d'une manière qui mérite de passer à la postérité, et firent voir qu'ils étoient habiles, et que leurs ennemis étoient très-ignorans dans l'art militaire. Toutes les fois qu'ils tournoient le dos, ils tenoient leurs rangs serrés. Les Barbares les voyant fuir, les poursuivoient avec des cris et un bruit affreux. Mais dès qu'ils étoient près de se jeter sur eux, les Lacédémoniens, faisant volte face, en renversoient un très-grand nombre. Ceux-ci essuyèrent aussi quelque perte légère. Enfin les Perses voyant qu'après des attaques réitérées, tant par bataillons que de toute autre manière, ils faisoient de vains efforts pour se rendre maîtres du passage, ils se retirèrent.

CCXII. On dit que le Roi, qui regardoit le combat, craignant pour son armée, s'élança par trois fois de dessus son trône. Tel fut le succès de cette action. Les Barbares ne réussirent pas mieux le lendemain. Ils se flattoient cependant que les Grecs ne pourroient plus (*a*) résister, vu leur petit

(*a*) Dans le grec : *Qu'ils ne pourroient plus encore lever les mains.*

nombre et les blessures dont ils les croyoient couverts. Mais les Grecs s'étant rangés en bataille, par nations et par bataillons, combattirent tour-à-tour, excepté les Phocidiens, qu'on avoit placés sur la montagne pour en garder le sentier. Les Perses voyant qu'ils se battoient comme le jour précédent, se retirèrent.

CCXIII. Le Roi se trouvoit très-embarrassé dans les circonstances présentes, lorsqu'Ephialtes (332), Mélien de nation et fils d'Eurydème, vint le trouver, dans l'espérance de recevoir de lui quelque grande récompense. Ce traître lui découvrit (333) le sentier qui conduit par la montagne aux Thermopyles, et fut cause par-là de la perte totale des Grecs qui gardoient ce passage. Dans la suite il se réfugia en Thessalie pour se mettre à couvert du ressentiment des Lacédémoniens, qu'il craignoit. Mais quoiqu'il eût pris la fuite, les (334) Pylagores, dans une assemblée générale des Amphictyons (335) aux Pyles, mirent sa tête à prix; et dans la suite, étant venu à Anticyre, il fut tué par un Trachinien nommé Athénadès. Celui-ci le tua pour un autre sujet, dont je parlerai dans (336) la suite de cette Histoire. Mais il n'en reçut pas moins des Lacédémoniens la récompense qu'ils avoient promise. Ainsi périt Ephialtes, quelque temps après cette expédition des Barbares.

CCXIV. On dit aussi que ce furent Onétès de Caryste, fils de Phanagoras, et Corydale d'Anti-

cyre, qui firent ce rapport au Roi, et qui conduisirent les Perses autour de cette montagne. Je n'ajoute nullement foi à ce récit, et je m'appuie d'un côté sur ce que les Pylagores (*a*) ne mirent point à prix la tête d'Onétès, ni celle de Corydale, mais celle du Trachinien (337) Ephialtes; ce qu'ils ne firent sans doute qu'après s'être bien assurés du fait. D'un autre côté, je sais très-certainement qu'Ephialtes prit la fuite à cette occasion. Il est vrai qu'Onétès auroit pu connoître ce sentier, quoiqu'il ne fût pas Mélien, s'il se fût rendu le pays très-familier. Mais ce fut Ephialtes qui conduisit les Perses par la montagne ; ce fut lui qui leur découvrit ce sentier, et c'est lui que j'accuse de ce crime.

CCXV. Les promesses d'Ephialtes plurent beaucoup à Xerxès, et lui donnèrent bien de la joie. Aussi-tôt il envoya Hydarnes avec les troupes (*b*) qu'il commandoit pour mettre ce projet à exécution. Ce général partit du camp à l'entrée de la nuit (*c*). Les Méliens, qui sont les habitans naturels de ce pays, découvrirent ce sentier, et ce fut par-là qu'ils conduisirent les Thessaliens contre les Phocidiens, lorsque ceux-ci ayant

---

(*a*) Le grec ajoute : *Des Grecs.* Nous avons vu plus haut (note 334, et liv. v, note 146, page 271 et 272), ce que c'étoient que ces Pylagores.

(*b*) C'étoit le corps de dix mille hommes appelé les Immortels. *Voyez* ci-dessus, §. LXXXIII et CCXI.

(*c*) Dans le grec : *Lorsqu'on allume les flambeaux.*

fermé d'un mur le passage des Thermopyles, se furent mis à couvert de leurs incursions, et depuis un si long temps, il étoit prouvé que ce sentier n'avoit été d'aucune utilité aux Méliens.

CCXVI. En voici la description. Il commence à l'Asope, qui coule par l'ouverture de la montagne qui porte le nom d'Anopée, ainsi que le sentier. Il va par le haut de la montagne, et finit vers la ville d'Alpène, la première du pays des Locriens du côté des Méliens, près de la roche appelée (338) Mélampyge, et de la demeure des (339) Cercopes. C'est là que le chemin est le plus étroit.

CCXVII. Les Perses ayant passé l'Asope, près du sentier dont j'ai fait la description, marchèrent toute la nuit, ayant à droite les monts des Œtéens, et à gauche ceux des Trachiniens. Ils étoient déjà sur le sommet de la montagne, lorsque l'aurore commença à paroître. On avoit placé en cet endroit, comme je l'ai dit (*a*) plus haut, mille Phocidiens pesamment armés, pour garantir leur pays de l'invasion des Barbares, et pour garder le sentier; car le passage inférieur étoit défendu par les troupes dont j'ai (*b*) parlé, et les Phocidiens avoient promis d'eux-mêmes à Léonidas de garder celui de la montagne.

CCXVIII. Les Perses montoient sans être ap-

(*a*) §. CCXII.
(*b*) §. CCII.

perçus ; les chênes dont est couverte cette montagne empêchant de les voir. Le temps étant calme, les Phocidiens les découvrirent au bruit que faisoient sous leurs pieds les feuilles des arbres, comme cela étoit naturel. Aussi-tôt ils accoururent, se revêtirent de leurs armes, et dans l'instant parurent les Barbares. Les Perses qui ne s'attendoient point à rencontrer d'ennemis, furent surpris à la vue d'un corps de troupes qui s'armoit. Alors Hydarnes, craignant que ce ne fussent des Lacédémoniens, demanda à Ephialtes de quel pays étoient ces troupes. Instruit de la vérité, il rangea les Perses en bataille. Les Phocidiens, accablés d'une nuée de flèches, s'enfuirent sur la cime de la montagne, et croyant que ce corps d'armée étoit venu exprès (340) pour les attaquer, ils se préparèrent à les recevoir comme des gens qui se dévouent à la mort. Telle étoit la résolution des Phocidiens. Mais Hydarnes et les Perses, guidés par Ephialtes, descendirent à la hâte de la montagne, sans prendre garde seulement à eux.

CCXIX. Le Devin (*a*) Mégistias ayant consulté les entrailles des victimes, apprit le premier aux Grecs qui gardoient le passage des Thermopyles qu'ils devoient périr le lendemain au lever de l'aurore. Ensuite (341) des transfuges (342) les avertirent du circuit que faisoient les Perses, et aussi-tôt ils firent part de cet avis à tout le camp,

---

(*a*) Il étoit d'Acarnanie. *Voyez* ce qui le regarde, §. CCXXI.

quoiqu'il fût encore nuit. Enfin le jour parut, et les Héméroscopes (a) accoururent de dessus les hauteurs. Dans le conseil tenu à ce sujet, les sentimens furent partagés : les uns vouloient qu'on demeurât dans ce poste, et les autres étoient d'un avis contraire. On se sépara après cette délibération; les uns partirent et se dispersèrent dans leurs villes respectives; les autres se préparèrent à rester avec Léonidas.

CCXX. On dit que Léonidas les renvoya de son propre mouvement, afin de ne pas les exposer à une mort certaine, et qu'il pensa qu'il n'étoit ni de son honneur, ni de celui des Spartiates présens d'abandonner le poste qu'ils étoient venus garder. Je suis bien plus porté à croire que Léonidas ayant remarqué le découragement des Alliés, et combien ils étoient peu disposés à courir le même danger que les Spartiates, leur ordonna de se retirer, et que pour lui, il crut qu'il lui seroit honteux de s'en aller, et qu'en restant, il acquerroit une gloire immortelle, et assureroit à Sparte un bonheur inaltérable; car la Pythie avoit répondu aux Spartiates qui l'avoient consultée dès le commencement de cette guerre, qu'il falloit que Lacédémone fût détruite par les Barbares, ou que leur Roi pérît. Sa réponse étoit conçue en vers hexamètres : « Citoyens de la spa-

(a) Ceux qui font le guet pendant le jour. *Voyez* ci-dessus, §. CLXXXII, note 294.

» cieuse Sparte, ou votre ville célèbre sera dé-» truite par les descendans de Persée (*a*), ou le » pays de Lacédémone pleurera la mort d'un Roi » issu du sang d'Hercules. Ni la force des tau-» reaux, ni celle des lions, ne pourront soutenir » le choc impétueux du Perse : il a la puissance » de Jupiter. Non, rien ne pourra lui résister, » qu'il n'ait eu pour sa part l'un des deux Rois ». J'aime mieux penser que les réflexions de Léonidas sur cet Oracle, et que la gloire de cette action qu'il vouloit réserver aux seuls Spartiates, le déterminèrent à renvoyer les Alliés, que de croire que ceux-ci furent d'un avis contraire au sien, et qu'ils se retirèrent avec tant de lâcheté.

CCXXI. Cette opinion me paroît vraie, et en voici une preuve très-forte. Il est certain que Léonidas non-seulement les renvoya, mais encore qu'il congédia avec eux le Devin Mégistias d'Acarnanie, afin qu'il ne périt pas avec lui. Ce Devin descendoit, à ce qu'on dit, de (*b*) Mélampus. Mais Mégistias ne l'abandonna point, et se contenta de renvoyer son fils unique, qui l'avoit suivi dans cette expédition.

CCXXII. Les Alliés que congédia Léonidas, se retirèrent par obéissance. Les (343) Thébains et

(*a*) Les Perses. *Voyez* ci-dessus, §. CL, et liv. VI, §. LIV. Περσηΐδησι est un nom patronymique qui vient de Περσεύς.

(*b*) Voyez sur Mélampus, liv. II, §. XLIX, note 183; liv. IX, §. XXXIII, note 57.

les

les Thespiens restèrent avec les Lacédémoniens : les premiers malgré eux et contre leur gré, Léonidas les ayant retenus pour lui servir d'ôtages : les Thespiens restèrent volontairement. Ils déclarèrent qu'ils n'abandonneroient jamais Léonidas et les Spartiates : ils périrent avec eux. Ils étoient commandés par Démophile, fils de Diadromas.

CCXXIII. Xerxès fit des libations au lever du soleil, et après avoir attendu quelque temps, il se mit en marche vers l'heure où la place est (344) ordinairement pleine de monde, comme le lui avoit recommandé Ephialtes ; car en descendant la montagne, le chemin est beaucoup plus court que lorsqu'il la faut monter et en faire le tour. Les Barbares s'approchèrent avec Xerxès. Léonidas et les Grecs, marchant comme à une mort certaine, s'avancèrent beaucoup plus loin qu'ils n'avoient fait dans le commencement, et jusqu'à l'endroit le plus large du défilé ; car jusqu'alors le mur leur avoit tenu lieu de défense. Les jours précédens, ils n'avoient point passé les lieux étroits, et c'étoit là qu'ils avoient combattu. Mais ce jour-là le combat s'engagea dans un espace plus étendu, et il y périt un grand nombre de Barbares. Leurs Officiers, postés derrière les rangs le (*a*) fouet à la main, frappoient les soldats, et

(*a*) Voyez ci-dessus, §. XXI, note 50, et §. LVI, note 96. *Voyez* aussi ma traduction de la Retraite des Dix-Mille, liv. III, tom. I, page 229, note 33.

les animoient continuellement à marcher. Il en tomboit beaucoup dans la mer, où ils trouvoient la fin de leurs jours; il en périssoit un plus grand nombre sous les pieds de leurs propres troupes; mais on n'y avoit aucun égard. Les Grecs s'attendant à une mort certaine de la part de ceux qui avoient fait le tour de la montagne, employoient tout ce qu'ils avoient de forces contre les Barbares, comme des gens désespérés, et qui ne font aucun cas de la vie. Déjà la plupart avoient leurs piques brisées, et ne se servoient plus contre les Perses que de leurs épées.

CCXXIV. Léonidas fut tué dans cette action, après avoir fait des prodiges de valeur. Il y périt aussi d'autres Spartiates d'un mérite (345) distingué. Je me suis informé de leurs noms, et même de ceux des trois cents. Les Perses perdirent aussi beaucoup de gens de marque, et entr'autres Abrocomès et Hypéranthès, tous deux fils de Darius. Ce Prince les avoit eus de Phratagune, fille d'Artanès, lequel étoit frère de Darius, fils d'Hystaspes et petit-fils d'Arsames. Comme Artanès n'avoit pas d'autres enfans, tous ses biens passèrent avec elle à Darius.

CCXXV. Ces deux frères de Xerxès périrent dans cet endroit les armes à la main. Le combat (346) fut très-violent sur le corps de (347) Léonidas. Les Perses et les Lacédémoniens se repoussèrent alternativement; mais enfin les Grecs mirent quatre fois en fuite les ennemis, et par

leur valeur, ils retirèrent de la mêlée le corps de ce Prince. Cet avantage dura jusqu'à l'arrivée des troupes conduites par Ephialtes. A cette nouvelle la victoire (348) changea de parti. Les Grecs regagnèrent l'endroit le plus étroit du défilé; puis ayant passé la muraille, et leurs rangs toujours serrés, ils se tinrent tous, excepté les Thébains, sur la colline qui est à l'entrée du passage, et où se voit aujourd'hui le lion (349) de pierre érigé en l'honneur (350) de Léonidas. Ceux à qui il restoit encore des épées s'en servirent pour leur défense, les autres combattirent avec les mains nues et les (351) dents; mais les (352) Barbares les attaquant les uns de front, après avoir renversé la muraille, les autres de toutes parts, après les avoir environnés, les enterrèrent sous un monceau de traits.

CCXXVI. Quoique les Lacédémoniens et les Thespiens se fussent conduits en gens de cœur, on dit cependant que Diénécès de Sparte les surpassa tous. On rapporte de lui un mot remarquable. Avant la bataille, ayant entendu dire à un Trachinien (352*) que le soleil seroit obscurci par les flèches des Barbares, tant étoit grande leur multitude, il répondit sans s'épouvanter, et comme un homme qui ne tenoit aucun compte du nombre des ennemis : « Notre Hôte de Trachinie nous an- » nonce toutes sortes d'avantages; si les Mèdes » cachent le soleil, on combattra à l'ombre, sans » être exposé à son ardeur ». On rapporte aussi

du même Diénécès plusieurs autres traits pareils, qui sont comme autant de monumens qu'il a laissés à la postérité.

CCXXVII. Alphée et Maron, fils d'Orsiphante, tous deux Lacédémoniens, se distinguèrent le plus après Diénécès; et parmi les Thespiens, Dithyrambus, fils d'Harmatidès, acquit le plus de gloire.

CCXXVIII. Ils furent tous enterrés au même endroit où ils avoient été tués, et l'on voit sur leur tombeau cette inscription, ainsi que sur le monument de ceux qui avoient péri avant que Léonidas eût renvoyé les Alliés. « Quatre mille » Péloponnésiens combattirent autrefois dans ce » lieu contre trois millions d'hommes ». Cette inscription regarde tous ceux qui eurent part à l'action des Thermopyles; mais celle-ci est pour les Spartiates en particulier : « Passant, va dire » aux Lacédémoniens que nous reposons ici, » pour avoir obéi à leurs (353) loix ». En voici une pour le Devin Mégistias : « C'est ici le monu- » ment de l'illustre Mégistias, qui fut autrefois » tué par les Mèdes, après qu'ils eurent passé le » Sperchius. Il ne put se résoudre à abandonner » les Chefs de Sparte, quoiqu'il sût avec certitude » que les Parques venoient fondre sur lui ».

Les (*a*) Amphictyons firent graver ces inscriptions sur des colonnes, afin d'honorer la mé-

---

(*a*) Voyez sur les Amphictyons, liv. v, §. LXII, note 146.

moire de ces braves gens. J'en excepte l'inscription du Devin Mégistias, que fit, par amitié pour lui, Simonides, fils de Léoprépès (354).

CCXXIX. On assure qu'Eurytus et Aristodémus, tous deux du corps des trois cents, pouvant conserver leur vie, en se retirant d'un commun accord à Sparte, puisqu'ils avoient été renvoyés du camp par Léonidas, et qu'ils étoient détenus au lit à Alpènes, pour un grand mal d'yeux, ou revenir au camp, et mourir avec les autres, s'ils ne vouloient pas du moins retourner dans leur patrie; on assure, dis-je, qu'ayant la liberté de choisir, ils ne purent jamais s'accorder, et furent toujours partagés d'opinions: qu'Eurytus, sur la nouvelle du circuit des Perses, demanda ses armes, et que s'en étant revêtu, il ordonna à son Hilote de le conduire sur le champ de bataille; qu'aussi-tôt après l'Hilote prit la fuite, et que le maître s'étant jeté dans le fort de la mêlée, perdit la vie, tandis qu'Aristodémus restoit lâchement à Alpènes. Si Aristodémus, étant lui seul incommodé de ce mal d'yeux, se fût retiré à Sparte, ou s'ils y fussent retournés tous deux ensemble, il me semble que les Spartiates n'auroient point été irrités contre eux. Mais l'un ayant perdu la vie, et l'autre n'ayant pas voulu mourir, quoiqu'il eût les mêmes raisons, ils furent forcés de lui faire sentir tout le poids de leur colère.

CCXXX. Quelques-uns racontent qu'Aristodémus se sauva à Sparte de la manière et sous le

prétexte que nous avons dit. Mais d'autres prétendent que l'armée (355) l'ayant député pour quelque affaire, il pouvoit revenir à temps pour se trouver à la bataille, mais qu'il ne le voulut pas, et qu'il demeura long-temps en route, afin de conserver ses jours. On ajoute que son collègue revint pour le combat, et fut tué.

CCXXXI. Aristodémus fut, à son retour à Lacédémone, accablé de reproches et couvert d'opprobre; on le regarda comme un homme infâme. Personne ne voulut ni lui parler, ni lui donner du feu, et il eut l'ignominie d'être surnommé le lâche. Mais depuis, il répara sa faute (*a*) à la bataille de Platées.

CCXXXII. On dit que Pantitès, du corps des trois cents, survécut à cette défaite. Il avoit été député en Thessalie; mais à son retour à Sparte, se voyant (356) déshonoré, il s'étrangla lui-même.

CCXXXIII. Les Thébains, commandés par Léontiades, combattirent contre l'armée du Roi tant qu'ils furent avec les Grecs, et qu'ils s'y virent forcés. Mais dès qu'ils eurent reconnu que la victoire se déclaroit pour les Perses, et que les Grecs, qui avoient suivi Léonidas, se pressoient de se rendre sur la colline, ils se séparèrent d'eux, et s'approchèrent des Barbares en leur tendant les mains. Ils leur dirent en même temps

---

(*a*) Voyez liv. IX, §. LXX.

qu'ils étoient attachés aux intérêts des Perses, qu'ils avoient été des premiers à donner au Roi la terre et l'eau, qu'ils étoient venus aux Thermopyles malgré eux, et qu'ils n'étoient point cause de l'échec que le Roi y avoit reçu. La vérité de ce discours, appuyée du témoignage des Thessaliens, leur sauva la vie; mais ils ne furent pas heureux du moins en tout. Car les Barbares qui les prirent, en tuèrent quelques-uns à mesure qu'ils approchoient; le plus grand nombre fut marqué (*a*) par l'ordre de Xerxès, à commencer par Léontiades, leur Général. Son fils Eurymachus, qui s'empara dans la suite de Platées avec quatre cents Thébains qu'il commandoit, fut tué (357) par les habitans de cette ville.

CCXXXIV. Telle fut l'issue du combat des Thermopyles. Xerxès ayant mandé Démarate, lui adressa le premier la parole en ces termes: « Démarate, vous êtes un homme de bien, et la » vérité de vos discours m'en est une preuve. Car » tout ce que vous m'avez dit, s'est trouvé con» firmé par l'événement. Mais apprenez-moi » maintenant combien il reste encore de Lacé» démoniens, et combien il peut y en avoir qui » soient aussi braves que ceux-ci, ou s'ils le sont » tous également. Seigneur, répondit Démarate, » les Lacédémoniens en général sont en grand » nombre, et ils ont beaucoup de villes. Mais il

(*a*) Dans le grec: *Furent marqués des marques Royales.*

» faut vous instruire plus particulièrement de ce » que vous souhaitez. Sparte, capitale du pays » de Lacédémone, contient environ huit mille » hommes, qui ressemblent tous à ceux qui ont » combattu ici. Les autres Lacédémoniens, quoi» que braves, ne les égalent pas. Apprenez-moi » donc, reprit Xerxès, par quel moyen nous pour» rons les subjuguer avec le moins de peine : car » puisque vous avez été leur Roi, vous connois» sez quels sont leurs desseins ».

CCXXXV. « Grand Roi, répondit Démarate, » puisque vous me demandez avec confiance mon » avis, il est juste que je vous fasse part de celui » que je crois le meilleur. Envoyez trois cents » vaisseaux de votre flotte sur les côtes de la La» conie. Près de ces côtes est une île qu'on ap» pelle Cythère. Chilon, l'homme le plus sage » que nous ayons eu, disoit qu'il seroit avanta» geux aux Spartiates qu'elle fût au fond des » eaux : car il s'attendoit toujours qu'elle donne» roit lieu à quelque projet pareil à celui dont » je vous parle ; non qu'il prévît dès-lors votre » expédition, mais parce qu'il craignoit égale» ment toute armée (358) navale. Que votre flotte » parte de cette île pour répandre la terreur sur » les côtes de la Laconie. Les Lacédémoniens » ayant la guerre à leur porte et chez eux, il n'est » pas à craindre qu'ils donnent du secours au » reste des Grecs, quand vous les attaquerez avec » votre armée de terre. Le reste de la Grèce as-

» servi,

» servi, la Laconie seule sera trop foible pour » vous résister. Si vous ne prenez pas ce parti, » voici à quoi vous devez vous attendre. A l'en» trée du Péloponnèse est un isthme étroit, où » tous les Péloponnésiens, assemblés et ligués » contre vous, vous livreront de plus rudes com» bats que ceux que vous avez eus à soutenir. Si » vous faites ce que je vous dis, vous vous ren» drez maître de cet isthme et de toutes leurs » villes ».

CCXXXVI. Achéménès, frère de Xerxès, et Général de l'armée navale, qui étoit présent à ce discours, et qui craignoit que le Roi ne se laissât persuader, prit la parole. « Seigneur, dit-il, je » vois que vous recevez favorablement les con» seils d'un homme jaloux de votre prospérité, » ou même qui trahit vos intérêts. Car tel est le » caractère ordinaire des Grecs; ils portent envie » au bonheur des autres, et détestent ceux qui » valent mieux qu'eux. Si dans la position où » nous nous trouvons, après avoir perdu quatre » cents vaisseaux par un naufrage, vous en en» voyez trois cents autres croiser sur les côtes du » Péloponnèse, les ennemis seront aussi forts que » nous. Si notre flotte ne se sépare point, elle » sera invincible, et les Grecs seront hors d'état » de lui résister. Les deux armées marchant en» semble, celle de mer portera du secours à celle » de terre, et celle-ci en donnera à la flotte. Si » vous les séparez, elles seront inutiles l'une à

» l'autre. Content de bien régler vos affaires, » ne (359) vous inquiétez pas de celles de vos » ennemis, n'examinez point de quel côté ils » porteront la guerre, quelles mesures ils pren- » dront, et quelles sont leurs forces. Ce soin » les regarde personnellement. Ne songeons de » même qu'à nos intérêts. Si les Lacédémoniens » livrent bataille aux Perses, ils ne (360) répa- » reront pas pour cela la perte qu'ils viennent » d'essuyer ».

CCXXXVII. « Achéménès, reprit Xerxès, » votre conseil me paroît juste, et je le suivrai. » Mais Démarate propose ce qu'il croit m'être le » plus avantageux, et quoique votre avis l'em- » porte sur le sien, je ne me persuaderai pas que » ce Prince soit mal intentionné. Ses discours » précédens, que l'événement a justifiés, me sont » garans de sa droiture. Qu'un homme soit jaloux » du bonheur de son concitoyen, qu'il ait contre » lui une haine secrète, et s'il n'a pas fait de » grands progrès dans la vertu, chose rare, qu'il » ne lui donne pas les conseils qu'il croira les » plus salutaires, je n'en serai pas surpris. Mais » un ami (*a*) est l'homme qui a le plus de bien- » veillance pour un ami qu'il voit dans la pros- » périté, et si celui-ci le consulte (361), il ne lui » donnera que d'excellens conseils. Démarate est

(*a*) Dans le grec : *Un hôte.*

» mon (*a*) ami, et je veux que dans la suite, on » s'abstienne (362) de mal parler de lui ».

CCXXXVIII. Xerxès ayant cessé de parler, passa à travers les morts. Ayant appris que Léonidas étoit Roi et Général des Lacédémoniens, il lui fit couper la tête et mettre son corps (363) en croix. Ce traitement m'est une preuve convaincante, entre plusieurs autres que je pourrois apporter, que Léonidas étoit, pendant sa vie, l'homme contre qui Xerxès étoit le plus animé. Sans cela, il n'auroit pas violé les loix par un tel acte d'inhumanité. Car de tous les hommes que je connoisse, il n'y en a point qui soient plus dans l'usage d'honorer ceux qui se distinguent par leur valeur que les Perses. Ces ordres furent exécutés par ceux à qui on les avoit donnés.

CCXXXIX. Mais revenons à l'endroit de cette Histoire que j'ai interrompu. Les Lacédémoniens apprirent les premiers que le Roi se disposoit à marcher contre la Grèce. Sur cet avis, ils envoyèrent à l'Oracle de Delphes, qui leur fit la réponse dont j'ai parlé un peu auparavant (*b*). Cette nouvelle leur parvint d'une façon singulière. Démarate, fils d'Ariston, réfugié chez les (*c*) Mèdes, n'étoit pas, comme je pense, et suivant toute sorte de vraisemblance, bien inten-

---

(*a*) Dans le grec : *Mon hôte.*
(*b*) §. ccxx.
(*c*) Les Perses.

tionné pour les Lacédémoniens. Ce fut lui cependant qui leur donna l'avis de la marche du Roi. Mais si ce fut par bienveillance ou pour les insulter, c'est ce que je laisse à penser. Quoi qu'il en soit, Xerxès s'étant déterminé à faire la guerre aux Grecs, Démarate, qui étoit à Suses, et qui fut informé de ses desseins, voulut en faire part aux Lacédémoniens. Mais comme les moyens lui manquoient, parce qu'il étoit à craindre qu'on ne le découvrît, il imagina cet artifice. Il prit des tablettes doubles, en ratissa la cire, et écrivit ensuite sur le bois de ces tablettes les projets du Roi. Après cela, il couvrit de cire les lettres, afin que ces tablettes n'étant point écrites, il ne pût arriver au porteur rien de fâcheux de la part de ceux qui gardoient les passages. L'envoyé de Démarate les ayant rendues aux Lacédémoniens, ils ne purent d'abord former aucune conjecture; mais Gorgo, fille de Cléomènes et femme de Léonidas, imagina, dit-on, ce que ce pouvoit être, et leur apprit qu'en enlevant la cire, ils trouveroient des caractères sur le bois. On suivit son conseil, et les caractères furent trouvés. Les Lacédémoniens lurent ces lettres, et les envoyèrent ensuite au reste des Grecs.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

HISTOIRE D'HÉRODOTE.

LIVRE HUITIÈME.

URANIE.

I. On dit que les choses se passèrent de la sorte. Voici maintenant quels sont les peuples qui composoient l'armée navale. Les Athéniens (1) fournirent cent vingt-sept vaisseaux, montés en partie par eux, et en (2) partie par les Platéens, dont le courage et le zèle suppléoient à leur peu d'expérience sur mer. Les Corinthiens en donnèrent quarante, et les Mégariens vingt. Les Chalcidiens en armèrent vingt que les Athéniens leur avoient prêtés. Les Eginètes en donnèrent dix-huit, les Sicyoniens douze, les Lacédémoniens dix, les Epidauriens huit, les Erétriens sept, les Trézéniens cinq, les Styréens deux, et les habitans de l'île de Céos deux, avec deux vaisseaux à cinquante rames, et les Locriens Opuntiens envoyèrent en outre au secours des Alliés sept vaisseaux à cinquante rames.

II. Tels étoient les peuples qui se rendirent à l'Artémisium, et le nombre des vaisseaux que chacun d'eux fournit. Ils montoient en tout à deux cent soixante-onze, sans compter les vaisseaux (*a*) à cinquante rames. Les Spartiates nommèrent Eurybiades, fils d'Euryclides, Commandant en chef de toute la flotte. Car les Alliés avoient déclaré qu'ils n'obéiroient pas aux Athéniens, et que s'ils n'avoient point à leur tête un Lacédémonien, ils se sépareroient de l'armée qui alloit s'assembler.

III. Dès le commencement, et même avant (3) que d'envoyer demander des secours en Sicile, il fut question de confier le commandement de la flotte aux Athéniens. Mais les Alliés s'y étant opposés, les Athéniens, qui avoient fort à cœur le salut de la Grèce, dont ils prévoyoient la ruine totale, s'ils disputoient le commandement, aimèrent mieux céder. Ils pensoient sagement. En effet, autant la paix l'emporte par ses avantages sur la guerre, autant une guerre civile est plus pernicieuse qu'une guerre étrangère, où toutes les parties de l'Etat concourent d'un commun accord. Persuadés de la vérité de cette maxime, les Athéniens ne s'opposèrent point aux Alliés, et cédèrent, pendant le temps seulement qu'ils eurent besoin de leur secours, comme ils le firent bien voir. Car le Roi repoussé, et lorsqu'on com-

---

(*a*) Il y en avoit neuf. *Voyez* le paragraphe précédent.

battoit déjà pour s'emparer de son pays, les Athéniens, prétextant l'arrogance (4) de Pausanias, enlevèrent le commandement aux Lacédémoniens. Mais cela ne se passa que long-temps après.

IV. Ceux des Grecs qui étoient alors à la rade d'Artémisium, ayant vu le grand nombre de vaisseaux arrivé aux Aphètes, que tout étoit plein de troupes, et que les affaires des Barbares prenoient une tournure à laquelle ils ne s'étoient pas attendus ; saisis de crainte, ils consultèrent entr'eux s'ils ne s'enfuiroient pas dans le centre de la Grèce. Les Eubéens, avertis du sujet de leur délibération, prièrent Eurybiades d'attendre quelque temps, jusqu'à ce qu'ils eussent mis en lieu de sûreté leurs enfans, leurs femmes et leurs esclaves. Mais n'ayant pu le persuader, ils allèrent trouver Thémistocles, qui commandoit les Athéniens, et moyennant (*a*) trente talens, ils l'engagèrent à faire rester la flotte devant l'Eubée, pour y livrer le combat naval.

V. Voici comment s'y prit Thémistocles pour retenir les Grecs. Il fit part à Eurybiades de cinq (*b*) talens, sans doute comme s'il les lui eût donnés de son propre argent. Celui-ci (5) gagné, il n'y avoit plus qu'Adimante (6), fils d'Ocytus, Commandant des Corinthiens, qui résistât, et

(*a*) 162,000 liv.
(*b*) 27,000 liv.

qui voulût mettre à la voile, et partir incessamment. « Adimante, lui dit Thémistocles avec » serment, vous ne nous abandonnerez point, » car je vous ferai de plus grands dons que ne » vous en feroit le Roi des Mèdes, pour vous en- » gager à vous séparer des Alliés ». Il accompagna ce discours de (*a*) trois talens, qu'il envoya au vaisseau d'Adimante. Les Généraux, ébranlés par ces présens, goûtèrent les raisons de Thémistocles, et l'on obligea les Eubéens. Thémistocles lui-même gagna beaucoup en gardant (7) secrètement le reste de l'argent. Ceux à qui il en avoit donné une partie, pensoient qu'il lui étoit venu d'Athènes pour l'usage qu'il en fit.

VI. Ainsi les Grecs demeurèrent sur les côtes d'Eubée, et la bataille s'engagea de la manière que je vais le raconter. Les Barbares avoient ouï dire que les Grecs n'avoient qu'un petit nombre de vaisseaux à la rade d'Artémisium. Ayant reconnu, en arrivant au point du jour aux Aphètes, la vérité de ce qu'on leur avoit dit, ils brûloient d'ardeur de les attaquer, dans l'espérance de les prendre. Ils ne furent pas cependant d'avis d'aller droit à eux, de crainte que les Grecs, les voyant venir, ne prissent la fuite, et ne leur échappassent sans doute à la faveur de la nuit; car les

(*a*) 16,200 liv. Il y a dans le grec : *trois talens d'argent.* Il donna encore un talent à un Athénien. Ainsi il lui resta la somme de 113,400 liv.

Perses

Perses se flattoient qu'il ne s'en sauveroit (8) pas un seul.

VII. Voici ce qu'ils imaginèrent pour faire réussir ce projet. Ayant fait choix de deux cents vaisseaux sur toute leur flotte, ils les envoyèrent par derrière l'île de Sciathos, avec ordre de faire le tour de l'Eubée, le long du cap Capharée et de Géræste, pour n'être pas apperçus de l'ennemi, et de se rendre ensuite dans l'Euripe, afin de l'envelopper. Ce détachement, arrivé en cet endroit, auroit bouché les derrières aux Grecs, tandis qu'eux-mêmes les auroient attaqués de front. Cette résolution prise, ils firent partir les vaisseaux destinés à cette entreprise. Quant à eux, ils n'avoient pas dessein d'attaquer ce jour-là les Grecs, ni même avant que ceux qui doubloient l'Eubée n'eussent donné le signal de leur arrivée. Ces vaisseaux partis, on fit le dénombrement de ceux qui étoient restés aux Aphètes.

VIII. Pendant que les Perses étoient occupés à ce dénombrement, Scyllias (9) de Scioné, le plus habile plongeur de son temps, qui avoit sauvé des richesses immenses aux Perses, dans leur naufrage (a) auprès du Mont Pélion, et qui s'en étoit approprié aussi beaucoup, songeoit depuis long-temps à passer du côté des Grecs, mais jusqu'alors il n'en avoit point trouvé l'oc-

(a) Il a été fait mention de ce naufrage, liv. VII, §. CLXXXVIII.

casion. Je ne sais pas avec certitude comment il se rendit auprès d'eux; mais si le fait qu'on rapporte est vrai, je le trouve bien surprenant. Car on dit qu'ayant plongé dans la mer aux Aphètes, il ne sortit point de l'eau qu'il ne fût arrivé à l'Artémisium. Il fit donc environ (10) quatre-vingts stades en nageant dans la mer. On raconte de ce même Scyllias plusieurs traits qui ont bien l'air d'être faux, et d'autres qui sont vrais. Quant au fait en question, je pense que Scyllias se rendit à l'Artémisium sur un esquif. Aussi-tôt après son arrivée, il apprit aux Généraux des Grecs les particularités (11) du naufrage des Perses, et les avertit qu'on avoit envoyé des vaisseaux pour doubler l'Eubée.

IX. Là-dessus les Grecs tinrent conseil, et entre plusieurs avis qu'on y proposa, celui-ci prévalut. Il fut décidé qu'on resteroit ce jour-là à l'endroit où l'on se trouvoit, et qu'on en partiroit après minuit, pour aller au-devant des vaisseaux qui doubloient l'Eubée. Cela fait, comme (12) ils ne virent venir personne contr'eux, ils allèrent vers les trois (13) heures après-midi, contre les Barbares, dans l'intention d'éprouver leur habileté dans les combats, et dans la (14) manœuvre en attaquant, en se retirant, et en revenant à la charge.

X. Les Généraux, et les simples soldats de la flotte de Xerxès voyant les Grecs venir à eux avec un si petit nombre de vaisseaux, les regardèrent

comme des insensés. Ils levèrent aussi l'ancre dans l'espérance de s'en rendre maîtres sans peine. Ils s'en flattoient avec d'autant plus de vraisemblance, qu'ils avoient l'avantage du côté du nombre, et que leurs vaisseaux étoient meilleurs voiliers que ceux des Grecs. Cette (15) supériorité les détermina à les envelopper de toutes parts. Ceux d'entre les Ioniens qui étoient bien intentionnés pour les Grecs, servoient à regret, et les voyoient investis avec d'autant plus de chagrin, qu'ils étoient persuadés qu'il n'en échapperoit pas un seul, tant ils leur paroissoient foibles. Ceux, au contraire, qui étoient (16) charmés de leur situation, s'empressoient à l'envi l'un de l'autre à qui prendroit le premier quelque vaisseau Athénien, dans l'espérance d'en être récompensé du Roi : car dans l'armée des Barbares, on faisoit plus de cas des Athéniens que de tous les autres Alliés.

XI. Au premier signal, les Grecs rangèrent d'abord les proues de leurs vaisseaux en face des Barbares, et rassemblèrent les poupes au milieu, les unes contre les autres. Au second, ils les attaquèrent de front, quoique dans un espace étroit, et prirent trente vaisseaux aux Barbares, dont l'un étoit monté par Philaon, fils de Chersis, et frère de Gorgus, Roi des Salaminiens, un des Capitaines des plus estimés de cette flotte. Lycomèdes d'Athènes, fils d'Æschreas, enleva le premier un vaisseau aux ennemis : aussi eut-il le

prix de la valeur. La victoire ne se déclara pour aucun des deux partis ; les avantages furent également compensés, et la nuit sépara les combattans. Les Grecs retournèrent à la rade d'Artémisium, et les Barbares aux Aphètes, après un succès bien différent de celui auquel ils s'étoient attendus. Parmi tous les Grecs au service du Roi, Antidore de Lemnos fut le seul qui passa du côté des Alliés pendant le combat. Les Athéniens lui donnèrent des terres dans l'île de Salamine, pour le récompenser de cette action.

XII. On étoit alors au milieu de l'été. Dès que la nuit fut venue, il tomba jusqu'au jour une pluie prodigieuse, accompagnée d'un tonnerre affreux, qui partoit du mont Pélion. Les flots et les vents poussèrent jusqu'aux Aphètes les corps morts avec les débris des vaisseaux. Ils venoient (*a*) heurter contre la proue, et embarrassoient l'extrémité des rames. Les soldats, effrayés de ce bruit, s'attendoient à tout instant à périr. Que de maux n'éprouvèrent-ils pas ! A peine avoient-ils eu le temps de respirer après la tempête du mont Pélion, qu'on leur avoit livré un rude combat, suivi d'un tonnerre affreux, d'une pluie impétueuse, et de courans qui se portoient avec violence dans la mer.

XIII. Cette nuit fut bien cruelle pour eux; mais elle le fut encore plus pour ceux qui avoient

(*a*) Dans le grec : *Ils tournoient.*

ordre de faire le tour de l'Eubée. Elle le fut d'autant plus, qu'ils étoient en mer lorsque la tempête s'éleva ; aussi périrent-ils (17) misérablement. Elle commença tandis qu'ils étoient vers les (*a*) écueils de l'Eubée. Emportés par les vents sans savoir en quel lieu ils étoient poussés, ils se brisèrent contre ces rochers. Tout cela arriva par la permission d'un Dieu, afin que la flotte des Perses se trouvât égale à celle des Grecs, ou qu'au moins elle n'eût pas une aussi grande supériorité du côté du nombre. Ainsi périt une partie de l'armée navale des Barbares contre les écueils de l'Eubée.

XIV. Les Barbares, qui étoient aux Aphètes, virent avec plaisir le jour paroître. Ils tinrent leurs vaisseaux tranquilles, et après les malheurs qu'ils avoient éprouvés, ils s'estimèrent heureux de goûter enfin le repos dans le moment présent. Cependant il vint aux Grecs un renfort de cinquante-trois vaisseaux Athéniens. Encouragés par ce secours, et par la nouvelle du naufrage des Barbares autour de l'Eubée, dont pas un n'étoit échappé, ils partirent dans le même temps que la veille, fondirent sur les vaisseaux Ciliciens, les détruisirent, et retournèrent à la rade d'Artémisium à l'entrée de la nuit.

XV. Le troisième jour, les Généraux des Barbares, indignés de se voir maltraités par un si

---

(*a*) Voyez liv. VI, note 161.

petit nombre de vaisseaux, et craignant la colère du Roi, n'attendirent point encore que les Grecs commençassent le combat; ils s'avancèrent vers le milieu du jour en s'animant mutuellement. Ces combats, par un hasard singulier, se donnèrent sur mer les mêmes jours que ceux des Thermopyles. L'Euripe étoit l'objet de tous les combats de mer, de même que le passage des Thermopyles l'étoit de tous ceux que livra sur terre Léonidas. Les Grecs s'exhortoient à ne point laisser pénétrer les Barbares dans la Grèce, et ceux-ci à détruire les armées Grecques, et à se rendre maîtres des passages.

XVI. Pendant que les vaisseaux de Xerxès s'avançoient en ordre de bataille, les Grecs se tenoient tranquilles à la rade d'Artémisium. Les Barbares, rangés en forme de croissant, les enveloppoient de tous côtés, afin de les prendre tous. Mais les Grecs allèrent à leur rencontre, et en vinrent aux mains. On combattit en cette journée à forces (18) égales; car la flotte de Xerxès s'incommodoit elle-même par sa propre grandeur, et par le nombre de ses vaisseaux, qui se heurtoient les uns les autres, et s'embarrassoient mutuellement. Elle résistoit cependant, et ne cédoit point. Quel opprobre en effet d'être mis en fuite par un petit nombre de vaisseaux! Les Grecs perdirent beaucoup de bâtimens, et un grand nombre d'hommes; mais la perte des Barbares fut beaucoup plus considérable. Telle fut l'issue de

ce combat, après lequel chacun (19) se retira de son côté.

XVII. Parmi les troupes navales de Xerxès, les Egyptiens acquirent le plus de gloire, et entre autres belles actions, ils prirent aux Grecs cinq vaisseaux avec les troupes qui les montoient. Du côté des Grecs, les Athéniens se distinguèrent le plus ; et parmi ceux-ci, Clinias (20), fils d'Alcibiades. Le vaisseau qu'il montoit, et sur lequel il y avoit deux cents hommes, lui appartenoit en propre, et il l'avoit armé à ses dépens.

XVIII. Les deux flottes s'étant séparées avec plaisir, se hâtèrent de regagner leurs rades respectives. Les Grecs retournèrent à l'Artémisium après le combat naval. Quoiqu'ils eussent en leur puissance et leurs morts, et les débris de leurs vaisseaux, cependant, comme ils avoient été fort maltraités, et particulièrement les Athéniens, dont la moitié des vaisseaux étoient endommagés, ils (21) délibérèrent s'ils ne se retireroient pas précipitamment dans l'intérieur de la Grèce.

XIX. Thémistocles avoit conçu que si on réussissoit à détacher de l'armée des Barbares les Ioniens et les Cariens, il seroit facile d'acquérir de la supériorité sur le reste. Tandis que les Eubéens menoient leurs troupeaux vers la mer, il assembla de ce côté les Chefs de l'armée, et leur dit qu'il pensoit avoir un moyen infaillible pour enlever au Roi les plus braves de ses Alliés. Il ne leur en découvrit pas davantage pour lors ; mais il ajouta

que dans l'état actuel, il falloit tuer aux Eubéens autant de bétail qu'on le pourroit, parce qu'il valoit mieux que leurs troupes en profitassent que celles des ennemis. Il leur recommanda aussi d'ordonner à leurs troupes d'allumer du feu, et qu'à l'égard du départ, il auroit soin de prendre le temps le plus favorable pour qu'ils pussent retourner en Grèce sans accident. Ce conseil fut approuvé. Aussi-tôt on alluma des feux, et l'on tomba sur les troupeaux.

XX. Les Eubéens n'avoient pas eu jusqu'alors plus d'égard pour l'Oracle de Bacis (22) que s'il n'eût rien signifié. Ils n'avoient ni transporté leurs effets hors de leur pays, ni fait venir les provisions nécessaires, comme l'auroient dû des gens menacés d'une guerre prochaine, et par cette conduite ils avoient mis leurs affaires dans une situation très-critique. Voici l'Oracle de Bacis qui les concernoit : « Lorsqu'un (23) Barbare captivera » la mer sous un joug de (*a*) cordes, éloigne tes » chèvres bêlantes des rivages de l'Eubée ». Comme ils n'avoient pas profité du sens de ces vers dans leurs maux actuels, et dans ceux qui les menaçoient, il devoit leur arriver les plus grands malheurs.

XXI. Sur ces entrefaites arrive l'espion de Trachis. Les Grecs en avoient deux, l'un à Artémisium ; il s'appeloit Polyas, et étoit d'Anticyre. Il

(*a*) Dans le grec : *De Byblos.*

avoit

avoit un vaisseau léger tout prêt, avec ordre de donner avis aux troupes des Thermopyles des accidens fâcheux (24) qui pourroient survenir à l'armée navale. Il y en avoit un autre auprès de Léonidas; c'étoit un Athénien nommé Abronychus, fils de Lysiclès; il étoit prêt à partir sur un vaisseau à trente rames, s'il arrivoit quelqu'échec aux troupes de terre, afin d'en avertir celles qui étoient à Artémisium. Cet Abronychus fit part à son arrivée du sort qu'avoient éprouvé Léonidas et son armée. Sur cette nouvelle, le départ ne fut plus différé, et l'on partit dans l'ordre où l'on se trouvoit, les Corinthiens les premiers, et les Athéniens les derniers.

XXII. Thémistocles ayant choisi parmi les vaisseaux Athéniens les meilleurs voiliers, se rendit avec eux aux endroits où il y avoit de l'eau potable, et y grava sur les rochers un avis que lurent le lendemain les Ioniens à leur arrivée à la rade d'Artémisium. Voici ce qu'il portoit: « Ioniens, » vous faites une action injuste en portant les ar- » mes contre vos pères, et en travaillant à asservir » la Grèce. Prenez plutôt notre parti; ou si vous » ne le pouvez, du moins retirez-vous du combat, » et engagez les Cariens à suivre votre exemple. » Si ni l'un ni l'autre n'est possible, et que le joug » de la nécessité vous retienne au service du Roi, » conduisez-vous du moins mollement dans l'ac- » tion; n'oubliez pas que nous sommes vos pères, » et que vous êtes la cause primitive de la guerre

» que nous avons aujourd'hui contre les Bar-» bares ». Thémistocles écrivit, à ce que je pense, ces choses dans une double vue. La première, afin que si le Roi n'en étoit point instruit, elles engageassent les Ioniens à changer de parti, et à se déclarer pour eux ; la seconde, afin que si Xerxès en étoit informé, et qu'on leur en fît un crime auprès de ce Prince, cet avis les lui rendît suspects, et qu'il ne s'en servît plus dans les combats de mer (*a*).

XXIII. Aussi-tôt après le départ des Grecs, un homme d'Histiée vint sur un esquif annoncer aux Barbares que les Grecs s'étoient enfuis d'Artémisium ; mais comme ils s'en défioient, ils le firent garder étroitement, et envoyèrent à la découverte quelques vaisseaux légers. Sur leur rapport, la flotte entière mit à la voile aux premiers rayons du soleil pour aller à Artémisium. Elle demeura en cet endroit jusqu'à midi, et se rendit ensuite à Histiée. Les Barbares s'emparèrent de cette ville à leur arrivée, et firent des courses dans l'Hellopie, et dans toutes les bourgades maritimes de l'Histiæotide.

XXIV. Tandis que les forces navales étoient dans l'Histiæotide, Xerxès leur dépêcha un Héraut, après qu'il eut achevé les préparatifs né-

---

(*a*) Il y a dans le grec, après cela : *Thémistocles écrivit ces choses*. Voyez liv. IX, §. XCVII, où Léotychides fait usage d'un pareil artifice.

cessaires concernant les morts. Voici en quoi consistoient ces préparatifs. Il avoit perdu vingt mille hommes aux combats des Thermopyles. Il en laissa environ mille sur le champ de bataille, et fit enterrer le reste dans de grandes fosses qu'on creusa à ce sujet. On recouvrit ensuite ces fosses avec de la terre qu'on entassa, et avec des feuilles, afin que l'armée navale ne s'apperçût de rien. Le Hérault étant arrivé à Histiée, fit assembler toutes les troupes, et leur parla en ces termes : « Alliés, » le Roi Xerxès permet à tous ceux d'entre vous » qui voudront quitter leur poste, de venir voir » comment il combat contre ces insensés qui se » flattoient de triompher de ses forces ».

XXV. Cette permission publiée, les bateaux devinrent extrêmement rares, tant il y eut de gens empressés de jouir de ce spectacle. Quand ils eurent fait le trajet, ils parcoururent le champ de bataille, et ayant examiné ces corps étendus par terre, ils crurent (25) qu'ils étoient tous Lacédémoniens et Thespiens, quoiqu'il y eût aussi des Hilotes. L'artifice dont avoit usé Xerxès au sujet des morts ne trompa personne, tant il étoit ridicule. On voyoit en effet sur le champ de bataille environ mille morts du côté des Barbares, et quatre mille Grecs transportés dans le même endroit, et entassés les uns sur les autres. L'armée navale s'occupa ce jour-là de ce spectacle ; le lendemain elle retourna à Histiée vers les vaisseaux, et Xerxès se mit en marche avec l'armée de terre.

XXVI. Quelques (26) Arcadiens en petit nombre passèrent du côté des Perses. Ils manquoient des choses nécessaires à la vie, et ne demandoient qu'à travailler. Ayant été conduits devant le Roi, quelques Perses, et l'un plus particulièrement encore que les autres, leur demandèrent à quoi s'occupoient alors les Grecs. « Maintenant, ré- » pondirent-ils, ils célèbrent (27) les jeux Olym- » piques, et regardent les exercices gymniques et » la course des chevaux ». Ce même Perse leur demanda encore quel étoit le prix des combats. « Une couronne d'olivier, dirent-ils ». On rapporte à cette occasion une expression généreuse de (*a*) Tritantæchmès, fils d'Artabane, qui le fit accuser par le Roi de lâcheté. Car ayant su que le prix ne consistoit point en argent, mais en une couronne (27*) d'olivier, il ne put s'empêcher de s'écrier devant tout le monde : « O Dieux! Mar- » donius, quels sont donc ces hommes que tu » nous mènes attaquer? insensibles à l'intérêt, ils » ne combattent que pour la (*b*) gloire » !

XXVII. Sur ces entrefaites, et aussi-tôt après l'échec reçu aux Thermopyles, les Thessaliens envoyèrent un Héraut aux Phocidiens, à qui ils avoient toujours voulu (28) beaucoup de mal,

---

(*a*) La plupart des éditions portent Tigranes. J'ai suivi le manuscrit de Sancroft, la traduction de Valla et les éditions de MM. Wesseling et Borheck.

(*b*) Αρετή signifie moins ce que nous appelons vertu, que le courage, la gloire, en un mot, les vertus militaires.

et principalement depuis leur dernière défaite. Ils étoient en effet entrés dans la Phocide, eux et leurs Alliés, avec toutes leurs forces, quelques années avant l'expédition du Roi de Perse; mais les Phocidiens les avoient battus et fort mal menés. Car les Thessaliens les tenant renfermés sur le Parnasse avec le Devin (29) Tellias d'Elée, celui-ci imagina ce stratagême. Il prit six cents des plus braves de l'armée, les blanchit avec du plâtre, eux et leurs (30) boucliers, et les envoya la nuit contre les Thessaliens, avec ordre de tuer tous ceux qui ne seroient pas blanchis comme eux. Les sentinelles les apperçurent les premières, et s'imaginant que c'étoit quelque prodige, elles en furent épouvantées. L'armée le fut tellement aussi, que les Phocidiens leur (31) tuèrent quatre mille hommes, dont ils enlevèrent les boucliers. Ils en offrirent la moitié à Abes, et l'autre moitié à Delphes; et de la dixième partie de l'argent qu'ils prirent après ce combat, ils firent faire les grandes statues qu'on voit autour du trépied devant le temple (*a*) de Delphes, et d'autres pareilles qu'ils ont consacrées à Abes.

XXVIII. Ce fut ainsi que les Phocidiens traitèrent l'infanterie Thessalienne qui les assiégeoit. Quant à la (32) cavalerie qui avoit fait une incursion sur leurs terres, ils la détruisirent sans

---

(*a*) Le Temple proprement dit, qui étoit dans l'enceinte sacrée ou ἱρὸν.

ressource. Près d'Hyampolis est un défilé par où l'on entre en Phocide. Ils creusèrent en cet endroit un grand fossé, y mirent des amphores vides, et l'ayant recouvert de terre, qu'ils eurent soin de mettre de niveau avec le reste du terrein, ils reçurent en ce poste les ennemis qui venoient fondre sur leur pays. Ceux-ci se jetant avec impétuosité sur les Phocidiens, comme s'ils eussent voulu les enlever, tombèrent sur les amphores, et leurs chevaux s'y brisèrent les jambes.

XXIX. Les Thessaliens, qui, depuis ce double échec, conservoient contre les Phocidiens une haine implacable, leur envoyèrent un Héraut. « Devenez enfin plus sages, Phocidiens, leur dit » le Héraut, et reconnoissez notre supériorité. » Jusqu'ici, tant que le parti des Grecs nous a » plu, nous avons toujours eu de l'avantage sur » vous; et aujourd'hui nous avons un si grand » crédit auprès du Roi, qu'il dépend de nous de » vous enlever vos terres, et de vous réduire en » esclavage. Quoique tout soit en notre pouvoir, » nous oublierons vos insultes, pourvu que vous » nous donniez (a) cinquante talens d'argent; » nous vous promettons à ce prix de détourner les » maux prêts à fondre sur votre pays ».

XXX. Ainsi leur parla le Héraut de la part des Thessaliens. Les Phocidiens étoient les seuls peuples de cette contrée qui n'eussent point épousé

(a) 270,000 liv. de notre monnoie.

le parti des Médes. La haine qu'ils portoient aux Thessaliens fut, comme je le conjecture, la seule raison qui les en empêcha, et je pense que si les Thessaliens avoient embrassé les intérêts des Grecs, les Phocidiens se seroient déclarés pour les Mèdes.

Les Phocidiens répondirent à cette sommation, qu'ils ne leur donneroient point d'argent; que s'ils vouloient changer de sentiment, il ne tenoit qu'à eux de se ranger du côté des Perses, de même que l'avoient fait les Thessaliens, mais que jamais de leur plein gré ils ne trahiroient la Grèce.

XXXI. Cette réponse irrita tellement les Thessaliens contre les Phocidiens, qu'ils servirent de guides au Roi, et le menèrent de la Trachinie dans la Doride. Le passage étroit de la Doride s'étend de ce côté-là entre la Méliade et la Phocide; il a environ trente stades de large. La (33) Doride portoit autrefois le nom de Dryopide; les Doriens (*a*) du Péloponnèse en sont originaires. Les Barbares entrèrent dans la Doride sans y faire aucun dégât; les habitans avoient embrassé leurs intérêts, et ce n'étoit pas l'avis des Thessaliens qu'on ravageât ce pays.

XXXII. De la Doride, ils passèrent dans la Phocide; mais ils n'en prirent point les habitans. Les uns s'étoient retirés avec tous leurs effets sur

---

(*a*) Dans le grec: *C'est la Métropole des Doriens du Péloponnèse.* Strabon s'exprime de même, liv. IX, pag. 663, B.

le Parnasse, dont (34) la cime, qu'on appelle Tithorée, et sur laquelle est bâtie (35) la ville de Néon, peut contenir beaucoup de monde : les autres, en plus grand nombre, s'étoient réfugiés chez les Locriens Ozoles, dans Amphissa, ville située (36) au-dessus de la plaine de Crisa. Les Barbares, conduits par les Thessaliens, parcoururent la Phocide entière, coupant les arbres et mettant le feu par-tout, sans épargner ni les villes, ni les temples.

XXXIII. Ils portèrent leurs ravages le long du Céphisse, et réduisirent en cendres, d'un côté Drymos, d'un autre Charadra, Erochos, Téthronium, Amphicée, (37) Néon, Pédiées, Tritées, Elatée, Hyampolis, Parapotamies, et Abes, où l'on voyoit un temple dédié à Apollon, remarquable par ses richesses, ses trésors (38), et la grande quantité d'offrandes qu'on y avoit faites, et où en ce temps-là il y avoit un Oracle, comme il y en a encore un aujourd'hui. Les Barbares brûlèrent ce temple après l'avoir pillé, et ayant poursuivi les Phocidiens, ils en prirent quelques-uns près des montagnes. Ils firent aussi prisonnières quelques femmes, que firent périr le grand nombre de soldats qui assouvirent avec elles leur brutalité.

XXXIV. Après avoir passé le pays (39) des Parapotamiens, les Barbares arrivèrent à Panopées. Leur armée se partagea en cet endroit en deux corps, dont le plus considérable et le plus fort s'achemina vers Athènes sous la conduite de Xerxès,

Xerxès, et entra par la Béotie sur les terres des Orchoméniens. Les Béotiens avoient tous pris le parti des Perses; Alexandre sauva leurs villes en y distribuant des Macédoniens, afin de faire voir à Xerxès qu'ils avoient embrassé ses intérêts. Telle fut la route que prit cette partie de l'armée des Barbares.

XXXV. Les autres troupes, ayant à leur droite le mont Parnasse, marchèrent avec leurs guides vers (40) le temple de Delphes. Ils ravagèrent tout ce qu'ils rencontrèrent sur leur route de la dépendance de la Phocide, et mirent le feu aux villes des Panopéens, des Dauliens et des (41) Eolides. Ils avoient pris ce chemin après s'être séparés du reste de l'armée, dans le dessein de piller le temple de Delphes, et d'en présenter les trésors à Xerxès. Ce Prince avoit, comme je l'ai appris, une plus grande connoissance de toutes les choses précieuses qui s'y trouvoient, que de celles qu'il avoit laissées dans ses palais, parce que plusieurs personnes l'entretenoient sans cesse des richesses qu'il contenoit, et principalement des offrandes de Crésus, fils d'Alyattes.

XXXVI. Les Delphiens, effrayés de cette nouvelle, consultèrent l'Oracle, et lui demandèrent s'il falloit enfouir en terre les trésors sacrés, ou les transporter dans un autre pays. Le Dieu voulant (42) les dissuader de faire l'un ou l'autre, leur répondit qu'il étoit assez puissant pour protéger son propre bien. Sur cette réponse,

les Delphiens ne s'occupèrent que d'eux-mêmes; ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfans au-delà du golfe de Corinthe, dans l'Achaïe; quant à eux, la plupart se réfugièrent sur les sommets du Parnasse, et dans l'antre (43) de Corycie, où ils transportèrent leurs (44) effets; d'autres se retirèrent à Amphissa dans la Locride : enfin tous les Delphiens abandonnèrent la ville, excepté soixante hommes et le Prophète (45).

XXXVII. Lorsque les Barbares furent assez près de Delphes pour en appercevoir le Temple, le Prophète, nommé Acératus, remarqua que les armes sacrées, auxquelles il n'étoit point permis de toucher, avoient été transportées (46) hors du lieu saint, et qu'elles étoient devant le Temple. Aussi-tôt il alla annoncer ce prodige aux Delphiens qui étoient restés dans la ville. Mais quand les Barbares, hâtant leur marche, se furent avancés jusqu'au Temple de (47) Minerve Pronæa, il arriva des merveilles encore plus surprenantes que la précédente. On trouve avec raison bien étonnant que des armes aient été transportées d'elles-mêmes hors du temple; mais les autres prodiges qui vinrent ensuite, méritent encore plus notre admiration. Comme les Barbares approchoient du temple de Minerve Pronæa, la foudre (48) tomba sur eux, des quartiers de roche se détachant du sommet du Parnasse, et roulant avec un bruit horrible, en écrasèrent un grand nombre : en même temps l'on entendit

sortir du temple de Minerve Pronæa des voix et des cris de guerre.

XXXVIII. Tant de prodiges à-la-fois répandirent l'épouvante parmi les Barbares. Les Delphiens ayant appris leur fuite, descendirent de leurs retraites, et en tuèrent un grand nombre. Ceux qui échappèrent au carnage, s'enfuirent droit en Béotie. Ils racontèrent à leur retour, comme je l'ai appris, qu'outre ces prodiges, ils avoient vu, entr'autres choses merveilleuses, deux Guerriers d'une taille plus grande que l'ordinaire, qui les poursuivoient et les massacroient.

XXXIX. Les Delphiens disent que ce sont Phylacus et (49) Autonoüs, deux Héros du pays, à qui on a consacré des terres près du temple : celles de Phylacus sont sur le bord du chemin que tenoient les Perses, au-dessus du temple de Minerve Pronæa, et celles d'Autonoüs, près de la fontaine de Castalie, au pied du rocher (50) Hyampée. Les pierres qui tombèrent alors du Parnasse, subsistoient encore de mon temps dans le terrein consacré à Minerve Pronæa, où elles s'arrêtèrent après avoir roulé à travers l'armée des Barbares. Ce fut ainsi que le temple fut délivré, et que les Perses s'en éloignèrent.

XL. La flotte Grecque alla d'Artémisium à Salamine, où elle s'arrêta à la prière des Athéniens. Ceux-ci l'y avoient engagée, afin de pouvoir faire sortir de l'Attique leurs femmes et leurs enfans, et outre cela, pour délibérer sur le

parti qu'ils devoient prendre. Car se voyant frustrés de leurs espérances, il falloit nécessairement tenir conseil dans les conjonctures présentes. Ils avoient cru trouver les Péloponnésiens campés en Béotie, pour attaquer les Barbares avec toutes leurs forces, et néanmoins ils apprenoient que, ne pensant qu'à leur conservation et à celle du Péloponnèse, ils travailloient à fermer l'isthme d'une muraille, sans s'inquiéter du reste de la Grèce. Sur cette nouvelle, ils avoient prié les Alliés de demeurer près de Salamine.

XLI. Tandis que le reste de la flotte étoit à l'ancre devant Salamine, les Athéniens retournèrent dans leur pays. Ils firent (51) publier aussi-tôt après leur arrivée, que chacun eût à pourvoir, comme il pourroit, à la sûreté de ses enfans et de toute sa maison. Là-dessus, la plupart des Athéniens envoyèrent leurs familles à (52) Trézen, les autres à Egine et à Salamine. Ils se pressèrent de les faire sortir de l'Attique, afin d'obéir (53) à l'Oracle, et sur-tout par cette raison-ci. Les Athéniens disent qu'il y a dans le temple (54) de la citadelle un grand serpent, qui est le gardien et le protecteur de la forteresse; et comme s'il existoit réellement, ils lui présentent tous les mois des gâteaux au miel. Jusqu'à cette époque, les gâteaux avoient toujours été consommés, mais alors ils restèrent sans qu'on y eût touché. La Prêtresse l'ayant publié, les Athéniens se hâtèrent (55) d'autant plus de sortir de la ville, que

la Déesse abandonnoit aussi la citadelle. Lorsqu'ils eurent mis tout à couvert, ils s'embarquèrent, et se rendirent à la flotte des Alliés.

XLII. Le reste de la flotte Grecque, qui se tenoit à Pogon, port des Trézéniens, où elle avoit eu ordre de s'assembler, ayant appris que l'armée navale, revenue d'Artémisium, étoit à l'ancre devant Salamine, s'y rendit aussi. On eut donc en cet endroit beaucoup plus de vaisseaux qu'au combat d'Artémisium, et il s'y en trouva de la part d'un plus grand nombre de villes. Eurybiades de Sparte, fils d'Euryclides, qui avoit commandé à Artémisium, commandoit encore en cette occasion, quoiqu'il ne fût pas de la famille Royale. Les vaisseaux Athéniens étoient en beaucoup plus grand nombre, et les meilleurs voiliers de la flotte.

XLIII. Voici le dénombrement de cette flotte. Parmi les Péloponnésiens, les Lacédémoniens fournirent seize vaisseaux, les Corinthiens autant qu'ils en avoient (*a*) envoyé à Artémisium, les Sicyoniens quinze, les Epidauriens dix, les Trézéniens cinq, les Hermionéens trois. Tous ces peuples, excepté les Hermionéens, étoient Doriens et (*b*) Macednes; ils étoient venus d'Erinée, de Pinde, et en dernier lieu de la Dryopide. Quant aux Hermionéens, ils sont Dryopes; ils

---

(*a*) C'est-à-dire, quarante. *Voyez* ci-dessus, §. I.
(*b*) Voyez liv. I, §. LVI.

furent (56) autrefois chassés par Hercules et par les Méliens, du pays appelé aujourd'hui Doride. Telles étoient les forces des Péloponnésiens.

XLIV. Entre les Grecs du continent (*a*) extérieur, les Athéniens pouvoient être mis en parallèle avec tous les autres Alliés. Ils fournirent eux seuls (57) cent quatre-vingts vaisseaux, car les Platéens ne se trouvèrent pas avec eux au combat de Salamine, par la raison que je vais rapporter. Les Grecs étant arrivés à Chalcis après leur départ d'Artémisium, les Platéens descendirent de l'autre côté sur les terres de la Béotie, et se mirent à transporter dans des lieux sûrs leurs femmes (58), leurs enfans et leurs esclaves. Tandis qu'ils étoient occupés à les sauver, le reste de la flotte les abandonna. Dans le temps que les Pélasges possédoient le pays connu maintenant sous le nom d'Hellade, les Athéniens (*b*) étoient Pélasges, et on les appeloit (59) Cranaens; sous (60) Cécrops, on les nomma Cécropides, et Erechthéides (61) sous Erechthée, un de ses successeurs; Ion, fils de Xuthus, étant ensuite devenu leur Chef, ils prirent de lui le nom d'Ioniens.

(*a*) C'est-à-dire, du Continent qui est hors du Péloponnèse et au-delà de l'Isthme de Corinthe. BELLANGER.

(*b*) Quoi qu'en dise Hérodote, les Athéniens n'étoient pas Pélasges. *Voyez* notre Essai sur la Chronologie d'Hérodote, chap. VIII, §. XI.

XLV. Les Mégariens fournirent le même (a) nombre de vaisseaux qu'à Artémisium. Les (b) Ampraciates secoururent les Alliés de sept vaisseaux, et les Leucadiens, qui étoient Doriens et originaires de Corinthe, leur en donnèrent trois.

XLVI. Entre les Insulaires, les Eginètes envoyèrent (62) quarante-deux vaisseaux; ils en avoient encore quelques autres d'équipés, mais ils s'en servirent pour la garde de leur pays. Ceux qui combattirent à Salamine étoient excellens voiliers. Les Eginètes sont Doriens et originaires d'Epidaure : leur (63) île s'appeloit autrefois Œnone. Après les Eginètes, les Chalcidiens fournirent les vingt vaisseaux qui avoient combattu à Artémisium, et les Erétriens les sept qu'ils avoient eus en cette occasion. Ces peuples sont Ioniens. Après eux, vinrent ceux de Céos, avec le même (c) nombre qu'ils avoient eu à la journée d'Artémisium; ils sont Ioniens et originaires d'Athènes. Les Naxiens donnèrent quatre vaisseaux. Ils avoient été envoyés par leurs concitoyens, pour se joindre aux Mèdes, de même que les autres Insulaires; mais n'ayant aucun égard pour cet ordre, ils allèrent trouver les Grecs à la sollicitation de (64) Démocrite, qui commandoit alors un vaisseau, et qui jouissoit parmi les

---

(a) Ils en donnèrent vingt. *Voyez* ci-dessus, §. 1.

(b) Les Latins les appellent communément Ambraciens.

(c) Ils envoyèrent deux vaisseaux. *Voyez* ci-dessus, §. 1.

siens d'une grande considération. Les Naxiens sont Ioniens, et descendent des Athéniens. Les Styréens se rendirent aussi à Salamine avec le même nombre (*a*) de vaisseaux qu'ils avoient eu à Artémisium. Les Cythniens (65) n'avoient qu'un seul vaisseau et un (*b*) pentécontère : les uns et les autres sont Dryopes. Les Sériphiens, les (*c*) Siphniens, et ceux de Mélos servirent aussi, et furent les seuls d'entre les Insulaires qui n'eussent point donné au Barbare la terre et l'eau.

XLVII. Tous ces peuples se trouvèrent à Salamine ; ils habitent en-deçà des Thesprotiens et de l'Achéron : car les Thesprotiens sont limitrophes des Ampraciates et des Leucadiens, qui vinrent des extrémités de la Grèce à cette guerre. De tous ceux qui habitent au-delà de ces nations, il n'y eut que les Crotoniates qui donnèrent du secours à la Grèce, dans le péril qui la menaçoit. Ils envoyèrent un (66) vaisseau commandé par Phayllus, qui avoit été trois fois victorieux (67) aux jeux Pythiques. Les Crotoniates sont (68) Achéens d'extraction.

XLVIII. Tous ces peuples fournirent des trirèmes, excepté les Méliens, les Siphniens et les Sériphiens, qui équipèrent des vaisseaux à cinquante rames. Les Méliens, originaires de (69) Lacédémone,

(*a*) Ils en avoient eu deux. *Voyez* ci-dessus, §. I.

(*b*) Pentécontère, vaisseau à cinquante rames.

(*c*) Voyez liv. III, §. LVII, et la note 114.

Lacédémone, en donnèrent deux; les Siphniens et les Sériphiens, qui sont Ioniens et descendent des Athéniens, chacun un. Le nombre de ces vaisseaux alloit en tout à trois cent soixante et dix-huit (*a*), sans compter ceux qui étoient à cinquante rames.

XLIX. Quand ils furent arrivés à Salamine, les Commandans des villes dont je viens de parler tinrent conseil entr'eux. Eurybiades proposa que chacun dît librement son avis sur le lieu qui paroîtroit le plus propre à un combat naval, dans le pays dont ils étoient en possession. Il n'étoit déjà plus question de l'Attique, et les délibérations ne regardoient que le reste de la Grèce. La plupart des avis s'accordèrent à faire voile vers l'isthme, et à livrer bataille devant le Péloponnèse; et l'on apporta pour raison que si l'on étoit vaincu à Salamine, on seroit assiégé dans cette île, où l'on n'avoit aucun secours à espérer; au lieu que si l'on combattoit vers l'isthme, chacun pourroit se transporter de-là dans son propre pays.

L. Pendant que les Généraux du Péloponnèse agitoient cette question, un Athénien vint leur annoncer l'entrée des Perses dans l'Attique, et qu'ils mettoient le feu par-tout : car l'armée qui avoit pris avec Xerxès sa route par la Béotie, ayant brûlé Thespies, dont les habitans s'étoient

(*a*) Voyez ci-dessus, §. XLVI, note 62.

retirés dans le Péloponnèse, et Platées, étoit arrivée dans l'Attique, portant le ravage par-tout. Les Perses avoient mis le feu à Thespies et à Platées, parce qu'ils avoient appris des Thébains que ces deux villes n'étoient pas dans leurs intérêts.

LI. Les Barbares après avoir passé l'Hellespont, s'étoient arrêtés (70) un mois sur ses bords, y compris le temps qu'ils avoient employé à le traverser. S'étant ensuite mis en marche, ils étoient arrivés trois autres mois après dans l'Attique, sous l'archontat de Calliades. Ils prirent la ville, qui étoit abandonnée, et ne trouvèrent qu'un petit nombre d'Athéniens dans le (*a*) temple, avec les Trésoriers (71) du temple, et quelques pauvres gens, qui, ayant barricadé les portes et les avenues de la citadelle avec du bois, repoussèrent l'ennemi qui vouloit y entrer. Leur (72) pauvreté les avoit empêchés d'aller à Salamine, et d'ailleurs ils regardoient la (73) muraille de bois comme imprenable, suivant l'oracle rendu par la Pythie, dont ils croyoient avoir saisi le sens, s'imaginant que ce mur étoit l'asyle indiqué par l'Oracle, et non les vaisseaux.

LII. Les Perses assirent leur camp sur la colline qui est vis-à-vis de la citadelle, et que les Athéniens appellent (74) Aréopage (*b*), et en

(*a*) Le Temple de Minerve.
(*b*) Colline de Mars.

firent le siége de cette manière. Ils tirèrent contre les barricades des flèches garnies d'étoupes, auxquelles ils avoient mis le feu. Les assiégés, quoique réduits à la dernière extrémité, et trahis par leurs barricades (*a*), continuèrent cependant à se défendre, et ne voulurent point accepter les conditions d'accommodement que leur proposèrent les Pisistratides. Ils repoussèrent toujours l'ennemi, et lorsqu'il s'approcha des portes, entr'autres moyens de défense, ils roulèrent sur lui des pierres d'une grosseur prodigieuse. De sorte que Xerxès, ne pouvant les forcer, fut long-temps embarrassé sur ce qu'il devoit faire.

LIII. Enfin au milieu de ces difficultés, les Barbares s'apperçurent d'un passage : car il falloit, comme l'avoit prédit l'Oracle, que les Perses se rendissent maîtres de tout ce que possédoient les Athéniens sur le continent. Vis-à-vis de la citadelle, derrière les portes et le chemin par où l'on y monte, est un lieu escarpé, qui n'étoit pas gardé ; personne ne se seroit jamais attendu qu'on pût y gravir. Quelques Barbares le firent cependant, près de la chapelle (75) d'Agraulos, fille de Cécrops. Lorsque les Athéniens les virent (*b*) dans la citadelle, les uns se tuèrent en se précipitant du haut du mur, les autres se réfu-

---

(*a*) Le feu y avoit pris.

(*b*) Dans le grec : *Les virent montés.*

gièrent dans le (*a*) temple. Ceux des Perses qui étoient montés, allèrent d'abord aux portes, et les ayant ouvertes, ils tuèrent les supplians de la Déesse. Quand ils les eurent massacrés, ils pillèrent le temple, mirent le feu à la citadelle, et la réduisirent en cendres.

LIV. Lorsque Xerxès fut entièrement maître d'Athènes, il dépêcha à Suses un courier à cheval, pour apprendre à Artabane cet heureux succès. Le second jour après le départ du courier, il convoqua les bannis d'Athènes qui l'avoient suivi, et leur ordonna d'aller (*b*) à la citadelle, et d'y faire les sacrifices suivant leur usage, soit qu'un songe l'obligeât à leur donner ces ordres, soit qu'il lui vînt un scrupule sur ce qu'il avoit fait brûler le temple. Les bannis obéirent.

LV. Je vais dire maintenant ce qui m'a engagé à rapporter ces faits. (76) Erechthée, qu'on dit fils de la Terre, a dans cette citadelle un temple où l'on voit un (77) olivier et une (78) mer. Les Athéniens prétendent que Neptune et Minerve les y avoient placés comme un témoignage de la (*c*) contestation (79) qui s'étoit élevée entr'eux au sujet du pays. (*d*) Le feu qui brûla ce temple, consuma aussi cet olivier; mais le second

---

(*a*) Le Temple de Minerve.

(*b*) Dans le grec : *De monter.*

(*c*) Dans le grec : *Se disputant pour le Pays.*

(*d*) Dans le grec : *Il arriva que.*

jour après l'incendie, les Athéniens, à qui le Roi avoit ordonné d'offrir des sacrifices, étant (*a*) arrivés au temple, remarquèrent que la souche de l'olivier avoit poussé un rejeton (80) d'une (81) coudée de haut.

LVI. Les Grecs, assemblés à Salamine, ayant appris le sort de la citadelle d'Athènes, en furent tellement consternés, que quelques-uns des Généraux, sans attendre qu'on eût ratifié l'affaire proposée au conseil, se jetèrent sur leurs vaisseaux, firent hausser les voiles, dans le dessein de partir, et ceux qui étoient restés au conseil décrétèrent qu'il falloit combattre devant l'isthme. La nuit venue, ils sortirent du conseil, et remontèrent sur leurs vaisseaux.

LVII. Lorsque Thémistocles fut arrivé sur son bord, Mnésiphile (82) d'Athènes lui demanda quelle étoit la résolution du conseil, et sur ce qu'il apprit qu'il avoit été décidé qu'on se rendroit à l'Isthme, et qu'on livreroit bataille devant le Péloponnèse, il dit : « Si on lève l'ancre, si l'on » quitte Salamine, il ne se donnera point sur mer » de combat pour la patrie : personne ne retien- » dra les Alliés, Eurybiades lui-même ne le pourra » pas : ils s'en retourneront chacun dans leurs » villes ; la flotte se séparera, et la Grèce périra » faute d'un bon avis. Allez, et tâchez de faire » casser ce décret, s'il en est encore moyen, et

(*a*) Dans le grec : *Etant montés.*

» engagez par toutes les voies possibles Eury-
» biades à changer de sentiment, et à rester ici ».

LVIII. Thémistocles goûta fort ce conseil, et sans rien répondre, il alla sur-le-champ au vaisseau d'Eurybiades. Lorsqu'il fut arrivé, il lui dit qu'il venoit conférer avec lui sur les intérêts communs. Eurybiades le fit monter sur son bord, et lui demanda quel sujet l'amenoit. Alors Thémistocles s'asseyant auprès de lui, lui proposa l'opinion de Mnésiphile, comme si elle lui eût appartenu en propre, et y ajoutant beaucoup d'autres motifs, il le pria avec tant d'instance, qu'enfin il l'engagea à sortir de son vaisseau pour convoquer le conseil.

LIX. Quand les Généraux furent tous assemblés, avant qu'Eurybiades eût exposé le sujet pour lequel il les avoit convoqués, Thémistocles leur parla beaucoup en homme qui desiroit passionnément de faire passer son avis. Mais Adimante, fils d'Ocytus, Général des Corinthiens, l'interrompant : « Thémistocles, lui dit-il, on
» frappe avec des baguettes ceux qui, dans les
» jeux publics, partent avant les autres. Oui, re-
» partit Thémistocles en se justifiant, mais ceux
» (83) qui restent en arrière ne sont pas cou-
» ronnés ».

LX. Telle fut la réponse honnête qu'il fit au Général Corinthien. S'adressant ensuite à Eurybiades, il ne lui dit plus, comme auparavant, que dès qu'on auroit levé l'ancre de devant Sala-

mine, les Alliés se disperseroient; car il auroit cru manquer aux bienséances en accusant (84) quelqu'un en présence des Alliés. Mais il eut recours à d'autres motifs.

« Eurybiades, lui dit-il, le salut de la Grèce » est maintenant entre vos mains; vous la sau» verez, si, touché de mes raisons, vous livrez ici » bataille à l'ennemi, et si, sans vous laisser per» suader par ceux d'un avis contraire, vous ne » levez point l'ancre pour vous rendre à l'Isthme. » Ecoutez, et pesez les raisons de part et d'autre. » En donnant bataille à l'isthme, vous combat» trez dans une mer spacieuse, où il est dange» reux de le faire, nos vaisseaux étant plus pesans » et en moindre nombre que ceux des ennemis. » Mais quand même nous réussirions, vous n'en » perdriez pas moins Salamine, Mégares et Egine. » Car l'armée de terre des Barbares suivra celle » de mer, et par cette conduite, vous la mènerez » vous-même dans le Péloponnèse, et vous ex» poserez la Grèce entière à un danger mani» feste.

» Si vous suivez mon conseil, voici les avan» tages qui en résulteront. Premièrement en com» battant dans un lieu étroit avec un petit nombre » de vaisseaux contre un plus grand, nous rempor» terons, selon toutes les probabilités de la guerre, » une grande victoire; parce qu'un détroit nous » est autant avantageux que la pleine mer l'est » aux ennemis. Secondement, nous conserverons

» Salamine, où nous avons déposé nos femmes et » nos enfans. J'y trouve encore cet avantage-ci, » celui-là même que vous avez principalement » en vue. En demeurant ici, vous ne combattrez » pas moins pour le Péloponnèse que si vous » étiez près de l'Isthme. Par conséquent, si vous » êtes sage, vous ne mènerez point la flotte vers » le Péloponnèse.

» Si, comme du moins je l'espère, nous battons » sur mer les ennemis, ils n'iront point à l'isthme, » et s'en retourneront en désordre sans s'avancer » au-delà de l'Attique. Nous sauverons Mégares, » Egine et Salamine, où même un Oracle nous » prédit que nous les vaincrons. Quand (*a*) on » prend un parti conforme à la raison, on réussit » presque toujours ; mais lorsqu'on se décide » contre toute vraisemblance, Dieu même n'a pas » coutume de seconder nos vues ».

LXI. A ces mots, Adimante de Corinthe interrompt une seconde fois Thémistocles, lui impose silence, comme s'il n'eût eu ni feu ni lieu, détourne (85) Eurybiades d'aller de nouveau aux opinions en faveur d'un homme qui n'a plus de patrie, et l'assure qu'il ne le permettra que lorsque Thémistocles aura montré la sienne. Il faisoit ces reproches au Général Athénien, parce

(*a*) *Vigilando, agendo, bene consulendo, prospere omnia cedunt : ubi socordiæ tete atque ignaviæ tradideris ; nequidquam deos implores, irati infestique sunt.* Sallust. Bell. Catilin. §. LVI, pag. 421.

qu'Athènes

qu'Athènes étoit prise et au pouvoir des ennemis. Thémistocles ne pouvant (86) plus se contenir, dit beaucoup de choses dures à Adimante et aux Corinthiens, et leur fit voir que les Athéniens auroient une patrie et une ville plus (87) puissantes que la leur, tant qu'ils auroient (88) deux cents vaisseaux montés par leurs citoyens, puisqu'il n'y avoit point en Grèce d'Etat assez fort pour résister à leurs attaques.

LXII. S'adressant ensuite à Eurybiades : « En » restant à Salamine, lui dit-il avec encore plus » de véhémence, et en vous comportant en homme » de cœur, vous sauverez (89) la Grèce ; si vous » en partez, vous en serez le destructeur. Nos vais» seaux sont toute notre ressource dans cette » guerre. Suivez donc mon conseil ; mais si vous » refusez de le faire, nous nous transporterons » avec nos femmes, nos enfans et nos esclaves à » Siris en Italie, qui nous appartient depuis long» temps, et dont, suivant les Oracles, nous devons » être les fondateurs. Abandonnés par des Alliés » tels que nous, vous vous souviendrez alors de » mes paroles ».

LXIII. Ce discours fit changer (90) de résolution à Eurybiades. Pour moi, je pense qu'il en changea, parce qu'il craignoit de se voir abandonné des Athéniens, s'il menoit l'armée navale à l'Isthme ; car ceux-ci venant à se séparer, le reste de la flotte n'étoit plus assez fort pour résister aux attaques des Barbares. Il donna donc la

préférence à l'avis de Thémistocles, et il fut décidé qu'on combattroit à Salamine.

LXIV. Les Capitaines de la flotte, qui jusqu'alors s'étoient harcelés de paroles, se préparèrent à combattre en cet endroit, dès qu'Eurybiades en eut pris la résolution. Le jour parut, et au moment que le soleil se levoit, il y eut un tremblement de terre qu'on sentit aussi sur mer. Là-dessus, on fut d'avis d'adresser des prières aux Dieux, et d'appeler les Æacides au secours de la Grèce. Cette résolution prise, on fit des prières à tous les Dieux ; et de Salamine même, où l'on étoit alors, on invoqua Ajax et Télamon, et l'on envoya un vaisseau à (91) Egine, pour en (92) faire venir Æacus avec le reste des Æacides.

LXV. Dicéus d'Athènes, fils de Théocydes, banni, et jouissant alors d'une grande considération parmi les (*a*) Mèdes, racontoit que s'étant trouvé par hasard dans la plaine de Thria avec Démarate de Lacédémone, après que l'Attique, abandonnée par les Athéniens, eut éprouvé les ravages de l'armée de terre de Xerxès, il vit s'élever d'Eleusis une grande poussière, qui sembloit excitée par la marche d'environ trente mille hommes; qu'étonné de cette poussière, et ne sachant à quels hommes l'attribuer, tout-à-coup ils entendirent une voix qui lui parut le (93) mystique Iacchus. Il ajoutoit que Démarate n'étant

(*a*) Les Perses.

pas instruit des mystères d'Eleusis, lui demanda ce que c'étoit que ces paroles. « Démarate, lui » répondit-il, quelque grand malheur menace » l'armée du Roi, elle ne peut l'éviter. L'Attique » étant déserte, c'est une Divinité qui vient de » parler. Elle part d'Eleusis, et marche au secours » des Athéniens et des Alliés, cela est évident. Si » elle se porte vers le Péloponnèse, le Roi et son » armée de terre courront grand risque; si elle » prend le chemin de Salamine, où sont les vais- » seaux, la flotte de Xerxès sera en danger de » périr. Les Athéniens célèbrent tous les ans cette » fête en l'honneur de (*a*) Cérès et de Proserpine, » et l'on initie à ces (94) mystères tous ceux » d'entr'eux et d'entre les autres Grecs qui le de- » sirent. Les chants que vous entendez sont ceux » qui se chantent en cette fête en l'honneur d'Iac- » chus. Là-dessus Démarate lui dit, continuoit » Dicéus, soyez discret, et ne parlez de cela à qui » que ce soit; car si l'on rapportoit au Roi votre » discours, vous perdriez la tête, et ni moi, ni » personne ne pourroit obtenir votre grace. Restez » (95) tranquille, les Dieux prendront soin de » l'armée ».

Tel fut, disoit Dicéus, l'avis que lui donna Démarate. Il ajoutoit qu'après cette poussière et cette voix, il parut un nuage, qui, s'étant élevé, se porta à Salamine, vers l'armée des Grecs, et

(*a*) Il y a dans le grec : *De la mère et de la fille.*

qu'ils connurent par-là, Démarate et lui, que la flotte de Xerxès devoit périr. Tel étoit le récit de Dicéus, fils de Théocydes, qu'il appuyoit (96) du témoignage de Démarate, et de quelques autres personnes.

LXVI. Lorsque les troupes navales de Xerxès eurent considéré la perte (*a*) des Lacédémoniens, elles se rendirent de Trachis à Histiée, où elles s'arrêtèrent trois jours; elles traversèrent ensuite l'Euripe, et en trois autres jours elles se trouvèrent à Phalère. Les armées de terre et de mer des Barbares n'étoient pas moins nombreuses, à ce que je pense, à leur entrée dans l'Attique, qu'à leur arrivée aux Thermopyles et au promontoire Sépias. Car en la place de ceux qui avoient péri dans la tempête, au passage des Thermopyles, et au combat naval d'Artémisium, je mets tous les peuples qui ne suivoient pas encore le Roi, comme les Méliens (*b*), les Doriens, les Locriens, les Béotiens, qui accompagnèrent Xerxès avec toutes leurs forces, excepté les Thespiens et les Platéens. Il fut encore suivi par les Carystiens, les Andriens, les Téniens et les autres Insulaires, excepté les habitans des (97) cinq îles dont j'ai rapporté ci-devant les noms. En effet, plus Xerxès (*c*) avan-

---

(*a*) Voyez ci-dessus, §. XXIV.

(*b*) Les peuples de la Mélide ou Méliade, et non ceux de l'île Mélos.

(*c*) Dans le grec : *Le Perse.*

çoit en Grèce, et plus son armée grossissoit par le nombre des nations qui se joignoient à lui.

LXVII. Toutes ces troupes étant arrivées, les unes à Athènes, les autres à Phalère, excepté les Pariens, qui attendoient à Cythnos les événemens de la guerre, Xerxès lui-même se rendit sur la flotte pour conférer avec ses principaux Officiers, et pour savoir quels étoient leurs sentimens. Il s'assit sur son trône à son arrivée, et les Tyrans des différentes nations, et les Capitaines des vaisseaux qu'il avoit mandés, prirent place chacun suivant la dignité qu'ils tenoient de lui, le Roi de Sidon le premier, celui de Tyr ensuite, et le reste après eux. Quand ils se furent tous assis à leurs rangs, Xerxès voulant les sonder, leur fit demander par Mardonius s'il devoit donner bataille sur mer. Mardonius les interrogea tous, à commencer par le Roi de Sidon, et tous furent (98) d'avis de livrer bataille, excepté Artémise, qui lui adressa ces paroles.

LXVIII. « Mardonius, dites au Roi de ma part : » Seigneur, après les preuves que j'ai données de » ma valeur aux combats livrés sur mer près de » l'Eubée, et les belles actions que j'y ai faites, » il est juste que je vous dise mon sentiment, et » ce que je crois le plus avantageux à vos intérêts. » Je suis d'avis que vous épargniez vos vaisseaux, » et que vous ne donniez pas de combat naval, » parce que les Grecs sont autant supérieurs sur » mer à vos troupes que les hommes le sont aux

» femmes. Y a-t-il donc une nécessité absolue de
» risquer un combat sur mer ? N'êtes-vous pas
» maître d'Athènes, l'objet principal de cette ex-
» pédition ? le reste de la Grèce n'est-il pas en
» votre puissance ? personne ne vous résiste, et
» ceux qui l'ont fait ont eu le sort qu'ils méri-
» toient. Je vais vous dire maintenant de quelle
» manière tourneront, à mon avis, les affaires de
» vos ennemis. Si, au lieu de vous presser de com-
» battre sur mer, vous retenez ici vos vaisseaux
» à la rade, ou si vous avancez vers le Pélopon-
» nèse, vous viendrez facilement à bout, Seigneur,
» de vos projets ; car les Grecs ne peuvent pas
» faire une longue résistance : vous les dissiperez,
» et ils s'enfuiront dans leurs villes ; car ils n'ont
» point de vivres dans cette île, comme j'en suis
» bien informée ; et il n'est pas vraisemblable que,
» si vous faites marcher vos troupes de terre vers
» le Péloponnèse, les Péloponnésiens qui sont
» venus à Salamine y restent tranquillement ; ils
» ne se soucieront pas de combattre pour les Athé-
» niens. Mais si vous précipitez la bataille, je crains
» que la défaite de votre armée de mer n'entraîne
» encore après elle celle de vos troupes de terre.
» Enfin, Seigneur, faites attention que les bons
» maîtres ont ordinairement de mauvais esclaves,
» et que les méchans en ont de bons. Vous êtes
» le meilleur de tous les Princes, mais vous avez
» de mauvais esclaves parmi ceux que l'on compte
» au nombre de vos Alliés, tels que les Egyptiens,

» les Cypriens, les Ciliciens et les Pamphyliens, » peuples (99) lâches et méprisables ».

LXIX. Les amis d'Artémise craignoient que le discours qu'elle avoit tenu à Mardonius ne lui attirât quelque disgrace de la part du Roi, parce qu'elle tâchoit de le détourner de combattre sur mer. Ceux qui lui portoient envie, et qui étoient jaloux de ce que ce Prince l'honoroit plus que tous les autres Alliés, furent charmés de sa réponse, ne doutant pas qu'elle n'occasionnât sa perte. Lorsqu'on eut fait à Xerxès le rapport des avis, celui d'Artémise lui fit beaucoup de plaisir. Il regardoit auparavant cette Princesse comme une femme de mérite; mais en cette occasion, il en fit encore un plus grand éloge. Cependant il voulut qu'on suivît l'avis du plus grand nombre, et comme il pensoit que ses troupes n'avoient pas fait leur devoir de propos délibéré dans le combat près de l'Eubée, parce qu'il ne s'y étoit pas trouvé, il se disposa à être spectateur de celui de Salamine.

LXX. L'ordre du départ donné, la flotte des Perses s'avança vers Salamine, et se rangea à loisir en ordre de bataille. Le peu de jour qui restoit alors leur fit différer l'attaque, et la nuit étant survenue, on s'y prépara pour le lendemain. Cependant la frayeur s'empara des Grecs, et surtout des Péloponnésiens. Ils craignoient, parce qu'ils étoient sur le point de combattre à Salamine pour les Athéniens, et que, s'ils perdoient

la bataille, on ne les assiégeât dans l'île, tandis que leur pays seroit sans défense.

LXXI. L'armée de terre des Barbares partit cette même nuit pour le Péloponnèse, quoiqu'on eût mis tout en usage pour l'empêcher d'y pénétrer par le continent. Car les Péloponnésiens n'eurent pas plutôt appris la défaite et la mort de Léonidas et de ses troupes aux Thermopyles, qu'ils accoururent de toutes leurs villes à l'Isthme, sous la conduite de Cléombrote, fils d'Anaxandrides et frère de Léonidas.

Lorsqu'ils furent à l'Isthme, ils bouchèrent avec de la terre le chemin de (100) Sciron, et suivant la résolution prise dans le conseil, ils travaillèrent ensuite à fermer d'un mur l'Isthme d'un bout à l'autre. L'ouvrage avançoit beaucoup, et personne, parmi tant de milliers d'hommes, ne s'exemptoit du travail. Les uns portoient des pierres, les autres des briques, du bois, (*a*) du sable; l'ouvrage ne discontinuoit ni jour ni nuit.

LXXII. Ceux d'entre les Grecs qui marchèrent avec toutes leurs forces à la défense de l'Isthme furent les Lacédémoniens, tous les Arcadiens, les (101) Eléens, les Corinthiens, les Sicyoniens, les Epidauriens, les Phliasiens, les Trézéniens et les Hermionéens. Tels sont les peuples qui, effrayés du péril dont la Grèce étoit menacée,

(*a*) Dans le grec : *Des hottes pleines de sable.*

vinrent

vinrent à son secours. Quant au reste des Péloponnésiens, ils ne s'en inquiétèrent en aucune manière, et restèrent chez eux, quoique les jeux Olympiques et les fêtes (*a*) Carniènes fussent déjà passés.

LXXIII. Il y a dans le Péloponnèse sept nations différentes. Deux, originaires du pays, occupent encore aujourd'hui le même canton qu'elles habitoient autrefois : ce sont les Arcadiens et les Cynuriens. Une troisième, celle des Achéens, n'est point sortie (102) du Péloponnèse, mais du canton où elle demeuroit, pour se fixer dans un autre. Les quatre autres nations, les Doriens, les Etoliens, les Dryopes et les Lemniens, sont étrangères. Les Doriens ont beaucoup de villes célèbres; les Etoliens (103) n'ont que celle d'Elis; les Dryopes possèdent Hermione et Asine (104) vers Cardamyle de Laconie. Les Paroréates sont tous Lemniens (105). Les Cynuriens, quoiqu'Autochthones, paroissent (106) Ioniens à quelques-uns; avec le temps, ils sont devenus Doriens sous la domination des Argiens, ainsi que les (107) Ornéates et leurs voisins. Toutes les villes de ces sept nations, excepté celles dont j'ai parlé (*b*), se séparèrent de la cause commune; et s'il m'est permis de dire librement ma pensée, ils le firent par attachement pour les Mèdes (*c*).

(*a*) Voyez sur ces Fêtes, liv. VII, §. CCVI, note 329.

(*b*) §. LXXII.

(*c*) Les Perses.

LXXIV. Les Grecs qui étoient à l'Isthme, s'occupoient de ce travail avec autant d'ardeur que si c'eût été leur dernière ressource, et qu'ils eussent perdu l'espoir de se distinguer sur mer. Ceux qui étoient à Salamine, apprenant la marche (108) des Barbares, étoient également saisis de crainte, quoique ce fût moins pour eux-mêmes que pour le Péloponnèse. Etonnés de l'imprudence d'Eurybiades, ils se communiquèrent d'abord en secret ce qu'ils en pensoient; mais enfin ils éclatèrent, et il fallut assembler le conseil. La même question fut beaucoup agitée; les uns furent d'avis de cingler vers le Péloponnèse, et de s'exposer plutôt pour sa défense que de rester à Salamine, et d'y combattre pour un pays déjà subjugué: les Athéniens, les Eginètes et les Mégariens soutinrent, au contraire, qu'il falloit livrer bataille à l'endroit où l'on se trouvoit.

LXXV. A peine Thémistocles se fût-il apperçu de la supériorité que prenoit l'avis des Péloponnésiens, qu'il sortit secrètement du conseil, et qu'il dépêcha dans une barque à la flotte des (a) Mèdes un exprès, avec des instructions sur ce qu'il devoit leur dire. Cet Envoyé s'appeloit Sicinnus; il étoit son domestique, et précepteur de ses enfans. Quelque temps après cette guerre, Thémistocles l'enrichit, et le fit recevoir parmi les citoyens de Thespies, lorsqu'ils accordèrent

(a) Des Perses.

le droit de cité à différentes personnes. Arrivé avec sa barque à la flotte des Perses, Sicinnus adressa ce discours à leurs Chefs. « Le Général des » Athéniens, qui est bien intentionné pour le » Roi, et qui préfère le succès de vos armes à celui » des Grecs, m'a dépêché vers vous à leur insu, » avec ordre de vous dire que les Grecs, effrayés, » délibèrent s'ils ne prendront point la fuite. Il » ne tient donc qu'à vous de faire la plus belle » action du monde, à moins que par votre négli- » gence vous ne les laissiez échapper. Ils ne sont » point d'accord entr'eux, et au lieu de résister, » vous verrez (*a*) les deux partis aux prises l'un » contre l'autre, et se détruire mutuellement ». Cet avis donné, Sicinnus se retira sur-le-champ.

LXXVI. Comme ce conseil leur parut sincère, ils firent d'abord passer un grand nombre de Perses dans la petite île de Psyttalie, située entre Salamine et le continent; ensuite, quand on fut au milieu de la nuit, l'aile de leur armée navale qui regardoit l'occident avança (109) vers Salamine, afin d'envelopper les Grecs, et les vaisseaux qui étoient autour de Céos et de Cynosure levèrent l'ancre, et couvrirent tout le détroit jusqu'à Munychie. Ils avoient fait avancer leur flotte en cet ordre, afin d'empêcher les Grecs de se sauver, et que les tenant investis à Salamine, ils

(*a*) Dans le grec : *Ceux qui sont pour vous et ceux qui sont contre.*

tirassent vengeance des batailles d'Artémisium. Quant au débarquement des Perses à Psyttalie, on l'avoit fait, parce que cette île étant dans le détroit où devoit se donner la bataille, et les hommes et les vaisseaux endommagés devant naturellement s'y rendre après que l'action auroit été engagée, ils auroient pu sauver les leurs et tuer leurs ennemis. Ils firent ces dispositious secrètement pendant la nuit, et sans prendre aucun repos, afin d'en dérober la connoissance (*a*) aux Grecs.

LXXVII. Quand je réfléchis sur ces événemens, je ne puis contester la vérité des Oracles, et je ne cherche point à les détruire, lorsqu'ils s'énoncent d'une manière aussi claire que celui-ci.

« Quand ils auront couvert de leurs vaisseaux
» le rivage sacré de (*b*) Diane et celui de Cyno-
» sure, et que, pleins d'un fol espoir, ils auront
» saccagé l'illustre ville d'Athènes, la vengeance
» des Dieux réprimera le (110) Dédain, fils de
» l'Insolence, qui, dans sa fureur, s'imagine (111)
» faire retentir l'univers entier de son nom : l'ai-
» rain (112) se mêlera avec l'airain, et Mars
» ensanglantera la mer. Alors le fils de Saturne et
» la Victoire respectable amèneront aux Grecs
» le beau jour de la liberté ».

(*a*) Dans le grec : *A leurs adversaires.*

(*b*) L'Artemisium. Diane s'appelle en grec Artémis.

Bacis s'exprimant d'une manière si claire, je n'ose (113) contredire les Oracles, et je n'approuve point que d'autres le fassent.

LXXVIII. Les altercations continuoient à Salamine entre les Généraux de la flotte Grecque. Cependant ils ignoroient qu'ils étoient enveloppés, et croyoient les Barbares au même endroit où ils les avoient vus pendant le jour.

LXXIX. On étoit encore au conseil, lorsqu'arriva d'Egine, Aristides, fils de Lysimaque. Il étoit Athénien : le peuple l'avoit banni par (114) ostracisme, quoique, suivant ce que j'ai appris de ses mœurs, ce fût un homme de bien et très-juste. Aristides se présente à l'entrée du conseil, appelle Thémistocles, qui, bien loin de l'aimer, le haïssoit au contraire beaucoup. Mais la grandeur des maux présens lui faisant oublier tout ressentiment, il l'appelle pour conférer avec lui. Il l'avoit déjà entendu parler de l'empressement des Péloponnésiens pour se retirer vers l'Isthme. Thémistocles étant sorti : « Remettons à un autre » temps, lui dit Aristides, nos querelles, et dis» putons dans les circonstances présentes à qui » rendra de plus grands services à la patrie. Que » les Péloponnésiens disent ce qu'ils (*a*) voudront » sur le départ de la flotte, cela est égal. L'en» nemi nous tient investis, j'en suis témoin » oculaire ; les Corinthiens et Eurybiades lui-

---

(*a*) Il y a dans le grec : *Parlent peu ou beaucoup sur, &c.*

» même ne pourroient se retirer, quand même » ils le voudroient. Rentrez au conseil, et faites-» lui part de cette nouvelle ».

LXXX. « Votre avis, repartit Thémistocles, » est très-avantageux, ainsi que la nouvelle que » vous venez m'apprendre, et dont vous êtes té-» moin oculaire; c'est ce que je desire le plus. » Sachez que les Perses n'agissent que par mon » impulsion. Les Grecs n'étant point portés d'eux-» mêmes à livrer bataille, il falloit les y forcer. » Mais puisque vous venez avec de si bonnes nou-» velles, communiquez-les vous-même au con-» seil. Car si je le faisois, on me soupçonneroit » de les avoir inventées, et je ne persuaderois pas » plus que si les Barbares n'avoient point fait » cette manoeuvre. Entrez donc, et faites part » aux Grecs de l'état des affaires. Si l'on vous » croit, tant mieux; si l'on ne vous croit pas, » cela sera égal : car si, comme vous le dites, nous » sommes enfermés de toutes parts, ils ne pour-» ront prendre la fuite ».

LXXXI. Aristides étant entré au conseil, dit qu'il venoit d'Egine, et qu'il avoit eu bien de la peine à passer sans être apperçu de la flotte des Perses, qui enveloppoit la leur de toutes parts; qu'ainsi il leur conseilloit de se mettre en défense. Cet avis donné, il se retira. Il y eut encore, après cette nouvelle, beaucoup d'altercations entre les Généraux, la plupart ne voulant pas la croire.

LXXXII. Ils en doutoient encore, lorsqu'on

vit arriver une trirème de Téniens transfuges, commandée par Panétius, fils de Sosimènes, qui leur apporta des nouvelles certaines. En mémoire de cette action, on grava sur le (115) trépied consacré à Delphes, le nom des Téniens parmi ceux qui avoient eu part à la défaite de Xerxès. Ce vaisseau Ténien, qui passa du côté des Grecs à Salamine, compléta, avec celui de Lemnos qui les étoit venu joindre auparavant à (*a*) Artémisium, le nombre de la flotte Grecque, qui, étant de trois cent soixante et dix-huit vaisseaux, fut alors de trois cent quatre-vingts (116).

LXXXIII. Les Grecs ayant ajouté foi au rapport des Téniens, se préparèrent au combat. Dès que l'aurore commença à paroître, on assembla les (117) troupes. Thémistocles anima les siennes par sa harangue. Il fit dans son discours un parallèle des grandes actions et des lâches, et parmi toutes celles qui dépendent de la nature de l'homme ou de sa position, il les exhorta à choisir celles qui pouvoient leur être glorieuses. Sa harangue finie, il leur (118) ordonna de monter sur leurs vaisseaux. Ils s'étoient à peine embarqués, qu'arriva d'Egine le vaisseau qu'on avoit envoyé vers (*b*) les Æacides. Aussi-tôt après les Grecs levèrent l'ancre.

LXXXIV. Dès qu'ils commencèrent à s'ébran-

(*a*) Voyez ci-dessus, §. XI.

(*b*) Voyez ci-dessus, §. LXIV.

ler, les Perses fondirent sur eux. Les Grecs reculèrent (119) vers le rivage sans revirer de bord, pour tomber ensuite sur l'ennemi, lorsqu'Aminias, Athénien, et du bourg de Pallène, s'avança devant les autres, et alla attaquer un vaisseau. Les deux vaisseaux s'étant accrochés de manière qu'ils ne pouvoient plus se séparer, le reste des Grecs accourut au secours d'Aminias, et le combat s'engagea. Ce fut ainsi qu'il commença, suivant les Athéniens. Mais les Eginètes prétendent que le vaisseau envoyé vers les Æacides donna le premier. On dit aussi qu'un fantôme apparut aux Grecs sous la forme d'une femme, et que d'une voix assez forte pour être entendue de toute la flotte, il les anima après leur avoir fait d'abord ces reproches : « Malheureux, quand cesserez-» vous donc de (120) reculer » ?

LXXXV. Les Phéniciens étoient rangés vis-à-vis des Athéniens, à l'aile qui regardoit Eleusis et l'occident, et les Ioniens en face des Lacédémoniens, à l'aile opposée à l'orient et au Pirée. Quelques Ioniens en petit nombre se conduisirent lâchement de dessein prémédité, suivant les exhortations (*a*) de Thémistocles, mais il n'en fut pas ainsi du gros de leur flotte. Je pourrois dire ici les noms d'un grand nombre de leurs Capitaines qui enlevèrent des vaisseaux aux Grecs; mais je me bornerai à ceux de Théomes-

(*a*) Voyez ci-dessus, §. XXII.

tor,

tor, fils d'Androdamas, et de Phylacus, fils d'Histiée, tous deux de Samos. Ils sont les seuls dont je fasse mention, parce que cette action valut à Théomestor la souveraineté de Samos, que les Perses lui donnèrent, et parce que Phylacus ayant été inscrit (121) parmi ceux qui avoient bien mérité du Roi, il eut pour récompense une grande étendue de terres. Ceux qui rendent au Roi des services importans, s'appellent en langue Perse, Orosanges.

LXXXVI. La flotte (122) des Perses fut en grande partie mise en pièces et détruite par les Athéniens et les Eginètes. Les Barbares, combattant avec confusion, sans règle, sans jugement, contre des troupes qui se battoient avec ordre et en gardant leurs rangs, devoient éprouver un pareil sort. Ils se comportèrent cependant beaucoup mieux en cette journée qu'ils ne l'avoient fait près de l'Eubée, et se surpassèrent eux-mêmes, chacun faisant tous ses efforts par la crainte que lui inspiroit Xerxès, dont il croyoit être apperçu.

LXXXVII. Parmi tant de combattans, je ne puis assurer de quelle manière se conduisirent en particulier les Barbares ou les Grecs. Mais voici une action (123) d'Artémise, qui augmenta l'estime que le Roi avoit déjà pour elle. Les affaires de ce Prince étoient dans un grand désordre, lorsque cette Princesse, ne pouvant échapper à la poursuite d'un vaisseau Athénien, parce qu'elle

avoit devant elle plusieurs vaisseaux amis, et que le sien étoit le plus proche de ceux des ennemis, elle prit sur-le-champ son parti, et se conduisit d'une manière qui lui réussit. Poursuivie par le vaisseau Athénien, elle fondit sur un vaisseau ami, monté par des Calyndiens et Damasithyme leur Roi. Je ne puis dire si elle avoit eu un différend avec ce Prince, tandis que les Perses étoient encore dans l'Hellespont, ni si elle en agit ainsi de dessein prémédité, ou si le vaisseau des Calyndiens se trouva par hasard devant le sien. Quoi qu'il en soit, Artémise l'attaque, le coule à fond sur-le-champ, et se procure par cet heureux événement un double avantage. Car le Commandant de la trirème Athéniène, voyant qu'elle attaquoit un vaisseau Barbare, et s'imaginant (124) que ce vaisseau étoit Grec, ou qu'ayant passé du côté des Alliés, il combattoit pour eux, il se détourna pour en combattre d'autres.

LXXXVIII. D'un autre côté, Artémise évita par ce moyen de périr, et d'un autre, en faisant du mal au Roi, elle s'attira encore plus son estime. Car on dit que ce Prince, attentif à regarder le combat, apperçut le vaisseau de la Princesse qui en attaquoit un autre, et que quelqu'un (125) de ceux qui étoient près de sa personne lui dit : « Seigneur, voyez-vous avec quel courage » Artémise combat, et comme elle a coulé à fond » ce vaisseau ennemi » ? Alors Xerxès s'informa si cette action étoit véritablement d'Artémise : ils

l'en assurèrent, sur ce qu'ils connoissoient parfaitement son vaisseau à la figure qui étoit à la proue; et parce qu'ils ne doutoient pas que le vaisseau coulé à fond n'appartînt aux ennemis. Indépendamment des avantages que nous venons de rapporter, elle eut encore le bonheur qu'il ne se sauva personne du vaisseau Calyndien qui pût l'accuser. On assure que Xerxès (126) répondit: « Les hommes se sont conduits en femmes, et les » femmes en hommes ».

LXXXIX. Ariabignès (127), fils de Darius, et frère de Xerxès, Général de l'armée navale, périt à cette bataille, ainsi qu'un grand nombre de personnes de distinction, tant Perses que Mèdes, et autres Alliés. La perte des Grecs ne fut pas considérable. Comme ils savoient nager, ceux qui ne périssoient pas de la main des ennemis, quand leur vaisseau étoit détruit, gagnoient Salamine à la nage. Mais la plupart des Barbares se noyoient dans la mer, faute de savoir nager. Les vaisseaux qui étoient au premier rang ayant été mis en fuite, les autres furent alors détruits pour la plupart. Car ceux qui étoient derrière le premier rang, s'efforçant de gagner le devant, afin de donner aussi au Roi des preuves de leur valeur, se brisoient contre les vaisseaux de leur parti qui fuyoient.

XC. Des Phéniciens ayant perdu leurs vaisseaux dans ce tumulte, accusèrent auprès du Roi les Ioniens de trahison, et d'être la cause de leur

perte. Les Généraux Ioniens ne furent pas cependant punis de mort, et les Phéniciens qui les avoient accusés, reçurent le salaire qu'ils méritoient. Ils parloient encore, lorsqu'un vaisseau Samothrace fondit sur un vaisseau Athénien, et le coula à fond. En même temps un vaisseau Eginète tomba sur le vaisseau Samothrace, et le coula aussi à fond; mais les Samothraces, excellens hommes de trait, chassèrent à coups de javelot les soldats du vaisseau qui avoit coulé à fond le leur, et s'étant jetés dessus, ils s'en rendirent maîtres. Cette action sauva les Ioniens. Témoin de cet exploit, Xerxès se tourna vers les Phéniciens, et comme il étoit très-affligé de la perte de la bataille, et qu'il les accusoit (128) tous d'en être les auteurs, il leur fit couper la tête, afin que des lâches ne pussent plus calomnier des gens plus braves qu'eux. Assis au pied du (129) mont Ægaleos, qui est vis-à-vis de Salamine, il considéroit tout, et quand il appercevoit quelque action remarquable, il s'informoit de celui qui l'avoit faite, et ses Secrétaires écrivoient son nom, celui de son père, et de quelle ville il étoit. Ariaramnès, Seigneur Perse, qui étoit ami des Ioniens, et qui se trouvoit présent au récit des Phéniciens, contribua (130) beaucoup par ses accusations au malheur de ceux-ci.

XCI. Tandis que ces choses se passoient (*a*) à

(*a*) Dans le grec : *Tandis que ceux-ci se tournoient contre les Phéniciens.*

l'égard des Phéniciens, les Barbares, mis en fuite, tâchoient de gagner le port de Phalère; mais les Eginètes, placés dans le détroit, firent des actions mémorables. Dans le trouble et la confusion où se trouvoient les ennemis, les Athéniens détruisoient et les vaisseaux qui leur résistoient, et ceux qui fuyoient: d'un autre côté, les Eginètes ne maltraitoient pas moins ceux qui cherchoient à s'échapper; de sorte que quand un vaisseau s'étoit tiré des mains des Athéniens, il tomboit dans celles des Eginètes.

XCII. Sur ces entrefaites, Thémistocles, qui étoit à la poursuite des Perses, rencontra Polycrite, fils de Crios d'Egine, qui attaquoit un vaisseau Sidonien. Celui-ci avoit pris le vaisseau Eginète envoyé (*a*) à la découverte près de l'île de Sciathos, que montoit Pythès, fils d'Ischénoüs, qui fut criblé de coups en se battant contre les Perses, et que ceux-ci avoient conservé par admiration pour son courage. Ce vaisseau Sidonien ayant été pris par Polycrite, avec les Perses qui le montoient, Pythès recouvra la liberté, et s'en retourna à Egine. Polycrite (*b*) reconnut aussi-tôt le vaisseau Amiral Athénien, à la figure dont il étoit orné, et appelant à haute voix Thémistocles, il le railla d'une manière sanglante sur

(*a*) Voyez liv. VII, §. CLXXXI.

(*b*) Voyez les reproches faits à son père Crios, reproches qui occasionnent la récrimination de Polycrite, liv. VI, §. L et LXXIII.

l'attachement qu'on reprochoit aux Eginètes pour les Mèdes; et sans discontinuer de lancer ces traits contre Thémistocles, il attaquoit le vaisseau Sidonien. Quant aux Barbares, qui conservèrent leurs vaisseaux par la fuite, ils se retirèrent au port de Phalère, sous la protection de l'armée de terre.

XCIII. Les Eginètes se distinguèrent le plus à cette journée, et après eux, les Athéniens; et parmi les Eginètes, Polycrite, et du côté des Athéniens, Eumènes d'Anagyronte, et Aminias de Pallène (131), qui poursuivit Artémise. S'il eût su que cette Princesse étoit sur ce vaisseau, il n'auroit pas cessé de lui donner chasse qu'il ne l'eût prise, ou bien il auroit été pris lui-même. Tel étoit l'ordre qu'avoient reçu les Capitaines Athéniens. On avoit même promis une récompense de (*a*) dix mille drachmes à celui qui la feroit prisonnière; tant les Athéniens étoient indignés qu'une femme fût venue en armes contre eux; mais elle trouva moyen d'échapper, comme on l'a dit plus haut (*b*). Il y eut encore d'autres vaisseaux Barbares qui se retirèrent au port de Phalère, sans être endommagés.

XCIV. Les (132) Athéniens disent qu'Adimante, Général des Corinthiens, saisi de frayeur au premier choc des ennemis, déploya ses voiles

---

(*a*) 9,000 liv. de notre monnoie.

(*b*) Voyez ci-dessus, §. LXXXVII.

et se sauva : que les Corinthiens, voyant leur vaisseau Amiral s'enfuir, se retirèrent aussi : qu'arrivés près du temple de (133) Minerve Sciras, sur la côte de Salamine, ils rencontrèrent une felouque envoyée par les Dieux. On conjecture qu'il y avoit là quelque chose de divin, sur ce que celui qui l'envoyoit ne parut point, et que cette felouque s'étant approchée des Corinthiens, qui ignoroient ce qui se passoit sur la flotte, et étant à la portée de leurs vaisseaux, ceux qui la montoient leur dirent : « Adimante, traître en- » vers les Grecs, tu t'enfuis à la hâte, et cepen- » dant ils sont victorieux, et remportent tous les » avantages qu'ils ont desirés » : qu'Adimante ne les croyant pas, ceux qui montoient la felouque ajoutèrent, selon les Athéniens, qu'on les retînt pour ôtages, et qu'on les fît mourir, si les Alliés n'étoient pas victorieux : que là-dessus, Adimante et les siens revirèrent de bord, et arrivèrent à la flotte Grecque après (134) l'action. Tel est le bruit généralement répandu à Athènes ; mais les Corinthiens, bien loin de convenir de la vérité de ce fait, prétendent s'être signalés des premiers dans le combat naval, et le reste de la Grèce leur rend aussi ce témoignage.

XCV. Aristides, fils de Lysimaque, Athénien, dont j'ai (a) parlé un peu plus haut comme d'un homme de bien, se distingua aussi à cette journée

(a) Ci-dessus, §. LXXIX.

parmi (135) les cris et le tumulte des combattans. Prenant avec lui beaucoup de soldats Athéniens pesamment armés, qu'il trouva le long du rivage de Salamine, il les fit passer (136) dans la petite île de Psyttalie, et tailla en pièces tous les Perses qu'il y rencontra (*a*).

XCVI. Le combat fini, les Grecs remorquèrent à Salamine tous les vaisseaux brisés qu'ils trouvèrent encore subsistant aux environs de cette île, et se disposèrent à une autre action, comptant que le Roi livreroit une seconde bataille avec ce qui lui restoit de vaisseaux. Cependant le vent d'ouest poussa sur la côte de l'Attique appelée Colias, beaucoup de débris de la flotte Perse. Ainsi furent (137) accomplis tous les *Oracles* de (138) Bacis et de (139) Musée touchant ce combat naval, de même qu'un autre publié plusieurs années avant ces événemens, par Lysistrate, Devin Athénien, concernant les débris de vaisseaux portés sur cette côte. Cet Oracle, dont le sens avoit jusqu'alors échappé à tous les Grecs, étoit conçu dans ces termes : « Les femmes de » Colias feront (140) griller l'orge avec des ra- » mes ». Cela devoit arriver après le départ du Roi (141).

XCVII. Aussi-tôt que Xerxès connut sa défaite (142), craignant que les Grecs ne songeassent d'eux-mêmes ou par le conseil de quelque Ionien,

---

(*a*) Voyez §. LXXVI.

à

à faire voile vers l'Hellespont, pour rompre les ponts, et que surpris en Europe, il ne fût en danger d'y périr, il pensa à prendre la fuite. Mais voulant donner le change aux Grecs et à ses troupes, il essaya de joindre (143) Salamine au continent par une chaussée, fit lier ensemble les vaisseaux de charge Phéniciens, pour tenir lieu de pont et de muraille, et fit tous les préparatifs nécessaires, comme s'il eût eu dessein de donner une autre bataille navale. En le (144) voyant agir de la sorte, on fut persuadé qu'il vouloit rester, et qu'il se préparoit à continuer la guerre; mais ses desseins ne purent échapper à la sagacité de Mardonius, qui connoissoit parfaitement sa manière de penser.

XCVIII. Pendant ces préparatifs, Xerxès dépêcha un courier en Perse, pour y porter la nouvelle de son malheur actuel. Rien de si prompt parmi les mortels (145) que ces couriers. Voici en quoi consiste (146) cette invention. Autant il y a de journées d'un lieu à un autre, autant, dit-on, il y a de postes avec un homme et des chevaux tout prêts, que ni la neige, ni la pluie, ni la chaleur, ni la nuit n'empêchent de fournir leur carrière avec toute la célérité possible. Le premier courier remet ses ordres au second, le second au troisième : les ordres passent ainsi de suite de l'un à l'autre, de même que chez les Grecs le flambeau (147) passe de main en main dans les

fêtes de Vulcain. Cette course à cheval s'appelle en langue Perse, Angareïon.

XCIX. Quand on apprit à Suses, par le premier courier, que Xerxès étoit maître d'Athènes, les Perses qui y étoient restés en eurent tant de joie, que toutes les rues furent jonchées de myrte, qu'on brûla des parfums, et qu'on ne s'occupa que de (148) festins et de plaisirs. La seconde nouvelle les consterna; ils déchirèrent leurs habits (149), jetant sans cesse des cris lamentables, et imputant leur malheur à Mardonius. Ils étoient cependant moins affligés de la perte de leurs vaisseaux, qu'alarmés pour le Roi. Leurs inquiétudes continuèrent tant qu'il fut absent, et ne furent calmées qu'à son retour.

C. De son côté, Mardonius voyant Xerxès très-affligé de la perte de la bataille navale, soupçonna ce Prince de songer à s'enfuir d'Athènes. S'occupant ensuite de lui-même, et pensant qu'il seroit puni, pour lui avoir conseillé de porter la guerre en Grèce, il crut qu'il devoit s'exposer à de nouveaux dangers, et qu'il falloit, ou qu'il subjuguât ce pays, ou qu'il pérît d'une mort honorable. Tout bouffi d'orgueil, le desir de soumettre la Grèce prévalut dans son esprit. Après y avoir donc réfléchi mûrement, il s'adressa à Xerxès : « Seigneur, lui dit-il, ne vous attristez » pas de cette perte, et ne la regardez pas comme » un grand malheur. Le succès de cette guerre ne » dépend pas de vos vaisseaux, mais de votre ca-

» valerie et de votre infanterie. Ces Grecs, qui
» s'imaginent que tout est terminé, ne sortiront
» point de leurs vaisseaux pour s'opposer à vos
» armes, et ceux du continent n'oseront pas s'es-
» sayer contre vous. Ceux qui l'ont fait en ont
» été punis. Attaquons donc sur le champ le Pé-
» loponnèse, si telle est votre volonté. Mais si
» vous voulez suspendre vos coups, suspendons-
» les, mais cependant ne vous découragez pas. Les
» Grecs n'ont plus de ressources, et ne peuvent
» éviter ni l'esclavage, ni le compte que vous
» leur demanderez du présent et du passé. Voilà,
» Seigneur, ce que vous avez sur-tout à faire.
» Mais si vous avez résolu de vous en retourner
» avec votre armée, j'ai cet autre conseil à vous
» donner. Ne permettez pas, Seigneur, que les
» Perses servent de jouet aux Grecs; vos affaires
» (150) n'ont encore rien souffert par la faute des
» Perses, et vous ne pouvez nous accuser de nous
» être comportés lâchement en quelque occasion.
» Si les Phéniciens, les Egyptiens, les Cypriens
» et les Ciliciens ont mal fait leur devoir, leur
» faute ne nous regarde pas, et l'on ne doit pas
» nous l'imputer. Maintenant donc, Seigneur,
» puisque les Perses ne sont point coupables,
» daignez suivre mon conseil. Si vous avez résolu
» de ne pas rester ici plus long-temps, retournez
» dans vos Etats avec la plus grande partie de
» votre armée; mais donnez-moi trois cent

» mille hommes à mon choix, et je m'engage à » faire passer la Grèce sous votre joug ».

CI. Xerxès, sentant à ce discours sa douleur se calmer et la joie renaître dans son ame, répondit à Mardonius, qu'après en avoir délibéré avec son conseil, il lui feroit part de ses intentions. Tandis qu'il agitoit cette question avec les Perses qu'il avoit convoqués, il voulut avoir aussi l'avis d'Artémise, parce qu'il avoit reconnu auparavant qu'elle étoit la seule qui lui eût donné de bons conseils. Il l'envoya donc chercher, et lorsqu'elle fut arrivée, il ordonna aux Perses de son conseil et à ses gardes de se retirer, et lui parla en ces termes :

« Mardonius m'exhorte à rester ici, et à attaquer le Péloponnèse, en me représentant que » les Perses et mon armée de terre ne sont point » cause de notre défaite, et qu'ils (*a*) offrent de » m'en donner des preuves. Mais il me conseille d'un autre côté de retourner dans mes » Etats avec mes troupes, et de lui laisser trois » cent mille hommes à son choix, avec lesquels » il me promet de subjuguer la Grèce. Vous donc, » qui m'aviez si sagement détourné de combattre » sur mer, dites-moi maintenant lequel de ces » deux partis vous me conseillez de prendre ».

CII. « Seigneur, répondit Artémise, il est difficile de vous donner le meilleur conseil; mais

(*a*) Voyez sur la tournure grecque, §. x, note 16.

» dans les conjonctures présentes, je suis d'avis » que vous retourniez en Perse, et que vous lais- » siez ici Mardonius avec les troupes qu'il vous » demande, puisqu'il le desire, et qu'il s'engage » à subjuguer la Grèce. S'il en fait la conquête, » et qu'il réussisse dans ses desseins, vous en au- » rez tout l'honneur, puisque cette conquête sera » l'ouvrage de vos esclaves. Si au contraire son » entreprise n'a pas le succès dont il se flatte, ce » ne sera pas un grand malheur, pourvu que » vous viviez, et que votre maison (151) de- » meure florissante. En effet, Seigneur, tant que » vous vivrez et que votre maison subsistera, » les Grecs auront de fréquens combats à li- » vrer pour défendre leur liberté. Si Mardonius » éprouve quelque revers, ce revers ne sera d'au- » cune conséquence, et en faisant périr un de vos » esclaves, les Grecs n'auront remporté qu'un » foible avantage. Quant à vous, Seigneur, vous » vous en retournerez après avoir brûlé la ville » d'Athènes, comme vous vous l'étiez proposé » lorsque vous entreprîtes cette expédition ».

CIII. Cet avis fit d'autant plus de plaisir à Xerxès, qu'il s'accordoit avec sa manière de penser. Mais quand même tout le monde lui auroit conseillé de rester, je crois qu'il ne l'auroit pas fait, tant il étoit épouvanté ! Après avoir donné de grandes louanges à Artémise, il la renvoya avec quelques-uns de ses fils naturels qui l'avoient suivi dans cette expédition, et qu'elle eut ordre

de conduire à Ephèse. Hermotime de Pédases, qui tenoit le premier rang parmi les Eunuques du Roi, les accompagnoit pour les garder.

CIV. [Les Pédasiens (152) habitent au-dessus d'Halicarnasse. On dit que lorsqu'ils sont menacés de quelque malheur, eux et leurs voisins, il vient une longue barbe à la Prêtresse de Minerve qui est à Pédases, et qu'on a déjà vu ce prodige arriver deux fois.]

CV. Je ne connois personne qui se soit plus cruellement vengé d'une injure que cet Hermotime. Ayant été pris par des ennemis, il fut vendu à Panionius, de l'île de Chios. Cet homme vivoit d'un trafic infâme : il achetoit des jeunes garçons bien faits, les faisoit eunuques, et les menoit ensuite à Sardes et à Ephèse, où il les vendoit très-cher. Car la fidélité (153) des Eunuques les rend, chez les Barbares, plus précieux que les autres hommes. Panionius, qui vivoit, dis-je, de ce trafic, fit eunuques un grand nombre de jeunes garçons, et entr'autres Hermotime. Cet Hermotime ne fut pas malheureux en tout : conduit de Sardes au Roi avec d'autres présens, il parvint avec le temps, auprès de Xerxès, à un plus haut point de faveur que tous les autres eunuques.

CVI. Tandis que le Roi étoit à Sardes, et qu'il se disposoit à marcher avec ses troupes contre Athènes, Hermotime étant allé (*a*) pour quelque

(*a*) Dans le grec : *Descendu.*

affaire dans l'Atarnée, canton de la Mysie cultivé par des habitans (154) de Chios, y rencontra Panionius. L'ayant reconnu, il lui témoigna beaucoup d'amitié; et commençant par un grand détail de tous les biens qu'il lui avoit procurés, il passa ensuite à ceux qu'il promettoit de lui faire par reconnoissance, s'il vouloit venir avec toute sa famille demeurer chez lui. Panionius, charmé de ces offres, alla chez Hermotime avec sa femme et ses enfans. Quand celui-ci l'eut en sa puissance avec toute sa famille : « O de tous » les hommes le plus scélérat, lui dit-il, qui ga- » gnes ta vie au plus infâme métier! quel mal » t'avions-nous fait, moi et les miens, à toi, ou » à quelqu'un des tiens, pour m'avoir privé de » mon sexe, et m'avoir réduit à n'être plus rien? » t'étois-tu donc imaginé que les Dieux n'auroient » aucune connoissance de ton action? scélérat, » par un juste jugement ils t'ont attiré par un » appât (155) trompeur entre mes mains, afin » que tu ne puisses te plaindre de la peine que je » vais t'infliger ». Après ces reproches, il se fit amener les quatre enfans de Panionius, et le força de les mutiler lui-même. Panionius, s'y voyant contraint, le fit, et cet ordre exécuté, Hermotime obligea les enfans à faire la même opération à leur propre père. C'est ainsi (156) que fut puni Panionius, et qu'Hermotime se vengea.

CVII. Xerxès ayant remis ses enfans à Artémise, afin de les mener à Ephèse, manda Mar-

donius, et lui ordonna de choisir dans toute son armée les troupes qu'il voudroit garder, et de tâcher de faire répondre ses actions à ses paroles. Telles sont les choses qui se passèrent ce jour-là; mais pendant la nuit, les Commandans de la flotte partirent de Phalère, par ordre du Roi, avec leurs vaisseaux, pour regagner l'Hellespont avec toute la (157) célérité possible, afin de garder les ponts sur lesquels le Roi devoit passer. Lorsque les Barbares furent près de (158) Zoster, ils prirent pour des vaisseaux les petits promontoires qui s'avancent dans la mer. Ils en furent tellement effrayés, qu'ils s'enfuirent en désordre; mais ayant enfin reconnu leur erreur, ils se réunirent et continuèrent leur route.

CVIII. Quand le jour parut, les Grecs voyant l'armée de terre des Perses au même endroit, crurent que leurs vaisseaux étoient aussi à Phalère, et s'imaginant qu'ils leur livreroient un autre combat naval, ils se disposèrent à se défendre; mais lorsqu'ils eurent appris le départ de la flotte, ils résolurent sur-le-champ de la poursuivre. Ils le firent jusqu'à Andros, mais ne pouvant l'appercevoir, ils abordèrent à cette île, où ils tinrent conseil. Thémistocles conseilla de poursuivre l'ennemi à travers (a) la mer Egée, et d'aller droit à l'Hellespont pour rompre les

(a) Dans le grec : *De tourner par les îles*. Ces îles sont les Cyclades, qui sont dans la mer Egée.

ponts.

ponts. Eurybiades fut d'un avis contraire. Il représenta qu'en rompant les ponts, on attireroit sur la Grèce le plus grand de tous les malheurs ; que si le Roi étoit intercepté et forcé de rester en Europe, il ne se tiendroit pas en repos, parce que s'il s'y tenoit, il ne pourroit ni réussir dans ses projets, ni retourner en Asie, et qu'il faudroit que son armée pérît de faim ; que si au contraire il tentoit quelqu'entreprise, et s'y attachoit fortement, toutes les nations et toutes les villes de l'Europe se joindroient à lui, de gré ou de force ; enfin que la récolte annuelle des Grecs lui fourniroit toujours des vivres. Il ajouta qu'il croyoit que le Roi, après la perte d'une bataille navale, ne resteroit point en Europe ; qu'il falloit donc le laisser fuir, jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans ses Etats, et qu'alors on pourroit l'y attaquer, et qu'il les y exhortoit. Cet avis fut approuvé par le reste des Généraux Péloponnésiens.

CIX. Thémistocles ayant reconnu qu'il ne persuaderoit pas (159), du moins à la plupart des Alliés, de faire voile vers l'Hellespont, changea (160) de sentiment, et s'adressant aux Athéniens, qui étant sur-tout indignés de ce qu'on laissoit échapper l'ennemi, vouloient, après en avoir délibéré en (161) leur particulier, aller dans l'Hellespont, quand même les Alliés refuseroient de les suivre ; s'adressant, dis-je, aux Athéniens, il leur tint ce discours : « Je me suis déjà trouvé en de pareilles » occasions, et j'ai plus souvent encore ouï dire

alléguoit qu'ils ne pouvoient se dispenser d'accorder cet argent à deux grandes Divinités, la Persuasion et la Nécessité, dont les Athéniens étoient accompagnés, ils lui répondirent qu'Athènes, protégée par deux Divinités favorables, étoit avec raison grande, riche et florissante; que le territoire d'Andros étoit très-mauvais; que deux Divinités pernicieuses, la Pauvreté et l'Impuissance, se plaisoient dans leur île, et ne la quittoient jamais; qu'étant au pouvoir de ces deux Divinités, ils ne pouvoient donner d'argent, et que jamais la puissance d'Athènes ne seroit plus forte que leur impuissance. Sur cette réponse et leur refus, on les assiégea.

CXII. Avide d'argent, Thémistocles ne cessoit d'en amasser. Il en envoya demander aux autres Insulaires par les mêmes Députés, qui leur tinrent le même langage qu'à ceux d'Andros, et les menacèrent, en cas de refus, de les assiéger avec l'armée Grecque, et de les détruire entièrement. Il tira par cette voie de grandes sommes des Carystiens et des Pariens, qui les envoyèrent, dans la crainte d'être traités comme Andros, dont ils avoient appris qu'on formoit le siége à cause de son attachement aux Mèdes, et parce qu'ils savoient que Thémistocles jouissoit auprès des Généraux du plus grand crédit. J'ignore si quelques autres îles en donnèrent aussi. Je croirois volontiers qu'il y en eut d'autres, et que celles-là ne furent pas les seules. Le malheur des Carystiens

ne fut pas pour cela (a) différé. Quant aux Pariens, ils appaisèrent Thémistocles avec de l'argent, et l'armée n'alla pas chez eux. Ce fut ainsi que Thémistocles, à l'insu des autres Généraux, tira beaucoup d'argent des Insulaires, à commencer par ceux d'Andros.

CXIII. L'armée de terre ayant séjourné quelques jours dans l'Attique après le combat naval, prit avec Xerxès la route de la Béotie, et le même chemin qu'elle avoit tenu en venant. Mardonius avoit jugé à propos d'accompagner le Roi, parce que la saison n'étoit plus propre aux opérations de la guerre, et qu'il croyoit plus avantageux de passer l'hiver en Thessalie, et d'attaquer ensuite le Péloponnèse au commencement du printemps. Lorsqu'on fut arrivé en Thessalie, Mardonius choisit d'abord tous les Perses qu'on appelle Immortels, excepté Hydarnes, leur Commandant, qui ne voulut point abandonner le Roi. Il prit ensuite parmi les autres Perses les cuirassiers et le corps de mille (b) chevaux, auxquels il joignit toutes les troupes Mèdes, Saces, Bactriènes et Indiènes, tant infanterie que cavalerie. Quant au reste des Alliés, il ne fit choix que d'un petit nombre, et ne prit que les beaux hommes, et ceux qui avoient fait de belles actions et dont la valeur lui étoit connue. Il choisit aussi la plus

---

(a) Voyez ci-dessous, §. CXXI.

(b) Voyez liv. VII, §. XI, et liv. IX, §. LXXII.

grande partie des Perses, ceux sur-tout qui portoient des colliers et des bracelets, et ensuite les Mèdes. Ceux-ci étoient égaux en nombre aux Perses, mais inférieurs du côté de la force. Toutes ces troupes réunies faisoient trois cent mille hommes, y compris la cavalerie.

CXIV. Pendant que Mardonius étoit occupé du choix de l'armée, et que Xerxès étoit aux environs de la Thessalie, il vint aux Lacédémoniens un Oracle de Delphes qui leur ordonnoit de demander à Xerxès justice de la mort de Léonidas, et d'accepter (*a*) comme un augure la réponse qu'il leur feroit. Aussi-tôt les Spartiates dépêchèrent un Héraut, qui fit tant de diligence, qu'il rencontra encore toute l'armée en Thessalie avec Xerxès. Ce Prince lui ayant donné audience, « Roi des Perses, lui dit-il, les Lacédémoniens et » les Héraclides (167) de Sparte vous demandent » justice de la mort de leur Roi, qui a été tué par » vous en combattant pour la défense de la Grèce ». A ces mots Xerxès se mit à rire, et après avoir été long-temps sans répondre : « Voilà, dit-il en » montrant Mardonius, qui étoit présent, voilà » celui qui la leur fera comme il convient ». Le Héraut accepta (*b*) l'augure et se retira.

CXV. Xerxès laissant Mardonius en Thessalie,

(*a*) Voyez la note 49, de feu M. Wesseling, pag. 674 de son édition.

(*b*) Voyez la note marginale précédente.

se hâta de gagner l'Hellespont. Il arriva en quarante-cinq jours au passage du détroit, n'ayant pour ainsi dire avec lui qu'une très-petite (168) partie de son armée. Cependant par-tout où passoient ces troupes, elles enlevoient les grains, et à leur défaut, elles se nourrissoient de l'herbe des campagnes, de l'écorce et des feuilles des arbres sauvages et cultivés, et ne laissoient rien, tant la faim étoit pressante. La peste (169) et la dyssenterie qui survinrent, en firent périr beaucoup en route. Xerxès laissoit les malades dans toutes les villes qu'il traversoit, ordonnant aux Magistrats de les nourrir et d'en prendre soin. Il y en eut quelques-uns qui restèrent en Thessalie, d'autres à Siris en Pæonie, et en Macédoine. En allant en Grèce, Xerxès avoit laissé dans la Macédoine le char sacré de Jupiter; il ne le retrouva plus : les Pæoniens l'avoient donné aux Thraces, et quand il le redemanda, ils lui répondirent que les cavales de ce char avoient été enlevées dans les pâturages par les peuples de la Thrace supérieure, qui habitoient vers les sources du Strymon.

CXVI. Ce fut dans ce pays que le Roi des Bisaltes et de la Crestonique, Thrace de nation, fit une action (170) bien atroce. Après avoir déclaré qu'il ne se soumettroit jamais volontairement à Xerxès, il se retira sur le mont Rhodope, et défendit à ses fils de porter les armes contre la Grèce. Soit mépris de ses ordres, soit envie de voir la guerre, ils accompagnèrent l'armée; mais étant

revenus tous six sains et saufs de cette expédition, leur père leur fit arracher les yeux, et les punit ainsi de leur désobéissance.

CXVII. Les Perses partirent de la Thrace, et dès qu'ils furent arrivés au détroit, ils se pressèrent de traverser l'Hellespont sur leurs vaisseaux pour gagner Abydos, parce que les ponts de bateaux ne subsistoient plus, la tempête les ayant rompus. Ils firent quelque séjour en ces lieux, et y ayant trouvé des vivres en plus grande abondance que dans leur marche, ils mangèrent avec excès, ce qui, joint au changement d'eau, fit périr une grande partie de ce qui restoit de cette armée. Les autres arrivèrent à Sardes avec Xerxès.

CXVIII. On raconte aussi de la manière suivante la retraite de ce Prince. Etant arrivé à Eion sur le Strymon, après son départ d'Athènes, il ne continua plus sa route par terre, mais laissant à Hydarnes le soin de conduire son armée sur les bords de l'Hellespont, il monta sur un vaisseau Phénicien qui le transporta en Asie. Pendant qu'il voguoit, il s'éleva du Strymon (171) un vent impétueux, qui, soulevant les flots, rendit la tempête d'autant plus dangereuse, qu'il y avoit jusques sur les ponts un très-grand nombre de Perses qui s'étoient embarqués avec Xerxès, et qui surchargeoient le vaisseau. Le Roi, effrayé, cria au pilote s'il y avoit quelqu'espérance de salut. « Aucune, Seigneur, lui répondit-il, si
» l'on

» l'on n'allége le vaisseau d'une grande partie » de ses (172) défenseurs ». On ajoute que sur cette réponse Xerxès s'adressa aux Perses : « C'est à vous maintenant à montrer l'intérêt que » vous prenez à votre Roi : ma vie dépend de » vous ». Il dit, et les Perses s'étant prosternés, se jetèrent dans la mer. Le vaisseau allégé, le Roi arriva sain et sauf en Asie. On dit qu'aussi-tôt après qu'il eut débarqué, il donna une couronne d'or au Pilote pour avoir sauvé la vie au Roi; mais qu'il lui fit couper la tête pour avoir causé la perte d'un grand nombre de Perses.

CXIX. Cette autre (*a*) manière de raconter la retraite de Xerxès ne me paroît nullement croyable par bien des raisons, et sur-tout à cause du malheur des Perses. En effet, si le Pilote a dit véritablement au Roi qu'il falloit alléger le vaisseau, je suis persuadé que de (173) mille personnes, il n'y en a pas une qui ne convînt que le Roi auroit fait descendre à fond de cale ceux qui étoient sur les ponts, d'autant plus qu'ils étoient Perses et des premiers de sa cour, et qu'il auroit plutôt fait jeter dans la mer autant de rameurs Phéniciens qu'il y avoit de Perses. Mais, comme je l'ai dit (*b*) plus haut, Xerxès retourna par terre en Asie avec le reste de son armée.

CXX. En voici une forte preuve. Il est certain

(*a*) Cela se rapporte au commencement du §. CXVIII.

(*b*) §. CXVII.

qu'en (174) s'en retournant il passa par Abdères, où il se lia d'amitié avec les Abdérites, et qu'il leur fit présent d'un cimeterre d'or et d'une tiare tissue en or. Ce fut en cette ville, au rapport des mêmes Abdérites, que Xerxès détacha sa ceinture pour la première fois depuis son départ d'Athènes, comme étant alors délivré de toute crainte; mais cette circonstance ne me paroît point croyable. Or Abdères est plutôt (175) vers l'Hellespont que vers le Strymon et la ville d'Eion, où l'on dit qu'il s'embarqua.

CXXI. Les Grecs ne pouvant prendre Andros, tournèrent leurs armes contre (*a*) Caryste, et après avoir ravagé son territoire, ils revinrent à Salamine. On commença par mettre de côté les prémices du butin pour les Dieux, et entr'autres trois vaisseaux Phéniciens. Ils (176) en envoyèrent un à l'Isthme pour y être consacré aux Dieux: on l'y voyoit encore de mon temps; un autre à Sunium, et le troisième fut dédié à Ajax dans l'île de Salamine. On partagea ensuite le butin, et l'on en envoya les prémices à Delphes. On en fit une statue de douze coudées de haut, tenant à la main un éperon de vaisseau. On la plaça au même endroit où est la statue d'or d'Alexandre, Roi de Macédoine.

CXXII. Ces prémices envoyées à Delphes, les Grecs demandèrent au Dieu, au nom de tous les

---

(*a*) Voyez ci-dessus, §. CXII.

confédérés, s'il avoit reçu des prémices complètes et qui lui fussent agréables. Le Dieu répondit qu'il en avoit reçu de tous les Grecs, excepté des Eginètes, dont il exigeoit un présent, parce qu'ils s'étoient (177) plus distingués que les autres au combat naval de Salamine. Sur cette réponse, les Eginètes lui consacrèrent trois étoiles d'or qui sont sur un mât d'airain à l'angle, fort près du cratère (*a*) de Crésus.

CXXIII. Le butin partagé, les Grecs firent voile vers l'Isthme, pour donner le prix de la valeur à celui d'entr'eux qui s'étoit le plus distingué dans cette guerre. Lorsqu'ils y furent arrivés, les Généraux se (178) partagèrent les ballottes auprès de l'autel de Neptune, afin de donner leurs suffrages à ceux qu'ils croiroient dignes du premier et du second prix. Chacun pensant s'être plus distingué que les autres, se donna la première voix; mais pour le second prix, la plupart l'adjugèrent (179) d'un commun accord à Thémistocles. Les Généraux n'eurent par ce moyen qu'un seul suffrage chacun, et Thémistocles eut la très-grande pluralité pour le second prix.

CXXIV. Quoique l'envie eût empêché les Grecs de porter un jugement, et que chacun en retournant dans sa patrie, eût laissé la chose indécise, Thémistocles n'en fut pas moins célébré, et n'en passa pas moins dans toute la Grèce pour le plus

(*a*) C'étoit le cratère d'argent. *Voyez* liv. I, §. LI.

prudent des Grecs. Comme ceux avec qui il avoit combattu à Salamine ne lui avoient pas rendu les honneurs qu'il méritoit par sa victoire, il se rendit (180) à Lacédémone aussi-tôt après le départ des Alliés, pour y recevoir les marques de distinction qui lui étoient dues. Les Lacédémoniens le reçurent magnifiquement et de la manière la plus honorable. Ils donnèrent, il est vrai, à Eurybiades une couronne d'olivier pour prix de la valeur, mais ils adjugèrent à Thémistocles celui de la prudence et de l'habileté, et le couronnèrent aussi d'olivier. Ils lui firent, outre cela, présent du plus beau char qu'il y eût à Sparte; et après lui avoir donné de grandes louanges, trois cents Spartiates d'élite, qu'on appelle les (181) *Chevaliers*, l'escortèrent à son retour jusqu'aux frontières de Tégée. De tous les hommes que nous connoissions, c'est le seul que les Spartiates aient reconduit.

CXXV. Lorsque Thémistocles fut de retour de Lacédémone à Athènes, Timodème d'Aphidnes, qui n'étoit guère connu que par la haine qu'il lui portoit, et la rage (182) jalouse dont il étoit animé contre lui, lui reprochoit son voyage de Sparte, en lui disant que les Lacédémoniens ne lui avoient point rendu des honneurs à cause de son propre mérite, mais par égard pour la ville d'Athènes. Comme il répétoit sans cesse ce reproche: « Vous avez raison, lui dit-il, si j'étois (183) » Belbinite, je n'aurois pas reçu tant d'honneurs » des Spartiates, et jamais ils ne vous en feroient

» autant, quand même vous seriez Athénien ». Mais en voilà assez là-dessus.

CXXVI. Pendant ce temps-là, Artabaze, fils de Pharnaces, qui depuis long-temps s'étoit fait une grande réputation parmi les Perses, et qui en acquit encore davantage à la bataille de Platées, accompagna le Roi jusqu'au passage de l'Hellespont avec soixante mille hommes de l'armée que Mardonius avoit choisie. Xerxès étant passé en Asie, et Artabaze se trouvant à son retour aux environs de la presqu'île de Pallène, comme Mardonius, qui avoit pris son quartier d'hiver dans la Thessalie et dans la Macédoine, ne le pressoit pas de venir le rejoindre, il crut que le hasard l'ayant conduit près des Potidéates, il devoit les remettre sous le joug des Perses, qu'ils avoient secoué. Ces peuples s'étoient ouvertement révoltés contre les Barbares aussi-tôt après le départ du Roi et la fuite de l'armée navale des Perses, et leur exemple avoit été suivi du reste des habitans de la presqu'île de Pallène.

CXXVII. Artabaze assiégea alors Potidée, et soupçonnant les Olynthiens de vouloir se révolter contre le Roi, il les assiégea aussi. Leur ville étoit en ce temps-là occupée par les Bottiéens, qui avoient été chassés du golfe de Therme par les Macédoniens. Artabaze ayant pris cette ville, en fit égorger les habitans dans un (183*) marais où on les conduisit. Il y mit ensuite des habitans de la Chalcidique, et en confia le gouvernement à

Critobule de Torone. Ce fut ainsi que les Chalcidiens devinrent les maîtres d'Olynthe.

CXXVIII. Après la prise de cette place, Artabaze s'occupa (a) sérieusement du siége de Potidée. Tandis qu'il le pressoit avec ardeur, Timoxène, Stratége (premier Magistrat) des Scionéens, convint avec lui de lui livrer cette ville. On ne sait pas quelle fut l'origine de leur correspondance, et je n'en puis rien dire; mais enfin voici ce qui arriva. Toutes les fois que Timoxène et Artabaze vouloient s'écrire, ils attachoient la lettre à une flèche, et l'entortilloient autour de son entaille, de façon qu'elle lui servoit d'ailes; on tiroit ensuite cette flèche dans l'endroit convenu. La trahison de Timoxène fut ainsi reconnue; Artabaze voulant tirer vers l'endroit convenu, la flèche s'écarta du but, et frappa à l'épaule un homme de Potidée. Aussi-tôt accourut beaucoup de monde à l'entour du blessé, comme il arrive ordinairement dans ces sortes (b) d'occasions. On prit sur-le-champ la flèche, et quand on eut reconnu qu'il y avoit une lettre, on la porta aux Stratéges assemblés avec ceux des Alliés du reste des Palléniens. La lecture de cette lettre ayant fait connoître l'auteur de la trahison, les Stratéges furent d'avis de ne point (184) accuser Timoxène de trahison par égard pour la ville de

---

(a) Dans le grec : *Fortement.*

(b) Dans le grec : *Dans la guerre.*

Scioné, de crainte qu'à l'avenir les Scionéens ne fussent considérés comme des traîtres. Ainsi fut découverte la conspiration de Timoxène.

CXXIX. Il y avoit déjà trois mois qu'Artabaze assiégeoit Potidée, lorsqu'il arriva un reflux considérable, et qui dura fort long-temps. Les Barbares voyant que le lieu occupé auparavant par la mer n'étoit plus qu'une lagune, se mirent en route pour entrer dans la Pallène. Ils avoient déjà fait les deux cinquièmes du chemin, et il leur en restoit encore trois pour y arriver, lorsqu'il survint un flux si considérable, qu'au rapport des habitans, on n'en a jamais vu de pareil en ce pays, quoiqu'ils y soient fréquens. Ceux qui ne savoient pas nager périrent dans les eaux, et ceux qui savoient nager furent massacrés par les Potidéates, qui les poursuivirent dans des bateaux. Les Potidéates attribuent ce flux considérable et cette perte des Perses à Neptune, qui fit ainsi périr dans les eaux ceux d'entre les Perses qui avoient profané son temple et insulté sa statue, qu'on voyoit dans le fauxbourg. Ce sentiment des Potidéates me paroît très-juste. Artabaze alla rejoindre Mardonius en Thessalie avec les débris de cette armée. Tel fut le sort des troupes qui avoient accompagné le Roi dans sa retraite.

CXXX. Le reste de l'armée navale de Xerxès étant arrivé en Asie après s'être sauvé de Salamine, et ayant transporté le Roi et ses troupes de la Chersonèse à Abydos, alla passer l'hiver à

Cyme. Cette flotte se rassembla ensuite dès le commencement du printemps à Samos, où quelques-uns de ses vaisseaux avoient aussi passé l'hiver. La plupart des troupes qu'elle avoit à bord étoient Perses et Mèdes. Il leur étoit venu deux Généraux, Mardontès, fils de Bagée, et Artayntès (*a*), fils d'Artachée, qui s'étoit associé (185) son neveu Ithamitrès, et avoit partagé avec lui le commandement. Comme les Perses avoient reçu un échec considérable à la bataille de Salamine, ils n'avancèrent pas plus loin vers l'Occident, et personne ne les y contraignit. Ils avoient encore trois cents vaisseaux, y compris ceux des Ioniens, avec lesquels ils se tinrent à Samos pour garder l'Ionie et l'empêcher de se révolter. Bien loin de s'attendre à voir les Grecs venir en Ionie, ils croyoient qu'ils se contenteroient de défendre leur propre pays, et cette conjecture leur paroissoit d'autant mieux fondée, qu'au lieu de les poursuivre dans leur fuite après la bataille de Salamine, les Grecs s'étoient trouvés très-heureux de se retirer. Les Perses étoient persuadés en eux-mêmes qu'ils avoient été complètement battus sur mer; mais ils s'attendoient que sur terre Mardonius auroit avec ses troupes de très-grands avantages. Tandis qu'ils étoient à Samos, et qu'ils délibéroient entr'eux sur les moyens de nuire à leurs

---

(*a*) C'est le même dont il est parlé, liv. IX, §. CI et CVI. J'ai corrigé le nom d'Amitrès, d'après le §. CI du liv. IX.

ennemis,

ennemis, ils étoient attentifs aux démarches de Mardonius, afin de voir quel en seroit l'événement.

CXXXI. Le retour du printemps et la présence de Mardonius, qui étoit alors en Thessalie, réveillèrent les Grecs. Leur armée de terre ne s'assembloit point encore; mais leur flotte, consistant en cent dix vaisseaux, étoit déjà partie pour Egine : Léotychides la commandoit. Ce Prince (*a*) comptoit parmi ses ancêtres, en remontant en ligne directe, Ménarès, Agésilas, Hippocratides, Léotychides, Anaxilas, Archidamus, Anaxandrides, Théopompe, Nicandre, Charillus (186), Eunomus, Polydectes, Prytanis, Euryphon (187), Proclès, Aristodémus, Aristomachus, Cléodæus, fils d'Hyllus, et petit-fils d'Hercules. Il étoit de la seconde (*b*) Maison royale, et tous ses ancêtres, excepté les sept (188) que j'ai nommés les premiers après Léotychides, avoient été Rois (189) de Sparte. Quant aux Athéniens, ils étoient commandés par Xanthippe (190), fils d'Ariphron.

CXXXII. Lorsque tous les vaisseaux furent arrivés à Egine, les Ambassadeurs des Ioniens, parmi lesquels étoit Hérodote, fils de Basilides, vinrent y trouver les Grecs. C'étoient les mêmes qui, peu de temps auparavant, avoient été à Sparte

---

(*a*) Dans le grec : *Leutychides étoit fils de Ménarès, fils d'Agésilas, &c.*

(*b*) Voyez liv. VII, §. CCIV, note 325.

prier les Lacédémoniens de rendre la liberté à l'Ionie. Ils étoient (191) d'abord sept, et avoient conjuré entr'eux la mort de Strattis, Tyran de Chios. Mais ayant été découverts par un de leurs complices, les six autres s'étoient retirés secrètement de Chios à Sparte, et dans ce temps-là, ils s'étoient rendus à Egine pour engager les Grecs à faire voile en Ionie. Mais ils eurent bien de la peine à les mener jusqu'à Délos. Tout ce qui étoit au-delà de cette île effrayoit les (192) Grecs, parce qu'ils avoient peu de connoissance de ces pays, et parce qu'ils s'étoient imaginé qu'ils étoient pleins de troupes. Samos même leur paroissoit aussi éloignée que les Colonnes d'Hercules. Ainsi les Barbares effrayés n'osèrent pas avancer vers l'Occident au-delà de Samos; et les Grecs de leur côté, malgré les prières de ceux de Chios, n'allèrent point vers l'Orient plus loin que Délos. La crainte (*a*) les empêchoit de franchir de part et d'autre l'espace qui les séparoit.

CXXXIII. Tandis que les Grecs alloient à Délos, Mardonius, qui avoit passé l'hiver en Thessalie, se mit en marche. A son départ il envoya aux Oracles un (193) Europien nommé Mys, avec ordre d'aller par-tout autant qu'il lui seroit (194) possible pour consulter les Dieux. Je ne puis dire ce que Mardonius vouloit apprendre des Oracles, et les ordres qu'il avoit donnés à son Député,

(*a*) Dans le grec : *La crainte gardoit le milieu.*

personne n'en ayant connoissance; mais je pense qu'il les envoya consulter seulement sur les affaires présentes.

CXXXIV. Il est certain que Mys vint à Lébadie; qu'ayant gagné avec de l'argent un homme du pays, il descendit dans l'antre (195) de Trophonius, qu'il alla à l'Oracle (196) d'Abes en Phocide; qu'il vint ensuite à Thèbes, et que dès qu'il y fut arrivé, il consulta lui-même Apollon Isménien par la flamme (197) des victimes, comme cela se pratique aussi à Olympie, et avec de l'argent, il obtint d'un étranger (198), et non d'un Thébain, la permission d'aller dormir dans (199) le temple d'Amphiaraüs, où il n'est permis à aucun Citoyen de Thèbes de consulter l'Oracle, par la raison suivante. Amphiaraüs ayant ordonné aux Thébains par des Oracles, de le choisir pour leur Devin ou pour leur Allié, ils préférèrent de l'avoir pour Allié : les Citoyens de Thèbes ne peuvent, par cette raison, coucher dans le temple d'Amphiaraüs.

CXXXV. Les Thébains racontent une merveille très-grande (200), à mon avis. Mys (*a*) ayant parcouru tous les Oracles, visita aussi le temple d'Apollon (201) surnommé Ptoüs. Ce temple, qui s'appelle le Ptoon, appartient aux Thébains, et est situé au-dessus du lac Copaïs, au pied d'une montagne (202), près de la ville d'Acræphia. Mys

(*a*) Le grec ajoute : *L'Europien.*

étant arrivé à ce temple, trois citoyens choisis par la République, l'y suivirent pour mettre par écrit la réponse de l'Oracle. Aussi-tôt l'Archi-prêtresse lui répondit en langue Barbare (*a*). Les Thébains dont il étoit accompagné furent étonnés de lui entendre parler une langue différente de la Grecque. Comme ils étoient embarrassés sur ce qu'ils feroient dans les circonstances présentes, Mys leur arracha les tablettes qu'ils avoient entre les mains, et y ayant écrit la réponse que lui avoit dicté le Prophète, et qui étoit, à ce qu'on dit, en (203) Carien, il s'en retourna en Thessalie.

CXXXVI. Mardonius ayant lu les réponses des Oracles, envoya en ambassade à Athènes (204) Alexandre de Macédoine, fils d'Amyntas. Il choisit ce Prince, parce qu'il avoit avec les Perses de l'affinité, sa sœur (*b*) Gygée, fille d'Amyntas, ayant épousé un Perse nommé Bubarès, dont elle avoit un fils qui s'appeloit Amyntas, du nom de son aïeul maternel. Cet Amyntas étoit alors en Asie, et le Roi lui avoit donné Alabandes, ville considérable de Phrygie. Mardonius envoya aussi Alexandre, parce qu'il avoit appris qu'il étoit uni avec les Athéniens par les droits de (205) l'hospitalité, et qu'ils le regardoient comme leur bienfaiteur. Il s'imaginoit que, par ce moyen, il

(*a*) Il faut se rappeler que ce mot ne signifie qu'étranger.
(*b*) Voyez liv. v, §. xxi.

se concilieroit sur-tout les Athéniens, dont il entendoit parler comme d'un peuple nombreux et vaillant, et qu'il savoit avoir le plus contribué à la défaite des Perses sur mer. Il se flattoit que s'ils se joignoient à lui, il se rendroit aisément maître de la mer; ce qui seroit certainement arrivé. Comme il se croyoit beaucoup plus fort que les Grecs par terre, il comptoit alors avoir sur eux une grande supériorité. Peut-être aussi les Oracles qu'il avoit consultés lui conseilloient-ils de faire alliance avec les Athéniens, et ce fut peut-être cette raison qui l'engagea à leur députer Alexandre.

CXXXVII. Alexandre (206) descendoit au (*a*) septième degré de Perdiccas, qui s'empara de la couronne de Macédoine, ainsi que je vais le dire. Gavanes, Aëropus et Perdiccas, tous trois frères et descendans de (207) Téménus, s'enfuirent d'Argos en Illyrie, et passant de-là dans la haute Macédoine (208), ils arrivèrent à la ville de Lébæa, où ils s'engagèrent au service du Roi pour un certain prix. L'un menoit paître les chevaux, l'autre les bœufs; et Perdiccas, le plus jeune, gardoit le (*b*) menu bétail; car autrefois, non-seulement les Républiques, mais encore les Monar-

---

(*a*) Pour trouver les sept degrés, il faut, suivant l'usage d'Hérodote, compter les deux extrêmes, Alexandre et Perdiccas.

(*b*) Voyez liv. I, §. CXXXIII, note 327.

chies, n'étoient pas riches (209) en argent. La Reine elle-même leur préparoit à manger. Toutes les fois que cuisoit le pain du jeune Perdiccas son domestique, il devenoit plus gros de moitié. La même chose arrivant toujours, elle en avertit son mari. Là-dessus il vint sur-le-champ à ce Prince en la pensée que c'étoit un prodige, et qu'il présageoit quelque chose de grand. Il manda les trois frères (*a*), et leur commanda de sortir de ses terres. Ils répondirent au Roi qu'il étoit juste qu'ils reçussent auparavant leur salaire. A ce mot de salaire, il leur dit en homme à qui les Dieux avoient troublé la raison : « Je vous donne ce » soleil (le soleil entroit alors dans la maison par » l'ouverture (210) de la cheminée), ce salaire » est digne de vous ». A ces paroles, les deux aînés, Gavanes et Aëropus, demeurèrent interdits; mais le plus jeune répondit au Roi : « Seigneur, » nous acceptons (*b*) l'augure que vous nous don» nez ». Prenant ensuite son couteau, il traça sur l'aire de la salle une ligne autour de l'espace qu'éclairoit le soleil, et après avoir reçu par trois fois ses rayons dans son sein, il s'en alla avec ses deux frères.

CXXXVIII. Ils étoient à peine partis, qu'un des Assesseurs du Roi l'instruisit de ce que pour-

---

(*a*) Dans le grec : *Les mercenaires.*

(*b*) Voyez la note 49, pag. 674 de l'édition d'Hérodote de M. Wesseling.

roit faire le plus jeune des trois frères, et des vues qu'il avoit sans doute en acceptant ce qu'il lui avoit donné. Ce Prince irrité envoya après eux des cavaliers pour les tuer. Il y a dans ce pays un fleuve, auquel les descendans de ces hommes d'Argos offrent des sacrifices comme à leur libérateur. Lorsque les Téménides l'eurent traversé, il grossit tellement, que les cavaliers ne purent le passer. Arrivés dans un autre canton de la Macédoine, les trois frères établirent leur demeure près des jardins qu'on dit avoir appartenu à Midas, fils de Gordius, où viennent d'elles-mêmes, et sans culture, des roses à (211) soixante pétales, dont l'odeur est plus agréable que celles qui croissent ailleurs. Ce fut aussi dans ces jardins que le Silène (212) fut pris, comme le rapportent les Macédoniens. Le mont Bermion, inaccessible en hiver, est au-dessus de ces jardins. Lorsque les Téménides se furent emparés de ce canton, ils en sortirent pour subjuguer le reste de la Macédoine.

CXXXIX. Alexandre descendoit de ce Perdiccas de la manière suivante. Il étoit fils d'Amyntas, Amyntas d'Alcétas, Alcétas d'Aëropus, Aëropus de Philippe, Philippe d'Argæus, et celui-ci de Perdiccas, qui avoit conquis ce Royaume. Telle étoit la généalogie d'Alexandre, fils d'Amyntas.

CXL. Alexandre étant arrivé à Athènes, où Mardonius l'avoit député, adressa ce discours au peuple : « Athéniens, Mardonius vous dit par ma

» bouche : Il m'est venu un message de la part
» du Roi, conçu en ces termes :

» Je pardonne aux Athéniens toutes leurs fau-
» tes. Exécutez donc mes ordres, Mardonius,
» rendez-leur leur pays, qu'ils en choisissent
» encore un autre à leur gré, qu'ils vivent selon
» leurs loix ; et s'ils veulent faire alliance avec
» moi, relevez tous les temples que je leur ai
» brûlés.

» Ces ordres (*a*) m'ayant été envoyés, je suis
» tenu de les exécuter, à moins que (215) de votre
» côté vous n'y mettiez obstacle. Je vous adresse
» maintenant la parole en mon nom. Quelle est
» donc votre folie de vouloir faire la guerre au Roi?
» vous ne le vaincrez jamais, et vous ne pourrez
» pas toujours lui résister. Les grandes actions de
» Xerxès et la multitude de ses troupes vous sont
» connues ; vous avez entendu parler de mes for-
» ces ; quand même vous auriez l'avantage sur
» moi, quand même vous remporteriez la vic-
» toire, ce dont vous ne pouvez vous flatter, du
» moins si vous êtes sages, il nous viendra d'au-
» tres armées encore plus fortes. Ne vous (*b*) ex-
» posez pas, en vous égalant au Roi, à être privés
» de votre patrie, et à courir perpétuellement le
» risque de la vie même. Rentrez donc en grace

(*a*) Ceci est le discours que tient Mardonius par la bouche d'Alexandre.

(*b*) Dans le grec : *Ne voulez pas, &c.*

» avec

» avec Xerxès ; profitez de l'occasion ; jamais il » ne s'en présentera où vous puissiez le faire à » des conditions plus honorables. Le Roi vous en » presse ; soyez libres, et contractez avec nous » une alliance sincère, sans fraude ni trom- » perie.

» Voilà, Athéniens, ce que Mardonius m'a » commandé de vous dire : quant à moi, je ne » vous parlerai pas de ma bienveillance pour vous. » Je n'ai pas attendu jusqu'au moment présent à » la faire connoître : suivez, je vous en conjure, » les conseils de Mardonius. (a) Vous n'êtes pas en » état de soutenir la guerre jusqu'au bout contre » Xerxès. Si je vous avois vu assez puissans pour » lui résister, je ne serois pas venu ici avec les » propositions que je vous apporte de sa part. » La puissance du Roi (214) est immense et » plus qu'humaine. Si vous n'acceptez pas sur » le champ l'alliance que vous offrent les Perses » à des conditions si avantageuses, je crains » d'autant plus pour vous, que de tous les con- » fédérés, vous êtes les plus exposés, et que vous » trouvant enclavés au milieu des ennemis, et » votre Pays entre deux armées, vous êtes tou- » jours les seuls sur qui tombe la perte. Ces offres » sont d'un prix inestimable. Ne les rejetez donc » pas, et cela d'autant plus que vous êtes les seuls » à qui le grand Roi veuille pardonner, et les

(a) Dans le grec : *Car je vois que, &c.*

» seuls dont il recherche l'alliance». Ainsi parla Alexandre.

CXLI. Les Lacédémoniens ayant appris que ce Prince venoit à Athènes pour engager les Athéniens à traiter avec le Roi (*a*), se rappelèrent que les Oracles avoient prédit qu'ils seroient nécessairement chassés du Péloponnèse avec le reste des Doriens par les Mèdes unis aux Athéniens. Craignant donc qu'ils n'acceptassent cette alliance, ils résolurent de leur envoyer sur le champ une députation. Les Ambassadeurs de Lacédémone se trouvèrent à l'assemblée du Peuple. Les Athéniens l'avoient différée, parce qu'ils étoient persuadés que les Lacédémoniens apprendroient qu'on étoit venu négocier avec eux de la part du Barbare, et que sur cette nouvelle ils se hâteroient de faire partir des députés. Ils avoient donc différé l'assemblée du Peuple de dessein prémédité, afin de faire connoître leurs dispositions aux Lacédémoniens.

CXLII. Dès qu'Alexandre eut cessé de parler, les Ambassadeurs de Sparte prirent la parole. « Les Lacédémoniens, dirent-ils, nous ont dé-
» putés pour vous prier de ne rien entreprendre
» au préjudice de la Grèce, et de ne point prêter
» l'oreille aux propositions du Roi. Une pareille
» alliance seroit injuste et plus flétrissante encore
» pour vous que pour le reste des Grecs, et cela

(*a*) Dans le grec : *Le Barbare.*

» pour plusieurs raisons. Vous avez allumé contre » notre gré la guerre présente, et quoique dans (*a*) » l'origine elle ne regardât que vous, elle gagne » (215) maintenant la Grèce entière. Ne seroit-il » pas odieux qu'étant originairement (216) les » auteurs de tous ces troubles, vous contribuiez » à rendre la Grèce esclave, vous sur-tout, qui » dès les temps les plus reculés, vous êtes montrés » les défenseurs de la liberté des peuples?

» Pour nous, Athéniens, nous compatissons à » votre triste situation, et nous voyons avec dou- » leur vos maisons (217) renversées depuis long- » temps, et que deux années de suite vous avez » été privés du produit de vos terres. Sensibles à » vos malheurs, les Lacédémoniens et les Alliés » s'engagent à nourrir, tant que durera la guerre, » vos femmes, et tout (218) ce qu'il y a dans vos » familles de personnes inutiles à la guerre. Ne » vous laissez pas séduire, nous vous en conju- » rons, par les paroles douces qu'Alexandre vous » dit de la part de Mardonius. Il fait ce qu'il doit » faire. C'est un Tyran qui épouse les intérêts » d'un Tyran : mais si vous êtes sages, vous ne » suivrez pas ses conseils, puisque vous n'igno- » rez pas qu'on ne peut se fier aux Barbares, et » qu'il n'y a rien de vrai dans leurs paroles ».

CXLIII. Tel fut le discours des Députés de Sparte. Quant aux Athéniens, ils répondirent à

(*a*) Voyez la fin de la note 216.

Alexandre en ces termes : « Il étoit fort inutile de » grossir (219) avec emphase les forces des (220) » Perses ; nous savions aussi bien que vous que » les nôtres sont inférieures aux leurs. Cependant » brûlant (221) du beau feu de la liberté, nous » nous défendrons de tout notre pouvoir. Ne » cherchez donc pas à nous persuader de faire » alliance avec le Barbare, jamais vous n'y par» viendrez. Allez, rapportez à Mardonius la ré» ponse des Athéniens : tant que le soleil four» nira sa carrière accoutumée, nous ne ferons » jamais d'alliance avec Xerxès ; mais pleins de » confiance en la protection des Dieux et des » Héros, dont, sans aucun respect, il a brûlé » les Temples et les Statues, nous irons à sa ren» contre, et le repousserons courageusement.

» Quant à vous, ne tenez jamais aux Athé» niens de semblables discours, et ne venez pas » désormais nous exhorter à faire des choses hor» ribles, sous prétexte de vouloir nous rendre des » services importans ; car, étant unis avec nous » par les liens de l'hospitalité et de l'amitié, nous » serions fâchés de vous traiter d'une manière qui » ne vous seroit pas (222) agréable ».

CXLIV. S'adressant ensuite aux Envoyés de Sparte : « La crainte qu'ont les Lacédémoniens » que nous ne traitions avec le Barbare est dans » la nature. Mais elle auroit bien dû vous paroî» tre honteuse, à vous qui connoissez la magnani» mité des Athéniens. Non, il n'est point assez

» d'or sur terre, il n'est point de pays assez beau, » assez riche, il n'est rien enfin qui puisse nous » porter à prendre le parti des Mèdes, pour réduire » la Grèce en esclavage : et quand même nous le » voudrions, nous en serions détournés par plu- » sieurs grandes raisons. La première et la plus » importante, les Statues et les Temples de nos » Dieux brûlés, renversés et ensevelis sous leurs » ruines ; ce motif n'est-il pas assez puissant pour » nous forcer bien plutôt à nous venger de tout » notre pouvoir qu'à nous allier à celui qui est » l'auteur de ce désastre ? Secondement, le corps » Hellénique étant d'un même sang, parlant la » même langue, ayant les mêmes Dieux, les » mêmes Temples, les mêmes sacrifices, les » mêmes (223) usages, les mêmes mœurs, ne » seroit-ce pas une chose honteuse aux Athéniens » de le trahir ? Apprenez donc, si vous l'avez » ignoré jusqu'à présent, apprenez que tant qu'il » restera un Athénien au monde, nous ne ferons » jamais alliance avec Xerxès. Nous admirons » l'offre que vous nous faites de nourrir nos fa- » milles et de pourvoir aux besoins d'un Peuple » dont les maisons et la fortune sont renversées, » et vous portez la bienveillance jusqu'à son » comble ; mais nous subsisterons comme nous » le pourrons, sans vous être à charge. Les cho- » ses étant donc ainsi, mettez au plutôt votre » armée en campagne. Car aussi-tôt que le Bar- » bare aura appris que nous ne voulons point

» accepter ses offres, il entrera, sans différer, » sur nos terres, comme nous le conjecturons. Il » est donc à propos de prévenir son irruption » dans l'Attique, et d'aller au-devant de lui en » Béotie ».

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

NOTES

SUR LE SEPTIÈME LIVRE D'HÉRODOTE.

(1) §. I. *Fort irrité*, Κεχαραγμένος. Cette expression se dit au propre des animaux qui grincent les dents de colère. Voyez *Miscellan. Observat.* vol. II, tom. I, pag. 17. Hésychius explique ce mot par ὠργισμένος. Voyez les notes sur cet Auteur.

(2) §. I. *Vaisseaux de transport.* νέες ou νῆες sont des vaisseaux de guerre : πλοῖα des vaisseaux de charge pour les vivres, ou propres à transporter la cavalerie. Suivant (*a*) Didyme, dans le dixième Livre de ses Mémoires de Rhétorique, πλοῖα sont des vaisseaux ronds, et νῆες des vaisseaux de guerre. Cette différence est appuyée par un passage d'Aristote (*b*) sur le droit de la guerre : les Tarentins ayant prié vers ce temps-là Alexandre, Roi d'Epire, de les secourir dans la guerre qu'ils avoient à soutenir contre les Barbares, ce Prince mit à la voile avec quinze vaisseaux de guerre et un grand nombre de vaisseaux de (*c*) charge et propres à transporter la cavalerie. Or le terme qu'il emploie pour le premier est νῆες, et πλοῖα, celui dont il se sert pour le second.

(3) §. II. *Artobazanes étoit, &c.* Je crois qu'il n'est plus fait mention dans l'Histoire d'Artobazanes. Je conjecture cependant que Mithridates, ce célèbre Roi de Pont, qui résista pendant quarante ans aux Romains, et qui ne fut

(*a*) Ammonius de differentiis vocabulorum, voc. νῆες, pag. 98.
(*b*) Id. ibid.
(*c*) Je lis ici avec M. Valckenaer, φορτηγικοῖς au lieu de στρατηγικοῖς.

abattu que par Pompée, étoit un de ses descendans. Diodore (*a*) de Sicile, Polybe (*b*) et d'autres Auteurs, font remonter ce dernier Prince à un des sept Perses qui conjurèrent contre le Mage Smerdis, sans cependant en désigner un en particulier. Appien d'Alexandrie s'exprime d'une manière plus particulière. « Mithridates, dit-il (*c*), » mourut. Il étoit le seizième depuis Darius, fils d'Hys- » taspes, Roi de Perse, et le sixième depuis Mithridates » qui secoua le joug des Macédoniens et fonda le Royaume » de Pont ». Il ne dit point, il est vrai, quel étoit le nom du fils de Darius dont il descendoit; mais comme Florus (*d*) nomme ce Prince Artabazes, il est naturel de penser qu'il a voulu parler de l'Artobazanes d'Hérodote, quoiqu'il le suppose, par une erreur qui lui est assez familière, le même que le fondateur du Royaume de Pont. Cet Artobazanes eut probablement la Satrapie du Pont, et ses descendans en jouirent sans doute jusqu'à ce que Mithridates, surnommé Ctistès, Fondateur, secoua le joug des Macédoniens, et devint Roi du pays dont il n'avoit été que le Gouverneur.

Les seize générations donnent 533 ans, Darius étant né vers l'an 4,164 de la période julienne, 550 ans avant notre ère, et Mithridates étant mort l'an 4,651 de la période julienne, 63 ans avant l'ère chrétienne, il y a une différence de 46 ans. Je lirois par conséquent dans Appien : « Il étoit le quinzième depuis Darius, fils d'Hys- » taspes ».

(4) §. II. *Ils se disputoient.* Cela se passa différemment au rapport de Plutarque. « Darius (*e*) étant mort, les uns

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XIX, §. XL, tom. II, pag. 348.

(*b*) Polyb. Histor. lib. V, §. XLIII, pag. 540.

(*c*) Appian. ad Bell. Mithrid. pag. 411.

(*d*) Flori Epitome rerum Roman. lib. III, cap. V, pag. 467, ex Edit. Dukeri. Lugd. Bat. 1744, *in*-8.

(*e*) Plutarch. de Fraterno Amore, tom. II, pag. 488, D, E, F.

» vouloient

» vouloient placer sur le trône Ariaménès, parce qu'il étoit » l'aîné, et les autres Xerxès, parce qu'Atosse sa mère étoit » fille de Cyrus, et qu'il étoit né depuis l'avénement de » Darius au trône. Ariaménès arriva de la Médie, non » comme un ennemi, mais avec la tranquillité de quelqu'un » qui vient soutenir sa cause devant des Juges. Xerxès qui » étoit sur les lieux, exerçoit les fonctions de la Royauté. » A l'arrivée de son frère, il mit bas son diadême, et la tiare » droite que portent les Rois, alla au-devant de lui et le » salua. Il lui envoya aussi des présens, et ceux qui les por- » toient lui dirent de sa part : Votre frère Xerxès vous en- » voie par honneur ces présens. Si les Perses donnent leurs » suffrages en sa faveur et le déclarent Roi, vous occuperez » après lui le premier rang. Ariaménès répondit : Je reçois » volontiers les présens de mon frère. Je pense que la Cou- » ronne m'appartient. Je conserverai à mes frères leurs » honneurs, et je distinguerai Xerxès par-dessus mes autres » frères. Le jour du jugement approchant, les Perses nom- » mèrent d'un avis unanime pour Juge Artabanus, frère de » Darius. Xerxès, qui se fioit à la multitude, refusoit de » reconnoître ce Prince en cette qualité. Mais Atosse sa » mère le réprimanda : pourquoi refusez-vous, lui dit-elle, » d'être jugé par votre oncle, qui est le plus honnête homme » de la Perse ? Il est beau d'être le frère du Roi. Pourquoi » donc craindre un combat dont le second prix est même » d'un tel éclat ? Xerxès se laissa persuader. Les deux » Princes exposèrent leurs raisons à Artabanus. Celui-ci » décida en faveur de Xerxès et le déclara Roi. Ariaménès » se leva précipitamment de son siége, se prosterna devant » son frère, et le prenant par la main, il le plaça sur le » trône ». J'ai bien peur que ce récit de Plutarque ne soit emprunté de Ctésias, qui saisit toutes les occasions possibles pour contredire Hérodote. Peut-être aussi Plutarque se trompe-t-il sur le nom du Prince qui disputa la Couronne à Xerxès. *Voyez* plus bas, note 10. Quoi qu'il en

soit, l'Empereur Julien (*a*) avance la même chose. « Il » s'éleva, dit-il, après la mort de Darius des disputes au » sujet de la succession à la Couronne ; mais ceux qui y » aspiroient aimèrent mieux décider leurs différends par les » voies de la justice que les armes à la main ». On peut aussi consulter la note d'Ezéch. Spanheim sur cet endroit, page 217, où il rapporte plusieurs exemples pareils.

(5) §. III. *Arriva à Suses.* Xerxès (*b*) donna à Démarate les villes de Pergame, de Teuthranie et d'Halisarnie, à cause qu'il l'avoit accompagné dans son expédition contre la Grèce. Eurysthènes et Proclès ses descendans en jouissoient encore vers la fin de la première année de la xcv[e] Olympiade, c'est-à-dire 78 ans après, lorsqu'ils se joignirent à Thimbron, Général Lacédémonien. *Voyez* ci-dessous, note 163.

(6) §. III. *Atosse.* Cette Princesse (*c*) étoit fille de Cyrus, et fut femme de son frère Cambyses. Elle épousa ensuite le Mage Smerdis, et après sa mort le Roi Darius, auprès de qui elle eut (*d*) beaucoup de crédit. Elle est (*e*), au rapport d'Hellanicus, la première qui ait écrit des lettres. Cette Princesse finit ses jours d'une manière bien tragique, si l'on peut en croire Aspasius. Son fils Xerxès (*f*) la mit en pièces dans un accès de fureur, et la mangea. *Ξέρξης ὁ τῶν Περσῶν βασιλεὺς μανεὶς ἔφαγε τὴν ἑαυτοῦ μητέρα κρεουργήσας.*

(7) §. IV. *Ayant déclaré.* Ezéchiel Spanheim (*g*) prétend que celui qui étoit désigné pour successeur devenoit le collègue de son père, au cas que le père revînt sain et sauf de son expédition. Hérodote n'en dit rien.

(*a*) Juliani Imperat. Opera. Orat. 1, pag. 33, B.
(*b*) Xenoph. Hellenic. lib. III, cap. 1, §. IV, pag. 128.
(*c*) Herodot. lib. III, §. LXVIII, LXXXVIII.
(*d*) Id. ibid. §. CXXXIII, CXXXIV, et lib. VII, §. III.
(*e*) Clem. Alexand. Stromat. lib. 1, §. XVI, pag. 364, lin. 6.
(*f*) Aspas. ad Aristotelis Ethic. pag. 124.
(*g*) Ad Julian. pag. 278 et 279.

(8) §. IV. *Régné trente-six ans.* Ce Prince mourut la quatrième année de la soixante-treizième Olympiade, quatre cent quatre-vingt-cinq ans avant notre ère. La bataille de Marathon se donna la troisième année de la soixante-douzième Olympiade. Darius fit faire des préparatifs pendant trois ans, la quatrième année l'Egypte se révolta, et ce Prince mourut l'année suivante, comme nous l'apprenons d'Hérodote.

Les Marbres d'Oxford placent la mort de ce Prince sous l'Archontat d'Aristides, et par conséquent l'an 4,225 de la période julienne, 489 ans avant notre ère, qui répond aux six premiers mois de la troisième année de la soixante-douzième Olympiade, et aux six derniers mois de la quatrième année de la même Olympiade. L'autorité de ces Marbres est sans doute d'un grand poids; mais celle d'Hérodote me paroît l'emporter, parce qu'il étoit presque contemporain, et que l'auteur des Marbres n'a écrit que 220 ans après la mort de notre Historien.

Saint Clément d'Alexandrie (*a*) se trompe lorsqu'il donne quarante-six ans de règne à ce Prince, ou c'est une faute des copistes. Ctésias, §. XIX, ne le fait régner que trente et un ans; mais le Canon de Ptolémée s'accorde avec notre Historien.

(9) §. IV. *Sans avoir eu la satisfaction de punir la révolte des Egyptiens.* Ce témoignage est positif. Cependant Aristote avance le contraire. « L'exemple (*b*), dit-il, est » comme si on disoit qu'il faut s'armer contre le Roi de » Perse, et ne point souffrir qu'il subjugue l'Egypte. Darius » en effet n'a passé en Grèce qu'après avoir pris l'Egypte, » et si-tôt qu'elle fut à lui, il tourna ses armes contre les » Grecs ». C'est dire assez clairement qu'il attaqua et ré-

(*a*) Clemen. Alexandr. Stromat. lib. I, pag. 395, lin. 15.

(*b*) Aristot. Rhetoric. lib. II, cap. XX, pag. 569, E; 570, A; vel lib. II, cap. XVI, sect. II, pag. 120, ex Edit. Rhetoric. Oxoniensi, 1759, *in*-8.

duisit l'Egypte, et qu'ensuite il passa en Grèce. L'autorité d'Hérodote, qui étoit presque contemporain, me paroît préférable à celle d'Aristote qui étoit fort éloigné de ce temps-là. Ce peut être aussi une faute des copistes.

(10) §. v. *Son fils Xerxès*. Plutarque (*a*) prétend qu'Ariménès, ou Ariaménès (*b*) comme il l'appelle en un autre endroit, disputa la Couronne à son frère, mais que Xerxès ayant été déclaré Roi, Ariaménès lui fit hommage, et le servit avec tant de zèle et de cordialité, qu'il périt (*c*) à la bataille de Salamine. Hérodote, qui nomme un grand nombre d'enfans de Darius, ne parle pas d'Ariaménès, et il appelle Artobazanes le Prince qui disputa la Couronne à Xerxès. D'ailleurs ce fut Ariabignès, frère de Xerxès, qui périt (*d*) à la journée de Salamine; mais indépendamment que ce nom est différent d'Ariménès ou Ariaménès, c'est qu'il ne paroît pas qu'il ait jamais disputé l'Empire à Xerxès. Il pourroit se faire que l'Ariaménès de Plutarque fût l'Ariabignès d'Hérodote, et que Plutarque attribue à Ariaménès des actions d'Artobazanes et d'Ariabignès. *Voyez* ci-dessus, note 4.

(11) §. v. *Seigneur*. Il y a dans le grec Δέσποτα, terme qui signifie Maître, et exprime le rapport qu'il a avec l'esclave. Les Rois de l'Orient étoient des Despotes, et leurs sujets des esclaves. Les Grecs, qui avoient en horreur tout ce qui sentoit l'esclavage, ne voyoient dans leurs Rois que des Magistrats qui veilloient à la sûreté publique, et procuroient à la nation tous les avantages possibles. Aussi les appeloient-ils ἄνακτες, mot qui exprime le soin qu'ils prenoient de leurs peuples. Cette nation généreuse ne reconnoissoit que les Dieux pour ses Maîtres, et ne pouvoit souffrir qu'on donnât

(*a*) Plutarch. Apophthegm. tom. II, pag. 173, B.
(*b*) Id. de Fraterno Amore, tom. II, pag. 488, D.
(*c*) Id. ibid. F.
(*d*) Herodot. lib. VIII, §. LXXXIX.

ce nom à un homme. Euripides fait (*a*) dire à un serviteur d'Hippolyte, Ἄναξ· Θεοὺς γὰρ δεσπότας καλεῖν χρεών. Le Père Brumoy (*b*) a rendu ce vers : « Prince égal aux Dieux, car » tel est le nom qui convient à nos Maîtres ». Ce Savant, accoutumé au langage servile de notre siècle, s'étoit imaginé que δεσπότας se rapportoit aux Princes, et que ce serviteur d'Hippolyte faisoit de ses Maîtres des Dieux. Mais les Grecs d'alors étoient trop fiers pour regarder leurs semblables comme leurs Maîtres, et trop religieux pour donner à un mortel le nom de Dieu. Aussi ce vers doit-il se rendre : *Roi, car le nom de Maître ne convient qu'aux Dieux.* Le Scholiaste d'Euripides l'avoit bien pris. Τὸ μὲν Ἄναξ ἐπὶ τοῦ Ἱππολύτου, τὸ δὲ Δεσπότας ἐπὶ Θεῶν; « le mot Ἄναξ se » dit d'Hippolyte, et celui de Δεσπότας doit s'entendre des » Dieux ».

Xénophon, en parlant aux Grecs qui avoient suivi les étendards du jeune Cyrus, s'est servi de cette maxime, qui devroit être gravée dans le cœur de tous les hommes. οὐδένα (*c*) ἄνθρωπον δεσπότην, ἀλλὰ τοὺς θεοὺς προσκυνεῖτε. Adorez les Dieux, et ne reconnoissez jamais aucun mortel pour votre maître.

(12) §. VI. *Des Aleuades.* La Maison des Aleuades régnoit à Larisse, comme il paroît par Aristote (*d*). De-là vient qu'Ovide donne à (*e*) Aleuas l'épithète de *Larissæus.* Ils descendoient d'Aleuas que l'Oracle de Delphes déclara Roi de Thessalie de la manière dont je vais le rapporter d'après Plutarque. « Sa fierté (*f*) et son insolence l'avoient rendu » odieux à son père qui vouloit l'abaisser; mais son oncle » lui faisoit accueil et le favorisoit. Les Thessaliens ayant

(*a*) Euripid. Hippolyt. vers. 88.
(*b*) Théâtre des Grecs, vol. II, pag. 175, Edit. de 1749, *in*-12.
(*c*) Xenoph. Ἀνάϐ, lib. III, cap. II, §. VIII, pag. 149.
(*d*) Aristot. Politic. lib. V, cap. VI, pag. 394, E.
(*e*) Ovid. Ibis. vers. 323.
(*f*) Plutarch. de Fraterno Amore, tom. II, pag. 492, A. B.

» envoyé à Delphes des billets avec les noms de ceux qu'ils » vouloient pour Roi, celui-ci en mit un pour Aleuas sans » en parler au père. La Pythie l'ayant déclaré Roi, son » père assura qu'il n'avoit point envoyé de billet en sa » faveur, et chacun pensa qu'il y avoit erreur dans la trans- » cription des noms. Ayant de nouveau envoyé interroger » le Dieu, la Pythie répondit, comme pour confirmer celui » qu'elle avoit d'abord désigné.

» Je nomme le Roux qu'Archédice a enfanté.

» Aleuas fut ainsi déclaré Roi par le Dieu et l'adresse de » son oncle. Il se distingua plus que tous ses prédécesseurs, » rendit célèbre sa nation, et l'éleva à une très-grande » puissance ».

Ces Aleuades étoient (*a*) au nombre de trois, Thorax, Thrasydeius et Eurypile. Ils forcèrent (*b*) les Thessaliens à prendre le parti de Xerxès; mais ceux-ci, irrités depuis contre les Phocidiens, suivirent (*c*) volontairement les étendards de ce Prince.

(13) §. VI. *Qui faisoit commerce.* Dans le grec διαθέτην. Gronovius explique ce mot, *venditorem*, et Valla, *edissertatorem*. Thomas Magister l'interprète, ὁ καθιστῶν καὶ ἐκανεμῶν, et M. Wesseling est de son avis. Cet Onomacrite avoit en sa garde les Livres de Musée, les consultoit dans l'occasion, et se mêloit de les interpréter. Mais Hérodote dit quelque chose de plus. Διαθέτης signifie un homme qui vend, qui fait commerce. On trouve dans notre Auteur διατίθεσθαι (*d*) τὸν φόρτον, vendre sa cargaison, et dans Xénophon sur-tout et en mille autres Auteurs. Ulpien (*e*) sur la seconde Olynthiène de Démosthènes, explique διατίθεσθαι par πωλῆσαι. J'ai donc cru devoir préférer l'explica-

(*a*) Herodot. lib. IX, §. LVII.
(*b*) Id. lib. VII, §. LXXII.
(*c*) Philostrat. Heroic. cap. XIX, §. XV, pag. 743.
(*d*) Herodot. lib. I, §. I.
(*e*) Ulpian. ad Demosth. Olynth 2, pag. 14, 23, ex Edit. Morel.

tion de Gronovius, qui d'ailleurs est appuyée du suffrage de M. Toup (*a*).

(14) §. VI. *Lasus.* Lasus étoit Musicien, Poète, et même un des sept Sages de la Grèce selon (*b*) quelques-uns. On dit qu'il étoit fils de Charmantides, ou de Sisymbrinus, ou même de Chabrinus selon (*c*) Aristoxène. Il naquit à Hermione (*d*), ville de l'Argolide. Suidas place au mot Λάσος cette ville en Achaïe, et cependant il ne se trompe pas. L'Argolide a porté autrefois ce nom; (*voyez* liv. I, note 353) il fleurissoit dans la soixante-huitième Olympiade, et étoit contemporain (*e*) de Darius, fils d'Hystaspes. Il institua les Chœurs (*f*) Cycliques, et inventa le (*g*) Dithyrambe. Elien (*h*) nous en a conservé ce passage, et c'est, je crois, le seul qui nous reste. Σκύμνος εἰρημένον τὸ βρέφος τὸ τῆς λυγγός. « Le petit du Lynx s'appelle Scymnus ». *Voyez* au sujet du Dithyrambe, liv. I, §. XXIII, note 55.

On lui attribue (*i*) une Ode sur les Centaures, de laquelle il avoit banni le Sigma; mais tout le monde ne convient pas qu'elle soit de lui. Celle qu'il composa sur Cérès surnommée Hermione, est sûrement de cet Auteur, au rapport d'Héraclides de Pont, et l'on n'y trouve pas un seul Sigma.

Δάματρα μέλπω Κόραν τε Κλυμένοιο ἄλοχον.

« Je chante Cérès et Proserpine épouse de Pluton ».

(*a*) Emendationes in Suidam, pars IIIa, pag. 270; vel ex nupera Editione, tom. II, pag. 326.

(*b*) Diogen. Laert. in Thalete, lib. I, Segm. XLII, pag. 25, Confer. Suid. voc. Λάσος.

(*c*) Diogen. Laert. ibid.

(*d*) Id. ibid.

(*e*) Suidas voc. Λάσος. Voyez notre Canon Chronologique sur l'année 4,206.

(*f*) Suidas voc. Κυκλιοδιδάσκαλος.

(*g*) Clem. Alexandr. Stromat. lib. I, pag. 365, lin. 3.

(*h*) Ælian. de Nat. Animal. lib. VII, cap. XLVII, pag. 437.

(*i*) Athen. Deipnosoph. lib. X, cap. XXI, pag. 455, C, D; lib. XIV, cap. V, pag. 624, E, F.

(15) §. VI. *En parlant du passage.* Il y a dans le texte τήν τε ἔλασιν ἐξηγεύμενος, que le traducteur latin a rendu, *et expeditionem enarrans.* Je doute qu'il ait saisi le sens de ce passage. Voyez les *Acta Eruditorum, An.* 1760, *pag.* 218.

(16) §. VII. *Il leur donna pour gouverneur Achéménès.* Ce Prince, qui étoit fils de Darius et frère cadet de Xerxès, fut nommé Gouverneur ou Satrape d'Egypte, l'an 4,230 de la période julienne, 484 ans avant notre ère. Il commandoit en 4,234 de la période julienne, 480 ans avant Jésus-Christ, les (*a*) troupes Egyptiennes, faisant partie de l'armée de Xerxès qui attaqua la Grèce. L'Egypte s'étant révoltée sous Artaxerxès, l'an 4,251 de la période julienne, 463 ans avant Jésus-Christ, le Roi envoya contr'eux Achéménès, qui fut tué l'année suivante (*b*) par Inaros, qui s'étoit déclaré Roi d'Egypte.

(17) §. VIII. *Je ne prétends pas.* Denys d'Halicarnasse (*c*) a traduit ce discours de Xerxès en dialecte Attique. On fera bien de le consulter, et les notes dont MM. Wesseling et Valckenaer ont accompagné l'original.

(18) §. VIII. *Jamais restés dans l'inaction.* ἀτρεμίω signifie je demeure dans l'inaction. On a vu plus haut, liv. I, §. CXC. ἐξεπιστάμενοι ἔτι πρότερον τὸν Κῦρον οὐκ ἀτρεμίζοντα. « Comme ils savoient depuis long-temps que Cyrus » ne pouvoit demeurer tranquille ». Hérodote a dit dans le même sens ἀτρέμας ἔχειν, lib. VIII, §. XIV et XVI; lib. IX, §. LII et LIII. Le Traducteur latin de Denys d'Halicarnasse a donc fait un contre-sens en rendant οὐδένα χρόνον (*d*) ἠτρεμήσαμεν, *nunquam timore vacavimus.* Il falloit traduire, *nunquam conquievimus.* Ce mot est fréquemment employé

(*a*) Herodot. lib. VII, §. XCVII.
(*b*) Id. lib. III, §. XII.
(*c*) Dionys. Halicarn. de admirandâ vi dicendi in Demosthene, §. XLI, tom. II, pag. 307 et 308.
(*d*) Id. ibid. pag. 307, lin. 22.

dans

dans cette signification par Hippocrates. *Voyez* Foesii Œconomia Hippocratis, au mot Ἀτρεμίας, pag. 107.

(19) §. VIII. *Pour vous faire part.* Hérodote se sert toujours de ὑπερτιθέναι, et de ὑπερτίθεσθαί τι τινί dans les occasions où les autres Grecs emploient ἀνακοινῶσαι et ἀνακοινώσασθαι. C'est en vain que Thomas Gale, s'appuyant de Denys d'Halicarnasse, vouloit qu'on lût ici ὑποθέωμαι. On trouve, il est vrai, dans toutes les éditions de cet Auteur (*a*) ὑποθῶ ὑμῖν. Mais on lit dans un excellent manuscrit de la Bibliothèque du Roi, coté 1745, ὑπερθῶ ὑμῖν, qui est la véritable leçon de Denys d'Halicarnasse.

(20) §. VIII. *Voilà ce qui m'anime.* C'est l'explication que donnent du mot ἀνάρτημαι les Lexiques ordinaires, quoique Henri Etienne ne paroisse pas l'approuver. Mais ce qui met cette explication hors de doute, c'est que Denys d'Halicarnasse dans la traduction qu'il a faite de cette harangue, l'explique ἀνώρμημαι.

(21) §. VIII. *Dans ma maison.* Voyez la note de M. Wesseling. Il paroît que dans le passage de Denys d'Halicarnasse, page 308, on lisoit avant Sylburge, ἐν ἡμετέρου, et c'est la leçon du manuscrit du Roi. La note de Sylburge est fautive dans l'édition d'Hudson, et plus correcte dans l'édition de Leipsig, 1691, in-folio, page 38 des notes du second volume, colonne seconde, ligne 50.

(22) §. VIII. *Mais afin qu'il ne paroisse pas, &c.* La fin de cette réponse dans Valère Maxime est bien plus fière. *Ne viderer* (*b*) *meo tantum modo usus consilio, vos contraxi. Cæterum mementote parendum magis vobis esse quam suadendum.*

(23) §. X. *En le comparant.* Il y a dans le grec παρατρίψωμεν. Ce n'est point en frottant de l'or contre d'autre or,

(*a*) Dionys. Halicarn. de admirandâ vi dicendi in Demosthene, §. XLI, tom. II, pag. 307, lin. 36.

(*b*) Valer. Maxim, lib. IX, cap. V, Extern. 2.

qu'on distingue celui qui est le meilleur. Aussi ne balançai-je pas à adopter la leçon du manuscrit de Sancroft, ἐπεὰν δὲ ἑτέρῳ συγκρίνηται, qui indique la seule manière de reconnoître l'or pur, qui fût connue avant la découverte de la pierre de touche.

(24) §. x. *Sur terre et sur mer à-la-fois.* Le manuscrit *D* de la Bibliothèque du Roi porte, ἔοικεν ἀμφοτέροισι ἐχώρησε. Mais M. Coray est d'avis de conserver la leçon ἔοικεν ἀμφοτέρῃ σφι ἐχώρησε, et de mettre un point après διέφθειραν, qui est dans la même ligne. σφί me paroît nécessaire, et je suis absolument de son avis. J'ai réformé ma traduction en conséquence. Je ne doute pas que le lecteur, qui ne saura pas même un mot de grec, ne s'apperçoive actuellement que le discours d'Artabane est beaucoup plus pressant.

(25) §. x. *Ne vous exposez point, je vous prie.* μὴ βουλεύεο ne peut avoir lieu. On ne délibère pas si l'on s'exposera à un danger manifeste, quand il n'y a pas nécessité de le faire. M. Wesseling change ce mot en μὴ βουλέο, que j'adopte d'autant plus volontiers, qu'on trouve dans les manuscrits *B* et *D* de la Bibliothèque du Roi, μὴ βούλευ.

(26) §. x. *Les fait disparoître.* Il y a dans le grec οὐδέ ἐᾷ φαντάζεσθαι, que Gronovius a rendu, *nec sinit insolescere*, et M. Bellanger, *Dieu ne souffre point leur insolence.* Du Ryer a passé cet endroit.

Hésychius explique φαντάζει δόμῳ par φαίνει. On a bien vu qu'il falloit lire (*a*) δόμων, et que cet Auteur avoit en vue ce vers de l'Andromaque d'Euripides.

(*a*) L'iota souscrit a donné occasion à une multitude de fautes qui déparent encore à présent nos éditions. Comme dans les manuscrits on le met à côté au lieu de l'écrire dessous, et qu'on le joint souvent à la première lettre du mot suivant par un trait léger qui tient lieu de liaison, on l'a confondu avec le *nu*. J'en ai remarqué un exemple dans ma traduction de la Retraite des Dix-Mille, et plusieurs dans mes notes sur Hérodote; mais comme cette faute se rencontre très-souvent dans les Auteurs, j'ai cru devoir y insister. On peut aussi consulter les notes de M. Brunck,

(a) Ἀλλ' εἴσιθ' εἴσω, μηδὲ φαντάζου δόμων
Πάροιθε τῶνδε.

« Entrez et ne paroissez plus devant ce Palais ».

Thomas Magister dit (b) φαντάζομαι, τὸ ἁπλῶς φαίνομαι. Et il cite ce vers comme étant de l'Orestes d'Euripides, mais qui est certainement des Phéniciènes, suivant que l'ont remarqué les Commentateurs.

(c) Μή τις πολιτῶν ἐν τρίβῳ φαντάζεται.

« De crainte que quelqu'un de nos citoyens ne paroisse » dans le chemin ». Le Scholiaste l'a très-bien expliqué, μή τις ἀπὸ τῶν πολιτῶν φαίνεται ἐν τῇ ὁδῷ.

Ce terme se trouve, il est vrai, dans l'Orestes d'Euripides, et c'est ce qui a donné occasion à la méprise de Thomas Magister.

(d) Ὅδε τις ἐν τρίβῳ φαντάζεται.

« Quelqu'un paroît dans le chemin ».

Constantin ne s'y est point trompé. Il explique φαντάζεσθαι dans son Lexique, *conspicuum esse, cerni, in conspectu versari*, et il cite ce passage d'Hérodote. Scapula donne à ce même passage une énergie qu'il n'a point, et qui détruit absolument ce qu'a voulu dire notre Historien. Il ne fait que copier Henri Etienne, qui dit la même chose dans son Trésor, au mot φαντασία, vol. IV, pag. 36, H, et pag. 37, A.

(27) §. x. *Ne lui causent pas même la plus légère inquiétude.* La leçon οὐδὲν μὲν qu'a suivi Stobée, se trouve

sur Euripides, Aristophanes et Apollonius de Rhodes. Par la même raison, le *nu* mal fait, ou dont un jambage étoit effacé, a été changé en iota souscrit.

(a) Euripid. Androm. vers. 876, et 870 de l'édit. de M. Brunck.

(b) Au mot φάσματα.

(c) Euripid. Phœniss. vers. 93.

(d) Id. Orest. vers. 1270.

aussi dans le manuscrit *B* de la Bibliothèque du Roi. Si on lisoit μὲν au lieu de μέν, le sens seroit un peu différent; Gronovius a rendu cet endroit *parva vero nec leviter lædit*, quoiqu'il ait lu μέν.

(28) §. x. *Les arbres les plus élevés.* δένδρεα τὰ τοιαῦτα, des arbres de cette sorte, *arbores ejusmodi.* C'est-à-dire, les plus grands, puisqu'il venoit de parler des plus grands édifices. τὰ τοιαῦτα ne doit point se rapporter à βέλεα, comme l'ont fait tous les Traducteurs.

(29) §. x. *D'aveuglement.* Je prends ici βροντὴν pour l'esprit de vertige et d'aveuglement ἐμβροντησία.

(30) §. x. *Et conséquemment elle périt.* Il y a dans le manuscrit *A* du Roi, δι' ὧν ἐσφάλησαν; mais on lit dans le manuscrit *B*, δι' ὧν ἐφθάρησαν, qui est la vraie leçon.

(31) §. x. *Vous excitez le Roi à marcher en personne contre.* ἐπαίρεις αὐτὸν βασιλῆα στρατεύεσθαι. Les Grecs joignent plus souvent ὥστε devant l'infinitif.

(a) Οὔτοι μ' ἐπαίρεις ὥστε θυμῶσαι φρένας
Τοῖς σοῖσι κόμποις.

« La fierté de vos discours ne me forcera point à me mettre » en colère ».

(b) Κύπρις γὰρ ἤθελ' ὥστε γίγνεσθαι τάδε.

« Vénus a voulu que ces choses arrivassent ».

Voyez sur ἐπαίρεις les notes de Kuster sur le vers 42 des Nuées d'Aristophanes. La glose rapportée par M. Brunck, sur ce vers, explique ἐπῆρε, παρεκίνησε, κατέπεισε.

(32) §. x. *Connoissant.* γνόντα doit se rapporter à τινα, et non à Μαρδόνιον. J'en avertis, parce que j'ai trouvé dans les papiers de M. Bellanger une note d'un Homme de Lettres qui avertissoit du contraire, et que cette note avoit presque ébranlé M. Bellanger.

(a) Euripid. Supplic. vers. 581.

(b) Hippolyt. vers. 1327; ex Edit. Brunck, 1337.

(33) §. XI. *Ancêtres.* « Les Achéménides (*a*) étoient une » famille ou tribu (φρήτρη selon Hérodote, μοῖρα selon le » Géographe Etienne, φῦλον selon Strabon) dans le pays des » Pasargades, liv. I, §. CXXV. Ils descendoient et avoient » pris leur nom d'Achéménès, père de Cambyses et grand- » père de Cyrus. Achéménès est appelé Perseïde, parce qu'il » descendoit de Persée; et c'est pour cette même raison que » les Rois ses successeurs et ses descendans sont appelés » Perseïdes, liv. I, §. CXXV.

» Danaüs et Lyncée de Chemmis, ville d'Egypte, s'étoient » établis dans l'Hellade (ou Grèce), liv. II, §. XCI. Persée » fut fils de Danaé, ibidem, et liv. VI, §. LIII, LIV, et » liv. VII, §. LXI; et Danaé descendoit de Lyncée, car » Lyncée eut un fils nommé Abas; Abas eut Acrisius et » Prœtus, et Acrisius fut père de Danaé, selon Apollodore, » liv. II, chap. II, §. I et II, pag. 77 et 78, édition de Gale, » *in*-8°., Paris, 1675; de Danaé naquit Persée, selon Hé- » rodote, liv. II, §. XCI; et Apollodore, liv. II, chap. IV, » §. I, pag. 83, &c. Ainsi Persée descendoit de Lyncée, » et sa famille étoit originaire de Chemmis, selon Héro- » dote, *ibidem*.

» Persée épousa Andromède, fille de Céphée, fils de » Bélus, et en eut un fils nommé Persès. Alors les Perses » s'appeloient *Artéens*, et les Peuples voisins les nom- » moient ainsi, mais les Grecs les appeloient *Céphenes*, du » nom de Céphée, liv. VII, §. LXI. Persée laissa Persès son » fils chez Céphée, qui n'avoit point d'enfans mâles; les » Perses prirent de ce Persès un nouveau nom (*ibidem*), » qui est le nom de *Perses*; et leurs rois, qui descendoient » de lui par Achéménès, en prirent le surnom de *Perseïdes*. » Voyez aussi Apollodore, liv. II, chap. IV, §. V, pag. 89.

» Achéménès descendoit de ce Persès; mais il n'en des-

(*a*) Cette note est de M. Bellanger. *Voyez* la note suivante, où je rectifie la méprise de ce Savant.

» cendoit pas immédiatement, car le Géographe Etienne
» (au mot *Achæmenia*) dit qu'il fut fils d'Ægée.

» La généalogie des Rois de Perse remontant à Persée,
» fils de Jupiter et de Danaé, ils ne manquoient pas de s'en
» glorifier. Achéménès, Cyrus et Cambyses le pouvoient
» faire à bon droit et avec vérité, parce qu'ils descendoient
» de Persée en droite ligne, en ligne masculine. Mais Xerxès
» n'en descendoit qu'en ligne féminine; car il étoit fils de
» Darius, Darius étoit fils d'Hystaspes, Hystaspes étoit fils
» d'Arsamès, Arsamès étoit fils d'Ariamnès, et Ariamnès
» étoit fils de Teispeus, selon Hérodote, liv. VII, §. II.
» *Teispeus* (ajoute Hérodote, selon la leçon ordinaire) fut
» *fils de Cyrus;* Cyrus étoit fils de Cambyses, et Cambyses
» fut fils d'Achéménès (une autre leçon porte: Cambyses
» fut fils de Teispeus, et Teispeus fut fils d'Achéménès).
» C'est ainsi que Xerxès fait sa généalogie, il ne la fait pas
» remonter au-delà d'Achéménès *grand-père* (ou, selon
» une autre leçon qui met Teispeus entre Cambyses et Aché-
» ménès, *grand-grand-père*) de Cyrus. On ne voit pas que
» Darius, fils d'Hystaspes et père de Xerxès, descendit de
» la famille de cet Achéménès en ligne directe, en ligne
» masculine. Mais on sait que Xerxès avoit pour aïeul ma-
» ternel Cyrus, et qu'il comptoit Achéménès entre ses an-
» cêtres maternels: car il étoit fils de Darius et de la fille
» de Cyrus, laquelle étoit sœur de Cambyses, fils de Cyrus.
» On ne voit donc pas comment il pouvoit remonter par
» tant de degrés en ligne directe et masculine, jusqu'à Aché-
» ménès. Notez qu'il y a dans le grec d'Hérodote Τείσπεος,
» génitif qui peut venir ou du nominatif Τείσπευς (comme
» βασιλεύς dans la troisième déclinaison contracte), ou du
» nominatif Τείσπης, comme Δημοσθένης de la première dé-
» clinaison contracte. La version latine d'Hérodote traduit
» *Teïspei*, comme venant du nominatif *Teïspeus*, Sau-
» maise *Exercit. Plin. pag. 1183*, dit *Teïspes* au nominatif.
» Lequel des deux faut-il dire?

» Darius, fils d'Hystaspes et père de Xerxès, succéda à » Cambyses, fils de Cyrus, après qu'on eut exterminé les » Mages. Xerxès étoit fils de Darius et de la fille de Cyrus, » laquelle étoit sœur de Cambyses, comme je l'ai déjà dit; » il avoit donc pour aïeul maternel Cyrus : cela est clair et » évident par l'Histoire d'Hérodote. La généalogie que se » fait Xerxès, liv. VII, §. XI, est donc fausse. Car dans » cette généalogie, Cyrus seroit le cinquième aïeul de Xerxès » (puisque Xerxès y remonte de Darius son père à Hys- » taspes son grand-père, d'Hystaspes à Arsamès son bisaïeul, » d'Arsamès à Ariamnès son trisaïeul, d'Ariamnès à Teis- » peus son quatrième aïeul, et de Teispeus à Cyrus son pré- » tendu cinquième aïeul), au lieu qu'il ne doit être que son » aïeul maternel. Cyrus seroit, dis-je, son cinquième aïeul » selon cette généalogie, puisque Teispeus y est nommé » comme fils de Cyrus, lui qui est le trisaïeul de Darius, » fils d'Hystaspes, et père de Xerxès. Or il ne se peut pas » faire que Teispeus soit en même temps et fils de Cyrus, » et trisaïeul de Darius, fils d'Hystaspes : car Darius, fils » d'Hystaspes, épousa la fille de Cyrus, laquelle auroit été » sœur de Teispeus, trisaïeul de Darius, si Teispeus eût été » fils de Cyrus, et on ne comprend pas qu'un homme puisse » épouser la sœur de son trisaïeul, et en avoir des enfans; » cependant il est certain que Darius épousa la fille de Cyrus, » et qu'il en eut Xerxès. D'ailleurs il ne paroît pas que » Teispeus ait été fils de Cyrus; aucun ancien Auteur ne » l'assure; et toute l'Histoire dit le contraire, car elle nous » apprend que Cyrus n'eut que deux fils, qui furent Cam- » byses et Smerdis.

» Le passage d'Hérodote, liv. VII, §. II, est donc cor- » rompu. Il y manque une négation avant τοῦ Κύρου; cette » négation est μηδὲ, selon la conjecture du savant Saumaise, » *Exercit. Plinian. pag. 1183*; et au lieu de μὴ γὰρ εἴην ἐκ Δα- » ρείου τοῦ Ὑστάσπεος, τοῦ Ἀρσάμεος, τοῦ Ἀριάμνεω (ou Ἀριαράμνεω, » ou Ἄρμνεω, selon d'autres leçons), τοῦ Τεΐσπεος, τοῦ Κύρου, τοῦ

» Καμβύσεω (ici quelques manuscrits ajoutent τῦ Τεΐσπεος), » τῦ Ἀχαιμένεος γεγονὼς, μὴ τιμωρησάμενος τὺς Ἀθηναίους, il » faut lire μὴ γὰρ εἴην ἐκ Δαρείυ.... ΜΗΔΕ' τῦ Κύρυ.... μὴ » τιμωρησάμενος, &c. *que je ne sois pas fils de Darius*, qui » fut *fils d'Hystaspes*, qui fut *fils d'Arsamès*, qui fut *fils* » *d'Ariamnès*, qui fut *fils de Teïpseus*, ni un des descen- » dans *de Cyrus*, qui fut *fils de Cambyses*, qui fut *fils* » *d'Achéménès*, *si je ne me venge des Athéniens*. Les co- » pistes, accoutumés par les quatre τῦ précédens à mettre » τῦ sans μηδὲ, ont oublié la négation μηδὲ, *neque* : peut- » être même l'ont-ils retranchée exprès, parce qu'elle les » choquoit, et qu'ils n'entendoient pas ce que dit Héro- » dote.

» Xerxès, dans cette généalogie, parle d'abord de ses an- » cêtres paternels, de Darius son père, d'Hystaspes son » grand-père, d'Arsamès son bisaïeul, d'Ariamnès son tri- » saïeul, de Teïspeus son quatrième aïeul; il parle d'abord » de ceux de qui il descendoit en ligne directe, en ligne » masculine; ensuite il parle de ses ancêtres maternels, de » Cyrus son grand-père maternel, de Cambyses son bi- » saïeul, qui étoit père de Cyrus, et d'Achéménès son tri- » saïeul, ou son quatrième aïeul, si l'on met un Teïspeus » entre Cambyses et Achéménès. Il n'y parle point de Cam- » byses fils de Cyrus, de ce Cambyses Roi des Perses, qui » étoit son oncle maternel; il n'y parle point de ce Cam- » byses, parce qu'il n'étoit ni un de ses ancêtres paternels, » ni un de ses ancêtres maternels. Cambyses (Cambyses » l'ancien, père du grand Cyrus qui transféra l'Empire des » Mèdes aux Perses) est fils d'Achéménès dans cette gé- » néalogie de Xerxès, τῦ Κύρυ, τῦ Καμβύσεω τῦ Ἀχαιμένεος, » au lieu que liv. I, §. CXI, Hérodote donne pour père à » Cambyses l'ancien (à Cambyses mari de Mandane, et » père du grand Cyrus) non pas Achéménès, mais un Cy- » rus, ὡς ἄρα Μανδάνης τε εἴη παῖς τῆς Ἀστυάγεω θυγατρὸς » καὶ Καμβύσεω τῦ Κύρυ : de sorte que Cambyses l'ancien » ne

» ne descendoit pas immédiatement d'Achéménès, qu'il » n'étoit pas fils d'Achéménès, mais d'un Cyrus, et qu'il » étoit seulement un des descendans d'Achéménès en ligne » droite et masculine; mais on ne sait pas à quel degré, car » on ne voit point dans les anciens Auteurs de qui ce Cyrus » (ce père de Cambyses l'ancien) étoit fils, quoiqu'on sache » par le Géographe Etienne qu'Achéménès étoit fils d'Ægée.

» Que de difficultés dans cette Généalogie ! Ne pourroit- » on pas dire que Xerxès, après avoir nommé ses ancêtres » paternels exactement et de père en fils (ou plutôt de fils » en père), passe tout d'un coup à ses ancêtres maternels, » en fait une énumération abrégée pour remonter à Aché- » ménès, et que dans cette énumération abrégée, il omet » les moins illustres, dans l'impatience où il est de nommer » Achéménès; que τῦ Κύρυ ne signifie pas *fils de Cyrus*, » mais seulement *un des descendans de Cyrus* (parce qu'en » effet Xerxès n'étoit pas fils de Cyrus, mais seulement fils » de la fille de Cyrus), et que de même τῦ Ἀχαιμένεος ne » signifie pas que Cambyses l'ancien fût *fils* d'Achéménès, » mais seulement *un des descendans d'Achéménès.*

» Le grand Cyrus par ses conquêtes, Cambyses l'ancien » pour avoir épousé Mandane, fille d'Astyages et mère de » Cyrus, qui transféra l'empire des Mèdes aux Perses, » Achéménès, comme ayant donné le nom d'Achéménides » à une Maison ou Tribu nombreuse et illustre (et même la » plus illustre) parmi les Perses, méritoient d'être nommés » dans la généalogie maternelle de Cyrus : la mère de Xer- » xès, quoique fille du grand Cyrus, et le père de Cambyses » l'ancien, de ce Cambyses qui fut père du grand Cyrus, » n'y sont point nommés, parce qu'ils n'avoient rien fait » qui les illustrât : voilà pourquoi Xerxès passe tout d'un » coup à Cyrus son aïeul maternel, sans parler de sa mère, » et de Cambyses l'ancien à Achéménès, sans parler du père » de Cambyses l'ancien.

» Darius (Hérodote, liv. I, §. CCIX) étoit fils d'Hys-

» taspes ; c'étoit l'aîné des enfans d'Hystaspes, et il avoit » environ vingt ans, lorsque Cyrus faisoit la guerre aux » Massagètes ; Hérodote remarque qu'on l'avoit laissé en » Perse, parce que (quoiqu'âgé de vingt ans) il n'étoit pas » encore en âge d'aller à la guerre : Hystaspes étoit fils d'Ar- » samès, et étoit un Prince Achéménide ». BELLANGER.

(34) §. XI. *Cyrus.* M. Bellanger tâche de prouver dans la note précédente que Darius ne descendoit d'Achéménès que du côté des femmes, et par conséquent qu'il faut lire μηδὲ avant τοῦ Κύρου. Saumaise (*a*) avoit été aussi de cette opinion. Mais Arsamès, aïeul de Darius, étoit très-certainement de la Maison des Achéménides. Hérodote le dit (*b*) positivement. Ce qui a trompé ces Savans, c'est qu'ils ont pris le Cyrus dont il est ici question pour le Fondateur de l'Empire des Perses, tandis qu'il en est le grand-père. Voici, je pense, la généalogie de cette Maison, et telle à-peu-près que je la trouve dans Paulmier (*c*) de Grentemesnil, et dans (*d*) Thomas Gale.

ACHÉMÉNES.
|
TEISPÈS.
|
CAMBYSES, dont parle ici Hérodote, et liv. I, §. XCVIII.
|
CYRUS, dont parle ici Hérodote, et liv. I, §. XCVIII.

CAMBYSES, époux de Mandane.	TEISPÈS.
CYRUS, Fondateur de la Monarchie.	ARMNÈS.
CAMBYSES.	ARSAMÈS.
	HYSTASPES.
	DARIUS.

(*a*) Exercit. Plinian. ad Solini Polyhist. pag. 833.
(*b*) Herodot. lib. I, §. CCIX.
(*c*) Exercitat. in optimos Auctores Græcos, pag. 30.
(*d*) In notis ad Herodot. §. CCIX, lib. I, pag. 8.

Æschyle (*a*) donne, dans sa Tragédie intitulée *les Perses*, une généalogie bien différente. Suivant ce Poète, un Mède gouverna le premier les Perses, son fils lui succéda. Après lui vint Cyrus. Un fils de Cyrus fut le quatrième. Merdis fut le cinquième. Artaphrénès le tua. Maraphis fut le sixième, Artaphrénès le septième. Enfin le sort ayant favorisé Darius, ce Prince fut le huitième.

Stanley prétend que ces deux Princes Mèdes sont Cyaxare et Astyages. Cela peut être. Cependant dans cette hypothèse Æschyle auroit dû en nommer trois, puisque ce fut (*b*) Phraortes, fils de Déjocès, qui conquit la Perse. Je ne puis être encore de l'avis de ce même Savant, qui prétend que le Darius Mède de l'Ecriture est Astyages, grand-père maternel de Cyrus. Darius Mède ne régna que sur les Babyloniens, et Astyages fut seulement Roi des Mèdes. Stanley reconnoît le Mage Smerdis, dans Merdis. Quant à Artaphrénès et à Maraphis, ce Savant pense que ces deux conjurés occupèrent le trône tout de suite après le massacre du faux Smerdis, et que Darius les ayant fait périr monta lui-même sur le trône. Quant à moi, je préfère la conjecture de (*c*) M. Schütz, qui imagine qu'un Scholiaste voulant expliquer ces mots du vers 774, *οἷς τόδ' ἦν χρέος*, avoit ajouté les noms des sept conjurés en trois vers sénaires; que les deux premiers s'étant perdus, le troisième

Ἕκτος δὲ Μάραφις ἕβδομος δ' Ἀρταφρένης

étoit resté, et que de la marge, il étoit passé dans le texte. Je ne vois que cette seule manière de justifier Æschyle.

(36) §. XI. *Pélops*. Pélops et son père Tantale étoient originaires de Sipyle, petite ville sur les frontières de la Phrygie et de la Lydie. Telle est l'opinion d'Euripides dans

---

(*a*) Æschyl. Trag. Pers. 762.

(*b*) Herodot. lib. I, §. CII.

(*c*) Æschyli Trag. ex Edit. Schütz, tom. II, in 2do excursu ad Persas, pag. 123 et 124.

l'Iphigénie en Aulide, vers 953. Apollodore (*a*) dit que Niobé ayant quitté la ville de Thèbes, vint trouver son père Tantale à Sipyle.

Du temps de Pélops la Phrygie n'étoit ni sous la domination des Perses, ni sous celle des Mèdes. Elle dépendoit alors de (*b*) l'Assyrie. Les Mèdes subjuguèrent les Assyriens, et à leur Empire succéda celui des Perses. Les Rois Mèdes et les Rois Perses regardoient les anciens Rois Assyriens comme leurs ancêtres, parce qu'ils avoient hérité de leur Empire. Ces trois nations faisoient un même Empire, dont la puissance passa avec le temps, de l'une à l'autre. On reconnoît ici l'insolence des fiers despotes de l'Orient, qui non contens de traiter leurs sujets en esclaves, avoient encore l'impudence de s'en vanter.

(37) §. XII. *Personne ne t'approuvera.* C'est le seul sens dont la phrase grecque soit susceptible. Je trouve cependant qu'un Savant, dont les remarques se trouvent parmi les papiers de M. Bellanger, lui donnoit celui-ci : *et celui qui te parle* n'approuvera pas ton avis.

(38) §. XV. *Un fantôme m'apparoît.* Il y a dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi *φοιτῶν ὄνειρον*, et dans celui de Sancroft *ἐπίφοιτον ὄνειρον*. Cette dernière leçon est vicieuse, parce que les verbes en *αω* font au neutre du participe présent la contraction en *ῶν*.

(39) §. XVI. *Ne se rendit pas d'abord à sa première in-*

(*a*) Apollodori Biblioth. lib. III, cap. V, §. VI, pag. 168.

(*b*) Les Perses étoient les successeurs des Mèdes, et les Mèdes des Assyriens. Ceux-ci avoient eu l'empire de toute l'Asie, et Troie étoit, suivant Platon (de Legibus, lib. III, tom. II, pag. 685, D) de leur dépendance. De-là les idées chimériques des Perses. Les Anciens avoient sur l'Assyrie des Mémoires que nous n'avons plus. Nous ne connoissons guère de ce pays que ce que nous en a rapporté Hérodote. Or, suivant cet Historien, bien loin que Troie eût été soumise aux Assyriens, la Lydie ne l'avoit pas même été aux Mèdes, et Cyrus paroît être le premier Prince qui ait subjugué l'Asie Mineure.

vitation. C'est qu'en Perse c'étoit un crime capital de s'asseoir sur le trône du Roi. *Illis enim* (*a*) (*Persis*) *in sellâ Regis consedisse capitale foret.*

(40) §. XVI. *Il est aussi glorieux, à mon avis, de, &c. Sæpè* (*b*) *ego audivi, milites, eum primum esse virum, qui ipse consulat quid in rem sit: secundum eum, qui benè monenti obediat.*

Sapientissimum (*c*) *esse dicunt eum, cui quod opus sit veniat in mentem : proximè accedere illum, qui alterius benè inventis obtemperet.*

(41) §. XVI. *Vous excellez.* Περιήκοντα signifie la même chose que ὑπερήκοντα. Nous avons vu plus haut (*d*) ce verbe dans cette signification. *Voyez* M. Abresch, *Dilucidat. Thucydid. pag.* 374.

(42) §. XVI. *Vous défend.* Les manuscrits *A* et *B* du Roi, portent ἐὸν ἰόντα σι, les éditions, ἐὸν ἰόντος σι. Le sens est le même. ἰόντα se rapporte à ὄνειρον; les Grecs disant ὁ ὄνειρος et τὸ ὄνειρον. ἰόντος s'accorde avec Θεοῦ τινὸς.

(43) §. XVI. *Proviennent ordinairement.* Soit qu'on laisse subsister πεπλανῆσθαι, ou qu'on lise περιπλανᾶσθαι avec M. Valckenaer, il faut nécessairement changer la traduction latine. *Vagari et oberrare solent hæ species insomniorum circa ea quæ quis....* Si on conserve la leçon ordinaire, je mettrois, avec M. Reiske (*e*), περὶ avant τά. Mais je préfère la correction de M. Valckenaer.

(44) §. XVI. *Mais qu'il aille vous trouver.* La leçon ἐὸν δέ ἐπιφοιτήσει ne fait aucun sens. J'ai suivi la conjecture de Corneille de Pauw et de M. Valckenaer, qui lisent σὲ δὲ ἐπιφοιτήσει. Cette conjecture cesse d'en être une. On la trouve dans le manuscrit *D* de la Bibliothèque du Roi.

(*a*) Quint. Curtius, lib. VIII, cap. IV, §. XVII, tom. II, pag. 587.
(*b*) Tit. Livius, lib. XXII, §. XXIX.
(*c*) Cic. pro Cluentio, §. XXXI.
(*d*) Herodot. lib. VI, §. LXXXVI.
(*e*) Miscell. Lipsiensia nova, vol. VIII, pag. 481.

(45) §. XVI. *Vous en faire changer.* Il faut lire avec les manuscrits *A* et *B* du Roi, αὐτὸ παρατρίψαι. M. Wesseling, qui adopte cette leçon, ne s'appuie que de l'autorité du manuscrit de Sancroft; ce qui prouve que la collation qu'on lui a donnée des manuscrits du Roi, a été faite très-imparfaitement. Il faut mettre au moins un point en haut, après Κατυπνῶσαι, avec le manuscrit *B* du Roi.

(46) §. XVII. *Le vint aussi trouver.* Si dans une note j'allois révoquer en doute cette vision, ou du moins si j'allois dire que c'étoit un tour de Mardonius ou des Pisistratides, je ne dirois sans doute rien que de juste. Mais je crois devoir laisser ces sortes de réflexions à la sagacité des lecteurs, et réserver mon attention pour les points d'Histoire ou de Géographie qui auroient quelque obscurité.

(47) §. XX. *Quatre années entières.* Darius (*a*) fut trois ans à faire les préparatifs nécessaires pour la guerre de Grèce; la quatrième année, l'Egypte (*b*) se révolta, et ce Prince mourut l'année suivante, qui étoit la cinquième année depuis la bataille de Marathon. Xerxès employa quatre ans aux préparatifs qu'il fit, et dans le courant de la cinquième année, il se mit en chemin. Enfin, après une marche très-longue, il arriva à Sardes, où il séjourna (*c*) pendant l'hiver. Au commencement du printemps, il passa à Abydos (*d*), et de-là en Grèce. Il s'ensuit de ce calcul, que Xerxès ne passa en Grèce que la onzième année après la bataille de Marathon. Cela s'accorde bien avec ce que dit Thucydides (*e*), que ce Prince entreprit son expédition la dixième année après cette bataille. WESSELING.

(*a*) Herodot. lib. VII, §. I.
(*b*) Id. ibid. §. IV.
(*c*) Id. ibid. §. XXXII.
(*d*) Id. ibid. §. XXVII.
(*e*) Thucydid. lib. I, §. XVIII.

M. Bellanger pense que (*a*) Diodore de Sicile et (*b*) Denys d'Halicarnasse se trompent en mettant l'expédition de Xerxès sous l'Archontat de Calliades, et la première année de la soixante-quinzième Olympiade. Ces Auteurs ne se trompent point. Il faut seulement savoir que l'année Athénienne n'a commencé avec les Olympiades au solstice d'été, que peu avant la guerre du Péloponnèse, suivant la réforme du Calendrier par Méton, et que les Archontes entroient en charge au commencement de l'année civile, qui commençoit alors six mois plutôt. Ainsi Xerxès put se mettre en marche au commencement de l'Archontat de Calliades, ou peu auparavant, et arriver en Grèce sous le même Archonte. Les six premiers mois de ce Magistrat répondent aux six derniers mois de la quatrième année de la soixante-quatorzième Olympiade, et les six derniers mois de cet Archonte répondent aux six premiers de la première année de la soixante-quinzième Olympiade.

A l'égard des Consuls que ces deux Historiens font entrer en charge en même temps que Calliades, il est bon de savoir que Diodore de Sicile suit les fastes Consulaires de Fabius Pictor, et Denys d'Halicarnasse ceux de Caton, qui sont différens les uns des autres. Il n'est donc point étonnant que ces Consuls ne soient pas les mêmes.

(48) §. XX. *Dans le courant de la cinquième.* Il y a dans le grec, πέμπτῳ δὲ ἔτεϊ ἀνομένῳ. M. Reiske (*c*) prétend qu'il faut rendre cela par *quinto autem anno exeunte,* mais sans preuves. νὺξ ἄνεται dans Homère, est interprété par (*d*) Eustathe τελειοῦται. M. Wesseling étoit de même avis. *Voyez* sa note.

Cette expédition de Xerxès fut prédite environ quatre-vingts ans auparavant, par le Prophète Daniel. Voici com-

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. 1, tom. 1, pag. 403.
(*b*) Dionys. Halicarnass. lib. IX, §. 1, pag. 536.
(*c*) Miscellanea Lips. nova, tom. VIII, pag. 481.
(*d*) Eustath. ad Hom. Iliad lib. X, vers. 251, pag. 802, lin. 8, &c.

ment il s'exprime chap. xi, vers. 2 : *Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside, et quartus ditabitur opibus nimiis super omnes : et cum invaluerit divitiis suis, concitabit omnes adversum regnum Græciæ.*

(49) §. xx. *A chercher à se venger*. Il est bon de remarquer ici la force de l'imparfait ἐτιμωρέετο, qui indique le desir, l'effort. Darius ne se vengea point des Scythes, mais il tâcha de s'en venger. Je crois avoir fait ci-dessus la même remarque.

(50) §. xxi. *A coups de fouet*. Telle étoit la discipline militaire chez les Perses, dont on voit plusieurs autres exemples dans Hérodote et dans Xénophon. Un soldat ainsi traité, ne pouvoit être sensible à l'honneur. *Voyez* plus bas, note 96, et ma traduction de l'Expédition de Cyrus, ainsi que les notes, tom. 1, pag. 229.

(51) §. xxiv. *Fit percer le Mont Athos*. Xerxès, s'il faut en croire Plutarque, écrivit au Mont Athos une lettre pleine d'extravagances, que voici : « Divin (*a*) Athos, qui » portes ta cime jusqu'au ciel, ne va pas opposer à mes » travailleurs de grandes pierres difficiles à travailler. Au- » trement je te ferai couper et précipiter dans la mer ».

On commença à creuser le canal un peu au-dessus de Sané, de sorte que cette ville étoit renfermée elle-même dans l'île, qui, avant les travaux entrepris par les ordres de Xerxès, étoit une péninsule. Thucydides (*b*) le dit positivement.

(52) §. xxv. *Des farines*. ἄλλοι ἄλλῃ ἀγινέοντας. ἄλλοι se rapporte à σῖτος ἀληλεσμένος, qui est à la fin du §. xxiii, τὸν δὲ ὦν πλεῖστον se trouve dans les manuscrits *A* et *B* de la Bibliothèque du Roi.

(53) §. xxv. *Leucé Acté*. Côte blanche. Le promontoire sud de l'Eubée, distant de trois cents stades de Sunium, s'appeloit (*c*) Leucé Acté. Il ne s'agit point de celui-là. Celui

(*a*) Plutarch. de Irâ cohibendâ, pag. 455, D.

(*b*) Thucydid. lib. iv, §. cix.

(*c*) Strab. lib. ix, pag. 612, B.

dont

dont il est ici question, est une côte de la Propontide, dont fait mention Lysias, dans une de ses Harangues contre (*a*) Alcibiades. Démétrius de Magnésie dit, au rapport (*b*) d'Harpocration, qu'y ayant plusieurs Côtes blanches, Lysias fait mention en cet endroit de celle qui étoit sur la Propontide.

(54) §. XXVI. *Place publique.* Saumaise (*c*) lit ἐξ αὐτῆς τῆς ἄκρης, dans la Citadelle; et il se fonde sur ce que Xénophon dit (*d*) que les sources de ce fleuve étoient au-dessous de la Citadelle. Mais la Place publique pouvoit être dans le même endroit. *Voyez* les notes de MM. Wesseling et Valckenaer.

(55) §. XXVI. *Du Silène Marsyas.* Hyagnis, Phrygien (*e*), inventa à Célènes la flûte. Il fleurissoit en même temps qu'Erichthonius, Roi d'Athènes, l'an 1506 avant notre ère. Marsyas son fils lui (*f*) succéda dans l'art de jouer de cet instrument. Il le perfectionna (*g*), et fier de sa découverte, il entra en lice avec Apollon, et fut vaincu. Ce Dieu l'écorcha. Hyginus rapporte (*h*) qu'Apollon livra Marsyas à un Scythe pour l'écorcher. *Apollo victum Marsyam ad arborem religatum Scythæ tradidit, qui cutem ei membratim separavit.* Suivant la correction de Scheffer.

Les Scythes ont été depuis, à Athènes, les exécuteurs des Arrêts de la Justice. Je pense qu'Hygin a parlé par anticipation, et que *Scytha*, dans cette phrase, ne signifie qu'un exécuteur.

Le supplice de Marsyas n'est, suivant Fortunio Liceti,

(*a*) Lysias contra Alcibiadem deserti ordinis, pag. 142, lin. 16.

(*b*) Harpocrat. Lexic. voc. Λευκὴ Ἀκτή.

(*c*) Exercitat. Plinian. ad Solini Polyhist. pag. 580.

(*d*) Cyri Expedit. lib. I, pag. 11, ex Edit. Hutchins. Oxon. 1735, *in*-4.

(*e*) Marmora Oxoniensia, pag. 40.

(*f*) Plutarch. de Musicâ, tom. II, pag. 1132, F; 1133, E.

(*g*) Diodor. Sicul. lib. III, §. LIX, tom. I, pag. 227 et 228.

(*h*) Hygini Fabulæ, Fab. 165, pag. 279 et 280.

qu'une allégorie. Avant l'invention de la lyre, dit-il, *Hieroglyph. cap. CXIX*, la flûte l'emportoit sur tous les autres instrumens de musique. Après qu'on eut introduit l'usage de la lyre, la flûte fut décréditée, et on ne fit plus fortune à en jouer. Dans ces anciens temps, la monnoie de cuir avoit cours. Les joueurs de flûte gagnant peu de chose, les Poètes dirent qu'Apollon, qui jouoit de la lyre, avoit écorché Marsyas, joueur de flûte.

Marsyas étoit un Silène, et Hérodote ne le confond pas avec Silène, compagnon de Bacchus, comme le lui reproche le Blond, dans la Description du Cabinet du Duc d'Orléans, pag. 205 : il ignore sans doute que les Silènes sont les vieux Satyres. Il n'a qu'à consulter le Grand Etymologique, au mot Σιληνός.

(56) §. XXVII. *Lydien de nation.* Pline (*a*) dit qu'il étoit Bithynien, mais il se trompe.

Plutarque, *de Virtutibus Mulierum*, pag. 262 et 263, n'appelle pas ce riche Seigneur Πύθιος, comme le nomme Hérodote, mais Πύθης, génit. Πύθεω, accusat. Πύθην. « On » raconte, dit-il, que la femme de Pythès, qui vivoit du » temps de l'expédition de Xerxès contre la Grèce, se rendit » célèbre par sa sagesse et par sa bonté. Pythès, dit-on, » avoit trouvé des mines d'or : il aimoit, non pas avec mo- » dération, mais sans mesure et avec excès, les richesses » qu'il en tiroit. Il étoit tout occupé de ces mines, il n'avoit » point d'autre soin que de les faire valoir : il y envoyoit » tous les citoyens de sa ville, et les contraignoit tous, sans » distinction, à fouiller, à porter, à purifier l'or, ne leur » laissant pas un moment pour faire autre chose, ni pour » vaquer à leurs affaires domestiques; de sorte qu'il en mou- » roit un grand nombre, et que tous les autres, abattus de » fatigue, désespéroient de pouvoir y résister plus long-

(*a*) Plin. Hist. Nat. tom. II, lib. XXXIII, cap. X, pag. 628, lin. 16.

» temps. Leurs femmes prirent enfin le parti de présenter
» requête à la femme de Pythès. Elles vont à son Palais
» avec des rameaux et autres marques de suppliantes, et
» mettent ces rameaux à la porte. La Princesse paroît; elle
» écoute leurs plaintes, et les renvoie avec de bonnes espé-
» rances. Cependant elle fait venir des Orfèvres en qui elle
» avoit confiance, les enferme dans un des appartemens du
» Palais, et leur ordonne de faire des pains d'or, des gâ-
» teaux, des fruits, et de tout ce qu'elle savoit que Pythès
» aimoit le mieux. Tout étant fait, lorsque Pythès fut de
» retour (car il étoit parti pour un voyage), il demanda à
» souper. Sa femme lui présenta une table chargée de toutes
» sortes de mets et de viandes en or; mais il n'y avoit rien
» ni à manger, ni à boire, tout y étoit d'or. D'abord il prit
» plaisir à contempler ces mets et ces viandes contrefaites.
» Mais ses yeux furent bientôt rassasiés d'un si riche spec-
» tacle, et cependant son estomac n'étoit pas content. Il
» demande une seconde fois à manger : tout ce qu'il de-
» mande, sa femme le lui fait servir; mais c'est en or. A la
» fin il s'impatiente, se fâche, et crie qu'il meurt de faim.
» De quoi vous plaignez-vous, lui dit sa femme? je vous
» sers ce que j'ai. Vous nous faites apporter de l'or en quan-
» tité, et rien de plus; on ne songe ici qu'à l'or, on emploie
» tout son travail et toute son industrie à en amasser; on
» ne sème, ni ne plante, ni ne moissonne. Personne ne cul-
» tive la terre; personne ne s'applique ni à faire produire
» cette mère commune, ni à recueillir la nourriture qu'elle
» doit fournir aux hommes. Nous ne faisons que fouiller
» dans ses entrailles pour y chercher des richesses inutiles;
» nous nous tuons nous-mêmes à ce pénible travail, et nous
» y épuisons nos citoyens. Ce discours fit impression sur
» Pythès. Cependant il ne renonça pas aux immenses tré-
» sors qu'il tiroit des mines, et ne cessa pas totalement d'y
» faire travailler : mais dans la suite, il n'y employa que la
» cinquième partie des citoyens, et ordonna aux autres de

» s'appliquer à l'agriculture et aux arts. Quand Xerxès » descendit vers la mer pour passer en Europe et faire la » guerre aux peuples de Grèce, Pythès ayant fait une ma- » gnifique réception et de riches présens à toute l'armée, » demanda une grace au Roi : Seigneur, lui dit-il, j'ai plu- » sieurs enfans; dispensez-en un de vous suivre dans cette » expédition, et permettez-lui de rester auprès de moi, » pour avoir soin de ma vieillesse. Xerxès fut si irrité de » cette requête, qu'il ordonna qu'on égorgeât ce fils que » Pythès avoit demandé, qu'on coupât son corps en deux » morceaux, et qu'on les mît des deux côtés du chemin par » où passoit son armée. Quant aux autres fils de Pythès, il » les emmena avec lui, et ils périrent tous dans les combats. » Un traitement si barbare plongea Pythès dans un abime » de tristesse : il devint insupportable à lui-même, et il lui » arriva ce qui arrive à ceux qui n'ont ni cœur, ni esprit; » car il craignoit la mort, et haïssoit la vie; il auroit voulu » ne plus vivre, mais il n'avoit pas le courage de se donner » la mort. Il y avoit une grande butte dans la ville que tra- » versoit un fleuve nommé Pythopolitès. Il se bâtit un » tombeau dans cette butte, et détournant le cours du fleuve, » il le fit passer par la butte; de sorte que l'eau, en coulant, » rasoit son tombeau. Le lieu de sa sépulture étant ainsi » préparé, il y descendit; et remettant à sa femme la ville » entière et son petit Etat, il lui défendit de jamais appro- » cher de son tombeau, lui enjoignant de mettre tous les » jours son dîner dans une nacelle qu'elle laisseroit aller au » courant de la rivière, de continuer jusqu'à ce qu'elle vît » la nacelle passer au-delà de son tombeau avec le dîner » entier, et de cesser alors de lui envoyer sa nourriture or- » dinaire, parce que ce seroit une marque certaine qu'il » seroit mort. Ce fut ainsi que Pythès passa le reste de ses » jours. Sa femme gouverna sagement ses petits Etats, et » sous son gouvernement, ses sujets virent leurs maux » changés en bien ».

Plutus, Dieu des Richesses, est un Dieu aveugle; il néglige les gens de bien, et se livre aux méchans. Théocrit. Idylle x, vers 19, et son Scholiaste, *ibid.*

BELLANGER.

(57) §. XXVII. *La vigne d'or.* Cette vigne (*a*) fut dans la suite enlevée de la citadelle de Suses par Antigonus, la première année de la cent seizième Olympiade, trois cent seize ans avant notre ère, et environ cent soixante-cinq ans après l'entrevue de Xerxès avec Pythius. Quant au plane d'or, ce n'étoit pas quelque chose de si merveilleux. Il étoit (*b*) si petit, selon Antiochus, qu'il ne pouvoit donner de l'ombre à une cigale. Mais il faut faire attention que cet Antiochus étoit député des Arcadiens auprès du grand Roi, et que piqué du peu de cas que ce Prince avoit fait paroître pour sa nation, il tâche de le rabaisser, et qu'ainsi il n'est pas croyable.

Les Perses ayant mis le feu à la citadelle d'Athènes, l'olivier qui étoit dans le temple de Minerve, et qui étoit un témoignage de la contestation qu'il y avoit eue entre cette Déesse et Neptune, au sujet du pays, fut consumé. *Voyez* livre VIII, §. LV. D'un autre côté, Xerxès fit faire aux Athéniens des propositions très-avantageuses, dans le cas où ils voudroient traiter avec lui. Hérodote, *ibid.* §. CXL. Himérius, déclamateur du quatrième siècle, saisit ces deux circonstances pour dire : « J'exigerai (*c*) de Xerxès le plane » pour le rameau de Minerve, afin qu'on voye dans la citadelle deux trophées de la Déesse : l'un, celui qu'elle a remporté sur Neptune, et c'est l'olivier; l'autre, celui qu'elle a » remporté sur les Barbares, et c'est le plane ». Il est évident qu'Himérius veut parler de ce plane d'or, qu'il desire

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XIX, §. XLVIII, tom. II, pag. 355.

(*b*) Xenoph. Hellenic. lib. VII, cap. I, §. XXVI, tom. III, pag. 454.

(*c*) Himerii Declamation. pag. 43, lin. 20.

qu'on exige de Xerxès, à cause que l'olivier sacré de Minerve avoit été consumé. Cependant Paschal (*a*) assure qu'Himérius décrit deux trophées de Minerve, l'un d'olivier contre Neptune, l'autre d'un plane contre les Barbares. Le ridicule de cette assertion se fait sentir d'elle-même, sans qu'il soit question de la relever davantage. Quant au plane, Théophile, fils de Michel le Bègue, et Empereur d'Orient, qui aimoit le luxe, avoit renchéri sur cet arbre de Pythius. Il avoit (*b*) fait faire un arbre d'or, sur lequel étoient perchés de petits oiseaux, qui, par le moyen de petits tuyaux artistement arrangés, chantoient mélodieusement.

(58) §. XXVIII. *Deux mille talens en argent et en or, quatre millions de statères dariques moins sept mille.* Le talent vaut 5,400 liv. de notre monnoie. Les deux mille talens valent par conséquent 10,800,000 liv. Les quatre millions de statères d'or équivalent à 14,000 talens en argent, c'est-à-dire, à 75,600,000 liv. Ainsi le total des richesses de Pythius montoit à 86,400,000 liv.

(59) §. XXX. *A Cydrara.* On trouve le nom de cette ville écrit aussi de cette manière dans le manuscrit *B* de la Bibliothèque du Roi.

(60) §. XXXI. *Du Miel.* M. de Méziriac (*c*) prétend qu'Hérodote fait mention d'un miel naturel qu'on recueilloit sur des arbustes, et avec lequel les habitans de ce pays faisoient une certaine composition. Ce n'est point le sens. δημιουργοί sont des confiseurs qui avoient le talent d'extraire du miel du tamaris et du bled. Le terme de δημιουργός est employé dans ce sens par Athénée, liv. I, chap. XIV, pag. 18. D. ἀνθεῖ δὲ καὶ αἱ τῶν περὶ τὰ πέμματα δημιουργίαι. « Les confiseurs excellent dans ce qui regarde la

(*a*) Paschal. de Coronis, lib. VIII, cap. XIV, pag. 499.

(*b*) Symeonis Magistri Annal. pag. 416, C.

(*c*) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. IX, Hist. pag. 59.

» pâtisserie ». On le trouve aussi dans les Apophthegmes de Plutarque, pag. 280, A. τῆς δὲ τῶν Καρῶν βασιλίσσης Ἄδας ὄψα καὶ πέμματα περισκευασμένα περιττῶς διά δημιουργῶν καὶ μαγείρων φιλοτιμουμένης ἀεὶ πέμπειν πρὸς αὐτὸν.... « Ada, Reine de Carie, voulant lui donner des preuves de » son zèle, lui envoyoit toutes sortes de mets et de pâtis- » series, supérieurement apprêtés par les plus exeellens » cuisiniers et confiseurs ».

Plus j'examine ce passage d'Hérodote, moins j'y trouve ce miel naturel. J'y vois au contraire un miel artificiel, un miel de composition.

(61) §. XXXI. *De colliers et de bracelets.* Κόσμος signifie des ornemens propres aux femmes, et Elien paraphrasant (*a*) cet endroit, dit des colliers et des bracelets.

(62) §. XXXI. *A un Immortel.* J'ai dit, à un Immortel, comme nous disons, à un Chevau-léger. Les Immortels étoient une troupe de cavalerie choisie. Hérodote en parle plus amplement, §. LXXXIII.

(63) §. XXXIII. *On le mit en croix.* Je me suis déterminé pour cette explication, sur l'autorité d'Hésychius, qui dit, en parlant de σανὶς : ἐπιτίθεται δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ σταυροῦ. *On emploie aussi le mot σανὶς pour la croix.* Cet usage vint sans doute de ce qu'au-dessus de la croix on mettoit une petite planche sur laquelle étoient écrits les crimes du patient, ou peut-être seulement son nom.

On pourroit cependant expliquer cet endroit d'Hésychius : « On met aussi le σανὶς ou petite planche sur la » croix ». *Voyez* livre IX, §. CXV et suivans.

(64) §. XXXV. *Une paire de ceps.* Diogène Laerce (*b*) assure que ceux qui ont écrit sur les Mages, condamnent Hérodote pour avoir dit que Xerxès fit jeter des ceps dans la mer, parce que les Mages reconnoissent la mer pour un

(*a*) Ælian. Var. Hist. lib. II, cap. XIV, pag. 108.
(*b*) Diogen. Laert. Procem. Segment IX, pag. 7.

Dieu. Mais Joach. Kuhnius remarque très-bien dans sa note sur ce passage, que lorsque les anciens croyoient avoir lieu de se plaindre de leurs Divinités, ils les traitoient très-mal. Cependant, comme je l'observe dans la note suivante, l'invasion de la Grèce ayant irrité les Grecs contre Xerxès, ils chargèrent son portrait de tout ce qui pouvoit le rendre odieux.

(65) §. XXXV. *Pour en marquer les eaux d'un fer ardent.* Comme on marque un criminel. J'ai ajouté ces mots, *d'un fer ardent*, à l'imitation de M. Dusaulx, dans sa traduction de Juvénal. Les traits avec lesquels les Historiens Grecs nous représentent Xerxès, paroissent bien chargés. Je suis persuadé qu'ils ont prêté à ce Prince une conduite si extravagante, à cause de la haine que leur avoit inspirée l'expédition qu'il fit contr'eux. On connoît d'ailleurs ce mot de Juvénal *Græcia mendax*. Si l'on avoit l'Histoire de Perse écrite par les Perses même, on pourroit reconnoître la vérité, même à travers les déguisemens dont ils auroient tâché de l'envelopper.

Il est bon cependant d'observer qu'Hérodote n'assure pas le dernier fait. Juvénal (*a*) a été aussi réservé que lui.

> Ille tamen (Xerxes) qualis rediit, Salamine relictâ,
> In Corum atque Eurum solitus sævire flagellis
> Barbarus, Æolio nunquam hoc in carcere passos,
> Ipsum compedibus qui vinxerat Ennosigæum?
> Mitius id sane, quod non et stigmate dignum
> Credidit.

Joignons-y l'élégante traduction de feu M. Dusaulx, de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. « Dans » quel état cependant revint de Salamine, ce Barbare qui » avoit châtié les vents à coups de fouet, traitement qu'ils » n'avoient jamais essuyé dans les cavernes d'Eolie ? qui

(*a*) Juvenal. Satyr. x, vers. 179, vol. II, pag. 133 de la troisième édition, Didot jeune, 1796, *in*-4.

» avoit

» avoit enchaîné Neptune lui-même? et s'il ne le fit pas » marquer d'un fer ardent, certes ce fut assurément par » excès d'indulgence ».

(66) §. XXXV. *Fleuve trompeur.* Il paroît fort étrange qu'Hérodote donne à l'Hellespont le nom de fleuve. Le savant et ingénieux Auteur du Voyage de Palmyre, M. Wood, en donne une excellente raison dans l'ouvrage intitulé : *Description de la Troade.*

« L'épithète (*a*) de large, qu'Homère donne quelquefois » à l'Hellespont, est remarquable, parce qu'elle paroît ap- » pliquée improprement à une mer, qui est plus étroite que » beaucoup de rivières. Ce Poète n'est pas cependant le seul » qui le présente sous ce point de vue ; car Orphée parle du » large Hellespont. Eustathe et d'autres commentateurs » ont tâché de donner une explication de ce terme, qui ne » ne m'a pas paru satisfaisante. Je vais hasarder une con- » jecture, qui s'est présentée à mon esprit sur les lieux.

» Quand je naviguois de la mer Ægée dans l'Helles- » pont, nous étions obligés de faire route contre un courant » vif et constant, lequel, sans l'assistance d'un vent de » nord, fait ordinairement trois nœuds par heure. Nous » étions en même temps enfermés de tous côtés par les » terres. Rien ne s'offroit à notre vue que des scènes cham- » pêtres, et tous les objets nous présentoient l'idée d'une » belle rivière qui traverse un pays. Dans cette situation, » je pouvois à peine me persuader que j'étois en mer, et » il étoit tout aussi naturel de parler de la grande largeur » comparative de l'Hellespont, que de faire mention de son » embouchure, de son courant agréable, de ses bords cou- » verts de bois, et de toutes les autres circonstances qui » n'appartiennent qu'aux rivières. L'épithète de rapide que » le Poète lui applique, et qu'il ne donne jamais à aucune » autre mer, fait voir qu'il ne considéroit l'Hellespont que

(*a*) Description of the Troade, pag. 320 and 321.

» comme un courant d'eau; et Hérodote, qui l'avoit visité » avec la curiosité d'un voyageur, lui donne le nom de ri- » vière ».

M. Chandler (*a*) est aussi du même avis.

(67) §. XXXVI. *Ils attachèrent.* « Il y avoit deux ponts, » dit en note M. Wesseling; le premier, composé de trois » cent soixante vaisseaux qui présentoient le flanc au Pont- » Euxin; le second, de trois cent quatorze, dont l'avant » étoit tourné du côté de l'Hellespont. Les vaisseaux du » premier pont étoient rangés suivant leur largeur, et ceux » du second suivant leur longueur. Le premier pont devoit » donc avoir un plus grand nombre de vaisseaux que le » second ».

C'est ainsi que conclut M. Wesseling. Il me semble cependant que ce devroit être le contraire; car si les vaisseaux avoient, par exemple, soixante pieds de long sur douze de large, il faut nécessairement que le second pont, qui ne présentoit que la tête des vaisseaux, eût plus de cinq fois autant de vaisseaux, ce qui cependant n'est pas; ou que l'espace où fut fait le premier pont fût plus de cinq fois plus long que celui où l'on fit le second.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas, à mon avis, la plus grande difficulté. Les vaisseaux du premier pont présentant le flanc au Pont-Euxin, et ne pouvant résister en cette situation aux vagues grossies par les courans de cette mer, sur-tout par un vent de nord, devoient nécessairement sortir de leur alignement, et rendre par conséquent impossible la confection de ce pont.

M. le Major Rennel, dont les talens et la capacité sont universellement reconnus, propose une explication de ce passage, que je crois devoir présenter au lecteur, avec quelques observations que je fais, moins pour la critiquer, que

(*a*) Travels in Asia Minor, by Rich. Chandler, chap. III, pag. 10 et 11.

pour engager ce Savant à proposer de nouveaux éclaircissemens, ne m'étant proposé dans cet ouvrage d'autre objet que la vérité.

« Les eaux de l'Hellespont, dit (*a*) M. Rennel, prenant » aux environs d'Abydos un cours très-rapide, depuis cette » ville nord vers Sestos, et depuis cette dernière place » vers l'est, en prenant un assez considérable, n'auroit-il » pu se faire que les deux lignes de ces vaisseaux eussent » été disposées sur différens côtés de l'angle dont on vient » de parler? Au moyen de cet arrangement, ne pouvoit-» on pas dire véritablement qu'une ligne présentoit le front » au Pont-Euxin et l'autre le côté, quoique les vaisseaux » de ces deux lignes présentassent également le front au » courant » ?

Je ne conçois pas comment les vaisseaux du premier pont, qui présentoient le flanc au Pont-Euxin, pouvoient en même temps présenter l'avant à cette même mer, parce qu'ils étoient rangés transversalement. D'ailleurs, M. Rennel me paroît s'être trompé dans l'arrangement des vaisseaux, puisqu'il prétend que ceux du second pont présentoient le front au Pont-Euxin, puisqu'Hérodote dit positivement que c'étoit à la mer Egée.

Voici maintenant de quelle manière je conçois la chose. 1°. On fit le premier pont dans un endroit plus large, puisque ce pont avoit un plus grand nombre de vaisseaux, et qu'il présentoit le flanc à la Propontide. Le second devoit être sur une ligne beaucoup moins longue, puisqu'il avoit quarante-six vaisseaux de moins, et que d'ailleurs ces vaisseaux présentant l'avant à la mer Egée, devoient occuper un moindre espace.

2°. Dans la saison où on fit ces ponts, le vent de nord ne dominoit pas. Il n'étoit donc pas nécessaire d'opposer

(*a*) The Geographical System of Herodotus examined and explained, pag. 125.

une grande résistance aux vagues qui venoient de la Propontide. Par cette raison, on rangea les vaisseaux du premier pont de manière qu'ils lui présentoient le flanc. Mais comme dans la même saison, les vents de sud et de sud-est souffloient constamment, et qu'il falloit nécessairement briser l'impétuosité des vagues qui venoient de la mer Egée, on disposa les vaisseaux du second pont de sorte qu'ils présentassent l'avant à cette mer. Par cet arrangement, les vagues de la mer Egée, d'autant plus affoiblies qu'elles avoient déjà parcouru une partie de l'Hellespont avant que de parvenir à l'endroit occupé par la seconde ligne de vaisseaux, qui de ce côté étoit la première, étant brisés par l'arrangement des vaisseaux, avoient d'autant moins de force pour les écarter, qu'ils étoient affermis par de fortes ancres.

Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti : sinon, his utere mecum.

(68) §. XXXVI. *Un passage libre.* Ὑπόφαυσις signifie une ouverture qui donne entrée à la lumière, διέκπλοος ὑπόφαυσις est un passage qui donne aux vaisseaux la liberté de passer et de repasser. *Voyez* aussi livre IV, §. CLXXIX, note 314.

« Διέκπλοον δὲ ὑπόφαυσιν κατέλιπον τῶν πεντηκοντέρων καὶ » τρίχου. Ce dernier mot m'est on ne peut pas plus suspect. » Hérodote auroit-il écrit καὶ τριηρέων? Ce n'est qu'une con- » jecture à laquelle je ne suis pas fort attaché ». CORAY.

On avoit pratiqué trois passages pour deux raisons; la première, afin de ne point intercepter la navigation des petits bâtimens qui vouloient se rendre dans le Pont-Euxin, ou de ceux qui vouloient en sortir; la seconde, afin de rompre l'impétuosité des vagues. Hérodote ne parle que de la première raison; mais la seconde ne me paroît pas moins solide. Ainsi, par ces motifs, je crois qu'on doit laisser subsister τρίχου; car plus ces passages étoient nombreux,

et moins le commerce étoit gêné ; et les vagues trouvant un plus grand nombre d'issues, moins leur force devoit être violente. Si cependant on eût trouvé τριηρέων en la place de τρίχου, je l'aurois laissé, puisqu'il est question dans ce paragraphe, non-seulement de vaisseaux à cinq rangs de rames, mais encore de trirèmes.

(69) §. XXXVII. *Disparut.* Il n'y eut point d'éclipse cette année à Sardes ; il y en avoit eu une très-considérable l'année précédente, 481 ans avant notre ère, le 19 avril, comme je l'ai appris de feu M. Pingré, de l'Académie des Sciences. Elle arriva par conséquent vers le temps du départ de Xerxès de Suses. Hérodote, qui avoit entendu dire que cette éclipse étoit arrivée lors du départ de Xerxès, s'est imaginé que ce départ étoit celui de Sardes, qui est postérieur d'un an à celui de Suses. Si Pythius en fut effrayé, il ne s'ensuit pas que cette éclipse ne soit arrivée qu'au moment du départ de Sardes. Il y a grande apparence que ce fut cette frayeur qui le disposa, contre son naturel avare, à faire de si riches présens à Xerxès, afin de se concilier sa bienveillance, et de le rendre favorable à sa demande.

(70) §. XXXVII. *Annonçoit l'avenir.* Προδέκτωρ vient de προδείκνυμι, *ante significo*, et ne peut par conséquent signifier *præses*, *patronus*, comme l'interprètent les Dictionnaires, et Gronovius lui-même. Paulmier de Grentemesnil (*a*) l'a très-bien expliqué.

(71) §. XXXVIII. *Puissiez-vous revenir, &c.* Ceci est une imitation des vers 18 et 19 du premier livre de l'Iliade :

> Ὑμῖν μὲν θεοὶ δοῖεν, Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες,
> Ἐκπέρσαι Πριάμοιο πόλιν, εὖ δ' οἴκαδ' ἱκέσθαι.

« Puissent les Dieux, habitans de l'Olympe, renverser » par vos mains la ville de Priam, et vous ramener heu» reusement dans votre patrie » !

(*a*) Exercitation. in Auctores Græcos, pag. 51.

Si j'avois voulu indiquer toutes les imitations de ce genre, j'aurois prodigieusement grossi ces notes. Je me suis contenté d'en indiquer quelques-unes.

(72) §. XXXIX. *Et toute ta maison.* Il y a dans le grec : τὸν χρῆν πανοικίῃ αὐτῇ γυναικὶ συνέπεσθαι. Ces trois datifs m'avoient d'abord fait de la peine, et j'avois cru qu'il falloit admettre la leçon d'Alde, πανοικίη, sans *iota* souscrit; mais j'ai pensé depuis que πανοικίῃ, quoique réellement un datif, se prenoit cependant ici adverbialement, de même que σιγῇ, qu'on trouve par-tout, que πανστρατιῇ, qui est employé par Hérodote, livre premier, §. LXII, et que πανοικίῃ est le même que πανοικὶ, qui se rencontre dans le Dialogue d'Æschines le Socratique *de Divitiis*, §. I, pag. 36, et qui ne signifie *funditus* dans ce Dialogue que relativement à ἐξίλῃ qui suit.

(73) §. XXXIX. *Le salaire.* Avec ἀξίην et ἐλάσσω il faut sous-entendre τιμὴν, ou tout autre substantif équivalent. Τιμὴ se prend en bonne et mauvaise part, de même que le terme de salaire dont je me suis servi. *Tous les auteurs* sont pleins de cette façon de parler. Je me contente de cet exemple. Lucien dit (*a*) ὡς ὑπόσχῃ τὴν ἀξίαν ὧν δέδρακε. « Afin qu'il » subisse une peine proportionnée à ses actions, afin qu'il » reçoive le salaire de ses crimes ».

(74) §. XXXIX. *De le couper en deux par le milieu du corps.* At (*b*) quanto Xerxes facilior ? qui Pythio, quinque filiorum patri, unius vacationem petenti, quem vellet, eligere permisit : deinde quem elegerat, in partes duas distractum ab utroque viæ latere posuit, et hâc victimâ lustravit exercitum. Habuit itaque quem debuit exitum. Victus, et late longeque fusus, ac stratam ubique ruinam suam cernens, medius inter suorum cadavera incessit. Hæc barbaris regibus feritas in irâ fuit : quos nulla eruditio, nullus litterarum cultus imbuerat.

(*a*) Lucian. Piscator, sive Revivis, §. XIV, tom. I, pag. 586.

(*b*) Seneca de Irâ, lib. III, cap. XVII, tom. I, pag. 120.

(75) §. XL. *Pêle-mêle, sans distinction.* Hérodote ne veut point dire que ces troupes ne gardoient aucun ordre, mais que les soldats dont elles étoient composées n'étoient pas partagés par nations. Il en étoit à-peu-près de même que de nos régimens, dans chacun desquels il se trouve des soldats de toutes nos provinces. Notre Historien fait cette remarque, parce que dans les armées Grecques, chaque petit peuple formoit un corps particulier, et que chacun de ces corps se subdivisoit en d'autres plus petits, suivant le nombre des tribus dont il étoit composé.

(76) §. XL. *De la vaste plaine Nisèène.* Il y avoit dans cette plaine de superbes haras de cent cinquante mille chevaux. Alexandre (*a*) eut, à son retour de l'Inde, la curiosité de les aller voir. Il n'y en avoit plus alors que cinquante mille, les autres ayant été enlevés par des brigands. *Voyez* aussi livre III, note 173**.

(77) §. XLI. *Sur un Harmamaxe.* Cette sorte de voiture étoit commode et particulière aux femmes. Voyez ce que j'en ai dit dans mes notes sur l'Histoire des Amours de Chéréas et de Callirrhoë, tom. II, pag. 257 et 258.

(78) §. XLI. *La pointe en haut.* Cela n'est pas dans le grec; je l'ai ajouté, parce que c'est ce que veut dire Hérodote avec ces mots, *suivant l'usage.* Il oppose ici ces mille hommes aux mille dont il est parlé dans le paragraphe précédent, qui portoient la pique la pointe en bas.

Du Ryer et M. l'Abbé Bellanger n'avoient pas entendu ce passage : ils avoient traduit, *à la mode du pays.*

(79) §. XLI. *Des pommes d'or.* Il y a dans le grec *καὶ μῆλα*, mais il faut répéter *χρυσέα*, qui est plus haut. S'il y avoit quelque difficulté là-dessus, Athénée la leveroit. Ἐπὶ (*b*) τῶν στυράκων μῆλα χρυσᾶ ἔχοντες. Ils ont des pommes d'or à l'extrémité inférieure de leurs piques.

(*a*) Arriani Exped. Alex. lib. VII, §. XIII, pag. 505.

(*b*) Athen. Deipnosoph. lib. XII, cap. II, pag. 514, B.

(80) §. XLIII. *A Pergame de Priam.* Pergame étoit le nom de la citadelle de Troie. Hérodote ajoute de Priam, pour distinguer cette citadelle de la ville de Pergame en Mysie, qui fut depuis la capitale d'un royaume, et de Pergame, ville des Pières. *Voyez* la Table Géographique.

(81) §. XLIII. *Minerve de Troie.* Minerve Iliade dans le grec. Elle avoit son temple dans la citadelle, comme on le voit dans (*a*) Homère. Elle étoit en grande vénération dans le pays. Alexandre le Grand étant allé à Troie, lui fit des (*b*) sacrifices.

On voit ici une différence sensible dans les honneurs que les Mages rendent à Minerve, qui étoit censée une Divinité, et dans ceux qu'ils rendent aux Héros qui n'avoient été que des hommes. On offroit à celle-là des sacrifices, et on se contentoit de faire des libations en l'honneur de ceux-ci.

Mais on peut faire une objection à Hérodote. Cet Historien avoit observé, liv. I, §. CXXXII, que les Perses ne faisoient pas dans leurs sacrifices de *libations en l'honneur* des Dieux. Cependant, dans cette occasion-ci, ils en font en l'honneur des Héros. On est tenté d'imaginer que notre Historien se contredit, et une personne très-instruite l'en a accusé. Je crois qu'il est facile de le disculper. Hérodote, livre I, §. CXXXII, parle de la religion des Perses, et des rits qu'ils observoient. Mais ici les Perses se trouvent dans un pays étranger, et s'imaginant être dans la nécessité de capter la bienveillance des Dieux des Grecs, ils croyent devoir imiter les Grecs dans leur culte. Peut-être vouloient-ils aussi s'attacher de plus en plus, par cette complaisance, les Grecs qui étoient dans leur armée. Une preuve bien claire, à mon avis, qu'ils ne suivoient que par ce motif les rits des Grecs, c'est que Mardonius se servoit (*c*) d'Hégésistrate pour sacrifier à la manière des Grecs, afin de savoir

(*a*) Homeri Iliad. lib. VI, vers. 88.
(*b*) Arrian. de Exped. Alexandri, lib. I, cap. XI, pag. 47.
(*c*) Herodot. lib. IX, §. XXXVI.

s'il

s'il livreroit bataille. Mais ennuyé de ce que les entrailles des victimes ne lui promettoient pas de succès dans le cas où il commenceroit l'attaque, et voulant à toute force entamer l'action, ce Général (*a*) abandonna les auspices des Grecs pour suivre les usages de son pays.

(82) §. XLIII. *Les Gergithes-Teucriens.* On trouve aussi dans le manuscrit *B* de la Bibliothèque du Roi, Γέργιθας Τευκροὺς. Les Gergithes étoient un reste des anciens Teucriens, comme nous l'apprend Hérodote, livre V, §. CXXII.

(83) §. XLIV. *A Abydos.* J'ai retranché μέσῃ avec les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et l'édition de M. Wesseling. Si on vouloit le conserver, il faudroit prendre ἐν Ἀϐύδῳ pour le territoire d'Abydos.

(84) §. XLIV. *Un tribunal de marbre blanc.* On avoit placé sur ce tertre, ou colline, des siéges pour les Seigneurs qui devoient accompagner Xerxès, et un autre beaucoup plus élevé, de marbre blanc, destiné au Roi. C'est ce que signifie proprement προέξεδρη ; ce que ma traduction ne fait pas assez sentir.

(85) §. XLIV. *Un combat naval.* Les éditions de Gale, de Gronovius, et celle même de M. Wesseling, ont ἅμιλλαν γενομένην, *factum*. C'est une faute ; il faut nécessairement le présent γινομένην, *dum fieret*, avec l'édition d'Alde et celle de Henri Etienne de 1570, et les manuscrits *A*, *B* et *D* de la Bibliothèque du Roi.

(86) §. XLV. *Il versa des larmes.* Les réflexions que fait Xerxès sur le triste sort de tant de milliers d'hommes, le ramènent à des sentimens d'humanité; mais bientôt après l'ambition prend le dessus et étouffe ces bonnes pensées. Je doute fort que Valère Maxime ait saisi le vrai motif des larmes de Xerxès, et je crois qu'il y a un peu de méchanceté dans ce qu'il en dit : (*b*) *Qui mihi specie alienam*,

(*a*) Herodot. lib. IX, §. XL.
(*b*) Valer. Maxim. lib. IX, cap. XIII ; Extern. I, pag. 860.

revera suam conditionem deplorasse videtur : opum magnitudine, quam altiore animi sensu felicior. J'aime mieux ce qu'en dit Pline le jeune dans sa lettre à Caninius : (*a*) *Tam angustis terminis tantæ multitudinis vivacitas ipsa concluditur, ut mihi non veniâ solum dignæ, verum etiam laude, videantur illæ Regiæ lacrymæ. Nam ferunt Xerxem, cum immensum exercitum oculis obiisset, illacrymasse, quod tot millibus tam brevis immineret occasus.* M. Wesseling est d'un autre avis.

(87) §. XLVI. *Je suis ému de, &c.* La réflexion de ce Prince est juste ; mais il y avoit de la sottise à continuer une folle expédition, qui devoit encore abréger la vie de tant de milliers d'hommes. On trouve pareillement ἐσῆλθε dans les manuscrits *A* et *D* de la Bibliothèque du Roi, et εἰσῆλθε dans le manuscrit *B*. Un certain M. Fischer, et quelques autres Commentateurs de même force dont je ne me rappelle pas les noms, ont non-seulement élevé des doutes sur la bonne foi de Henri Etienne, *mais encore ils ont* prétendu que ce Savant mettoit dans le texte, ou à la marge, ses propres conjectures. Quant à moi, j'ai toujours remarqué, du moins dans Hérodote, et dans la plus grande partie de Platon, que j'ai examinés avec soin sur les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, que le texte et les leçons marginales se retrouvoient exactement dans quelques-uns des manuscrits de cette Bibliothèque. Ce Savant suivoit le mauvais usage de son siècle, où l'on ne citoit pas, ou du moins on le faisoit très-rarement. *Voyez* aussi M. Wyttenbach dans sa Préface de Plutarque, page lxxix, édition d'Allemagne.

(88) §. XLVI. *En assaisonnant notre vie.* Γεύσας est celui qui donne à goûter, γευσάμενος celui qui goûte. Faute d'avoir fait cette légère attention, on s'étoit trompé dans ce passage, et M. Bellanger (*b*) aussi. Valla avoit mal traduit

---

(*a*) Plinii Jun. Epistol. lib. III, Epist. VII, pag. 205.

(*b*) Essais de Critique sur les Traductions d'Hérodote, pag. 199 et 200.

dulce gustans sæculum. Portus, ou Henri Etienne, avoient très-bien corrigé *dulci gustu vitam aspergens.* M. Bellanger a eu tort de reprendre cette version, qu'il attribue mal-à-propos à Laurent Valla. La traduction de Valla est absurde; car la Divinité ne fait point paroître de jalousie parce qu'elle est heureuse, mais parce qu'elle garde le bonheur pour elle-même, et qu'elle n'en communique qu'une légère portion aux hommes, dont elle assaisonne les maux qu'ils éprouvent pendant leur vie. La plupart des Anciens croyoient que les Dieux, jaloux des hommes, se réservoient à eux seuls un bonheur pur et sans mélange. *Voyez* les notes de MM. Wesseling et Valckenaer.

(89) §. XLIX. *A la merci des évènemens fortuits.* Cette pensée a probablement donné occasion à Salluste de dire : *Neque* (*a*) *regerentur magis quàm regerent casus.*

(90) §. XLIX. *Insensiblement, et sans vous en appercevoir.* Κλέπτεσθαι, c'est se tromper sans s'en appercevoir. Mais τὸ τρόπῳ détermine la sorte de tromperie dont il est ici question.

(91) §. XLIX. *Craint dans ses délibérations, &c.* Priusquam incipias, consulto : et ubi consulueris, mature facto opus est. *Sallust. Catilin. cap. I.*

(92) §. L. *Avoient pensé comme vous.* Γνώμῃσι ἐχρέωντο ὁμοίῃσι καὶ σύ. Le manuscrit *A* du Roi conserve la forme ionique ἐχρέοντο, et une ligne plus bas χρεόμενοι. Ce manuscrit ne varie jamais à cet égard.

(93) §. LIII. *Travaillez avec zèle.* Il y a dans le manuscrit de Florence σπευδέτω, dans les manuscrits *A* et *D* de la Bibliothèque du Roi, σπεύδεται, et dans le manuscrit *B* du Roi, σπευδέτο. Gronovius et M. Wesseling lisent σπεύδετε, qui est la leçon que j'ai suivie.

(94) §. LIV, *Décider avec certitude.* Il faut nécessairement lire διακρῖναι avec les manuscrits *A*, *B* et *D* de la Bi-

(*a*) Sallust. Bell. Jugurth. §. I.

bliothèque du Roi, et plusieurs autres cités dans l'édition de M. Wesseling. M. Bellanger avoit très-bien expliqué ce passage dans les Essais de Critique, page 202. On lit plus bas, dans les manuscrits *A* et *B* du Roi, κατῆκεν ἐς τὸ πέλαγος.

(95) §. LV. *Le corps de troupes, &c.* Ce corps d'armée étoit sans doute moins considérable que ne l'a cru Corneille de Pauw, et peut très-bien être passé en un seul jour, y compris la nuit. C'est celui dont Hérodote fait mention, §. XL, et qui étoit bien différent de celui qu'on voit marcher pêle-mêle sur la fin du §. XLI.

(96) §. LVI. *Sous les coups de fouet.* Chez les Perses, on faisoit aller les troupes à l'ennemi sous les coups de fouet. *Voyez* Xénophon, *Cyri Expedit. lib. III, cap. IV, §. XVI, pag. 172.* Une pareille discipline dégrade nécessairement le soldat, et le rend insensible à l'honneur. *Voyez* aussi §. XXI, note 50.

(97) §. LVI. *Un habitant de cette côte.* « Lorsque (*a*) » vous trouvez, avec cet Hellespontien, Xerxès heureux » dans le temps qu'il traverse la mer sur un pont de vais- » seaux, jetez les yeux sur ceux qui percent le mont Athos » sous les coups de fouet, et sur ceux à qui on a coupé le » nez et les oreilles, à cause que la tempête a détruit ce » pont de vaisseaux; et considérez que c'est votre vie, que » c'est votre état que ces gens trouvent heureux ».

(98) §. LVI. *O Jupiter! pourquoi, sous la forme d'un Perse et le nom de Xerxès.* Gorgias (*b*) de Léontium dit quelque part : Xerxès, le Jupiter des Perses. Longin se moque avec raison de cette expression emphatique.

(99) §. LVII. *En courant pour lui-même.* Περὶ ἑωϋτοῦ τρέχων. C'est une imitation d'Homère, sur laquelle on peut consulter les Commentaires d'Eustathe, tom. II, pag. 1264,

---

(*a*) Plutarch. de Animi Tranquillitate, pag. 470, E.

(*b*) Longin. de Sublimit. cap. III, pag. 10.

ligne 15 et suiv. et le Lexique Ionien d'Æmilius Portus, au mot τρέχειν περὶ ἑωϋτοῦ.

(100) §. LVIII. *Une route opposée.* Il falloit nécessairement que la flotte, pour sortir de l'Hellespont, tournât le dos à l'armée de terre, qui remontoit vers le commencement de l'Isthme et la ville de Cardia.

(101) §. LVIII. *Le lever du soleil.* Le lever d'été, comme l'a très-bien vu Paulmier de Grentemesnil.

(102) §. LIX. *Un château royal.* Il seroit absurde de traduire ici *un mur royal.* Voyez livre III, note 173; et livre IV, notes 27, 105 et 245.

(103) §. LIX. *Lorsqu'ils eurent tiré à terre.* Comme les vaisseaux n'étoient pas alors aussi considérables que les nôtres, on les tiroit à terre quand on devoit rester quelque temps dans un endroit. Cette coutume, qui s'observoit dès les temps de la guerre de Troie, comme on le voit dans Homère, étoit encore fort en usage dans les beaux siècles de la Grèce. Il en est souvent fait mention dans l'Histoire Hellénique de Xénophon. (*a*) Καὶ ὁ μὲν Λύσανδρος, ἐπεὶ αὐτῷ τὸ ναυτικὸν συνετέτακτο, ἀνελκύσας τὰς ἐν τῇ Ἐφέσῳ ναῦς, οὔσας ἐνενήκοντα, ἡσυχίαν ἦγεν, ἐπισκευάζων καὶ ἀναψύχων αὐτάς. Il est bon de remarquer que cette phrase est presque parallèle à celle de notre Historien. Quand on remettoit les vaisseaux en mer, cela s'appeloit καθέλκειν, ou καθελκύσαι τὰς ναῦς. Le même Xénophon dit au paragraphe suivant du même chapitre, ὁ δὲ Λύσανδρος τὸ μὲν πρῶτον ὀλίγας τῶν νεῶν καθελκύσας, et deux lignes plus bas, μετὰ δὲ ταῦτα καὶ οἱ Ἀθηναῖοι ἐκ τοῦ Νοτίου καθελκύσαντες τὰς λοιπὰς τριήρεις..... Thucydides (*b*) et d'autres Historiens parlent aussi de cet usage.

(104) §. LX. *Dix-sept cent mille hommes.* Cette armée prodigieuse étonne l'imagination, et n'a rien cependant d'incroyable. Tous les peuples de la dépendance de la Perse

---

(*a*) Xenoph. Hellenic. lib. I, cap. V, §. VI, tom. III, pag. 33.

(*b*) Thucydid. lib. VIII, §. XI, pag. 513.

étoient esclaves; ils étoient obligés de marcher, sans distinction de naissance et de profession. La trop grande jeunesse ou un âge avancé, étoient probablement les seules raisons qui dispensoient de porter les armes. Cependant Xerxès dit à Pythius : « Tu aurois (*a*) dû me suivre avec » ta femme et toute ta maison ». Ce Pythius étoit un Seigneur Lydien très-âgé, qui avoit cinq fils au service de ce Prince, et qui le prioit de lui laisser l'aîné, pour avoir soin de sa vieillesse. M. de Voltaire n'auroit donc pas dû regarder cette histoire comme un (*b*) conte, et supposer qu'il falloit que Xerxès eût cent millions de sujets, pour avoir une armée de deux millions d'hommes. Nos usages ne doivent point servir de règle pour juger de ceux des Anciens. Si M. de Voltaire eût vécu vingt ans de plus, il auroit vu se réaliser en France ce qu'il ne pouvoit croire de la Perse. La seule objection raisonnable qu'on pourroit faire contre le récit d'Hérodote, est précisément celle que n'a point fait M. de Voltaire. Comment a-t-on pu se procurer assez de vivres pour nourrir une armée si nombreuse ? Hérodote a prévenu cette objection, §. L. « Nous avons avec » nous, fait-il dire à Xerxès, beaucoup de vivres, et toutes » les nations où nous allons porter nos armes, cultivant la » terre, et n'étant point nomades, nous trouverons dans leur » pays du bled que nous pourrons nous approprier ». Hérodote est entré autre part dans quelques détails.

Les Auteurs varient beaucoup sur le nombre des troupes de Xerxès. Ctésias lui donne (*c*) huit cent mille hommes, sans compter les chars; Diodore de Sicile (*d*) le même nombre; mais il suit Ctésias. Elien (*e*) sept cent mille;

(*a*) Herodot. lib. VII, §. XXXVIII.

(*b*) Questions sur l'Encyclopédie, tom. I, pag. 94.

(*c*) Ctesias in Persicis, §. XXIII.

(*d*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. III, tom. I, pag 416.

(*e*) Ælian. Histor. Var. lib. XIII, cap. III, tom. II, pag. 856.

Pline (a) sept cent quatre-vingt-huit mille; Justin (b) un million, &c.

Hérodote, qui étoit en quelque sorte contemporain, et qui avoit lu son Histoire aux Grecs assemblés à Olympie, parmi lesquels il devoit s'en trouver un grand nombre qui s'étoient trouvés aux batailles de Salamine et de Platée, est plus croyable que des Historiens postérieurs.

(105) §. LX. *D'un mur.* Αἱμασιὴ est proprement un mur fait avec des moellons, ou autres pierres, sans mortier ni ciment.

(106) §. LXI. *Ils avoient des bonnets de feutre bien serré* Indépendamment de ce que les Perses habitoient des montagnes, dont le climat étoit plus froid que la plupart des autres contrées de l'Asie qu'ils avoient conquises, il faut considérer qu'étant obligés de se mettre en campagne, si leurs bonnets eussent été *de laine non foulée*, comme j'avois traduit, conformément à la leçon du texte, ces bonnets auroient été bien incommodes lorsqu'ils auroient été exposés à l'ardeur du soleil, et tout-à-fait insupportables dans les temps de pluie. J'ai cru que le texte étoit altéré. On trouve dans (c) Xénophon le terme εὐπαγεῖς, qui signifie compacte; mais comme ce terme est Attique, je le change en εὐπηγέας, qu'on lit dans Hippocrates, qui a écrit en dialecte Ionien : οὐ γὰρ (d) πρότερον ἔξεισι τὰ ἔμβρυα σαπέντα, ἢν μὴ ἰσχυραὶ αἱ μῆτραι ἔωσι, καὶ εὐπηγέες. Ainsi πίλους εὐπηγέας sont des bonnets d'un feutre compacte et bien serré. Avec de tels bonnets on redoute moins l'ardeur du soleil; et comme ils sont impénétrables à l'eau, on ne craint pas la pluie.

Les Scholies sur Platon, recueillies par M. Ruhnken et

(a) Plin. Hist. Natur. lib. XXXIII, cap. X, tom. II, pag. 628, lin. 17.

(b) Justin. Histor. lib. II, cap. X, pag. 102.

(c) Xenoph. de Venatione, cap. II, §. VIII.

(d) Hippocrat. de Mulierum morbis, lib. I, pag. 174, lin. 5.

publiées (*a*) après sa mort, expliquent Πιλήσεως· τῆς διὰ τῆς τῶν ἐρίων πυκνώσεως γινομένης ἐσθῆτος.

(107) §. LXI. *Des cuirasses*, &c. Tous les manuscrits sont ici en défaut. Je suis persuadé, avec M. Biel (*b*), qu'après ποικίλους, il faut lire καὶ θώρηκας λεπίδος. Héliodore (*c*) fait une description très-étendue de la cuirasse des Perses.

(108) §. LXI. *De longs hauts-de-chausses*. En grec des Anaxyrides. Diodore de Sicile (*d*) parlant des Gaulois, dit, « Leur habillement est magnifique. Ils portent des tuniques » de diverses couleurs et de longs hauts-de-chausses, qu'ils » appellent des braies ». Ainsi les Perses n'étoient pas les seuls peuples qui fissent usage des hauts-de-chausses. Les Gaulois en portoient, comme on vient de le voir, ainsi que les Scythes, si l'on en croit (*e*) Ovide :

Pellibus et laxis arcent malè frigora braccis.

Xénophon (*f*), décrivant l'habillement de Cyrus, le représente avec un haut-de-chausses couleur de pourpre. *Voyez* la note de Périzonius, *ad Æliani Var. Histor. lib.* XII, *cap.* XXXII, *pag.* 772, *note* 3.

(109) §. LXI. *Gerrhes*. Espèce de bouclier d'osier, qui a la forme d'un rhombe.

(110) §. LXI. *Carquois au-dessous*. Hérodote dit que les Perses avoient le carquois au-dessous du bouclier, parce que dans la marche, ils ne portoient pas le bouclier à la main, mais suspendu aux épaules.

(110*) §. LXI. *Leurs voisins celui d'Artéens*. Les Grecs appeloient anciennement les Perses Céphènes, et les peuples

(*a*) Scholia in Platonem, Lugd. Bat. 1700, *in*-8. pag. 252.
(*b*) Voyez la note de M. Wesseling.
(*c*) Heliodor. Æthiopic. lib. IX, pag. 431.
(*d*) Diodor. Sicul. lib. V, §. XXX, pag. 353.
(*e*) Ovid. Trist. lib. V, Eleg. VII, vers. 49.
(*f*) Xenoph. Cyripæd. lib. VIII, cap. III, §. XIII.

voisins

voisins des Perses les nommoient Artéens. Ce nom appartenoit à la nation entière et non à une partie de cette nation. Si M. le Major Rennel eût fait attention à cela, il n'auroit pas dit (*a*) que l'Artacène de Ptolémée et l'Ardistan de la Géographie moderne, représentoient leur pays. Il n'auroit pas avancé non plus que les Artéates étoient les mêmes que les Artéens, s'il avoit consulté la dernière édition d'Hérodote, ou les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XVIII, Hist. pag. 119, où il est prouvé que ἀρτέαται est une troisième personne du prétérit parfait passif ionique pour ἤρτηνται, *pendent*. Si cette édition tombe entre les mains de M. Rennel, je l'invite à lire ma note 307 sur le premier Livre.

(111) §. LXIII. *Cuirasses de lin.* Le lin résiste au tranchant du fer : *hi* (*b*) *casses* (*nempè è lino*) *vel ferri aciem vincunt.* Mais comment acquéroit-il cette force? on faisoit macérer le lin dans du vin dur avec une certaine quantité de sel. On fouloit et on colloit jusqu'à dix-huit couches de ce lin les unes sur les autres, comme on fait le feutre. Il n'y avoit point de trait qui pût percer une cuirasse faite de la sorte. Telle étoit celle de Conrad, décrite par (*c*) Nicétas Achominates. Ces sortes de cuirasses étant à l'épreuve du fer, on les introduisit en beaucoup de pays en la place de celle de fer. *Mutavit* (*d*) *genus loricarum, et pro sertis atque æneis lineas dedit. Quo facto expeditiores milites reddidit.*

(112) §. LXIII. *Les Grecs leur donnent le nom de Syriens, et les Barbares celui d'Assyriens.* « Lorsque ceux (*e*) qui » écrivent l'histoire de l'empire des Syriens, disent que les » Mèdes ont été détruits par les Perses, et les Syriens par

(*a*) The Geographical System of Herodotus, pag. 286.
(*b*) Plin. Hist. Nat. lib. XIX, cap. I, tom. II, pag. 155, lin. 22.
(*c*) Nicetæ Choniata Imperium Isaaci Angeli, lib. I, pag. 247, A.
(*d*) Corn. Nepos, in Iphicrate, cap. I, §. IV, pag. 295.
(*e*) Strab. lib. XVI, pag. 1071, B.

» les Mèdes, ils n'entendent que les Syriens de la Baby-
» lonie, qui formoient l'empire de Ninus ».

(113) §. LXIV. *De canne.* C'est un roseau dont nous faisons des cannes. On l'appelle bambou. Les Indiens en font encore à présent leurs arcs et leurs flèches.

(113*) §. LXIV. *Avoient des bonnets foulés et terminés en pointe.* Le texte porte : Κυρβασίας ἐς ὀξὺ ἀπηγμένας ὀρθὰς εἶχον πεπηγυίας. Ce dernier terme indique que ces bonnets étoient de laine foulée. On se sert dans le même sens de πιληθείς, que l'on trouve dans une inscription de Théodore, dont on voit un léger fragment dans Suidas, au mot σφαῖρα, et qui est en entier dans l'Anthologie publiée par M. Reiske, page 44, et plus correctement encore par M. Toup, *Emendat. in Suid. tom. III, pag. 183 ; vel ex nuperâ edit. tom. II, pag.* 225. Cependant M. Brunck n'approuve pas (*a*) la correction de M. Toup. Voici les deux premiers vers de cette inscription :

Σοὶ τὸν πιληθέντα δι' εὐξάντου τριχὸς ἄμνου,
Ἑρμᾶ, Καλλιτέλης ἐκρέμασεν πέτασον.

« Callitélès a appendu en votre honneur, ô Mercure,
» ce pétase de laine d'agneau bien cardée et bien foulée ».
Voyez aussi ci-dessus, note 106.

(114) §. LXIV. *Sagaris.* Sagaris (*b*), sorte de hache particulière aux (*c*) Amazones, qui coupoit d'un côté seulement. Les manuscrits *A* et *D* de la Bibliothèque du Roi, portent ἀξίνας σαγάρεις sans la conjonction καὶ ; c'est la vraie leçon.

Le terme de Sakr signifie une hache dans la langue des Arméniens. *Voyez* les frères Whiston dans la préface de Moses Chorenensis, pag. V.

(*a*) Analect. Veter. Poetar. Græcor. tom. III, in notis, pag. 132.
(*b*) Hesychius, voc. Σάγαρις.
(*c*) Xenoph. Cyri expeditio, lib. IV, cap. IV, §. X, tom. II, pag. 215.

(115) §. LXIV. *Scythes Amyrgiens.* Σκύθας Αμυργίυς. Αμυργίυς ne se trouve point dans le manuscrit *B* du Roi.

(116) §. LXV. *De coton.* Les Indiens portent encore aujourd'hui des habits de coton ; leur pays produit une très-grande quantité de coton : mais il s'en trouve encore ailleurs. *Superior (a) pars Ægypti in Arabiam vergens gignit fruticem, quem aliqui gossipion vocant, plures Xylon, et ideo lina inde facta Xylina.* M. Bellanger avoit traduit : *des habits de Xyles.* C'est parler grec en françois. *Voyez* sur le Coton, liv. II, §. LXXXVI, note 305 ; liv. III, notes 91, 198, et liv. VII, note 291.

(116*) §. LXVI. *Les Gandariens.* M. le Major Rennel les place dans (*b*) la Margiane, sur ce qu'il trouve dans (*c*) Isidore de Charax les villes de Gadar et (*d*) d'Aparbactis entre Nisæa et Antioche de la Margiane. De-là ce Savant conclut que les Gandariens occupoient le pays de Gadar, et les Aparytes l'Aparbactique, et cela d'autant plus, ajoute-t-il, qu'Hérodote nomme, liv. VII, §. LXVI, Gardariens les peuples qu'il avoit ailleurs appelés Gandariens.

Je réponds, 1°. que l'on ne doit pas juger de l'identité d'un peuple avec un autre sur une vaine conformité de nom. Cette manière de procéder occasionneroit une infinité d'erreurs en Géographie. Cette proposition me paroît si évidente, que je ne cherche pas à la prouver.

2°. On trouve par-tout dans Hérodote les Gandariens, et nulle part les Gardariens. Toutes les éditions de cet Auteur, les manuscrits de la Bibliothèque du Roi que j'ai consultés moi-même, ceux qu'a vu M. Wesseling, ou dont

(*a*) Plin. Hist. Nat. lib. XIX, cap. I, tom. II, pag. 156, lin. 7.

(*b*) The Geographical System of Herodotus examin'd and explain'd, &c. pag. 295.

(*c*) Isidorus Characenus, pag. 7, inter Geograph. Veteris Scriptores minores, tom. II.

(*d*) Aparbactique dans Isidore est un nom adjectif qui se rapporte à Πόλις.

il s'est procuré des collations, portent tous les Gandariens. Que devient alors l'assertion de M. Rennel? Cette faute se trouve peut-être dans les traductions angloises de Littlebury et de M. Beloe. La première ayant été faite sur la version latine de Valla, fourmille de contre-sens; je ne me suis pas donné la peine, par cette raison, de l'examiner avec soin. Quant à celle de M. Beloe, elle a paru quelques années après la mienne, et je l'ai eue quelques jours entre les mains. Elle m'a paru d'un homme habile et instruit. S'il y a dans sa traduction les Gardariens, j'ose assurer que c'est une faute de son Imprimeur.

3°. Si les Gandariens sont un peuple de la Margiane, comme l'avance M. Rennel, comment accorder cela avec Strabon, qui les place à l'Est de l'Indus, et avec Hécatée qui les met à l'Ouest de ce fleuve? Mais voyez notre Table Géographique, article GANDARIENS.

(117) §. LXVII. *Etoient vêtus d'un saie de peaux de chèvres.* Il y a dans le texte, *σισύρας τε ἐνδεδυκότες*. *La σισύρα* ou *σισύρνα* est une peau de chèvre avec son poil. *Voyez* le Lexique des termes de Platon de Timée publié par feu M. Ruhnken, page 165, et de la seconde édition, page 231; M. Valckenaer, *Animadversionibus in Ammonium, pag.* 205.

(118) §. LXIX. *Les habits des Arabes étoient amples.* Il y a dans le grec, *Ζειραί*, qui sont des habits fort amples, au rapport de Timée dans son Lexique des mots employés par Platon. *Χιτῶνες ἀνακεκολπωμένοι*, suivant la correction du savant M. Ruhnken.

Ces Arabes étoient probablement des Iduméens et des Nabathéens. Ceux de l'Arabie Heureuse n'ont jamais été soumis aux Perses. Les premiers s'étendoient depuis les confins de la Judée jusqu'aux golfes Héroopolites et Ælanites. Les autres, contigus aux Iduméens, avoient leurs possessions plus à l'Est.

(119) §. LXIX. *Qui se bandoient.* On a traduit des arcs

recourbés, τόξα δὲ παλίντονα, comme si tous les arcs ne l'étoient pas. Ce devoit être quelque chose de particulier aux arcs des Arabes. « Ce terme (παλίντονα), dit Eustathe (*a*) » demande de la réflexion chez Hérodote. Lorsqu'il dit en » effet que les Arabes avoient des arcs *palintones, recour-* » *bés*, il donne à penser que tout arc ne l'est pas simple- » ment, mais que ceux-là se recourboient en arrière, et » qu'ils étoient tels qu'on en voit encore aujourd'hui beau- » coup parmi les nations barbares ».

(120) §. LXIX. *De longues flèches.* J'ai rappelé l'ancienne leçon μακροὺς, qui est autorisée par les manuscrits *A* et *B* de la Bibliothèque du Roi. Quant au manuscrit *D*, il y a en cet endroit une lacune qui a été remplie d'après quelque édition, où il y avoit μικρούς. Je ne vois pas comment on auroit pu ajuster de petites flèches sur de grands arcs.

(121) §. LXIX. *Une pierre pointue.* Cette pierre est le Smiris de Dioscorides. Σμίρις (*b*) λίθος ἐστὶν, ᾗ τὰς ψήφους οἱ δακτυλιογλύφοι σμήχουσι. « Le Smiris est une pierre dont les » Joailliers se servent pour donner le poli aux pierres pré- » cieuses ». C'est notre émeri, sorte de pierre métallique, qui sert aux Armuriers, Couteliers, Serruriers, Vitriers, Lapidaires, Marbriers, &c. Ces ouvriers en font usage, les uns pour polir les ouvrages de fer, les autres pour tailler et couper les verres, marbres et pierres précieuses.

(122) §. LXIX. *La statue en or.* Il y a dans le texte, εἰκὼ χρυσέην, mais il faut lire εἰκοῦν χρυσέην, suivant cette régle de George de Corinthe : τὰ εἰς ω λήγοντα θηλυκὰ ἐπὶ τῆς αἰτιατικῆς εἰς οῦν περατοῦσι. « Les noms féminins qui finis- » sent en ω, se terminent à l'accusatif en οῦν ».

(123) §. LXX. *Des peaux de front de cheval.* Προμετωπίδια ne sont point ici des lames de cuivre percées pour laisser passer les oreilles et la crinière du cheval, comme

---

(*a*) Eustath. ad Iliad. lib. III, pag. 375, lin. 8.
(*b*) Dioscorid. lib. V, cap. CLXVI, pag. 389.

l'a cru M. Reiske, dont voici les paroles : (*a*) *ἐκδεδαρμένα sunt non* excoriata, (*ridiculum enim antefrontalia* ænea excoriata *dicere*) *sed* pertusa, perforata, *hiantia. Sic aptata erant illa antefrontalia, laminæ illæ æneæ frontibus equorum apponi solitæ, ut ibi loci, ubi sunt aures et jubæ hiatus essent, per quos et hæ et illæ se exererent.* Προμετωπίδια est une espèce de casque fait de peaux de la tête de quelque animal. Ils étoient très-communs, sur-tout parmi les Germains. On peut consulter les figures qui se trouvent dans les Commentaires de César, édition de Samuel Clarke, Londres, 1712, in-fol. C'étoit l'armure de tête des anciens temps. Hercules faisoit servir à cet usage la tête du lion de la forêt de Némée, comme on le voit dans ce vers de Valérius Flaccus.

(*b*) Cleonæo jam tempora clusus hiatu
Alcides.

Et Virgile en donne une de loup à Ornytus.

(*c*) Caput ingens oris hiatus,
Et malæ texere lupi cum dentibus albis.

Les Ethiopiens Orientaux avoient la tête couverte de la peau de têtes de cheval enlevées avec les oreilles et la crinière.

(123*) §. LXXI. *Des javelots durcis au feu.* Il y a dans le texte, *des javelots brûlés.* On durcissoit par le moyen du feu la pointe de ces javelots. Homère avoit dit en parlant de l'arme dont se servit Ulysses pour crever l'œil de Polyphème (*d*) :

Ἄφαρ δὲ λαβὼν ἐπυράκτεον ἐν πυρὶ κηλέῳ.

Madame Dacier a bien traduit : « J'en fis aussi-tôt durcir

(*a*) Miscellanea Lipsiensia Nova, tom. VIII, pag. 485.
(*b*) Val. Flacc. Argonaut. lib. I, vers. 34.
(*c*) Virgil. Æneid. lib. XI, vers. 680.
(*d*) Homeri Odyss. lib. IX, vers. 328.

» la pointe dans le feu ». Pope a rendu supérieurement ce vers :

Whose point we harden'd with the force of fire.

La pauvreté de l'armure des Libyens fait un singulier contraste avec la richesse et l'élégance de celles des autres peuples qui suivoient Xerxès.

(124) §. LXXII. *Etoient tissus.* La description des casques des Paphlagoniens est assez obscure. Xénophon en donne une plus claire et plus détaillée, en parlant de ceux des Mosynœques. « Ils (*a*) ont sur la tête un casque de cuir tel » que ceux des Paphlagoniens, du centre duquel sort une » touffe de cheveux tressée, qui s'élève en pointe comme » une tiare ». *Voyez* ce que j'en ai dit dans ma traduction de l'Expédition de Cyrus le jeune, liv. V, §. XV, tom. II, pag. 52.

(125) §. LXXIII. *Celui de Phrygiens.* Si les Phrygiens sont un peuple moderne, comme je l'ai avancé, livre II, note 7, il s'ensuit que les Arméniens, qui sont, au rapport d'Hérodote, une colonie de Phrygiens, sont encore beaucoup plus modernes. Mais je n'ai entendu cette expression que relativement à l'antiquité des Egyptiens qui remonte aux temps les plus reculés. Il peut se faire que les Bryges aient passé d'Europe en Asie dans des temps très-anciens, soit par l'inquiétude naturelle à des peuples qui habitent un climat peu favorisé de la nature, soit par quelque révolution que l'on ignore à présent. Etablis en Asie, ils changèrent leurs noms en celui de Phrygiens, et lorsque le pays qu'ils occupoient devint trop peuplé, ils envoyèrent au-dehors des Colonies. Ce fut alors qu'ils en firent passer en Arménie, si l'on en croit Hérodote. Etienne de Byzance dit aussi, au mot *Armenia*, que les Arméniens viennent de Phrygie, et que leur langue approche beaucoup de celle des Phrygiens.

(*a*) Xenoph. Expedit. Cyri, lib. V, cap. IV, §. VI, pag 275.

Mais peut-être vaut-il mieux s'en rapporter à Maribas de Catine, Auteur Syrien, qui fleurissoit environ 130 ans avant notre ère. Ce Savant qui avoit été recommandé par Valasarces, Roi d'Arménie, à Arsaces, Roi des Parthes, vainqueur d'Antiochus Sidétès, eut (*a*) communication des Archives Royales, et rapporta à ce Prince une Histoire d'Arménie depuis les premiers temps, écrite en Chaldéen, et traduite en grec par ordre d'Alexandre le Grand. Cette Histoire ne fait aucune mention d'une Colonie Phrygiène, mais que Haïcus, qui est regardé comme le père et le fondateur des Arméniens, passa (*b*) avec ses partisans de la Babylonie, dans le pays appelé depuis Arménie, où ses successeurs régnèrent jusqu'à Aramus son sixième descendant, lequel donna à ses peuples le nom d'Arامméens ou d'Arméniens, et au pays celui d'Arménie. Joseph est de la même opinion. « D'Aramus, dit-il, viennent (*c*) les Arammécns que les Grecs appellent Syriens ». Cet Aramus étoit, selon Moïse de Chorène, *contemporain* (*d*) d'Abraham. On peut joindre à ces témoignages l'observation de Strabon. « Les (*e*) Arméniens, les Syriens et les Arabes » ont, dit-il, entr'eux beaucoup d'affinité dans le langage, » dans la manière de vivre, et dans la forme caractéristique » du corps, et cela sur-tout dans les lieux où ils sont voi» sins.... Les Assyriens, les Arianiens et les Aramméens » (Arméniens), ont entr'eux et entre les Mésopotamiens » une sorte de ressemblance. On peut aussi assurer que les » noms de ces peuples ont de l'affinité; car ceux que nous » appelons Syriens sont appelés par les Syriens Arméniens » et Aramméens ».

(*a*) Mosis Chorenensis Histor. Armen. lib. I, cap. VII et VIII, pag. 21 et seq.

(*b*) Id. ibid. cap. IX et XI, pag. 21 et seq. et pag. 35.

(*c*) Josephi Antiquit. lib. I, cap. VI, §. III, pag. 24.

(*d*) Mosis Choren. Hist. Armen. lib. I, cap. IV, pag. 12 et 13.

(*e*) Strab. lib. I, pag. 70, B; pag. 71, A.

Cependant

Cependant (*a*) M. Schroëder pense que cette ressemblance dans les mots et les termes des langues Syriène, Arabe et Arméniène, dont parle Strabon, ne regarde que les temps modernes, (ces temps modernes sont peut-être ceux de Strabon); et en même temps il assure que l'ancienne langue d'Arménie étoit très-différente de celles des Syriens et des Arabes. Si cela est ainsi, comme on ne peut guère en douter après le témoignage d'un aussi savant homme, il peut se faire que les Arméniens soient une Colonie de Phrygie, comme l'a dit Hérodote. Ce sentiment est encore appuyé, comme je l'ai dit plus haut, de la remarque d'Etienne de Byzance, qui observe que la langue Phrygiène a beaucoup de rapport avec celle d'Arménie. Pour avoir une pleine conviction, il faudroit avoir quelque ouvrage écrit en Phrygien, chose qu'il me paroît impossible de pouvoir se procurer aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, voici le passage de Schroëder, que je rapporte en entier, parce que l'ouvrage où il se trouve, est extrêmement rare en France. *Quod ad vitæ rationem attinet tenuem et ad corporum formam vividam, atque robustam, adde colorem facierum subfuscum, fateor magnam esse Syros inter et Arabes atque Armenos convenientiam; quod ad linguam verò, usi sunt Armeni ante litterarum suarum* (*b*) *inventionem et Syrorum characteribus, fortassis etiam illis Arabum, vocumque, maxime in finibus regionum, ut se invicem intelligant, sæpe fit magna commixtio; addatur communis his gentibus pronuntiatio fortissima : sed si antiquam Haicanam linguam, ejus*

(*a*) Schroëder, in Dissert. pag. 52, in Grammaticâ sive Thesauro linguæ Armeniacæ. Amstel. 1711, *in*-4.

(*b*) Les lettres dont se servent aujourd'hui les Arméniens, ne remontent pas plus haut que le quatrième siècle. Ils faisoient usage auparavant des caractères Perses, Syriens et Grecs. *Voyez* la Préface de M. Whiston, à l'Histoire d'Arménie, par Moïse de Chorène, page VIII.

naturam ac nominum verborumque inflexionem consideres, nullam plane vel valde exiguam utrique istorum cum Armenorum linguâ cognationem intercedere, ex superioribus patet.

(126) §. LXXV. *Des peaux de renard.* Quoique le pays où ces Thraces avoient été transplantés ne fût pas si froid que celui dont on les avoit chassés, ils conservoient leurs anciens usages. La description que fait Xénophon de l'habillement des Thraces d'Europe, est parfaitement conforme à celle que donne Hérodote de celui des Thraces Asiatiques. Or il est bon de remarquer qu'il avoit porté lui-même des secours à Seuthès leur Roi, et qu'il parloit de cet habillement en témoin oculaire. « Il (*a*) tomba, dit-» il, beaucoup de neige, et le froid fut si vif, que l'eau » qu'on apportoit pour le repas geloit, et même le vin dans » les vaisseaux, et que beaucoup de soldats eurent le nez » et les oreilles brûlés. Nous reconnûmes alors que les » Thraces avoient raison de s'envelopper la *tête et les* » oreilles avec des peaux de renard, et de porter, lorsqu'ils » sont à cheval, au lieu du chlamys, des tuniques qui leur » couvrent non-seulement la poitrine, mais encore les » cuisses, avec des habits longs qui leur vont jusqu'aux » pieds ».

Dom de Montfaucon trouve une grande différence entre le récit d'Hérodote et celui de Xénophon; car celui-ci dit, selon (*b*) Dom de Montfaucon, que les Thraces portoient sur la tête des peaux de renards, et Hérodote des renards. On ne conçoit pas comment ce savant a pu prêter à Hérodote une telle absurdité. *Ἀλωπεκένη* signifie une peau de renard; on sous-entend *δορά*. Voyez ma traduction de l'Expédition de Cyrus, livre VII, §. XXXV, tom. II, pag. 225, note 43.

(*a*) Xenoph. Anabas, lib. VII, cap. IV, §. II, pag. 414.
(*b*) Antiquité Expliquée, tom. IV, part. I, pag. 28 et 51.

(127) §. LXXV. *Une robe..... très-ample.* Ζειρά est une sorte d'habillement fort ample qu'on mettoit par-dessus la tunique. Ζειραὶ, χιτῶνες ἀνακεκολπωμένοι, ἢ ἀνάκωλοι, dit l'*Etymologicum magnum*. Harpocration dit à-peu-près de même, Ζειρὰ, ἤτοι σειρὰ, ὥς τινὲς, ἦν ἔνδυμά τι, ὅ ἐπενδύοντο μετὰ τοὺς Χιτῶνας, ὥσπερ ἐφαπτίδας. C'est par cette raison que j'ai ajouté ce mot *très-ample*, ici et paragraphe LXIX, où les Arabes ont aussi pour habillement le Ζειρὰ. Voyez note 118.

(128) §. LXXV. *Des boucliers légers.* Les Grecs les appeloient dans leur langue Πέλται, *des Peltes*. Ceux qui portoient cette sorte de boucliers, propre aux Thraces, se nommoient Peltastes. *Voyez* sur les Peltes la note 17 sur le premier livre de ma traduction de l'Expédition de Cyrus dans l'Asie supérieure. Le bouclier des troupes armées pesamment étoit difficile à manier. Iphicrates lui substitua (*a*) le Pelte vers la troisième année de la cent unième Olympiade, 374 ans avant notre ère. Depuis ce temps-là, le nom d'Hoplites ne paroît plus dans les troupes Grecques.

(129) §. LXXVI. *Ils portoient.* Ceci ne peut regarder les Thraces Asiatiques, puisqu'il vient de parler de leur origine, de leur Commandant et de leurs armes. Cela ne concerne point non plus ceux d'Europe, dont il parlera au paragraphe CLXXXV. Je pense donc avec Corneille de Pauw qu'il y a ici une lacune, et qu'il nous manque le nom de la nation et celui de son Gouverneur. Feu M. Wesseling soupçonnoit que c'étoient les Chalybes, parce que ces peuples avoient aussi chez eux un Oracle de Mars, et parce qu'ils étoient voisins des nations dont on vient de parler, comme on le voit dans Hérodote, livre premier, §. XXVIII.

(130) §. LXXVII. *A la Lyciène.* « Προβόλους δύο λυκοερ» γέας. Selon une autre leçon, προβόλους δύο Λυκιοεργέας,

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XV, §. XLIV, tom. II, pag. 56; Cornel. Nepos in Iphicrate, cap. I, §. III, pag. 295.

» *deux épieux façon de Lycie.* Cette dernière leçon est » peut-être la meilleure; car, 1°. il est certain que les An- » ciens désignoient assez souvent les différentes sortes d'ar- » mes par une épithète qui en marquoit la façon, c'est-à- » dire, par le pays où elles avoient été fabriquées. Les » meilleures armes sont *la cuirasse façon d'Attique*, θώραξ » Ἀττικουργὴς; *le casque façon de Béotie*, κράνος Βοιωτιουρ- » γὴς; le πῖλος (ornement de tête, sorte de casque ou de » bonnet) et *le poignard Laconique* (ou façon de Laconie), » *le bouclier Argolique*, *l'arc Crétique*, *la fronde des* » *Acarnanes* ou *Acarnaniens*, *le dard Etolique*, *l'épée* » *Celtique* (ou l'épée à la Celtique, l'épée des Celtes), *la* » *hache des Thraces*, Julius Pollux, lib. I, cap. X, segm. 149, » pag. 101. 2°. Les Thraces dont il s'agit dans ce paragraphe » avoient une grande conformité, quant à leur armure, » avec les Lyciens, ou plutôt avec les Ciliciens leurs voi- » sins; ils portoient de petits boucliers de peau de bœuf » crue, et chacun deux épieux; *les Ciliciens portoient* aussi » de petits boucliers (des targes ou rondaches) de peau de » bœuf crue avec le poil, et chacun deux dards ou javelots, » liv. VII, §. XCI. Il est vraisemblable que les deux épieux » dont chacun d'eux étoit armé, étoient des épieux (ou » javelots) façon de Lycie, Λυκιοεργίας. Si Ἀττικουργὴς et » Βοιωτιουργὴς signifient *façon d'Attique* et *façon de Béotie*, » Λυκοεργής ou Λυκιοεργής ne doit-il pas signifier *façon de* » *Lycie?* Tous ces mots ne sont-ils pas composés d'ἔργον, » *ouvrage*, *façon*, &c.? Athénée, Deipnosoph. lib. XI, » cap. XI, pag. 488, D, E, F, cite du liv. VII d'Hérodote, » προβόλους δύο λυκιοεργέας, et dit que ce sont des javelots » propres à chasser le loup, et faits en Lycie, ἀκόντια πρὸς » λύκων θήραν ἐπιτήδεια, ἐν Λυκίᾳ εἰργασμένα. Il donne en même » temps les deux significations, *dards pour la chasse au* » *loup*, *dards faits en Lycie*. Il ajoute que, selon le Gram- » mairien Didyme, ce sont des dards faits par un certain » Lycios, qui étoit Béotien, fils de Myron le statuaire,

» selon Polémon, dans son premier livre de *la Citadelle* » *d'Athènes*; mais qu'apparemment ce Grammairien ignoroit qu'on ne trouve point de noms ainsi formés et composés de noms propres d'hommes, au lieu qu'on en trouve » de composés de noms propres de villes et de nations; par » exemple, dans Aristophanes, *in Pace*, Ναξιουργὴς κάνθαρος, » où Ναξιουργὴς signifie *fait en Naxe*, et Μιλησιουργὴς *fait à* » *Milet*, &c. *Voyez* aussi Suidas au mot λυκιουργεῖς, Harpocration, &c. ».

BELLANGER.

(131) §. LXXVII. *Les Cabaliens-Méoniens.* Ces peuples paroissent les mêmes que les Cabaliens du liv. III, §. XC. Les habitans de Cabalis, ville située près de Cibyra, au sud de Méandre, s'appeloient Καβαλεῖς, selon Hécatée, cité par le Géographe Etienne au mot Καβαλὶς, et suivant Strabon, qui nomme (*a*) le pays Caballis, et les habitans (*b*) Caballéens, Καβαλλεῖς. Hérodote les appelle Cabéléens, parce que, suivant l'usage des Ioniens, l'*alpha* se change en *êta*.

Les Cibyriates, qui occupoient autrefois la Cabalie, descendoient des (*c*) Lydiens, qui étoient eux-mêmes Méoniens. C'est par cette raison que notre Auteur appelle les Cabaléens Méoniens. Cependant comme il paroît, par le passage ci-dessus de Strabon, que c'étoient les Cibyriates, ou plutôt Cibyrates, qui descendoient des Lydiens, et non les Cabaléens, je croirois qu'Hérodote a voulu parler de trois peuples différens, les Cabaléens, les Méoniens et les Lasoniens. Quoique les Lydiens eussent autrefois porté le nom de Méoniens, la Méonie n'en avoit pas moins été distinguée anciennement de la Lydie. Ce qui appuie ma conjecture, c'est qu'il paroît par Alexandre Polyhistor, cité par Etienne de Byzance au mot Καβαλὶς, que les Cabaléens

(*a*) Strab. lib. XIII, pag. 934, C.
(*b*) Id. ibid. pag. 935, A.
(*c*) Id. ibid. C.

étoient originaires d'Olbia. Il ne dit point, il est vrai, de quelle ville d'Olbia il veut parler; car il y en avoit neuf de ce nom. Mais comme Strabon rapporte qu'il y a des personnes qui disent que les Cabaléens (*a*) étoient Solymes, et qu'il y avoit chez ces derniers peuples une ville d'Olbia, on peut croire que ce peuple étoit originaire d'Olbia chez les Solymes. Cependant, comme Hérodote ajoute que ce peuple étoit armé à la Ciliciène, et qu'on sait qu'il y avoit une ville d'Olbia dans la Cilicie montagneuse, je croirois plus volontiers que le Géographe Étienne a voulu parler de cette ville. En effet, d'où lui seroit venue cette sorte d'armure, si ce n'est de sa Métropole ? Quoi qu'il en soit, il paroît constant par le passage de ce Géographe, que les Cabaléens n'étoient pas Méoniens d'origine. Je lirois donc dans Hérodote *Καβηλέες δέ καὶ οἱ Μηόνες*. Les Cabaléens et les Méoniens.

J'ajoute que si les Lasoniens étoient un seul et même peuple avec les Cabaléens, comme *le conjecture le* savant M. Valckenaer, liv. III, §. XC, et que les Méoniens ne fussent qu'un surnom des Cabaléens, Hérodote n'auroit pu dire *τουτέων πάντων ἦρχε Βάδρης*. Badrès commandoit à toutes ces nations. Ce qui suppose certainement qu'il y en avoit plus de deux; trois même paroissent à peine suffire avec une pareille expression.

(131*) §. LXXX. *Les Insulaires de la mer Erythrée*. Ce sont les habitans des îles du golfe Persique. Ces îles, qui étoient en grand nombre, étoient soumises aux Perses. Elles longeoient la Carmanie et la Perse. Il y en avoit très-peu dans la mer Erythrée, et elles se trouvoient à une trop grande distance de la Perse, pour avoir jamais été conquises par les Rois de Perse.

(132) §. LXXX. *Ceux qu'il exile*. Les Hyrcaniens (*b*)

(*a*) Strab. lib. XIII, pag. 935, A.
(*b*) Id. ibid. pag. 933, B.

ont été transplantés en Lydie assez près de Sardes, les Barcéens (*a*) dans la Bactriane, les Erétriens (*b*) dans la Cissie, les Pæoniens (*c*) en Phrygie; en un mot, je ne vois aucun peuple qui ait été transporté dans ces îles. ἀνάσπαστος ne doit donc pas s'entendre d'un peuple arraché de son pays, comme on l'a vu plus haut; mais de particuliers exilés par ordre du Prince. Ctésias en parlant de Mégabyze, se sert de cette expression: τοῦ μὲν (*d*) θανάτου ῥύεται, ἀνάσπαστος δὲ γίνεται εἰς τὴν Ἐρυθρὰν ἔν τινι πόλει ὀνόματι Κύρται. « On lui accorda la vie, mais il » fut relégué à Cyrtes sur la mer Rouge ».

(133) §. LXXXII. *Mégabyze, fils de Zopyre.* Il est parlé de ce Mégabyze, liv. III, §. CLX, et note 276. Il étoit fils du fameux Zopyre, dont Hérodote rapporte les belles actions, §. CLII et suiv. du même livre. Il eut un fils du nom de Zopyre, sur lequel on peut consulter le §. CLX du liv. III, et la note 276.

(134) §. LXXXIII. *Ils brilloient par la multitude des ornemens en or dont ils étoient décorés. Illi* (*e*) *aureos torques, illi vestem auro distinctam habebant.*

(135) §. LXXXV. *Enlacés dans leurs filets.* On trouve aussi ἐμπαλασσόμενοι avec un seul *lambda* dans les manuscrits *A* et *D* de la Bibliothèque du Roi, et avec deux dans le manuscrit *B*. Ce mot signifie proprement *enveloppé*. Pausanias (*f*) applique aux Sauromates ce qu'Hérodote dit des Sagartiens.

(136) §. LXXXVI. *Des Zèbres.* ὄνος ἄγριος ou ὄναγρος est le même animal.

Plusieurs auteurs ont parlé de l'onagre; mais aucun n'en

(*a*) Herodot. lib. IV, §. CCIV.
(*b*) Id. lib. VI, §. CXIX.
(*c*) Id. lib. V, §. XCVIII.
(*d*) Ctesias apud Phot. Cod. LXXII, pag. 124, lin. 12.
(*e*) Quint. Curtius, lib. III, cap. III, §. XIII, pag. 75.
(*f*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXI.

a fait une description plus exacte et plus détaillée que Philostorge (*a*) dans son Histoire Ecclésiastique : « Ce pays » (l'Orient) porte, dit-il, des ânes sauvages d'une très-haute » stature, dont la peau est (*b*) étrangement variée de blanc » et de noir. Ce sont des zones ou bandes qui s'étendent de » l'épine du dos jusqu'aux côtes et au ventre ; elles se sé» parent en cet endroit, et forment entr'elles des cercles » qui s'entrelacent mutuellement, elles présentent aux » yeux un entrelacement merveilleux par sa variété ». Oppien en donne aussi une description dans son poëme sur la Chasse, liv. III, vers 183 et suiv. En comparant ces descriptions avec celle de feu M. de Buffon, (Histoire des Anim. tom. XII, pag. 7 et suiv.) on trouvera que cet animal est le zèbre. M. Schneider l'a reconnu dans ses notes sur Oppien, page 368, et même il s'est servi des mêmes autorités que je cite, auxquelles il en joint plusieurs autres. Cela n'a pas empêché M. Belin de Ballu, dans son édition d'Oppien, page 328, d'être d'un sentiment contraire et de décider *magistralement* que M. Schneider avoit confondu l'onagre avec le zèbre, *onagrum cum asino pulchro vulgo* zebra *nominato parum docte confundit Cl. Schneider*, Consultez aussi ce que j'en ai dit dans ma traduction de la Retraite des Dix-Mille, tom. 1, liv. 1, page 51, note 65.

Le même M. Belin, qui a traité avec si peu d'égards M. Schneider, savant distingué, convient, dans les Remarques sur sa traduction françoise d'Oppien, page 136, que les *Anciens donnent souvent au zèbre la dénomination*

(*a*) Philostorgii Historiæ Ecclesiast. compendium, lib. III, §. XI, pag. 494, lin. 21 et seq.

(*b*) M. Schneider, qui cite ce passage, change κατὰ τὸ ξενίζον en κατὰ τὸ ξανθίζον, quoiqu'il ne soit fait mention dans cette description que des couleurs blanches et noires. M. de Valois a bien rendu ce passage, *mirum in modum*. Je crois l'avoir traduit encore un peu plus littéralement.

impropre

impropre d'âne rayé, ou d'âne sauvage. Si les Anciens ont donné au zèbre le nom d'âne sauvage, M. Schneider n'a donc pas eu tort de dire que l'onagre ou l'ὄνος ἄγριος étoit le zèbre. Quant à cette dénomination, elle n'est pas impropre, comme le prétend M. Belin; les Grecs n'ayant pas dans leur langue de terme qui exprimât cet animal, ils ne pouvoient pas le faire connoître sous un nom qui le caractérisât mieux.

(137) §. LXXXVI. *Des Libyens.* Les Libyens ne peuvent trouver place ici. Le texte est nécessairement altéré. Je crois qu'il faut ici substituer les Ægles qu'Hérodote place dans le voisinage des Bactriens, liv. III, §. XCII.

(138) §. LXXXVI. *Les.....* Il y a dans le grec les Caspiens; mais comme il en est parlé un peu plus haut, il doit être ici question d'un autre peuple. Hérodote joint, §. LXVIII, les Outiens et les Myciens aux Paricaniens. De laquelle de ces deux nations les Caspiens ont-ils pris la place? C'est ce que n'ose décider M. Wesseling.

Corn. de Pauw lit ici les Ariens; mais cette conjecture déplaît avec raison à M. Wesseling. En effet, entre les Ariens et les Saces, il y a les Bactriens, les Aparytes, la Margiane et la Sogdiane. Je crois, avec M. le Major Rennel (*a*), qu'il s'agit ici de la Casie, qui répond au royaume de Caschgar. *Voyez* CASIENS dans la Table Géographique.

(138*) §. LXXXVII. *Cet animal* (*le cheval*) *ne peut souffrir le chameau.* Hérodote a rapporté, liv. I, §. LXXX, que le cheval ne peut soutenir la vue ni l'odeur du chameau, et que Cyrus ne dut la victoire qu'il remporta sur les Lydiens, que parce qu'il opposa ses chameaux à la cavalerie Lydiène. Il y a long-temps qu'on a mis cette aversion du cheval pour le chameau au rang des fables; mais peut-être le cheval, actuellement accoutumé à la figure et à l'odeur du chameau, ne s'ef-

(*a*) The Geographical System of Herodotus, pag. 302.

fraye-t-il plus à sa vue? Cependant j'ai vu des chevaux s'épouvanter la première fois qu'ils apperçurent des chameaux qu'on avoit amenés en France.

(139) §. LXXXVIII. *Fâcheux.* C'est ainsi que je rends ἀντίξοον. Voyez l'excellente note de M. Valckenaer.

(140) §. LXXXIX. *A douze cent sept.* Suivant Hérodote, et le poëte (*a*) Eschyle, qui étoit contemporain, la flotte des Perses se montoit à douze cent sept vaisseaux; et suivant Diodore (*b*) de Sicile, à plus de douze cents. Voici l'énumération d'Hérodote.

Vaisseaux	Phéniciens	300
	Egyptiens	200
	Cypriens	150
	Ciliciens	100
	Pamphyliens	30
	Lyciens	50
	Doriens	30
	Cariens	70
	Ioniens	100
	Insulaires	17
	Eoliens	60
	Hellespontiens	100
	TOTAL	1,207

Enumération de Diodore.

Vaisseaux Grecs	320
Les Doriens	40
Les Eoliens	40
Les Ioniens	100
Les Hellespontiens	80
Les Insulaires	50
	310

(*a*) Æschyl. in Pers. vers. 339 et seq.

(*b*) Lib. XI, §. III, tom. I, pag. 406.

Vaisseaux des Barbares.

Egyptiens	200
Phéniciens	300
Ciliciens	80
Cariens	80
Pamphyliens	40
Lyciens	40
Cypriens	150
	890
D'autre part	310
TOTAL	1,200

La quote-part des différentes nations ne s'accorde pas. D'ailleurs, il dit que les Grecs avoient 320 vaisseaux, et cependant il ne s'en trouve dans l'énumération que 310. Ces fautes doivent être rejetées sur les copistes.

(141) §. LXXXIX. *De jonc tissu.* Hésychius explique ces mots, Κράνεα χηλευτὰ, par ceux-ci, πλεκτὰ ἐκ σχοίνου, *tissu avec du jonc.* J'ai cru devoir préférer cette explication à celle de Laurent Valla, qui interprète *cassides forcipiculatas* : Gronovius a conservé cette interprétation. M. Bellanger avoit vu le sens de ce passage et l'avoit expliqué, d'après le Trésor de la Langue grecque d'Henri Étienne.

(142) §. LXXXIX. *Dont les bords.* Ἴτυς est le bord d'un bouclier ; M. Bellanger avoit traduit τὰς ἴτυς μεγάλας ἐχούσας, *relevés en grandes bosses par-dehors*, parce qu'il confondoit l'ἴτυς ou bord du bouclier avec l'ὀμφαλὸς ou *umbo*: aussi avoit-il rendu un peu plus haut dans le même paragraphe ἀσπίδας ἴτυς οὐκ ἐχούσας, *des boucliers dont le milieu n'étoit point relevé en bosse.* M. Hutchinson a fait la même faute dans la (*a*) Retraite des Dix-

(*a*) Xenoph. Cyri Expedit. lib. IV, pag. 353.

millo, ἐπιλαμβάνεται αὐτοῦ τῆς ἴτυος. *Umbonem clypei ipsius apprehendit.* Il falloit traduire *clypei ipsius oram apprehendit.* Suidas l'a très-bien expliqué. ἴτυς· περιφέρεια ὅπλου. ἴτυς (*a*) *est le bord du bouclier.* Il cite ensuite le passage de Xénophon que je viens de rapporter. Il me paroît d'autant plus extraordinaire qu'on se soit mépris à cette signification, que le même Suidas rapporte tout de suite deux vers d'une épigramme de Mnasalcas, où il est question du bord et du milieu du bouclier, de l'ἴτυς et de l'ὀμφαλὸς, qui tous deux étoient fort usés à force d'avoir servi à la guerre. Luc. Holstenius a mis le premier cette épigramme dans ses notes sur Étienne de Byzance, page 349. Kuster après lui l'a rapportée dans ses notes sur Suidas au mot Ἀγέστωτος. On la trouve dans l'Anthologie de M. Reiske, page 50. Enfin M. Brunck lui a donné place dans ses (*b*) Analectes.

Ce bord étoit de fer, et c'est par cette raison que Polybe l'appelle (*c*) σιδηροῦν σιάλωμα, *ambitus scuti ferreus.*

Les piques, dont il est parlé tout de suite, étoient probablement de longues piques, qui servoient à empêcher l'abordage.

(143) §. LXXXIX. *De grandes haches.* On lit dans les manuscrits *A* et *B* du Roi τύκους par un *cappa*; ce qui est un ionisme. Le manuscrit *D* porte τοίχους, ce qui est une faute du copiste. Τύκοι sont de grandes haches comme l'a très-bien vu Valla. Eustathe l'explique très-bien. Il y a dans le manuscrit *A* du Roi une glose marginale, qui se trouve dans le texte du manuscrit *D*, τύκος. ὄρυξ· λιθοξοϊκὸν ἐργαλεῖον. *Instrument propre à polir la pierre.* Cette glose a passé de la marge dans le texte de l'édition d'Alde.

(144) §. XC. *Une citare.* Il y a dans le grec : les Rois

(*a*) Suidas voc. ἴτυς.

(*b*) Analecta Veter. Poetar. Græcor. tom. I, pag. 190, n° 111.

(*c*) Polyb. lib. VI, §. XXI, tom. I, pag. 652.

avoient la tête couverte d'une mitre, et le reste portoit des *tuniques*, κιθῶνας; ce qui fait un sens absurde. Corn. de Pauw demandoit plaisamment, si les Cypriens se couvroient la tête d'une tunique. Il changeoit le texte, et substituoit κιτάριας à κιθῶνας, changement assez léger, et qui paroît appuyé de Julius Pollux, lib. x, segm. 162, qui cite κίταριν d'Hérodote. M. Wesseling, de qui j'ai emprunté cette note, auroit approuvé ce changement, si la citaris n'appartenoit point aux Perses. Mais les Ciliciens pourroient avoir pris de ces peuples leur habillement de tête.

(145) §. XCI. *De petits boucliers.* Ils étoient fort légers; aussi Homère (*a*) les appelle-t-il λαισήϊά τε πτερόεντα, des boucliers ailés. Le Grammairien Hérodien prétend que toute arme défensive s'appelle λαισήϊα, à cause qu'elle se tient de la main gauche, διὰ τὸ ἐν λαιᾷ φέρεσθαι χειρί. Mais le contraire est prouvé.

(146) §. XCI. *Furent dispersés.* Plusieurs auteurs en parlent, mais seulement d'après Hérodote. *Voyez* Pausanias Achaic. *sive lib. VII, cap. III, pag.* 529.

(147) §. XCI. *Amphilochus.* On peut ajouter à ce que j'ai dit de cet Amphilochus, liv. III, §. XCI, note 172, que Lucien assure (*b*) qu'il étoit fils d'Alcméon, cet homme exécrable qui tua sa mère. Mais il paroît qu'il le confond avec Alcméon son frère. Il y a des auteurs (*c*) qui prétendent qu'il se joignit à son frère pour tuer sa mère. Amphilochus rendoit ses oracles en songe à Mallus en Cilicie, comme je l'ai dit dans la note 172 sur le liv. III, §. XCI. Mais on peut encore le prouver par un passage altéré de Lucien, qu'il est facile de rétablir (*d*): ἃ δέ ἐν Αμφιλόχου τε ἤκουσα ἐν Μαλλῷ, τοῦ Ἥρωος ὑπερδιαλεχ-

(*a*) Homeri Iliad. lib. V, vers. 453.

(*b*) Lucian. Deor. Concil. §. XII, tom. III, pag. 534; Apollodor. lib. III, cap. VII, §. VII, pag. 186.

(*c*) Apollodor. lib. III, cap. VII, §. V, pag. 183.

(*d*) Lucian. Philopseud. §. XXXVIII, tom. III, pag. 63.

θέντος μοι, καὶ συμβουλεύσαντος ὑπὲρ τῶν ἐμῶν, καὶ ἃ εἶδον αὐτὸς, ἐθέλω ὑμῖν εἰπεῖν. ὑπερδιαλεχθέντος a paru suspect, avec raison, à Moïse Dusoul; mais il étoit aisé de corriger *ὕπαρ διαλεχθέντος*. « Je veux vous dire ce qu'Amphi-» lochus m'a dit en songe à Mallus, les conseils qu'il m'a » donnés, ct ce que j'ai vu moi-même ». Je n'ose m'attribuer cette correction de Lucien. Je crois l'avoir lue quelque part.

(148) §. xci. *Calchas*. Tout le monde connoît Calchas; mais peu de personnes savent peut-être quelle fut sa fin. Mopsus (*a*) fils de Manto et d'Apollon, eut à la mort de sa mère par droit de succession l'oracle d'Apollon à Claros. Vers le même temps arriva à Colophon Calchas qui erroit depuis la prise de Troie, et rendoit des oracles. Les deux devins se disputèrent long-temps; mais enfin Amphimachus, roi de Lycie, termina leur différend; car Mopsus lui défendit de partir pour la guerre, lui prédisant qu'il seroit battu; Calchas au contraire l'exhorta à y aller, et lui annonça la victoire. Amphimachus ayant été vaincu, Mopsus reçut encore de plus grands honneurs que par le passé, et Calchas se tua.

(149) §. xcv. *Les Insulaires*. Ces insulaires Ioniens ne peuvent être ni ceux de Chios, ni ceux de Samos. Ceux-ci s'assembloient en effet au Panionium, et faisoient partie des douze villes, au lieu que ces insulaires n'y avoient aucune part. Diodore (*b*) de Sicile joint aussi les habitans de Chios et de Samos aux Ioniens, et il sépare de même qu'Hérodote les insulaires. Mais qui étoient-ils donc? Le même Diodore de Sicile nous l'apprend. « Le Roi, dit-il, (*c*) s'étoit » joint toutes les îles comprises entre le Cyanées et les » Promontoires Triopium et Sunium ». Ainsi c'étoient les

(*a*) Conon. Narrat. vi, pag. 249.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. xi, §. iii, tom. i, pag. 406.
(*c*) Id. ibid.

îles de Céos, ou Céa comme disent les Latins, de Naxos, de Siphnos, de Sériphos, d'Andros et de Ténos, qui étoient Ioniènes et fondées par les Athéniens, comme on le voit dans Hérodote, liv. VIII, §. XLVI et XLVIII, et dans Thucydides, liv. VII, §. LVII, où cependant il faut lire Τήνιοι en la place de Τήϊοι, les habitans de Ténos.

VALCKENAER.

(150) §. XCV. *Ioniènes fondées par les Athéniens.* Αἱ δυώδεκα πόλιες Ἴωνες οἱ ἀπ' Ἀθηνέων. Je suis assez de l'avis de M. Valckenaer, qui croit que cela a été ajouté par les copistes. Je n'ai pas osé cependant le retrancher, et j'ai traduit comme s'il y avoit αἱ ἀπ' Ἀθηνέων.

(151) §. XCVII. *Les Cercures.* Le Cercure étoit une sorte de vaisseau fort long, dont les Cypriens étoient les inventeurs, *Cercuron Cyprii* (*a*).

(152) §. XCIX. *Artémise.* Si l'on en croit Ptolémée, écrivain qui a mêlé beaucoup de fables parmi quelques vérités, « Artémise (*b*), fille de Lygdamis, qui accompagna Xerxès » dans son expédition contre la Grèce, devint amoureuse » de Dardanus d'Abydos; mais s'en voyant méprisée, elle » lui creva les yeux pendant qu'il dormoit. Son amour » n'ayant fait que croître par un effet de la colère des » Dieux, elle se rendit à Leucas par l'ordre de l'Oracle, et » s'étant précipitée du haut du rocher, elle fut tuée, et on » l'enterra ».

Le rocher (*c*) Leucas fut ainsi nommé de Leucas, compagnon d'Ulysses, qui fut tué par Antiphus. On dit qu'il éleva un temple à Apollon Leucatès. Ceux qui sautoient en bas de ce rocher, étoient guéris, à ce que l'on prétend, de l'amour. En voici la raison. Adonis ayant été tué, Vénus le chercha par-tout, et l'ayant trouvé à Argos en Cypre,

---

(*a*) Plin. Hist. Nat. lib. VII, cap. LVI, tom. I, pag. 418.

(*b*) Ptolem. Hephæst. apud Phot. pag. 492, lin. 20, &c.

(*c*) Id. ibid. lin. 2 et seq.

elle le transporta dans le temple d'Apollon Erithien, où elle s'entretint avec ce Dieu de son amour. Apollon la conduisit au rocher Leucas, et lui dit de se précipiter en bas. Ayant suivi les conseils du Dieu, elle se trouva délivrée de son amour. Elle lui en demanda la raison. On prétend qu'Apollon lui dit, qu'étant Devin, il avoit connu que Jupiter, qui étoit toujours amoureux de Junon, s'étant assis sur ce rocher, cessa d'aimer cette Déesse. Beaucoup d'autres, tant hommes que femmes, se virent guéris de leur amour, après être sautés en bas de ce rocher.

La Déesse qui étoit immortelle, ne risquoit rien en se précipitant du haut de ce rocher. Mais un homme y périssoit, ou du moins il en revenoit si estropié, qu'il falloit bien qu'il fût guéri de sa passion.

(153) §. XCIX. *De Trézen.* Les Trézéniens (*a*) disoient que leur premier Roi s'appeloit Orus, et qu'il étoit originaire du pays; que de son nom le pays avoit *été* appelé Orée : qu'ensuite Althépus, *fils de Neptune, et de Leïs*, fille d'Orus, ayant succédé à son aïeul, tout le pays prit le nom d'Althépie.... Saron succéda à Althépus.... On ignore la suite des Rois depuis Saron jusqu'à Hypérès et Anthas, qui bâtirent dans le pays les villes d'Hypérée et d'Anthia. Aëtius fils d'Anthas, changea le nom d'une de ces villes, et voulut qu'elle s'appelât Posidoniade ; mais (*b*) Trézen et Pitthée étant venus chez Aëtius, le pays eut trois Rois au lieu d'un, et bientôt les deux fils de Pélops devinrent les plus puissans. Pitthée joignit ensemble après la mort de Trézen, Hypérée et Anthia, et de ces deux villes il n'en fit qu'une, qu'il appela Trézen du nom de son frère. Plusieurs années après, les descendans d'Aëtius, fils d'Anthas, ayant eu ordre de

(*a*) Pausan. Corinthiac. sive lib. II, cap. XXX, pag. 181, 182 et 183.

(*b*) Je ne connois que ce seul passage où il soit dit que Trézen fût fils de Pélops. On sait par Apollodore, lib. III, cap. XIV, §. VII, que Pitthée étoit fils de Pélops.

conduire

conduire des Colonies en divers lieux, ils allèrent fonder Mynde et Halicarnasse en Carie. Les fils de Trézen, Anaphlystus et Sphettus, se transplantèrent en Attique, où ils donnèrent leurs noms à deux bourgades. Après le retour des Héraclides dans le Péloponnèse, les Trézéniens reçurent dans Trézène des Doriens d'Argos, qui vinrent s'établir avec eux; car ils se souvenoient d'avoir été soumis eux-mêmes aux Argiens.

(154) §. C. *Les vaisseaux mis en mer.* Nous avons vu plus haut, §. LIX, que les vaisseaux avoient été portés à terre. Ici on les remet en mer. La première opération s'appeloit ἀνελκύσαι τὰς νέας, la seconde, καθελκύσαι. Voyez la note 103, sur ce paragraphe.

(155) §. C. *Les proues tournées.* Μέτωπον τῆς νηός, c'est la proue du vaisseau, comme l'explique très-bien le Scholiaste (*a*) de Thucydides.

(156) §. CII. *Et jamais vous ne pourrez, &c.* Cette phrase est un peu embarrassée. Il faut suppléer, comme si elle étoit conçue en ces termes: ἐπειδή με ταῦτα λέγοντα κελεύεις ἀληθείῃ χρήσασθαι, (λέξω) τὰ (λέξας) μὴ ψευδόμενός τις ὕστερον ὑπὸ σοῦ ἁλώσεται. *Quando quidem his de rebus verba facientem me jubes ad veritatem loqui, ea dicam, quæ qui dixerit à te postea non arguetur mendacii.* Telle est l'explication de M. Valckenaer. *Voyez* la note de ce Savant.

(157) §. CII. *Contre la Pauvreté et la Tyrannie.* Il y a dans le texte: τῇ διαχρεωμένη ἡ Ἑλλὰς, τήν τε πενίην ἀπαμύνεται, καὶ τὴν δεσποσύνην. *La vertu donne aux Grecs des armes contre la Pauvreté et la Tyrannie.* La vertu apprend à supporter la pauvreté et à résister aux Tyrans. Cette maxime est belle, et renferme le plus bel éloge de la vertu qu'il étoit possible de faire dans le paganisme. Elle a eu cependant le malheur de déplaire à M. l'Abbé Auger. Il a

(*a*) Scholiast. Thucydid. ad lib. II, §. XC, pag. 158, col. 2, lin. 4.

changé τὴν πενίην en τὴν δουλείην, *la pauvreté* en *esclavage*, quoique l'esclavage et la tyrannie présentent la même idée. D'ailleurs, ce Littérateur n'a pas voulu voir qu'il falloit plus de grandeur d'ame pour supporter la pauvreté que pour s'opposer à la tyrannie.

(158) §. CIII. *Beaucoup de vaine gloire et de jactance.* Ὅρα μὴ μάτην κόμπος ὁ λόγος οὗτος ὁ εἰρημένος εἴη. Cela a été traduit, *vide ne* frustrà *id insolenterque faciatis.* Μάτην ici et en cent autres endroits ne signifie pas *frustrà*, mais *falsò*. Euripides dit dans son Hippolyte (a) κομπάζειν μάτην, et dans son Hercules Furieux (b) κόμποι κενοὶ, sont des discours pleins de forfanterie. Sotion dans Athénée (c) :

> Ἀρεταὶ δὲ, πρεσβεῖαί τε, καὶ στρατηγίαι,
> Κόμποι κενοὶ ψοφοῦσιν ἀντ' ὀνειάτων.

« La Valeur, les Ambassades, le Commandement des » armées sont de la vaine gloire, font du bruit, et tiennent » lieu de choses utiles ».

On lisoit en ce vers ὀνειράτων avant M. Valckenaer, mais ce Savant a prouvé sur le vers 397 des Phéniciènes qu'il falloit lire ὀνειάτων.

(159) §. CIII. *Par les coups de fouet.* Voyez ci-dessus, §. XXI, LVI, et les notes 50, 96. *Voyez* aussi Ctésias, §. XXIII.

(160) §. CIII. *Contre trois Grecs à-la-fois.* Cette fanfaronade de Xerxès fut dans la suite punie par Polydamas. Darius (d), fils naturel d'Artaxerxès, et qui monta sur le trône par la faveur des Perses, avoit entendu parler de sa force extraordinaire. L'ayant attiré à Suses par ses promesses, Polydamas défia trois de ces hommes que les

---

(a) Euripid. Hippolyt. 978; ex Edit. Brunck. 989.
(b) Id. Hercul. Fur. 148.
(c) Athen. Deipnosoph. lib. VIII, cap. III, pag. 336, F.
(d) Pausan. Eliacor. poster. sive lib. VI, cap. V, pag. 464.

Perses appellent Immortels, combattit lui seul contre ces trois hommes à-la-fois, et les tua.

(161) §. CIV. *La vérité.* Ἀληθηΐῃ χρεώμενος. Le manuscrit *A* du Roi conserve toujours la forme Ionième, χρεώμενος. Jamais il ne varie.

(162) §. CIV. *Tels qu'ils étoient.* Τὰ κατήκοντα, *ce sont les affaires présentes, actuelles.* Nous avons déjà vu cette expression en ce sens, et j'en ai fait la remarque, liv. I, §. XCVII, note 272, et peut-être ailleurs. J'aime mieux ici la rendre : *Je vous ai dit des choses convenables aux Spartiates.*

(163) §. CIV. *Me donna.... une fortune considérable.* Ce Prince lui donna (*a*) les villes de Pergame, de Teuthranie et d'Halisarnie. Eurysthènes et Proclès, descendans de Démaratus, en jouissoient encore en la XCV^e Olympiade, et se joignirent à Thimbron, Général Lacédémonien, qui passa dans l'Asie mineure pour faire la guerre aux Perses.

Xénophon parle de ces deux Lacédémoniens en plusieurs endroits de ses ouvrages. *Voyez* la Retraite des Dix-Mille, liv. II, chap. I, §. III, pag. 76; liv. VII, chap. VIII, §. X, pag. 460.

La postérité de ce Prince subsistoit encore après la mort d'Alexandre (*b*). Pythias, fille d'Aristote, épousa en secondes noces Proclès, l'un de ses descendans, et en eut deux fils, Proclès et Démaratus. Ces deux jeunes Princes devinrent les disciples de Théophraste, et c'est probablement de ce Démaratus dont fait mention ce philosophe (*c*) dans son testament.

(164) §. CIV. *La loi.* Chez les Lacédémoniens, dit Platon (*d*), la Loi est le Roi et le Maître, et les hommes ne

(*a*) Xenoph. Hellenic. lib. III, cap. I, §. IV, pag. 128.

(*b*) Sextus Empiricus adversus Grammaticos, lib. I, cap. XII, pag. 271.

(*c*) Diog. Laert. lib. V, Segm. LIII, pag. 297.

(*d*) Platon. Epist. VIII, tom. III, pag. 354, B, C.

sont pas les Tyrans des Loix. Dieu, dit-il un peu plus bas (a), est la Loi des hommes sages et modérés; le Plaisir, celle des hommes fous et incapables de modération.

(165) §. CVII. *Que Bogès.* Pausanias le nomme Boès, mais c'est une faute. La ville d'Eion (b) étant bâtie sur les bords du Strymon, Cimon, fils de Miltiades, qui en faisoit le siége, détourna le cours de ce fleuve, et le poussa contre les murs. Comme ils étoient bâtis de briques crues, ils furent bientôt renversés. Ce récit de Pausanias me paroît faux. *Voyez* la note 167. Thucydides parle aussi de cette expédition (c) de Cimon, ainsi que plusieurs autres Auteurs, et Eschines dont je vais rapporter les paroles, parce que cet Orateur parle de la récompense qu'on accorda à ce Général. « Nos Généraux (d), après avoir long-temps couru beau- » coup et de grands risques, vainquirent les (e) Mèdes sur » les bords du Strymon. De retour à Athènes ils deman- » dèrent au peuple une récompense. Il leur en accorda une » très-honorable, suivant la manière de penser d'alors. Car » il leur fut permis de placer trois (f) Hermes de pierres » dans le Portique (g) des Hermes, à condition qu'ils n'y » feroient point graver leurs noms, afin que l'inscription » ne parût point faite par les Généraux, mais par le peuple. » Voici celle qu'on a gravée sur la première de ces statues :

» Ceux-ci ont montré leur bravoure contre les Mèdes

(a) Platon. Epist. VIII, tom. III, pag. 354, E.

(b) Pausan. Arcadic. sive lib. VIII, cap. VIII, pag. 614.

(c) Thucydid. lib. I, §. XCVIII, pag. 64.

(d) Æschin. contra Ctesiphont. pag. 80, lin. 1 et seq. Cette traduction est très-différente de celle de M. l'Abbé Auger. Mais je ne veux point en faire la critique.

(e) Perses.

(f) *Hermes*, statues de Mercure.

(g) Ce portique prit ce nom à cause de la multitude de Statues de Mercure qu'on y voyoit, et qui y avoient été élevées par des Particuliers ou par des Magistrats. *Voyez* Harpocration au mot Ἑρμαῖ, pag. 75.

» à Eion sur les bords du Strymon, et ils ont les premiers » trouvé le moyen de réduire les ennemis au désespoir par » la famine et par la vigueur de leurs attaques ».

Inscription de la seconde Statue.

« Les Athéniens ont accordé à leurs Généraux cet hon» neur en récompense de leurs belles actions et de leur » valeur, afin qu'à cette vue (*a*) la postérité combatte avec » plus de plaisir pour les intérêts de la Patrie ».

Sur la troisième Statue on lit :

« Ménesthée, qu'Homère nous dépeint comme le pre» mier homme pour ranger une armée en bataille, partit » de cette ville à la tête des Athéniens pour aller à Troie » avec les Atrides. C'est donc avec raison que les Athé» niens sont renommés pour leur valeur et leur conduite » martiale ».

(166) §. CVII. *Par Cimon, fils de Miltiades.* Ce Cimon étoit petit-fils du Cimon dont il a été question liv. VI, §. XXXIV et XXXIX. Les Anciens donnoient souvent à leurs enfans le nom du grand-père ; témoin l'épitaphe suivante en dialogue, qui est d'Antipater de Sidon.

A. Répondez (*b*), femme, qui êtes-vous ? B. Praxo. A. Qui étoit votre père ? B. Callitéleus. A. De quel pays êtes-vous ? B. De Samos. A. Qui vous a élevé ce monument ? B. Théocrite mon mari. A. Comment êtes-vous morte ? B. Dans les douleurs de l'enfantement. A. Quel âge aviez-vous ? B. Deux fois onze ans. A. Laissez-vous un enfant ? B. Callitéleus âgé de trois ans. A. Puisse-t-il parvenir au terme de la vie dans un âge avancé ! B. Voyageur, puisse la fortune vous être toujours prospère !

(*a*) Je suis les changemens proposés par Taylor et Marckland. Elles se trouvent *in Analectis veterum Poetarum Græcorum*, tom. III, pag. 180 et 181, n° CLV, CLVI et CLVII.

(*b*) Analecta veter. Poetar. Græcor. tom. II, pag. 30, n° LXXXVI.

J'ai dit que cette épitaphe étoit d'Antipater de Sidon, parce qu'elle est sous ce nom dans les Analectes de M. Brunck. Mais M. de la Rochette observe, dans une note qu'il a bien voulu me communiquer, que dans le manuscrit du Vatican cette épitaphe est attribuée à Antipater de Sidon ou à Archias. Ce Savant pencheroit pour ce dernier, et voici son motif. Dans le manuscrit du Vatican cette épitaphe et celle qui la précède immédiatement, φράζε, γύναι κ. τ. λ. qui a pour auteur Antipater de Sidon, ne sont qu'une imitation de celle de Léonidas qui les précède toutes deux, Τίς, τίνος οὖσα κ. τ. λ. et qu'on lit dans les Analectes, tome I, page 239. Il est donc plus naturel de présumer qu'Archias aura aussi voulu lutter contre Léonidas, que de supposer qu'Antipater de Sidon aura voulu s'exercer deux fois sur le même sujet.

(167) §. CVII. *Quand il n'y eut plus de vivres dans la place.* Des Auteurs postérieurs à Hérodote ont imaginé (*a*) que les murs de cette ville étant bâtis de briques crues, Cimon avoit détourné le cours du Strymon, qui venant frapper contre ce mur, l'eurent bientôt délayé. Ce fait me paroît d'autant plus faux, que Bogès n'auroit pas eu le temps d'exécuter l'entreprise que lui dicta le désespoir.

(168) §. CIX. *Le lit.* Ῥέεθρον est proprement le lit d'une rivière. Ῥέεθρον ῥεύματος διαφέρει. ῥεῖθρον μὲν γάρ ἐστιν ὁ τόπος δι' οὗ φέρεται τὸ ῥεῦμα· ῥεῦμα δὲ, αὐτὸ τὸ ὕδωρ. *Ammon. de Different. Voc. pag. 122.*

(168*) §. CIX. *S'appeloit Pistyre.* Je crois que le nom de cette ville a été altéré par les copistes, et qu'il faut lire Topiris. Toutes les lettres de ce mot se trouvent dans l'autre, deux exceptées. *Voyez* le mot PISTYRE dans la Table Géographique.

(169) §. CXI. *L'Oracle de Bacchus.* Aristote dit dans ses Theologoumena, au rapport de (*b*) Macrobe, qu'il y avoit

(*a*) Pausan. Arcad. sive lib. VIII, cap. VIII, pag. 614.

(*b*) Macrob. Saturnal. lib. I, cap. XVIII, pag. 199.

en Thrace chez les Ligyréens un lieu consacré à Bacchus, où l'on rendoit des Oracles. Ceux qui les rendoient ne le faisoient qu'après avoir bu beaucoup de vin. Euripides parle aussi de cet Oracle de Bacchus. « Je tiens (*a*) ces » choses, dit Polymestor, du Devin de Thrace, Bacchus ».

(170) §. CXI. *Interprètent.* Ὁι προφητεύοντες τοῦ θείου. Les interprètes de la volonté des Dieux, ceux qui ont soin de rédiger, d'annoncer et de publier les Oracles que la Prêtresse a prononcés.

(171) §. CXIII. *Un sacrifice de chevaux blancs.* Voici la manière dont se faisoient ces sortes de sacrifices. « Lors- » qu'ils (les Perses) viennent (*b*) sur un lac, une rivière » ou une fontaine, ils font une fosse et y égorgent la vic- » time, prenant bien garde que l'eau pure qui est dans le » voisinage soit ensanglantée, parce que cela la souille- » roit. Ils posent ensuite la chair de la victime sur des » branches de myrte ou de laurier, la brûlent avec des » baguettes minces en chantant leur Théogonie, et font des » libations avec de l'huile mêlée de lait et de miel qu'ils » versent non dans le feu, ou dans l'eau, mais à terre. Le » chant de leur Théogonie dure long-temps, et tandis qu'ils » la chantent, ils tiennent à la main un faisceau de branches » minces de bruyères ». *Voyez* aussi liv. I, note 325.

Il paroît par le passage de Strabon, que l'on prenoit bien garde d'ensanglanter l'eau, de crainte de la souiller. Si le Docteur Hyde eût eu connoissance du passage du Géographe Grec, il (*c*) n'auroit pas contesté la vérité du fait rapporté par le Père de l'Histoire, ni que Tiridates eût immolé (*d*) un cheval à l'Euphrates pour se rendre propice ce fleuve. On sait que les Parthes avoient adopté la plu-

(*a*) Euripid. Hecub. vers. 1253; ex Edit. Brunckii.
(*b*) Strab lib. XV, pag. 1065, B.
(*c*) Veterum Persarum Religionis Historia, cap. VI, pag. 135, &c.
(*d*) Tacit. Annal. lib. VI, §. XXXVII.

part des usages des Perses, de même que ceux-ci s'étoient approprié quelques-unes des coutumes qui s'observoient chez la plupart des nations de l'Asie. Car du temps de la guerre de Troie, on immoloit chez les Troyens des taureaux et des chevaux en (a) l'honneur du Scamandre, avec cette différence qu'on les jetoit vivans dans le fleuve, et que les Perses, dans la crainte de souiller l'eau, les immoloient dans une fosse qu'ils creusoient près du fleuve.

(172) §. CXIV. *Fit enterrer quatorze enfans.* Plutarque (b) met douze hommes. Les exemples de Cambyses et d'autres rapportés par le Président Brisson (c), prouvent que c'étoit un usage constant chez les Perses.

(173) §. CXVI. *Aux habitans, &c.* Cela ne tombe que sur les Magistrats et les principaux du pays, qu'il honora de son amitié. La traduction de Gronovius ne valoit rien: M. Wesseling l'a réformée. Après ἀκοῖων je lis ἤδη γενόμενον, et je traduis en conséquence. M. Valckenaer est assez de ce même avis.

(174) §. CXVI. *A la façon des Mèdes.* Cet (d) habit étoit de l'invention de Sémiramis, femme de Ninus. Il avoit tant de graces, que les Mèdes l'adoptèrent après qu'ils eurent conquis l'Asie. Les Perses suivirent leur exemple.

(175) §. CXVII. *Cinq coudées de Roi.* En supposant qu'il s'agit ici de la mesure en usage à Babylone, cela feroit sept pieds huit pouces, suivant l'évaluation de M. d'Anville (e).

(176) §. CXVII. *Lui fit faire les funérailles les plus honorables.* Ἐξενῆκαι est un terme propre aux funérailles, comme *efferre* chez les Latins, porter au lieu de la sépulture.

(a) Homeri Iliad. lib. XXI, vers. 133, 134.

(b) Plutarch. de Superstit. pag. 171, D.

(c) Bern. Brisson, de Regno Persar. lib. II, §. CCXVIII, pag. 581 et seq.

(d) Diodor. Sicul. lib. II, §. VI, pag. 119.

(e) Traité des Mesures Itinéraires, pag. 36.

ture. J'en avertis, parce que je me suis contenté dans la traduction de rendre κάλλιστα θάψαι.

(177) §. CXVIII. *Choisi pour le donner.* Ces mots, τῶν ἀστῶν ἀνὴρ δόκιμος ὁμοῖα τῷ μάλιστα, ne doivent pas se joindre avec ἀραιρημένος. Ce dernier mot signifie *electus ad hujus rei procurationem.* Voyez la note de M. Valckenaer.

(178) §. CXXII. *Olynthe.* Cette ville fut détruite de fond en comble par Philippe, Roi de Macédoine. Le silence de Strabon et des autres anciens Géographes, donne à penser qu'elle ne fut jamais rétablie. Nous avons cependant une Epigramme (*a*) d'Antipater de Sidon, où il est parlé d'un certain Diodore d'Olynthe qui périt dans le port. On sait l'âge d'Antipater par plusieurs Epigrammes, et entr'autres par (*b*) celle où il fait mention de la destruction de Corinthe comme d'un événement très-récent. Or cette ville fut détruite la troisième année de la CLVIII^e^ Olympiade, qui répond à l'an 146 avant notre ère. Olynthe fut renversée la première année de la CVIII^e^ Olympiade, c'est-à-dire, l'an 348 avant notre ère. Cette dernière ville fut donc rétablie moins de deux siècles après la mort de Philippe; mais par qui et en quel temps le fut-elle, c'est ce que l'on ignore.

(179) §. CXXIII. *Au promontoire Canastrum.* Le vrai nom de ce promontoire est Canastrum, d'où l'adjectif est Καναστραίη ou Καναστραῖον, en sous-entendant ἄκρα ou ἀκρωτήριον. Dans toutes les éditions précédentes on lisoit ici Καναστραίην ἄκρην, ainsi que dans les manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Je ne vois pas la raison qui a pu engager M. Wesseling à substituer à cette leçon Καναστραῖον, qui n'est appuyé que du manuscrit de Sancroft, à moins qu'on ne dise que τὸ δή qui suit, exige nécessairement cette leçon. Mais ce Savant n'ignoroit pas que le changement de genre

---

(*a*) Analect. Veter. Poetar. Græcor. tom. II, pag. 33, n° XCVII.
(*b*) Id. ibid. pag. 20, n° L.

étoit familier aux Grecs, et sur-tout aux Auteurs Attiques. Entre mille exemples que je pourrois citer, en voici un d'Euripides (*a*): Ταῦτα γὰρ ἔγνωσθ' ἐμοῦ, qui quoiqu'au neutre se rapporte manifestement à θέους qui précède.

(180) §. CXXV. *Elle me paroît admirable.* « Hérodote, » dit M. l'Abbé Bellanger dans une note sur cet endroit, » n'étoit pas grand Naturaliste. Les Arabes et tous ceux » qui habitent des pays où il y a des lions et des chameaux, » savent combien le lion aime la chair de chameau. Elien, » Histor. Animal. lib. XVII, cap. XXXVI, pag. 1000 de » l'édition *in*-16 ». Hérodote n'étoit pas certainement fort habile dans l'Histoire Naturelle; mais l'eût-il été, il lui auroit toujours paru surprenant que des lions qui n'avoient jamais vu de chameaux, et qui n'avoient jamais goûté de leur chair, les attaquassent préférablement aux autres bêtes de charge. Qu'en Arabie les lions préfèrent le chameau au cheval, cela peut paroître très-naturel; ils connoissent la chair de ces deux sortes d'animaux par expérience, et celle du chameau est sans doute plus de leur goût. Mais qui pouvoit leur avoir donné cette connoissance en Macédoine? J'avoue que cela me paroît aussi merveilleux qu'à Hérodote; à moins que l'on ne dise que c'est un instinct que leur a donné l'Auteur de la Nature.

(181) §. CXXVI. *Sert de bornes aux lions.* Il y avoit encore des lions en Europe du temps d'Aristote. Cet Auteur dit: « Cet (*b*) animal est rare et ne naît pas en tout lieu. » Dans l'Europe entière on n'en trouve qu'entre l'Achéloüs » et le Nessus ». Dion Chrysostôme (*c*) assure qu'il n'y en avoit plus de son temps en Europe, et qu'ils avoient disparu de la Macédoine et des autres lieux où l'on en voyoit auparavant.

(182) §. CXXVII. *Qui venant à mêler leurs eaux dans*

(*a*) Euripid. Ἰκέτιδ, 595.
(*b*) Aristot. Hist. Animal. lib. VI, cap. XXXI, pag. 884, D.
(*c*) Dio. Chrysost. Orat. XXI, pag. 269, C.

le même lit. Ce passage est, relativement à la Géographie, un des plus embarrassans d'Hérodote. Le Lydias et l'Haliacmon ont, suivant Ptolémée et l'Abréviateur (*a*) de Strabon, des embouchures différentes. MM. Sanson, de l'Isle et d'Anville ont mieux aimé prendre ces Géographes pour guides que le Père de l'Histoire. Hérodote se seroit-il donc trompé? Cela seroit possible. Mais tâchons de le justifier.

Tirons de l'Axius un canal qui dérive de ce fleuve au-dessous du confluent de l'Axius et de l'Erigon, que ce canal coule du Nord au Sud un peu Est jusqu'à Pella, où il remplit les marais qui environnent cette ville, et particulièrement le grand marais qui étoit devant (*b*) Pella à l'Ouest-Nord. Continuons ce canal et faisons-le couler du Nord au Sud un peu Est, depuis sa sortie du marais Pella, jusqu'à sa jonction avec l'Haliacmon, un peu au-dessus de l'embouchure de l'Haliacmon. Ce canal depuis Pella jusqu'à l'Haliacmon, s'appellera Lydias. Ce fleuve et le canal qui dérive de l'Axius, borneront la Bottiéide à l'Ouest, et séparant la Bottiéide de la Macédoine, ils resserreront cette contrée entr'eux et la mer.

Mettons la source de l'Haliacmon assez loin à l'Ouest. Faisons-le couler d'abord du Nord au Sud-Est à travers l'Elymée; qu'il coule ensuite de l'Ouest à l'Est presque en ligne droite, de sorte qu'il borne au Sud la Macédoine, et que vers la partie Est des frontières Sud de la Macédoine, en entrant dans la Piérie, il s'avance un peu plus au Nord, pour aller se jeter dans le golfe Therméen, après avoir reçu le Lydias.

Il est à propos de remarquer que le Platamona est l'Haliacmon des Anciens; et suivant les Voyageurs modernes, le Platamona coule d'abord du Nord au Sud, après quoi il tourne tout-à-coup de l'Ouest à l'Est pour traverser le

(*a*) Strab. lib. VII, pag. 508, col. 2, B.
(*b*) Id. ibid. pag. 509, col. 1, B.

Roi d'Arcadie, descendoit d'Inachus, premier Roi de la première Dynastie des Rois d'Argos. Il étoit frère (*a*) d'Argus, Roi d'Argos, le septième ancêtre de Gélanor, Roi d'Argos, qui fut chassé par Danaüs. J'ai prouvé dans mon Essai sur la Chronologie d'Hérodote, chap. x, §. iv, page 321, que Danaüs étoit venu en Grèce vers l'an 3,142 de la période julienne, 1,572 ans avant notre ère. Les sept générations d'Argus ou Pélasgus à Gélanor, font 233 ans. Donc le règne de Pélasgus remonte à l'an 2,810 de la période julienne, 1,904 ans avant notre ère. Les Pélories peuvent avoir été instituées vers l'an 2,835 de la période julienne, 1,882 ans avant notre ère. *Voyez* mon Essai de Chronologie, chap. x, §. iii, page 317.

(186) §. cxxx. *D'Aleuas.* J'écris Aleuas et Aleuades par un *u* voyelle et non par un *v* consonne, comme fait le père Hardouin dans son Pline (*b*). Car *eu* dans ce nom est une diphtongue, et l'upsilon doit être joint à l'epsilon pour faire longue la syllabe *leu*, comme elle l'est dans Théocrite (*c*) ἄνακτος Ἀλεύα. Si vous mettez un *v* consonne, ce *v* fait la dernière syllabe *va*, et l'epsilon, bref de sa nature, fait avec *va* un iambe, au lieu d'un spondée. Ovide le fait pareillement long. (*d*) *Larissæus Aleuas. Sanguis* (*e*) *Aleuæ.*

(187) §. cxxxii. *Se liguèrent contr'eux par un serment.* Il y a dans le grec ἔταμον ὅρκιον, *secuerunt jusjurandum.* Cette expression vient de ce qu'on ne faisoit ni traité ni convention, sans immoler des victimes. On disoit aussi φιλίαν τέμνειν, comme on le trouve dans un fragment de (*f*) Callimaque et en plusieurs endroits d'Euripides. Homère a joint les deux expressions : φιλότητα καὶ ὅρκια πιστὰ ταμόντες. Le Scholiaste explique très-bien φιλίαν καὶ ὅρκους πιστοὺς δι'

(*a*) Apollod. Bibl. lib. iii, cap. viii, §. 1; lib. ii, cap. 1, §. 1.
(*b*) Plin. Hist. Nat. lib. xxxiv, cap. viii, tom. ii, pag. 657.
(*c*) Theoc. Idyll. xvi, vers. 34.
(*d*) Ovid. Ibis. 323.
(*e*) Id. ibid. 511.
(*f*) Callimach. fragment. Bentl. 199.

ἐντόμων ποιήσαντες. Les Latins disoient, d'après les Grecs, *ferire fœdus.*

(188) §. CXXXII. *La dixième partie de leurs biens.* Diodore de Sicile dit la même chose. (*a*) L'Assemblée des Grecs convoquée dans l'Isthme, les condamna à payer aux Dieux la dixième partie de leurs biens. M. Terrasson prétendoit que c'étoient leurs personnes qu'on décimoit. Mais qu'auroient fait de leurs personnes les Prêtres de Delphes? demandoit M. Bellanger, dans une note manuscrite; si M. Terrasson entendoit par-là qu'on tuoit la dixième personne, il se trompoit beaucoup. Cette coutume barbare, qui se pratiquoit à Rome, n'étoit pas connue en ce temps-là, et étoit trop éloignée des mœurs douces des Grecs. Il pourroit se faire que M. Terrasson ait cru qu'on en faisoit des esclaves qu'on dévouoit au service des autels, comme cela se pratiquoit en d'autres occasions. Quoi qu'il en soit, Henri Etienne a parfaitement expliqué ce terme dans son Trésor de la Langue Grecque, tome I, page 937; le savant Budée s'y étoit trompé.

(189) §. CXXXIII. *Dans le Barathre.* M. Bellanger étoit d'avis (*b*) que ce furent les Lacédémoniens qui jetèrent les Hérauts dans le Barathre, et les Athéniens dans le puits. Quoique cette question soit par elle-même fort peu intéressante, cependant elle le devient, parce qu'elle tient et à la langue et aux antiquités. M. Bellanger se trompe. 1°. Hérodote, après avoir nommé d'abord Athènes et ensuite Sparte, dit ensuite οἱ μὲν αὐτέων τοὺς αἰτέοντας ἐς τὸ βάραθρον, οἱ δ' ἐς φρέαρ ἐσβαλόντες, etc. Or le génie de la langue exige que οἱ μὲν se rapporte à Athènes, qui avoit été nommée la première, et οἱ δὲ à Sparte.

2°. C'est dans ce sens que l'a pris Polybe. Lyciscus, Ambassadeur des Acarnaniens, s'adressant aux Lacédémoniens,

---

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. III, tom. I, pag. 405.
(*b*) Essais de Critique, &c. pag. 63.

leur dit : (*a*) *τίνος χάριν ὑπολαμβάνετε τοὺς ὑμετέρους προγόνους, ἄνδρες Λακεδαιμόνιοι, καθ' οὓς καιροὺς ὁ Ξέρξης ἀπέστειλε πρεσβευτὴν πρὸς ὑμᾶς, ὕδωρ καὶ γῆν αἰτούμενος, ἀπώσαντας εἰς τὸ φρέαρ τὸν παραγιγνόντα καὶ προσεπιβάλλοντας τῆς γῆς, κελεύειν ἀπαγγεῖλαι τῷ Ξέρξῃ, διότι παρὰ Λακεδαιμονίων ἔχει τὰ κατὰ τὴν ἐπαγγελίαν, ὕδωρ καὶ γῆν* : « Par quelle raison pensez-vous » que vos ancêtres jetèrent dans un puits l'Ambassadeur » que leur avoit envoyé Xerxès pour exiger d'eux la terre » et l'eau, et qu'ayant jeté de la terre dessus cet Ambassa» deur, ils lui ordonnèrent de rapporter à son maître qu'il » avoit obtenu des Lacédémoniens la terre et l'eau, suivant » les ordres qu'il leur avoit donnés » ?

3°. On voit par une multitude de passages des Auteurs anciens, que le Barathre étoit à Athènes. Je me contente de ces deux-ci. Les Athéniens (*b*) ordonnèrent que Miltiades, qui avoit gagné la victoire de Marathon, seroit jeté dans le Barathre, et sans l'intervention du premier Magistrat, cet arrêt auroit été exécuté. *J'ai rapporté cette anecdote plus au long, liv.* VI, *note* 235. Aristides (*c*) s'étant opposé à une entreprise juste de Thémistocles, et ayant eu l'avantage, ne put s'empêcher de dire en sortant de l'assemblée du peuple, que les Athéniens ne pourroient sauver leur République, à moins qu'ils ne le jetassent avec Thémistocles dans le Barathre. Un Vocabulaire de Rhétorique de la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés dit : Le (*d*) Barathre est une fosse à Athènes du bourg des (*e*)

(*a*) Polyb. Histor. lib. IX, pag. 793.

(*b*) Plato, in Gorgia, tom. I, pag. 516, E.

(*c*) Plutarch. in Aristide, pag. 320, A.

(*d*) Biblioth. Coislinian. pag. 491.

(*e*) Le bourg de Cériades de la Tribu Hippothoontide est très-connu ; mais celui des Céraïdes a été ignoré jusqu'à présent. Si le Grammairien qui en parle l'avoit placé dans la Tribu Hippothoontide, je croirois qu'il faudroit lire Cériades ; mais comme il l'a mis dans une autre Tribu, je pense qu'il n'y a point de faute au texte.

Céraïdes de la Tribu Œneïde, dans laquelle on jetoit les hommes condamnés à mort, de même que les Lacédémoniens les précipitoient dans le Céadas.

On voit par ce passage que le Barathre et le Céadas étoient deux fosses tout-à-fait différentes, et que M. Bellanger avoit tort de les confondre.

Le Barathre (*a*) étoit une fosse en forme de puits, dans laquelle on précipitoit les criminels. Dans les côtés de cette fosse on avoit enfoncé à différentes distances des crochets, les uns plus haut, les autres plus bas, qui mettoient en pièces ceux que l'on y précipitoit.

(190) §. CXXXIII. *Ce qui arriva de fâcheux aux Athéniens.* « La colère de Talthybius (*b*) se fit sentir à Lacédé» mone à la république en général, mais à Athènes elle » tomba sur une maison particulière, sur la maison de Mil» tiades, fils de Cimon, parce qu'il avoit conseillé aux Athé» niens de faire mourir ceux de ces hérauts qui étoient » venus en Attique ». Peut-on se persuader que Pausanias ait été mieux instruit que notre Historien?

(191) §. CXXXIV. *Sperthiès.* On varie beaucoup sur le nom de ce Spartiate. On l'écrit Spertis, Sperchis, Sperchès; mais peu importe. Suidas, par une négligence impardonnable, change ces deux Lacédémoniens, Sperthiès et Boulis, en deux Athéniens.

On chantoit en l'honneur de ces deux hommes généreux une chanson lugubre, que l'on appeloit Sperchis; car je suis persuadé que Boulis étoit aussi célébré dans cette chanson, de même qu'Aristogiton l'étoit dans celle d'Harmodius.

Μέλλει (*c*) τὸν Ἄδωνιν ἀείδειν
Ἁ τᾶς Ἀργείας θυγάτηρ, πολύϊδρις ἀοιδὸς,
Ἅτις καὶ Σπέρχιν τὸν ἰάλεμον ἠρίστευσε.

« La célèbre chanteuse qui a remporté le prix en

(*a*) Schol. Aristoph. ad Pluti vers. 431.
(*b*) Pausan. Lacon. sive lib. III, cap. XII, pag. 236, sub finem.
(*c*) Theocrit. Idyll. XV, vers. 96—98.

» chantant la chanson lugubre du Sperchis, doit chanter » l'Adonis ». *Voyez* la lettre de M. Toup sur cette idylle dans le Théocrite d'Oxford, vol. II, pag. 338. Il faut sous-entendre ἀείδοντα avec ἠρίστευεν. Cette chanson étoit lugubre, parce que le poëte, en célébrant la générosité de ces deux hommes, déploroit sans doute le sort qu'ils s'attendoient d'éprouver. Mais on fera bien de consulter les remarques (*a*) de M. Valckenaer sur les Syracusiènes de Théocrite.

(192) §. CXXXVI. *De la sorte.* Ὡς δὲ ἀντεμαχέσαντο τούτῳ. On rend cela *posteaquam autem in hoc repugnaverant.* J'aimerois mieux traduire *quâ cum se defendissent oratione.* Je sous-entends τῷ λόγῳ avec τούτῳ.

(193) §. CXXXVII. *Je ne trouve en cet événement rien de divin.* J'ai suivi dans ma traduction les conjectures de MM. Valckenaer et de Pauw. Thucydides (*b*) raconte qu'Anériste fit mourir des marchands Athéniens et des alliés de ce peuple qu'il prit dans des vaisseaux de charge autour du Péloponnèse. Il ajoute que les Athéniens, usant de réprésailles, firent mourir Aristéas de Corinthe avec Anériste et Nicolaos, que les Lacédémoniens envoyoient en ambassade au grand roi. Comment donc Hérodote peut-il regarder cette mort plutôt comme un effet de la vengeance divine, que comme celui de la vengeance des hommes? Hérodote étoit certainement très-superstitieux. Mais Sperthiès et Boulis s'étant conduits d'une manière irréprochable, pourquoi la mort de leurs enfans auroit-elle paru à notre Historien l'effet de la colère des Dieux? Aristéas de Corinthe, qui avoit été pris avec eux, avoit aussi été mis à mort, quoiqu'il n'eût point offensé Talthybius. D'ailleurs M. Valckenaer se demande ce que veut dire ἐν τοῖσι. Ce savant, mu par ces raisons, croit ce passage altéré et lit en conséquence,

(*a*) Theocriti decem Idyllia, pag. 388, &c.
(*b*) Thucydid. lib. II, §. LXVII.

τοῦτο μέν τοι θεῖόν γε ὀυ φαίνεται γενέσθαι, et un peu plus bas, *δῆλον ὦν μοι ὅτι θεῖον ὀυκ ἐγένετο τὸ πρῆγμα ἐκ τῆς μήνιος.*

M. Wesseling avoit examiné dans sa Dissertation sur Hérodote le passage qui est entre les deux, dont je viens de parler, et croyoit qu'il falloit écrire *Α'λιέας* par une lettre capitale, afin d'en faire les Haliens, peuples du Péloponnèse, près d'Hermione. Il paroît par une note de M. Bellanger qu'il étoit aussi de cet avis. Mais M. Wesseling ayant depuis fait réflexion que les Haliens étant amis de Sparte, il n'étoit pas vraisemblable qu'Anériste les eût fait mourir, et de plus que cet Anériste avoit mis à mort des Marchands Athéniens et des Alliés d'Athènes qu'il avoit enlevés sur les côtes du Péloponnèse; il trouve naturelle la conjecture de Corneille de Pauw, qui lisoit *ὃς εἷλε ἁλιέας τοὺς ἐκ Τίρυνθος ὁλκάδι καταπλώσαντας πληρεῖ Α'νδρίων.*

Ces conjectures me paroissent devoir mériter les suffrages des Savans; mais si l'on s'en tient au texte des éditions, il faudra traduire ce passage entier de la manière suivante :

« Cette conduite des Spartiates fit cesser pour le présent » la colère de Talthybius, malgré le retour de Sperthiès et » de Boulis à Sparte. Mais long-temps après, à ce que disent » les Lacédémoniens, elle se réveilla dans la guerre des » Péloponnésiens et des Athéniens. *Je trouve en cet évé-* » *nement quelque chose de divin.* Car que la colère de Tal- » thybius se soit appesantie sur des Envoyés, et qu'elle » n'ait point cessé qu'elle n'ait eu son effet, cela étoit juste. » Mais qu'elle soit tombée sur les enfans de ces deux Spar- » tiates qui s'étoient rendus auprès du Roi pour appaiser » cette colère, je veux dire sur Nicolaos, fils de Boulis, et » sur Anériste, fils de Sperthiès, qui, navigant avec un » vaisseau de charge plein de gens de guerre, prit des pê- » cheurs de Tirynthe, c'est pour moi une preuve certaine » que c'est un effet de la vengeance des Dieux qui secon- » doient la colère de Talthybius ».

Je crois devoir avertir d'une variante qui se trouve dans le manuscrit *B* du Roi et à la marge du manuscrit *A*. οὐδὲ ἐπαύσατο πρὶν ἢ ἐξῆλθε, τὸ δίκαιον οὕτω ἔφερε· τὸ δὲ ξυμπεσεῖν ἐς τοὺς κ. τ. λ. Si l'on suit cette leçon, il faudra traduire : « Cette colère ne cessa point que la justice n'eût sorti son » plein et entier effet. Car l'on disoit qu'elle étoit tombée » sur les, &c. ». Une ligne plus bas, on trouve ὃς εἷλε au lieu de ὡς εἷλε dans les manuscrits *A*, *B* et *D* du Roi.

(194) §. CXXXVII. *Prit des pêcheurs de Tiryns.* On voit par Thucydides (*a*) que les Lacédémoniens firent mourir des Marchands Athéniens et des Alliés de ce peuple qu'ils prirent dans des vaisseaux de charge, navigant autour du Péloponnèse.

(195) §. CXXXVII. *Nicolaos et Anériste.* Οἱ γὰρ πεμφθέντες, cela se rapporte manifestement à Nicolaos et à Anériste. Voici comment Thucydides raconte ce fait.

« (*b*) Sur la fin du même été, Aristéas de Corinthe, et » les Ambassadeurs de Lacédémone, *Anériste*, *Nicolaos*, » Pratodémus, Timagoras de Tégée, et Polis d'Argos, en » son propre et privé nom, s'étant mis en chemin pour se » rendre en Asie auprès du Roi, pour voir s'ils pourroient » l'engager à leur fournir de l'argent et à se liguer avec eux, » ils arrivèrent d'abord en Thrace vers Sitalcès, fils de » Térès. Ils vouloient, s'ils le pouvoient, l'engager à abandonner l'alliance des Athéniens, à marcher au secours de » Potidée que les Athéniens assiégeoient pour lors, à cesser » de leur donner du secours, et à les aider à traverser » l'Hellespont, pour se rendre auprès de Pharnaces, fils de » Pharnabaze, où ils avoient dessein d'aller. Celui-ci devoit » les faire conduire à la Cour du Grand Roi. Léarque, fils » de Callimaque, et Aminiades, fils de Philémon, Ambassadeurs d'Athènes, se trouvant par hasard à la Cour de

---

(*a*) Thucydid. lib. II, §. LXVII, pag. 141.
(*b*) Id. lib. II, §. LXVII, pag. 140 et 141.

» Sitalcès, engagèrent Sadocus son fils, qui étoit devenu » Citoyen d'Athènes, à leur remettre ces gens-là, de crainte » que s'ils alloient trouver le Roi, ils ne leur fissent beau- » coup de mal. Sadocus s'étant laissé persuader, envoya du » monde avec Léarque et Aminiades pour les arrêter tandis » qu'ils étoient en Thrace, et avant qu'ils fussent montés » sur le vaisseau sur lequel ils devoient traverser l'Helles- » pont, et donna ordre de les remettre à ces deux Athé- » niens. Ceux-ci les emmenèrent à Athènes. Lorsqu'ils y » furent arrivés, les Athéniens, craignant que si Aristéas » venoit à éviter la mort, il ne leur fît encore beaucoup » plus de mal, parce qu'il étoit constant qu'il étoit l'auteur » de tout ce qui leur étoit arrivé et à Potidée et en Thrace, » ils les firent mourir le même jour, en les précipitant dans » des fosses profondes, sans leur faire leur procès, et quoi- » qu'ils voulussent parler. Ils crurent qu'il étoit juste de » les traiter de la même manière que les Lacédémoniens » en avoient usé avec les Marchands Athéniens et les Alliés » d'Athènes qu'ils avoient pris dans des vaisseaux de charge » autour du Péloponnèse, et qu'ils avoient précipités dans » des fosses profondes. Les Lacédémoniens faisoient en effet » mourir au commencement de cette guerre tous ceux qu'ils » prenoient sur mer, tant les Alliés des Athéniens que ceux » qui étoient neutres ».

(195*) §. CXXXVII. *Sitalcès, fils de Térès.* Térès fut un Prince valeureux et le (*a*) fondateur du royaume des Odryses. Il eut deux fils, Sitalcès et (*b*) Sparodocus, et une fille dont on ignore le nom. Cette fille fut mariée (*c*) à Ariapithès, Roi des Scythes, qui en eut deux fils, Scylès et Octamasades. Ariapithès (*d*) ayant été tué par Spargapithès, Roi des Agathyrses, Scylès monta sur le trône. Ce Prince

(*a*) Thucydid. lib. II, §. XXIX.
(*b*) Id. lib. IV, §. CI.
(*c*) Herodot. lib. VII, §. LXXX.
(*d*) Id. ibid. §. LXXXVIII.

goûtoit plus les usages des Grecs que ceux des Scythes, et les suivoit volontiers. Ses sujets indignés de cette préférence, se révoltèrent et donnèrent la Couronne de Scythie à son frère Octamasades. Scylès, se voyant poursuivi, se réfugia à la Cour de Sitalcès, son oncle maternel, qui régnoit alors en Thrace. Ce Prince belliqueux n'étoit pas moins ambitieux que Térès son père. Il recula beaucoup les bornes de ses Etats, et porta le Royaume des Odryses à son plus haut point de gloire. Il épousa une sœur (*a*) de Nymphodore, fils de Pythès, citoyen distingué de la ville d'Abdères, dont il eut un fils nommé Sadocus. Ce jeune Prince ambitionna le titre de Citoyen d'Athènes, et l'ayant obtenu par le crédit de son oncle Nymphodore, son père Sitalcès devint l'Allié des Athéniens. Sparadocus, son frère, s'étoit retiré en Scythie, soit volontairement, soit que, s'étant révolté, il craignît le châtiment qu'il méritoit. Quoi qu'il en soit, Scylès s'étant réfugié en Thrace sur ces entrefaites, Octamasades le poursuivit. Sitalcès, qui ne voyoit pas d'un œil tranquille une armée Scythe prête à fondre sur ses Etats, vint à sa rencontre. Les deux armées (*b*) étoient déjà en présence l'une de l'autre et sur le point de se livrer bataille, lorsqu'ils firent la paix à condition que Sitalcès rendroit Scylès, et qu'Octamasades donneroit en échange Sparadocus. Le Roi des Scythes n'eut pas plutôt en sa puissance son frère Scylès, qu'il lui fit trancher la tête. On ignore le traitement que fit Sitalcès à son frère Sparadocus. Tout ce que l'on sait, c'est que son fils Seuthès (*c*) fut en grande faveur auprès de son oncle, et que Sadocus étant mort du vivant de son père, il succéda dans le Royaume des Odryses à son oncle Sitalcès, qui avoit perdu la vie (*d*) dans une bataille contre les Triballes, la huitième année de la

(*a*) Thucydid. lib. II, §. XXIX.
(*b*) Herodot. lib. VII, §. LXXX.
(*c*) Thucydid. lib. II, §. CI.
(*d*) Id. lib. IV, §. CI.

guerre du Péloponnèse, qui répond à l'an 4,290 de la période julienne, 424 ans avant l'ère chrétienne. L'Histoire ne fait pas mention des actions guerrières de Seuthès, et l'on ignore s'il hérita de la valeur de ses ancêtres; mais elle parle de ses richesses et de ses revenus, qui, dans un temps où l'argent étoit rare, étoient immenses. Ils se (*a*) montoient en effet à 400 talens, c'est-à-dire à 2,160,000 liv. sans compter les dons gratuits en or et en argent, qui n'étoient pas d'une moindre valeur.

Cet Empire, qui s'étoit élevé et qui s'étoit soutenu avec éclat par la valeur et par la sagesse de quelques-uns de ses Princes, ne tarda pas à décheoir, comme on peut le voir dans la Retraite des Dix-Mille de Xénophon, liv. VII, chap. II.

(196) §. CXXXVII. *Nymphodore, fils de Pythéas.* Ce Nymphodore (*b*) étoit beau-frère de Sitalcès, et en grand crédit auprès de lui. Il procura aux Athéniens l'alliance de Sitalcès, et fit déclarer Sadocus, fils de ce Prince, Citoyen d'Athènes.

(197) §. CXXXVII. *Aristéas, fils d'Adimante, de Corinthe.* Il commandoit les Corinthiens à la journée de Potidée, et il enfonça (*c*) l'aile des Athéniens qui lui étoit opposée. Cet événement est de la seconde année de la LXXXVIe Olympiade. Il fut pris environ cinq ans après. Ayant été conduit à Athènes, on le fit mourir. La conduite injurieuse de son père Adimante envers Thémistocles, et sa fuite honteuse à la journée de Salamine, contribuèrent beaucoup à son malheur. *Voyez* liv. VIII, §. LIX, LXI et XCIV.

(198) §. CXXXVII. *Sont postérieurs de bien des années.* Cela arriva la troisième année de la LXXXVIIe Olympiade, comme (*d*) on le voit par Thucydides. Hérodote écrivoit

(*a*) Thucydid. lib. II, §. XCVII.
(*b*) Id. ibid. §. XXIX, pag. 115.
(*c*) Id. lib. I, §. LXII.
(*d*) Id. lib. II, §. LXVII.

donc en ce temps-là cette partie de son Histoire, ou bien il ajouta ces circonstances après l'événement.

(199) §. CXXXIX. *De plusieurs enceintes de murailles.* Il y a dans le grec : *De plusieurs tuniques de murs.* De-là quelqu'un disoit assez plaisamment que le mur d'une ville étoit son habit. Τὸ τεῖχος (*a*) ἱμάτιον πόλεως.

(200) §. CXXXIX. *Ou ils auroient éprouvé le même sort que le reste des alliés.* Hérodote parle de trois situations, où auroient pu se trouver les Lacédémoniens, si les Athéniens les eussent abandonnés. Cependant ma traduction n'en présentoit que deux. Je l'ai réformée d'après les conseils de M. Coray. De plus, ce Savant corrige ταὐτὰ au lieu de ταῦτα, qui ne faisoit pas un sens bien clair : ἢ ταὐτὰ ἂν ἔπαθον; « ou ils auroient éprouvé le même sort que le reste » des alliés » ; c'est-à-dire, qu'ils auroient été vaincus et subjugués de vive force par Xerxès. Le même Auteur, ajoute M. Coray, dit, liv. VIII, §. CVIII, οἷά τι ἔσται προσχωρῆσαι κατὰ πόλιάς τε καὶ κατὰ ἔθνεα, ἤτοι ἁλισκομένων γε, ἢ πρὸ τούτου ὁμολογεόντων. C'est le même sens exprimé de la même manière, *idem sensus, idem orationis color*, à cela près qu'il ne fait ici mention que des deux dernières conditions, de se soumettre par la force des armes, ou de traiter avant de combattre. Plutarque, qui a transcrit le passage du septième Livre d'Hérodote, n'a (*b*) exprimé que deux conditions, la première et la troisième.

(201) §. CXXXIX. *Et ce furent eux, &c.* Je soutiens (*c*) donc que ces hommes (les Athéniens qui combattirent à Marathon) ont été les auteurs de notre liberté et de celle des habitans de ce continent. Les Grecs, instruits par la victoire que nous remportâmes à Marathon, et l'ayant toujours présente à leurs yeux, osèrent dans la suite combattre

(*a*) Eustath. ad Homer. pag. 379, lin. 20.
(*b*) Plutarch. de Malignitate Herodoti, pag. 864, A.
(*c*) Plat. in Menexeno, tom. II, pag. 240, E.

pour

pour le salut de la patrie. Le premier prix de la valeur leur est dû pour la victoire de Marathon, et le second appartient à ceux qui ont gagné les batailles de Salamine et d'Artémisium.

(202) §. CXL. *Armez-vous de courage contre tant de maux.* Il y a dans le grec, κακοῖς δ' ἐπικίδνατε θυμόν, que Valla a rendu, *atque malis effundite mentem.* Si le sens que j'ai suivi ne plaît point, on peut s'arrêter à celui que suggère Henri Etienne, dans son Trésor de la Langue Grecque, tom. III, pag. 814. La Pythie, dit-il, avertit les Athéniens d'examiner de tous côtés comment ils pourront résister aux maux prêts à fondre sur eux.

(203) §. CXLI. *Leur répondit ainsi pour la seconde fois.* Cet Oracle étoit l'ouvrage de Thémistocles. « Ce grand » homme, dit (*a*) Plutarque, désespérant de persuader le » peuple par des raisons humaines, eut recours à une ma- » chine, comme dans les Tragédies, et lui donna des pro- » diges et des oracles ».

Ces prodiges consistoient en ce que le serpent, sous la protection duquel étoit la citadelle, avoit disparu. *Voyez* liv. VIII, §. XLI. Les Oracles étoient ceux qui concernoient l'île de Salamine, et qui sont rapportés tout de suite.

(204) §. CXLI. *Ferme, stable, irrévocable.* Je lis ἀδάμαντι πελάσσαν, en le faisant rapporter à ἔπος. *Qui approche du diamant, qui ressemble au diamant.* Il entend par-là un Oracle dont rien ne pouvoit empêcher l'effet. On connoît la dureté du diamant. Le sens est le même que celui de cette expression d'Homère, ἀλλ' ἔπτοι ἐρέω, τόδε καὶ τετελέσθαι οἴω. Voyez les *Acta Eruditor.* an. 1760, pag. 242.

M. Bellanger avoit traduit, *une réponse dure comme le diamant.*

(205) §. CXLI. *Un jour viendra que vous lui tiendrez tête.* «Ἔτι τοι κοτὲ κἀντίος ἔσσῃ. On a rendu ce passage en

(*a*) Plutarch. in Themistocle, pag. 116, D, E.

» latin, *vel si tibi fors erit obvius usquam*. Prenez la fuite, » *quand même l'ennemi se présenteroit un jour pour com-* » *battre*. Le sens est au contraire, *fuyez, un jour viendra* » *que vous serez en état de lui résister*, ἀντίος ἔσσῃ. Il est » surprenant qu'aucun traducteur n'ait vu que ἔσσῃ est » une seconde personne, qui doit s'entendre des Grecs à » qui la Pythie parle, et non des ennemis dont elle parle, » et qui sont troisième personne ».

BELLANGER.

M. Reiske (*a*) traduit aussi de même : *veniet aliquandò tempus, quo tu ipsi eris ex adverso*, ou bien, *adversus eris*, comme on lit dans les Variantes d'Hérodote. Cette expression se trouve souvent dans Homère.

(206) §. CXLIII. *Thémistocles*. Il avoit été débauché dans sa jeunesse. « Dans un temps (*b*) où les Athéniens ne s'a» donnoient encore ni au vin, ni aux courtisanes, Thémis» tocles passa un jour le matin à travers le Céramique qui » étoit plein de monde, sur un char avec quatre courti» sanes. Idoménée se sert d'une expression amphibologi» que qui peut signifier que ces courtisanes étoient atte» lées au char, ou qu'elles étoient montées sur le char ». Le même Athénée nomme autre part (*c*) ces courtisanes Lamia, Scioné, Satura, Nannium. Le Fèvre-Villebrune les appelle élégamment des *filles de joie*.

Je n'insisterai pas sur les particularités de la vie de ce grand homme. On peut consulter Plutarque. Je me contente de rapporter que forcé de se réfugier auprès du Roi de Perse, pour se soustraire à la jalousie de ses concitoyens, il aima mieux périr que de porter les armes contre son ingrate patrie. Il mourut à Magnésie (*d*), âgé de 65 ans. Cette

(*a*) Miscellan. Lips. Nova, tom. VIII, pag. 485.

(*b*) Athen. Deipnosoph. lib. XII, cap. VIII, pag. 533, D.

(*c*) Id. ibid. lib. XIII, cap. V, pag. 576, C.

(*d*) Plutarch. in vitâ Themistoclis, pag. 128, A. Diodor. Sicul. lib. XI, §. LVIII, tom. I, pag. 448.

ville étoit l'une de celles que lui avoit donné Xerxès. Sa postérité jouit toujours dans la suite des temps des plus grands honneurs, et subsista jusque dans des siècles très-reculés. Plutarque (*a*) fait mention de Thémistocles, l'un des descendans de cet homme célèbre, avec qui il avoit contracté la plus intime amitié, et qui vivoit plus de 600 ans après le premier de ce nom.

(207) §. CXLIII. *Fils de Néoclès.* Le père d'Epicure portoit aussi ce nom, et c'est ce qui donna occasion à Ménandre de les joindre dans une même Epigramme.

> *Χαῖρε (b) Νεοκλείδα δίδυμον γένος· ὧν ὁ μὲν ὑμῶν*
> *Πατρίδα δουλοσύνας ῥύσαθ', ὁ δ' ἀφροσύνας.*

« Je vous salue, double race de Néoclès, dont l'un a dé-» livré sa Patrie de l'esclavage, et l'autre de la folie ».

Grotius a traduit ces deux vers avec son élégance ordinaire.

> Salvete, o Neoclis nati duo : quippe per illum
> Libera gens Cecropis facta, per hunc sapiens.

On sait que la Philosophie d'Epicure sapoit par les fondemens toutes les religions. Ce Philosophe, qui n'osoit pas violer ouvertement les loix de son pays, ne nioit pas l'existence des Dieux ; mais il la rendoit nulle par le fait. Il plaçoit les Dieux dans un intermonde, où ne s'occupant que de leur bonheur, ils ne se mêloient en aucune manière des affaires de ce monde, de crainte qu'il n'en fût altéré. « S'il » y a des Dieux, dit très-bien (*c*) Lactance, il y a donc » une Providence. Il n'est pas possible d'avoir une autre » idée de Dieu ; c'est une qualité qui lui est propre. Il ne

(*a*) Plutarch. in vitâ Themistoclis, pag. 128, F.

(*b*) Analecta Veterum Poetar. Græcor. tom. I, pag. 203.

(*c*) Lactantii epitome Divinar. Institution. cap. XXXVI, tom. II, pag. 25. Cet auteur s'étend beaucoup plus sur ce sujet dans ses Institutions Divines, lib. III, cap. XVII, tom. I, pag. 231 et seq.

» s'occupe de rien, dit Epicure; il ne s'occupe donc pas des » choses humaines et encore moins des célestes. Comment » pouvez-vous donc affirmer qu'il existe, et comment le » savez-vous? En excluant la Providence divine, vous » auriez dû dire, si vous eussiez voulu être conséquent, » qu'il n'y avoit point du tout de Dieu. Vous l'avez laissé » en apparence, et l'avez ôté par le fait ».

(208) §. CXLIII. *Si le malheur.* Je lis τὸ πάθος avec les manuscrits de Sancroft, de Vienne et de Valla. Dans le manuscrit *D* de la Bibliothèque du Roi, on lit τὸ ἔπος, et au-dessus, τὸ πάθος. Si l'on aime mieux s'en tenir à la leçon ordinaire τὸ ἔπος, il faut rendre cet endroit : « Si les » vers que la Pythie a prononcés, &c. ».

(209) §. CXLIV. *Qui avoient atteint l'âge de puberté.* ὀρχηδόν. « L'ancien Curé de Meudon, Rabelais, auroit » rendu cela par un seul mot ».

BELLANGER.

Ὀρχηδὸν vient de ὄρχις, *testiculus.* Hésychius explique ce mot, ἡβηδὸν, *in singulos puberes.*

(210) §. CXLIV. *Persuada aux Athéniens de ne point faire cette distribution.* Plutarque (*a*) dit que les Athéniens étant dans l'usage de partager entr'eux le produit des mines d'argent de Laurium, Thémistocles osa le premier proposer au peuple de ne point faire cette distribution, et d'employer cet argent à construire des trirèmes pour faire la guerre aux Eginètes. La remarque de Plutarque est juste. Il falloit du courage pour faire une telle proposition à un peuple très-pauvre, et qui trouvoit une grande ressource dans les revenus de l'Etat.

(211) §. CXLIV. *Entendant par ces mots la guerre contre les Eginètes.* Si cette expression est véritablement de Thémistocles, je crois qu'il s'en étoit servi de dessein prémédité pour désigner d'une manière générale la guerre contre

(*a*) Plutarch. in Themistocle, pag. 113, C.

les Perses, que les Athéniens ne s'attendoient guère alors à voir revenir, si l'on s'en rapporte à Plutarque (*a*). Il est très-vraisemblable que Thémistocles ne s'exprima point d'une manière générale, mais qu'il présenta aux Athéniens deux fortes raisons pour les déterminer à discontinuer la distribution des revenus de l'Etat : la première, la guerre qu'ils avoient à soutenir contre les Eginètes, qui avoient alors (*b*) l'empire de la mer : la seconde, l'attente où l'on étoit de voir revenir les Perses. Thucydides (*c*) le dit positivement, et cela est confirmé par Platon (*d*), qui marque que les Athéniens apprenoient des nouvelles des préparatifs du Roi, et qu'après sa mort, ils apprirent que Xerxès les continuoit.

La leçon λέγων, adoptée par M. Wesseling, se trouve aussi dans les manuscrits *A* et *D* de la Bibliothèque du Roi.

(212) §. CXLV. *En un même lieu.* A l'Isthme. *Voyez* ci-dessous, §. CLXXII. A Corinthe, selon Diodore de Sicile, lib. XI, §. I, tom. I, pag. 403 ; mais il en étoit parlé plus particulièrement dans le livre X, qui est perdu. Corinthe étoit dans l'Isthme.

(213) §. CXLV. *Etoit allumée.* Ἐγκεχρημένοι ne me paroît point altéré, comme l'ont cru les derniers éditeurs. On peut le faire venir avec Portus de ἐγχράομαι, passif du verbe ἐγχράω, dont Hérodote s'est servi, liv. VI, §. LXXV. Ἐνέχρασε εἰς τὸ πρόσωπον τὸ σκῆπτρον « le frappa au visage de » son bâton ». Car c'est ainsi qu'Eustathe lit ce passage, page 579, lin. 13, 1063, lin. 32, 1434, lin. 9. Ainsi πόλεμοι ἐγκεχρημένοι πρὸς ἄλλους peuvent se rendre en latin *bella conserta cum aliis populis.* Car ἐπιχράω signifie dans Ho-

(*a*) Plutarch. in Themistocle, pag. 113, D.
(*b*) Id. ibid.
(*c*) Thucydid. lib. I, §. XIV.
(*d*) Plato de Legibus, lib. III, tom. II, pag. 698, E.

mère, *cum impetu hostili invado, ingruo.* Par Ex. Iliad. lib. XVI, vers. 352.

Ὡς δὲ λύκοι ἄρνεσσιν ἐπέχραον.

« Ut vero lupi agnis vehementi impetu irruunt ».

(214) §. CXLV. *Pour exhorter.* On trouve aussi dans les manuscrits *A* et *D* du Roi, κελεύοντας.

(215) §. CXLV. *Le corps Hellénique.* Les Grecs s'appeloient en leur langue *Hellenes*, d'où vient le mot *Hellénique.* J'ai conservé ce mot Hellénique du texte grec, quoiqu'il ne paroisse point de rapport entre *Grec* et *Hellénique.* C'est ainsi que nous disons *les Suisses et le corps Helvétique.*

Ce passage prouve que le Conseil des Amphictyons n'étoit pas le Conseil commun de la Grèce, que ce n'étoit pas les États-généraux de la Grèce. S'il l'eût été, les Grecs auroient été convoqués par ses ordres; ici ils s'assemblent d'eux-mêmes, pressés par le danger de la patrie. Ce conseil d'ailleurs se seroit tenu aux Thermopyles ou à Delphes; ici c'est à Corinthe que se tient l'assemblée générale de la Grèce. *Voyez* l'excellent ouvrage de M. de Sainte-Croix sur les anciens Gouvernemens fédératifs.

(216) §. CXLV. *Dont les forces égalassent, &c.* Comme le texte me paroît altéré, je me suis cru en liberté de choisir le sens qui me plairoit davantage. Je lis οὐδαμὰ avec la leçon en marge de l'édition d'Henri Étienne. J'efface τῶν et j'entends οὐδαμὰ et οὐ comme deux négations qui se détruisent mutuellement, quoiqu'en général deux négations en grec nient plus fortement: M. Wesseling paroît pencher pour τῶν οὐ πολλῶν μέζω. Et alors il faudroit traduire: « les forces » de Gélon n'étoient inférieures à aucunes de celles des » Grecs, pourvu qu'ils ne fussent pas bien puissans ». Πολλῶν signifie alors *puissant*, et il y a des exemples de ce mot pris en cette signification. On peut en voir dans la note de

M. Wesseling. Le manuscrit *D* du Roi porte ἐνδυμῶν Ἑλληνικῶν τῶν ἐν πολλῷ μέζων.

(217) §. CXLVII. *Pour porter du blé en Égine.* Tous les Grecs, et les Athéniens sur-tout, faisoient un grand commerce avec la côte maritime du Pont-Euxin, et principalement avec la Chersonèse Taurique (la Crimée). Ils y portoient des vins de Cos, de Thasos, &c., des vases et des marchandises d'Athènes, qui n'étoient pas moins recherchés pour leur élégance que ne le sont actuellement celles de Londres ou de Paris. On tiroit en échange de ces pays du blé, de la cire, du miel, de la laine, des cuirs, des peaux de chèvres, des bois de construction, &c. Ce commerce étoit pour les Athéniens une grande source de richesses.

(218) §. CXLVII. *Son ordre.* Il y a dans le manuscrit *B* du Roi, ἐκέτι παραγγιλέῃ, et dans le manuscrit *D*, ἐκέτι παραγγιλέοι.

(219) §. CXLVII. *Chargés.* Le manuscrit *A* du Roi a conservé la vraie leçon ἐξηρτυμένοι.

(220) §. CXLVIII. *Les eurent fait partir pour l'Asie.* Μετὰ τὴν ἀπόπεμψιν τῶν κατασκόπων, δεύτερα ἔπεμπον ἐς Ἄργος ἀγγέλους. 1°. ἀπόπεμψις signifie proprement l'action d'envoyer d'un lieu à un autre. Par conséquent, il peut également s'entendre de l'envoi des espions par les Grecs, et du renvoi des espions par les Perses. J'ai mieux aimé le prendre dans le premier sens, parce qu'il n'est pas vraisemblable que les Grecs aient attendu qu'on leur eût renvoyé leurs espions pour dépêcher des députés à Argos.

2°. δεύτερα ἔπεμπον ἐς Ἄργος ἀγγέλους ne signifie pas qu'on envoya une seconde députation à Argos. Cela se rapporte manifestement à ces mots du paragraphe CXLVI, πρῶτα μὲν κατασκόπους πέμπουσι ἐς τὴν Ἀσίην. *Ils envoyèrent* premièrement *des espions en Asie.* Hérodote raconte tout de suite ce qui arriva à ces espions à leur arrivée à Sardes, et après cette digression, il reprend le fil de sa narration au com-

mencement du §. CXLVIII, *après l'envoi des espions, on envoya* secondement *des députés à Argos*. La digression a occasionné la faute où sont tombés les interprètes.

(221) §. CXLVIII. *Prêt à frapper ou à parer les coups de ses ennemis.* Je pensois que par τὸν προβόλαιον Hérodote entendoit un rempart, un mur. Mais comme on dit en ce sens τὸ προβόλαιον, je lisois ainsi, ou plutôt τῶν προβολέων, ἔσω régissant le génitif; προβολὴ se trouve par-tout en ce sens. Ἀθηναίους (a) δ᾽ οὐκ ἂν οἴει.... μεγάλην προβολὴν τοῖς πολίταις τῆς χώρας κατεσκευάσθαι : *Ne penseriez-vous pas que les Athéniens ne soient un ferme rempart pour leurs concitoyens et pour leur pays?* Cependant je me garderai d'autant plus d'insister sur cette conjecture, que M. Valckenaer, à qui les Lettres Grecques ont les dernières obligations, avoue ingénument qu'il n'entend point cet endroit de la Pythie.

La note de M. Coray m'a fait changer d'opinion. « Je » pense, dit ce Savant, que προβόλαιον est la même chose » que πρόβολον, mot qu'on trouve §. LXXVI, πρόβολος, et » dans le dialecte Ionique προβόλειος, comme ἀδελφὸς, ἀδελ- » φεός, et vraisemblablement par la nécessité de la mesure » προβόλαιος. Xénophon l'appelle προβόλιον. Il signifie un » épieu, quand il est question de la chasse aux bêtes féroces, » comme dans ce dernier auteur; ou un dard, lorsqu'il s'a- » git des armes qui servent à la guerre. *Voyez* Portus dans » son Lexique Ionien au mot πρόβολος. Ἔσω τὸν προβόλαιον » ἔχειν ne signifie autre chose que *se mettre en devoir de » frapper, ou de parer les coups de son adversaire*, ou » pour parler en termes d'escrime, *se tenir en garde*, c'est- » à-dire, *tenir le corps et le dard dans une telle position » qu'on soit à couvert des coups de l'ennemi, et qu'on » puisse lui en porter, si l'occasion s'en présente.* Cette

(a) Xenoph. Socratis Memorab. lib. III, cap. V, §. XXVII, pag. 156.

» position

» position étoit d'avoir le dard ou l'épieu appuyé contre la » partie intérieure (*ἴσω*) de l'épaule, le pied droit en » avant, de manière que le corps fût de profil. On en peut » voir la description au long dans Xénophon (Cynegetic. » cap. x, §. 12 et 16, édition de Leipsik, 1778), où il parle » de la chasse au sanglier. Je n'en citerai que la partie qui » semble justifier l'explication que je donne à ce passage » d'Hérodote. *Προσφέρειν δὲ τὸ προβόλιον φυλαττόμενον μὴ ἐκ-* » *κρούσῃ.... Καὶ προτεῖναι ἐντὸς τῆς ὠμοπλάτης, ᾗ ἡ σφαγή,* » *contre la partie intérieure de l'épaule du côté de la cla-* » *vicule*, ou *du côté de la gorge*. Les Grecs appeloient *σφαγή* » *jugulum*, cette cavité ou cet interstice de la gorge qui » est entre les deux clavicules, lesquelles joignent les omo- » plates ou les épaules avec le sternum. Ils donnoient en- » suite ce même nom au plurier *αἱ σφαγαί* aux deux veines » qui montent des clavicules le long des parties latérales » du cou, et que les Anatomistes appellent *veines jugulaires*. » Voyez *Œconomia Foësii voc. σφαγή*. Les Auteurs latins, » et notamment Celse, ont donné le nom de *jugula* aux » clavicules mêmes ».

CORAY.

(222) §. CXLVIII. *Après leur arrivée*. Diodore de Sicile assure que ce furent les Argiens qui envoyèrent des Députés à l'assemblée des Grecs. « Les Argiens, dit-il (*a*), » ayant envoyé des Ambassadeurs à l'assemblée des Grecs, » promirent de se liguer avec eux, si on leur donnoit quel- » que part au commandement des armées. L'assemblée leur » répondit clairement, que s'ils trouvoient plus dur de re- » connoître pour Général un Grec que d'avoir pour maître » un Barbare, ils faisoient bien de se tenir tranquilles, » mais que s'ils ambitionnoient le commandement de la » Grèce, qu'ils s'élevassent à cet honneur par leurs grandes » actions ».

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. III, tom. I, pag. 405.

(223) §. CXLIX. *Ils se tranquillisoient par ce moyen, &c.* » Σπουδὴν δὲ ἔχειν σπονδὰς γενέσθαι τριηκονταέτιδας, καίπερ τὸ » χρηστήριον φοβεομένοισι· ἵνα δή σφι οἱ παῖδες ἀνδρωθέωσι ἐν » τούτοισι τοῖς ἔτεσι, μηδὲ σπονδέων ἐουσέων ἐπιλέγεσθαι, ἢν ἄρα » σφέας καταλάβῃ πρὸς τῷ γεγονότι κακῷ ἄλλο πταῖσμα πρὸς τὸν » Πέρσην, μὴ τὸ λοιπὸν ἔωσι τῶν Λακεδαιμονίων ὑπήκοοι. Portus » dans son Lexique Ionien, au mot ἐπιλέγεσθαι, explique ce » passage de manière à me faire douter s'il a bien compris » ce qu'il vouloit dire. Toute la difficulté dépend, à mon avis, » de ce dernier mot, que Portus a raison de regarder comme » synonyme de διαλογίζεσθαι, mais dont il auroit fallu, » du moins dans cet endroit, déterminer le sens d'une ma- » nière plus précise. Outre la difficulté concernant l'idée » qu'il faut y attacher, ce mot en présente encore une autre » dans son régime grammatical. Commençons par en dé- » terminer le sens :

» Il signifie διαλογίζεσθαι, *penser*, *considérer*, *réfléchir*, » comme il s'en trouve des exemples dans Hérodote. Mais » le même auteur l'emploie aussi souvent pour φροντίζειν, » μεριμνᾶν, *sollicitum esse*, *anxium esse*, *penser avec in-* » *quiétude*, *se tourmenter l'esprit*, *être en peine*, et même » pour φοβεῖσθαι, *craindre*. En voici des exemples: Lib. VII, » §. XLVII, δειματός εἰμι ὑπόπλεος.... πολλὰ ἐπιλεγόμενος, » K. T. Λ. Lib. VII, §. XLIX, εἰ βουλευόμενος μὲν ἀῤῥωδέοι, πᾶν » ἐπιλεγόμενος πείσεσθαι. Lib. VII, §. LII, οὐδ' ἐπιλέγεσθαι χρὴ » νεώτερόν τι ποιήσειν· οὕτω δὲ μηδὲ τοῦτο φόβεο. Lib. VII, » §. CCXXXVI, τὰ τῶν ἀντιπολέμων (j'aime mieux lire ἀντι- » πολεμίων (*a*) comme lib. IV. §. CXL.) μὴ ἐπιλέγεσθαι πρήγ- » ματα.... ἱκανοὶ γὰρ ἐκεῖνοί γε αὐτοὶ ἑωϋτῶν πέρι φροντίζειν » εἰσί.

(*a*) Il est inutile de faire aucun changement. Hésychius dit : ἀντιπολέμους, πολεμίους. D'ailleurs, si l'on trouve, lib. IV, §. CXL, τοὺς ἀντιπολεμίους, il faut faire attention qu'il y a dans le manuscrit de Sancroft, et dans un autre cité par M. Wesseling, ἀντιπολέμους.

» Le sens une fois déterminé, je pense que l'obscurité, » qui dépend du régime, consiste en ce qu'Hérodote, de- » vant le mettre au subjonctif et le faire dépendre de la » particule ἵνα, comme ἀνδρωθέωσι, l'a exprimé à l'infini- » tif, en sous-entendant ἕνεκα, c'est-à-dire, ἕνεκα τοῦ μὴ ἐπι- » λέγεσθαι, ce qui est absolument équivalent à ἵνα μὴ ἐπι- » λέγωνται· cela étant, je paraphrase tout le passage de cette » manière : λέγουσι τους Ἀργείους σπουδὴν ἔχειν σπονδὰς γι- » νέσθαι (σφι) τριηκονταέτιδας (καίπερ φοβεομένοισι τὸ χρηστήριον) » ἵνα δή σφι οἱ παῖδες ἀνδρωθέωσι ἐν τούτοισι τοῖς ἔτεσι (τοῖς » τριήκοντα), καὶ ἵνα, σπονδέων ἐουσέων (πρὸς τοὺς Λακεδαιμο- » νίους), μὴ ἐπιλέγωνται, μὴ τὸ λοιπὸν ἔωσι ὑπήκοοι τῶν Λακε- » δαιμονίων, ἢν ἄρα σφέας καταλάβῃ ἄλλο πταῖσμα πρὸς τὸν » Πέρσην πρὸς τῷ γεγονότι (ὑπὸ τῶν Λακεδαιμονίων) κακῷ. Cette » construction ressemble à présent à celle-ci du livre III, » §. LXV. Ἀδεῶς διαιτώμην, οὐδαμᾶ ἐπιλεξάμενος μή κοτέ τίς » μοι, Σμέρδιος ὑπαραιρημένου, ἄλλος ἐπαναστταίη ἀνθρώπων ».

C o r a y.

(224) §. CXLIX. *Un seul.* Je ne crois pas qu'on puisse trouver un autre endroit dans l'Histoire, où il soit fait mention que les Argiens eussent alors un Roi. Personne cependant n'en pouvoit être mieux instruit qu'Hérodote; mais puisqu'aucun autre Auteur n'en parle, il faut que l'autorité de ce Prince fût bien foible. Pausanias (*a*) remarque, comme l'a observé M. Valckenaer dans une note sur ce passage, que les Argiens, jaloux de leur liberté, n'avoient laissé à Cisus, fils de Téménus, et à ses descendans, que le nom de Roi. Mais le même ajoute tout de suite que le peuple priva de la couronne Meltas, fils de Lacides, qui descendoit de Médon. On pourroit croire que ce Meltas fut le dernier roi d'Argos. Cependant il est à présumer que la royauté ne fut pas abrogée, et que ce titre passa à son fils.

(*a*) Pausan. Corinthiac. sive lib. II, cap. XIX, pag. 152.

(225) §. CXLIX. *A l'un des deux Rois de Sparte.* La réponse des Députés de Sparte me paroît d'autant plus étonnante, que par une loi portée quelques années auparavant, et dont Hérodote fait (*a*) lui-même mention, il n'y avoit à Sparte qu'un seul Roi qui pût commander l'armée.

(226) CXLIX. *L'ambition des Spartiates.* Ce fut sans doute la véritable raison qui engagea les Argiens à garder la neutralité dans la guerre contre les Perses, et même qui les fit pencher plutôt de leur côté que de celui des Grecs, parce qu'ils regardoient comme un moindre mal d'être soumis aux Barbares que de céder aux Lacédémoniens. Ceux-ci les avoient en effet traités fort mal dans toutes les occasions, et sur-tout Cléomènes. Aussi furent-ils les seuls peuples du Péloponnèse avec les Achéens, qui ne voulurent pas se joindre aux Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnèse.

VALCKENAER.

(227) §. CL. *Ayant eu pour père Persée.* Si l'on peut s'en rapporter aux fables des Grecs, les Maisons Royales de Perse et d'Argos venoient d'une même souche. De Danaë, fille d'Acrisius et de Jupiter, naquit Persée, Roi d'Argos. Persée eut d'Andromède, fille de Céphée, Persès, qui donna son nom aux Perses, qu'on appeloit auparavant Céphènes. *Voyez* ci-dessus, §. LXI.

(228) §. CL. *Il n'est donc point naturel.* Les manuscrits *A* et *B* de la Bibliothèque du Roi lisent οὔτι ὦν .. οἰκὸς, ionisme qu'il faut rendre à Hérodote.

(229) §. CL. *D'eux-mêmes.* ἐπαγγελλομένους, *sponte suâ, ultrò.* Tel est le sens que ce même mot a dans le passage suivant de Démosthènes (*b*) : τὰς μὲν εὐεργεσίας, ἀνθ' ὧν εὕρετο τὴν ἀτέλειαν ὁ Επικέρδης, ἀκηκόατ' ἐκ τῶν ψηφισμάτων, ὦ ἄνδρες δικασταί. σκοπεῖτε δὲ μὴ τοῦτο, εἰ μνᾶς ἑκατὸν, καὶ πάλιν τάλαντον ἔδωκεν· (οὐδὲ γὰρ τοὺς λαβόντας ἔγωγ' ἡγοῦμαι

(*a*) Herodot. lib. V, §. LXXV.

(*b*) Demosth. πρὸς Λεπτίνην, pag. 286, 78.

τὸ πλῆθος τῶν χρημάτων θαυμάσαι) ἀλλὰ τὴν προθυμίαν, καὶ τὸ αὐτὸν ἐπαγγειλάμενον ποιεῖν, καὶ τοὺς καιροὺς, ἐν οἷς. *Les décrets vous ont instruits des bienfaits qui ont mérité l'immunité à Epicerdès. Considérez, non s'il a donné d'abord* (a) *cent mines et ensuite un talent* (*car je pense que ceux qui ont reçu cet argent ne le regardent pas comme une somme considérable*), *mais voyez son zèle, en quelles circonstances il a donné cet argent, et qu'il l'a fait* de son plein gré. Le même avoit dit quelques lignes plus haut : ὁρῶν ἐν τῷ πολέμῳ, τῷ πρὸ τῶν Τριάκοντα μικρόν, σπανίζοντα τὸν Δῆμον χρημάτων, τάλαντον ἔδωκεν αὐτὸς ἐπαγγειλάμενος. *Voyant que dans la guerre, qui précéda de peu l'administration des trente Tyrans, le peuple manquoit d'argent, il donna de lui-même et de son plein gré un talent.* Le Scholiaste explique, ἐπαγγειλάμενος par ces mots : ἀντεπάγγελτος, καὶ αὐθαίρετος. *Voyez* aussi la note de M. Frid. Aug. Wolf, page 265 de l'excellente édition qu'il a publiée en 1789, à Hale en Saxe, de l'Oraison de Démosthènes contre Leptines.

(230) §. CLI. *Beaucoup d'années après.* (b) Artaxerxès, ayant appris les pertes qu'il avoit faites en Cypre, résolut de faire la paix avec les Grecs. Artabaze et Mégabyse envoyèrent à ce sujet des Ambassadeurs à Athènes. Les conditions ayant paru raisonnables aux Athéniens, ils envoyèrent de leur côté des Ambassadeurs à Artaxerxès avec plein pouvoir. Callias, fils d'Hipponicus, étoit à la tête de cette Ambassade. Elle est de la quatrième année de la LXXXIIe Olympiade, c'est-à-dire de l'an 449 avant notre ère, et de la période julienne 4,265.

(231) §. CLI. *Pour quelque affaire.* Il y a dans le grec : *pour une autre affaire*, c'est-à-dire, pour une autre affaire que celle pour laquelle y envoyoient les Argiens. Cette affaire étoit la paix avec les Perses. *Voyez* la note précédente.

(a) 100 mines, 9,000 liv. de notre monnoie ; un talent, 5,400 liv.
(b) Diodor. Sicul. lib. XII, §. IV, pag. 484 et 481.

(232) §. CLI. *Ville de Memnon.* Cette ville avoit été bâtie (*a*) par Titonus, père de Memnon. Hérodote l'appelle toujours ville (*b*) Memnonienne. Sa citadelle se nommoit le Memnonium (*c*).

(233) §. CLI. *Callias.* L'Ambassade de Callias se rapporte à (*d*) la quatrième année de la LXXXIIe Olympiade.

(234) §. CLII. *Remporteroit avec plaisir.* « Je ne vois » pas bien, dit M. l'Abbé Bellanger, à quoi vient cette » réflexion morale, ni quelle application en fait Hérodote ». Je pense qu'Hérodote a voulu donner à entendre d'une manière un peu obscure, qu'il n'y a point d'homme qui n'ait quelque chose à se reprocher, et que tous les autres peuples de la Grèce avoient fait quelquefois des actions plus honteuses que celle dont on accusoit les Argiens. Aussi ai-je traduit *κακὰ les mauvaises actions.* Hérodote a peut-être emprunté cette maxime de Solon, ou peut-être Valère Maxime ne l'a-t-il vue que dans Hérodote, et ne l'attribue à Solon que par conjecture. Quoi qu'il en soit, Solon, dit Valere Maxime (*e*), *aiebat, si in unum locum cuncti mala sua contulissent, futurum, ut propria deportare domum, quam ex communi miseriarum acervo portionem suam ferre mallent.* Quo colligebat, non oportere nos, quæ fortuito patiamur, præcipuæ et intolerabilis amaritudinis judicare.

(235) §. CLIII. *La ville de Géla.* Géla fut bâtie quarante-cinq ans (*f*) après la fondation de Syracuses. Or Syracuses fut bâtie la vingt-unième année (*g*) de l'Archontat perpétuel d'Eschyle à Athènes, c'est-à-dire, la troisième année de la cinquième Olympiade, qui revient à l'an 758 avant

(*a*) Strab. lib. XV, pag. 1058, C.
(*b*) Herodot. lib. V, §. LIV.
(*c*) Strab. lib. XV, pag. 1058, C.
(*d*) Diodor. Sicul. lib. XII, §. IV.
(*e*) Valer. Maxim. lib. VII, cap. II, Extern. II, pag. 632.
(*f*) Thucydid. lib. VI, §. IV, pag. 380, lin. 88.
(*g*) Marmora Oxon. Epoch. XXII, pag. 25.

notre ère, si l'on fait commencer avec Eusèbe les Olympiades la troisième année de l'Archontat d'Eschyle. Il résulte de-là que Géla a été fondée la quatrième année de la seizième Olympiade, c'est-à-dire l'an 713 avant Jésus-Christ. L'année de cet Archonte est fixée aussi par l'Auteur des Marbres d'Oxford, qui assigne à la fondation de Syracuses l'année 494, laquelle, selon le calcul de ce Chronographe, revient à l'an 758 avant notre ère.

Phintias (*a*), Tyran d'Agrigente, détruisit la ville de Géla, vers la cent vingt-cinquième Olympiade, environ 433 ans après sa fondation, et en transporta les habitans dans la ville de Phintias, dont il fut le fondateur.

(236) §. CLIII. *De Cérès et Proserpine.* Dans le grec: *des Déesses infernales.* Le Scholiaste de Pindare explique cela (*b*) ταῖν θεαῖν ἱεροφάντην. Sans cette autorité, on auroit pu l'interpréter : *des Dieux infernaux.*

(237) §. CLIII. *Ils continuèrent.* Une virgule mal placée dans l'original, dérange un peu le sens. Il faut lire αὐτοῦ οἱ ἀπόγονοι γενόμενοι ἱροφάνται τῶν χθονίων θεῶν, διετέλεον ἐόντες, &c. comme cela se trouve ponctué dans le manuscrit *B* de la Bibliothèque du Roi. Les deux autres ne ponctuent, ni après γενόμενοι, ni après θεῶν.

(238) §. CLIV. *Ayant été tué.* Cléandre fut tué par Sabyllus, la troisième année de la soixante-dixième Olympiade. Hippocrates, son frère, régna ensuite sept ans, et Gélon s'empara de la Couronne après sa mort, la seconde année (*c*) de la soixante-douzième Olympiade.

(239) §. CLIV. *De simple garde du corps.* Il n'étoit point frère d'Hippocrates, comme le dit (*d*) Denys d'Halicar-

(*a*) Diodor. Sicul. Eclog. ex lib. XXII, tom. II, pag. 495. Rich. Bentleii Dissertatio de Phalaridis Epistolis, pag. 10, 1.

(*b*) Scholiast. Pindari ad Pyth. II, vers. 27, pag. 183, col. 2.

(*c*) Dionys. Halicarn. lib. VII, §. 1, pag. 402, sub finem, et pag. 403; Pausan. Eliac. poster. sive lib. VI, cap. IX, pag. 473.

(*d*) Dionys. Halicarn. lib. VII, §. 1, pag. 402.

nasse. De simple garde du corps d'Hippocrates, il s'éleva à la Tyrannie de Géla, et de-là à celle de Syracuses. Il rendit cette dernière ville florissante, et se l'attacha tellement par ses bienfaits que, lorsque l'on brisa (*a*) les statues des Tyrans pour en faire de la monnoie, après que Timoléon eut rendu la liberté à Syracuses, celles de Gélon furent seules exceptées, ou si l'on épargna aussi celle de Denys l'ancien, comme le dit (*b*) Dion Chrysostôme, qui raconte aussi le même trait que rapporte Plutarque, ce fut parce qu'elles avoient les ornemens de Bacchus, Divinité que les Grecs appellent en leur langue Dionysus.

(240) §. CLIV. *Qu'ils lui donneroient Camarine.* Camarine (*c*) étoit pour lors détruite, mais les Syracusains donnèrent le territoire de cette ville à Hippocrates, Tyran de Géla. Ce Prince y envoya une colonie, et la rétablit.

(241) §. CLIV. *Qui leur appartenoit de toute antiquité.* Les Syracusains (*d*) en furent en effet les fondateurs, environ 135 ans après la fondation de Syracuses, *c'est-à-dire*, l'an 623 avant notre ère.

(242) §. CLV. *S'empara réellement de.* Cela arriva la seconde année de la soixante-douzième Olympiade; mais il n'étoit pas encore alors Tyran de Syracuses, comme le prétend (*e*) Denys d'Halicarnasse.

L'Edition d'Alde et celle de Glasgow, ne mettent point de virgule après ἔτι εἶναι, ce qui rend la phrase embarrassante. On trouve après ces mots un point dans le manuscrit *A* du Roi, et une virgule après τῷ ἔργῳ, ce qui indique que ce dernier mot doit se joindre dans la construction avec ἦρχε.

(243) §. CLV. *Gamores.* Les Gamores ou Géomores étoient proprement ceux qui, étant envoyés en Colonie,

(*a*) Plutarch. in Timoleonte, pag. 247, E.
(*b*) Dio. Chrysostom. Corinthiac. pag. 460, C.
(*c*) Thucydid. lib. VI, §. V.
(*d*) Id. ibid.
(*e*) Dionys. Halicarn. lib. VII, §. I, pag. 402.

partageoient

partageoient entr'eux les terres. Les Grands de Syracuses portoient ce nom, parce qu'ils descendoient de ces Grecs qui accompagnèrent Archias de Corinthe, et furent les fondateurs de Syracuses. Voyez la note de M. de Valois sur Diodore de Sicile, tom. II, pag. 549, col. I.

(244) §. CLV. *Cillicyriens.* On écrit ce nom de diverses manières. Je me suis déterminé pour celle-ci sur l'autorité d'Hésychius et du Lexique manuscrit de Photius, où l'on trouve, il est vrai, Καλλικύριοι; mais l'ordre des lettres fait voir qu'il faut lire Κιλλικύριοι. L'Auteur du Lexique de Rhétorique cité par (a) Eustathe, dit aussi Κιλλικύριοι, mais il les met en Crète, et en cela il se trompe. Au reste, je n'attache point à ces sortes de notes plus d'importance qu'elles ne le méritent.

C'étoit le nom que les Syracusains donnoient à leurs esclaves, parce qu'ils accouroient, dit (b) Zénobius, en grand nombre au même endroit, quand il s'agissoit d'attaquer leurs maîtres. Voyez la note de M. Valckenaer, où le passage de Zénobius est corrigé.

(245) §. CLVI. *S'accrut considérablement.* ἀνέδραμον se dit proprement de l'accroissement des plantes. De-là ἀναδρομαὶ dans Hésychius est interprété αὐξήσεις, βλαστήσεις. Hérodote l'emploie métaphoriquement. Cette expression est tirée d'Homère, que notre Historien prend plaisir à imiter.

Thétis dit, en parlant de son fils Achilles ;

Ὁ δ' ἀνέδραμεν ἔρνεϊ ἶσος.

Iliad. XVIII, vers 56.

« Il croissoit comme une jeune plante ».

(246) §. CLVI. *Quoiqu'il n'eût point été l'auteur.* οὐκ ἐόντα μεταίτιον τοῦ πολέμου. Aux exemples allégués par Por-

(a) Eustath. ad Iliad, B, tom. I, pag. 295, lin. 51.

(b) Zenobii Adag. Centur. IV, 54.

tus dans son Lexique Ionien, on peut ajouter celui-ci des Suppliantes (*a*) d'Euripides : *τάφου μεταίτιον*. L'auteur de la sépulture.

(247) §. CLVII. *Il est sur le point de l'attaquer.* Il y a dans le grec *μέλλει.... στρατηλατήσειν....* Les Ecrivains Attiques joignent le présent et le futur avec le verbe *μέλλω* et jamais l'aoriste. Thomas Magister dit (*b*) *μέλλω ποιεῖν, καὶ μέλλω ποιήσειν, οὐ μέλλω ποιῆσαι.* Varinus Phavorinus dit de même dans son (*c*) Lexique : *Μέλλει συντάσσεται μετὰ ἀπαρεμφάτου, ἤτοι ἐνεστῶτος· οἷον μέλλει μοι ποιεῖν τὸ δέ τι· ἢ μετὰ μέλλοντος πρώτου· οἷον μέλλω ποιήσειν· οὐδέποτε δὲ μετὰ ἀορίστου· οἷον μέλλω ποιῆσαι. Μέλλει se joint à l'infinitif, ou avec le présent..... et jamais avec l'aoriste.* On trouve pareillement dans Phrynichus (*d*) *Ἔμελλον ποιῆσαι, ἔμελλον θεῖναι, ἁμαρτήματα τῶν ἐσχάτων, εἴ τις οὕτω συντάττει. τετήρηται γὰρ ἢ τῷ ἐνεστῶτι συντασσόμενον, ἢ τῷ μέλλοντι, οἷον ἔμελλον ποιεῖν, ἔμελλον ποιήσειν. τὰ δὲ συντελικὰ οὐδενὶ τρόπῳ ἁρμόσει τῷ ἔμελλον. Ἔμελλον avec l'aoriste est une faute grave des modernes. On joint ce verbe avec le présent et le futur ; mais le parfait ne lui convient en aucune manière.*

Cependant on trouve des exemples de ce verbe avec un aoriste, comme dans (*e*) Homère :

Μέλλει γάρ που τις καὶ φίλτερον ἄλλον ὀλέσσαι.

Mais suivant la remarque de Thomas Magister, on sous-entend alors la particule potentielle *ἂν* qui donne à l'aoriste et au parfait la force du futur.

Les manuscrits *A*, *B* et *D* du Roi portent *μέλλει στρατηλατέειν*, et un peu plus bas les manuscrits *A* et *D* mettent une virgule après *μέτα*, ce qui est plus clair.

(*a*) Euripid. Supplic. vers. 26.
(*b*) Thom. Magister. pag. 607.
(*c*) Varini Phavorini Camertis Dictionar. pag. 553, lin. 3, à fine.
(*d*) Phrynichi Dict. Attic. Eclog. pag. 60.
(*e*) Homeri Iliad. lib. XXIV, vers. 36.

(248) §. CLVIII. *L'insolence.* πλεονέκτης λόγος est un discours arrogant que tient celui qui pense que tout lui est dû, et qu'il ne doit rien aux autres, comme le fait voir la suite de la réponse de Gélon.

(249) §. CLVIII. *De ceux d'Ægeste.* On trouve dans les Editions Αἰγεσταίων, mais il faut lire avec les manuscrits *A*, *B* et *D* de la Bibliothèque du Roi Αἰγεστίων; ce qui est un ionisme.

(250) §. CLVIII. *De grands profits.* Il faut lire ἐπαυρέσεις au lieu de ἐπαυρήσεις; car les Ioniens, suivant la remarque de Grégoire de Corinthe, page 225, changent l'ι et l'ε en ι long; par exemple, d'ἱερεὺς ils font ἱρεὺς, d'ὄφεις ὄφις, d'ἱέραξ ἵραξ, et en changeant l'α en η, ἵρηξ.

(251) §. CLVIII. *Deux cents trirèmes, &c.* Ces offres paroîtront peut-être exorbitantes. Cependant, qu'on fasse attention que Denys (*a*) fit sortir, quelque temps après, de la seule ville de Syracuses, cent vingt mille hommes de pied, douze mille hommes de cavalerie, et quatre cents vaisseaux de guerre.

(252) §. CLIX. *Ce seroit un grand sujet de douleur, &c.* Cet endroit est imité d'Homère. Iliad, lib. VII, vers. 125.

Ἦ κε μέγ' οἰμώξειε γέρων ἱππηλάτα Πηλεύς.

(253) §. CLIX. *Par un Gélon et par des Syracusains.* Je n'avois pas fait attention dans ma première Edition, à une délicatesse de la langue grecque, que ne connoît pas la langue latine, mais dont sont susceptibles nos langues modernes, en substituant l'article indéfini à l'absence de l'article dans le grec : le texte porte, ἦ κε μέγ' οἰμώξειεν ὁ Πελοπίδης Ἀγαμέμνων, πυθόμενος Σπαρτιήτας τὴν ἡγεμονίην ἀπαραιρῆσθαι ὑπὸ Γέλωνός τε καὶ Συρηκουσίων. La grace et le vrai sens de ce passage disparoissent dans la traduction latine, et peut-être est-il impossible de les faire passer dans cette langue :

(*a*) Diodor. Sicul. lib. II, §. V, tom. I, pag. 118.

O quam ejularet Pelopides Agamemnon, si audiret Spartiatas imperio spoliatos esse ab Gelone atque Syracusanis. On connoît la fierté des Républicains et sur-tout celle des Lacédémoniens, à l'égard des Rois, et principalement à l'égard des Tyrans, je veux dire à l'égard des Usurpateurs; car tel étoit le nom que les Grecs donnoient aux Princes qui avoient détruit le Gouvernement Républicain, et qui s'étoient élevés sur ses ruines. On sait avec quel mépris les Athéniens (*a*) traitèrent Alexandre, fils d'Amyntas, Roi de Macédoine, et la réponse insultante, méprisante et vraiment laconique que firent les Lacédémoniens aux (*b*) menaces de Philippe, père d'Alexandre : « les Lacédémo» niens à Philippe, Denys à Corinthe ». D'ailleurs la réponse de Gélon prouve invinciblement que ce Prince s'étoit cru insulté par les Ambassadeurs des Grecs : « Spartiate, » leur répond-il, les injures qu'on dit à un homme de cœur, » excitent ordinairement sa colère ».

(254) §. CLX. *Excitent ordinairement sa colère.* φιλέει ἐπανάγειν τὸν θυμόν. ἐπανάγω signifie *revoco, retrorsum ago, proveho navem in altum*, significations qui ne peuvent convenir ici. Il est vrai que Portus, dans son Lexique Ionien, l'explique *excito, commoveo.* Mais il n'en apporte pas d'exemple, et il ne s'en trouve aucun dans toute la langue. Pour moi, je crois le texte altéré, et je lis φιλέει ἐπεινάγειν τὸν θυμόν. On sait que ἐνάγω veut dire *impello, incito, instigo*, et qu'Hérodote se sert souvent de ce verbe : ὅστις μαίνεσθαι ἐνάγει ἀνθρώπους, lib. IV, §. LXXIX. ἐνῆγε σφέας ὥστε ποιέειν ταῦτα, lib. IV, §. CXLV. καί τινα ἐνάγει προθυμίη μαχόμενον ἀποθνήσκειν, lib. V, §. XLIX. &c.

Les manuscrits du Roi n'offrent aucune variété dans la leçon, excepté le manuscrit *D*, où on lit ἐπανάγων au lieu de ἐπανάγειν.

(*a*) Herodot. lib. VIII, §. CXLIII; Aristid. in Panathen. pag. 13, lin. 34.

(*b*) Hermogen. de Elocut. pag. 546, lin. 6.

(255) §. CLX. *Des propos insultans.* Ce discours n'étoit point injurieux. Il étoit naturel que la Métropole conservât une sorte d'autorité sur sa Colonie. Or on sait que Syracuses (*a*) avoit été fondée par les Corinthiens, qui obéissoient eux-mêmes aux Généraux de Lacédémone. Mais les Despotes ne conversant qu'avec des esclaves deviennent extrêmement ombrageux, et ne peuvent souffrir les discours généreux d'un homme libre. Mais peut-être ce discours étoit-il insultant par la manière dont il étoit tenu. *Voyez* la note 253.

(256) §. CLX. *Ou vous contenter.* Je lis χρεὼν ἐστι ἀρκέεσθαι avec Valla et le manuscrit de Sancroft. Si l'on aime mieux ἀρέσκεσθαι qui se trouve dans les Editions et dans la plupart des manuscrits, il faudra traduire : il faut que ces conditions vous plaisent, ou.....

(257) §. CLXI. *Quoi donc! nous autres, &c.* M. Valckenaer met un point après ἐκτημένοι, et j'en trouve un pareillement après ce mot dans les manuscrits *A*, *B* et *D* de la Bibliothèque du Roi. Il retranche ensuite εἰ, particule qui fait languir le discours véhément de l'Ambassadeur Athénien. J'ai suivi ce Savant. On croiroit presque que Thucydides, qui n'aimoit pas les Athéniens, depuis qu'ils l'avoient banni, avoit en vue de les mortifier, et de rabaisser la fierté de l'Orateur Athénien, lorsqu'il met dans la bouche d'Hermocrates de Syracuses ces mots qu'il adresse aux habitans de Camarine : « Nous ne voulons (*b*) point leur (aux Athé» niens) montrer avec chaleur qu'ils ne sont (les Léontins) » ni des Ioniens, ni des Hellespontiens, ni des Insulaires, » qui ont été des esclaves, ou qui n'ont fait que changer de » maître, mais des Doriens, des peuples libres, qui, sortis » du Péloponnèse, et gouvernés par leurs propres loix, sont » venus habiter en Sicile ».

(*a*) Thucydid. lib. VI, §. III, pag. 379; Strab. lib. VI, pag. 413, B.
(*b*) Thucydid. lib. VI, §. LXXVII, pag. 426.

(258) §. CLXI. *Nous n'avons jamais changé de sol.* Qui jamais (*a*) a fait un plus bel éloge de sa patrie qu'Euripides, lorsqu'il dit : Ses habitans ne viennent pas d'un autre pays ; nous sommes autochthones ; les autres États, dispersés comme des dés, ont été emportés les uns par les autres. *Voyez* mon Essai de Chronologie, chap. VIII, §. XI, pag. 263.

(259) §. CLXII. *Il comparoit par ce propos.* J'ai retranché ces paroles-ci qui paroissent comme une addition d'un Scholiaste. Οὗτος δέ ὁ νόος τοῦ δε τοῦ ῥήματος, τὸ ἐθέλει λέγειν. δῆλα γὰρ ὡς ἐν τῷ ἐνιαυτῷ ἐστὶ τὸ ἔαρ δοκιμώτατον, τῆς δὲ τῶν Ἑλλήνων στρατιῆς, τὴν ἑωυτοῦ στρατιήν. « Ceci est le sens des » paroles qu'il veut dire. Car il est manifeste que comme » le printemps est la plus belle saison de l'année, ses troupes » seroient les plus belles de l'armée des Grecs ». Je suis, en faisant ce retranchement, M. Valckenaer. On peut consulter sa note.

(260) §. CLXIII. *Fils de Scythès.* Nous avons vu plus haut (*b*) un Scythès, Roi des Zancléens. *Périzonius* (*c*) pense que c'étoit le père de Cadmus. Je crois plutôt avec M. Valckenaer, qu'il étoit l'oncle du père de Cadmus. Si Cadmus n'eût point été en effet de la même famille, il auroit été étonnant qu'il eût été demeurer à Zancle en Sicile, dont Scythès avoit été auparavant le Souverain. On prétend qu'Epicharme passa (*d*) en Sicile avec Cadmus.

(261) §. CLXIII. *Des paroles de paix.* Ce Cadmus avoit ordre de se concilier les bonnes graces de Xerxès, en cas que ce Prince vainquît les Grecs.

(262) §. CLXIV. *Dont le nom a été changé en celui de Messane.* On (*e*) n'est point d'accord sur le temps où Zan-

---

(*a*) Plutarch. de Exilio, pag. 604, D.

(*b*) Herodot. lib. VI, §. XXIV.

(*c*) Ad Æliani Var. Hist. lib. VIII, cap. XVII, pag. 563.

(*d*) Suidas voc. Ἐπίχαρμος.

(*e*) J'ai été bien surpris en lisant la traduction que M. Van-Lennep a donnée en 1777, de la Dissertation de Bentley sur les

cle prit le nom de Messane. Hérodote et Thucydides le mettent entre la quatrième année de la soixante-onzième Olympiade, et la première année de la soixante-seizième; mais Pausanias place cet événement en la vingt-neuvième Olympiade. Le préjugé est certainement en faveur de ces deux Historiens, qui étoient instruits, exacts et presque contemporains. Cependant, comme Pausanias peut avoir eu des Mémoires dont nous n'avons aujourd'hui aucune connoissance, et comme son autorité a entraîné les suffrages des Scaliger, des Pétau, des Riccioli, des Corsini, &c. en un mot de nos plus célèbres Chronologistes, j'ai cru devoir discuter ce point de Chronologie, et ne me déterminer qu'après un examen mûr et réfléchi.

« Zancle (*a*), dit Thucydides, fut d'abord fondée par des » brigands sortis de Cyme, qui l'avoit été elle-même par » des Chalcidiens de la campagne Opique. Il y vint dans » la suite beaucoup de monde de Chalcis et du reste de » l'Eubée, qui partagèrent entr'eux son territoire. Périérès » et Cratæménès, l'un de Cyme et l'autre de Chalcis, en » furent les Fondateurs. Les Siciliens lui donnèrent dans » les commencemens le nom de Zancle, parce que ce pays » a la forme d'une faux, que ces peuples appellent zanclon » en leur langue. Ils furent dans la suite chassés par des

---

Lettres de Phalaris, que les preuves de ce Savant étoient les mêmes que les miennes. Je n'ai eu connoissance de cet ouvrage qu'en 1780, et cette note étoit faite bien des années auparavant, comme on peut le voir par une partie de cette note que je communiquai à M. Vauvilliers en 1771, et qu'il inséra dans son Essai sur Pindare, imprimé en 1772. Comme dans cette note il n'y a rien de l'invention du Docteur Bentley, et que j'ai eu les mêmes matériaux que lui, il n'est point étonnant que j'en aie fait le même usage. Si cependant quelqu'un soupçonne après cette déclaration que je l'ai puisée dans sa Dissertation, il est libre de le faire, et je consens très-volontiers que l'honneur qui peut en résulter, revienne au Savant Anglois.

(*a*) Thucydid. lib. VI, §. IV, pag. 380.

» Samiens et d'autres Ioniens qui, fuyant les Mèdes, » avoient abordé en Sicile ».

Hérodote raconte (*a*) que les habitans de Zancle ayant invité les Ioniens à venir peupler Calacté en Sicile, les Samiens avoient accepté l'invitation, mais que par la plus noire de toutes les ingratitudes, ils s'étoient emparés de cette ville à la sollicitation d'Anaxilas, Tyran de Rhégium, tandis que ses habitans étoient allés avec leur Roi former le siége de quelque autre ville. « Mais (*b*) le même Tyran » de Rhégium l'ayant enlevée peu de temps après aux » Samiens, il la peupla de grand nombre d'hommes de » différentes nations, qui se joignirent aux Samiens, et » l'appela Messène, du nom de la patrie de ses ancêtres ».

Strabon (*c*) rapporte que Zancle fut fondée par des Messéniens du Péloponnèse, qui changèrent le nom de Zancle, qu'on lui avoit donné à cause de l'obliquité des (*d*) lieux, les Siciliens appelant zanclion ce qui est tortueux. Elle avoit été bâtie auparavant par des Naxiens (*e*) qui habitoient près de Catane.

Il faut maintenant fixer le temps où des Messéniens s'établirent à Zancle et lui donnèrent le nom de leur ville. Si je ne puis déterminer au juste l'année où se passa cet

(*a*) Herodot. lib. VI, §. XXII et XXIII.

(*b*) Thucydid. lib. VI, §. V, pag. 380.

(*c*) Strab. Geograph. lib. VI, pag. 410, C.

(*d*) Diodore de Sicile dit que ce fut Zanclus, Roi du pays, qui lui donna son nom, lib. IV, §. LXXXV, tom. I, pag. 327. Le récit de Thucydides et de Strabon paroît plus vraisemblable.

(*e*) Cela ne contredit point Thucydides qui avoit avancé que des Chalcidiens étoient les fondateurs de Zancle. Le même Thucydides remarque, lib. VI, §. III, pag. 379, que des Chalcidiens étant sortis de l'Eubée, ayant à leur tête Theuclès, fondèrent la ville de Naxos, qu'en étant partis cinq ans après la fondation de Syracuses, ils chassèrent les Sicules de Léontium dont ils s'emparèrent, et fondèrent ensuite Catane. On voit par-là que les Naxiens qui habitoient près de Catane, étoient Chalcidiens d'origine.

événement,

événement, du moins je me flatte d'en approcher de bien près.

1°. Hérodote rapporte que Milet (*a*) ayant été prise par les Perses, les Samiens passèrent en Sicile avec quelques Milésiens, sur l'invitation des Zancléens, et qu'ils s'emparèrent de Zancle par une perfidie. Or, Milet a été prise la troisième année de la soixante-dixième Olympiade; Zancle n'a donc pu être occupée par les Samiens que la quatrième année de cette Olympiade. Thucydides (*b*) confirme ce récit, en disant que les Zancléens furent chassés par les Samiens et d'autres Ioniens, qui, fuyant les Mèdes, avoient abordé en Sicile. Mais comme ils en furent chassés (*c*) peu de temps après par Anaxilas, Tyran de Rhégium, qui y établit des habitans de différentes nations, et lui donna le nom de Messène, il faut voir en quel temps vivoit Anaxilas.

Si nous avions les livres de Diodore de Sicile, qui sont perdus, on pourroit fixer l'année de la prise de Zancle par Anaxilas; mais puisque le sort nous les a enviés, il faut tâcher de tirer parti de ceux qui nous restent. On trouve dans cet Auteur (*d*), qu'Anaxilas, Tyran de Rhégium et de Zancle, mourut la première année de la soixante-seizième Olympiade, après un règne de dix-huit ans. Il a donc commencé à régner à Zancle, la troisième année de la soixante-onzième Olympiade. Quant au commencement de son règne à Rhégium, on l'ignore. On ne peut cependant douter qu'il ne fût Tyran de cette ville, lorsque les Samiens s'emparèrent de Zancle.

2°. Tout concourt à prouver l'époque de ces événemens. 1°. Quand les Samiens envahirent Zancle, Hippocrates,

(*a*) Herodot. lib. VI, §. XXII.
(*b*) Voyez le commencement de la note 202, page 383.
(*c*) Thucydid. lib. VI, §. V, pag. 380.
(*d*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XLVIII, tom. I, pag. 440.

Tyran (*a*) de Géla, jouoit un très-grand rôle; il trahit les Zancléens, quoiqu'ils fussent ses alliés, et partagea leurs dépouilles avec les Samiens. Or, on sait le temps où vivoit cet Hippocrates. Gélon, qui fut depuis Tyran de Syracuses, étoit alors un de ses (*b*) gardes, et Général de sa (*c*) Cavalerie, *ἁπάντων τῶν ἱππέων τὴν ἐπιμέλειαν ἐκείνῳ* (*Γέλωνι*) *παρέδωκε*. Ce fut ce même Gélon qui fut Tyran de Syracuses, et qui battit les Carthaginois commandés par Amilcar, dans le même temps que les Grecs défirent Xerxès.

2°. Anaxilas épousa Cydippe, fille de Térillus, Tyran d'Himère, qui, se voyant chassé de cette ville par Théron, Tyran d'Agrigente, demanda du secours aux Carthaginois. Or, ce fut cette armée que défit Gélon à Himère.

3°. Le même Anaxilas (*d*) vouloit entièrement détruire les Locriens; mais il en fut empêché par Hiéron, comme le raconte Epicharme, dans une de ses Pièces, appelée les Iles : *ὅτι δὲ Ἀναξίλαος Λοκροὺς ἐθέλησεν ἄρδην ἀπολέσαι, καὶ ἐκωλύθη πρὸς Ἱέρωνος, ἱστορεῖ καὶ Ἐπίχαρμος ἐν Νάσοις.* Epicharme étoit (*e*) contemporain d'Hiéron, et même il vivoit à sa Cour, et Hiéron étoit contemporain (*f*) de Xerxès; puisqu'il succéda à son frère Gélon, Timosthènes étant Archonte à Athènes, c'est-à-dire, la troisième année de la LXXVᵉ Olympiade.

4°. Lorsqu'Anaxilas conseilla aux Samiens de s'emparer de Zancle, les Zancléens avoient pour Tyran (*g*) Scythès. Or, on connoît le temps où vivoit Scythès, et par consé-

---

(*a*) Herodot. lib. VI, §. XXIII.

(*b*) Id. lib. VII, §. CLIV.

(*c*) Timæus apud Schol. Pindari, Nem. Od. IX, vers. 95, pag. 404, col. 2.

(*d*) Pindari Schol. ad Pyth. Od. I, vers. 99, pag. 172, col. 2, lin. 6.

(*e*) Marmora Oxon. Epoch. 56, pag. 29.

(*f*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XXXVIII, tom. I, pag. 454.

(*g*) Herodot. lib. VI, §. XXIII.

quent celui d'Anaxilas, son contemporain. Hérodote raconte (*a*), que s'étant sauvé de la ville d'Inycum, où Hippocrates l'avoit envoyé prisonnier, il se retira en Asie, auprès de Darius.

Je me suis étendu sur ces preuves, et j'ai rapporté plusieurs synchronismes, parce que Pausanias place la prise de Zancle, par Anaxilas, près de deux siècles auparavant, méprise grossière que n'ont relevée ni Sylburge, ni Kuhnius, qui ont donné une édition de cet Auteur, ni l'Abbé Gédoyn qui l'a traduit. Voici la substance du passage de Pausanias.

« Messène (*b*) étant prise par les Lacédémoniens, Anaxilas, Tyran de Rhégium, envoya prier les Messéniens » de passer en Italie. Quand ils y furent arrivés, il leur » proposa la conquête de Zancle. Ayant accepté cette pro» position, Anaxilas battit sur mer les Zancléens, et les » Messéniens les défirent sur terre. Zancle fut ensuite assié» gée, et ayant été prise, la ville fut partagée avec les » vainqueurs, et prit le nom de Messène. Cela se passa la » trentième Olympiade et l'année que Chionis de Lacédé» mone remporta le prix pour la troisième (*c*) fois, Mil» tiades étant pour lors Archonte à Athènes ».

J'ai prouvé, par plusieurs synchronismes, l'âge où a vécu Anaxilas, de manière à ne pas laisser le moindre doute dans l'esprit de mes lecteurs; mais comme on pourroit m'objecter qu'il y a peut-être eu (*d*) deux Anaxilas, Tyrans de Rhegium, je vais maintenant faire voir que l'Anaxilas de Pausanias, est le même que celui dont parlent Hérodote, Thucydides, Diodore de Sicile, &c.

(*a*) Herodot. lib. VI, §. XXIV.

(*b*) Pausan. Messenic. sive lib. IV, cap. XXIII, pag. 336 et 337.

(*c*) J'ai suivi ici et un peu plus haut, la correction de Meursius adoptée par l'Abbé Gédoyn.

(*d*) C'est ce qu'a fait M. Fréret. *Voyez* les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. VII, Mémoires, pag. 300 et suiv.

1°. L'Anaxilas de Pausanias étoit Tyran de Rhegium; il assiégea (*a*) Zancle, et l'ayant prise, il changea son nom en celui de Messène. Celui de Thucydides étoit (*b*) Tyran de Rhegium; il prit Zancle et la nomma Messène, du nom de la patrie de ses Ancêtres.

Ces circonstances prouvent que Pausanias et Thucydides parlent d'une seule et même personne. Car s'il est difficile de se persuader qu'il y ait eu deux Anaxilas, Tyrans de Rhegium, qui aient pris Zancle, il est impossible que tous deux lui aient donné le nom de Messène.

2°. L'Anaxilas d'Hérodote est le même que celui de Thucydides et de Pausanias. Celui de Thucydides prit Zancle (*c*), peu après que les Samiens, qui avoient échappé aux Mèdes, s'y furent établis. Or celui d'Hérodote étoit Tyran de Rhegium, lorsque les Samiens vinrent en Italie après avoir échappé aux Mèdes, et ce fut lui qui leur conseilla de s'établir à Zancle. Bien plus, l'Anaxilas d'Hérodote (*d*) avoit pour homme d'affaire un nommé *Micythus*, fils de Choiros; Pausanias parle en un autre endroit (*e*) de Micythus, serviteur et intendant d'Anaxilas, Tyran de Rhegium, et même il cite en preuve Hérodote; ce qui prouve que dans les deux passages où il fait mention d'Anaxilas, il est question de la même personne.

3°. L'Anaxilas de Diodore de Sicile est le même que celui d'Hérodote et de Pausanias, puisqu'il étoit aussi Tyran de Rhegium et de Zancle, et que son (*f*) intendant nommé Micythus, fut le tuteur de ses enfans, et gouverna leur Etat pendant leur minorité.

(*a*) Pausan. lib. IV, cap. XXIII, pag. 337.
(*b*) Thucydid. lib. VI, §. V, pag. 380.
(*c*) Id. ibid.
(*d*) Herodot. lib. VII, §. CLXX.
(*e*) Pausan. Eliac. prior. sive lib. V, cap. XXVI, pag. 447.
(*f*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XLVIII et LXVI, tom. I, pag. 440 et 454.

4°. Macrobe dit aussi qu'Anaxilas, Tyran de Rhegium, fonda la ville de Messane en Sicile, et qu'en mourant il recommanda ses enfans (*a*) à son serviteur Micythus, qui s'acquitta avec beaucoup de fidélité de l'emploi qu'il lui avoit confié.

Après avoir prouvé d'abord qu'Anaxilas étoit contemporain de Darius et de Xerxès, et par conséquent qu'il ne pouvoit avoir vécu en la trentième Olympiade, comme le prétendoit Pausanias, que l'Anaxilas de cet Auteur étoit le même que celui d'Hérodote, de Thucydides, de Diodore de Sicile, je vais démontrer par son propre ouvrage qu'Anaxilas vivoit dans le temps que je lui assigne avec les autres Historiens qui en font mention.

Micythus, dit Pausanias (*b*), serviteur et intendant d'Anaxilas, Tyran de Rhegium, fit présent à Olympie de plusieurs statues, qui étoient l'ouvrage de Denys et de Glaucus d'Argos. On peut connoître, ajoute-t-il, le temps où ils ont vécu par celui de Micythus qui les employa.

Si cette conséquence est juste, il n'en est pas moins certain qu'on peut aussi connoître le siècle de Micythus par celui de ces deux Statuaires. Or, Pausanias nous apprend lui-même que Denys (*c*), l'un d'entr'eux, jeta en fonte un cheval de bronze pour Phormis, Général de Gélon et de Hiéron; et le même Auteur nous assure que Gélon et Hiéron vivoient dans (*d*) le temps de l'expédition de Xerxès, qui est celui-là même que j'ai prouvé être celui de la Tyrannie d'Anaxilas.

Je me suis étendu fort au long sur les preuves du temps où la ville de Zancle prit le nom de Messène, parce que Pausanias ayant placé cette époque plus de cent cinquante

(*a*) Macrob. Saturn. lib. I, cap. XI, pag. 213.

(*b*) Pausan. pag. 446 et 447. Ceci est plutôt la substance de ce passage qu'une traduction littérale.

(*c*) Pausan. Eliac. prior. sive lib. IV, cap. XXVII, pag. 447 et 448.

(*d*) Pausan. Arcad. sive lib. VIII, cap. XLII, pag. 687.

ans avant les autres Historiens, a entraîné dans la même erreur les hommes les plus célèbres, tels que (*a*) Scaliger, (*b*) Simson, (*c*) les Pères Petau, (*d*) Riccioli, et (*e*) Corsini, &c. L'opinion de ces grands Hommes méritoit d'être réfutée avec tout le soin possible.

(263) §. CLXIV. *De se les approprier.* Κατέχειν signifie garder pour un autre, κατασχέσθαι, garder pour soi. *Voyez* Kuster sur le verbe moyen.

(264) §. CLXV. *Théron, fils d'Ænesidemus.* La seconde et la troisième Olympique de Pindare sont adressées à ce Théron, et il y est célébré. Ce Poète Lyrique le fait remonter à Laïus (*f*), et le Scholiaste sur ce vers (*g*) déduit ainsi sa généalogie : Laïus, Œdipe, Polynices, Thersandre, Tisamène, Autésion, Théras, Samus. Celui-ci eut deux fils, Télémaque et Clytius. Clytius resta dans l'île de Théra; mais Télémaque passa en Sicile avec quelques forces qu'il avoit rassemblées, et s'empara des lieux. Télémaque eut Chalciopeus, et celui-ci *Ænesidemus*, père de *Théron*. Il y a certainement une lacune dans le Scholiaste; car Théron se trouveroit à la sixième génération après Théras, c'est-à-dire, deux cents ans, tandis qu'il y a environ sept siècles entre Théras et Théron. Le même Scholiaste, ou peut-être un différent de celui que je viens de citer, met Emménides (*h*) en la place de Chalciopeus. Mais il avoit dit deux

(*a*) Ὀλυμπιάδ. ἀναγραφή, pag. 315. Cet ouvrage est de Scaliger, comme il en convient lui-même, Not. ad Græca Eusebii, pag. 431.

(*b*) Chronicon Histor. Cathol. complectens. ad Olymp. XXIX, pag. 549. Le célèbre M. Wesseling qui a joint ses notes à l'édition dont je me sers, n'a pas relevé la méprise de Simson.

(*c*) De Doctr. Tempor. tom. II, lib. XIII, pag. 501.

(*d*) Chronolog. Reform. tom. II, pag. 15, ad ann. 671.

(*e*) Fast. Att. tom. III, pag. 46.

(*f*) Pindar. Olymp. II, vers. 82.

(*g*) Scholiast. Pindar. pag. 27, col. 1, lin. ult.

(*h*) Id. ad Olymp. III, vers. 68, pag. 42, col. 1, lin. 8.

lignes plus haut que les Emménides étoient le nom de la Phratrie de Théron en Sicile.

(265) §. CLXV. *Roi des Carthaginois*. On donnoit souvent ce titre aux Généraux des Carthaginois et à leurs Suffètes. On en peut voir des exemples dans (*a*) Polyen et dans (*b*) Cornelius Nepos.

Il paroîtra peut-être étonnant à plusieurs personnes, qu'Hérodote, qui a parlé des Carthaginois en plus d'un endroit, et qui, dans le liv. IV, §. CLXVIII et suivans, a fait l'énumération des différens peuples de la Libye, ne nous ait pas fait connoître cette nation, et qu'il n'ait pas fait la description de son empire, de sa puissance et de son commerce. Mais on cessera d'être surpris, si l'on fait attention qu'il ne pouvoit parler des Carthaginois d'une manière convenable, sans s'écarter de son plan et sans faire perdre de vue à ses lecteurs le sujet qu'il s'étoit proposé de traiter. D'ailleurs, les Grecs avoient trop peu de rapports avec les Carthaginois, pour prendre quelqu'intérêt à cette digression, puisqu'il n'y avoit alors que les Siciliens qui eussent des relations avec ce peuple.

(266) §. CLXV. *A venir en Sicile*. Diodore de Sicile (*c*) raconte que Xerxès avoit fait un traité avec les Carthaginois, et que ce fut en vertu de ce traité que ceux-ci portèrent la guerre en Sicile.

(267) §. CLXVI. *Le même jour que les Grecs battirent le Roi à Salamine*. Diodore de Sicile raconte (*d*) que Gélon remporta la victoire le même jour que Léonidas combattit avec les trois cents Lacédémoniens au passage des Thermopyles contre l'armée de Xerxès. Ces deux Auteurs s'accordent par conséquent sur l'année où se donna la bataille, et ne diffèrent que de quelques mois; Hérodote la mettant

(*a*) Polyæni Stratagem. lib. I, cap. XXVII, §. II, pag. 53.
(*b*) Cornel. Nepos in Hannibale, cap. VII, §. IV, pag. 566.
(*c*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. I, tom. I, pag. 403 et 404.
(*d*) Id. ibid. §. XXIV, tom. I, pag. 422.

au commencement de la première année de la soixante-quinzième Olympiade, et Diodore de Sicile, quelques mois après.

Cette victoire de Gélon lui fit un grand honneur; mais ce qui, à mon avis, lui en fit encore davantage, c'est qu'en accordant la paix aux Carthaginois, il stipula (*a*) qu'ils n'immoleroient plus à l'avenir des enfans à Saturne. Cependant Diodore de Sicile, qui (*b*) rapporte ce traité, ne parle point de cette condition, et il paroît par le même Auteur que cet usage barbare subsistoit encore du temps d'Agathocles (*c*), c'est-à-dire, en la cent-dix-septième Olympiade.

(268) §. CLXVI. *Quoique Gélon l'eût, &c.* Gélon étoit bien instruit de la manière dont avoit péri Hamilcar, si l'on en croit Polyen. Voici comment il la raconte: « Gélon (*d*), dit-il, Tyran de Sicile, étant campé vis-à-vis » d'Himilcon, Roi de Carthage, qui étoit passé en Sicile, » n'osoit pas lui livrer bataille. Mais ayant revêtu de ses » habits royaux Pédiarque, commandant des gens de trait, » qui lui ressembloit beaucoup, il lui ordonna de s'avancer » hors du camp et d'aller sacrifier sur les autels. Il ordonna » aussi à des gens de trait de l'accompagner en habit blanc, » une branche de myrte à la main, avec leurs arcs cachés » sous ces branches, et que lorsqu'ils verroient Himilcon » s'avancer pareillement hors du camp et offrir des sacri- » fices, ils tirassent sur lui. Pédiarque ayant exécuté cet » ordre, Himilcon, qui n'avoit aucun soupçon, sortit du » camp pour immoler des victimes. Tandis qu'il étoit oc- » cupé à sacrifier et à faire des libations, une grêle de traits » fondit tout-à-coup sur lui, et il périt de la sorte ».

(*a*) Plutarch. Apophthegm. pag. 175, A, de Serâ Numinis Vindictâ, pag. 552, B.

(*b*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XXVI, tom. I, pag. 424.

(*c*) Id. ibid. lib. XX, §. XIV, tom. II, pag. 415.

(*d*) Polyæni Strat. lib. I, cap. XXVII, §. II, pag. 53 et 54.

(269)

(269) §. CLXVII. *Qui me paroît très-vraisemblable.* Je lis ici εἰκότι χρεωμένον avec Thomas Gale, MM. Wesseling, Valckenaer et Reiske. M. Koenius corrige οἰκότι, ce qui revient au même, et ce terme est plus ionique. Ἐικόνι, qui se trouve dans tous les livres manuscrits et imprimés, ne fait absolument aucun sens.

(270) §. CLXVII. *Les Syracusains.* J'ai suivi quelques manuscrits, et entr'autres le manuscrit *B* de la Bibliothèque du Roi, où cependant on lit ὡς Καρχηδόνιοι καὶ Συρηκούσιοι; mais on voit que Καρχηδόνιοι καὶ est de trop. Tous les imprimés ont ici les Carthaginois, mais il venoit d'en faire mention, puisqu'ils sont compris sous le nom de Phéniciens. Cependant, comme les Syracusains ne savoient pas ce qu'étoit devenu le Général ennemi, je penche pour le sentiment de M. Wesseling, qui lit ἀφανισθέντι δὲ....... εἴτέ τοιούτῳ, εἴτε ἑτέρῳ, οἱ Καρχηδόνιοι τοῦτο μὲν...... En ce cas-là, il faudra traduire: « enfin soit qu'il ait disparu » de cette manière, ou d'une autre, les Carthaginois lui » font des sacrifices, &c. ».

(271) §. CLXVIII. *Auroit bien pu arriver.* Il y a dans le grec: τάπερ ἂν καὶ ἐγίνετο, ὡς ἐμοὶ δοκέει. Ce qui a été mal rendu en latin: *quod etiam, ut mihi videtur, contigit.* La particule potentielle change absolument le sens de cette phrase, et devoit s'exprimer.

(272) §. CLXVIII. *Ils cherchèrent à tromper.* Διακρίνω signifie souvent au moyen je trompe, et c'est le sens qu'il a ici.

La conduite insidieuse des Corcyréens pensa leur coûter cher. Les Grecs (*a*), après la fin de la guerre, vouloient les détruire. Thémistocles les en détourna, en leur représentant que s'ils détruisoient toutes les villes qui ne s'étoient pas liguées avec eux, la Grèce souffriroit un plus grand dommage que si les Perses s'en fussent rendus maîtres.

(*a*) Scholiast. Thucyd. ad lib. 1, §. CXXXVI.

(273) §. CLXIX. *Dans sa colère.* On lit dans toutes les éditions *μηνιῶν*, excepté dans celle de M. Wesseling, où on trouve *μηνίων*. Ce Savant n'appuie cette leçon que sur le manuscrit de Sancroft; mais on la trouve aussi dans les manuscrits *A* et *D* de la Bibliothèque du Roi.

(274) §. CLXIX. *A cause des secours que vous donnâtes à Ménélas.* Les Crétois envoyèrent des troupes à la guerre de Troie sous la conduite (*a*) d'Idoménée et de Mérion. *Μενέλεω τιμωρήματα* sont les secours donnés à Ménélas. *Voyez* la note de M. Valckenaer. Mais peut-être aurois-je mieux fait de traduire : *A cause des secours que vous donnâtes pour venger Ménélas.* Il est parlé plus bas de la vengeance.

(275) §. CLXX. *Dædale.* Dædale (*b*) étoit Athénien et arrière-petit-fils d'Erechthée. Il fut habile Sculpteur, et inventa beaucoup de choses qui contribuèrent à la perfection de son art. Il y excella au point que la postérité imagina que ses statues voyoient et marchoient comme si elles eussent été animées. *Il est le premier qui ait exprimé les regards*, et qui ait représenté les hommes les jambes séparées et les mains étendues. Avant lui on les représentoit les yeux fermés et les mains baissées et collées aux côtés. Il eut pour élève Talos, son neveu du côté de sa sœur. Celui-ci se distingua par plusieurs inventions, la roue du potier de terre, la scie, le tour, &c. Mais Dædale, jaloux de ses talens, et craignant de s'en voir effacé, le tua. Il fut condamné à mort par le Sénat de l'Aréopage. Il se sauva en Crète, où son habileté lui procura de la célébrité et l'amitié de Minos. Mais n'ayant pas su s'y maintenir, il s'enfuit secrètement avec son fils Icare sur un vaisseau que lui fit fournir la Reine. Icare étant tombé dans la mer en voulant aborder à une île, s'y noya, et donna son nom à cette mer et à cette île.

(*a*) Homer. Iliad. lib. II, vers. 645 et seq.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. IV, §. LXXVI, tom. I, pag. 319, &c.

Dædale passa ensuite en Sicile, où il fut accueilli par Cocalus, qui régnoit dans la partie de cette île où il étoit descendu. Minos ayant appris la fuite de Dædale en Sicile, s'y rendit avec une flotte considérable, et aborda dans le territoire d'Agrigente à la ville qu'on appela de son nom Minoa. Il mit à terre ses troupes, et envoya redemander Dædale à Cocalus. Celui-ci l'ayant invité à une conférence, lui promit de le rendre, et lui ayant offert l'hospitalité, il le fit étouffer dans un bain trop chaud.

Aristote, ou l'auteur, quel qu'il soit, de l'ouvrage intitulé *de Mirabilibus Auscultationibus*, p. 100, édit. de Sylburge, prétend que Dædale s'étant enfui dans les îles Electrides, qui sont situées, dit-il, dans l'enfoncement du Golfe Adriatique, il plaça dans l'une une statue de bronze et dans l'autre une statue d'étain. On ne peut ajouter foi à ce récit. Cependant si quelque chose a pu donner lieu d'imaginer une statue d'étain dans l'une de ces îles, je croirois volontiers que c'est parce qu'on les croyoit près de l'Eridan et qu'on plaçoit ce fleuve dans le voisinage des îles Cassitérides. L'ignorance est la mère des fables, et les fables servent à la propager. *Voyez* Hérodote, livre III, §. CXV.

(276) §. CLXX. *D'une mort violente.* Zénobius (*a*) prétend que pendant qu'il étoit aux bains, les filles de Cocalus le tuèrent en versant sur lui de la poix bouillante. Diodore de Sicile dit (*b*) que Cocalus lui ayant promis de faire ce qu'il souhaitoit, et lui ayant offert l'hospitalité, il le fit étouffer dans un bain dont l'eau étoit trop chaude. Pausanias ne parle point du genre de mort dont périt ce Prince. Il se contente de dire (*c*) que les filles de Cocalus firent tant de cas de Dædale à cause de son habileté, que, pour l'obliger, elles résolurent de faire périr Minos.

(*a*) Zenob. Cent. IV, 92, pag. 110.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. IV, §. LXXIX, tom. I, pag. 322.
(*c*) Pausan. Achaic. sive lib. VII, cap. IV, pag. 531.

La mort violente de ce Prince donna occasion à Sophocles de composer une Tragédie, intitulée *Minos*, comme on le voit dans (*a*) S. Clément d'Alexandrie, ou *Camicoi*, ainsi qu'on le trouve dans (*b*) Athénée, quoique je soupçonne ce mot d'être altéré. Car Camicos est une ville de Sicile où régnoit Cocalus, et le choeur de cette pièce devoit être composé des habitans de cette ville qui s'appeloient *Camicioi*, les Camiciens. Quoi qu'il en soit, ce nom est encore plus corrompu dans Suidas, où on lit (*c*) Σοφοκλῆς δὲ ἐν Καμικοῖς. Sophocles avoit fait des Tragédies et des Pièces Satiriques, mais je ne sache pas qu'il ait écrit des Comédies. La suite de l'article de Suidas prouve que cet Auteur a voulu parler de la Tragédie de Minos, que l'on appeloit aussi les Camiques, ou plutôt les Camiciens, et qu'il faut rétablir dans son texte ἐν Καμικοῖς, ou peut-être ἐν Καμικίοις. Voyez M. Brunck *in Catalogo deperditorum dramatum Sophoclis, page 17*.

(277) §. CLXX. *Les Polichnites et les Præsiens*. Les Polichnites étoient les habitans de Polichna, et les Præsiens ceux de Præsus. *Voyez* la Table Géographique.

(278) §. CLXX. *Camicos*. Cette ville tiroit (*d*) son nom du fleuve Camicos, dont le cours étoit si rapide que son eau ne se mêloit pas avec la mer, si l'on en croit du moins (*e*) Lycus de Rheges. *Voyez* aussi la Table Géographique.

(279) §. CLXX. *Iapyges Messapiens*. Ces Crétois s'établirent en Italie sous le nom d'Iapyges Messapiens en la troisième génération avant la guerre de Troie, comme le dit Hérodote dans le paragraphe suivant, c'est-à-dire, un peu moins de cent ans avant cette guerre, suivant l'évalua-

---

(*a*) Clement. Alex. Strom. lib. VI, pag. 741.
(*b*) Athen. lib. IX, cap. X, pag. 388, F.
(*c*) Suidas, voc. Πέρδικος ἱερὸν, tom. III, pag. 80.
(*d*) Stephan. Byzant. voc. Ἀκράγαντες.
(*e*) Antigoni Caryst. Hist. Mirab. cap. CXLVIII.

tion (*a*) de notre Historien. Cependant M. Mazochi (*b*) dit que ce fut trois cents ans auparavant. *Cretenses qui posteà Iapyges vocati, tribus generationibus, hoc est, annis trecentis Trojæ excidium præcessisse.*

Les Chronographes ne mettent qu'environ quarante-cinq ans entre la mort de Minos second, et la prise de Troie; mais notre Auteur est plus croyable. *Voyez* mon Essai sur la Chronologie d'Hérodote, chap. XII, page 340 et suiv.

(240) §. CLXX. *Reçurent un furieux échec.* « Sous (*c*) » l'Archontat (*d*) de Ménon à Athènes, les Romains éta- » blirent Consuls Lucius Æmilius Mamercus, et Caïus Cor- » nelius Lentulus. Il s'éleva en ce temps-là une guerre en » Italie entre les Tarentins et les Iapyges, au sujet de leurs » limites. Pendant quelque temps, ils ne se livrèrent que de » légers combats, et ne s'occupèrent qu'à se piller mutuelle- » ment; mais leurs inimitiés, fomentées par les meurtres » qui arrivoient fréquemment, allant toujours en augmen- » tant, ils en vinrent enfin à se faire la guerre avec toutes » leurs forces. Les Iapyges ayant armé tous leurs citoyens, et » appelé à leur secours leurs voisins, montoient à plus de » vingt mille hommes. Les Tarentins, apprenant la force » de cette armée, assemblèrent ceux de leurs citoyens qui » étoient en âge de porter les armes, et tirèrent des forces » considérables de ceux de Rhegium, qui étoient leurs al- » liés. Le combat fut violent, et il périt beaucoup de monde » de part et d'autre; mais enfin les Iapyges remportèrent la » victoire. Les vaincus s'étant séparés dans leur fuite en » deux corps, dont l'un prit le chemin de Tarente, et l'autre » s'enfuit à Rhegium, les Iapyges se partagèrent pareille- » ment en deux corps, dont l'un se mit à poursuivre les

---

(*a*) Herodot. lib. II, §. CXLII.

(*b*) Comment. ad Æneas Tabulas Heracleenses, pag. 537.

(*c*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. LII, tom. I, pag. 443.

(*d*) La quatrième année de la soixante-seizième Olympiade. Id. ibid.

» Tarentins, et l'autre ceux de Rhegium. Ceux qui étoient » à la poursuite des Tarentins, n'étant séparés d'eux que » par un petit espace, en tuèrent un grand nombre. Le » corps qui poursuivoit ceux de Rhegium, le fit avec tant » d'ardeur, qu'il entra dans Rhegium avec les fuyards, et » se rendit maître de la ville ».

(281) §. CLXX. *Ayant été obligé d'abandonner cette ville.* Pausanias rapporte qu'il alla s'établir à Tégée après la mort d'Anaxilas, et là-dessus M. Bellanger voudroit qu'on traduisît ici : *ayant perdu*, par la mort de son maître, la place qu'*il occupoit à Rhegium.* Je doute fort de cette interprétation. La prise de Rhegium par les Iapyges, comme on vient de le voir sur la fin de la note précédente, suffit pour avoir déterminé Micythus à se rendre à Tégée. D'ailleurs, Hérodote n'auroit pas manqué de parler d'Anaxilas, si c'eût été sa pensée; mais en mettant le départ de Micythus tout de suite après la prise de Rhegium, il fait bien voir qu'il le regarde comme la suite de cet événement.

Cela ne s'accorde point avec ce que rapporte Diodore de Sicile, dont voici le récit :

« Hiéron (*a*), Roi de Syracuses, ayant attiré (*b*) auprès » de lui, par de riches présens, les enfans d'Anaxilas, qui » avoit été Tyran de Zancle, il leur rappela les bienfaits » de Gélon envers leur père, et leur conseilla, puisqu'ils » étoient parvenus à l'âge viril, de faire rendre compte à » Micythus qui avoit géré leurs biens, et de prendre eux- » mêmes les rênes du Gouvernement. De retour à Rhe- » gium, ils demandèrent à Micythus ses comptes. Celui- » ci, qui étoit homme de bien, assembla les amis du père

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. LXVI, tom. I, pag. 454.

(*b*) Diodore de Sicile met cela la seconde année de la LXXVIII[e] Olympiade; mais Anaxilas étant mort la première de la LXXVI[e] Olympiade, il y a grande apparence que ce fut cette année ou la suivante qu'Hiéron attira auprès de lui les enfans d'Anaxilas.

» de ces jeunes gens, et rendit, en leur présence, ses » comptes avec tant de netteté, que tous ceux qui étoient » présens, ne pouvoient s'empêcher d'admirer sa justice » et sa fidélité. Ces jeunes gens se repentant de ce qu'ils » avoient fait, le prièrent de reprendre le Gouvernement, » et de gouverner l'Etat avec la même autorité et la même » puissance dont avoit joui leur père. Micythus ne se laissa » point persuader; mais leur ayant remis tous leurs biens » avec la plus grande exactitude, il mit les siens sur un » vaisseau, et partit de Rhegium, aux acclamations du » peuple, qui lui souhaita toutes sortes de prospérités. » Étant abordé en Grèce, il alla demeurer à Tégée en Ar- » cadie, où il vécut avec honneur ».

(282) §. CLXX. *Consacra un grand nombre de statues.* « J'ai (*a*) trouvé un grand nombre de dons de Micythus, » mais ils ne se suivoient pas. Près des statues d'Iphitus, » d'Eléc et d'Ecéchiria (*b*) couronnant Iphitus, on voit tous » ces dons-ci de Micythus : Amphitrite, Neptune et Vesta, » qui sont des ouvrages de Glaucus d'Argos. A gauche de la » grande chapelle, on trouve les statues de Proserpine, fille » de Cérès, de Vénus, de Ganymèdes et de Diane : celles » des Poètes Homère et Hésiode; et de nouveau, des Dieux, » Esculape et Hygie. Parmi les dons de ce Micythus, il y » a un Agon ou combattant, qui tient des haltères, ou » contrepoids. Ces haltères sont des demi-cercles oblongs, » faits de manière qu'on peut les tenir avec les mains, de » même qu'on tient un bouclier par la poignée. Auprès de » la statue d'Agon, on voit celles de Bacchus, et d'Orphée » de Thrace, et celle de Jupiter, dont j'ai fait mention » un peu auparavant. Ces ouvrages sont de Denys d'Argos. » On dit que Micythus fit d'autres pareilles offrandes, » mais que Néron les enleva. On ne nomme point les

(*a*) Pausan. Eliac. prior. sive lib. V, cap. XXVI, pag. 446.
(*b*) Déesse qui préside aux trèves, aux armistices.

» maîtres de Denys et de Glaucus d'Argos, qui ont fait ces » ouvrages. A l'égard du temps où ils ont vécu, Micythus » qui a dédié leurs ouvrages à Olympie, le fait voir. Car » Hérodote raconte dans son Histoire que ce Micythus » étoit esclave et intendant d'Anaxilas, Tyran de Rhe- » gium, et qu'après sa mort, il alla demeurer à Tégée. » Les inscriptions qu'on lit sur ces statues, font voir que » son père s'appeloit Choiros, que Rhegium et Messène » sur le détroit, toutes deux villes Grecques, étoient, la » première sa patrie, et l'autre le lieu de son séjour. Les » inscriptions le supposent à Tégée. Les offrandes qu'il fit » à Olympie, étoient des *ex voto* pour le salut de son fils, » qui avoit été attaqué d'une phthisie ».

(283) §. CLXXI. *Pour cette raison-là même.* M. Valckenaer lit ἀντὶ τούτου δὲ, *et ob id.* Cette conjecture est appuyée par la réponse de la Pythie, §. CLXIX, et confirmée par le manuscrit de Sancroft.

(284) §. CLXXII. *Les Thessaliens, &c.* Corneille de Pauw et M. Vesseling font ici des changemens qu'on peut voir dans la note de ce dernier. Pour moi, je retranche τοπρῶτον; tout devient alors clair, et le texte s'accorde avec les paragraphes CLXXIII et CLXXIV, où l'on voit que les Thessaliens ne prirent le parti des Perses que lorsqu'ils se virent abandonnés par les Grecs. Si cependant on laisse subsister τοπρῶτον, il faut le placer après ὅτι, et traduire *puisqu'ils firent voir que dans les commencemens ils n'approuvoient point les intrigues des Aleuades.*

(285) §. CLXXIII. *L'un des Polémarques.* Le Polémarque (*a*) étoit un Officier général, qui, en temps de guerre, recevoit l'ordre du Roi. Celui-ci le faisoit passer aux Lochages, les Lochages aux Pentécontaétères, les Pentécontaétères aux Enomotarques, et ceux-ci à leurs

(*a*) Thucydid. lib. v, §. LXVI, pag. 357, vers. 12,

Enomoties.

Enomoties. Chaque Polémarque (*a*) commandoit une Mora.

En temps de paix les Polémarques présidoient aux Syssities, et envoyoient aux absens leur portion du repas, si la cause de leur absence étoit légitime. C'est ce que nous voyons par Plutarque. Le Roi Agis (*b*), de retour d'une guerre où il avoit vaincu les Athéniens, voulut souper avec sa femme; les Polémarques lui refusèrent sa portion qu'il avoit fait demander. Les Polémarques avoient encore d'autres fonctions concernant la guerre; mais comme il en est très-peu fait mention dans les Auteurs, j'en resterai là.

Il paroît, par le passage d'Hérodote, que les Polémarques étoient la plupart du sang royal.

(286) §. CLXXV. *Dans l'Artémisium.* L'Artémisium est un bras de mer. Les Athéniens (*c*), troublés de l'arrivée des Barbares à l'Artémisium, envoyèrent, pour en savoir des nouvelles, Agésilas, frère de Thémistocles, quoique son père l'eût vu en songe les deux mains perdues. Arrivé au camp des Barbares en habit Perse, il tua Mardonius, l'un des gardes de Xerxès, qu'il prit pour ce Prince. Il fut sur-le-champ arrêté, garotté et conduit au Roi. Ce Prince étoit prêt à sacrifier un bœuf sur l'autel du Soleil. Agésilas étendit sa main sur le brasier ardent, et la laissa brûler sans pousser le moindre gémissement. On lui ôta ses liens, et il dit : Tous tant que nous sommes d'Athéniens, nous sommes tels. Si vous en doutez, je mettrai aussi sur le feu la main gauche. Xerxès, épouvanté, ordonna de le tenir sous garde, comme le raconte Agatharchides de Samos, au second Livre de son Histoire de Perse.

Ce trait me rappelle aussi celui de Mucius Scævola, à l'égard de Porsenna, Roi des Etrusques, que rapporte tout de suite

(*a*) Xenoph. Laced. Respubl. cap. XI, §. IV, pag. 87.
(*b*) Plutarch. Vit. Parallel. in Lycurgo, pag. 46, C.
(*c*) Plutarch. Parallel. Hist. Græcar. cum Romanis, pag. 305, D.

Plutarque. Si la fermeté de ce Grec et de ce Romain mérite des louanges, on n'en doit pas moins détester le lâche assassinat qu'ils méditoient. Une telle action, alors applaudie, doit être flétrie aujourd'hui, quoique les vrais principes de la Morale soient à présent assez connus, pour n'avoir point à craindre de la voir renouveler de nos jours.

Ce qui s'est passé en France ces années dernières prouve bien que les principes de la Morale sont insuffisans, à moins qu'ils n'aient pour base la Religion. On a détruit la Religion dans toutes les classes de la Société : la Morale a péri avec elle. Avec la Religion, les hommes étoient honnêtes, bienfaisans; la Religion éteinte, il n'y a plus eu que des cannibales, des anthropophages.

(287) §. CLXXVI. *Appellent Chytres.* On les appeloit Chytres des femmes (baignoires des femmes) *χύτρυς γυναικείυς.* L'eau la plus bleue que j'aie vue, dit Pausanias (*a*), est celle des Thermopyles. Elle ne l'est pourtant pas toute, mais seulement celle qui coule dans la piscine, que ceux du pays appellent baignoires des femmes.

(288) §. CLXXVIII. *Thyia, fille de Céphisse.* « D'au» tres (*b*) disent que Castalius, originaire de ce pays (*c*), » eut une fille qui s'appeloit Thyia. Elle fut Prêtresse de » Bacchus, et célébra la première les Orgies en l'honneur » de ce Dieu. Depuis ce temps-là on donna le nom de » Thyiades à toutes celles qui deviennent furieuses en » l'honneur de ce Dieu. Ils pensent aussi que Delphus fut » le fils de cette Thyia et d'Apollon. Mais d'autres pré» tendent que la mère de ce Delphus étoit Mélæné, fille de » Céphisse ».

(289) §. CLXXXI. *Pythès.* M. l'Abbé Bellanger fait une longue note pour prouver qu'il faut lire Pythéas et non

(*a*) Pausan. Messen. sive lib. IV, cap. XXXV, pag. 369.
(*b*) Id. Phocic. sive lib. X, cap. VI, pag. 812.
(*c*) Les environs du Parnasse.

Pythès. Je me contente d'opposer à tous les raisonnemens de ce savant, l'autorité de Longin, qui le nomme au nominatif Pythès, Πύθης (*a*).

(290) §. CLXXXI. *Un de ceux qui la défendoient.* ἐπιβατεύειν se dit des soldats qui montent sur un vaisseau pour le défendre. ἐπιβάται c'est le nom qu'on donnoit à ces sortes de soldats à Athènes, suivant la remarque de Porphyre (*b*), de même qu'Homère (*c*) appelle παραβάται, ceux qui combattent sur un char. Lysias dit de même : (*d*) οὐδεπώποτ' ἐκ τῆς πόλεως ἐστρατεύσατο, οὔτε ἱππεὺς, οὔτε ὁπλίτης, οὔτε τριήραρχος, οὔτ' ἐπιβάτης. *Il n'est jamais sorti de la ville pour aller à la guerre, ni en qualité de cavalier, ni en qualité de soldat pesamment armé ; il n'a jamais commandé une trirème, ni monté dessus pour la défendre.*

(291) §. CLXXXI. *De coton.* J'ai prouvé (*e*) ailleurs, que le Byssus étoit le coton. Un Savant du premier ordre m'a objecté que l'arbrisseau qui porte le coton n'étant cultivé en Egypte, du temps de Prosper Alpin, que dans les jardins, il devoit être à plus forte raison encore plus rare du temps d'Hérodote, et il est porté à croire, avec le Père Hardouin, que c'est une espèce de lin fin. Cela ne me paroît point concluant. Il peut très-bien se faire que les inondations aient détruit en grande partie cette plante, et sur-tout depuis que l'Egypte est devenue barbare. Ce peut être une des raisons de sa rareté du temps de Prosper Alpin, et ne prouve pas, à ce qu'il me semble, qu'elle fût rare du temps d'Hérodote, ou même antérieurement à cet Historien.

(*a*) Longin. περὶ Ὕψυς, sect. XXXI, pag. 98 ; ex Edit. Pearce ; pag. 170, ex Edit. Tollii ; pag. 109, ex Edit. Joan. Toupii.

(*b*) Homeric. Quæstion. I, pag. LXXXIII.

(*c*) Homer. Iliad. lib. XXIII, vers. 132.

(*d*) Lysias ὑπὲρ Καλλίυ ἱεροσυλίας, pag. 107, lin. 17. Ce n'est pas l'Oraison pour Callias, mais celle contre Andocides.

(*e*) Livre II, §. LXXXVI, note 305 ; liv. III, §. CVI, note 198.

Les Perses bandent les blessures de Pythès avec du coton, suivant mon explication. Nous faisons usage, en pareil cas, de toile de lin. Mais les Egyptiens se servent encore aujourd'hui de charpie de coton pour les plaies et les ulcères. *Utuntur (a) gossipii lanugine Ægyptii, linearum petiarum loco, quibus nostri tantum utuntur, ad ulcera, vulneraque omnia sananda.*

On trouve plus de cinquante fois le terme de Byssus dans la version des Septante, et par-tout on le rend dans les traductions françoises par le mot de lin, ou de lin fin. Cependant, comme les traducteurs auroient dû remarquer qu'on lisoit aussi *linum* dans la Bible, ils auroient dû sentir qu'il devoit y avoir une différence entre le Byssus et le lin. *Voyez* aussi Livre II, note 305, et sur-tout l'excellente dissertation *de Bysso antiquorum* du savant et ingénieux Docteur Forster.

(292) §. CLXXXII. *De ce vaisseau démâté et privé de ses agrès.* Ναῦς est proprement un vaisseau avec ses agrès; σκάφος un vaisseau sans ses agrès. Ecoutons le savant M. Coray dans ses notes sur le premier volume de l'Histoire de Thucydides traduite par M. Lévesque, page 328. « Quand les » Grecs mettent ensemble les deux mots σκάφη νεῶν, il n'y » a pas de périphrase; mais le premier mot signifie le *corps* » seul des vaisseaux, sans mâts, sans voiles ni cordages, &c. » tels qu'ils sont sur les chantiers et tels qu'ils sont *encore* » quand le sort du combat les met hors d'état de naviguer. » C'est dans ce sens que ces mots sont pris dans Æschyle :

Ὑπτιοῦτο δὴ
Σκάφη νεῶν, θάλασσα δ' οὐκετ' ἦν ἰδεῖν
Ναυαγίων πλήθουσα καὶ φόνου βροτῶν.

Pers. vers. 416.

» On peut aussi se dispenser de chercher une périphrase » dans le passage du Rhésus d'Euripide καὶ νεῶν πρήσων σκάφη,

(a) Prosper. Alpin. de Plantis Ægypti, pag. 69.

» vers 392. Ce sont les corps mêmes des vaisseaux que » Rhésus veut brûler, parce qu'il n'a pas de marine et » qu'ils lui sont inutiles. Mais voici un endroit d'Hérodote » qui décide la question d'une manière péremptoire. Il parle » d'un combat naval des Athéniens contre les Perses : αἱ μὲν » δὴ δύο τῶν νεῶν κ. τ. λ. N'est-il pas clair qu'Hérodote ap- » pelle ναῦς les deux vaisseaux pris avec leurs équipages » et tous leurs agrès, qu'il donne le même nom au troisième, » ἡ δὲ τρίτη, tandis qu'il étoit poursuivi, et qu'il l'appelle » ensuite σκάφος, dès qu'échoué à l'embouchure du Pénée, » il est abandonné par l'équipage et mis hors de combat ? »

(293) §. CLXXXII. *Les signaux.* On élevoit (*a*) des torches de bois au-dessus des murs pour donner à connoître l'arrivée des ennemis, ou même celle des amis. Quand on les tenoit tranquilles, cela signifioit les amis, et les ennemis, quand on les agitoit.

(294) §. CLXXXII. *Des Héméroscopes.* Des gens qui font le guet le jour. Ces Héméroscopes (*b*) partent de la ville avant le jour, et se rendent à l'endroit où ils doivent faire le guet. Ils reviennent à la ville, lorsqu'il commence à faire nuit. Ils restoient quelquefois aussi la nuit, et ils faisoient savoir à leurs concitoyens ce qui se passoit par le moyen du feu, et le jour par la fumée.

Ces Héméroscopes (*c*) doivent être légers à la course, afin que s'il arrive quelque chose qu'ils ne puissent faire savoir par des signaux, ils puissent en faire part promptement. On peut voir tout ce qui les concerne dans les sixième et septième paragraphes d'Æneas, ancien Auteur qui a écrit sur la Tactique.

(295) §. CLXXXIII. *Une colonne.* Ce rocher étoit probablement à fleur d'eau ; et l'on dressa une colonne dessus, afin que la flotte pût l'éviter. Hérodote avoit cela sans

---

(*a*) Suidas, voc. φρυκτοί, tom. III, pag. 636.

(*b*) Turneb. Advers. lib. XXVII, cap. VII.

(*c*) Æneas Poliorcet. §. VI, pag. 1651.

doute en vue, lorsqu'il dit plus bas, que la flotte mit à la voile dès que les obstacles furent levés.

(296) §. CLXXXIV. *Les troupes anciennes*. Il entend le contingent fourni par les différentes Nations Asiatiques, sans y comprendre les Perses, les Mèdes et les Saces, pour les distinguer des troupes levées en Europe, dans les pays que traversoit le Roi.

(297) §. CLXXXIV. *Cela feroit*. Εἶεν. Il est bon de remarquer qu'εἶεν est la forme Attique que les Ioniens avoient conservée du langage de leurs pères.

(298) §. CLXXXV. *Les Bottiéens*. Les Bottiéens étoient Athéniens d'origine, et descendoient, selon Aristote (*a*), dans la République des Bottiéens, de ces enfans que les Athéniens avoient envoyés à Minos en Crète par forme de tribut. Ces enfans vieillissoient dans cette île en gagnant leur vie du travail de leurs mains. Les Crétois, voulant s'acquitter d'un vœu, envoyèrent à Delphes les prémices de leurs citoyens, auxquels se joignirent les descendans de ces Athéniens. Comme ils ne pouvoient vivre en ce lieu, ils allèrent d'abord en Italie, et s'établirent aux environs de l'Iapygie; ils passèrent ensuite en Thrace, où ils prirent le nom de Bottiéens. De-là vient que dans un sacrifice solemnel, leurs jeunes filles chantoient ce refrein, *Allons à Athènes*.

(299) §. CLXXXVII. *Une chénice*. La chénice, dit Philémon (*b*) non encore imprimé, signifie une mesure et la chose mesurée.

(300) §. CLXXXVII. *Cent dix mille trois cent quarante médimnes*. Il y a quarante-huit chénices dans un médimne. Les cent dix mille trois cent quarante médimnes supposent qu'il y avoit cinq millions deux cent quatre-vingt-seize mille trois cent vingt hommes dans l'armée des Perses. Or cette armée étoit moins forte de treize mille cent hommes.

(*a*) Plutarch. in Theseo, pag. 6, F; 7, A.

(*b*) Voyez le Lexique d'Apollonius, pag. 859, note 7, col. 1, lin. 5.

Il y a donc erreur, ou dans le nombre des médimnes, ou dans celui de l'armée. Mais quelle qu'elle puisse être, c'est peu de chose.

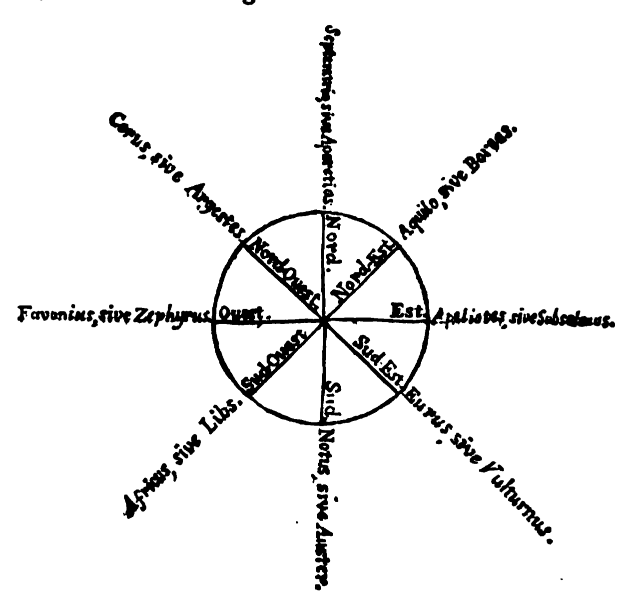
(301) §. CLXXXVIII. *La proue tournée vers la mer.* Ces vaisseaux étoient rangés de suite, comme les gradins d'un amphithéâtre, et la proue tournée vers la mer. C'est ce que signifie πρόκροσσαι. Voyez le Lexique Ionien de Portus. L'expression est la même dans Homère, *τῷ ῥα προκρόσσας ἔρυσαν.* Ils tirèrent les vaisseaux à terre, les uns à la suite des autres, et la proue tournée vers la mer. Hérodote se plaît à imiter Homère.

(302) §. CLXXXVIII. *Un grand vent d'Est.* Ce vent venant de l'Hellespont, doit être le Nord-Nord-Est. Cependant Hérodote l'appelle Apéliotès, qui est certainement le vent d'Est. Plus je réfléchis sur cette expression, plus je la trouve impropre. Quand nos pères vouloient déterminer les limites de leurs possessions, ils s'exprimoient d'une manière plus claire. Ceci regarde, disoient-ils, le lever d'hiver, ou le lever d'été. S'ils eussent dit simplement le lever, sans spécifier si c'étoit celui d'hiver ou d'été, cela auroit donné occasion à des procès interminables. Je persiste donc à dire, que si les huit principaux vents étoient déjà connus du temps de notre Historien, leurs différentes dénominations n'étoient pas encore généralement reçues.

Les Anciens n'ont d'abord connu que quatre vents. On en a ajouté ensuite huit autres, mais cela parut trop subtil, on se contenta de quatre autres. Voici comme Pline en parle. *Diximus* (*a*) *ut in mediâ lineâ designaretur umbilicus. Per hunc medium transversa currat alia. Hæc erit ab exortu æquinoctiali ad occasum æquinoctialem: et limes, qui ita secabit agrum, decumanus vocabitur. Ducantur deinde aliæ duæ lineæ in decusseis obliquæ, ita ut à Septemtrionis dextrâ lævâque ad Austri dextram*

(*a*) Plin. lib. XVIII, cap. XXXIV, tom. II, pag. 145 et 146.

lævamque descendant. Omnes per eundem currant umbilicum, omnes inter se pares sint, omnium intervalla paria... Ita cæli exactâ parte, quod fuerit lineæ caput Septemtrioni proximum à parte exortivâ, solstitialem habebit exortum, hoc est, longissimi diei, ventumque Aquilonem, Boream Græcis dictum..... Ex adverso Aquilonis ab occasu brumali Africus flabit, quem Græci Liba vocant.... Tertia à Septemtrione linea, quam per latitudinem umbræ duximus, et decumanam vocavimus, exortum habebit æquinoctialem, ventumque Subsolanum, Græcis Apeliotem dictum.... Favonius, ex adverso ejus, ab æquinoctiali occasu, Zephyrus Græcis nominatus..... Quarta a Septemtrione linea, eodem Austro ab exortivâ parte proximâ, brumalem habebit exortum, ventumque Vulturnum, Eurum Græcis dictum.....Ex adverso Vulturni flabit Corus ab occasu solstitiali et occidentali latere Septemtrionis, Græcis dictus Argestes.



Veteres

Veteres (a) *quatuor omninò servavere, per totidem mundi partes, (ideò nec Homerus plures nominat) : hebeti, ut modò judicatum est, ratione. Secuta ætas octo addidit, nimis subtili et concisâ : proximis inter utramque media placuit, ad brevem ex numerosâ additis quatuor. Sunt ergò bini in quatuor cœli partibus : ab Oriente æquinoctiali Subsolanus, ab Oriente brumali Vulturnus : illum Apelioten, hunc Corum Græci appellant. A meridie Auster, et ab occasu brumali Africus : Noton et Liba nominant. Ab occasu æquinoctiali Favonius, ab occasu solstitiali Corus ; Zephyrum et Argesten vocant. A Septemtrionibus, Septemtrio :* interque eum et exortum solstitialem, *Aquilo ; Aparctias et Boreas dicti.*

Ces mots, qui sont en romain, me paroissent corrompus. Pline dit que l'Aquilon est entre le Nord et le lever d'été. Le lever d'été étant le Nord-Est, il s'ensuit que l'Aquilon est le Nord-Nord-Est. Mais Pline ne parle ici que de huit vents : or, s'il faisoit ici mention du Nord-Nord-Est, il anticiperoit sur ce qu'il va dire. D'ailleurs on sait par Aulu-Gelle, que l'Aquilon est le Nord-Est qui (b) *ab æstivâ et solstitiali Orientis metâ venit, latinè Aquilo, Boreas Græcè dicitur.* Je lis donc dans ce passage de Pline, *juxtaque eum ad exortum solstitialem.....* l'Hellespontias est le même que le Cæcias, c'est-à-dire, le Nord-Est comme l'appelle le P. Hardouin, dans ses notes sur Pline; mais j'aimerois mieux le nommer Nord-Nord-Est. *Numerosior ratio* (c) *interjecerat.... Cæciam, media inter Aquilonem et exortum æquinoctialem, ab ortu solstitiali.... Cæciam aliqui vocant Hellespontiam.*

Voyez aussi le Tableau comparatif des vents des Anciens avec ceux des Modernes, à la fin du premier volume du

---

(a) Plin. Hist. Nat. lib. II, cap. XLVII, tom. I, pag. 96.
(b) Aulus Gellius Noct. Attic. lib. II, cap. XXII, pag. 161.
(c) Plin. Hist. Nat. lib. II, cap. XLVII, tom. I, pag. 96, lin. 23.

Traité d'Hippocrate des Airs, des Eaux et des Lieux, traduit par M. Coray.

(303) §. CLXXXVIII. *En les tirant à terre.* Aucune traduction, tant latine qu'en langue vulgaire, n'explique, à mon avis, convenablement ἀνασπάσαντες τὰς νέας. Suivant l'usage de ces temps-là, on tiroit sur le rivage les vaisseaux, quand on craignoit l'ennemi ou une tempête. ἀνασπάω signifie *je tire en haut.* La preuve qu'on les avoit tirés sur le rivage, c'est qu'on les environna (*a*) d'une palissade élevée, afin de les garantir des attaques des Thessaliens, et que pour dire qu'on les remit en mer, Hérodote se sert du verbe κατασπάσαντες τὰς νέας, qui marque qu'on les tira en bas, qu'on les tira de dessus le rivage pour les remettre en mer. ἀνασπάσαντες τὰς νέας est la même chose que ἐπ' ἠπείροιο ἔρυσαν, dont Homère se sert en pareille occasion. Hérodote se sert aussi d'ἀνελκύσαι et de καθελκύσαι; voyez livre VII, §. LIX, note 103, et §. C, note 154.

(304) §. CLXXXIX. *Borée épousa une Athénienne.* Astræus eut de (*b*) l'Aurore quatre fils, Argestès, Zéphyrus, Borée et Notus. Les uns ont pris Borée pour un vent, les autres pour un Prince de Thrace. Ce Borée, qui enleva Orithyie, dit Hésagoras (*c*) dans ses Mégariques, n'étoit pas le vent, mais le fils de Strymon. Cependant la plupart confondent l'un avec l'autre, et font de Borée, tantôt un Prince et tantôt un vent.

Ce Borée alla de Thrace en Attique, d'où il enleva Orithyie, fille d'Erechthée, sixième Roi d'Athènes; il la mena en Thrace et l'épousa. Par ce mariage il devint gendre d'Erechthée, et les Athéniens s'accoutumèrent à le regarder comme leur allié et leur gendre, parce qu'il étoit gendre d'un de leurs Rois.

On a de la peine à comprendre que ces hommes si éclai-

(*a*) §. CXCI.

(*b*) Hesiod. Theogon. vers. 378.

(*c*) Schol. Apollonii ad Argonaut. lib. I, vers. 211, pag. 25.

rés aient cru que la fille d'un de leurs Rois avoit inspiré de l'amour à un vent, et qu'elle en avoit eu des enfans, Zétès et Calaïs, qui se joignirent à Jason pour la conquête de la Toison d'or. Cette fable s'étoit accréditée dans les siècles d'ignorance, et s'étoit perpétuée parmi le peuple. Les sages savoient ce qu'il en falloit penser, mais ils faisoient servir la superstition au bonheur de ce même peuple, qu'ils n'auroient pas instruit sans danger.

En ne croyant point à cette fable, (*a*) dit Socrates, j'imiterois les sages et n'avancerois pas d'absurdité. Je l'expliquerois ensuite, en disant qu'Orithye, jouant avec Pharmacia, fut poussée avec violence contre les roches voisines, par Borée, et qu'étant morte, on dit qu'elle avoit été enlevée par ce vent.

Quelque absurde que soit cette fable, elle ne demeura pas renfermée dans les bornes du territoire d'Athènes. Les habitans de Thurium signaloient leur dévotion envers ce vent, et ne comptoient pas moins sur son secours que les Athéniens. Délivrés (*b*) d'un grand péril par une tempête qui ruina la flotte de Denys le Tyran, avec qui ils étoient en guerre, ils offrirent des sacrifices au vent, lui conférèrent le droit de cité, lui assignèrent une chapelle avec un revenu fixe, et célébrèrent tous les ans une fête en son honneur. Les Mégalopolitains (*c*) firent à-peu-près la même chose.

(305) §. CLXXXIX. *Une chapelle.* On célébroit (*d*) des fêtes en l'honneur de Borée, et on se régaloit ces jours-là. Ces fêtes s'appeloient Βορεασμοί. Sur les bords de l'Ilissus et près (*e*) du Temple de Diane Agræa (chasseuse), étoit un autel de Borée.

(306) §. CXC. *Ses enfans avoient été tués.* La phrase

(*a*) Plato in Phædro, tom. III, pag. 229, C.
(*b*) Ælian. Var. Hist. lib. XII, cap. LXI, tom. II, pag. 827, &c.
(*c*) Pausan. Arcad. sive lib. VIII, cap. XXXVI, pag. 673.
(*d*) Hesych. voc. Βορεασμοί.
(*e*) Plato in Phædro, tom. III, pag. 229, C.

d'Hérodote est un peu ambiguë. Plutarque lui fait signifier qu'Aminoclès (*a*) avoit tué ses enfans, et de-là il prend occasion de reprocher à Hérodote sa malignité, et de n'avoir amené Aminoclès sur la scène, que pour avoir le prétexte de l'accuser du meurtre de ses enfans. Mais on ne peut absolument tirer ce sens des paroles d'Hérodote. Elles ont, il est vrai, quelque chose de louche; mais Plutarque, qui est ordinairement si sage, auroit bien dû montrer ici plus de candeur, et ne se point laisser emporter à la haine qu'il avoit conçue contre notre Historien. Paulmier de Grentemesnil me (*b*) paroît avoir très-bien justifié Hérodote. *Voyez* aussi ce que j'en ai dit, note 85, sur le §. XXXIX du Traité de la Malignité d'Hérodote par Plutarque, dans le VIe vol. de cette Traduction.

(307) §. CXCI. *En immolant des victimes*, ἔντομα ποιεῦντες. ἐντέμνω signifie j'immole, je sacrifie, et l'on y joint le plus souvent l'accusatif de la chose qu'on immole. ἐν Λακεδαίμονι τῷ (*c*) φονικωτάτῳ θεῶν Ἐνυαλίῳ σκύλακας ἐντέμνουσι. « A Lacé» démone on sacrifie de petits chiens à Mars, le plus san» guinaire des Dieux ». De-là ἐντομὴ signifie en général un sacrifice où l'on égorge la victime, et ἔντομος la victime qu'on immole.

> Καί (*d*) μιν κυδαίνοντες, ὑπὸ κνέφας ἔντομα μήλων
> Κεῖαν, ὀρινομένης ἁλὸς οἴδματι.

« Vers la nuit ils brûlèrent en l'honneur de Dolops les » moutons qu'ils lui avoient sacrifiés sur les bords de la mer » agitée ». *Voyez* aussi liv. II, note 407.

ἔντομος ne peut donc se dire des victimes humaines, que quelque chose ne l'y détermine. Je ne vois point, par cette

---

(*a*) Plutarch. de Herodoti Malign. pag. 871, B.

(*b*) Exercitationes in optimos fere Auctores Græcos, pag. 37.

(*c*) Plutarch. Quæst. Roman. 290, D. La traduction latine de Plutarque, *Catulos insecabant*, est vicieuse.

(*d*) Apollon. Rhod. lib. I, pag. 14, in aversâ parte, vers. 24.

raison, ce qui a pu engager Gronovius à traduire *humanis sacrificiis*, et pourquoi M. Wesseling a laissé subsister cela dans son édition. Th. Gale avoit aussi mal rendu ce passage, *incisiones faciendo*.

Au reste, ἔντομα (*a*) se dit proprement des sacrifices qu'on faisoit aux Dieux infernaux et aux morts, à cause qu'on égorgeoit la victime dans une fosse, au lieu que lorsqu'on sacrifioit un animal aux Dieux du Ciel, on lui tiroit la tête en arrière, αὖ ἔρυσαν, comme s'exprime Homère, de façon qu'il regardoit le Ciel, et on l'immoloit en cette attitude. Mais voyez le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, sur le vers ci-dessus cité.

(308) §. CXCI. *La côte de Sépias lui étoit consacrée.* Cette (*b*) côte étoit consacrée à Thétis, parce que cette Déesse voulant se dérober aux poursuites de Pélée, se changea en cet endroit en sèche, sorte de poisson de mer que les Grecs appellent en leur langue Σηπία. Cette fable fit donner le nom de Sépias à cette côte et au promontoire.

(309) §. CXCIII. *Doublé le promontoire.* κάμψαι τὴν ἄκρην doubler le promontoire, c'est-à-dire, le passer de manière qu'on évite d'y briser son vaisseau. On dit κάμψαι τὴν νύσσαν tourner autour de la borne, sans y briser son char. C'est ce qu'Horace a exprimé dans sa première Ode : *Metaque fervidis evitata rotis*.

De-là ce terme se prend métaphoriquement (*c*) Πόλεις τ' ἔχουσι διὰ λόγου κάμψαι κακά. « Des villes pouvant par des » conférences éviter des maux ».

(310) §. CXCIII. *Et ses compagnons.* L'association des Argonautes donna aux Magnésiens occasion de célébrer une fête dont parle Héségandre. « Je connois (*d*) la fête qu'on

---

(*a*) Scholiast. Apollonii, pag. 121, in aversâ parte, lin. ult.

(*b*) Scholiast. Apollon. Rhodii ad lib. I, vers. 582, pag. 121 in aversâ parte, lin. 13.

(*c*) Euripid. Suppl. 748.

(*d*) Athen. Deipnosoph. lib. XIII, cap. IV, pag. 572, D, E.

» célèbre en Magnésie, à laquelle on donne le nom de Hétæ-
» ridies, qui ne lui vient pas des Courtisanes ἑταῖραι, mais
» d'un autre sujet, dont Hégésandre fait mention en ces
» termes dans ses Mémoires. Les Magnésiens célèbrent la
» fête des Hétæridies. Ils racontent que Jason, fils d'Æson,
» ayant rassemblé les Argonautes, fut le premier qui sacri-
» fia à Jupiter Hétærien (c'est-à-dire associé), et qui
» donna à cette fête le nom de Hétæridies. Les Rois de
» Macédoine célèbrent une fête sous ce nom ».

(311) §. CXCIII. *Navire Argo.* Ce fut, au rapport du Scholiaste (*a*) d'Apollonius Rhodius, le premier vaisseau long qui ait été construit. La navigation devoit être cependant connue des Grecs; mais comme l'expédition de Colchos fut le premier voyage considérable entrepris par ce peuple, et que le vaisseau, construit en cette occasion, fut le plus grand qu'on eût vu jusqu'alors en Grèce, on fit remonter à cette époque l'origine de la navigation. Les Tyriens faisoient cependant, *depuis long-temps, des voyages de long cours*, et on leur attribue communément l'invention de la navigation.

Prima ratem ventis credere docta Tyros.
TIBULL. lib. 1, Eleg. VIII, vers. 7.

Deux siècles avant l'expédition de Jason, Cadmus de Tyr étoit arrivé en Grèce, et Danaüs y étoit venu vingt ans avant Cadmus sur un vaisseau que l'on appela de son nom (*b*) Danaïs. Quoi qu'il en soit, le vaisseau des Argonautes tiroit son nom d'Argus, fils de Phrixus, comme le veut (*c*) Phérécydes, ou plutôt fils d'Arestor, suivant Apollonius (*d*) Rhodius. Ce vaisseau parut si admirable

(*a*) Scholiast. Apollonii Rhodii ad lib. 1, vers. 4, pag. 106, lin. 15.
(*b*) Id. ibid.
(*c*) Id. ibid.
(*d*) Apollon. Rhod. lib. 1, pag. 10, in aversâ parte, vers. 2.

aux Grecs, qu'ils se persuadèrent qu'Argus avoit été instruit par Minerve elle-même, et qu'il avoit travaillé sous sa direction.

> Ἄργος (a) τι θεᾶς ὑποεργὸς Ἀθήνης.

Et Catulle en attribue la construction à cette Déesse.

> Diva (b) quibus retinens in summis urbibus arces
> Ipsa levi fecit volitantem flamine currum,
> Pinea conjungens inflexæ texta carinæ.

Voyez liv. I, §. II, note 11; Liv. IV, §. CLXXIX, note 312.

(312) §. CXCIII. *Abandonnèrent Hercules.* Les sentimens sont partagés sur le lieu où on laissa Hercules. Celui d'Hérodote paroît le plus ancien, et c'étoit aussi (c) celui d'Hésiode dans le Poëme intitulé *les Noces de Céyx.* Apollonius Rhodius prétend (d) qu'il fut mis à terre à Cios en Mysie; Denys de Mytilène, qu'il alla jusqu'en Colchide, où il se distingua; Antimachus, qu'on le débarqua en Lydie, à cause qu'il chargeoit trop le vaisseau; Ephore, qu'on le laissa volontairement en Lydie auprès de la Reine Omphale, &c.

(313) §. CXCIII. *D'Aphètes.* Aphètes signifie le lieu d'où l'on part. *Voyez* la Table Géographique.

(314) §. CXCV. *D'Alabandes.* Le Traducteur Latin a rendu Ἀλαβάνδων par *Alabandensium.* Cependant il est certain que c'est le nom de la ville et non celui de ses habitans. Le citoyen d'Alabandes se nommoit Ἀλαβανδεὺς, dont le génitif plurier est Ἀλαβανδέων.

(315) §. CXCVI. *Celle des Thessaliens.* τῆς Θεσσαλίης ἵππου est la cavalerie Thessalienne. ἵππος au féminin, signifie le

(a) Apollon. Rhod. lib. I, pag. 8, in aversâ parte, vers. 23.
(b) Catull. de Nuptiis Pelei et Thetidos, vers. 8.
(c) Scholiast. Apollonii Rhodii ad lib. I, vers. 1290, pag. 145, in aversâ parte, lin. 15.
(d) Id. ibid. lin. 9.

plus souvent la cavalerie. Portus en donne des exemples dans son Lexique Ionien. Je n'en fais la remarque, que parce que M. Bellanger s'y étoit trompé. « Dans sa marche » par la Thessalie, fait-il dire à Hérodote, il fut curieux » d'exercer ses cavales au combat de la course, et d'éprou- » ver ce que valoient les cavales Thessaliennes; car on » lui avoit dit que c'étoient les meilleures de toute la » Grèce ».

(316) §. CXCVII. *Le lieu consacré.* τὸ ἱρὸν dont se sert ici Hérodote, signifie en général un lieu consacré à un Dieu. Dans le même paragraphe, il l'appelle ἄλσος, un bois sacré, et τέμενος, une portion de terre consacrée. Pausanias (*a*) le nomme aussi τέμενος.

(317) §. CXCVII. *Jupiter Laphystien.* Ce fut à ce Dieu (*b*) que Phrixus immola le bélier avec lequel il s'étoit sauvé, et encore aujourd'hui, dit le Scholiaste (*c*) d'Apollonius Rhodius, un des descendans de Phrixus entre dans le Prytanée suivant la loi, et offre des sacrifices à ce Dieu. Ce lieu consacré à Jupiter Laphystien, étoit en Achaïe ou Phthiotide.

A vingt (*d*) stades de Coronée étoit le mont Laphystius, où il y avoit un terrein consacré à Jupiter Laphystien. On voit en cet endroit une statue de pierre de ce Dieu. Phrixus et Hellé étant sur le point d'être immolés en cet endroit par Athamas, on dit que Jupiter leur envoya un bélier dont la toison étoit d'or, et qu'ils se sauvèrent sur ce bélier.

Jupiter surnommé Laphystius étoit, suivant (*e*) Kuhnius, le protecteur de ceux qui fuient. Λαφύστιος signifie en effet qui se hâte. Λαφύσσει· Σπεύδει, dit Hésychius. Mais je crois plutôt que ce Dieu avoit eu ce nom du mont La-

(*a*) Pausan. Bœotic. sive lib. IX, cap. XXXIV, pag. 778.
(*b*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXIV, pag. 56.
(*c*) Ad Argonaut. lib. II, pag. 168, in adversâ parte, lin. 21.
(*d*) Pausan. Bœotic. sive lib. IX, cap. XXXIV, pag. 778.
(*e*) In notis ad Pausan. Attic. pag. 56.

phystius

phystius en Béotie où il étoit adoré. L'Etymologicum magnum (*a*) remarque que cette montagne avoit aussi donné à Bacchus le surnom de Laphystius. *Voyez* la Table Géographique au mot LAPHYSTIUS.

(318) §. CXCVII. *Qu'ils appellent Léitus.* Ce mot vient de λαός, *populus*, que, suivant les différens dialectes, on écrivoit λεὼς, ληὸς : delà λαΐτον, λέϊτον, λεῖτον, λήϊτον, λῆτον. Nous avons parlé ailleurs (*b*) des Prytanées, qui étoient une espèce d'Hôtel-de-ville.

(319) §. CXCVII. *Cytissore.* Phrixus eut deux fils, Cytissore et Phrontis. Apollonius de Rhodes en (*c*) parle. Mais dans toutes les éditions de cet Auteur, Cytissore étoit écrit *Cytisore*, quoique la mesure du vers s'y opposât. M. Brunck est le premier qui ait rétabli la vraie leçon d'après un manuscrit.

(320) §. CXCVIII. *Qui a nom Dyras.* Ἄλλος ποταμὸς, τῷ ὄνομα κεῖται Δύρας. Κεῖμαι signifie ici et très-souvent ailleurs *sum*, je suis (*d*). Ἕως μὲν ἦν γῆς ὄρθ' ἔχειθ' ὁρίσματα. « Tant » que les murs de la ville furent entiers, furent debout.... ». (*e*) Τοῖς ἐν ἀξιώμασιν ἥρωσι κειμένοις. « Les Héros constitués » en dignité ».

(321) §. CC. *Cérès Amphictyonide.* Les assemblées des Amphictyons se tenoient deux fois par an, au printemps et en automne. Celle du (*f*) printemps se tenoit à Delphes. Il en est mention dans deux décrets que nous a conservé Demosthènes, et dans (*g*) Strabon. Celle d'automne avoit lieu aux environs (*h*) d'Anthéla dans le temple de Cérès Amphictyo-

(*a*) Etymologic. Magn. fol. 557, lin. 51.

(*b*) Livre I, §. CXLVI, note 560.

(*c*) Apollon. Rhod. lib. II, vers. 1159, des éditions ordinaires; 1155 de celle de M. Brunck.

(*d*) Euripid. Hecub. vers. 16.

(*e*) Athen. Deipnosoph. lib. I, cap. XI, init. pag. 13, C.

(*f*) Demosth. pro Coronâ, pag. 165, Segm. 275 et 276.

(*g*) Strab. lib. IX, pag. 643, C.

(*h*) Id. ibid.

nide. Cette assemblée religieuse étoit la plus respectable de toute la Grèce. A son ouverture, les Pylagores (a) offroient des sacrifices à Cérès. De là vient probablement le nom qu'on donna à ce temple. *Voyez* livre v, §. LXII, note 146.

(522) §. CC. *D'Amphictyon.* Amphictyon, fils de Deucalion, comme nous l'apprenons (b) d'Apollodore, de (c) Pausanias, et des (d) Marbres d'Oxford, et non d'Hellen, comme on le voit dans (e) Denys d'Halicarnasse, régna d'abord (f) aux Thermopyles. Etant passé peu après dans l'Attique, il épousa une fille (g) de Cranaüs. Ce Prince ambitieux chassa son beau-père, et régna en sa place douze ans. Ce fut pendant qu'il régnoit dans l'Attique et aux Thermopyles qu'il conçut et (h) exécuta le projet de rassembler les peuples voisins des Thermopyles, auxquels il donna le nom d'Amphictyons. « Ce Prince, dit (i) Denys d'Halicarnasse, voyant » la nation Hellénique foible et incapable de résister aux » barbares qui l'environnoient, l'obligea d'avoir un conseil » particulier, et de tenir une assemblée solemnelle, appe- » lée de son nom Amphictyonique. Outre les loix de chaque » ville, il en établit de communes à toutes, et qui furent » aussi nommées Amphictyoniques : ce qui resserra les liens » de l'amitié parmi les Grecs. Faisant consister désormais » ceux de consanguinité plus en actions qu'en paroles, ils » devinrent redoutables aux barbares ».

(a) Strab. lib. IX, pag. 643, C.

(b) Apollod. Bibl. lib. I, cap. VII, §. II; lib. III, cap. XIII, §. VI.

(c) Pausan. Phocic. seu lib. X, cap. VIII, pag. 815.

(d) Marmora Oxon. Epoch. V et VIII.

(e) Dionys. Halicarn. Antiq. Rom. lib. IV, §. XXV, pag. 220, lin. 28.

(f) Apollod. Bibl. lib. III, cap. XIII, §. VI, pag. 225; Marmora Oxon. Epoch. V.

(g) Pausan. Attic. seu lib. I, cap. II, pag. 7.

(h) Marmora Oxon. Epoch. V.

(i) Dionys. Halicarn. Antiq. Rom. lib. IV, §. XXV, pag. 220, lin. 28.

L'assertion de cet Historien, contredite par les faits, tend à faire regarder le Conseil Amphictyonique comme les Etats-Généraux de la Grèce. Elle a été pleinement réfutée par M. de Sainte-Croix dans l'ouvrage intitulé : *Des anciens Gouvernemens Fédératifs.*

Le Temple dédié à ce Prince fait assez voir qu'on le regardoit du temps d'Hérodote, comme l'Instituteur de l'assemblée des Amphictyons. Je ne dissimulerai pas cependant que Strabon (*a*) attribue cet honneur à Acrisius. Mais le Scholiaste d'Euripides, qui avoit sans doute des Mémoires que le sort nous a enviés, propose un tempérament, qui me paroît lever cette difficulté. « Les habitans de (*b*) Delphes, dit-il, étant en guerre avec leurs voisins, firent venir Acrisius d'Argos.... lequel, à l'imitation du Conseil Amphictyonique établi par Amphictyon, fils de Deucalion, aux Thermopyles, en institua un autre à Delphes ».

Ce trait d'Histoire, qu'on chercheroit en vain autre part, concilie Strabon avec Denys d'Halicarnasse et l'Auteur des Marbres d'Oxford. Ces deux Assemblées n'en firent plus qu'une dans la suite, qui se tenoit tantôt aux Thermopyles et tantôt à Delphes.

Il pourroit se faire aussi qu'il n'y ait jamais eu dans l'origine qu'une seule assemblée des Amphictyons, établie par Amphictyon, mais qu'étant venue à dégénérer, Acrisius lui rendit son premier éclat, ce qui fut cause qu'on l'en regarda comme l'Instituteur.

(323) §. CCII. *Sept cents Thespiens et quatre cents Thébains.* Pausanias (*c*) dit que les Béotiens fournirent sept cents hommes, Thèbes et Thespies quatre cents. Ce passage est altéré; M. Valckenaer l'a bien corrigé. Si M. l'Abbé

(*a*) Strab. lib. IX, pag. 643, B.
(*b*) Schol. Euripid. ad Orest. vers. 1094, pag. 90, Edit. Barnes.
(*c*) Pausan. Phoc. sive lib. X, cap. XX, pag. 845.

Gédoyn eût comparé le texte de Pausanias avec ce passage-ci d'Hérodote, il lui auroit été aisé de le rétablir.

L'Auteur de la Harangue contre Néæra qu'on place parmi celles de Demosthènes, attribue (*a*) aux Platéens ce que tous les Auteurs disent unanimement des Thespiens. Ce qu'il en dit est d'autant moins vraisemblable, que les Platéens étant sous la protection d'Athènes, ils devoient naturellement suivre les étendards de Thémistocles plutôt que ceux de Léonidas.

(324) §. CCIII. *Des Locriens Opuntiens.* Pausanias prétend qu'on peut conjecturer le nombre des troupes que fournirent ces peuples. « Les Athéniens, dit-il (*b*), au com- » bat de Marathon, ne faisoient pas plus de neuf mille » hommes, en y comprenant les esclaves, et ceux qui étoient » d'un âge peu propre à porter les armes. Les troupes des » Locriens, qui vinrent aux Thermopyles, n'excédoient » donc pas six mille hommes ». Ce raisonnement n'est pas concluant. D'ailleurs Diodore de Sicile ne compte que (*c*) mille Locriens, et cela est plus vraisemblable.

(325) §. CCIV. *Il comptoit parmi ses ancêtres.* Dans le grec : *Il étoit fils d'Anaxandrides, fils de Léon, &c.* Léonidas étoit de la Maison des Agides. Hérodote donne sa généalogie en remontant jusqu'à Hercules. Je l'ai publiée, tome VII, page 494 et suiv. et page 512.

(326) §. CCV. *Le corps fixe et permanent.* Il y a dans le grec : ἄνδρας τε τοὺς καθεστεῶτας. M. l'Abbé Bellanger avoit traduit : *tous d'un âge mûr, tous d'un courage inébranlable*, voilà deux significations différentes d'un seul mot. La première approche assez de l'explication de M. Wesseling. Ce Savant prétendoit que καθεστεῶτας sont les mêmes que οἱ ἐν ἡλικίᾳ (*d*) de Demosthènes. Ceux qui sont dans

(*a*) Demosth. pag. 740, Segm. 149.

(*b*) Pausan. Phocic. sive lib. X, cap. XX, pag. 846.

(*c*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. IV, tom. I, pag. 407, lin. 89 et 90.

(*d*) Demosth. pro Coronâ, pag. 170, Segm. 315.

l'âge viril, dans l'âge où l'on porte les armes. Je sais que καθεστηκυῖα ἡλικία se prend dans ce sens, mais je doute fort qu'on puisse le donner à οἱ κατεστεῶτες qui me paroissent désigner un corps fixe, permanent. Ce corps étoit, si je ne me trompe, celui des trois cents Chevaliers. Si l'on admettoit le sens de M. Wesseling, τοὺς κατεστεῶτας τριηκοσίους devroit signifier, à cause de l'article, les trois cents hommes en âge de porter les armes. N'y avoit-il donc à Sparte que ce nombre d'hommes en état d'aller à la guerre? *Voyez* sur ces Chevaliers, liv. VIII, §. CXXIV, note 181.

(327) §. CCV. *On les accusoit fortement.* Μεγάλως κατηγόρητο. Ce verbe se prend ici impersonnellement. *Voyez* le Lexique Ionien d'Æmilius Portus, au mot κατηγόρητο.

(328) §. CCV. *Quoiqu'ils fussent mal intentionnés.* ἀλλοφρονέοντες *quoiqu'ils pensassent différemment.* Ils pensoient en effet d'une façon et agissoient d'une autre. Ils penchoient pour les Perses, et donnoient du secours aux Grecs. Diodore de Sicile (*a*) dit qu'il y avoit à Thèbes deux partis, dont l'un envoya quatre cents hommes aux Thermopyles.

(329) §. CCVI. *La fête des Carnies.* Les Carnies se célébroient pendant (*b*) neuf jours à Sparte, en l'honneur d'Apollon. Cette fête fut instituée dans la vingt-sixième Olympiade, selon Sosime, dans sa Chronique citée par (*c*) Athénée. « Tous les (*d*) Doriens avoient une vénération » particulière pour Apollon Carnien. Elle tire son origine » de Carnus, qui étoit d'Acarnanie, et qui avoit reçu » d'Apollon le don de la divination. Ayant été tué (*e*) par » Hippotès, fils de Phylas (*f*), Apollon fit éprouver sa co-

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. IV, tom. I, pag. 407.

(*b*) Athen. Deipnosoph. lib. IV, cap. IX, pag. 141, F.

(*c*) Id. lib. XIV, cap. IX, pag. 635, F.

(*d*) Pausan. Lacon. sive lib. III, cap. XIII, pag. 238 et 239.

(*e*) On croyoit qu'il étoit un espion de l'armée. *Voyez* le Scholiaste de Théocrite sur le vers 83 de l'Idylle V.

(*f*) L'un des Héraclides. *Voyez* le Scholiaste de Théocrite sur

» lère (*a*) aux Doriens dans leur camp. Hippotès fut banni » pour ce meurtre. Et depuis ce temps-là les Doriens réso- » lurent d'appaiser les mânes du Devin d'Acarnanie. Cet » Apollon n'est pas le même que celui qui est surnommé » Carnien domestique. Celui-ci étoit adoré dans la maison » du Devin (*b*) Crius, dans le temps que Sparte étoit entre » les mains des Achéens. On trouve, dans les Poésies de » Praxilla, que Carnus étoit fils d'Europe (*c*), et qu'il fut » élevé par Apollon et Latone. On rapporte une (*d*) autre » raison de ce surnom. Les Grecs coupèrent, sur le mont » Ida en Troade, dans un bois consacré à Apollon, des cor- » nouilliers (κρανίαι), afin de construire le cheval de bois. » Ayant su que le Dieu étoit en colère contre eux, ils tâchè- » rent de l'appaiser par des sacrifices, et le surnommèrent » Carnius, par une métathèse ».

Le culte d'Apollon Carnien (*e*) avoit passé des Spartiates aux Théréens, et de-là aux Cyrénéens et aux Asbystes.

Le Scholiaste de Théocrite assure que les Colonies du Péloponnèse célébroient cette fête à cause de la peste. Les Argiens avoient donné à Carnus le surnom d'Hégétor, c'est-à-dire, de conducteur, parce que ce Devin marchoit à la tête de l'armée des Héraclides. On déféroit cet honneur aux Devins dans les temps les plus anciens de la Grèce. On sait que Calchas étoit à la tête de l'expédition des Grecs contre Troie. On rapporte encore d'autres rai-

---

l'Idylle v, vers 83. Il fut père d'Alétès, à qui les Héraclides donnèrent Corinthe trente ans après leur retour dans le Péloponnèse.

(*a*) La peste se mit dans le Péloponnèse. L'Oracle d'Apollon ayant été consulté, le Dieu répondit qu'il falloit honorer Apollon Carnien. *Schol. Theocrit. ibid.*

(*b*) Avant le retour des Héraclides, comme le même Pausanias le dit page 238.

(*c*) Le Scholiaste de Théocrite ajoute (ibid.) qu'il étoit fils de Jupiter et d'Europe, et qu'il fut aimé d'Apollon.

(*d*) Le Scholiaste de Théocrite dit à-peu-près la même chose.

(*e*) Callimach. Hymn. in Apoll. vers. 72 et seq.

sons de l'établissement de cette fête, que je crois devoir supprimer.

(330) §. CCIX. *Prendre soin de leur chevelure.* La chevelure longue distinguoit l'homme libre de l'esclave. Lorsque les Lacédémoniens alloient affronter les plus grands dangers pour leur liberté, ils prenoient soin de leur chevelure, mais non ce soin efféminé qui fait une de nos principales occupations, et en quoi consiste le mérite de bien des gens. Plutarque est d'accord avec Hérodote là-dessus. Il ajoute (*a*) que Lycurgue avoit coutume de dire que les longs cheveux donnoient de la grace aux beaux hommes, et rendoient les laids encore plus terribles.

Les Lacédémoniens ne laissoient croître leurs cheveux que depuis la victoire qu'ils avoient remportée sur les Argiens (*b*).

(331) §. CCX. *Dura tout le jour.* δι' ἡμέρης c'est tout le jour. δι' ἔτεος toute l'année. De même que δι' ἐνιαυτοῦ qu'Harpocration explique διὰ ὅλου τοῦ ἐνιαυτοῦ. L'Abbé Bellanger avoit traduit : le combat se donna en plein jour.

(332) §. CCXIII. *Ephialtes.* Calliades (*c*) et Timaphernes, les hommes les plus puissans parmi les Trachiniens, s'étoient joints avec leurs forces aux troupes de Xerxès. On n'est plus surpris alors de voir un Trachinien indiquer à ce Prince un sentier qui n'étoit connu que des gens du pays. L'action d'Ephialtes n'est pas, à proprement parler, une trahison. Il y a dans l'original Ἐπιάλτης, et dans la traduction latine Epialtes. Il falloit traduire *Ephialtes.* Epialtes est un ionisme. « Les Ioniens, dit (*d*) Grégoire, » Archevêque de Corinthe, préfèrent les tenues aux aspi- » rées. Ils disent ἀπιγμένοι, ἀπίκοντο, ἀπηλιώτης, &c. ». Cela

(*a*) Plutarch. in Lycurgo, pag. 53, D, E.
(*b*) Herodot. lib. I, §. LXXXII. *Voyez* livre I, note 225.
(*c*) Ctésias, Persic. §. XXIV.
(*d*) Gregorius de Dialectis, pag. 185.

est d'autant plus juste, que tous ceux qui ont écrit dans le dialecte commun, ont toujours mis Ephialtes. « Un (a) » Trachinien, nommé Ephialtes, montra aux Perses un » sentier étroit sur les montagnes ».

(333) §. CCXIII. *Le sentier qui conduit.....* Les Grecs appellent en leur langue un sentier étroit ἀτραπός, et c'est ainsi qu'Hérodote nomme en toute occasion le sentier que le traître Ephialtes indiqua à Xerxès. Ce nom, commun à tous les sentiers, devint dans la suite des temps, le nom propre de celui-ci. Voici comment s'exprime Appien, en parlant de la victoire remportée par les Romains sur Antiochus, aux Thermopyles. « Antiochus (b) fit occuper les » sommets des montagnes par les Ætoliens, de crainte que » les Romains, prenant le sentier nommé Atrapos, ne le » tournassent sans qu'il s'en apperçût ».

Les (c) Gaulois, nation perfide, qui ne respectoit pas plus le droit des gens que celui de la religion, voulant pénétrer en Grèce pour piller le temple de Delphes, se trouvèrent arrêtés au pas des Thermopyles. Ce défilé étoit défendu par les Athéniens, qui y étoient accourus pour sauver la Grèce, malgré l'état de foiblesse où les avoient réduits les revers qu'ils avoient essuyés en diverses occasions dans leurs guerres contre les Macédoniens. Ils étoient commandés par Callippus, fils de cet Olbiades dont le portrait (d) avoit été placé, à cause de son mérite personnel, dans le Sénat des cinq-cents parmi ceux des Thesmothètes ou Législateurs, qui étoient l'ouvrage de Protogènes. Les Athéniens (e) repoussèrent les Barbares; mais ceux-ci ayant eu connoissance

(a) Polyæni Strateg. lib. VII, cap. XV, §. V, pag. 637; Conf. Strab. lib. I, pag. 20, A; Pausan. Attic. sive lib. I, cap. IV, pag. 11, lin. 3.

(b) Appiani Histor. Syriac. pag. 158.

(c) Pausan. lib. I, cap. IV, pag. 10.

(d) Id. lib. I, cap. III, pag. 10.

(e) Id. lib. I; cap. IV, pag. 11.

de

de ce sentier étroit qu'Ephialtes de Trachis avoit indiqué aux Perses, 201 ans auparavant, forcèrent les Phocidiens, qui s'étoient chargés de le défendre, et ayant franchi le mont Œta avant que les Grecs s'en fussent apperçus, ils environnèrent les Athéniens. Ceux-ci se montrèrent en cette occasion dignes de leurs ancêtres ; ils soutinrent avec fermeté le choc des Barbares, mais après plusieurs actions héroïques, ils furent obligés de remonter sur leurs vaisseaux. Les Barbares marchèrent sur le champ à Delphes, où ils périrent pour la plupart. Brennus, qui les commandoit, mourut peu de jours après de ses blessures.

Il est bien étonnant que les Phocidiens n'aient pas montré en cette occasion plus de courage que n'en avoient fait voir leurs ancêtres deux siècles auparavant. *Voyez* le Canon Chronologique, année 4,435.

(334) §. CCXIII. *Les Pylagores.* Les Pylagores n'étoient point les chefs du Conseil Amphictyonique, comme l'avance Hésychius, *οἱ προεστῶτες τῆς πυλαίας*, les Présidens de l'Assemblée. Les Hiéromnémons, comme chargés de ce qui concernoit la religion, avoient le pas sur eux ; j'ai discuté cela plus haut, liv. V, §. LXII, note 146, et j'y ai parlé plus au long des Pylagores. Le terme d'Amphictyons est plus général. Il renferme les Pylagores, les Hiéromnémons, en un mot tous ceux qui avoient entrée dans ce Conseil général. Si on veut s'instruire plus particulièrement de tout ce qui regarde les Amphictyons, on fera bien de consulter l'ouvrage de Potter, intitulé : *Archæologia Græca, lib. I, cap. XVI.* Mais il faut prendre garde qu'il confond les Pylagores avec les Amphictyons. Tous les Pylagores étoient Amphictyons, mais tous les Amphictyons n'étoient pas Pylagores. On peut voir aussi, liv. V, §. LXII, note 146, et sur-tout l'excellent ouvrage de M. de Sainte-Croix sur les anciens Gouvernemens fédératifs.

(335) §. CCXIII. *Assemblée générale des Amphictyons,* *πυλαία* est le nom de l'Assemblée des Amphictyons aux

Pyles ou Thermopyles. On sous-entend σύνοδος. Voyez sur les Amphictyons, liv. v, note 146, et liv. vii, note 322.

(336) §. ccxiii. *Dont je parlerai dans la suite.* Il n'en parle en aucun autre endroit que je sache. C'est donc ici une de ces promesses qu'Hérodote n'a point tenues, ou bien tous ses écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous.

(337) §. ccxiv. *Du Trachinien Ephialtes.* Hérodote l'appelle ici, avec la plupart des Auteurs, Trachinien. Dans le paragraphe précédent, il l'avoit appelé Mélien. Cela revient au même. La Trachinie faisoit partie de la Mélide.

(338) §. ccxvi. *La roche appelée Mélampyge.* Thia (*a*), fille de l'Océan, eut deux fils qui insultoient les passans. Leur mère leur conseilla de ne faire tort à personne, de crainte de tomber entre les mains de quelqu'homme aux fesses noires (de quelque Mélampyge), et d'être punis de leur insolence. Hercules les ayant un jour rencontrés, les lia ensemble par les pieds, et les chargea ensuite sur ses épaules, la tête en bas et au-dessous de la peau du lion. Ces deux frères ayant remarqué qu'Hercules avoit les fesses velues, se rappelèrent ce que leur avoit dit leur mère, et firent des éclats de rire. Hercules ayant appris le sujet de leurs ris, les détacha et les laissa aller.

Suidas rapporte le même conte avec quelques différences qui le rendent moins vraisemblable. Je les supprime pour ne point trop alonger cette note, et me contente d'observer que j'ai profité de la remarque de Kuster pour corriger le texte de Zénobius.

(339) §. ccxvi. *La demeure des Cercopes.* Les Cercopes étoient des brigands. Il y en avoit à Ephèse du temps d'Hercules, selon Suidas au mot ἀγόρα Κερκώπων. Ce Héros en défit (*b*) aussi en Lydie. Cette appellation s'étendoit pro-

(*a*) Zenob. Adag. Centur. v, §. x, pag. 116; Suidas voc. Μελαμπύγου τύχοις.

(*b*) Diodor. Sicul. lib. iv, §. xxxi, tom. i, pag. 276.

bablement à toutes sortes de brigands, et il y en avoit sans doute en cet endroit du mont Œta. On attribue à Homère un Poëme sur les Cercopes. Hérodote (*a*) en parle dans la Vie de ce Poète qui porte son nom, ainsi que (*b*) Proclus et Suidas au mot Ὅμηρος. Harpocration dit au mot Κέρκωψ, qu'on voit par le Poëme de ce nom, attribué à Homère, que les Cercopes étoient des hommes faux et trompeurs. Il paroît par Plutarque que c'étoient des personnages ridicules, et qui cherchoient à flatter Hercules. « Je suis indigné, disoit Agis (*c*) d'Argos à Alexandre, en » vous voyant, vous autres fils de Jupiter, vous plaire à des » flatteurs et à des personnages ridicules. Hercules prenoit » plaisir à des Cercopes, Bacchus aux Silènes, et l'on voit » ces sortes de gens en honneur auprès de vous ».

(340) §. CCXVIII. *Exprès.* ἀρχήν. Ce mot, pris adverbialement, est très-commun dans Hérodote. Il signifie *absolument, précisément, entièrement.* On ne le trouve point en ce sens dans Homère, ni dans Hésiode; mais on le rencontre souvent dans les écrivains postérieurs à Hérodote.

(341) §. CCXIX. *Ensuite.* Je lis avec Laurent Valla ἐπὶ δέ au lieu de ἔπειτα δέ. M. Valckenaer est aussi de cet avis. ἐπὶ (*d*) δὲ se dit pour ἐπὶ τούτοις, *post hæc autem, deindè verò.*

(342) §. CCXIX. *Des transfuges.* Diodore de Sicile ne parle que d'un seul. « Il y avoit, dit-il (*e*), dans l'armée un » certain Tyrastiadas de la ville de Cyme. Comme il étoit » plein d'honneur et de probité, il se sauva du camp pen- » dant la nuit, vint trouver Léonidas et ceux qu'il com- » mandoit, et leur découvrit ce que machinoit Ephialtes ».

(343) §. CCXXII. *Les Thébains et les Thespiens.* Diodore

(*a*) Vita Homeri Herodoto tributa, §. XXIV.

(*b*) Proclus in vitâ Homeri, sub finem.

(*c*) Plutarch. de Adulatoris et Amici discrimine, pag. 60, B, C.

(*d*) Eustath. in Iliad. lib. 1, pag. 162, lin. 5, à fine.

(*e*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. VIII, tom. 1, pag. 410, lin. 24.

de Sicile (*a*) ne parle que des (*b*) Thespiens; Pausanias (*c*) dit que les Mycéniens envoyèrent aux Thermopyles quatre-vingts hommes qui eurent part à cette glorieuse action, et dans un autre endroit, que (*d*) tous les alliés se retirèrent avant la bataille, excepté les Thespiens et les Mycéniens.

(344) §. CCXXIII. *Où la place est ordinairement pleine de monde.* C'est-à-dire, vers la troisième heure du jour. La division du jour commençoit au lever du soleil, et finissoit au coucher. L'espace avant midi se partageoit en six heures, et celui après midi pareillement en six heures. Les heures d'été étoient par conséquent plus longues que celles d'hiver, et quoiqu'en été et en hiver la place ne commençât à être pleine qu'à la troisième heure du jour, cependant, vu la différence des heures d'été et de celles d'hiver, on s'assembloit beaucoup plutôt en été qu'en hiver. Dans les grands jours, par exemple, lorsque le soleil se lève à quatre heures, suivant notre manière de compter, l'heure de la place doit être huit heures; mais lorsque le soleil ne se lève qu'à huit heures, comme dans les courts jours de l'hiver, la troisième heure du jour et l'heure du marché doivent être sur les dix heures. *Voyez* la note de M. Duker, sur le §. XCII du huitième livre de Thucydides, et la note 577, sur le CLXXIII^e §. du livre II d'Hérodote. Remarquez cependant qu'en Grèce le soleil ne se lève pas si matin en été, ni si tard en hiver que dans nos climats.

(345) §. CCXXIV. *D'un mérite distingué* Il y a seulement dans l'édition toute grecque de Henri Etienne καὶ ἕτεροι

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. IX, tom. I, pag. 410, lin. 46.

(*b*) L'Abbé Terrasson dit dans une note sur cet endroit de Diodore (tom. I, pag. 10), qu'on croiroit que les Thespiens étoient une Tribu de Lacédémone. Rien n'est plus faux que cette observation. Hérodote avoit dit, §. CCII, que les Thespiens étoient Béotiens.

(*c*) Pausan. Corinth. sive lib. II, cap. XVI, pag. 146.

(*d*) Id. Phocic. sive lib. X, cap. XX, pag. 846.

μετ' αὐτοῦ ὀνομαστοὶ Σπαρτιητέων, de même que dans plusieurs manuscrits que cite M. Wesseling, et dans les trois manuscrits de la Bibliothèque du Roi, que j'ai déjà cités. Gronovius a ajouté dans son édition, d'après le manuscrit de Médicis, πολλοὶ δὲ καὶ οὐκ ὀνομαστοί. Ce qui, à mon avis, ne fait aucun sens. Qu'étoit-ce en effet que ce grand nombre qui n'avoit point de célébrité? J'ai préféré la leçon de toutes les éditions et de tous les manuscrits à celle du seul manuscrit de Médicis.

(346) §. CCXXV. *Le combat fut très-violent.* Je suis la ponctuation et la manière de lire de M. Valckenaer. *Voyez* la note de ce Savant. Cette ponctuation est appuyée du manuscrit *D* de la Bibliothèque du Roi, où il y a une virgule après μαχεόμενοι, et un point après πολλός, sans en mettre un après Λεωνίδεω.

(347) §. CCXXV. *Léonidas.* « Pendant que les Lacédé» moniens prenoient leur repas, dit (*a*) l'Auteur des petits » Parallèles attribués à Plutarque, les Barbares vinrent les » attaquer en foule. Léonidas les voyant approcher, dit » aux siens : Dînez, comme devant souper dans le Palais » de Pluton. Il fondit sur les Barbares, et quoique percé » de coups de piques, il parvint jusqu'à Xerxès, à qui il » enleva le diadême. Lorsqu'il fut mort, le Roi lui fit » arracher le cœur, qui fut trouvé velu, comme le rap» porte Aristides, dans son premier livre de l'Histoire de » Perse ».

(348) §. CCXXV. *La victoire changea de parti.* C'est ce qu'Homère appelle ἑτεραλκής.

(349) §. CCXXV. *Le lion de pierre.* Voici une épigramme de Simonides. C'est le lion qui parle :

« Je suis (*b*) le plus courageux des animaux ; celui que » je garde, et sur le tombeau duquel je suis étendu, fut le

(*a*) Pseudo-Plutarch. Parall. min. pag. 306, D.

(*b*) Analecta Veter. Poetar. Græcor. tom. I, pag. 132, n° XXXV.

» plus valeureux des hommes. Si avec mon nom, il n'eût » pas eu un courage tel que le mien, on ne me verroit pas » sur ce tombeau ».

En voici une autre de Lollius Bassus qui vivoit sous Tibère.

« Voyez (*a*) auprès du rocher de Phocide ce tombeau. » C'est le monument des trois cents vainqueurs des Mèdes, » qui loin de Sparte ont obscurci la gloire des Mèdes et des » Lacédémoniens. Si vous appercevez la figure d'un (*b*) » animal à belle crinière, dites : Ceci est le monument du » Roi Léonidas ».

Je lis au dernier vers τοῦ βαγοῦ μνᾶμα Λεωνίδεω, comme j'en ai averti dans le premier volume, page 306.

On ne sera peut-être pas fâché de voir avec quelle précision, avec quelle élégance le célèbre Grotius a rendu ces deux inscriptions :

SIMONIDÆ,

DE LEONIDA.

Quantum vinco feras ego robore, vicerat ille
Tantum homines, cujus sub pede busta premo.
Hunc tumulum nollem pede tangere, nomine si me
Æquasset non et viribus iste leo.

BASSI.

Quem spectas tumulum sub Phocide rupe, trecentos,
Vi quorum Medi tot periere, tego.
Occubuere procul Lacedæmone, præ quibus omnis
Spartæ et Persarum gloria Martis hebet.
Forte Ducem quæris? situs ipse Leonida magnus
Isto designat quem fera fulva loco.

(350) §. CCXXV. *En l'honneur de Léonidas.* C'est le véritable sens de ces mots : ἕστηκε ἐπὶ Λεωνίδῃ, de même que dans ce passage de Saint Clément d'Alexandrie : (*c*) Φανοκλῆς

(*a*) Analecta Veter. Poetar. Græcor. tom. II, pag. 162, n° VIII.
(*b*) D'un lion.
(*c*) Clem. Alex. Cohortat. ad Gentes, tom. I, pag. 32, lin. 20.

ἐν Ἔρασιν ἢ Καλοῖς Ἀγαμέμνονα τὸν Ἑλλήνων βασιλέα Ἀργυννίδος νεὼν Ἀφροδίτης ἵστασθαι ἐπ' Ἀργύννῳ τῷ ἐρωμένῳ. « Phanoclès » dit, dans son Ouvrage sur les Amours ou les Beaux, » qu'Agamemnon éleva un Temple de Vénus Argynnis en » l'honneur d'Argynnus qu'il avoit aimé ». Cependant on pourroit traduire, *érigé sur le tombeau de Léonidas;* et l'Epigramme de Simonides, rapportée dans la note précédente, mène à ce sens.

Les ossemens (*a*) de Léonidas furent rapportés à Sparte par Pausanias, quarante ans après sa mort. On les plaça dans un tombeau vis-à-vis du Théâtre, et tous les ans on faisoit en cet endroit son oraison funèbre, et l'on y célébroit des jeux, où les Spartiates étoient seuls admis à disputer le prix.

Si ce Pausanias est le même que celui qui gagna la bataille de Platées, il y a erreur dans les chiffres, et il faut lire *quatre ans après sa mort.* Car il est certain que Pausanias mourut l'an 477 avant l'ère vulgaire, et que le combat des Thermopyles se donna 480 ans avant la même ère. Si ce Pausanias est un personnage différent de celui qui remporta la victoire à Platées, notre Auteur auroit dû en avertir. Les Commentateurs n'ont rien dit à ce sujet, et le Traducteur Gédoyn ne s'est pas douté qu'il pût y avoir la moindre difficulté dans le texte.

(351) §. CCXXV. *Et les dents.* « Que dites-vous de cette » hyperbole, dit (*b*) Longin? quelle apparence que des » hommes se défendent avec les mains et les dents contre » des gens armés?.... Cela ne laisse pas néanmoins d'avoir » de la vraisemblance, parce que la chose ne semble pas » recherchée pour l'hyperbole, mais que l'hyperbole semble » naître du sujet même ».

Ce trait, qui a paru hyperbolique à Longin, ne me le paroît point.

(*a*) Pausan. Laconic. sive lib. III, cap. XIV, pag. 240.

(*b*) Longin. περὶ Ὕψους, sect. XXXVIII, pag. 204, ex Edit. Tollii.

Cette façon de combattre étoit familière aux Lacédémoniens. Au défaut d'armes ils se servoient des ongles et des dents. Cicéron en avoit été témoin lui-même. *Adolescentium (a) greges Lacedæmone vidimus ipsi, incredibili contentione certantes pugnis, calcibus, unguibus, morsu denique.*

Boileau a très-bien rendu cet endroit d'Hérodote. Il n'en est pas de même de Dacier dans ses notes sur la traduction de Boileau. Il fait au texte des changemens qui, loin d'être autorisés d'aucun manuscrit, sont même ridicules. Il trouve bien étrange que les Perses, qui étoient armés à la legère, ayent pu approcher assez des Spartiates qui avoient de bonnes armes, pour en être colletés et mordus. Il ne fait pas attention qu'Hérodote dit, en parlant des Lacédémoniens : Ceux à qui il restoit des épées s'en servirent pour leur défense, les autres combattirent avec les mains nues et les dents. Ce n'étoit pas un combat de loin à loin, mais une mêlée, un combat de corps à corps. Ce qui prouve, dit Dacier, qu'*ils* combattoient de loin, c'est que l'Historien ajoute que les Perses les ensevelirent sous leurs traits, et il s'appuie du témoignage de Diodore de Sicile. Dacier ne fait point attention que les Perses se poussoient en avant. Ceux qui étoient tout contre les Lacédémoniens combattoient corps à corps; ceux qui en étoient plus loin leur lançoient des traits. Cette critique n'est venue que pour n'avoir pas consulté les manuscrits, dans la plupart desquels on trouve *τοῖσι αὐτίων*, qui répond parfaitement à *ὅσοις ἐυτᾶν* de Longin, comme on lit dans l'édition de Zach. Pearce, d'après d'excellens manuscrits. On peut aussi consulter la note de M. Toup, page 357 de son édition de Longin, *in*-8°. Quant à l'autorité de Diodore de Sicile, elle n'est ici d'aucun poids, parce qu'il raconte ce combat d'une autre manière. Je la rapporterai dans la note suivante.

(a) Tuscul. Quæst. lib. V, §. XXVII.

(352)

(352) §. ccxxv. *Les Barbares, &c.* Diodore de Sicile raconte différemment la manière dont les choses se passèrent. « Les Perses (*a*), dit-il, ayant fait le tour et surmonté la » difficulté des chemins, enfermèrent sur-le-champ Léoni- » das et ses troupes. Quoique les Grecs désespérassent de » leur salut, ils préférèrent cependant la gloire, et tous » d'une voix unanime, ils conjurèrent leur Général de les » mener à l'ennemi, avant que les Perses eussent appris » que leurs propres troupes avoient fait le tour. Léonidas » loua leur ardeur, et leur ordonna de prendre prompte- » ment leur repas, et comme des gens qui devoient souper » dans le Palais de Pluton. Lui-même donna l'exemple. » C'étoit en effet le moyen de conserver plus long-temps » ses forces, et d'avoir plus de fermeté dans le danger. » Lorsqu'ils eurent pris à la hâte leur repas, et qu'ils furent » tous prêts, Léonidas ordonna à ses troupes de fondre sur » le camp ennemi, de tuer tout ce qui s'opposeroit à leur » passage, et de s'avancer jusqu'à la tente même du Roi.

» S'étant serrés les uns contre les autres, ils attaquèrent » la nuit, suivant les ordres qu'ils en avoient reçus, le » camp des Perses. Léonidas marchoit à leur tête. Les Bar- » bares, étonnés de cette attaque imprévue, couroient hors » de leurs tentes en tumulte et sans ordre. Ils s'imaginoient » que les troupes conduites par le Trachinien (*b*) avoient » péri, et qu'ils avoient affaire à toutes les forces des Grecs. » Léonidas et ses soldats en tuèrent un grand nombre, mais » il en périt beaucoup plus par les mains de leurs propres » troupes, qui les prenoient pour des ennemis. L'obscurité » de la nuit, qui empêchoit de reconnoître la vérité, et le » trouble répandu dans tout le camp, furent cause qu'il y » eut un grand carnage. Ils se tuoient les uns les autres, » les circonstances où ils se trouvoient ne leur permettant

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. IX et X, tom. I, pag. 410 et 411.
(*b*) Ephialtes.

» point de faire d'exactes recherches. Les esprits n'étoient » pas dans une assiette assez tranquille pour pouvoir de- » mander les ordres du Général, ou pour exiger le mot du » guet. Si le Roi étoit resté dans sa tente, les Grecs auroient » pu le tuer aisément, et la guerre auroit été terminée » promptement. Mais Xerxès en étoit sorti à la hâte au » premier tumulte. Les Grecs s'y étant jetés, tuèrent pres- » que tous ceux qu'on y avoit laissés. Tant que la nuit con- » tinua, ils allèrent de côté et d'autre par tout le camp, » cherchant Xerxès; mais lorsque le jour parut, et qu'on » eut reconnu l'état des choses, les Perses voyant que les » Grecs étoient en petit nombre, les méprisèrent; ils n'o- » sèrent pas cependant les attaquer en face, parce qu'ils » redoutoient leur courage; mais les ayant environnés par » les côtés et par-derrière, ils les tuèrent tous à coups de » traits et de javelots. Telle fut la fin de Léonidas et des » troupes qui gardoient avec lui le passage des Thermo- » pyles ».

(352*) §. ccxxvi. *Ayant entendu dire à un Trachinien.* Cicéron (*a*) a attribué, faute de mémoire, le propos de ce Trachinien à un Perse, comme l'a très-bien observé M. Wesseling dans sa note. Davies l'avoit aussi remarqué dans une note sur ce passage de Cicéron.

(353) §. ccxxviii. *A leurs loix.* Il y a dans l'original *τοῖς κείνων ῥήμασι*. J'ai traduit *à leurs loix*. Tout le monde sait que les loix de Lycurgue s'appeloient *ῥῆτραι*. Cicéron a traduit cet endroit dans les Tusculanes : *Dum sanctis patriæ legibus obsequimur*. M. Wesseling est d'avis que cet Orateur avoit plutôt en vue l'Epigramme de Simonides de Céos, où on lit *πειθόμενοι νομίμοις*. Mais dans les manuscrits de la Bibliothèque Palatine dont le savant Saumaise (*b*) a tiré les diverses leçons, on lit *ῥήμασι πειθόμενοι*, et c'est

(*a*) Cicer. Tuscul. Disputat. lib. I, §. xlii.

(*b*) Remarques sur Cicéron, par M. le Président Bouhier, pag. 240.

ainsi que l'a fait imprimer M. Brunck (*a*). La leçon *τοῖς κείνων ῥήμασι πειθόμενοι* se trouve aussi dans l'Anthologie, Edition d'Ascensius, 1531, fol. 130.

L'ingénieux et savant auteur des Anciens Gouvernemens Fédératifs traduit, (*b*) *pour avoir obéi à leurs institutions*, parce que les Lacédémoniens, dit-il en note, n'avoient pas de loix écrites. Cela est vrai, et peut-être aurois-je mieux fait de réformer ma traduction d'après sa remarque. Je me flatte cependant qu'il ne trouvera pas mauvais, si je prends la liberté de lui observer que c'est précisément parce que les loix de Lycurgue n'étoient pas écrites, que Simonides les appelle *ῥήματα*, des loix *verbales*, des loix *orales*. Le terme *ῥῆτραι*, qui est le mot propre pour désigner ces loix, vient de la même racine que *ῥήματα*; mais il ne pouvoit pas entrer dans son vers. L'observation de M. de Sainte-Croix ne vient probablement que parce qu'il n'a jeté les yeux que sur les éditions ordinaires de l'Anthologie. Quoi qu'il en soit, voici la version latine de ces deux inscriptions par Grotius :

SIMONIDÆ,

De iis, qui mortui sunt ad Thermopylas.

Ter Decies centum pugnarunt millibus istic
Ex Pelopis terra corpora mille quatuor.

EJUSDEM,

DE IISDEM.

Nos hic esse sitos Spartæ dic, quæsumus, hospes,
Dum facimus promto corde quod ipsa jubet.

(354) §. CCXXVIII. *Simonides, fils de Léoprépès.* Il y a eu plusieurs Poètes du nom de Simonides. Celui-ci a composé beaucoup d'ouvrages, dont on peut voir les titres dans

(*a*) Analecta Veter. Poetar. Græcor. tom. 1, pag. 131, XXX.
(*b*) Des Anciens Gouvernemens Fédératifs, page 46 et note 1.

la Bibliothèque Grecque de Fabricius, tom. I, pag. 565, &c. M. Brunck a recueilli dans ses Analectes, tom. I, pag. 120, &c. tout ce qui nous reste de vers attribués aux Simonides. Celui dont parle Hérodote, est né la troisième année de la cinquante-cinquième Olympiade, puisque Suidas assure qu'il est mort en la soixante-dix-huitième Olympiade, âgé de quatre-vingt-neuf ans. M. Reiske s'est inscrit en faux contre cette date dans son (*a*) Anthologie de Constantin Céphalas, et il prétend prouver par deux inscriptions du même Simonides, que ce Poète vivoit encore la troisième année de la quatre-vingt-deuxième Olympiade. La première, qui est rapportée par (*b*) Diodore de Sicile et par Aristides, fait mention des victoires des Athéniens près du fleuve Eurymédon, et regarde la troisième année de la soixante-dix-septième Olympiade, comme on peut le voir dans Diodore de Sicile. Elle se trouve au tome premier des Analectes, pag. 134, n° XLVI. La seconde, qui est page 135 des Analectes, n° LI, ne contient rien qui puisse indiquer à quelle occasion elle a été faite. Ces deux inscriptions sont d'un Simonides postérieur. Ainsi, tant qu'on n'aura pas d'autres preuves, je pense qu'il faut d'autant plus s'en tenir au sentiment de Suidas, qu'il est conforme à celui des Marbres d'Oxford, Epoch. LVIII.

(355) §. CCXXX. *L'armée l'ayant député.* C'est la petite armée qui étoit aux Thermopyles. J'en avertis, parce que M. Reiske pensoit que c'étoit celle qui étoit à l'Isthme : mais Aristodémus étoit un des trois cents. Voyez *Miscell. Lipsiens. Nova, tom. VIII, pag. 492.*

(356) §. CCXXXII. *Se voyant déshonoré.* Il pouvoit en effet répondre à Léonidas ainsi qu'un autre Spartiate le fit à ce Prince dans la même occasion : Je t'ai (*c*) suivi pour combattre, et non pour porter tes messages.

(*a*) In Notitiâ Poetarum, pag. 260.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. LXII, tom. I, pag. 451.
(*c*) Plutarch. de Malignitate Herodoti, pag. 866, C.

(357) §. CCXXXIII. *Fut tué par les habitans de cette ville.* Cela arriva au commencement de la guerre du Péloponnèse. Les Thébains (*a*) firent entrer pendant la nuit un peu plus de trois cents hommes dans Platées, afin de s'en emparer. Les Platéens se rendirent d'abord, mais s'étant apperçus (*b*) du petit nombre de leurs ennemis, ils les attaquèrent, les tuèrent pour la plupart, et firent ensuite mourir les prisonniers, qui étoient au nombre de cent quatre-vingts, parmi lesquels se trouvoit Eurymachus.

(358) §. CCXXXV. *Toute armée navale.* Ce que craignoit Chilon, arriva dans la guerre du Péloponnèse. Les Athéniens (*c*) s'emparèrent de l'Isle de Cythères, et incommodèrent beaucoup les Lacédémoniens.

(359) §. CCXXXVI. *Ne vous inquiétez pas.* La leçon ordinaire est γνώμην ἔχων ..... μὴ ἐπιλέγεσθαι. M. Wesseling a très-bien vu qu'il falloit lire γνώμην ἔχε, prenez la résolution, pensez, &c. Cette leçon se trouve dans le manuscrit *D* de la Bibliothèque du Roi. J'aimerois presque autant celle du manuscrit *B*, où on lit γνώμην ἔχω. Dans ce cas, il faudra traduire, *je suis d'avis que vous ne vous inquiétiez point.* Ἐπιλέγεσθαι signifie souvent s'inquiéter, se tourmenter l'esprit. *Voyez* plus haut la note 223.

(360) §. CCXXXVI. *Ils ne répareront pas.* M. Wesseling lisoit ἂν ἰεῦνται au lieu de ἀνιεῦνται qui ne fait aucun sens. Cette conjecture, très-heureuse, est confirmée par le manuscrit *B* de la Bibliothèque du Roi, où on lit ἂν ιεῦνται. L'accent grave posé sur ἂν décide absolument que le copiste en faisoit deux mots.

(361) §. CCXXXVII. *Si celui-ci le consulte.* Συμβουλευομένῳ τε ἂν συμβουλεύσειε τὰ ἄριστα. Voici une différence bien sensible du verbe actif et du verbe moyen, différence que la plupart des Lexiques n'ont pas observée, mais qui l'a été

(*a*) Thucydid. lib. II, §. II.
(*b*) Id. ibid. §. III, IV et V.
(*c*) Id. lib. IV, §. LIII.

par Henri Etienne. *Συμβουλεύω* signifie donner un conseil, *συμβουλεύομαι*, se faire donner un conseil, et par conséquent consulter. *Voyez* Kuster, *de Verbis Mediis*.

(362) §. CCXXXVII. *Qu'on s'abstienne, &c.* Je lis ἴχεσθαι avec M. Wesseling et deux manuscrits, l'un de la Bibliothèque Impériale à Vienne, et l'autre d'Angleterre. Περιέχεσθαι ne peut jamais signifier s'abstenir, et ce n'est que d'après ce seul endroit d'Hérodote qu'Henri Etienne lui a donné cette signification dans son Trésor de la Langue Grecque.

(363) §. CCXXXVIII. *Et mettre son corps en croix.* Les ossemens (*a*) de Léonidas furent rapportés des Thermopyles par (*b*) Pausanias quarante ans après sa mort. Son tombeau étoit près de celui de Pausanias vis-à-vis le Théâtre. Tous les ans on faisoit les Oraisons funèbres de ces Grands hommes sur leurs monumens, et l'on y célébroit des jeux où il n'y avoit que les Spartiates qui fussent reçus à disputer le prix. On voyoit aussi au même endroit une colonne sur laquelle étoient gravés les noms des guerriers qui soutinrent l'effort des Perses aux Thermopyles, et ceux de leurs pères.

M. l'Abbé Gédoyn met les *Lacédémoniens* au lieu des *Spartiates*, ce qui est une preuve qu'il a traduit sur le Latin. Au reste, c'est une faute grossière. *Lacédémonien* est un mot générique, qui embrasse toute la Nation, non-seulement les habitans de Sparte, mais encore ceux du territoire de cette ville. *Spartiate* est le terme spécifique, qui désigne en particulier les habitans de Sparte. Tous les Spartiates étoient Lacédémoniens, mais tous les Lacédémoniens n'étoient pas Spartiates, et ceux-ci avoient des privilèges dont ne jouissoient pas les autres.

(*a*) Pausan. Lacon. sive lib. III, cap. XIV, pag. 240.
(*b*) Voyez ci-dessus la note 350 au sujet de Pausanias.

FIN DES NOTES DU LIVRE SEPTIÈME.

NOTES

SUR LE HUITIEME LIVRE D'HÉRODOTE.

(1) §. I. *Les Athéniens.* Les Athéniens avoient cent quatre-vingts vaisseaux en tout, comme on le voit plus bas, §. XLIV. Il leur en étoit venu en effet cinquante-trois autres. *Voyez* §. XIV. Diodore de Sicile leur en donne (*a*) deux cents; mais peut-être n'a-t-il eu en vue que de faire un compte rond.

(2) §. I. *En partie par les Platéens.* La traduction latine n'est pas exacte. Elle donne à entendre que les Athéniens fournirent les vaisseaux, et les Platéens les troupes qui les montoient. Les Platéens fournirent les troupes conjointement avec les Athéniens, *συνεπλήρουν.* « Les Platéens, dit » l'Auteur (*b*) de l'Oraison contre Néæra, n'ayant point de » vaisseaux à eux, montèrent sur nos trirèmes, et com- » battirent avec nous à Artémisium et à Salamine ».

(3) §. III. *Avant que.* Dans toutes les éditions avant celle de M. Wesseling, on lisoit *πρινὴ* en un seul mot, ce Savant a rétabli *πρὶν ἢ*, d'après le manuscrit du Docteur Askew. Cette leçon est appuyée aussi des manuscrits *A, B* et *D* de la Bibliothèque du Roi.

(4) §. IV. *L'arrogance de Pausanias.* La fierté (*c*) de Pausanias, qui tâchoit par son faste d'imiter les Perses, irrita les Alliés. Mais l'équité d'Aristides ne contribua pas peu à engager les Grecs à transmettre l'autorité aux Athé-

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XV, §. LXXVIII, tom. II, pag. 64.
(*b*) Demosth. pag. 740, Segm. 149.
(*c*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XLIV, pag. 438; §. XLVI, pag. 439.

niens. Cela arriva trois ans après, c'est-à-dire, la quatrième année de la soixante-quinzième Olympiade.

(5) §. v. *Celui-ci gagné.* « Eurybiades (*a*), étonné de la » multitude des trirèmes des Barbares, dont les unes ve- » noient l'attaquer de face et les autres tournoient l'Eubée, » songeoit à abandonner le combat, non qu'il conçût de » meilleures espérances, mais parce qu'il croyoit avantageux » d'éviter le danger présent, comme cela a coutume d'arri- » ver en de pareilles circonstances, et parce qu'il jetoit les » yeux sur le Péloponnèse; Thémistocles parut comme un » Dieu dans une machine, étendit la main, et empêcha la » perte des affaires qui commençoient à prendre une tour- » nure honteuse. Voyant qu'il ne pouvoit le persuader par » son éloquence, il l'acheta ». Celui que les Eubéens députèrent à Thémistocles (*b*) pour l'engager à rester, et qui lui donna de l'argent de leur part, s'appeloit Pélagon. Sur le mot ὑπεκαίρε, qui vient ensuite, lisez la note de M. Valckenaer.

(6) §. v. *Adimante.* Un homme d'honneur, fidèle à ses devoirs, n'est sensible qu'à la gloire qui peut en résulter. L'intérêt n'est jamais le mobile de ses actions. Adimante, touché du danger qu'il couroit, vouloit se séparer des Alliés, mais gagné par l'argent de Thémistocles, il resta. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme qui ne fit son devoir que par un motif si bas, se soit conduit lâchement dans la suite. Telle étoit du moins l'idée qu'on en avoit à Athènes. Le reste de la Grèce n'en pensoit pas de même. *Voyez* notre Historien dans ce Livre, §. xciv.

On mit sur le tombeau d'Adimante cette Epitaphe qui est de (*c*) Simonides : « C'est ici le tombeau d'Adimante, » dont les conseils ont procuré à la Grèce la couronne de la » liberté ». *Voyez* sur le même Adimante, plus bas, note 132.

(*a*) Aristid. pag. 139, lin. 5, à fine.

(*b*) Plutarch. in Themist. pag. 115, C.

(*c*) Analecta Veter. Poetar. Græcor. tom. 1, pag. 133, n° xli.

(7)

(7) §. v. *En gardant secrètement le reste de l'argent.* Si l'on en croit Phanias de Lesbos, il donna encore un talent à Architélès d'Athènes. Voici quelle en fut l'occasion. Cet Architélès (*a*) commandoit le Vaisseau Sacré. N'ayant pas de quoi payer ses matelots, il se hâtoit de s'en retourner. Thémistocles anima contre lui ses citoyens. Ils fondirent à l'instant sur son vaisseau, et lui enlevèrent son souper. Architélès en fut étonné, en fut indigné; mais Thémistocles lui envoya du pain et de la viande dans un panier, au fond duquel il mit un talent (5,400 liv.), et lui fit dire qu'il soupât ce soir-là à son aise, et que le lendemain il eût à contenter ses matelots, qu'autrement il le décrieroit auprès des Athéniens, et le dénonceroit comme un traître qui avoit reçu de l'argent des ennemis.

(8) §. vi. *Qu'il ne s'en sauveroit pas un seul.* Il y a dans le grec : *Au compte des Perses,* le porte-flambeau *ne devoit pas même échapper.* Avant qu'on fît usage (*b*) dans les armées de la trompette, on donnoit le signal du combat avec un flambeau. Ceux qui le portoient étoient consacrés au Dieu Mars. Ils s'avançoient à la tête des armées, et dans l'espace qui étoit entre deux, ils lâchoient leur flambeau, et se retiroient ensuite sans qu'on leur fît le moindre mal. Les armées se battoient, et quand même toute une armée eût péri, on sauvoit toujours la vie au porte-flambeau, parce qu'il étoit consacré au Dieu (Mars). De-là vient le proverbe sur les défaites totales : le porte-flambeau n'a pas même été épargné. Hérodote est le premier Auteur où l'on voit cette expression, qui devint dans la suite si familière, qu'elle passa en proverbe.

(9) §. viii. *Scyllias.* Le nom de cet habile plongeur s'écrit diversement. On trouve Scyllos dans l'Epigramme d'Apollonidas (*c*), Scyllis dans Pline et dans Pausanias, et

(*a*) Plutarch. in Themistocle, pag. 115, D.
(*b*) Scholiast. Euripidis ad Phœnis. vers. 1386.
(*c*) Anthol. lib. 1, cap. LXIX, pag. 97.

le célèbre M. Brunck (*a*) a rétabli Scyllis, sans doute d'après l'autorité de ces derniers Ecrivains. Androtius (*b*) l'avoit peint coupant les ancres de la flotte des Perses. Ce Scyllias (*c*) avoit fait apprendre à Cyana sa fille l'art de plonger. Dans le temps de la tempête qui accueillit les Perses près du mont Pélion, ils plongèrent tous les deux, arrachèrent les ancres qui retenoient les vaisseaux de Xerxès, et lui causèrent par-là une perte considérable. On érigea par ordre des Amphictyons au père et à la fille, des statues dans le temple d'Apollon (à Delphes). La statue de Cyana fut du nombre de celles que Néron fit transporter à Rome.

(10) §. VIII. *Environ quatre-vingts stades.* Je crois qu'il s'agit ici de petits stades, à cinquante-une toises le stade. Je trouve en effet quatre-vingts de ces stades dans la Carte de la Grèce de M. d'Anville. Suivant cette évaluation, cela feroit une lieue et demie et un peu plus de demi-quart.

(11) §. VIII. *Les particularités du naufrage.* Ce sont les particularités du naufrage arrivé près du mont Pélion, dont on a parlé liv. VII, §. CLXXXVIII. Personne n'étoit plus en état que Scyllias d'en instruire les Grecs, puisque les Perses l'avoient employé pour retirer de la mer des effets précieux.

A l'égard de la perte des deux cents vaisseaux qui avoient doublé l'Eubée, il n'étoit pas possible d'en savoir déjà des nouvelles.

Les Amateurs de la Langue Grecque doivent remarquer en cette phrase *ἐσήμηνε ναυηγίην, ὡς γένοιτο.* Cette particule, jointe à *γένοιτο*, indique les particularités du naufrage.

(*a*) Analecta Veterum Poetarum Græcor. tom. II, pag. 136, XVI.

(*b*) Plin. Histor. Natur. lib. XXXV, cap. XI, tom. II, pag. 706, lin. 15.

(*c*) Pausan. Phocic. sive lib. X, cap. XIX, pag. 842. Il est étonnant que Scyllias n'ait pas pris ce soin lui-même.

Ainsi la correction de M. Valckenaer, ὅση ἐγίνετο, est inutile. Cette façon de parler est d'ailleurs familière à tous les bons (*a*) écrivains.

(12) §. IX. *Ils ne virent venir personne contr'eux.* Ce passage m'avoit paru embarrassant. M. Brunck a bien voulu lever mes difficultés. Les Grecs partent à minuit, vont au-devant du détachement des Perses envoyé pour tourner l'Eubée, et ne voyant venir personne contre eux, c'est-à-dire, ne voyant point venir contre eux ce détachement, ils allèrent l'après-midi attaquer la flotte qui étoit aux Aphètes.

(13) §. IX. *Sur les trois heures après-midi.* Il y a dans le grec, δείλην ὀψίην. Hésychius l'entend (*b*) avec quelques autres Grammairiens, du temps qui approche du coucher du soleil. ἡ περὶ δύσιν ἡλίȣ. Mais en un autre endroit, il l'explique, ἀπὸ μεσημβρίας μέχρι δύσεως : Le temps depuis midi jusqu'au coucher du soleil. Dion Chrysostôme (*c*) est plus précis. Après avoir comparé la gloire à l'ombre qui tantôt grandit et tantôt diminue, il dit que le glorieux n'est pas plus sage que Margitès qui étoit triste et gai dans le même jour. En cette occasion ce Rhéteur distingue très-bien les quatre parties du jour, πρωὶ, περὶ πλήθουσαν ἀγορὰν, μεσημβρία, δείλη, ἑσπέρα. Πρωὶ est le point du jour, πλήθουσα ἀγορὰ est le milieu entre le lever du soleil et midi, δείλη doit donc être le milieu entre midi et le coucher du soleil. Une autre preuve que δείλη ὀψίη doit se prendre dans le sens que je lui ai donné, c'est que les Grecs vont à cette heure-là à l'encontre des Perses, la bataille s'engage, les Grecs se retirent, et la nuit ne survient que lorsqu'ils sont de retour à la rade d'Artémisium. *Voyez* aussi sur cette expression, liv. II, note 577; liv. VII, note 344, et ma

(*a*) Wyttenbach, Selecta Principum Historicorum, pag. 358.
(*b*) Hesychius, voc. δείλη ὀψία, pag. 903.
(*c*) Dio. Chrysost. de Gloriâ, Oratio secunda, pag. 614, C.

Traduction de la Retraite des Dix-Mille, liv. I, tom. I, pag. 76, note 86; et liv. VII, tom. II, pag. 218, note 39. Les Grammairiens ajoutent que cette expression est particulière aux Auteurs Attiques, et que dans la langue commune on disoit seulement en ce sens, δείλη. Mais Xénophon a employé δείλη seul en ce sens dans la Retraite des Dix-Mille, liv. I, chap. VIII, §. V, pag. 53; liv. II, chap. II, §. VII, pag. 87, et ailleurs; ce qui prouve qu'il faut être en garde contre les décisions des anciens Grammairiens.

M. l'Abbé Auger n'a pas saisi le sens, puisqu'il traduit, *au point du jour.*

(14) §. IX. *La manœuvre.* Διέκπλους, c'est la manœuvre qu'on fait, lorsqu'on passe entre les vaisseaux pour en aller attaquer d'autres, qu'on se retire sans virer de bord et qu'on retourne à la charge. *Voyez* sur cette manœuvre, liv. VI, note 11.

(15) §. X. *Cette supériorité.* Dans le grec : *Ayant remarqué ces choses*, c'est-à-dire, ces avantages, cette supériorité, καταφρονήσαντες ταῦτα. Καταφρονεῖν ne signifie pas ici *mépriser*, mais *remarquer*, *considérer*, *réfléchir.* M. Wesseling en a fait la remarque. Cependant il a laissé subsister la traduction vicieuse de Gronovius.

(16) §. X. *Ceux au contraire qui étoient charmés.* Ὅσοισι δὲ καὶ ἡδομένοισι ἦν τὸ γιγνόμενον. Notre Auteur auroit pu dire, ὅσοι δὲ καὶ ἡδόμενοι ἦσαν τῷ γιγνομένῳ. Mais comme il avoit dit auparavant, ὅσοι μὲν νυν ἦσαν εὔνοοι τοῖσι Ἕλλησι, il s'est servi de cette tournure, afin de varier sa phrase. Le Scholiaste (a) de Thucydides remarque que cette syntaxe est particulière à Hérodote; il est vrai qu'il l'emploie très-souvent; mais tous les Auteurs Attiques s'en servent, et on la trouve communément dans Xénophon, Platon, Démosthènes, &c. Cette tournure n'est point inusitée chez

(a) Scholiast. Thucyd. ad lib. IV, §. LXXXV, pag. 288, col. 1, lin. 6.

les Latins. Tacite a dit dans la Vie d'Agricola (*a*) : *Quibus bellum volentibus erat.* On peut aussi consulter la note de Wasse sur Salluste, Jugurtha, §. LXXXVI, pag. 283.

(17) §. XIII. *Périrent-ils misérablement.* τὸ τέλος σφι ἐγένετο ἄχαρι. Cette expression a été blâmée par (*b*) Longin comme trop foible. Boileau a traduit : ils firent une fin *peu agréable*. En traduisant de cette manière, la critique de Longin paroît juste ; mais ce n'est pas traduire, c'est défigurer les Auteurs. ἄχαρις dans Hérodote, signifie tout ce qu'il y a de plus fâcheux. Nous avons vu, liv. I, §. XLI, συμφορὴ ἄχαρις employé en parlant du meurtre d'un frère, et liv. VII, §. CXC, il appelle de même le meurtre d'un fils. Qui traduiroit *un malheur peu agréable* se rendroit ridicule, et ne saisiroit pas la pensée d'Hérodote, en s'attachant un peu trop à la lettre. Antoninus Liberalis (*c*) nomme l'inceste d'un père avec sa fille ἄχαρι καὶ ἄθεσμον ἔργον, une action horrible et contraire aux loix, ou plutôt mot à mot une action *peu agréable* et contraire aux loix. Cette façon de parler a passé des Grecs aux Latins. Tout le monde connoît ce vers du commencement du troisième livre des Géorgiques de Virgile :

> Quis aut Eurysthea durum,
> Aut *inlaudati* nescit Busiridis aras ?

sur lequel on peut consulter la note du savant et ingénieux M. Heyne ; et celui-ci d'Horace, lib. I, Od. XXVIII, vers 14 et 15, où il est question de Pythagore :

> *Non sordidus* auctor
> Naturæ verique.

Appien se sert souvent de cette façon de parler : en parlant (*d*) de gens à demi brûlés, qui poussoient des cris

(*a*) Tacit. Vit. Agricolæ, §. XVIII.

(*b*) Longin. περὶ Ὕψους, sect. XLII, pag. 222, ex Edit. Tollii.

(*c*) Antonini Liberalis Metamorph. cap. XXXIV, pag. 174, Lugd. Bat. 1674.

(*d*) De Rebus Punicis, §. CXXIX.

affreux, il dit : οἱ δ' ἡμίφλεκτοι, φωνὰς ἀηδεῖς ἀφιέντες, mot à mot, *poussant des cris désagréables.*

Homère est le premier Auteur qui se soit ainsi exprimé. Comme la lecture de ce Poète étoit la base de l'éducation de la jeunesse chez les Grecs, elle y puisa cette tournure, qui lui devint si familière, que tous les Auteurs l'employèrent à l'envi l'un de l'autre. Les Latins, grands imitateurs des Grecs, la trouvèrent si belle, qu'ils la leur empruntèrent.

Voyez aussi livre I, §. XLI, note 102, livre IV, §. XCV, note 205, et sur-tout le Traité d'Hippocrates, des Airs, des Eaux et des Lieux, traduit en François par M. Coray, tome II, pag. 399, où le savant Traducteur développe supérieurement cette manière élégante de s'exprimer.

(18) §. XVI. *On combattit en cette journée à forces égales.* ἐν ταύτῃ τῇ ναυμαχίῃ παραπλήσιοι ἀλλήλοισι ἐγένοντο. Il me semble que le Traducteur latin a mal rendu ce passage, en traduisant : *quâ in pugnâ pari marte pugnatum est.* Si en effet l'avantage avoit été égal de part et d'autre, comment Hérodote auroit-il pu dire quelques lignes plus bas que les Perses perdirent beaucoup plus de vaisseaux et de monde que les Grecs ? C'est aussi le sens qu'avoit suivi M. Bellanger. Les Perses se trouvèrent embarrassés du grand nombre de leurs vaisseaux, qui ne pouvoient manœuvrer librement dans un espace aussi étroit. Leur multitude ne leur servit par conséquent de rien, et le nombre des combattans effectifs fut, par cette raison, à-peu-près le même de part et d'autre.

(19) §. XVI. *Se retira.* (*a*) Ce furent les Athéniens qui se distinguèrent le plus parmi les Grecs, et ceux de Sidon parmi les Barbares. « Bel Artémisium ! dit Pindare (*b*) dans » une Ode qui n'est point venue jusqu'à nous, bel Artémi» sium, où les Athéniens ont jeté les glorieux fondemens

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XIII, tom. I, pag. 414.

(*b*) Plutarch. de his qui sero à Numine puniuntur, pag. 552, B.

» de la liberté ». *Voyez* sur ce fragment de Pindare, *Pindari carminum fragmenta.* XLVII, pag. 71.

(20) §. XVII. *Clinias, fils d'Alcibiades.* Clinias, fils d'Alcibiades et père du célèbre Alcibiades, d'une des plus illustres maisons d'Athènes, descendoit d'Eurysaces (*a*), fils d'Ajax. Il avoit épousé Dinomaque, fille de Mégaclès, dont la grand-mère (*b*) Agariste étoit fille de Clisthènes, Tyran de Sicyone. Il comptoit parmi ses ancêtres, Alcmæon, grand-père de celui que Crœsus (*c*) enrichit. Clinias se distingua à la bataille d'Artémisium, et périt (*d*) au combat de Coronée contre les Béotiens. Il laissa un fils en bas âge, ce fut le fameux Alcibiades. On ignore quel âge avoit celui-ci quand son père mourut ; mais certainement il n'est point né la seconde année de la LXXXIVe Olympiade, comme le dit (*e*) Simson, puisque son père avoit été tué à Coronée la seconde année de la LXXXIIIe Olympiade (*f*). On peut consulter la savante note de M. Valckenaer, qui a relevé la méprise de Simson, et qui a donné quelques détails curieux sur cet Alcibiades.

(21) §. XVIII. *Ils délibérèrent.* Il y a deux leçons, appuyées toutes les deux sur des manuscrits. Si on lit δρησμὸν δὴ ἐβούλευον, il faut traduire comme je l'ai fait ; mais si on lit δρησμὸν δὴ ἐβουλεύοντο, il faudra traduire, *ils résolurent de s'enfuir.*

(22) §. XX. *L'Oracle de Bacis.* Il y eut trois Bacis, tous trois Devins ; le plus ancien étoit d'Eleon en Béotie, le second d'Athènes, et le troisième de Caphyé en Arcadie, comme on le voit par le Scholiaste (*g*) d'Aristophanes. Ce

---

(*a*) Plutarch. Vit. Parallel. in Alcibiad. pag. 191, E.
(*b*) Herodot. lib. VI, §. CXXX.
(*c*) Id. ibid. §. CXXV.
(*d*) Plat. in Alcibiade, tom. II, pag. 112, C; Plutarch. in Alcibiade, pag. 191, E.
(*e*) Chron. Hist. Cathol. complectens ad ann. M. 3562, pag. 755.
(*f*) Diodor. Sicul. lib. XII, §. VI, tom. I, pag. 481.
(*g*) Schol. Aristoph. ad Pacem, vers. 1071, pag. 368, col. 2.

dernier s'appeloit aussi Cydus et Alétès, comme le dit Philétas d'Ephèse. Théopompe, dans son neuvième livre des Philippiques, raconte de ce Bacis beaucoup de choses merveilleuses, et entr'autres qu'il purifia et guérit les femmes des Lacédémoniens qui étoient devenues folles, Apollon leur ayant dit de s'adresser à lui pour les purifier. Saint Clément (*a*) d'Alexandrie ne compte que deux Bacis, l'un Béotien, et l'autre Arcadien.

Aristophanes parle assez cavalièrement des Oracles de Bacis et de Bacis lui-même, car il met dans la bouche de (*b*) Hiéroclès : « cela est vrai..... si les Nymphes n'ont pas » trompé Bacis, et si Bacis ne s'est pas joué des mortels ».

(23) §. XX. *Lorsqu'un barbare.* Je lis βαρβαροφώνους avec Valla, feu MM. Corn. de Pauw et Reiske.

(24) §. XXI. *Des accidens fâcheux qui pourroient survenir.* Je lis avec M. Valckenaer ἤν τι πταίσῃ ὁ ναυτικὸς στρατός. On pourroit lire aussi avec M. Coray ἢν πονήσῃ ὁ ναυτικὸς στρατός. Ce savant appuie sa conjecture d'un passage de Thucydides, lib. VI, §. LXVII, ἢ ἂν τοῦ στρατεύματός τι πονῇ, et même Livre, §. CIV. La conjecture de M. Valckenaer me plaît davantage.

(25) §. XXV. *Ils crurent.* ἐπίστασθαι se prend souvent dans ce sens. Quoique les Hilotes fussent habillés différemment des Lacédémoniens, les troupes de Xerxès ne purent cependant les distinguer, et prirent tous les morts pour autant de Spartiates et de Thespiens.

(26) §. XXVI. *Quelques Arcadiens.* Je ne crois pas qu'aucun Auteur ait nommé le peuple d'Arcadie qui passa du côté des Perses. Je conjecture avec M. Héringa que c'étoient (*c*) les Caryates d'après un passage de Vitruve.

(*a*) Clem. Alex. Stromat. lib. I, tom. I, pag. 398, lin. 19 et 20.

(*b*) Aristophan. Pac. 1070.

(*c*) Adr. Heringa Observ. Critic. Liber singularis, cap. XIX, pag. 166.

Carya

Carya (*a*) *civitas Peloponnesi, cum Persis hostibus contra Græciam consensit; postea Græci per victoriam gloriosè bello liberati, communi concilio Caryatibus bellum indixerunt. Itaque oppido capto, viris interfectis, civitate deletâ, matronas eorum in servitutem abduxerunt : nec sunt passi stolas neque ornatus matronales deponere : uti non uno triumpho ducerentur, sed æterno servitutis exemplo gravi contumeliâ pressæ pœnas dare viderentur pro civitate. Ideò qui tunc Architecti fuerunt, ædificiis publicis designaverunt earum imagines oneri ferundo collocatas, ut etiam posteris nota pœna peccati Caryatium memoriæ traderetur.* Il y avoit dans le Péloponnèse deux endroits qui portoient le nom de Caryes, l'un dans la Laconie, l'autre en Arcadie. Celui-ci étoit un bourg des Phénéates. Hérodote faisant l'énumération des villes et des peuples qui prirent le parti des Perses, ne nomme aucune ville du Péloponnèse. Le trait rapporté par Vitruve s'accorde très-bien avec ce que dit Hérodote de ces Arcadiens transfuges, et c'est d'eux qu'il faut l'entendre. Il y a donc grande apparence que Vitruve a confondu les deux Caryes, ou que c'est une faute des Copistes, et qu'au lieu de *civitas Peloponnesi*, il faut lire *civitas Pheneatarum*.....

(27) §. XXVI. *Ils célèbrent les jeux Olympiques.* Je n'entreprendrai pas de parler des jeux Olympiques. Plusieurs Savans l'ont fait avant moi avec succès. On peut consulter principalement The Dissertation on the Olympick games by Gilbert West; la première Dissertation du Père Corsini, dans l'ouvrage intitulé : *Edw. Corsini, Dissertationes IV, agonisticæ;* le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, par feu M. l'Abbé Barthélemy, tome II, chapitre XXXVIII, page 391, &c. de l'édition *in*-4°, ou tome III, page 473, &c. de l'*in*-8°. Je ne répéterai pas ce que ces Savans en ont dit; je me contenterai d'ajouter que ces jeux,

(*a*) Vitruv. lib. I, cap. I, pag. 2.

institués (*a*) par Pisus, Pélops et Hercules, ayant été interrompus, furent renouvelés par Lycurgue de Lacédémone, de la race d'Hercules; par Iphitus, souverain d'un petit canton de l'Elide, parent (*b*) des Héraclides, et par Cléosthènes de Pise, vingt-sept Olympiades avant celle où Corœbus d'Elée remporta le prix. Les noms des vainqueurs à ces jeux ne furent pas inscrits sur les registres. Ils ne commencèrent à l'être que dans l'Olympiade, qui commence l'an 776 avant notre ère, Olympiade où Corœbus remporta le prix. C'est cette dernière Olympiade qu'on regarde comme la première, et c'est celle dont les Grecs se sont servis pour calculer les temps.

Ces jeux se célébroient au solstice d'été. C'est le sentiment unanime des anciens écrivains et des plus savans d'entre les modernes, tels que Scaliger, *de Emendatione temporum, lib. IV, pag. 242;* le P. Petau, *de Doctrinâ temporum, lib. IX, cap. 48, tom. II, pag. 58,* où il réfute l'opinion d'un anonyme qui avoit prétendu que ces jeux se faisoient en automne; le P. Corsini, dans l'ouvrage intitulé : *Dissertationes agonisticæ IV, quibus Olympiorum, Pythiorum, Nemeorum, atque Isthmiorum tempus inquiritur, ac demonstratur; Dodwell de Cyclis veterum, Dissertat. IV, sect. 14, pag. 225.* Pendant ces jeux, et même quelque temps auparavant et quelque temps après, il y avoit une suspension d'armes entre les différens peuples de la Grèce, afin qu'ils pussent se rendre librement à Olympie, et s'en retourner sans danger dans leurs patries. Cet armistice, qui s'appeloit (*c*) ἐκεχειρία, étoit représenté par les Sculpteurs sous la figure d'une femme qui couronnoit

---

(*a*) Phlegontis Tralliani de Olympiis Fragm. pag. 126; ex Edit. Meursii, vol. VII, Eusebii Chronicorum liber prior. pag. 39.

(*b*) Iphitus descendoit d'Oxylus (Pausan. Eliacorum prior, seu lib. V, cap. IV.) Il étoit parent des Héraclides, συγγενής. (Pausan. ibid. cap. III).

(*c*) Plutarch. in Lycurgo, tom. I, pag. 59, E.

Iphitus, afin de faire sentir l'honneur qui rejaillissoit sur lui pour l'avoir institué, comme on le voit dans (*a*) Pausanias. Le même écrivain avoit dit (*b*) plus haut qu'Iphitus étoit couronné par la femme Ecéchiria. De-là l'auteur de l'*Index* a mis au mot Ecéchiria, qu'Ecéchiria étoit la femme d'Iphitus, et l'Abbé Gédoyn n'a pas manqué de traduire (*c*) : « En entrant vous voyez à droite une colonne » contre laquelle Iphitus est adossé *avec sa femme Ecé-* » *chiria,* qui lui met une couronne sur la tête ». Je ne suis pas surpris de cette bévue de l'Abbé Gédoyn, dont la traduction fourmille de fautes encore plus grossières. Mais que penser de M. Gillies, qui, dans son Histoire de l'Ancienne Grèce, a fait la même faute? (*d*) After passing the brass gates, you discovered Iphitus crowned by his spouse Ecechiria. M. Gilbert West ne s'y est pas trompé. Il s'exprime ainsi dans sa Dissertation sur les Jeux Olympiques (*e*) : The Eleans thought proper to distinguish Iphitus, by erecting a statue to him, even in the temple of Olympian Jupiter, with another emblematical figure (for so i take it to have been) of a woman named Ecechiria (a greek word signifying a cessation of arms) placing a crown upon his head. « Les Eléens jugèrent à propos de » distinguer Iphitus en lui élevant une statue dans le » temple même de Jupiter Olympien, avec une autre » figure symbolique (car tel est mon sentiment) d'une » femme nommée Ecéchiria (mot grec signifiant suspen- » sion d'hostilités), plaçant une couronne sur sa tête ».

(27*) §. XXVI. *Une couronne d'olivier.* C'étoit l'olivier sauvage que les Grecs appeloient en leur langue (*f*) κότινος,

---

(*a*) Pausan. Eliacor. prior, sive lib. V, cap. XXVI, pag. 446.
(*b*) Id. ibid. cap. X, pag. 400.
(*c*) Pausanias, ou Voyage Historique de la Grèce, tom. I, pag. 432.
(*d*) The History of ancient Greece, &c. vol. I, pag. 442.
(*e*) A Dissertation on the Olympick Games, pag. 34.
(*f*) Pausan. Eliacor. prior, sive lib. V, cap. XV, pag. 414.

oleaster. Comme on en couronnoit les vainqueurs aux Jeux Olympiques, on le nommoit ἐλαία καλλιστέφανος, l'olivier aux belles couronnes.

(28) §. XXVII. *Ils avoient toujours voulu beaucoup de mal.* Les Thessaliens (*a*) originaires de la Thesprotie, s'étant emparés de l'Eolide qu'on appela (*b*) depuis Thessalie, tâchèrent de pénétrer dans la Phocide par le passage des Thermopyles; mais les Phocidiens construisirent en cet endroit un mur qui arrêta leurs incursions. De-là l'origine de la haine que se portoient ces peuples. Cette haine devint implacable, et au point que les Thessaliens égorgèrent en un jour tous les Magistrats et les Tyrans des Phocidiens, et que (*c*) ceux-ci firent périr sous le bâton deux cent cinquante ôtages qu'ils avoient entre les mains. C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage d'Eschines de *Legatione malè obitâ*, page 46, ligne 36.

(29) §. XXVII. *Le devin Tellias.* Tellias fut le chef de la famille des Telliades, où la divination étoit héréditaire. Il est parlé plus bas (*d*) d'Hégésistrate, Devin, et de la famille des Telliades. Comme les Phocidiens lui avoient obligation de la bataille gagnée, ils firent (*e*) faire sa statue par Aristomédon d'Argos, et l'envoyèrent à Delphes avec celles de leurs chefs et des héros de leur pays.

On pourroit appeler, quoique improprement, cette action des Phocidiens une camisade. Je dis improprement, parce que les Phocidiens en se blanchissant eux et leurs armes, n'avoient d'autre but que d'effrayer leurs ennemis, au lieu que nous n'avons d'autre vue que de nous reconnoître les uns les autres dans l'obscurité de la nuit. Les Phocidiens paroissoient des fantômes blancs. Il n'en falloit

---

(*a*) Herodot. lib. VII, §. CLXXVI.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. IV, §. LXVII, tom. I, pag. 311.
(*c*) Plutarch. de Virtutibus Mulierum, pag. 244, B.
(*d*) Herodot. lib. IX, §. XXXVII.
(*e*) Pausan. Phocic. sive lib. X, cap. I, pag. 801.

pas davantage pour effrayer l'imagination vive et ardente des peuples à qui ils avoient affaire. Ce moyen auroit été insuffisant sur un peuple lourd et pesant. Il auroit fallu employer de plus tristes images pour les remuer. Aussi voyons-nous que les Arii, peuple Germain, qui occupoit alors une partie du pays que nous nommons actuellement la Silésie, ajoutoient par l'art et le temps de l'attaque à leur férocité naturelle, en teignant en noir leurs boucliers, leurs corps et leurs visages, et en choisissant pour les combats la nuit la plus obscure (*a*). *Cæterum Arii super vires, quibus enumeratos paullo ante populos antecedunt, truces, insitæ feritati arte ac tempore lenocinantur : nigra scuta, tincta corpora : atras ad prœlia noctes legunt : ipsâque formidine atque umbrâ feralis exercitûs terrorem inferunt, nullo hostium sustinente novum ac velut infernum aspectum.*

(30) §. XXVII. *Leurs boucliers.* Ὅπλον est un bouclier pesant, l'armure des troupes pesamment armées, qui de-là s'appeloient Hoplites.

(31) §. XXVII. *Leur tuèrent.* « Aucun (*b*) Ecrivain distingué, dit Plutarque, n'a rapporté l'action des Phocidiènes, quoique du côté du courage elle ne le cède à » aucune de celles que les femmes aient jamais faites. Elle » est attestée par les sacrifices qu'offrent encore actuellement les Phocidiens près d'Hyampolis, et par les anciens » décrets. J'ai raconté toutes les particularités de cette histoire dans la Vie de Daïphante; mais voici ce qui concerne les femmes. Il s'étoit élevé une guerre cruelle entre » les Thessaliens et les Phocidiens. Les premiers massacrèrent en un seul jour dans toutes les villes de la Phocide tous les Magistrats et les Tyrans de la Phocide; les » autres firent mourir sous le bâton deux cent cinquante

(*a*) Taciti de Moribus Germanorum, §. XLIII.
(*b*) Plutarch. de Virtutibus Mulierum, pag. 244, A.

» ôtages qu'ils avoient entre les mains; les Thessaliens en» trèrent ensuite par le pays des Locriens dans la Phocide » avec toutes leurs forces, après avoir ordonné par un dé» cret public de ne faire aucun quartier aux hommes en » âge de porter les armes, et de réduire en esclavage les » femmes et les enfans. Daïphante, fils de Bathyllius, l'un » des trois Archontes, engagea les Phocidiens à marcher » au-devant des Thessaliens et à leur livrer bataille; il leur » persuada aussi de rassembler de toute la Phocide en un » seul et même endroit, les femmes et les enfans, et d'en» vironner ce lieu de bois, avec des gardes qui auroient » ordre d'y mettre le feu et de les (a) brûler, en cas qu'ils » fussent vaincus. Ils étoient tous de cet avis, excepté un » seul homme, qui, s'étant levé, leur dit qu'il étoit juste » d'avoir aussi le consentement des femmes, et que si on » ne pouvoit pas l'obtenir, il falloit abandonner cette réso» lution, et ne les point forcer. Ce décret étant parvenu aux » femmes, elles s'assemblèrent, l'approuvèrent, et couron» nèrent Daïphante, pour avoir ouvert l'avis le plus salu» taire à la Phocide. Les enfans prirent la même résolution » dans une assemblée qu'ils tinrent en leur particulier. Ces » choses finies, les Phocidiens livrèrent bataille près de » Cléones d'Hyampolis, et remportèrent la victoire. Les » Grecs donnèrent à ce décret des Phocidiens le nom d'Apo» noia (désespoir). En commémoration de cette victoire, » les Phocidiens célèbrent encore maintenant à Hyampolis » en l'honneur de Diane, une fête qui est la plus célèbre » de toutes leurs fêtes, et qu'ils appellent Elaphébolies ». C'est un mot composé qui signifie l'action de tuer les cerfs à coups de traits.

(a) Les gardes avoient ordre d'égorger les femmes et les enfans avant que de mettre le feu au bûcher. Ils devoient ensuite se tuer mutuellement ou se faire tuer en se jetant sur la cavalerie ennemie. Pausan. Phocic. sive lib. x, cap. 1, pag. 800.

(32) §. XXVIII. *Cavalerie.* La cavalerie Thessalienne étoit (*a*) renommée.

(33) §. XXXI. *La Doride.* Il y a dans le grec, ἥπερ, *laquelle*, qui semble se rapporter à τῆς Φωκίδος χώρης, la Phocide, dont Hérodote venoit de parler, et c'est le sens qu'a suivi du Ryer; mais la Phocide n'ayant jamais porté le nom de Doride, il est clair qu'il faut rapporter ce pronom à Doride qui est plus haut. Les Doriens habitèrent autrefois la Dryopide, d'où une partie passa dans le Péloponnèse. *Voyez* liv. I, §. LVI, et ce livre-ci, §. XLIII.

(34) §. XXXII. *Dont la cime, &c.* Le Parnasse, montagne de Phocide, a deux sommets principaux, Nauplia et Hyampée (*b*). Ces deux sommets sont les plus considérables, et cachent la vue des autres. On les voit vers le lieu où étoit située la ville de Delphes, aujourd'hui Castri, et un peu au-dessus. Ces deux sommets, fameux chez les Poètes, ont fait donner au Parnasse l'épithète de *biceps*.

Nec in *bicipiti* somniasse Parnasso
Memini.

PERS. PROLOG.

Parnassus *gemino* petit Æthera *colle*,
Mons Phœbo Bromioque Sacer.

LUCAN. lib. V, vers. 72.

Mons ibi *verticibus* petit arduus astra *duobus*,
Nomine Parnassus, superatque cacumine nubes.

OVID. Metamorph. lib. I, vers. 316.

Servius (*c*) place cette montagne dans la Thessalie, et la divise en Cithéron et en Hélicon, quoiqu'elle fût dans la Phocide, et que le Cithéron et l'Hélicon fussent en

---

(*a*) Pausan. Phocic. sive lib. X, cap. I, pag. 799; Plat. in Menon. tom. II, pag. 70, A.

(*b*) Herodot. lib. VIII, §. XXXIX.

(*c*) Serv. ad Virg. Æn. VII, vers. 641.

Béotie. L'Abbé des Fontaines (*a*) dit de même que le Parnasse et l'Hélicon ne sont qu'une même montagne.

(35) §. XXXII. *Et sur laquelle est bâtie.* Je lis avec M. Wesseling πόλιν κειμένην ἐπ' ἀυτῆς. On sait par Pausanias (*b*) que la ville de Néon étoit sur ce sommet; et par Plutarque (*c*), qu'il y avoit en cet endroit un château escarpé dont il ne rapporte pas le nom, et où se retirèrent les Phocidiens lors de l'invasion de Xerxès. M. Valckenaer lit κειμένην ἐπ' ἑωϋτῆς, ville qui se gouverne par ses propres loix.

(36) §. XXXII. *Ville située au-dessus de la plaine de Crisa.* M. Bellanger prétendoit dans une note qu'Amphisse n'étoit au-dessus de Crisa que pour un homme, qui, placé dans le Péloponnèse, regarde vers le nord, et regarde Crisa entre lui et Amphisse, et non pas pour un homme qui regarde ou de l'Asie mineure, ou du pied de la botte d'Italie. De-là il concluoit qu'Hérodote écrivoit cet endroit étant dans le Péloponnèse et aux Jeux Olympiques, &c.

M. Bellanger se trompe. Amphisse étoit nécessairement plus élevée que Crisa, puisqu'elle étoit beaucoup plus éloignée de la mer que cette dernière place, quel que fût d'ailleurs l'endroit où Hérodote écrivoit cette partie de son Histoire.

(37) §. XXXIII. *Néon.* Les Phocidiens s'étoient réfugiés à Néon, comme on vient de le voir. Cette ville-ci, qui fut brûlée par les Perses, ne peut donc être la même. Il peut se faire qu'il y ait eu dans ce pays deux villes de même nom. Je soupçonne cependant ce mot d'être corrompu, et je pense qu'il faut lire ici Κλεωνάς. Il y avoit en Phocide la ville de Cléones près (*d*) d'Hyampolis, qu'on nomme ainsi, pour la distinguer des autres villes de même nom.

(*a*) Traduct. de Virgile, tom. III, pag. 345.
(*b*) Pausan. Phocic. sive lib. X, cap. XXXII, pag. 878.
(*c*) Plutarch. in Sylla, pag. 461, D, E.
(*d*) Id. de Virtut. Mulier. pag. 244, D.

(38)

(38) §. XXXIII. *Ses trésors.* Ses trésors étoient sans doute le lieu où l'on enfermoit les riches présens qu'on faisoit au Dieu; peut-être aussi les villes de la Phocide y déposoient-elles leurs richesses, comme la plupart des villes Grecques envoyoient les leurs à Delphes. *Voyez* livre premier, §. L, note 121.

(39) §. XXXIV. *Après avoir passé le pays des Parapotamiens.* Il paroît par ce récit que Panopées est après les Parapotamiens. M. d'Anville a renversé cet ordre dans sa Carte de la Grèce.

(40) §. XXXV. *Guides.* Je crois qu'ἡγεμόνας signifie ici des guides, de même qu'on a vu ci-dessus, §. XXXI. ἡγεμόνες τῆς ὁδοῦ. Qu'étoit il nécessaire de remarquer que ce corps d'armée avoit ses Généraux ? Des troupes ne marchent point sans Officiers Généraux qui les commandent.

(41) §. XXXV. *Des Eolides.* Il n'est point parlé ailleurs de cette ville des Eolides Αἰολιδέων. MM. Wesseling et Valckenaer corrigent Λιλαιέων, la ville des Lilæens ou Lilæa. Cette conjecture paroît très-vraisemblable au premier coup-d'œil; mais en examinant de près ce passage, je crois qu'on ne pourra la goûter. Les Perses vont de Panopées à Delphes. Lilæa devroit donc se trouver sur cette route. Cependant elle est à cent quatre-vingts stades (*a*) ou une petite journée par-delà Delphes et près de la source du Céphisse. Or il paroît par le récit d'Hérodote que les Perses n'allèrent point au-delà de Delphes. Nos connoissances sur l'ancienne Géographie sont trop imparfaites pour décider que Αἰολιδέων soit corrompu. On trouve dans Apollodore (*b*) qu'Endymion, fils d'Aëthius et de Calycé, amena des Eoliens de Thessalie avec lui, avec lesquels il fonda la ville d'Elis dans le Péloponnèse. Ne peut-il point avoir laissé sur sa route des Eoliens qui auront bâti une ville, qui,

(*a*) Pausan. Phocic. sive lib. X, cap. XXXIII, pag. 882.
(*b*) Apollodor. lib. I, cap. VII, §. V, pag. 26.

de même que tant d'autres, n'aura pas eu beaucoup de célébrité ?

(42) §. xxxv. *Tâcha de les en dissuader.* Voyez la note de M. Valckenaer sur le livre II, §. xxx, note 92.

(43) §. xxxvi. *L'antre de Corycie.* «En allant (*a*) de » Delphes aux sommets du Parnasse, à soixante stades en» viron de cette ville, est une statue de bronze. Là le che» min à l'antre de Corycie devient plus facile pour les gens » de pied, les mulets et les chevaux. Ce nom lui vient » de la Nymphe Corycia. C'est le plus remarquable de tous » les antres que j'aie jamais vus..... Il les (*b*) surpasse de » beaucoup en grandeur, et l'on peut y marcher très-avant » sans le secours d'un flambeau. La voûte en est suffisam» ment élevée. Les fontaines qu'on y trouve donnent de » l'eau, mais il s'en filtre en plus grande quantité de la » voûte, et l'on en remarque des gouttes par terre par tout » l'antre. Les habitans du Parnasse pensent que cet antre » est consacré aux Nymphes Coryciènes et à Pan.

» La (*c*) fontaine Castaliène sort de l'enfoncement qui est » entre les deux croupes du Parnasse..... Au fond de cet » entre-deux du rocher, nous apperçûmes trente pieds au» dessus de notre tête une ouverture dans le roc, par où » nous jetâmes des pierres. C'étoit une grotte où il y avoit » de l'eau, et nous crûmes que ce devoit être l'antre des » Nymphes, que les Poètes appeloient *Antrum Corycium;* » du moins n'en trouvâmes-nous point d'autre qui pût » avoir été en ce lieu-là».

Les habitans de Delphes assurent, selon (*d*) Antigone de Caryste, que l'antre de Corycie paroît en certains temps de l'année ressembler à de l'or. On ne peut donc, continue-t-il, reprocher à Philoxène d'avoir dit: «On voit au Par-

(*a*) Pausan. Phoc. sive lib. x, cap. xxxii, pag. 877.
(*b*) Id. ibid. pag. 878.
(*c*) Voyage de Grèce, par Spon et Wheler, tom. II, pag. 37.
(*d*) Antigoni Carystii Histor. Mirabil. cap. cxli.

» nasse le palais des Nymphes, dont les plafonds sont » dorés ».

Du haut de cet antre il distille des gouttes d'eau colorées, qu'une illusion d'optique, aidée par une imagination vive, peut faire prendre pour de l'or. Si l'auteur du Voyage du jeune Anacharsis eût eu connoissance de ces particularités, je ne doute pas qu'il ne s'en fût servi pour embellir encore davantage la charmante description qu'il a faite de cet antre (*a*).

(44) §. XXXVI. *Ils transportèrent leurs effets.* Telle est la force du verbe ἀνηνείκαντο qu'on a vu dans le même sens plus haut §. XXXII, où l'on peut voir la note de M. Wesseling.

(45) §. XXXVI. *Le Prophète.* Comme la Pythie rendoit les Oracles avec un son de voix confus et inintelligible, on se servoit d'un interprète sacré qui les rédigeoit, et les remettoit aux personnes qui venoient consulter le Dieu. Cet interprète s'appeloit Prophète. Il n'y en avoit encore qu'un du temps d'Hérodote. Mais la superstition ayant fait des progrès avec la réputation de l'Oracle, il fallut en avoir plusieurs. On les tiroit au sort parmi les Delphiens de la première distinction, parce qu'on craignoit de confier un ministère si important à d'autres personnes qu'à celles qui étoient intéressées à en garder le secret.

(*b*) Δελφῶν ἀριστεῖς, οὓς ἐκλήρωσεν πάλος.

Le terme de Prophète signifie proprement celui qui parle à quelqu'un de la part d'un autre. De-là il a signifié celui qui représente à la Divinité les besoins, les demandes d'un peuple ou d'un particulier, et qui rend au peuple ou à ce particulier la réponse du Dieu. On voit un exemple de la première signification dans l'Oraison de Dion Chrysos-

---

(*a*) Voyage du Jeune Anacharsis, tom. II, pag. 30 et 31.
(*b*) Euripid. Ion. vers. 416.

tôme, intitulée *Le Chasseur* (a). Ὅυτως ἂν ἐπὶ τοὺς προφήτας αὐτῶν, καὶ τοὺς συνηγόρους, τοὺς ποιητὰς, ἐξ ἀνάγκης ἴωμεν. « Re» courons donc nécessairement aux Poètes, qui sont leurs » Interprètes et leurs Avocats ». On en peut voir un autre exemple dans Sextus Empiricus, contre les Grammairiens, §. LIII, page 227, où l'on peut consulter la note de Fabricius.

(46) §. XXXVII. « *Transportées hors du lieu saint.* Peu » avant la bataille de Leuctres, on (b) publia que les Tem» ples s'étoient ouverts d'eux-mêmes, et que les armes qui » étoient dans le Temple d'Hercules en avoient disparu, » comme si Hercules étoit parti pour se trouver à cette ba» taille. *Mais beaucoup de personnes disent que ces prodi» ges avoient été forgés par les Magistrats* ».

(47) §. XXXVII. *Minerve Pronæa.* Voyez ce que j'ai dit là-dessus, livre premier, §. XCII, note 253.

(48) §. XXXVII. « *La foudre tomba sur eux.* Ceux (c) qui » avoient été envoyés pour piller le Temple d'Apollon s'a» vancèrent jusqu'à celui de Minerve. Il y eut tout-à-coup » un orage furieux accompagné de tonnerres, et des quar» tiers de roche arrachés par cette tempête tombèrent sur » les Barbares, et en écrasèrent un grand nombre. Le reste » effrayé, et regardant cela comme une action des Dieux, » prit la fuite. La providence des Dieux sauva de la sorte » ce Temple du pillage. Les Delphiens voulant laisser à la » postérité un monument éternel de la protection des Dieux, » érigèrent un trophée auprès du Temple de Minerve » Pronæa avec cette inscription :

» Les Delphiens, pleins de reconnoissance envers Jupiter » et Apollon, pour avoir repoussé les bataillons des Perses » et protégé le Temple, m'ont élevé, afin de perpétuer la » mémoire de ce combat et de cette victoire ».

(a) Dio Chrysostom. Venator. pag. 118, D.

(b) Xenoph. Hellen. lib. VI, cap. IV, §. VII, pag. 593.

(c) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XIV, tom. I, pag. 415.

Il faut lire dans Diodore ἀπασσομένοις et ῥυσαμένοις, comme l'a très-bien vu M. Valckenaer.

Les mêmes prodiges se renouvelèrent (*a*) lorsque les Gaulois passèrent en Grèce. *Voyez* Livre VII, note 333.

Les Grecs, amis du merveilleux, changèrent en prodiges des effets très-naturels. Si le temple avoit été brûlé, comme le dit (*b*) Plutarque, comment auroit-on pu conserver les dons et les offrandes de Crésus? Hérodote en parle cependant en témoin oculaire, liv. I, §. L, LI, LII.

(49) §. XXXIX. *Phylacus et Autonoüs.* Lorsque (*c*) les Gaulois vinrent pour piller le Temple de Delphes, les héros Hypérochus, Laodocus, Pyrrhus vinrent au secours, et quelques-uns mettent aussi de ce nombre Phylacus, héros du pays. Justin (*d*) a métamorphosé les deux premiers en deux Vierges d'une beauté extraordinaire.

(50) §. XXXIX. *Hyampée.* Le grec dit: au bas du sommet Hyampée. Le Parnasse avoit deux sommets, Nauplia et Hyampée, comme on l'a vu ci-dessus, §. XXXII, note 34. Les Delphiens (*e*) précipitoient les sacriléges du haut de cette dernière cime. Mais ayant fait périr injustement Esope, le rocher Hyampée ne leur servit plus à cet usage, et ils précipitèrent les sacriléges du haut du rocher Nauplia.

(51) §. XLI. *Ils firent publier, &c.* C'étoit un crime à Athènes d'abandonner la Patrie dans un temps de danger, ou même de soustraire sa femme et ses enfans aux périls dont la ville étoit menacée, avant que la permission en eût été donnée par un décret. Léocrates (*f*) s'étant retiré à Rhodes et à Mégares quelque temps après la bataille de Ché-

(*a*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. IV, pag. 11.

(*b*) Plutarch. in Numâ, pag. 66, C.

(*c*) Pausan. Phocic. sive lib. X, cap. XXIII, pag. 854.

(*d*) Justin. lib. XXIV, cap. VIII, tom. I, pag. 519.

(*e*) Plutarch. de his qui serò à Numine puniuntur, pag. 557, A et B.

(*f*) Voyez la Harangue de Lycurgue contre Léocrates.

ronée, il fut accusé à son retour à Athènes par Lycurgue d'avoir trahi la Patrie, et de l'avoir livrée aux ennemis autant qu'il étoit en lui, τὸ ἐπ᾽ αὐτῷ μέρος. Les suffrages furent égaux, comme nous l'apprend (*a*) Eschines, et s'il y en eût eu un de plus contre lui, il auroit été banni, ou puni de mort. Cet Orateur ne nomme point, il est vrai, Léocrates, mais le Scholiaste dit qu'Eschines veut parler de Léocrates qu'accusa Lycurgue, dont le plaidoyer subsiste encore aujourd'hui. Un autre (*b*) particulier, qui, dans les mêmes circonstances, tâchoit de se sauver à Samos, ne fut point si heureux. Le Sénat de l'Aréopage le punit de mort le même jour, comme traître à la Patrie. Autolycus (*c*) fut aussi puni, quoiqu'il n'eût point abandonné la Patrie dans le temps du danger, mais pour avoir soustrait aux périls sa femme et ses enfans.

(52) §. XLI. *A Trézen.* La plupart (*d*) firent passer leurs pères, leurs mères et leurs femmes à Trézen. Les Trézéniens les reçurent avec humanité, ordonnèrent qu'ils seroient nourris aux dépens du public, en assignant à chacun (*e*) deux oboles par jour. Ils permirent aussi aux enfans de prendre des fruits par-tout, et payèrent des Maîtres pour leur instruction. L'Auteur de ce Décret s'appeloit Nicagoras.

(53) §. XLI. *Afin d'obéir à l'Oracle.* Je lis avec les manuscrits *B* et *D* de la Bibliothèque du Roi, τῷ χρηστηρίῳ βουλόμενοι ὑπηρετέειν. On lit dans le manuscrit *A*, τῷ χρηστηρίῳ τε βουλόμενοι, etc. Si l'on veut conserver πειθόμενοι, il faut suivre la conjecture de M. Koen, qui lit ἔσπευσαν δὴ ταῦτα ὑπεκθέσθαι πειθόμενοι, τῷ χρηστηρίῳ τε βουλόμενοι ὑπηρετέειν, et traduire en conséquence: « Ils se hâtèrent de faire » sortir de l'Attique leurs femmes et leurs enfans, pour

(*a*) Æsch. contra Ctesiphont. pag. 469, A.
(*b*) Id. ibid. pag. 468, F.
(*c*) Lycurg. contra Leocratem, pag. 154, lin. 31.
(*d*) Plutarch. in Themistocle, pag. 116, F; 117, A.
(*e*) Six sous de notre monnoie.

» obéir à la proclamation, et parce qu'ils vouloient suivre » les ordres de l'Oracle ».

(54) §. XLI. *Dans le Temple de la citadelle.* Le Temple de Minerve Poliade, c'est-à-dire, protectrice de la citadelle, qui s'appeloit proprement πόλις. On peut consulter la note 381, sur le §. CLX du livre premier. Aux exemples rapportés dans cette note, j'ajoute celui-ci de (*a*) Pausanias: Τὸν δὲ ἐν πόλει βωμὸν καλούμενον Ἀντέρωτος ἀνάθημα εἶναι λέγουσι Μετοίκων. « On dit que les Métœques ont fait élever » l'autel d'Antéros qu'on voit dans la citadelle ». Le traducteur latin s'y est trompé.

(55) §. XLI. *Se hâtèrent.* Le peuple (*b*) ne paroissant pas disposé à abandonner les Temples des Dieux et les monumens de ses pères, et Thémistocles ne pouvant les y engager par ses discours, il eut recours aux prodiges et aux Oracles. On n'avoit pas remarqué dans le Temple les jours précédens le serpent qui y demeuroit, et les Prêtres ayant trouvé en entier les offrandes qu'on lui faisoit, ils publièrent avec la permission de Thémistocles, que la Déesse avoit abandonné la ville et avoit pris le chemin de la mer.

(56) §. XLIII. *Ils furent autrefois chassés, &c.* Hercules ayant chassé les Dryopes de la Dryopide, les transporta dans la Phocide aux environs du Parnasse et dans le voisinage des Lycorites. De-là, sur la réponse du Dieu, il les conduisit dans le Péloponnèse, où ils occupèrent Asine près d'Hermione. *Voyez* la Table Géographique au mot DRYOPES. Ces faits, que j'emprunte de Pausanias, ne sont pas présentés dans cet auteur d'une manière bien claire. Les traducteurs latins et françois ayant ajouté à cette obscurité leurs méprises, ils ont prêté à ce voyageur des absurdités dans lesquelles il étoit bien éloigné de tomber. Je me contente de relever celle-ci: *At Asinæi Lycoritis olim finitimi,*

(*a*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXX, pag. 75.

(*b*) Plutarch. in Themistocle, pag. 116, D, E.

Parnassi olim accolæ fuere. Nomen illis tunc fuit Dryopes, quod postea in Peloponnesum reversi aliquandiu retinuerunt, sumtum scilicet a coloniæ duce. Gédoyn a traduit littéralement le latin. Voici la traduction de ce passage, tel qu'il est dans le grec. « (*a*) Les Asinéens habitèrent dès le commencement (c'est-à-dire, aussi-tôt après leur expulsion de la Dryopide) le Parnasse, et furent voisins des Lycorites. Ils s'appeloient alors Dryopes du nom de leur fondateur, nom qu'ils conservèrent aussi dans le Péloponnèse ». *Voyez* sur les Dryopes M. Heyne *ad Apollodorum, pag. 475 et 476.*

(57) §. XLIV. *Cent quatre-vingts vaisseaux.* Les Grecs avoient 380 vaisseaux, comme on le voit §. XLVIII. Thucydides, voulant faire un compte rond, leur en donne 400. Il ajoute que les Athéniens en avoient un peu moins de la moitié (*b*). Ναῦς μὲν γε ἐς τὰς τετρακοσίας, ὀλίγῳ ἐλάσσους τῶν δύο μοιρῶν. Tel est le sens de cette phrase, qu'a très-bien saisi le Scholiaste, sens qui a été l'écueil de tous les interprètes et en particulier de M. Lévesque, le dernier traducteur.

(58) §. XLIV. *Leurs femmes, &c.* Hérodote a exprimé cela en un seul mot οἰκετείαν. Οἰκέται, dit très-bien Hésychius, οἱ κατὰ τὸν οἶκον πάντες. Tous ceux de la maison. Οἰκέται comprend non-seulement les serviteurs, mais encore la femme et les enfans, comme on trouve dans Suidas.

(59) §. XLIV. *Cranaens.* Plusieurs Auteurs reprochent à Hérodote d'avoir confondu les temps, en soutenant que les Pélasges de l'Attique avoient été appelés Cranaens avant que d'avoir pris le nom de Cécropides, quoique Cranaüs soit postérieur à Cécrops. Ils fondent cette critique sur l'étymologie de Cranaens qu'ils font venir du Roi Cranaüs, qui effectivement ne régna qu'après Cécrops. Ils se trompent en cela. On avoit donné le nom de Cranaens aux Athéniens

(*a*) Pausan. lib. IV, cap. XXXIV, pag. 365 et 366.

(*b*) Thucydid. lib. I, §. LXXIV.

à

à cause de l'âpreté de leur (a) pays, dont la plus grande partie consiste en montagnes. Je sais que plusieurs Anciens dérivent ce nom de Cranaüs, mais le récit d'Hérodote fait voir qu'ils se trompent. Cependant Hérodote s'est trompé lui-même en disant que les Athéniens étoient Pélasges d'origine. *Voyez* nôtre Essai de Chronologie, chap. VIII, §. XI.

(60) §. XLIV. *Cécrops.* Ce Prince vivoit peu avant Deucalion. Les Athéniens n'étoient pas encore policés, et les femmes étoient alors communes. Il établit les mariages, et ordonna qu'un homme n'auroit qu'une femme. De-là vient le nom de διφυὴς, *biformis*, qu'on lui donna. *Ante* (b) *Deucalionis tempora regem habuere Cecropem. Quem, ut omnis antiquitas fabulosa est, biformem tradidere : quia primus marem feminæ matrimonio junxit.* Voyez aussi Suidas au mot *Cécrops.*

D'autres prétendent qu'il porta ce nom, parce qu'il savoit les langues Egyptienne et Grecque. *Voyez* Scaliger, sur la Chronologie d'Eusèbe, pag. 27.

(61) §. XLIV. *Erechthéïdes.* Ce mot a été omis dans toutes les éditions d'Hérodote et dans tous les manuscrits que j'ai consultés. Je l'ai rétabli d'après Berkélius, dans ses notes sur Etienne de Byzance au mot *Ionia,* et d'après M. Wesseling.

(62) §. XLVI. *Quarante-deux vaisseaux.* Il y a seulement dans le texte trente vaisseaux. J'ai cru devoir y substituer quarante-deux. 1°. Pausanias qui avoit lu avec soin notre Historien, assure qu'après les Athéniens, les Eginètes (c) avoient fourni le plus grand nombre de vaisseaux. Les Corinthiens en ayant donné quarante, il s'ensuit que les Eginètes en avoient envoyé davantage.

2°. Afin de constater le nombre de leurs vaisseaux, il faut ajouter ensemble celui de tous les vaisseaux qui se

(a) Eustath. in Dionys. Perieg. vers. 423, pag. 78, col. 1, lin. 21.
(b) Justin. lib. II, cap. VI, tom. I, pag. 83.
(c) Pausan. Corinth. sive lib. II, cap. XXIX, pag. 178.

trouvèrent à Salamine. L'addition faite, il ne s'en trouvera que trois cent soixante-six. Cependant Hérodote assure qu'ils montoient à (a) trois cent soixante-dix-huit ou trois cent quatre-vingts, en ajoutant les deux vaisseaux qui vinrent joindre les Grecs peu avant la bataille. Il s'en manque donc douze, qu'il faut donner aux Eginètes. *Voyez* la note de M. Valckenaer.

(63) §. XLVI. *Leur île.* L'expression d'Hérodote est extrêmement claire, et ma traduction ne l'est pas moins. Mais la version latine est ambiguë. *Sunt autem Æginetæ Dorienses, ab Epidauro, cui insulæ nomen antea fuerat Œnone.* Je ne me serois pas arrêté pour relever cette ambiguité, si elle n'avoit pas donné occasion à l'Auteur de l'index Latin d'Hérodote de faire d'Epidaure une île, qui avoit été auparavant appelée Œnone. *Epidaurus, insula, antea Œnone dicta.*

(64) §. XLVI. *A la sollicitation de Démocrite.* Simonides a fait une inscription, où il célèbre la gloire qu'acquit Démocrite à la bataille de Salamine. Plutarque l'a conservée dans le Traité de la Malignité d'Hérodote, pag. 869. C.

Δημόκριτος τρίτος ἦρξε μάχης, ὅτε πὰρ Σαλαμῖνα
Ἕλληνες Μήδοις σύμβαλον ἐν πελάγει.
Πέντε δὲ νῆας ἕλεν δηΐων, ἕκτην δ' ἀπὸ χειρῶν
Ῥύσατο βαρβαρικῶν Δωρίδ' ἁλισκομένην.

Dans les éditions on lit ὑπὸ χεῖρα.... βαρβαρικόν, dans les manuscrits de Turnèbe et de Vulcobius, on lit ἀπὸ χερὸς.... βαρβαρικῆς, d'où feu M. Reiske a fait ἀπὸ χειρῶν.... βαρβαρικῶν. C'est sans doute d'après ce Savant, que M. Brunck a rapporté cette inscription : *in Analectis veterum Poetarum Græcorum, tom. 1, pag. 133.* Quoi qu'il en soit, voici la traduction de cette inscription :

« Démocrite commença le combat lui troisième, lorsque

(a) L'erreur ne peut être dans ce nombre, puisqu'il est répété plus bas, §. LXXXII.

» les Grecs attaquèrent sur mer les Mèdes près de Salamine. » Il prit cinq vaisseaux aux ennemis, et délivra de leurs » mains un sixième, qui étoit Dorien ». Les Naxiens, qui se rappeloient l'incendie de leur ville, par Datis (Hérodote, livre VI, §. XCVI), envoyèrent par crainte ces vaisseaux aux Perses. Démocrite, plus généreux et plus courageux que ses concitoyens, les conduisit à la flotte des Grecs.

(65) §. XLVI. *Les Cythniens.* Ces Insulaires étoient très-foibles. Aussi Démosthènes dit aux Athéniens : « Si je (*a*) » vous croyois donc des Siphniens, des Cythniens, ou d'au- » tres peuples pareils, je ne vous conseillerois pas de prendre » des sentimens si élevés ».

(66) §. XLVII. *Un vaisseau.* Il n'y a pas d'apparence que la ville la plus puissante que les Grecs eussent alors en Italie, n'ait envoyé qu'un seul vaisseau à Salamine. Il est plus vraisemblable que Phayllus, plein de reconnoissance pour le pays qui l'avoit trois fois couronné aux Jeux Pythiques, équipa à ses frais un vaisseau, et le mena à Salamine. Pausanias, qui copie le plus souvent Hérodote, raconte qu'il (*b*) combattit contre les Perses avec un vaisseau qu'il avoit *équipé et fait construire à ses dépens*, et sur lequel il avoit embarqué tous les Crotoniates qui voyageoient pour lors en Grèce.

Ce passage de Pausanias fait soupçonner à M. Valckenaer qu'il faut lire dans Hérodote οἰκηΐῃ νηΐ au lieu de νηΐ μιῇ, et je pense qu'il a raison.

Alexandre (*c*) fit part aux Crotoniates des dépouilles des Perses, afin d'honorer le zèle et le courage de l'athlète Phayllus, qui, avec un vaisseau qu'il avoit équipé à ses dépens, étoit allé à Salamine pour participer aux dangers des Grecs dans le temps que ceux de la grande Grèce désespéroient de leur salut.

(*a*) Demosth. περὶ Συντάξεως, pag. 102, 52.

(*b*) Pausan. Phocic. sive lib. X, cap. IX, pag. 818.

(*c*) Plutarch. in Alexandr. pag. 685, C.

On avoit élevé à Delphes (*a*) une statue à Phayllus.

(67) §. XLVII. *Trois fois victorieux.* Il remporta deux fois (*b*) la victoire du Pentathle et une fois celle de la course. C'est en vain que Moyse du Soul (*c*) voudroit qu'on réformât le texte d'Hérodote, et qu'au lieu de Phayllus on lût Astylus. Astylus remporta la victoire aux Jeux Olympiques dans les LXXIII, LXXIV et LXXV[e] Olympiades, comme nous l'apprenons de (*d*) Diodore de Sicile et de (*e*) Denys d'Halicarnasse ; au lieu que Phayllus fut couronné aux Jeux Pythiques. Si Hérodote eût voulu parler d'Astylus, il auroit plutôt nommé ses victoires aux Jeux Olympiques, parce que ces Jeux avoient plus de célébrité que les Pythiques. On ignore en quelles années Phayllus fut vainqueur à ces Jeux.

(68) §. XLVII. *Sont Achéens.* « Le Dieu (*f*) ayant or-
» donné aux Achéens de fonder Crotone, Myscellus alla
» sur les lieux pour les examiner. Voyant que Sybaris étoit
» déjà bâtie près du fleuve de même nom, il la jugea meil-
» leure, et étant retourné vers l'Oracle, il demanda au
» Dieu s'il ne seroit pas plus avantageux de fonder Sybaris
» que Crotone. Sors d'ici, Bossu (Myscellus l'étoit un peu),
» et au lieu de chercher à t'approprier le bien d'autrui,
» approuve plutôt ce qu'on te donne. Etant de retour, il
» fonda Crotone, aidé par Archias, qui aborda par hasard
» en ce lieu, lorsqu'il alloit fonder Syracuses ».

(69) §. XLVIII. *Originaires de Lacédémone.* Voyez mon Essai de Chronologie, chap. XIV, pag. 362 et suivantes, et plus

---

(*a*) Pausan. Phocic. sive lib. X, cap. IX, pag. 818.

(*b*) Id. ibid.

(*c*) Vide Plutarch. Vit. parall. in Alexandro, tom. IV, pag. 51', et ibi notas Mosis du Soul.

(*d*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. I, tom. I, pag. 403.

(*e*) Dionys. Halicarn. Antiquit. Roman. lib. VIII, init. pag. 465 ; ibid. §. LXXVII, pag. 522.

(*f*) Strab. lib. VI, pag. 402, B, C ; pag. 403, A.

particulièrement encore, chap. xv, sect. III, §. IV, pag. 441.

(70) §. LI. *S'arrêtèrent un mois sur ses bords.* Le Traducteur Latin fait dire à Hérodote que Xerxès employa un mois à passer en Europe. Cela est absolument faux, puisque l'armée n'y mit que sept jours et sept nuits, comme on le voit liv. VII, §. LVI. M. Wesseling soupçonne ce passage de n'être pas entièrement de notre Historien. Cela peut être; à coup sûr, on n'y retrouve pas sa clarté ordinaire.

(71) §. LI. *Trésoriers du Temple.* Ce Temple étoit le Temple de Minerve dans la citadelle. Ces Trésoriers (*a*) avoient en leur garde la statue de Minerve et de la Victoire, les richesses du Temple et le trésor public, qu'on leur remettoit en présence du Sénat (*b*).

Ουχ ὡς σποδῆς γ' ἔχωντι ταὶ τριήρεις,
Καὶ τἀργύριον τὤβυσσον ᾖ παρὰ τᾷ Σιῷ.

Non, vous ne persuaderez jamais aux Athéniens de faire la paix tant qu'ils témoigneront de l'ardeur à construire des trirèmes, et qu'ils auront, dans le Temple de Minerve, un argent immense. On tiroit au sort ces Trésoriers parmi les citoyens qui jouissoient de cinq cents médimnes de revenu. Ils étoient au nombre de dix. *Voyez* l'excellente dissertation de feu M. l'Abbé Barthélémy, sur une ancienne inscription grecque, relative aux finances des Athéniens. *Paris*, de l'Imprim. Royale, 1792, *in*-4°.

(72) §. LI. *Leur pauvreté.* ὑπ' ἀσθενίης βίου, *par pauvreté.* On peut ajouter à la note de M. Valckenaer que les Grecs disoient absolument ἀσθενὴς pour pauvre, et l'opposoient à πλούσιος, riche.

(*c*) Γεγραμμένων δὲ τῶν νόμων, ὅ τ' ἀσθενὴς
Ὁ πλούσιός τε τὴν δίκην ἴσην ἔχει.

(*a*) Jul. Polluc. Onomast. lib. VIII, cap. IX, Segm. XCVII, vol. II, pag. 915. Harpocration voc. Ταμίαι, pag. 169. Suid. voc. Ταμίαι.

(*b*) Aristophan. Lysist. vers. 173 et 174.

(*c*) Euripid. Ἱκέτιδ. vers. 433.

« Quand il y a des Loix écrites, le pauvre et le riche » ont un droit égal ».

Voyez aussi l'Electre d'Euripides, vers 267, &c. Le passage de notre Historien fait voir que c'est une ellipse, et qu'il faut sous-entendre βίου, τροφῆς ou autre pareil génitif. Ἀπορὴς se prend encore pour un homme infirme dans Hérodote. *Voyez* Liv. IV, §. CXXXV.

(73) §. LI. *La muraille de bois.* La citadelle n'étoit plus alors environnée d'une palissade, ou du moins il n'en restoit qu'une bien petite partie. Les Pélasges avoient bâti le mur qu'on appeloit de leur nom le mur Pélagisque. Liv. VI, §. CXXXVII. Mais il suffisoit à ces superstitieux qu'elle l'eût été autrefois.

(74) §. LII. *Aréopage*, La situation de l'Aréopage ou colline de Mars, est si clairement indiquée par notre Historien, qu'on est surpris de voir (*a*) Hésychius et d'autres Auteurs la placer dans la citadelle. Meursius (*b*) accuse Maxime d'avoir dit dans son Prologue sur Denys l'Aréopagite, que le Tribunal de l'Aréopage étoit hors de la ville, ἔξω δὲ τῆς πόλεως ἦν τὸ κατὰ Ἄρειον Πάγον δικαστήριον. Meursius n'a point compris Maxime. ἔξω τῆς πόλεως ne signifie pas hors de la ville, mais hors de la citadelle, comme je l'ai fait voir Livre I, §. CLX, note 381. Mars subit à ce Tribunal (*c*) le jugement des Dieux, pour le meurtre du fils de Neptune, et de-là lui vint le nom de Colline de Mars. C'étoit le sentiment des Auteurs que j'ai cités en marge, et de quelques autres qu'il seroit trop long de rapporter; mais Eschyle, beaucoup plus ancien qu'eux tous, nous (*d*) apprend que les Amazones étant venues attaquer Thésée, campèrent sur cette colline, et qu'y ayant offert un sacri-

(*a*) Hesych. voc. Ἄρειος Πάγος.

(*b*) Meursius in Areopago, cap. I.

(*c*) Demosth. in Aristoc. pag. 413, Segm. 105; Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXVIII, pag. 68; Aristid. in Panathen. pag. 6, à fine.

(*d*) Æschyl. Eumenid. vers. 688—695.

fice à Mars, elle en prit le nom de Colline de Mars. L'Auteur de l'*Etymologicum Magnum* dit à-peu-près la même chose, au mot Ἄρειος πάγος, page 139.

On ne sait au juste quand a commencé ce Tribunal, le plus respectable qu'il y eût à Athènes. Meursius (*a*) faisoit dire à Cicéron qu'il avoit été institué par Solon; mais il avoit mal pris le sens de cet Orateur. *Constituit* (*b*) ne signifie point *il a institué*, mais *donné de la consistance, de la stabilité*. Eusèbe le fait remonter à la quarante-unième année de Cécrops; mais il est constant que son origine est incertaine, comme on peut le voir par ce qu'en dit (*c*) Démosthènes.

Le nombre des Juges (*d*) n'étoit pas déterminé. Les neuf Archontes le devenoient de droit, après avoir rendu compte de leur conduite pendant leur Archontat; mais quelques Auteurs prétendent qu'il n'y avoit que les six Thesmothètes. Car le premier Archonte s'appeloit Archonte Eponyme, et donnoit son nom à l'année; le second se nommoit le Roi, le troisième le Polémarque, et les six autres les Thesmothètes. Ils (*e*) connoissoient des meurtres, des blessures faites de propos délibéré, des incendies, du poison, de ce qui concernoit (*f*) la religion, et ce fut par cette raison que Socrates fut condamné par ce tribunal, et que Saint Paul fut mené devant lui. Je n'en dirai pas davantage là-dessus; mais on fera bien de consulter Meursius, dont on pourroit augmenter la dissertation par une lecture judicieuse des Anciens.

(75) §. LIII. *De la chapelle d'Agraulos, fille de Cécrops.*

(*a*) Meursius in Areopago, cap. III.

(*b*) Cicero de Officiis, lib. I, §. XXII.

(*c*) Demosth. in Aristocrat. pag. 413, Segm. 109.

(*d*) Alter. Argument. Orationis Demosthenis contra Androtionem, pag. 380.

(*e*) Demosthen. contra Aristocrat. pag. 406, Segm. 35.

(*f*) Id. contra Neæram, pag. 738, Segm. 126.

L'endroit escarpé, par où quelques Perses pénétrèrent dans la citadelle, étoit au Sud-Ouest, assez près d'une mosquée ruinée, que M. Stuart imagine avoir été anciennement une église. *Voyez* le Plan de la citadelle d'Athènes dans le second tome de l'excellent ouvrage intitulé : *The Antiquities of Athens by James Stuart.* Ce plan est d'autant plus curieux, qu'il a été levé sur les lieux par deux hommes très-habiles, feu M. Stuart et M. Revett. Aussi n'ai-je pas balancé à lui donner la préférence sur celui qu'on trouve dans l'ouvrage de M. l'Abbé Barthélemy.

Le nom de la fille de Cécrops est écrit Aglauros dans toutes les éditions d'Hérodote, et l'on seroit tenté de croire que c'est la véritable manière de l'écrire, puisqu'on le trouve ainsi dans Pausanias, liv. I, chap. XVIII, pag. 41, et dans Ovid. Métamorph. liv. II, vers 739. Je me suis cependant déterminé à écrire Agraulos, sur l'autorité (*a*) d'Apollodore et sur celle d'Etienne de Byzance, qui a observé qu'Agraule, bourgade de la Tribu Erechthéide, tiroit son nom d'Agraulos, fille de Cécrops. Ce nom est aussi écrit Agraulos par Ulpien, le Scholiaste de Démosthènes : « (*b*) Agraulos, dit-il, Ersé et Pandrosos étoient » filles de Cécrops, comme le dit Philochorus. Eumolpe » faisant la guerre aux Athéniens et à Erechthée, et la lon- » gueur de cette guerre causant de grands maux, l'Oracle » répondit à ceux-ci qu'ils s'en verroient délivrés, si quel- » qu'un se donnoit la mort pour la ville. Agraulos s'offrit » volontairement à la mort, et se précipita du haut du » mur. La guerre ayant cessé, on lui éleva un temple » auprès des Propylées de la citadelle. Les jeunes gens qui » alloient à la guerre prêtoient serment en ce temple, et » ceux qui passoient de la classe des enfans à celle des ado-

(*a*) Apollodori Biblioth. lib. XIII, cap. III, §. II, pag. 222.

(*b*) Ulpiani Enarratio in Demosthenis Orat. de falsâ Legatione, pag. 391, C, D. Apollodore fait aussi Agraulos, Ersé et Pandrosos, filles de Cécrops, lib. III, cap. XIII, §. II, pag. 222.

» lescens,

» lescens, armés de pied en cap, y faisoient aussi serment » de combattre jusqu'à la mort pour la Patrie qui les avoit » élevés ».

Ulpien paroît avoir confondu Agraulos, fille de Cécrops, avec la fille d'Erechthée, sur laquelle on peut consulter la fin de la note suivante. En effet, les Thraces, commandés par Eumolpe, attaquèrent l'Attique l'an 3,312 de la période julienne, 1,402 ans avant notre ère. *Voyez* Pausanias, liv. I, chap. XXXVII, pag. 92. Cécrops étant mort dans un âge très-avancé, l'an 3,194 de la période julienne, 1,520 ans avant notre ère, quand même on pourroit supposer, contre toute vraisemblance, que sa fille naquit cette même année, il s'ensuivroit qu'elle auroit eu cent dix-huit ans lorsqu'Eumolpe vint au secours des Eleusiniens et qu'il attaqua l'Attique. Il est certain que si Agraulos se dévoua pour le salut de la Patrie, et que si ce fut pour cette belle action qu'elle obtint des autels, il est, dis-je, certain que ce ne peut être pour celle qui est rapportée par Ulpien.

M. l'Abbé Auger (*a*) la nomme Aglaure dans sa traduction de Démosthènes, quoique le texte des meilleures éditions de cet auteur, et principalement celle d'Alde, porte Agraulos, et il la confond avec la fille d'Erechthée, de même que l'avoit fait Ulpien. M. l'Abbé Auger, qui a traduit l'Oraison de Lycurgue contre Léocrates, auroit dû s'appercevoir que lorsqu'Eumolpe fit la guerre aux Athéniens, Erechthée régnoit alors à Athènes et que ce fut sa fille qui se dévoua pour le salut de son pays. *Voyez* Lycurgue contre Léocrates, page 217 et suivantes, édit. de Taylor, et la traduction de M. l'Abbé Auger, pag. 54. Mais voyez la fin de la note 76, où je fais voir que cette différence doit s'attribuer à la diversité des traditions.

On éleva (*b*) à Agraulos, fille de Cécrops, un temple à

(*a*) Traduction de Démosth. nouv. édit. tom. III, pag. 503.
(*b*) Porphyr. de Abstinentiâ, lib. II, §. LIV, pag. 198.

Salamine dans l'île de Cypre, et tous les ans on y sacrifioit au mois Aphrodisius, un homme en son honneur.

Elle en avoit aussi un à Athènes dans la citadelle, comme le dit Pausanias, qui la nomme mal-à-propos Aglauros.

« Au-dessus, dit-il (*a*), du temple des Dioscures (Castor » et Pollux) est le lieu consacré à Aglauros (*lisez*, Agraulos). » On dit que Minerve lui confia à elle et à ses sœurs Ersé » et Pandrosos, un coffre où étoit Erichthonius, leur défen- » dant d'examiner ce dépôt. Pandrosos obéit, mais ses sœurs » ouvrirent le coffre. Aussi-tôt qu'elles eurent vu Erich- » thonius, elles devinrent furieuses, et se précipitèrent du » haut de la citadelle, à l'endroit où elle est le plus escar- » pée. Ce fut par ce même côté que les Perses montèrent » dans la suite et firent main-basse sur ceux d'entre les » Athéniens qui, croyant entendre mieux que Thémis- » tocles le sens de la réponse de la Pythie, avoient fortifié » la citadelle avec des palissades ».

(76) §. LV. *Ereckthée*. Il y a grande apparence qu'on l'appeloit *fils de la Terre*, parce qu'on ignoroit son origine. Cela me fait pencher pour le sentiment des Egyptiens, qui revendiquoient ce Prince à leur nation. Une grande séche- resse ayant (*b*) causé une famine et une mortalité considé- rable presque par toute la terre, excepté en Egypte, Erech- thée apporta de ce pays beaucoup de bled à Athènes, à cause de l'affinité qu'il y avoit entre (*c*) les Egyptiens et le peuple de cette ville. Ce bienfait lui mérita la couronne. J'ai ce- pendant suivi, dans mon Essai sur la Chronologie d'Héro- dote, le sentiment (*d*) d'Apollodore, qui lui donne pour père Pandion, Roi d'Athènes.

(*a*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XVIII, pag. 41.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. I, §. XXIX, tom. I, pag. 34.
(*c*) Les Egyptiens regardoient Athènes comme une Colonie de Saïs. Diodor. Sicul. lib. I, §. XXVIII, tom. I, pag. 33.
(*d*) Apollodori Bibl. lib. III, cap. XIII, §. VII, pag. 228.

C'étoit aussi celui d'Homère : car en parlant d'Erechthée, il observe (*a*) que la terre fertile l'avoit engendré, c'est-à-dire, qu'il étoit originaire de l'Attique et non un étranger. C'est en ce sens que l'a entendu (*b*) Eustathe.

On lui avoit élevé un temple dans la citadelle, comme il le paroît par ce passage d'Hérodote, et on lui offroit des (*c*) sacrifices. Je crois qu'il s'agit de sacrifices offerts à Erechthée dans ce vers d'Homère :

(*d*) Ἐνθάδε μιν ταύροισι καὶ ἀρνειοῖς ἱλάονται
Κοῦροι Ἀθηναίων.

« Les Athéniens se le rendent propice, en immolant en » son honneur des taureaux et des agneaux ». J'entends μιν par Erechthée avec le Pseudo-Didyme et le Scholiaste de Venise, quoiqu'Eustathe l'applique à Minerve.

Il y avoit dans ce temple d'Erechthée trois autels. Le premier (*e*) étoit consacré à Neptune et à Erechthée ; ce qui avoit donné occasion de surnommer Neptune Erechthée ou Erechthéen. (*f*) Ὁ δὲ Ἀθηναῖος Ἐρεχθεῖ Ποσειδῶνι θύει. « L'Athénien sacrifie à Neptune Erechthée ». Hésychius observe, au mot Ἐρεχθεύς, qu'Erechthéus signifie Neptune chez les Athéniens, et on le trouve avec cette signification dans le Poëme de Lycophron, vers 158. Cela me donne occasion de corriger un passage d'Apollodore, où il faut lire, Butès (*g*) eut le sacerdoce de Minerve et de Neptune surnommé Erechthée, τοῦ Ἐρεχθέως, en la place de τοῦ Ἐριχθονίου. Le traducteur latin traduit : *Butes Erichthonii filius.* C'est une méprise d'autant plus inexcusable, qu'Apol-

(*a*) Homeri Iliad. lib. II, vers. 548.
(*b*) Eustath. ad Iliad. II, pag. 283, lin. 11.
(*c*) Herodot. lib. V, §. LXXXII.
(*d*) Iliad. lib. II, vers. 550.
(*e*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXVI, pag. 62.
(*f*) Athenagoræ Legat. pro Christian. pag. 4 et 5.
(*g*) Apollodor. lib. III, cap. XIV, §. I, pag. 229.

lodore avoit dit dans le chapitre précédent, page 228, que Butès étoit fils de Pandion. M. Heyne est de même avis dans ses savantes notes sur Apollodore, page 845. Je ne connoissois pas encore cet excellent ouvrage, lorsque parut la première édition du mien.

Le second autel avoit été élevé (*a*) en l'honneur de Butès, et le troisième en celui de Vulcain. Butès eut le premier le sacerdoce de Minerve et d'Erechthée, et les Butades et les Etéobutades, deux familles qui en descendoient, jouissoient de cet honneur. *Voyez* Hésychius et Harpocration, aux mots Βουτάδαι et Ἐτεοβουτάδαι.

On éleva sans doute des autels à Erechthée, parce qu'il avoit immolé sa fille pour le salut de la patrie. Lycurgue nous en a conservé la tradition, qu'on ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici.

« On dit (*b*) qu'Eumolpe, fils de Neptune et de Chioné, » vint avec des Thraces pour disputer ce pays-ci. Nous » avions alors pour Roi Erechthée, qui avoit épousé Praxi- » thea, (*c*) fille de Céphise. Cette grande armée étant sur le » point d'entrer dans l'Attique, Erechthée se rendit à Del- » phes, et consulta le Dieu sur ce qu'il devoit faire pour » remporter la victoire. Le Dieu lui ayant répondu qu'il » battroit les ennemis, s'il immoloit sa fille avant que les » deux armées en vinssent aux mains, il obéit au Dieu, » immola sa fille, et chassa de ce pays ceux qui l'avoient » attaqué. Aussi Euripides, qui étoit d'ailleurs un grand » Poète, mérite-t-il des louanges, pour avoir mis sur la » scène un tel sujet, persuadé qu'il ne pouvoit pas proposer » à ses concitoyens un plus bel exemple, et qu'en jetant

(*a*) Pausan. loco laudato.

(*b*) Lycurg. contra Leocrat. pag. 160, lin. 9; ex Edit. vero Taylor, pag. 217.

(*c*) Suivant Apollodore, Praxithea étoit petite-fille de Céphise, et avoit pour mère Diogénia, et pour père Phrasimus. Apollodor. lib. II, cap. XIV, pag. 229.

» les yeux sur ce modèle, ils s'habitueroient à aimer leur » patrie. Il est à propos, Juges (*a*), de rapporter les vers que » le Poète a mis dans la bouche de la mère de la jeune fille. » Vous y verrez une noblesse et une grandeur d'ame digne » de cette ville et de la fille de Céphise ».

Vient ensuite un fragment de l'Erechthée d'Euripides, pièce qui n'existe plus aujourd'hui. Comme il est trop long, j'ai cru devoir le supprimer.

Il faudroit nécessairement qu'il y eût eu deux Eumolpes, tous deux Thraces, qui aient attaqué l'Attique, le premier sous Cécrops, le second sous Erechthée; que pour conjurer le premier orage, Agraulos, fille de Cécrops, se précipitât du haut de la citadelle, et que pour détourner le second, Aglauros, fille d'Erechthée, fût immolée par son père. L'identité de ces noms, de cette guerre et du moyen employé pour la rendre heureuse, me fait soupçonner que les Athéniens n'avoient sur ces anciens événemens que des traditions confuses, qui mettoient l'arrivée d'Eumolpe tantôt sous Cécrops I, et tantôt sous Erechthée. Ils savoient que la fille du Prince s'étoit dévouée pour le salut de la Patrie. Ceux qui plaçoient l'expédition d'Eumolpe sous Cécrops I, prétendoient que c'étoit Agraulos sa fille qui s'étoit tuée; ceux au contraire qui la mettoient sous Erechthée, assuroient que c'étoit Aglauros qui avoit été immolée. C'étoit au fond le même fait, mais les uns le mettoient dans un temps, les autres dans un autre.

(77) §. LV. *Un olivier*. Pline nous apprend qu'on disoit de son temps que cet olivier subsistoit encore : *Athenis* (*b*) *quoque olea durare traditur in certamine edita à Minervâ*. Il étoit dans la citadelle, et parce que la chèvre détruit l'olivier et le rend stérile, il étoit (*c*) défendu de mener

(*a*) Ceci s'adresse aux Juges devant qui plaidoit Lycurgue.

(*b*) Plin. Histor. Natur. lib. XVI, cap. XLIV, tom. II, pag. 40, lin. 31.

(*c*) Varro de Re Rusticâ, lib. I, cap. II, §. XX.

des chèvres dans la citadelle, si ce n'est une fois tous les ans pour un sacrifice nécessaire.

L'olivier sacré étoit dans le temple de Minerve, si l'on en croit (a) Pausanias. Là-dessus Meursius (b) ne balance pas à condamner Hérodote. Mais peut-on imaginer que cet Historien, qui avoit vécu plusieurs années à Athènes, ait pu se méprendre sur le lieu où l'on voyoit cet olivier? Cependant, quelques lignes plus bas, il trouve le moyen de concilier ces deux auteurs, en observant que dans le même temple il y avoit deux chapelles, l'une dédiée à Neptune Erechthée, et l'autre à Minerve Polias. C'est aussi le sentiment de M. Heyne, *in notis ad Apollodorum, page 17*. On appeloit cet olivier Μορία, Α'στὴ ἐλαία et Πάγκυφος. Voyez le Scholiaste d'Aristophanes sur le vers 1001 des Nuées, Eustathe sur l'Odyssée d'Homère, page 1383, ligne 6, et Hésychius aux mots Α'στὴ ἐλαία et Πάγκυφος. Apollodore (c) dit que cet olivier se voyoit dans le Pandrosium. Il est facile de concilier cette opinion avec les deux autres. « Le temple de Pandrose, dit (d) Pausanias, » étoit contigu à celui de Minerve ». De-là, les uns placent l'olivier dans le temple d'Erechthée, d'autres dans celui de Minerve, d'autres enfin dans celui de Pandrose.

(78) §. LV. *Une mer.* Cette mer n'étoit autre chose qu'un puits où se rendoit de l'eau de mer par des conduits souterrains; « ce qui n'est pas bien merveilleux, ajoute (e) » Pausanias; mais ce qui mérite d'être rapporté, c'est que » lorsque le vent du midi souffle, on y entend un bruit » semblable à celui des vagues agitées, et que l'on voit sur » la pierre de ce puits la figure d'un trident, qu'on dit être

(a) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXVII, pag. 64.
(b) Meursius in Cecropia, cap. XX.
(c) Apollodor. Biblioth. lib. III, cap. XIII, §. I, pag. 222.
(d) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXVII, pag. 64.
(e) Id. ibid. lib. I, cap. XXVI, pag. 62 et 63.

» un témoignage de la contestation qu'eut Neptune avec » Minerve au sujet de l'Attique ».

Il (*a*) jaillissoit aussi de l'eau de mer dans le temple de Neptune Hippias près de Mantinée, et à Mylases, ville de Carie, quoique le port de cette ville soit éloigné de la mer de quatre-vingts stades, et que Mantinée soit si avant dans les terres que la mer n'y peut venir, dit Pausanias, que par miracle. *Voyez* aussi la note suivante.

(79) §. LV. *De la contestation.* Cécrops (*b*) régna dans l'Attique. Elle s'appeloit auparavant Actæa; il l'appela de son nom Cécropia. On dit que sous son règne les Dieux choisirent les villes où ils vouloient être honorés d'un culte particulier. Neptune vint le premier dans l'Attique, et ayant frappé la terre de son trident vers le milieu de la citadelle, il en fit sortir une mer, qu'on appelle aujourd'hui Erechthéïde. Après lui vint Minerve, qui fit croître un olivier qu'on voit aujourd'hui dans le Pandrosion : Jupiter fit adjuger la ville à Minerve, qui lui donna son nom, cette Déesse s'appelant en grec Athéné.

Voyez sur les différens noms qu'eut l'Attique, l'Essai sur la Chronologie d'Hérodote, chap. VIII, §. XI, p. 266 et suiv.

(80) §. LV. *Un rejeton. Sunt* (c) *et miracula fortuita. Nam et oliva in totum ambusta revixit: et in Bœotiâ derosæ à locustis ficus germinavere.*

(81) §. LV. *D'une coudée.* De deux coudées, selon Pausanias (*d*). Le merveilleux croît avec le temps.

(82) §. LVII. *Mnésiphile d'Athènes.* Ce Mnésiphile étoit, ainsi que Thémistocles, de la bourgade de Phréare. « Il » n'étoit, dit (*e*) Plutarque, ni un orateur, ni un de ces » Philosophes, qu'on appeloit Physiciens; mais il s'appli-

(*a*) Pausan. Arcad. sive lib. VIII, cap. X, pag. 619.
(*b*) Apollodor. lib. III, cap. XIII, §. 1, pag. 221.
(*c*) Plin. Hist. Nat. lib. III, cap. XVII, tom. II, pag. 87, lin. 24.
(*d*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXVII, pag. 64.
(*e*) Plutarch. in Themistocle, pag. 112, D.

» quoit uniquement à l'étude qui portoit alors le nom de » Sagesse, et qui n'étoit en ce temps-là que la Science qui » enseigne à bien gouverner, et qui rend la prudence vi- » goureuse et agissante, et il s'y attachoit comme à une » Secte établie par Solon, et qui avoit passé de main en main » jusqu'à lui ». Thémistocles avoit été son disciple, et c'est la raison de la déférence qu'il avoit pour ses conseils; mais, comme en même temps ce n'étoit pas un homme assez considéré dans sa patrie, pour qu'on pût le citer, Thémistocles crut devoir s'approprier son avis, sans en nommer l'auteur.

(83) §. LIX. *Ceux qui restent derrière les autres, &c.* Ὁι ἐγκαταλειπόμενοι. Ceux qui restent derrière les autres, c'est-à-dire, qui sont vaincus à la course.

C'étoit l'expression propre dans les jeux, soit de la course des chars, soit de la course à pied. De-là elle s'est prise métaphoriquement pour signifier ceux qui sont vaincus, qui ont du dessous, qui perdent leur cause.

(a) Ἀλλ' αἰὲν ἡμᾶς ἢ κακοῖς βαλεῖτέ που,
Ἢ ξὺν δόλῳ κεντήσεθ' οἱ λελειμμένοι.

« Mais toujours ou vous nous attaquez par des paroles » injurieuses, ou vous cherchez à nous mordre en cachette, » parce que vous avez perdu votre cause ».

Je suis étonné qu'Hérodote ait supprimé un trait de modération, qui fait un honneur infini à Thémistocles. Ce général représentoit au Conseil des Grecs, combien il seroit avantageux de combattre à Salamine, et qu'en allant plus loin, on courroit risque d'être enveloppé de toutes parts par les Perses, qui se trouveroient dans un espace assez grand pour déployer toutes leurs forces. Les Grecs, qui vouloient se rapprocher du Péloponnèse, se soulevèrent contre la proposition du Général Athénien, et sans lui donner le temps de développer ses raisons, ils passèrent à des

(a) Sophocl. Ajax. vers. 1244.

propos

propos offensans, et même Eurybiades vint à lui la canne levée : Thémistocles, sans s'émouvoir, lui (*a*) dit : Frappe, mais écoute. Ce trait de grandeur déconcerta le Spartiate.

(84) §. LX. *En accusant*. Imputer à quelqu'un qu'il étoit près d'abandonner la cause commune, c'étoit une véritable accusation. La correction de M. Valckenaer, qui lit ὀυδένα κακηγορέειν au lieu de ὀυδένα κατηγορέειν, me paroît donc inutile. En suivant cette correction, il faudroit traduire : Il auroit cru aller contre la bienséance en disant du mal de quelqu'un en présence des alliés.

(85) §. LXI. *Détourne*. M. Valckenaer a parfaitement bien expliqué ce passage entier; je vais en dire deux mots en faveur de ceux qui n'ont pas son Edition, et cela d'autant plus que M. l'Abbé Bellanger étoit ici très-éloigné de son Auteur. 1°. ὀυκ ἐῶν signifie *dissuadant*, de même que livre second, §. XXX et ailleurs. 2°. ἐπιψηφίζειν signifie *aller aux opinions*, *demander les avis*, et se dit de celui qui préside à une assemblée, à un conseil. *Voyez* M. Ernesti (*b*) sur les Dits mémorables de Socrates.

3°. J'ajoute à la note de M. Valckenaer qu'ἄπολι ἀνδρί est ce qu'on appelle en terme de grammaire *dativus commodi ;* ce datif a souvent été mal rendu. Je n'en rapporterai qu'un seul exemple que je tire d'Homère (*c*), ὅτε Ἴλιον εἰς ἐρατεινὴν ἡγεόμην Τρώεσσι. Madame Dacier a traduit, et que je me mis à la tête des Troyens. Τρώεσσι est *in gratiam Trojanorum*. M. Bitaubé a mieux rendu ce passage : « Je » partis pour amener du secours aux Troyens ».

(86) §. LXI. *Ne pouvant plus se contenir*. J'ai cru devoir paraphraser τότε δὴ qui se rapporte manifestement au commencement du paragraphe LX, où Thémistocles répond honnêtement à Adimante.

(*a*) Plutarch. in Themistocle, pag. 117.
(*b*) Xenophontis Memor. Socrat. Dict. lib. I, cap. I, pag. 10.
(*c*) Homer. Iliad, lib. V, vers. 210.

(87) §. LXI. *Plus puissante qu'eux.* Æschyle a très-bien dit dans sa Tragédie, intitulée *les* (*a*) *Perses* : « Athènes est » indestructible ; ses citoyens vivans, son rempart est iné- » branlable ».

(88) §. LXI. *Deux cents vaisseaux.* Aristote, selon (*b*) Plutarque, écrit que le Sénat de l'Aréopage donna (*c*) huit dragmes à chaque soldat, et que par ce moyen sur-tout on réussit à compléter les équipages des vaisseaux. Clidémus, ajoute (*d*) Plutarque, assure que cet argent fut trouvé par un artifice de Thémistocles. Car tandis que les Athéniens, dit-il, se rendoient au Pirée pour s'embarquer, l'égide de la statue de Minerve se perdit. Thémistocles faisant semblant de la chercher par-tout, trouva parmi les bagages une somme d'argent immense, qui ayant été mise en commun, entretint l'abondance sur la flotte.

(89) §. LXII. *Vous sauverez la Grèce.* Il y a ici une ellipse. Il faut suppléer σώσεις τὴν Ἑλλάδα ou τοῦ ἂν ἔχοι. Voyez la note de M. Valckenaer.

(90) §. LXIII. *Fit changer de résolution.* Ἀναδιδάσκω signifie je fais changer de sentiment à quelqu'un, et au moyen, je me fais changer de sentiment, c'est-à-dire, je change de sentiment.

(91) §. LXIV. *A Egine.* Jupiter aima (*e*) Egine, fille d'Asopus : il la transporta dans l'île qu'on appeloit alors Œnone, et qui prit d'elle le nom d'Egine, où il en eut un fils nommé Æacus. Celui-ci eut trois fils, Pélée, Télamon et Phocus. Ce Prince fut très-pieux. La Grèce étant affligée d'une horrible sécheresse, on consulta l'Oracle de Delphes pour en apprendre et la cause et le remède. La Pythie

(*a*) Æschyl. in Pers. 346 et 347 de la traduction de M. Du Theil.

(*b*) Plutarch. in Themistocle, pag. 117, A.

(*c*) 7 liv. 4 sous de notre monnoie.

(*d*) Id. ibid.

(*e*) Pausan. Corinth. sive lib. II, cap. XXIX, pag. 177 et 179 ; Apollodor. lib. III, cap. XI, §. VI, pag. 213, 214 et 215.

répondit qu'il falloit appaiser la colère de Jupiter, et employer pour cet effet l'intercession d'Æacus.

Sur cette réponse, toutes les villes envoyèrent une députation à ce Prince, qui, s'étant rendu à leurs prières, fit des sacrifices et des vœux à Jupiter Panellénien, et obtint de la pluie.

Dans le quartier (*a*) le plus apparent de la ville d'Egine, on voit l'Æacéion ou Temple d'Æacus ; c'est une enceinte quarrée de marbre blanc, à l'entrée de laquelle on voit les statues des Députés qui vinrent trouver Æacus de la part des peuples de la Grèce. Telle fut sans doute l'origine de la dévotion des Grecs envers Æacus et les Æacides.

Je saisis cette occasion pour corriger un passage de Saint Clément d'Alexandrie, où il est question de cet Æacus, qui obtint de la pluie par ses prières (*b*). Λάβροι δὲ καὶ συνεχεῖς ὄμβροι καταῤῥαγέντες, ὅλην ἐπλήρωσαν τὴν χώραν. Ἐνθεῦτεν ἄφθονος καὶ πλουσία τελεσφορεῖται εὐκαρπία ταῖς Αἰακοῦ γεωργηθείσαι εὐχαῖς. Le traducteur latin a rendu ce passage : *Vehementes autem et continui imbres erumpentes totam implevêre regionem. Hinc efficitur abundans et copiosa fructuum feracitas*, qui Æaci tanquam agricultura, fuêre impetrati precibus. Cela ne fait aucun sens, et le mot γεωργηθείσαι est évidemment altéré. Je suis surpris que le savant Evêque d'Oxford, le Docteur Potter, n'ait pas fait de note sur ce passage. Je lis χορηγηθείσα. *Une riche et abondante moisson fut accordée aux prières d'Æacus ;* quæ Æaci precibus fuit impetrata.

Phocus fut tué par (*c*) Télamon ; d'autres disent par Pélée et Télamon (*d*). Pélée (*e*) se retira dans la Phthie et Téla-

---

(*a*) Pausan. Corinth. sive lib. II, cap. XXIX, pag. 179.

(*b*) Clement. Alexandr. Stromat. lib. VI, pag. 753, lin. 18.

(*c*) Plutarch. Vit. Parallel. pag. 311, F.

(*d*) Pausan. Corinth. sive lib. II, cap. XXIX, pag. 179 ; Apollodor. lib. III, cap. XI, §. VI, pag. 214.

(*e*) Apollodor. lib. III, cap. XII, §. I, pag. 215.

mon (*a*) dans l'île de Salamine, où il régna. *Voyez* aussi livre v, §. LXXX. Ajax, fils de Télamon, se distingua à la guerre de Troie; mais après la mort d'Achilles, ayant disputé les armes de ce héros à Ulysses, on les adjugea à celui-ci. Ajax se tua de désespoir. Homère a placé dans son Odyssée ce héros dans les Champs Elysées; je n'en suis pas surpris. On n'avoit pas encore alors approfondi plusieurs points de la morale, et l'on ne croyoit pas en blesser les principes en se tuant, ou en autorisant le suicide. Mais j'ai toujours été étonné que le pieux et savant Archevêque de Cambrai, M. de Fénélon, ait placé Ajax dans son Télémaque parmi les Bienheureux. Il est vrai qu'il accorde à ce Prince un moindre degré de bonheur qu'aux Rois, qui ne se sont occupés qu'à rendre leurs sujets heureux; mais il n'en est pas moins certain qu'il l'a placé dans le séjour de la félicité; cela est d'un mauvais exemple.

(92) §. LXIV. *Pour en faire venir.* Ἀπέστελλον ἐπὶ se dit de même que ἔπεμπε ἐπὶ, pour signifier, il envoya chercher. *Voyez* liv. I, §. CX et ailleurs. Cette députation dut augmenter la célébrité d'Æacus. Mais je doute fort que la fête (*b*) qu'on célébroit en son honneur à Egine, ait été instituée en ce temps-là. Je la crois plus ancienne.

(93) §. LXV. *Le mystique Iacchus.* Le 20 (*c*) du mois (*d*) Boëdromion, qui étoit le sixième jour de la fête des Mystères de Cérès, on portoit (*e*) du Céramique à Eleusis, une figure d'Iacchus ou Bacchus, couronnée (*f*) de myrte et

---

(*a*) Apollodor. lib. III, cap. XI, §. VII, pag. 215.

(*b*) Τὰ Αἰάκεια. Scholiast. Pindari ad Olympic. VII, vers. 156, pag. 87, col. 2, lin. 11 et 12. Le passage entier de Philémon, rapporté par M. de Villoison dans ses notes sur le Lexique d'Apollonius, page 856, est tiré de ce Scholiaste.

(*c*) Il répond au 30 Septembre.

(*d*) Plutarch. in Camillo, pag. 138, D.

(*e*) Scholiast. Aristoph. in Ran. vers. 402.

(*f*) Aristoph. in Ran. vers. 331 et seq.

tenant à la main (*a*) un flambeau. Pendant la marche on chantoit en l'honneur du Dieu un Hymne, qui s'appeloit le (*b*) Mystique Iacchus, et dans lequel on répétoit souvent *Iacche*. Or c'étoit cet Hymne que disoit avoir entendu Dicéus.

Cet Hymne ne se chantoit pas en l'honneur de (*c*) Bacchus Thébain, fils de Jupiter et de Sémélé, mais en celui de Bacchus, fils de Jupiter et de Proserpine. Celui-ci étoit, selon (*d*) Cicéron, le premier des cinq Bacchus, parmi lesquels il ne comprend pas le fils de Sémélé.

Le texte grec porte : καὶ οἱ φαίνεσθαι τὴν φωνὴν εἶναι τὸν Μυστικὸν Ἴακχον. Ces paroles sont très-claires. « Il lui parut que » les paroles qu'ils entendirent étoient le Mystique Iac- » chus », c'est-à-dire, l'hymne appelé le Mystique Iacchus. Cependant il a plu à M. de Villoison de changer ce texte et d'y subsituer τὴν φωνὴν ἱέναι τὸν Μυστικὸν Ἴακχον, avec cette version : *hanc vocem emissam esse a Mystico Iaccho*. Arrien et Hésychius, comme nous l'avons remarqué, auroient bien dû apprendre à ce Savant, que le Mystique Iacchus étoit un hymne qui se chantoit en l'honneur de Bacchus le sixième jour des Mystères d'Eleusis. D'ailleurs, en supposant que ce fut le Dieu qui fit entendre sa voix à Dicéus, cette voix étoit-elle donc si différente de celle des hommes et de celle même des autres Dieux, pour qu'il pût la reconnoître? De plus, il faudroit supposer que cet Athénien avoit une connoissance parfaite du son de voix de tous les Dieux. Ces raisons et d'autres encore, m'avoient empêché d'adopter cette conjecture, qui m'avoit été proposée par M. de Villoison, et je lui en aurois gardé le secret, s'il ne l'avoit point insérée à l'insu de M. de Sainte-Croix,

---

(*a*) Aristoph. in Ran. vers. 343 et seq.

(*b*) Arriani Expedit. Alexandr. lib. II, §. XVI ; Hesych. voc. Ἴακχον.

(*c*) Arrianus, ibid.

(*d*) Cicer. de Nat. Deorum, lib. III, §. XXIII.

dans la note 5, page 199 de l'excellent ouvrage de ce Savant, intitulé : *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Religion secrète des anciens Peuples.*

(94) §. LXV. *Et l'on initie à ces mystères.* On peut voir sur ces mystères, Meursius, dans son Traité intitulé *Eleusinia*, et particulièrement le Docteur Warburton, dans l'ouvrage qui porte pour titre : *The Divine Legation of Moses.* Ce savant Evêque me paroît cependant se tromper, lorsqu'il prétend qu'on instruisoit les Initiés de l'unité de Dieu. Peut-être cela se pratiquoit-il à l'égard de ceux en qui on remarquoit des dispositions à croire ce dogme; mais je suis persuadé qu'on n'en parloit pas à la tourbe des Initiés, et qu'on prêchoit l'athéisme à un très-petit nombre d'autres. On en peut dire autant des mystères de Samothrace et de Lemnos. J'en prends à témoin (*a*) Cicéron : *Omitto Eleusinam sanctam illam et Augustam,*

Ubi initiantur gentes orarum ultimæ.

Prætereo Samothraciam, eaque, quæ

Lemni
Nocturno aditu occulta coluntur,
Silvestribus sæpibus densa;

quibus explicatis ad rationemque revocatis, rerum magis natura cognoscitur, quam Deorum.

Telles étoient les raisons qui m'avoient fait adopter, dans ma première édition, ces deux opinions sur la doctrine enseignée dans les Mystères, malgré leur incompatibilité. Mais ayant lu depuis, avec la plus grande attention, le savant ouvrage de M. de Sainte-Croix, sur les Mystères du Paganisme, j'y ai vu avec plaisir ces deux opinions invinciblement réfutées. *Voyez* sect. v, art. v, et sur-tout les pag. 355 et suiv. 365, &c.

Quant à ce qu'Hérodote dit que l'on initie à ces Mystères,

(*a*) Cicer. de Naturâ Deorum, lib. I, §. XLII.

non-seulement les Athéniens, mais encore les autres Grecs qui desirent d'y être admis, il est bon de savoir que cela ne s'étoit pas toujours observé. Hercules, les (*a*) Dioscures furent initiés; mais auparavant ils furent adoptés par un Athénien. Anacharsis, quoique barbare, le (*b*) fut aussi; mais auparavant il s'étoit fait adopter. Les Athéniens ne se rendirent pas, dans la suite, si difficiles, non-seulement à l'égard des Grecs, comme le prouve ce passage, mais encore à l'égard des Barbares, puisqu'ils initièrent Sylla, Pomponius Atticus, Auguste, &c.

(95) §. LXV. *Restez tranquille.* ἔχ' ἥσυχος. Les Athéniens et les Ioniens qui étoient originaires d'Athènes, emploient volontiers l'adjectif en cette occasion. Euripides dit de même dans Médée, vers 553, ἀλλ' ἔχ' ἥσυχος, et dans Orestes, vers 1275 de l'édition de M. Brunck, ἄφοβος ἔχε. Les autres Grecs se servent plus souvent en pareil cas de l'adverbe ἔχ' ἡσύχως.

(96) LXV. *Qu'il appuyoit du témoignage.* Καταπτόμενος, &c. Eustathe remarque (*c*) qu'Hérodote prend καταπτέσθαι dans un sens qui n'est pas ordinaire, et il l'explique *prenant à témoin*, μάρτυρας προφέρων. Il rapporte ensuite ce passage de notre Auteur. Hérodote s'étoit servi de la même expression, liv. VI, §. LXVIII.

(97) §. LXVI. *Des cinq Iles.* Il y a dans le grec *les cinq villes*. Comme toutes les îles de la mer Egée avoient une ville de même nom que l'île, il étoit devenu d'usage que les mots de πόλις et νῆσος, ville et île, signifiassent en pareille occasion la même chose. Hérodote appelle, liv. III, §. CXXXIX, l'île de Samos, la première de toutes les villes; Eupolis nomme (*d*) Chios une très-belle ville, et Thu-

(*a*) Plutarch. in Theseo, pag. 16, A. Diodor. Sicul. lib. IV, §. XIV, pag. 260.

(*b*) Luciani Scytha, §. VIII, tom. I, pag. 868.

(*c*) Eustath. ad Hom. Iliad. I, vers. 582, pag. 155, lin. 27.

(*d*) Scholiast. ad Aristoph. Aves. vers. 881.

cydides (*a*) une très-grande ville. *Voyez* aussi Harpocration au mot Κεῖοι.

Ces cinq îles étoient celles de Naxos, de Mélos, de Siphnos, de Sériphos et de Cythnos, dont Hérodote a parlé ci-dessus, §. XLVI.

(98) §. LXVII. *Tous furent d'avis.* M. Wesseling a mis dans le texte, d'après deux manuscrits, οἱ μὲν δὴ ὧλλοι, au lieu de οἱ μὲν ἄλλοι qu'on lisoit auparavant. Cette dernière leçon, appuyée d'ailleurs par trois manuscrits de la Bibliothèque du Roi, me paroît cependant préférable; ὧλλοι étant pour οἱ ἄλλοι, οἱ μὲν δὴ ὧλλοι seroit la même chose que οἱ μὲν δὴ οἱ ἄλλοι, ce qui n'est pas supportable.

(99) §. LXVIII. *Peuples lâches et méprisables.* J'ai cherché à rendre cette expression τῶν ὄφελός ἐστι οὐδέν. Feu M. Hemsterhuis a (*b*) remarqué, avec sa sagacité ordinaire, que ὅ, τι περ ὄφελος se dit de ce qu'il y a de plus excellent en quelque genre que ce soit. Avec la négation ce doit être ce qu'il y a de plus mauvais. Or, comme il s'agit ici de guerriers, et que la lâcheté est la plus mauvaise qualité que puissent avoir des troupes, j'ai cru devoir l'exprimer.

(100) §. LXXI. *Chemin de Sciron.* Ce chemin (*c*) conduisoit de la Mégaride à l'Isthme par la montagne de Sciron, fameuse par le brigand dont elle portoit le nom. Ce brigand précipitoit les passans dans la mer, ou attachoit leurs membres à des pins qu'il avoit courbés, et qui, venant ensuite à se redresser par leur effort naturel, les mettoit en pièces. Thésée en purgea le pays.

(101) §. LXXII. *Les Eléens.* Pausanias (*d*) dit aussi qu'ils eurent part à la guerre des Grecs contre Xerxès. Mais

(*a*) Thucydid. lib. VIII, §. XV,

(*b*) Lucian. Timon. tom. I, pag. 171, note 5. *Voyez* aussi la note de M. Valckenaer.

(*c*) Strab. lib. IX, pag. 600, A.

(*d*) Pausan. Eliac. prior. sive lib. V, cap. IV, pag. 583.

Diodore

Diodore de Sicile assure le contraire : comme les (*a*) Eléens, dit-il, se multiplioient beaucoup, et qu'ils gouvernoient sagement leur République, les Lacédémoniens cherchèrent les moyens de les faire relâcher de leur discipline, et de les amener à une vie commune, afin que jouissant des douceurs de la paix, ils n'eussent aucune expérience pour les entreprises militaires. Dans cette vue et du consentement de presque tous les autres Grecs, ils les consacrèrent au Dieu (à Jupiter) : ils ne marchèrent point avec les troupes de la nation contre Xerxès ; comme étant uniquement dévoués au service du Dieu, on les exempta de porter les armes ; et même dans les guerres particulières que les Grecs se faisoient les uns aux autres, bien loin de les troubler et de leur causer aucun dommage, on s'empressoit au contraire à défendre et à conserver leur ville et leur territoire comme un pays sacré et inviolable. Mais dans la suite, après plusieurs générations, les Eléens firent la guerre, tant pour des intérêts communs, que pour des intérêts particuliers. *Voyez* aussi Polybe, lib. IV, §. LXXIII, pag. 438.

(102) §. LXXIII. *N'est point sortie du Péloponnèse.* Les Achéens ayant été chassés de la Laconie et de l'Argolide par les Héraclides, s'emparèrent du pays alors occupé par les Ioniens, et qui prit d'eux le nom d'Achaïe ; ainsi cette nation n'est pas sortie du Péloponnèse. *Voyez* liv. I, §. CXLV, note 353, pag. 432 et suiv.

(103) §. LXXIII. *Les Etoliens.* Pausanias raconte pareillement que (*b*) l'Elide avoit été peuplée par des Etoliens sortis de Calydon et du reste de l'Etolie ; mais en rapportant les Antiquités de cette Nation, il n'en parle point. Au contraire, il paroît que ce fut Etolus, frère d'Epéius, qui, ayant été obligé de se sauver pour un meurtre, se retira vers les bords de (*c*) l'Achéloüs dans la Curétide, et qui donna son

(*a*) Diodor. Sicul, Excerpt. de Virtut. et Vitiis, tom. II, pag. 547.
(*b*) Pausan. Eliac. I, sive lib. V, cap. I, pag. 375.
(*c*) Id. ibid. pag. 376. Apollodor. lib. I, cap. VII, §. VI, pag. 27.

nom à ses habitans. Eléius ayant succédé à son frère Epéius, appela de son nom Eliens (*a*) ces peuples qui avoient été appelés Epéens sous le règne précédent.

Je ne vois par conséquent aucun temps où les Etoliens soient venus s'établir dans l'Elide; mais je trouve qu'Endymion (*b*), fils d'Æthlius et de Calyce, amena des Eoliens (*c*) de Thessalie avec lui, et qu'il fut le fondateur d'Elis.

Si l'on suit la première tradition rapportée par Pausanias, ces Etoliens n'étoient pas proprement Etoliens, mais Eoliens. Calydon étoit anciennement appelée Eolide. *Voyez* Thucydides, liv. III, §. CII. Je serois par conséquent tenté de substituer les Eoliens aux Etoliens, et cela d'autant plus que les Copistes ont pris l'un pour l'autre : témoin liv. VI, §. CXXVII, où l'on trouve Α'ιτωλίδος en quelques manuscrits, et Α'ιολίδος en quelques autres.

(104) §. LXXIII. *Vers Cardamyle.* Il ajoute de Laconie pour distinguer cette ville de Cardamyle en Argolide. Xénophon, dont l'exactitude et la clarté sont connues, voulant parler d'Asine en Laconie, dit : les Thébains (*d*) ayant mené leur armée contre Asine en Laconie, ils battirent la garnison Lacédémonienne. Mais *voyez* notre Table Géographique.

(105) §. LXXIII. *Les Paroréates sont tous Lemniens.* Les Minyens, ou descendans des Argonautes, ayant été (*e*) chassés de l'île de Lemnos par les Pélasges, vinrent dans le Péloponnèse. S'étant (*f*) emparés peu après du pays des Paroréates et de celui des Caucons, ils en chassèrent les anciens habitans, et y bâtirent six villes. Cet événement

(*a*) Apollodor. lib. I, cap. VII, §. VI, pag. 27.
(*b*) Id. ibid. §. V, pag. 26.
(*c*) C'est-à-dire, des descendans d'Eole.
(*d*) Xenoph. Hellenic. lib. VII, cap. I, §. XIV, pag. 447.
(*e*) Herodot. lib. IV, §. CXLV.
(*f*) Id. ibid. §. CXLVIII.

est de la même époque que la fondation de Théra, comme on le voit dans Hérodote, et par conséquent il est de l'an 3,564 de la période julienne, 1,150 ans avant notre ère. Il y avoit donc, dans le temps de la bataille de Salamine, 670 ans que les Minyens portoient le nom de Paroréates.

(106) §. LXXIII. *Paroissent Ioniens à quelques-uns.* Hérodote venoit de dire que les Cynuriens étoient Autochthones; il ne pouvoit par conséquent ajouter qu'ils étoient Ioniens. Le texte est donc altéré. J'ai suivi la correction de M. Valckenaer qui m'a paru très-vraisemblable. Pausanias raconte (*a*) qu'il y avoit des gens qui regardoient les Cynuriens comme originaires de l'Argolide, et que cette Colonie avoit été conduite par Cynuros, fils de Persée; mais comme ce fondateur est antérieur de plus de deux siècles à l'établissement des Doriens, et que les peuples qui habitoient alors l'Argolide, paroissent Autochthones, cela ne contredit qu'en partie ce que dit notre Historien, que les Cynuriens étoient originaires du pays qu'ils habitoient. A l'égard de ce qu'il ajoute, suivant la correction de M. Valckenaer, que quelques-uns les croyoient Ioniens, cela peut s'appuyer sur un passage de Pausanias, où il est dit qu'Ornées tiroit (*b*) son origine d'Ornéus, fils d'Erechthée. Car en admettant cette tradition, ils étoient Ioniens.

(107) §. LXXIII. *Ainsi que les Ornéates.* Au lieu de ἐόντες Ὀρνεῆται, qui ne paroît faire aucun sens, je lis ὥς τε Ὀρνεῆται. Les Argiens (*c*) subjuguèrent les Ornéates, et les incorporèrent parmi eux. On voit aussi dans Thucydides (*d*) que les Argiens redemandent aux Lacédémoniens la Cynurie, comme un bien qui leur appartenoit. *Voyez* liv. I, §. LXXXII, et notes 220 et 221.

(*a*) Pausan. Lacon. sive lib. III, cap. II, pag. 207.
(*b*) Pausan. Corinthiac. sive lib. II, cap. XXV, pag. 168.
(*c*) Id. ibid.
(*d*) Thucydid. lib. V, §. XLI, pag. 342.

(108) §. LXXIV. *La marche des Barbares.* Dans le grec ταῦτα, *ces choses.* Je pense que cela doit se rapporter à la marche des Perses, qui se disposoient à entrer dans le Péloponnèse, dont il a parlé §. LXXI.

(109) §. LXXVI. *Avança vers Salamine.* Pour se faire une idée claire de la disposition de la flotte ennemie, il faut se mettre au fait du local, et s'instruire des desseins des Perses. Salamine étoit une île près de l'Attique, entre l'Attique et la Mégaride. Du côté de l'Attique étoit un détroit, et à l'entrée de ce détroit la petite île de Psyttalie. Du côté de la Mégaride étoit un autre détroit. Entre Salamine et le mont Ægaleos, la mer étoit assez large pour que les Grecs pussent faire leurs manœuvres, mais trop étroite pour une flotte aussi considérable que celle des Perses. Ce fut en ce lieu que les Grecs résolurent de livrer bataille, afin de rendre inutile la plus grande partie de la flotte des Perses. Les Perses, qui ne se doutoient pas des desseins des Grecs, crurent avoir trouvé l'occasion la plus favorable pour terminer d'un seul coup la guerre, en prenant, comme dans un filet, toutes les forces maritimes de la Grèce. Prévenus de cette idée, ils s'emparèrent de l'île de Psyttalie et firent avancer leur aîle droite (*a*) qui regardoit l'Occident vers Salamine et du côté d'Eleusis, afin de boucher le passage aux Grecs; et pour les envelopper et leur fermer le passage du côté du Pirée, ils firent avancer l'aile gauche, qui étoit à l'Est autour de l'île de Céos et du promontoire de Cynosure; ils firent, dis-je, avancer cette aile et occupèrent tout le détroit jusqu'à Munychie. L'île de Céos est à l'extrémité de l'Attique, vis-à-vis le promontoire Sunium. Cynosure est un autre promontoire de l'Attique, qui regarde une des extrémités de l'Eubée. Par cette disposition, les Grecs étoient enveloppés de toutes parts.

(*a*) Ce sont les vaisseaux qui étoient auprès de Phalère. *Voyez* ci-dessus, §. LXVI.

Cette explication est appuyée sur le §. LXXXV, sur lequel elle répand du jour.

Telle étoit ma manière de penser il y a quelques années; mais un Savant (*a*) respectable m'a fait naître des doutes qui m'ont engagé dans un nouvel examen. Ce savant pensoit que l'île de Céos, dont il est fait mention dans Hérodote, n'étoit pas celle qui est vis-à-vis du promontoire Sunium, et que Cynosure n'étoit pas ce promontoire de l'Attique, près de Marathon et vis-à-vis de l'Eubée, comme le dit Hésychius, mais un promontoire de l'île de Salamine. Pour moi, je ne connois pas d'autre île de Céos que celle qui est vis-à-vis de Sunium, et je ne sache pas qu'il y ait de promontoire du nom de Cynosure dans l'île de Salamine. Je persiste donc dans mon premier sentiment, et ce passage d'Hérodote me paroît très-clair. Les Perses vouloient subjuguer les Grecs; mais ils desiroient encore plus de se venger des Athéniens. Que font-ils? leurs troupes de terre s'avancent vers l'Attique, tandis que leurs vaisseaux, après avoir (*b*) séjourné trois jours à Histiée, traversent l'Euripe et se rendent en trois jours à Phalère. Il ne faut pas s'imaginer que toute la flotte fut à Phalère; il faut entendre cela des vaisseaux les plus avancés. La flotte des Perses, qui étoit extrêmement nombreuse, et qui avoit dû nécessairement passer devant Cynosure, occupoit, par ses derniers vaisseaux, ce promontoire, et s'étendoit depuis ce promontoire jusqu'au port de Phalère. Par ce moyen, toutes les côtes de l'Attique étoient au pouvoir des Perses, tandis que leur armée de terre se disposoit à entrer dans ce pays. Ce plan étoit très-bien imaginé, et les Athéniens ne pouvoient éviter le joug. Mais une chose le dérangea. Xerxès apprit que tous les Athéniens s'étoient réfugiés sur leurs vaisseaux entre l'île de Salamine et le territoire d'Eleusis,

(*a*) Feu M. l'Abbé Barthélemy.

(*b*) Herodot. lib. VIII, §. XXIII, LXVI.

et qu'ils avoient mis leurs femmes et leurs enfans en lieu de sûreté. Cette nouvelle, qui le força à changer de plan, ne lui parut pas moins agréable, parce qu'il se flatta qu'il se rendroit maître de la flotte des Grecs. Ce fut alors qu'il fit les dispositions dont j'ai fait mention au commencement de cette note.

(110) §. LXXVII. *Le Dédain, fils de l'Insolence.* L'oracle entend par ces mots Xerxès. Κόρος signifie ici *satietas*, *fastidium*, et non *juvenis*. M. Wesseling en avoit averti dans sa note; et j'avois bien senti que c'étoit là le sens. Mais la difficulté de rendre cela en françois m'avoit fait adopter une expression qui, en ôtant à l'oracle une partie de son ton énigmatique, pouvoit faire soupçonner que je rendois κόρος par *juvenis*. Pindare (*a*) prétend que l'Insolence est la mère du Dédain.

Ἐθέλοντι δ' ἀλεξεῖν Ὕβριν, Κόρου
Ματέρα θρασύμυθον.

« Voulant repousser l'Insolence audacieuse, mère du » Dédain ».

L'Oracle et Pindare ne se contredisent qu'en apparence. Si le dégoût, occasionné par l'abondance, fait naître l'Insolence et l'Insulte, on peut bien dire que l'Insolence nous fait dédaigner nos richesses pour courir après celles des autres. C'est dans ce sens que Sophocles (*b*) a dit dans l'Œdipe Roi :

Ὕβρις φυτεύει τύραννον.

« L'Insolence engendre le Tyran ». Il n'est pas nécessaire de recourir à une énallage, avec les Commentateurs, pour entendre ce vers.

(111) §. LXXVII. *S'imagine faire retentir.* Il y a dans le grec δοκεῦντ' ἀνὰ πάντα πύθεσθαι, que M. Wesseling trouve

(*a*) Pindari Olymp. XIII, vers. 12.
(*b*) Sophocl. Œdipus Tyr. vers. 873.

obscur. La traduction latine *sibi cedere cuncta putantem* n'est point exacte. Le Savant dont je viens de parler, propose dans ses notes celle-ci : *Opinantem ubique se auditum iri*, qui me paroît vraie et que j'ai suivie.

(112) §. LXXVII. *L'airain se mêlera avec l'airain.* Cette expression fait-elle allusion à l'airain dont les proues des vaisseaux étoient armées, ou aux plus anciens temps où les armes étoient d'airain, le fer n'ayant pas encore été trouvé?

Nam (*a*) prior æris erat quàm ferri cognitus usus.
....
Ære solum terræ tractabant, æreque belli
Miscebant fluctus, et vulnera vasta serebant....

(113) §. LXXVII. *Je n'ose contredire.... et je n'approuve point, &c.* Ce seul trait, dit le savant et judicieux M. Valckenaer, suffit pour faire voir qu'en fait d'Oracles, notre Historien, écrivain d'ailleurs si plein de sens, avoit la même maladie que la plupart des autres hommes de son siècle. Mais il prouve en même temps qu'il y avoit déjà des gens plus clairvoyans et moins crédules.

(114) §. LXXIX. *Par ostracisme.* « Ostracisme est un » mot grec qui vient d'ὄστρακον, test de pot de terre ou » écaille. C'étoit un jugement en usage à Athènes, par lequel » on exiloit ordinairement pour dix ans (pour cinq ans, » selon (*b*) Diodore de Sicile), ceux qu'on croyoit trop » puissans, et dont on craignoit le crédit et les richesses. » L'ostracisme (*c*) fut imaginé par les Athéniens après » qu'ils eurent secoué le joug des Pisistratides; ils se défai- » soient par ce moyen de ceux qu'ils croyoient capables de » détruire le gouvernement populaire.

» Pour ces sortes de jugemens on fermoit la place pu-

(*a*) Lucret. vers. lib. v, vers. 1,286.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. LV, tom. I, pag. 445.
(*c*) Id. ibid.

» blique de planches; on y laissoit dix portes; le peuple » entroit par tribus, et chacun mettoit dans l'urne son » *ostracon* sur lequel étoit écrit son suffrage. S'il se trou» voit six mille voix contre l'accusé, il falloit que dans dix » jours il sortît de la ville. Sans ce nombre de voix il n'étoit » point condamné. L'ostracisme étoit en usage non-seule» ment chez les Athéniens, mais encore chez les Argiens, » les Milésiens, les Mégariens, &c. Thémistocles, Aristides, » Thucydides, Alcibiades, &c. furent exilés par l'ostra» cisme. Cet exil différoit du bannissement en trois choses: » il étoit pour un temps, on en assignoit le lieu, et l'on ne » saisissoit point le bien de l'exilé : le bannissement étoit au » contraire perpétuel, on n'en assignoit point le lieu, et le » peuple confisquoit le bien du banni. *Voyez* Varinus Pha» vorinus, aux mots ὀστρακίνδα et ὀστρακισμός. L'ostracisme » étoit un exil honorable qui, bien loin d'imprimer quel» que tache, faisoit connoître le mérite de l'exilé. On y » procédoit à la pluralité des voix et par autorité, sans un » mûr examen, sans un jugement en forme; il suffisoit pour » être ostracisé qu'on portât ombrage aux jaloux, aux ca» lomniateurs : le bannissement au contraire étoit une » peine imposée par des Juges, après un mûr examen, aux » coupables de quelque crime qui ne méritoit pas la mort. » Il imprimoit une tache d'infamie, qui ne s'effaçoit jamais, » pas même par la fin du bannissement, et lorsqu'il étoit » perpétuel, il équipoloit à la mort civile ».

BELLANGER.

(115) §. LXXXII. *Le trépied.* Voyez lib. I, §. XCII, note 251.

(116) §. LXXXII. *De trois cents quatre-vingts.* Æschyle n'en (*a*) donne que trois cent dix aux Grecs.

(117) §. LXXXIII. *On assembla les troupes.* Οἱ σύλλογοι

(*a*) Æschyl. Pers. vers. 337, 338.

τῶν

τῶν ἐπιβατέων ποιησάμενοι. Comme cette phrase paroissoit à M. Wesseling manquer de liaison, il ajoutoit ἠγορόωντο. Ce Savant ne faisoit pas sans doute attention que c'est un nominatif absolu pour un génitif absolu. Entre mille exemples de cette façon de parler, je me contente de ceux-ci. Καὶ (a) διαλεγόμενος αὐτῷ ἔδοξέ μοι οὗτος ὁ ἀνὴρ... « M'étant entretenu avec lui, il me parut que cet homme.... ».

(b) Σωθεὶς δὲ, παῖδας ἐξ ἐμῆς ὁμοσπόρου
Κτησάμενος, ἣν ἔδωκά σοι δάμαρτ' ἔχειν,
Ὄνομά τ' ἐμοῦ γένοιτ' ἄν.

« Si vous venez à vous sauver et que vous ayiez des » enfans de ma sœur, que je vous ai donnée pour épouse, » mon nom pourra se conserver ». Σωθεὶς δὲ est pour σοῦ σωθέντος, comme l'a remarqué Josué Barnes sur ce vers. Προσθίγων (c) dans les Choëphores est pour προσθίγοντός σου. Les Latins ont dit à l'imitation des Grecs, *cæteræ Philosophorum disciplinæ...... eas non modò nihil adjuvare arbitror.* Cic. *de Finibus*, lib. III, §. III, où l'on peut voir les notes de Davies.

Et Térence Hecyr. Act. III, Sc. I, vers 6.

Nam nos omnes, quibus est alicunde aliquis objectus labos,
Omne quod est interea tempus, priusquam id rescitum est, lucro est.

(118) §. LXXXIII. *Il leur ordonna de monter.* Cet ordre de Thémistocles ne s'adresse, de même que son discours, qu'aux Athéniens. Les autres Généraux en donnèrent sans doute de pareils, quoique Hérodote n'en dise rien.

(119) §. LXXXIV. *Reculèrent..... sans revirer de bord.* Ἐπὶ πρύμνην ἀνεκρούοντο. ἐπὶ πρύμναν κρούσασθαι se dit d'un vaisseau qui se retire, qui recule sans virer de bord. De cette manière on n'avoit pas l'air de fuir, et l'on couroit

(a) Plato Socratis Apologia, tom. I, pag. 21, C.
(b) Euripid. Iphig. in Taurid. vers. 695.
(c) Æschyl. Χοηφ, vers. 1060.

moins de risque d'être blessé que si on eût présenté le dos à l'ennemi. Mais lorsqu'on reculoit pour revenir à la charge avec plus d'impétuosité, les Grecs appeloient cela ἐπὶ πρύμναν ἀνακρούσασθαι. Cette différence est parfaitement bien établie par Julius Pollux. Καὶ (*a*) τὸ μὲν εἰς ἐμβολὴν ὑπεξαγαγεῖν εἰς τοὐπίσω τὴν ναῦν, ἀνακρούσασθαι. Τὸ δὲ εἰς φυγὴν, πρύμναν κρούσασθαι. « On dit ἀνακρούσασθαι, lorsqu'on recule sans re- » virer de bord pour revenir à l'attaque, mais lorsqu'on » prend la fuite sans virer de bord, on dit πρύμναν κρούσασ- » θαι ». Cette manœuvre se faisoit en ramant en sens contraire. Le même Julius Pollux a dit aussi en parlant d'un cheval ἀνάκρουε (*b*) τῷ χαλινῷ, « faites-le reculer en retirant » la bride, afin de le pousser ensuite en avant avec plus d'ar- » deur ». *Voyez* liv. VI, §. XII, note 11.

Voyez aussi la savante note de M. Valckenaer.

(120) §. LXXXIV. *De reculer.* L'expression est la même que celle qui est au commencement de ce paragraphe. J'ai cependant mieux aimé dénaturer un peu le sens, que d'employer une longue périphrase. *Voyez* la note précédente.

(121) §. LXXXV. *Inscrit parmi ceux.* On écrivoit sur des registres les noms de ceux qui avoient rendu des services au Roi. *Voyez* la (*c*) lettre de Xerxès à Pausanias, Roi de Lacédémone. Mardochée (*d*) qui avoit donné avis à Assuérus d'une conspiration concernant sa vie, fut inscrit dans les annales, et fut dans la suite récompensé. Les Septante traduisent γράμματα μνημόσυνα τῶν ἡμερῶν, et la Vulgate, *historias et annales priorum temporum.*

(122) §. LXXXVI. *La flotte des Perses.* Il parut dans le temps de la bataille de Salamine une comète cornue: *cerastias* (*e*) *cornus speciem habet, qualis fuit cum Græcia apud*

(*a*) Jul. Polluc. Onomastic. lib. I, cap. IX, Segm. CXXV, pag. 84.
(*b*) Jul. Polluc. lib. I, cap. XI, Segm. CCXI, pag. 128.
(*c*) Thucydid. lib. I, §. CXXIX, pag. 84.
(*d*) Esther. cap. VI, vers. 1, &c.
(*e*) Plin. Hist. Nat. lib. II, cap. XXV, tom. I, pag. 88, lin. 4.

Salamina depugnavit. Ce combat se donna la première année de la soixante et quinzième Olympiade, 480 ans avant Jésus-Christ, le 20 du mois (*a*) Boëdromion ou 30 septembre. Plutarque, qui assigne cette date dans la Vie de Camille, ne se trompe point, comme l'a cru (*b*) Dodwell, lorsqu'il avance dans celle de (*c*) Lysandre, que la bataille de Salamine se donna le 16 du mois Munychion ou 20 avril. Plutarque parle dans la Vie de Camille, de la bataille de Salamine qui se donna la première année de la soixante et quinzième Olympiade, et dans celle de Lysandre, de la bataille de Salamine dans l'île de Cypre, qui arriva la troisième année de la quatre-vingt-deuxième Olympiade, 450 ans avant l'ère vulgaire. Ruault s'y est trompé. Plutarque (*d*) et Diogènes de Laerte remarquent qu'Euripides naquit le jour même de la première bataille de Salamine, et qu'il mourut le jour de la naissance de Denys l'ancien, qui fut un des Tyrans de Sicile.

(123) §. LXXXVII. *Artémise.* Il y a dans le grec, *Artemisia.* L'usage a prévalu en françois de dire Artémise. Elle étoit fille de Lygdamis et Reine de Carie. Elle n'en possédoit cependant qu'une petite partie, Halicarnasse qui en étoit la capitale et les trois petites îles de Cos, Nisyros et (*e*) Calydnes. Ainsi il ne faut pas confondre Calydnes avec Calynde, ville sur les frontières de Lycie, dont Damasithyme étoit Roi. Il ne faut pas non plus confondre cette Princesse avec une autre Artémise qui fut aussi Reine de Carie, et qui étoit fille d'Hécatomnus, sœur et femme de

(*a*) Plutarch. in Camillo, pag. 138, B.

(*b*) Annales Thucydidei, pag. 49.

(*c*) Plutarch. in Lysand. pag. 441, D; de Gloriâ Atheniens. pag. 349, F.

(*d*) Plutarch. Symposiac. lib. VIII, Quæst. I, pag. 717, C; Diogen. Laert. in Socrat. lib. II, Segm. XLV.

(*e*) Herodot. lib. VII, §. XCIX. L'Abbé Bellanger avoit fait dans une note un reproche peu fondé à l'Abbé Sevin.

Mausole, lequel mourut vers la cent sixième Olympiade, ou 356 ans avant l'ère vulgaire.

(124) §. LXXXVII. *S'imaginant que ce vaisseau.* Polyen (*a*) rapporte qu'Artémise avoit fait ôter de son vaisseau le pavillon Perse; circonstance omise par Hérodote, et qui donne beaucoup plus de vraisemblance à son récit.

(125) §. LXXXVIII. *Et que quelqu'un.* Si l'on peut s'en rapporter (*b*) à Ptolémée, fils d'Héphestion, c'étoit Dracon, fils d'Eupompus de Samos. Il avoit la vue si perçante, qu'il distinguoit les objets à vingt stades. Xerxès lui donnoit (*c*) mille talens pour l'accompagner dans son expédition. Il étoit assis avec Xerxès sous le plane d'or, et racontoit à ce Prince ce qui se passoit sur la flotte des Grecs et des Barbares.

(126) §. LXXXVIII. *Xerxès répondit.* Ce Prince (*d*) envoya une armure complète à la grecque à Artémise, comme le prix de la valeur, et au Commandant de sa flotte une quenouille avec un fuseau. Cette dernière partie ne me paroît point vraisemblable, et je pense que la réponse de Xerxès peut y avoir donné lieu. Le Commandant de cette flotte étoit frère de Xerxès; il périt après avoir combattu vaillamment (*e*).

(127) §. LXXXIX. *Ariabignès.* Ce Prince ne peut être que le même dont il a parlé plus haut (*f*) sous le nom d'Artobazanes, et que Plutarque (*g*) appelle Ariamnès.

(128) §. XC. *Les accusoit tous.* Je lis avec le plus grand

(*a*) Polyæni Strateg. lib. VIII, cap. LIII, §. I, pag. 804 et 805.

(*b*) Photii Biblioth. CXC, pag. 477.

(*c*) 5,400,000 liv. de notre monnoie; ce qui pèche contre toute vraisemblance.

(*d*) Polyæni Strateg. lib. VIII, cap. LIII, §. II, pag. 805.

(*e*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XVIII, tom. I, pag. 417.

(*f*) Id. lib. VII, §. II.

(*g*) Plutarch. in Themist. pag. 119, D; de Fratern. Amore, pag. 488, D.

nombre des manuscrits, πάντας αἰτιώμενος, et je rapporte ce mot à Φοίνικας.

(129) §. xc. *Du mont Ægaleos.* Les Anciens varient sur le lieu d'où Xerxès regardoit le combat de Salamine. Phanodémus (*a*) prétendoit que c'étoit au-dessus du temple d'Hercules, à l'endroit où l'Attique n'est séparée de Salamine que par un détroit fort petit. Acestodorus assuroit d'un autre côté que c'étoit sur les collines appelées Cérata (les Cornes), au confin du territoire de Mégares. Ces différences ne sont qu'apparentes. On combattit à Salamine qui s'étendoit, au rapport de Pausanias (*b*), jusqu'à la Mégaride. Ainsi le mont Ægaleos étoit sur les confins de l'Attique et de la Mégaride. Il paroît qu'il faisoit partie du mont Corydalus.

Cette position de Xerxès, qui du haut du mont Ægaleos, donne ses ordres, et anime par sa présence ses troupes, échauffa l'imagination d'un Poète, qui compare ce Prince à Jupiter Νεφεληγερέτης, épithète qu'Homère donne assez souvent à ce Dieu. Suidas nous a conservé ce fragment au mot Μᾶσσον, tom. II, pag. 506.

Ἐπιπρὸ δὲ μᾶσσον ἐπ' ἄκρου
Αἰγαλέω θυόεντος, ἄγων μέγαν ὑετὸν, ἔστη.

« S'étant avancé, il s'arrêta sur le sommet de l'odori-
» férant Ægaleos, amenant avec lui un grand orage ».

J'ai suivi les corrections de M. Toup, Emendat. in Suid. Par. II, pag. 140; vel ex nuperâ editione, tom. I, pag. 397.

(130) §. xc. *Contribua beaucoup.* Les interprètes font dire à Hérodote que Xerxès fit aussi couper la tête à Ariamnès, quoiqu'il fût de ses amis. Mais en quoi ce Seigneur avoit-il mérité ce traitement? D'ailleurs προσεβάλετο ne peut signifier cela, et même ne fait aucun sens. M. Wes-

(*a*) Plutarch. in Themist. pag. 118, F.
(*b*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXXV, pag. 85.

seling approuve la conjecture de M. Reiske, qui lit προσλάβοιτο, et celle de M. Abresch, qui ajoute Ἴωνα ὁ φίλος ἐών. *Voyez* la note de M. Wesseling. On sait que προσλαμβάνομαι signifie *j'aide*, quoique cette signification ne se trouve dans aucun Dictionnaire que je connoisse; mais en voici un exemple tiré d'Aristophanes. (*a*) Ἄνδρες.... προσλάβεσθε, πρὸς θεῶν, εἰ μή με βούλεσθ' ἀποπνιγέντα περιϊδεῖν. « Secourez-» moi, au nom des Dieux, à moins que vous ne vouliez me » voir étouffer par votre négligence ».

(131) §. XCIII. *Aminias de Pallène.* Cet Aminias (*b*) étoit frère d'Eschyle, dont il nous reste sept Tragédies.

(132) §. XCIV. *Les Athéniens disent.* Dion Chrysostôme rapporte (*c*) que notre Historien, n'ayant point reçu la récompense qu'il attendoit des Corinthiens à qui il avoit récité ce qu'il avoit écrit à leur louange, raconta d'une autre manière ce qu'avoient fait à la journée de Salamine Adimante et les Corinthiens. Plutarque prétend qu'Hérodote a par malignité raconté la bataille de Salamine d'une manière désavantageuse aux Corinthiens. Si le trait que rapporte Dion Chrysostôme eût été vrai, Plutarque ne l'eût pas passé sous silence. Je ne puis me persuader que l'un ou l'autre de ces motifs ait influé sur notre Historien. Je crois plus volontiers qu'il chercha à plaire aux Athéniens, qui étoient ennemis des Corinthiens. Plutarque oppose avec raison à notre Historien (*d*) le silence de Thucydides, les offrandes faites à Delphes, le vœu des femmes de Corinthe, et des Epigrammes, ou plutôt des Inscriptions de Simonides et de quelques autres Poètes, que notre Historien ne pouvoit ignorer. En voici une sur Adimante, qui est rapportée dans l'Anthologie de Constantin Céphalas.

(*a*) Aristoph. in Pac. vers. 9.

(*b*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XXVII, tom. I, pag. 426.

(*c*) Dio Chrysost. in Corinth. pag. 456, C.

(*d*) De Herodoti Malignit. pag. 870, D, E, F; 871, A, B.

« Ceci (*a*) est le tombeau de cet Adimante, par le con» seil de qui la Grèce s'est mis elle-même sur la tête la » couronne de la liberté ».

J'ajoute encore que si Hérodote eût eu les intentions que lui prêtent Plutarque et Dion Chrysostôme, il n'auroit point opposé au récit des Athéniens le témoignage de toute la Grèce. Cependant on peut voir le Traité de la Malignité d'Hérodote traduit par Amyot, §. L, avec mes notes.

Cet Adimante eut (*b*) trois filles et un fils. Il donna à la première de ses filles le nom de Nausinica, à la seconde celui d'Acrothynium, à la troisième celui d'Alexibia, et il nomma son fils Aristéas. Aristéas se distingua dans la guerre du Péloponnèse (*c*) à la tête des Corinthiens. Ayant été ensuite envoyé en Ambassade auprès du Grand Roi (*d*) avec Anériste, Nicolaos, Pratodémus et Timagoras de Tégée, il fut arrêté en Thrace avec ses collègues, lorsqu'ils étoient sur le point de s'embarquer pour passer en Asie. On les conduisit à Athènes, où on les fit mourir.

(133) §. XCIV. *Temple de Minerve Sciras.* L'île de Salamine (*e*) s'appeloit auparavant Sciras, du nom d'un Héros. Minerve étoit honorée sous ce nom dans cette île, et de-là vient aussi le sacrifice qu'on appeloit à Athènes Episcirosis et le mois Scirophorion, qui répondoit presque en entier à notre mois de juin.

Ce héros Sciras étoit un (*f*) devin qui vint de Dodone trouver Erechthée pendant la guerre que les Thraces, qui s'étoient emparés d'Eleusis, firent à ce Prince. Il éleva à Phalère un temple à Minerve Sciras.

(*a*) Antholog. Cephalæ, pag. 67.
(*b*) Plutarch. de Herodoti Malignitate, pag. 871, A.
(*c*) Thucydid. lib. I, §. LXI et seq.
(*d*) Herodot. lib. VII, §. CXXXVII. *Voyez* aussi ma note 195 sur ce livre. Thucydid. lib. II, §. LXVII.
(*e*) Strab. lib. IX, pag. 603, A.
(*f*) Pausan. Attic. seu lib. I, cap. XXXVI.

(134) §. xciv. *Après l'action.* On lit aussi ἐπ' ἐξεργασμένοισι dans les manuscrits *A*, *B* et *D* de la Bibliothèque du Roi.

(135) §. xcv. *Parmi les cris et le tumulte des combattans.* J'ai cherché à exprimer la force de ce mot, ἐν τῷ θορύβῳ τούτῳ. θόρυβος dans Pindare signifie des cris tumultueux, des acclamations tumultueuses,

(*a*) Συμμαχίᾳ θόρυβον
Παραίθυξε μέγαν.

Sodalitio *acclamationem* expressit magnam.

(136) §. xcv. *Il les fit passer, &c.* « Aristides (*b*) voyant » que Psyttalie, petite île près de Salamine et dans le dé» troit, étoit pleine de troupes ennemies, prit avec lui les » plus zélés et les plus braves de ses concitoyens, et les » ayant embarqués sur des bâtimens légers, il fit une des» cente dans cette île. Il livra bataille aux barbares et les » passa tous au fil de l'épée, excepté les plus distingués » qui furent faits prisonniers. De ce nombre furent trois » frères, fils de Sandauce, sœur du Roi. Aristides les ayant » envoyés à Thémistocles, on dit qu'ils furent immolés à » Bacchus Omestès, le Devin Euphrantidès l'ayant ainsi » ordonné en vertu d'un Oracle ».

(137) §. xcvi. *Furent accomplis.* ὥστε ἀποπλῆσαι τὸν χρησμὸν se rapporte à τῶν ναυηγίων τὰ πολλὰ qui est au commencement de la phrase. *En sorte que la grande quantité de débris accomplit l'oracle.* J'en avertis, parce que la tournure que j'ai suivie pourroit faire croire que j'ai lu ὥστε ἀποπλησθῆναι τὸν χρησμόν.

(138) §. xcvi. *Bacis.* Nous en avons parlé plus haut, note 22, §. xx.

(139) §. xcvi. *Musée.* Il y a eu plusieurs Musées. Celui dont il est ici question, étoit Athénien (*c*) et d'Eleusis, fils

(*a*) Pindari Olymp. x, vers. 88.
(*b*) Plutarch. in Aristide, pag. 323, F.
(*c*) Suidas au mot Μουσαῖος, tom. II, pag. 578.

d'Antiphémus

d'Antiphémus ou Antiophémus, comme l'appelle (*a*) Pausanias. Il a écrit des Préceptes en vers adressés à son fils Eumolpe, sur lesquels on peut consulter Pausanias (*b*). Cet Auteur dit (*c*) cependant qu'on n'a rien qui soit certainement de Musée, si ce n'est un Hymne en l'honneur de Cérès, qu'il fit pour être chanté par les Lycomèdes. Il avoit aussi composé des Oracles qu'on attribuoit (*d*) à Onomacrite. Il fut enterré à (*e*) Athènes sur une colline qui est dans l'enceinte de l'ancienne ville, vis-à-vis de la citadelle, où il avoit coutume de se retirer pour y chanter ses vers. Il eut un petit-fils de son nom, à qui Diogènes Laerce (*f*) attribue une Théogonie et un Traité de la Sphère en vers.

Les Athéniens (*g*) trouvèrent à Eleusis, en creusant les fondemens du temple de Cérès, un cippe de bronze environné de pierre. Sur ce cippe étoit gravée cette inscription: *Ceci est le Monument de Déiope.* Les uns prétendent que Déiope étoit la femme de Musée, d'autres qu'elle étoit la mère de Triptolème. Pausanias (*h*) paroît être du nombre de ceux qui adoptoient la seconde opinion.

(140) §. XCVI. *Feront griller l'orge.* Il y a dans le grec ἐρετμοῖσι φρίξουσι. Ce texte est manifestement altéré. Il m'auroit été facile de donner le change à la plupart des lecteurs en traduisant: *Les femmes de Colias frémiront à l'aspect des rames.* Mais un homme habile auroit bien vu que cette expression n'étoit pas dans le texte.

Kuhnius (*i*) corrige φρύξουσι, et l'explique d'une planche

(*a*) Pausan. Phocic. sive lib. X, cap. XII, pag. 828.
(*b*) Id. ibid. cap. V, pag. 809.
(*c*) Id. Attic. sive lib. I, cap. XXII, pag. 53.
(*d*) Clemen. Alexandr. Stromat. lib. I, tom. I, pag. 397.
(*e*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXV, pag. 61.
(*f*) Diogen. Laert. in Proem. Segm. III, pag. 3.
(*g*) De Mirabilib. Auscultationibus, cap. CXLIII, pag. 291.
(*h*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XIV, pag. 34.
(*i*) In notis ad Pausan. sive lib. I, pag. 5.

pour faire sécher quelque chose au soleil. Sa correction, approuvée par MM. Wesseling et Valckenaer, me paroît juste, mais je ne puis approuver son interprétation.

Les femmes dans tous les pays étoient chargées des soins domestiques. Avant qu'on eût des esclaves, elles mouloient elles-mêmes l'orge qui servoit à la nourriture, et le grilloient auparavant. On en trouve un exemple dans les (*a*) Lettres d'Alciphron, κάχρυς ἐπὶ τῶν ἀγρῶν φρύγειν ἀναπείσω. *Je t'apprendrai à griller l'orge à la campagne.* C'est à cet usage que fait allusion l'Oracle rapporté par Hérodote, Oracle dont le sens ne pouvoit être compris qu'après l'événement.

(141) §. XCVI. *Au départ du Roi.* Gorgias, qui avoit conseillé aux Grecs de mettre fin à leurs divisions et de s'unir contre les Perses, prononça (*b*) à Athènes l'Oraison funèbre de ceux qui avoient péri à la bataille de Salamine, et dont les obsèques se firent aux frais de l'Etat. Il y a beaucoup d'art dans cette Oraison ; car en excitant les Athéniens contre les Perses et les Mèdes, il suit le même plan que dans son discours Olympique; mais il ne dit rien sur la concorde, parce qu'il parloit à des Athéniens qui ambitionnoient l'Empire, et qui ne pouvoient y parvenir sans une action d'éclat. Il insiste donc sur leurs trophées, et leur fait voir que ceux qu'on a élevés pour perpétuer les victoires contre les Barbares, exigent des hymnes, et ceux qu'on a érigés contre les Grecs, des complaintes.

(142) §. XCVII. *Défaite.* « J'ai appris d'un Mède, dit » Dion Chrysostôme (*c*), que les Perses ne conviennent pas » de ce qui est rapporté par les Grecs.... Ils prétendent » que Xerxès vainquit les Lacédémoniens aux Thermo- » pyles et tua leur Roi; qu'il s'empara de la ville d'Athènes, » la détruisit de fond en comble, et réduisit en esclavage

(*a*) Alciphronis Epistolæ, lib. III, Epist. XXVII, pag. 334, Confer. not. Bergleri.

(*b*) Philostrat. de Vit. Sophistar. lib. I, IX, 2, pag. 493.

(*c*) Dio Chrysost. Orat. XI, pag. 191, D; 192, A.

» tous les Athéniens qui ne prirent pas la fuite; enfin qu'il » retourna en Asie après avoir imposé un tribut aux Grecs. » Il est clair que ce récit est faux, mais il n'est pas impos- » sible, et même il est très-vraisemblable, que le Roi fit » porter cette nouvelle aux nations Asiatiques, afin de ne » les point consterner ».

Le passage de Dion Chrysostôme est manifestement altéré. Au lieu de κελεῦσαι στρατεῦσαι τοῖς ἄνωθεν ἔθνεσιν qui ne font aucun sens, je lis κελεῦσαι ταῦτα ἀγγέλλειν τοῖς ἄνω ἔθνεσιν. Feu M. Reiske corrigeoit : ὅτι δὲ βασιλεὺς ἐκέλευσε ταῦτα πιστεῦσαι τοῖς ἄνω ἔθνεσιν. Je crois que ma conjecture approche plus de la vraie leçon.

Cette journée, si glorieuse pour les Grecs et sur-tout pour les Athéniens, donna l'essor à leur courage et à leur génie. Les Perses les avoient fait trembler; ils les méprisèrent et finirent par les subjuguer. Leur génie se développa; ils enfantèrent ces chefs-d'œuvre dans l'Eloquence, la Poésie, la Philosophie et dans les Arts, dont ont approché plus ou moins les nations les plus civilisées, et qu'elles n'ont jamais pu atteindre. Cette gloire a été sentie dans tous les temps et particulièrement par les Romains, à l'époque la plus brillante de leur Histoire. Dans cette célèbre Naumachie où Auguste donna aux Romains le spectacle d'un véritable combat naval, deux flottes s'attaquèrent, l'une avoit pris le nom de flotte des Perses, l'autre de flotte des Athéniens. Celle-ci, fière de ce beau nom, en soutint la gloire et battit complètement celle qui portoit le nom des Perses. C'est ce que nous apprend un fragment du livre LV de l'Histoire de Dio Cassius, tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise, qui avoit appartenu au Cardinal Bessarion. M. Morelli, Bibliothécaire de cette célèbre Bibliothèque, l'a publié à Bassano. On vient de le réimprimer à Paris, par les soins de M. de la Rochette.

(143) §. XCVII. *De joindre Salamine.* La mer (a) étoit

(a) Strab. lib. IX, pag. 605, A.

sa place dans ce livre, et est tout-à-fait disparate ici, et si Hérodote eût trouvé cette Historiette asses importante pour la répéter, elle auroit mieux convenu, livre VI, §. XX. Quant au style, M. Valckenaer apporte de très-bonnes preuves qu'il est différent de celui de notre Historien : je ne les rapporterai pas ; la plupart des lecteurs y prendroient peu d'intérêt. J'ai supprimé dans la Traduction τοῖσι ἀμφὶ ταύτης οἰκέουσι τῆς πόλιος qui est une glose de τοῖσι ἀμφικτίοσι.

(153) §. CV. *La fidélité des Eunuques, &c.* Voici ce qu'en dit le Chevalier Chardin, qui avoit demeuré long-temps en Perse : « N'ayant (*a*) de relation qu'avec le maître qui » les a achetés, les Eunuques n'ont ni tendresse, ni pitié ; » mais par cette même raison, ils ont un attachement in- » comparable à leur maître, et font pour lui ce qu'on pour- » roit faire pour son meilleur ami, pour ses parens, pour » ses enfans, pour sa femme et pour sa patrie, parce que » ce maître leur tient lieu de tout cela : aussi ne crois-je pas » qu'on doive regarder cette fidélité des Eunuques, si célé- » brée dans l'Histoire, comme fort digne de louanges, mais » plutôt comme un simple effet de leur misérable condi- » tion. L'on est assurément bien mieux servi et bien moins » trompé d'eux que des autres hommes ; mais en revanche » on a aussi beaucoup de peine à les gouverner, à cause » qu'ils sont ordinairement, comme je viens de dire, mu- » tins, vindicatifs et cruels ».

(154) §. CVI. *Cultivés par des habitans de Chios.* Les Perses avoient donné l'Atarnée aux habitans de Chios, pour les récompenser de ce qu'ils leur avoient livré Pactyas. *Voyez* livre I, §. CLX.

(155) §. CVI. *Ils t'ont attiré par un appât trompeur.* Ὑπήγαγον a été mal rendu par *tradiderunt.* Ὑπάγειν signifie proprement mener quelqu'un, attirer quelqu'un par un appât, comme on attire à soi une brebis en lui pré-

(*a*) Voyages de Chardin, tom. II, pag. 159.

sentant de l'herbe. Ὁ δὲ (a) θεὸς ὑπῆγεν αὐτὸν ἵνα ἀφικόμενος εἰς τὰ ἁμαρτήματα.........δῴη δίκην. « Le Dieu l'a » attiré sous de trompeuses espérances dans le lieu où il » avoit commis le crime, afin de l'en punir ». *Voyez* aussi M. Hemsterhuis *ad Plutum, pag. 58.*

(156) §. CVI. *C'est ainsi que fut puni Panionius.*

Qui primus pueris genitalia membra recidit,
Vulnera quæ fecit, debuit ipse pati.

OVID. Amor. lib. II, Eleg. III, vers. 3 et 4.

(157) §. CVII. *Avec toute la célérité possible.* On lisoit dans toutes les éditions qui ont précédé celle de M. Wesseling, ὡς ταχέως εἶχε ἕκαστος. Ce Savant a corrigé ὡς τάχεος εἶχε ἕκαστος, d'après le seul manuscrit de la Bibliothèque Impériale à Vienne; mais cette leçon se trouve dans les manuscrits *A* et *B* du Roi, avec cette seule différence qu'on lit εἶχεν dans le manuscrit *B*.

(158) §. CVII. *De Zoster.* « On dit (*b*) que Latone étant » enceinte du fait de Jupiter, la jalouse Junon la poursuivit » par mer et par toute la terre : que la douleur de l'enfante- » ment l'ayant surprise dans notre pays, elle y détacha sa » ceinture : que cet endroit s'appelle par cette raison de- » puis ce temps-là Zoster (ceinture), et qu'étant ensuite » passée dans l'île de Délos, elle accoucha de deux Dieux » jumeaux, Diane et Apollon ».

Les jeunes filles, dès qu'elles devenoient nubiles, portoient une ceinture, telle à-peu-près que celle que les jaloux en Italie sont dans l'usage de faire porter à leurs femmes. Le mari avoit seul le privilége de la détacher, et il le faisoit la première nuit de ses noces. De-là cette expression *solvere Zonam.* Mais les nouvelles mariées portoient

---

(*a*) Lysias ὑπὲρ Καλλίου ἱεροσυλίας ἀπολογία. Vel potiùs contra Andocidem, pag. 105, lin. 4.

(*b*) Joan. Siceliotes Comment. mss. in Hermogenem. Vid. Celeb. Ruhnckenii Hist. Critic. Orator. Veter. pag. LXX.

une autre sorte de ceinture, qu'elles gardoient jusqu'à leurs premières couches. C'est de cette seconde coutume que parle le Scholiaste manuscrit d'Hermogènes, que je viens de citer.

(159) §. cix. *Du moins.* Il y a dans le grec ὅτι οὐ πείσει τούς γε πολλούς, que le Traducteur Latin a rendu *se non posse plerisque persuadere.* Il a omis la particule γε, qui est cependant absolument nécessaire, et qui modifie le sens. Je me suis toujours attaché à exprimer ces particules en françois, quand le génie de notre langue me l'a permis; car elles ne sont jamais oiseuses, comme on le croit communément.

(160) §. cix. *Changea de sentiment.* Μεταβαλών. Voyez la savante note de M. Valckenaer.

(161) §. cix. *Après en avoir délibéré en particulier.* Ἐπὶ σφέων αὐτέων βαλλόμενοι. Voyez sur cette expression Emilius Portus dans son Lexique Ionien, au mot βάλλεσθαι.

(161*) §. cix. *Dissipés .... cette effroyable nuée de Barbares.* Νέφος τοσοῦτον ἀνθρώπων ἀνωσάμενοι. Hésychius explique ἀνώσαντες par ἀναστρέψαντες. Voyez la note de feu M. Taylor sur Lysias, pag. 41.

(162) §. cix. *Que chacun.* Καί τις οἰκίην τε ἀναπλασάσθω. Τὶς est ici pour ἕκαστος. Ecoutons le savant Archevêque de Thessalonique. Ὅτι (a) δὲ τὸ τινὰ, καὶ ὅλως τὸ τὶς, ἔστιν ὅτε τῇ κατ' αὐτὸ ἀοριστίᾳ ἰσοδυναμεῖ πρὸς τὸ, ἕκαστος, δηλοῖ καὶ Σοφοκλῆς ἐν τῷ,

Ὥρα τιν' ἤδη κάρα κα-
λύμμασι κρυψάμενον,

καὶ ἑξῆς. Δηλοῖ γὰρ ὡς καιρός ἐστιν ἕκαστον τῶν Σαλαμινίων λαθόντα φυγεῖν. « Sophocles nous fait voir aussi que τινά et » en général τίς, ont quelquefois, par leur propre indéter- » mination, la même valeur que ἕκαστος, *un chacun*, dans

(a) Eustathii Comm. in Iliad. lib. II, pag. 237, lin. 13.

» ces

» ces vers : *il est temps qu'un chacun la tête couverte de* » *voiles*, &c. Car il fait voir qu'il est temps qu'un chacun » des Salaminiens prenne secrètement la fuite ».

L'ancien Scholiaste de Sophocles explique de même ce vers, qui est le 245e. de l'Ajax Furieux.

(163) §. CIX. *S'applique avec ardeur.* Α'νακῶς ἐχέτω. Cette expression, qui signifie le soin, l'application avec laquelle on fait quelque chose, me paroît plus forte que ἐπιμελείτω. De-là Castor et Pollux sont appelés Α'νακες, à cause du soin qu'ils prenoient des Grecs. Le mot Α'ναξ, Roi, vient de la même origine, parce que les Rois s'attachent avec la plus grande application à faire le bien de leurs sujets.

(164) §. CX. *L'esclave Sicinnus fut encore de ce nombre.* Il avoit déjà envoyé Sicinnus aux Généraux Perses. *Voyez* ci-dessus, §. LXXV. Plutarque assure que ce fut un Eunuque du Palais, qui fut trouvé parmi les prisonniers, et qui se nommoit Arnacès. Dacier trouve ce récit plus vraisemblable que celui d'Hérodote. Pour moi, je préfère celui de notre Historien. Thémistocles étoit trop prudent pour envoyer Arnacès, qui, en homme intelligent, auroit pu juger de l'intention des Grecs à leur manœuvre, et avertir Xerxès de n'être point la dupe des belles protestations du Général Athénien. Ce Général en envoyant un homme de confiance, étoit sûr de n'être point pénétré, et que le conseil qu'il donnoit à Xerxès paroîtroit l'effet de son zèle.

(165) §. CX. *Sur les côtes de l'Attique.* M. Reiske, faute d'avoir fait attention au récit d'Hérodote, suppose (*a*) sans aucune raison, que Xerxès s'étoit enfui avec sa flotte vers l'Hellespont ; et de-là il taxe Hérodote d'absurdité, parce que Thémistocles envoie Sicinnus le chercher sur les côtes de l'Attique. M. Valckenaer l'a très-bien réfuté dans sa note ; je crois cependant que ce Savant se trompe, lorsqu'il dit que Sicinnus fut envoyé de Salamine et non de l'île

(*a*) Miscellanea Lipsiensia Nova, tom. VIII, pag. 501.

d'Andros. Les Grecs poursuivirent les (a) Perses jusqu'à l'île d'Andros, et ne les ayant point apperçus, ils tinrent conseil entr'eux. C'est à l'issue de ce conseil que Thémistocles dépêcha Sicinnus vers le Roi. Il ne paroît pas qu'on fût retourné à Salamine, ou que cela se soit passé avant qu'on allât à Andros.

(166) §. cx. *Thémistocles, fils de Néoclès.* Le récit de Plutarque est un peu différent. Il fait dire à Xerxès de la part de Thémistocles, que les Grecs (b) après leur victoire avoient résolu d'aller dans l'Hellespont, briser le pont de bateaux; que Thémistocles, plein de zèle pour sa conservation, lui conseilloit de se hâter de se rendre dans sa mer et de passer en Asie, tandis qu'il feroit naître parmi les Alliés des embarras et des obstacles qui retarderoient leur poursuite.

(167) §. cxiv. *Les Héraclides de Sparte.* Hérodote s'exprime ainsi pour distinguer les Rois de Lacédémone de ceux d'Argos et de Macédoine qui étoient aussi Héraclides, c'est-à dire, de la race d'Hercules. J'en parlerai plus bas sur le §. cxxxvii.

(168) §. cxv. *Qu'une très-petite partie.* Il y a dans le grec: *aucune partie de son armée.* Xerxès avoit perdu une si grande quantité de troupes, et le corps d'armée qu'il laissoit à Mardonius étoit si considérable, que ce qu'il emmenoit avec lui ne pouvoit être regardé que comme une petite partie de son armée.

(169) §. cxv. *La peste et la dysenterie.* La peste ne se trouve jamais ni en Europe, ni en Asie, qu'on ne l'y ait apportée d'ailleurs. Mais en de certaines saisons, et sur-tout en automne, il règne dans les armées des fièvres très-malignes et très-contagieuses, et souvent des dysenteries très-difficiles à guérir, et presque toujours mortelles. *Voyez* les

(a) Voyez ci-dessus, §. cviii.

(b) Plutarch. in Themistocle, pag. 120, C.

Observations sur les Maladies des Armées dans les Camps et dans les Garnisons, par feu M. le Chevalier Pringle, premier Médecin de la Reine d'Angleterre.

Cependant M. Toup (*a*) propose ici un changement qu'il appuie d'un passage de Polybe. Il voudroit qu'on lût ἐπιλαβὼν δὲ λιμός τε τὸν στρατὸν καὶ δυσεντερίη, et qu'on entendît cela d'une seule et même maladie que les Grecs appeloient λιμόψωρος, le scorbut, dont Polybe a parlé sous ce nom, liv. III, §. LXXXVII, pag. 330, et dont il a fait aussi mention (*b*) autre part dans les mêmes termes qui se retrouvent dans Hérodote corrigé par M. Toup. La conjecture de ce Savant est appuyée d'un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, où on lisoit λιμός τε, avant qu'une main plus récente eût corrigé λοιμός τε.

(170) §. CXVI. *Bien atroce.* Ὑπερφυής est un de ces termes que les Grammairiens appellent termes moyens, c'est-à-dire, qui se prennent en bonne ou en mauvaise part, suivant l'endroit où ils se trouvent. Il est ici en mauvaise part. La suite le détermine à ce sens.

(171) §. CXVIII. *Du Strymon.* Les Anciens entendoient le vent de Nord par ces mots, Στρυμονίας, πνοαὶ ἀπὸ Στρυμόνος, *flatus à Strymone*, Θρηΐκίαι πνοαὶ, *Thracii flatus*, parce que la Thrace étoit un pays froid, et qu'on la regardoit comme le séjour de Borée.

(172) §. CXVIII. *De ses défenseurs.* Ἐπιβάτης ne signifie pas un passager, mais un soldat qui monte sur un vaisseau pour le défendre. J'en ai fait déjà la remarque. *Voyez* aussi Porphyre, *Homeric. Quæstion. Quæst. I, pag. LXXXIII, ex Edit. Josuæ Barnes.*

(173) §. CXIX. *De mille personnes.* Nombre fini pour un indéterminé. Les Grecs disent en ce sens dix mille, et les Latins six cents.

(*a*) Emendationes in Suidam, pars III, pag. 353. Vel ex nuperâ Editione, tom. II, pag. 399.

(*b*) Excerpta ex Polybio de Virtut. et Vitiis, tom. II, pag. 1469.

(174) §. cxx. *Il est certain.* Sur cette signification du verbe φαίνομαι, voyez les Idiotismes du P. Viger (*a*).

(175) §. cxx. *Est plutôt vers, &c.* Quoique le sens de la Traduction Latine soit très-raisonnable, ce n'est point cependant tout-à-fait celui du Grec. Πρὸς signifie *vers; μᾶλλον .... ἢ τῦ* indique qu'il faut répéter πρὸς. Hérodote veut dire qu'Abdères étant située au-delà du Strymon et d'Eion, et Xerxès étant allé dans cette ville, il n'est pas vraisemblable qu'il soit retourné à Eion pour s'embarquer. Tel étoit le sentiment de M. l'Abbé Bellanger, qui l'a développé dans une note longue et obscure, dont je ne donne par cette raison que la substance.

(176) §. cxxi. *Ils en envoyèrent un.* La préposition ἐς indique le mouvement. J'ai traduit en conséquence. Cette trirème fut sans doute consacrée à Neptune, parce qu'il étoit le Dieu tutélaire de Corinthe et de l'Isthme, où il avoit une belle statue que Mummius emporta à Rome et qu'il consacra dans le Capitole à Jupiter Capitolin. C'est à cette occasion que Dion Chrysostôme (*b*) se récrie sur « l'ignorance du Général Romain, qui, n'ayant aucun prin- » cipe du beau et de l'honnête, eut la sottise de consacrer » la statue d'un Dieu au frère de ce Dieu ». Ce reproche est fondé sur ce qu'on ne peut offrir à un Dieu que des choses qui lui soient inférieures.

(177) §. cxxii. *Parce qu'ils s'étoient plus distingués que les autres.* Les Eginètes eurent réellement le prix de la valeur. « Comme (*c*) on avoit obligation, à ce qu'il pa- » roissoit, aux Athéniens, de la victoire de Salamine, un » chacun s'appercevoit que fiers de cet avantage, ils dispu- » teroient l'empire de la mer aux Lacédémoniens. Ceux- » ci, qui prévoyoient ce qui devoit arriver, tâchoient

(*a*) Vigerus de præcipuis Græcæ Dictionis Idiotismis, cap. v, sect. xiii, §. 1, pag. 513.

(*b*) Dio Chrysostom. Corinth. pag. 466, A.

(*c*) Diodor. Sicul. lib. xi, §. xxvii, tom. 1, pag. 426.

» d'abaisser le courage des Athéniens. Aussi, quand on vint » à juger qui avoit mérité le prix de la valeur, ils obtinrent » par leur crédit qu'il seroit adjugé aux Eginètes, et à » Aminias d'Athènes, frère du Poète Eschyle. Il comman- » doit un vaisseau, et fut le premier qui attaqua le vaisseau » Amiral des Perses, le coula à fond et tua l'Amiral. Comme » les Athéniens étoient fâchés du dessous qu'ils avoient eu » injustement en cette occasion, les Lacédémoniens crai- » gnant que Thémistocles, indigné de ce qui étoit arrivé, » ne tramât quelque chose contre eux et contre les Grecs, » lui firent le double de présens de ceux qu'on avoit accor- » dés aux autres. Le peuple d'Athènes, piqué de ce qu'il » les avoit reçus, lui ôta le commandement, et le donna à » Xanthippe, fils d'Ariphron ».

Voyez le Traité de la Malignité d'Hérodote, §. LI, et la note 127.

(178) §. CXXIII. *Se partagèrent.* Il est clair par ma traduction que je lis ici διενέμοντο, qui est la leçon d'Henri Etienne et des manuscrits *A* et *B* de la Bibliothèque du Roi. Si l'on préfère διένειμον, il faudra traduire : « Les Géné- » raux distribuèrent les ballotes à ceux qui devoient donner » leur suffrage ».

On distribuoit ces ballotes afin d'adjuger le prix de la valeur à celui qu'on jugeoit l'avoir mérité. J'ignore si c'étoit un usage constant, ou si cela se fit pour la première fois en cette occasion. Quoi qu'il en soit, un pareil usage devoit produire un grand effet chez un peuple aussi avide de gloire et de distinctions que l'étoient anciennement les Grecs. Un pareil moyen auroit pu réussir jadis chez une nation qui n'étoit pas moins sensible à l'honneur que les Grecs. Mais depuis que cette nation s'est laissé asservir par les plus vils et les plus méprisables de tous les hommes, je ne sais ce qui pourroit la régénérer.

(179) §. CXXIII. *La plupart l'adjugèrent d'un commun accord à Thémistocles.* Cela est dans la nature. Il y a peu

de personnes qui ne se croyent un mérite supérieur ; mais lorsqu'il s'agit d'accorder le second rang à quelqu'un, celui sur qui se réunissent tous les suffrages, est certainement celui qui a le plus de mérite. C'est ce qu'avoit parfaitement senti le plus éloquent des Romains, et ce dont il s'est ingénieusement servi pour prouver que les Académiciens étoient la première et la plus illustre de toutes les sectes des Philosophes. Toutes les sectes, dit-il, s'attribuent le premier rang et accordent le second aux Académiciens. De-là on peut conclure avec beaucoup de probabilité que celle-là s'est adjugé avec raison le premier rang qui, au jugement de toutes, occupe le second. *Academico* (*a*) *Sapienti ab omnibus ceterarum sectarum, qui sibi sapientes viderentur, secundæ partes dantur, cum primas sibi quemque vindicare necesse sit. Ex quo potest probabiliter confici, eum recte primum esse judicio suo, qui omnium ceterorum judicio sit secundus.*

(180) §. CXXIV. *Il se rendit à Lacédémone.* Plutarque raconte (*b*) que les Lacédémoniens l'y menèrent eux-mêmes, et qu'ils lui firent tous les honneurs que rapporte Hérodote, parce qu'ils craignoient sans doute, comme le dit Diodore de Sicile, que ce (*c*) grand Général, indigné du peu d'égard qu'on avoit eu pour lui, ne tramât quelque chose contre eux et contre les Grecs.

(181) §. CXXIV. *Les Chevaliers.* L'art de monter à cheval n'entroit point dans l'éducation militaire des Lacédémoniens. Ils se servoient rarement de cavalerie, et quand ils en avoient, elle étoit presque toujours inférieure dans les combats à celle des autres Grecs. Dans la première guerre de Messénie, ils en avoient peu, (*d*) ainsi que les Messé-

---

(*a*) Cicero ex libro incerto Academicorum apud Divum August. contra Academ. lib. III, cap. VII

(*b*) Plutarch. in Themist. pag. 120, D.

(*c*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XXVII, tom. I, pag. 426.

(*d*) Pausan. Messen. sive lib. IV, cap. VIII, pag. 300.

niens, et elle ne fit rien de mémorable; car les Péloponnésiens ne savoient pas encore dresser les chevaux. On étoit (*a*) alors vers la fin de la seconde année de la neuvième Olympiade, 743 ans avant notre ère. Environ quatre-vingt-quinze ans après, en la trente-troisième Olympiade, on établit (*b*) des courses de chevaux de (*c*) main à Olympie, de même qu'en la vingt-cinquième Olympiade (*d*) on avoit institué la course des chars. Crauxidas de Cranon en Thessalie y remporta le prix. On sait que la cavalerie Thessalienne étoit excellente et que les Thessaliens s'étoient rendus très-habiles dans l'art de l'équitation. Les Grecs commencèrent alors à cultiver cet art avec plus de soin. Mais les Lacédémoniens continuèrent à le négliger. A la bataille de Leuctres qui se donna la seconde année de la cent deuxième Olympiade (*e*), les Thébains avoient un corps de cavalerie bien dressé et exercé par les guerres qu'ils avoient eues à soutenir contre les Orchoméniens et les Thespiens. La cavalerie Lacédémonienne étoit au contraire très-mauvaise. *τοῖς* (*f*) *δὲ Λακεδαιμονίοις κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον πονηρότατον ἦν τὸ ἱππικόν.* Xénophon, de qui est ce passage, ajoute au paragraphe suivant que chez eux il n'y avoit que les plus riches qui nourrissent des chevaux; que lorsqu'on levoit des troupes, celui qu'on avoit destiné à servir dans la cava-

---

(*a*) Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, vol. XLVI, pag. 64.

(*b*) Pausan. Eliac. I, sive lib. V, cap. VIII, pag. 394. — L'Abbé Gédoyn traduit « la vingt-huitième Olympiade », tandis qu'il y a dans le grec, *ὀγδόῃ δὲ ἀπὸ ταυτῆς Ὀλυμπιάδι*, la huitième Olympiade après celle-là.... Or, celle dont il venoit de parler étoit la vingt-cinquième. Le savant Corsini ne s'y est pas trompé. *Voyez* Fast. Attic. tom. III, pag. 53 et 54.

(*c*) L'Abbé Gédoyn traduit « des chevaux de selle »; les selles n'étoient pas encore connues.

(*d*) Pausan. Eliac. I, sive lib. V, cap. VIII, pag. 394.

(*e*) Id. Arcad. sive lib. VIII, cap. XXVII, pag. 656.

(*f*) Xenoph. Hist. Hellenic. lib. VI, cap. IV, §. X, pag. 395.

lerie, prenoit le cheval et les armes qu'on lui donnoit, et que sans autre préparation, il se mettoit en campagne. Outre cela, on ne faisoit monter à cheval que des hommes d'un corps foible, et qui se soucioient peu d'honneur. La cavalerie (*a*) Lacédémoniène ne commença à avoir de la réputation que lorsqu'elle admit des cavaliers étrangers.

Les Ephores choisissoient (*b*) parmi les citoyens à la fleur de l'âge, trois hommes qu'on appeloit Hippagrètes, et ces trois en choisissoient chacun cent. Mais ces cavaliers servoient-ils à cheval, ou plutôt n'étoit-ce pas une dignité, n'étoient-ce pas des Chevaliers, sans aucun égard au cheval? Strabon nous dit (*c*) que chez les (*d*) Crétois et chez les Spartiates il y avoit des cavaliers ou chevaliers, que chez les uns et chez les autres c'étoit un nom de dignité, ἀρχὴν τῶν ἱππέων, avec cette différence que les chevaliers de Crète avoient des chevaux, et que ceux de Sparte n'en avoient point. Ainsi ceux-ci ne remplissoient point l'étymologie de leur nom. Ces chevaliers Spartiates faisoient un corps de trois cents hommes divisés en six oulames ou compagnies de cinquante hommes. Ils servoient auprès de la personne des Rois au (*e*) corps de bataille, et loin de la cavalerie qui étoit toujours sur les ailes. On tiroit de ce corps des détachemens pour les occasions les plus périlleuses; mais on ne les voit jamais à cheval, et lorsque les Anciens font mention des chevaliers, ils ne parlent jamais de chevaux. Les trois cents Spartiates qui combattirent avec Léonidas aux Thermopyles, étoient certainement de l'infanterie. Je conjecture que c'étoient les trois cents chevaliers; car Hérodote dit, liv. VII, §. CCV, que Léonidas choisit τοὺς κατεσ-

(*a*) Xenoph. Hipparch. cap. IX, §. IV, pag. 99.

(*b*) Xenoph. Lacedæm. Republic. cap. IV, §. III, pag. 75.

(*c*) Strab. lib. X, pag. 738, A.

(*d*) Remarquez que Lycurgue avoit modelé la forme de son Gouvernement sur celui de Crète.

(*e*) Thucydid. lib. V, §. LXXII, pag. 361.

τεῶτας

τιῶτας τριηκοσίους. Valla traduit, *trecentos è primoribus viros*, trois cents hommes des premiers de la ville; Camérarius *trecentos constantis ætatis viros*, et Gronovius *delectis trecentis compositis viris*. Le vrai sens de ce passage est, ce me semble, comme je l'ai remarqué, que Léonidas choisit pour l'accompagner les trois cents hommes, la troupe fixe et permanente des Chevaliers Spartiates, qui servoit (*a*) auprès de la personne des Rois. L'article τοὺς, *les*, marque un corps de troupes subsistant avant le choix qu'en fit Léonidas, et que ce corps ne peut être que celui des trois cents Chevaliers; du moins n'en connoît-on point d'autre de ce nombre. Les Agathoerges étoient, il est vrai, un corps toujours subsistant. On les prenoit parmi les Chevaliers; mais comme c'étoient les cinq plus (*b*) anciens de cet ordre qui en sortoient tous les ans, on ne peut en fixer le nombre. *Voyez* ci-dessus, liv. VI, §. LVI, note 78, et liv. VII, §. CCV, note 326.

(182) §. CXXV. *La rage jalouse.* Je lis καταμαργέων avec les manuscrits cités par M. Wesseling, et le manuscrit *A* de la Bibliothèque du Roi.

(183) §. CXXV. *Si j'étois Belbinite.* Cette réponse de Thémistocles suppose que Timodème étoit de Belbine; cependant Hérodote dit au commencement de ce paragraphe, qu'il étoit d'Aphidnes. M. Wesseling soupçonnoit avec Corneille de Pauw, que ce Timodème étoit réellement Belbinite, et qu'ayant été fait citoyen d'Athènes, il avoit été incorporé parmi ceux de la bourgade d'Aphidnes, suivant l'usage de cette République, dont tous les citoyens étoient inscrits sur les registres de leur tribu et d'une des bourgades de la dépendance de cette tribu.

(183*) §. CXXVII. *Dans un marais.* Ce marais étoit au sud de la ville d'Olynthe, et attenant l'enfoncement du golfe Toronéen : on le nommoit Bolyca.

(*a*) Thucydid. lib. V, §. LXXII, pag. 361.
(*b*) Herodot. lib. I, §. LXVII.

(184) §. CXXVIII. *De ne point accuser Timoxène de trahison.* Je lis avec le manuscrit de Sancroft καταπλέξαι προδοσίῃ. *Mot à mot,* de ne le point impliquer de trahison. C'est un rare exemple de prudence qu'Hérodote a voulu transmettre à la postérité. *Voyez* la note de M. Wesseling.

(185) §. CXXX. *Son neveu.* Il y a dans le grec ἀδελφιδεὸς, que toutes les traductions latines rendent par *Patruelis*, cousin-germain, et la traduction de du Ryer par oncle. Cependant dans tous les autres endroits où Hérodote emploie ce mot, il signifie toujours neveu, fils du frère ou de la sœur, et je ne connois pas un seul passage dans aucun autre Auteur, où il ait une signification différente; celui qu'on apportoit de Lucien (*a*) étoit mal interprété, et Grævius a corrigé la version latine.

(186) §. CXXXI. *Charillus.* Ce Prince n'étoit point fils d'Eunomus, mais fils de Polydectes et petit-fils d'Eunomus; il faudroit par conséquent mettre Charillus, Polydectes, Eunomus, &c. C'est l'ordre que suivent *Plutarque* (*b*) et Pausanias (*c*). On peut l'inférer aussi de ce que (*d*) Polydectes étoit frère aîné de Lycurgue, et de ce que celui-ci fut tuteur de Charillus.

(187) §. CXXXI. *Euryphon.* Euryphon étoit petit-fils de Proclès, et fils de (*e*) Sous, un des plus illustres Rois de Sparte, sous le règne duquel les Lacédémoniens réduisirent les Hilotes en esclavage, et enlevèrent un pays considérable aux Arcadiens.

(188) §. CXXXI *Les sept que j'ai nommés les premiers.* Il y a dans le grec les deux premiers; mais comme Ménarès,

(*a*) Lucian. de Luctu, §. IV, tom. II, pag. 944.

(*b*) Plutarch. in Lycurgo, pag. 40, B.

(*c*) Pausan. Corinth. sive lib. II, cap. XXXVI, pag. 197.

(*d*) Strab. Geograph. lib. X, pag. 738, B.

(*e*) Plutarch. in Lycurgo, pag. 40, B; Pausan. Lacon. sive lib. III, cap. VII, pag. 219.

Agésilas, Hippocratides, Léotychides, Anaxilas, Archidamus et Anaxandrides ne furent pas Rois de Sparte, il y a grande apparence que le nombre en question étoit écrit en chiffre, et que les copistes ont pris un sept pour un deux (*a*).

(189) §. CXXXI. *Avoient été Rois de Sparte.* Aristodémus, Aristomachus, Cléodéus, Hyllus et Hercules, n'avoient point été Rois de Sparte ; suivant toutes les apparences Hérodote s'arrête à Proclès, qui est le premier de cette maison qui ait été Roi, et qui lui donna le nom de Maison des Proclides.

La Généalogie de la Maison des Proclides est très-embarrassée. Hérodote, qui est toujours si exact, a beaucoup souffert par la faute des copistes. Pausanias et Plutarque peuvent servir à le rectifier. J'ai rapporté cette Généalogie dans mon Essai de Chronologie, chap. XVII, pages 495 et suiv. et page 513.

(190) §. CXXXI. *Commandés par Xanthippe.* Voyez la fin du passage que j'ai cité de Diodore de Sicile, §. CXXII, note 177.

(191) §. CXXXII. *Ils étoient d'abord sept.* Ἐόντες ἀρχὴν ἑπτά. Cela a été mal rendu par le Traducteur Latin *hi septem omnino erant.* Je sais que ἀρχὴν se prend souvent en ce sens ; mais Hérodote veut dire ici que les conjurés étoient dans le commencement sept, mais que l'un d'entre eux ayant découvert le complot, ils ne furent plus que six.

(192) §. CXXXII. *Effrayoit les Grecs.* La puissance des Perses, et le peu de connoissances que la plupart des Grecs avoient du pays, effrayoient les Alliés. Je dis la plupart, parce qu'on ne doit pas prendre à la lettre le récit d'Hérodote. Sigée, Ephèse, la Chersonèse de Thrace, et par conséquent les côtes de l'Asie et de la Thrace voisine de l'Hel-

(*a*) Palmerii exercitationes in Auctores Græcos, pag. 39.

lespont étoient très-connues des Athéniens, et Samos et son voisinage (*a*) devoient l'être des Lacédémoniens.

WESSELING.

(193) §. CXXXIII. *Un Europien nommé Mys.* Ce Mys étoit probablement d'Europos en Carie, puisque l'Oracle lui répondit en Carien. Les Cariens savoient communément le Grec et le Perse, et servoient d'interprètes aux Perses. *Voyez* Thucydides, liv. VIII, §. LXXXV; Elien, *Hist. Var. lib.* I, *cap.* XXI.

VALCKENAER.

(194) §. CXXXIII. *Qu'il lui seroit possible.* Je lis avec M. Koen, *τῶν οἷά τε ἦν οἱ ἀποπειρήσασθαι.* Mys ne pouvoit consulter que les Oracles qui étoient dans les pays occupés par les Alliés des Perses. *Voyez* la note de M. Valckenaer.

(195) §. CXXXIV. *Dans l'antre de Trophonius.* Trophonius descendoit (*b*) d'Athamas par Phrixus, Presbon, Clyménus et Erginus. On prétend que la terre (*c*) l'engloutit. La Béotie (*d*) étant affligée d'une grande sécheresse, les Béotiens eurent recours à l'Oracle de Delphes, qui leur répondit d'aller à Lébadie consulter Trophonius, qu'il apporteroit du remède à leurs maux. Etant arrivés dans cette ville, et ne pouvant trouver l'Oracle en question, Saon, le plus âgé de ces députés, apperçut un essaim de mouches à miel qui voloit vers un antre; il les y suivit, et découvrit de cette manière l'Oracle. On prétend que Trophonius l'instruisit lui-même de toutes les cérémonies qu'il falloit pratiquer pour le consulter.

« Celui qui veut (*e*) descendre dans son antre, passe un » certain nombre de jours dans une chapelle dédiée au bon

(*a*) Herodot. lib. III, §. XLVI, XLVII.

(*b*) Pausan. Bœot. sive lib. IX, cap. XXXIV, pag. 778, 779; cap. XXXVII, pag. 784, 785.

(*c*) Id. ibid. cap. XXXVII, pag. 786.

(*d*) Id. ibid. cap. XL, pag. 792, 793.

(*e*) Id. ibid. cap. XXXIX, pag. 789, &c.

» Génie et à la Fortune, où entr'autres purifications, il » s'abstient de boire chaud, et se lave dans le fleuve Her- » cynus. Il se nourrit de la chair des victimes qu'il a offertes » à Trophonius et à ses enfans, à Apollon, à Saturne, à » Jupiter Roi, à Junon Héniocha, et à Cérès surnommée » Europe, qu'on prétend avoir été la nourrice de Tropho- » nius. Un Devin, présent à tous les sacrifices, examine » les entrailles de la victime, et prédit, à leur inspection, si » Trophonius recevra favorablement celui qui l'a offerte.... » La nuit qu'on descend dans l'antre, on immole un bélier » après avoir invoqué (*a*) Agamèdes, et si les entrailles ne » donnent point de signes favorables, on ne tient aucun » compte des signes favorables des autres victimes.

» Après ces préparatifs, on le conduit d'abord pendant » la nuit sur les bords du fleuve Hercynus. Là deux enfans » d'environ treize ans, qu'on appelle des Mercures, le frot- » tent d'huile et le lavent.... les Prêtres le conduisent en- » suite à deux fontaines voisines l'une de l'autre. On le fait » boire à la première, qui s'appelle fontaine de Léthé, afin » de lui faire oublier tout le passé. Il boit ensuite des eaux » de la fontaine de Mnémosyne, afin qu'il puisse se rap- » peler ce qu'il aura vu. Après avoir fait ses prières devant » la statue du Dieu, qu'on ne montre qu'à ceux qui vien- » nent le consulter, on le revêt d'une tunique de lin ornée » d'une bandelette, et il prend une chaussure à la mode » du pays.... On descend d'abord avec une échelle dans un » trou fort étroit, et de-là on passe dans une caverne dont » l'ouverture n'est pas fort large. Pour y entrer, il faut se » coucher à terre, et prendre dans chaque main des gâteaux » au miel. On pousse ses pieds en avant, et aussi-tôt on se » sent emporté avec force et vîtesse. On sort de l'antre les » pieds les premiers.... Au sortir de l'antre, on le fait asseoir » sur le siége de Mnémosyne, et on lui demande ce qu'il a

(*a*) C'étoit le frère de Trophonius.

» vu et entendu ; on le reporte ensuite dans la Chapelle de » la Fortune et des bons Génies, où il est quelque temps » à reprendre ses esprits ; car au sortir de l'antre on est si » troublé, qu'il semble qu'on ait perdu toute connois- » sance ».

Les Prêtres (*a*) ne voulurent point d'abord permettre à Apollonius de Tyane de descendre dans cet antre. Comme ils n'ignoroient pas que le fourbe en savoit autant qu'eux, ils craignoient sans doute qu'il ne découvrît leurs impostures. Mais s'étant ensuite concertés avec lui, ils l'y admirent, et il en sortit d'une manière surprenante et bien capable d'en imposer aux superstitieux.

On célébroit à (*b*) Lébadie des fêtes (*c*) en l'honneur de Trophonius, qu'on appeloit Trophonies. On célébroit aussi en cette ville des fêtes Royales en l'honneur de l'Amour. On les appeloit Ἐρώτεια βασίλεια, comme on le voit dans la citation de Philémon. Il faut, d'après ce Léxicographe, corriger le Scholiaste de Pindare sur le 153e vers de l'Olympique VII, pag. 87, col. 2, lin. 3, et *lire* : ἐν μὲν Θεσπιαῖς, Ἐρώτεια· ἐν δὲ Λεβαδείᾳ, τὰ καλούμενα Ἐρώτεια βασίλεια. L'édition de Rome, imprimée en 1515, par Calergi, et qui est la première de toutes, est encore plus vicieuse.

(196) §. CXXXIV. *A l'Oracle d'Abes.* Apollon rendoit ses Oracles dans cette ville qui lui étoit consacrée. Les Perses brûlèrent (*d*) son temple lorsqu'ils entrèrent en Grèce. Un corps de Phocidiens s'y étant réfugié durant la guerre Sacrée, les Thébains y mirent le feu, et achevèrent de le détruire. Cet Oracle avoit de la réputation, et ce fut un de ceux que (*e*) Crésus envoya consulter.

(*a*) Philostrat. Vit. Apollonii, lib. VIII, cap. XIX, pag. 363.

(*b*) Philemon inedit. vid. Apollonii Lexic. pag. 856, col. 2, lin. penult. Schol. Pind. ad Olymp. VII, vers. 153, pag. 87, col. 2, lin. 6.

(*c*) Jul. Polluc. Onomast. lib. I, cap. I, Segm. XXXVII, pag. 25.

(*d*) Pausan. Phocic. sive lib. X, cap. XXXV, pag. 887, 888.

(*e*) Herodot. lib. I, §. XLVI.

(197) §. CXXXIV. *Par la flamme des victimes.* Je lis avec M. Valckenaer *ἐμπύροισι*, *par la flamme des victimes....* M. Reiske (*a*) change la leçon reçue en *ἱρηΐοισι*, *par des victimes.* J'ai préféré la correction de M. Valckenaer, parce qu'il est sûr qu'on consultoit à Thèbes Apollon Isménien par la flamme qui (*b*) consumoit les entrailles des victimes, et qu'il n'est pas certain qu'on y consultât le Dieu d'une autre manière. On sait pareillement qu'à Olympie on consultoit le Dieu par la flamme, quoique ce ne fût pas la seule méthode. (*c*) Ὀλυμπία.... ἵνα μάντιες ἄνδρες ἐμπύροις τεκμαιρόμενοι. « Olympie, où les Devins découvrent l'avenir » par la flamme des victimes ».

Quand le feu qui consumoit la victime, répandoit une flamme claire, l'événement étoit heureux, et malheureux si la fumée étoit épaisse. Je le conjecture par ces vers de Sophocles. C'est Tirésias qui s'adresse à Créon, et qui lui fait part des affreux présages dont il a été témoin : « Effrayé (*d*) » (d'entendre ces oiseaux se déchirer), j'eus aussi-tôt recours » à la Divination par les victimes qui brûloient sur les » autels embrasés. La flamme ne brilla point, la vapeur » épaisse des cuisses qui se consumoient sur la cendre l'éteignit, la bile se dissipa, les cuisses, dépouillées de la graisse » qui les enveloppoit, roulèrent de dessus le bois du sacrifice ».

(198) §. CXXXIV. *D'un étranger.* M. Wesseling dit dans sa note sur ce passage, que cet étranger qui, gagné par argent, alla dormir dans le temple d'Amphiaraüs, étoit Lydien, et il cite Plutarque, qu'il trouve ensuite en contradiction avec lui-même. 1°. Il paroît par cette note que

---

(*a*) Miscellan. Lipsiensia Nova, vol. VIII, pag. 503.

(*b*) Sophocl. Œdip. Tyran. vers. 21, et ibi Scholiast.

(*c*) Pindar. Olymp. VIII, vers. 3. *Voyez* aussi le Scholiaste sur ce vers.

(*d*) Sophocl. Antigon. vers. 1017, &c. ou 1005, &c. selon l'édition de M. Brunck.

ce Savant supposoit que c'étoit l'étranger lui-même qui alla dormir dans le temple d'Amphiaraüs, au lieu qu'Hérodote dit clairement, du moins avec le léger (*a*) changement de M. Valckenaer, que ce fut l'envoyé de Mardonius. 2°. Plutarque raconte de même (*b*) que ce fut le Député de Mardonius qui alla dormir dans ce temple, et il ajoute qu'il étoit Lydien, de même que celui qui alla consulter l'Oracle de Trophonius étoit Carien. Plutarque parle de deux envoyés, et Hérodote d'un seul. 3°. Plutarque ne se contredit point en disant autre (*c*) part que c'étoit un esclave qui dormoit dans ce temple.

(199) §. CXXXIV. *Dans le temple d'Amphiaraüs.* Ce temple étoit à Orope dans l'Attique. *Voyez* sur Amphiaraüs Hérodote, livre premier, §. XLVI, note 111. On peut ajouter à ce que j'ai dit dans cette note, qu'Eriphyle, gagnée par un collier d'or que lui avoit donné Polynices, ayant persuadé Amphiaraüs d'aller à la guerre de Thèbes, où il savoit qu'il devoit périr, il ordonna à son fils Alcmæon de venger sa mort sur sa mère. Celui-ci n'eut pas plutôt appris la mort de son père, qu'il tua sa mère; mais il fut tué lui-même dans la suite par Téménus et Axion, fils de Phégée, qui consacrèrent ce fameux collier dans le temple d'Apollon. Ce collier étoit un don que Vénus elle-même (*d*) avoit fait à Harmonie, femme de Cadmus. Ce collier fut pillé dans la guerre Sacrée, et la femme d'un Général Phocidien s'en étant parée, son fils aîné, agité par les Furies, mit le feu à sa maison et s'y brûla, suivant la remarque de (*e*) Diodore de Sicile, adoptée par George Gémistus Pléthon.

(*a*) Ce Savant lit κατεκοίμησε au lieu de κατεκοίμισε. On sait que les Grecs modernes prononcent l'êta comme un iota; ce qui a pu occasionner l'erreur des copistes.

(*b*) Plutarch. in Aristid. pag. 330, C.

(*c*) Id. de Oraculorum defectu, pag. 412, A.

(*d*) Diodor. Sicul. lib. IV, §. LXV, pag. 309.

(*e*) Id. lib. XVI, §. LXIV, tom. II, pag. 152. Georg. Gemist.

thon. Les Dieux, ajoute-t-il, punirent de cette manière ceux qui avoient osé les mépriser.

Hérodote ne raconte point par quel songe Amphiaraüs fit connoître à Mardonius la mauvaise destinée qui l'attendoit. Plutarque va y suppléer. « (*a*) L'esclave, dit-il, que » Mardonius avoit envoyé consulter l'Oracle d'Amphia- » raüs, s'étant endormi, crut voir en songe le Ministre du » Dieu, qui d'abord voulut l'empêcher d'entrer dans le » temple, en lui disant que le Dieu n'y étoit pas, le poussa » ensuite avec les mains; et le même Ministre voyant qu'il » ne se retiroit pas, prit une grosse pierre et lui en donna » un coup par la tête. C'étoit en quelque sorte une figure » de ce qui devoit arriver : car Mardonius fut vaincu; non » par un Roi, mais par le Tuteur et le Lieutenant du Roi » de Lacédémone, qui commandoit l'armée des Grecs; et » il fut tué d'un coup de pierre, de même que le Lydien » avoit cru l'être en songe ».

(200) §. CXXXV. *A mon avis*, μοι ne se rapporte pas à λέγεται, mais à θεῦμα. Les traducteurs tant latins qu'en langue vulgaire s'y sont trompés.

(201) §. CXXXV. *Le temple d'Apollon surnommé Ptoüs.* « Un sanglier (*b*) s'offrit tout-à-coup en cet endroit à la vue » de Latone; elle en fut épouvantée. De-là vint le (*c*) nom » qu'on donna à son fils, au temple qui lui fut dédié et à » la montagne voisine ». Il paroît par Plutarque que cette montagne étoit près de celle de (*d*) Délos. Cet (*e*) Oracle étoit très-ancien et très-renommé. On prétend, dit Plutarque, qu'un serpent monstrueux le rendit désert et l'empêcha d'être visité. Il me semble que c'est le contraire,

---

Pleth. de iis quæ post pugnam Mantin. Græcis acciderunt, lib. II, cap. XVII, pag. 128, 129.

(*a*) Plutarch. de Oraculorum defectu, pag. 412, A et B.

(*b*) Id. in Pelopid. pag. 286, C.

(*c*) Ptoüs vient de πτώσσω, *perterreor*.

(*d*) Plutarch. in Pelopid. pag. 286, B.

(*e*) Plutarch. de defectu Oraculorum, pag. 414, A et B.

ajoute ce judicieux Ecrivain, la solitude de ce lieu attira cet animal plutôt qu'il ne la causa. La Grèce s'étant dépeuplée, cet Oracle fut abandonné, et l'on ne voyoit plus aux environs, du temps de Plutarque, qu'un homme qui y menoit paître son troupeau.

Ptoüs (*a*) fut, suivant Pausanias, fils d'Athamas et de Thémiste, qui donna son nom à la montagne et à Apollon le surnom de Ptoüs.

(202) §. CXXXV. *D'une montagne.* Probablement le mont Ptoüs dont j'ai parlé dans la note précédente, et dont il est aussi question dans Pausanias, liv. IX, chap. XXIII, pag. 755.

(203) §. CXXXV. *En Carien.* Plutarque se trompe lorsqu'il dit (*b*) que le Prophète répondit en Eolien. Hérodote assure que ce fut en langue barbare; or l'Eolien étoit un dialecte de la Langue grecque. Pausanias nous apprend que Mys interrogea (*c*) le Dieu dans sa propre langue, et que le Dieu lui répondit en langue barbare.

(204) §. CXXXVI. *Envoya en ambassade à Athènes Alexandre.* Hérodote traite ce Prince honorablement, ἄγγελον, Envoyé, et l'Orateur Lycurgue encore davantage, puisqu'il l'appelle τὸν (*d*) παρὰ Ξέρξου πρεσβευτὴν, l'Ambassadeur de Xerxès. Mais Démosthènes qui vouloit rendre méprisable Philippe, appelle Alexandre par mépris κήρυξ, un (*e*) héraut.

(205) §. CXXXVI. *Par les droits de l'hospitalité.* Le πρόξενος étoit un homme qui avoit des liaisons avec une ville, avec un peuple, qui se chargeoit des intérêts de cette ville, de ce peuple, et qui logeoit chez lui les Députés, les Ambassadeurs de ce peuple. Voyez *Ammonius de Differentiis*

(*a*) Pausan. Bœot. sive lib. IX, cap. XXIII, pag. 755.
(*b*) Plutarch. de defectu Oracul. pag. 414, A.
(*c*) Pausan. Bœot. sive lib. IX, cap. XXIII, pag. 755 et 756.
(*d*) Lycurg. contra Leocrat. ex Edit. Henr. Stephani. Part. II, pag. 156, lin. 41.
(*e*) Demosth. Philippic. II, pag. 45, lin. 13.

Vocum, voc. Πρόξενον, et la savante note de M. Valckenaer, *Animadvers. ad Ammon.* pag. 201.

(206) §. CXXXVII. *Alexandre descendoit.* La Macédoine, selon Pline, liv. IV, chap. X, s'appeloit anciennement Emathie. Elle comprenoit la Piérie. « Piéros, qui étoit Autochthone, régnoit dans l'Emathie; il avoit neuf filles, » qui osèrent opposer leur chœur à celui des neuf Muses » que Jupiter avoit engendrées de Mnémosyne en Piérie.... » Pour punition de leur témérité, elles furent changées en » oiseaux ». Antoninus Liberalis, chap. IX, d'après le IVe livre des Métamorphoses de Nicandre.

Hélios (ce nom signifie le soleil) régna le premier en Egypte : quelques-uns des Prêtres donnent pourtant cet avantage à Vulcain, inventeur du feu. Saturne lui succéda, et eut de Rhéa sa sœur, Osiris et Isis, &c. *Diod. de Sic. liv. I, pag. 8 et 9.*

Osiris étoit naturellement bienfaisant, et il aimoit la gloire. Il assembla une armée dans le dessein de parcourir la terre pour y porter toutes les découvertes qu'il avoit faites, et sur-tout l'usage du bled et du vin. Dans cette expédition il fut accompagné de ses fils Anubis et Macédon; et aussi par Pan, Triptolème, &c. Dans ses voyages il laissa Macédon son fils, Roi de cette Province, qui a pris de lui le nom de Macédoine. *Ibid. pag. 10, 11 et 12.*

Phidon et Caranus étoient frères; ils étoient Héraclides, c'est-à-dire, descendans d'Hercules, fils d'Alcmène, suivant cette généalogie qu'en fait le Syncelle, page 262 de l'édition du Louvre : 1. Hercules, 2. Hyllus, 3. Cléodates (Cléodæus), 4. Aristomachus, 5. Timénès (Téménus), 6. Cissius, 7. Théostus, 8. Mérops, 9. Aristodamidas, 10. Caranus. Hercules étoit donc le neuvième aïeul de Phidon et de Caranus. Timénès (Téménus) fut un de ces Héraclides qui, quatre-vingts ans après la prise de Troie, rentrèrent dans le Péloponnèse pour se mettre en possession de divers pays conquis par Hercules, et que ce héros n'avoit

laissés à quelques Princes de son temps qu'à condition de les rendre à ses descendans, lorsqu'ils viendroient les redemander. *Voyez* Diodore de Sicile en plusieurs endroits du livre IV. A la sixième génération après ce retour, Phidon fut Roi d'Argos. Caranus son frère voulut aussi se faire un Royaume. Ayant emprunté des troupes du Roi d'Argos et de quelques villes du Péloponnèse, il se joignit au Roi de certains peuples voisins de l'Epire et des monts Acrocérauniens, nommés les Orestes : ils conquirent plusieurs pays; la Macédoine fut de ce nombre, et Caranus l'obtint pour son partage.

1	Caranus régna	30 ans
2	Cœnus	28
3	Tyrimnas	45
4	Perdiccas I	48
5	Argæos I	34
6	Philippe I	37
7	Aeropas	23
8	Alcétas	28
9	Amyntas I	42
10	Alexandre I	44
11	Perdiccas II	23
12	Archélaüs I	14
13	Orestes	4
14	Archélaüs II	4
15	Amyntas II	1
16	Pausanias	1
17	Amyntas III	5
18	Argæos II	2
19	Amyntas IV	12
20	Alexandre II	1
21	Ptolémée I	3
22	Perdiccas III	6
23	Philippe II	23
24	Alexandre le Grand III	12

25	Philippe Aridée III	7 ans
26	Cassander	19
27	Antigonus et Alexandre	3
28	Démétrius Poliorcète	6
29	Pyrrhus, sept mois	
30	Lysimachus	3
31	Ptolémée II, fils de Lagus	1
32	Méléager, deux mois	
33	Antipater, quarante-cinq jours	
34	Sosthènes	2
	Interrègne	2
35	Antigonus Gonatas	44
36	Démétrius, fils d'Antigonus	10
37	Antigonus Physcus	12
38	Philippe IV	42
39	Persée	10
40	Pseudo-Philippe	1

Ainsi ce Royaume subsista 632 ans et un peu plus de huit mois et demi, et fut détruit par les Romains environ 168 ans avant Jésus-Christ.

BELLANGER.

Remarquez que M. Bellanger cite dans cette note l'édition de Diodore de Sicile, donnée par Henri Etienne.

J'ajoute que cette généalogie ne s'accorde point avec Eusèbe sur la durée du règne de chacun de ces Princes. Phidon étoit frère aîné de Caranus. Il avoit inventé les poids et les mesures en 895 avant notre ère. Il pouvoit avoir alors vingt-huit ans. Il chassa les Agonothètes des Eléens en la huitième Olympiade d'Iphitus, c'est-à-dire, l'an 856 avant l'ère vulgaire. Il fut détrôné deux ans après par les Lacédémoniens. Il y a eu de ce Prince à Hercules quatorze générations. *Voyez* liv. VI, §. CXXVII, notes 218 et 219, et plus particulièrement (*a*) un Mémoire sur Phi-

(*a*) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, vol. XLVI, pag. 27 et suiv.

don, Roi d'Argos, où l'on tâche de concilier la Chronique de Paros avec la Chronologie d'Eusèbe.

Hérodote ne fait pas mention des trois premiers Princes Macédoniens, Caranus, Cœnus et Tyrimnas, parce que leur trône ne fut pas bien affermi.

(207) §. CXXXVII. *De Téménus.* Téménus descendoit d'Hercules par (*a*) Aristomachus. Ayant (*b*) tiré au sort trois Royaumes du Péloponnèse avec Proclès, Eurysthènes et Cresphontes, Argos lui échut, Lacédémone à Proclès et Eurysthènes, fils d'Aristodémus, et Messène à Cresphontes. Les descendans de Téménus furent appelés Téménides. Gavanes, Aéropus et Perdiccas étoient de cette Maison. Ils subjuguèrent la Macédoine, et leur postérité y régna pendant plusieurs siècles, jusqu'à Philippe qui perdit une bataille contre les Romains. Pausanias rapporte la prédiction d'une Sibylle, conçue (*c*) en ces termes : « Macédo-» niens, qui vous glorifiez d'avoir des Rois originaires » d'Argos, deux Philippes feront votre bonheur et votre » malheur. Le premier donnera des Rois à des villes et à » des nations; le second, dompté par des peuples sortis de » l'Occident et de l'Orient, vous couvrira de toute sorte » d'ignominie ».

(208) §. CXXXVII. *La haute Macédoine.* La haute Macédoine est celle (*d*) du milieu des terres, et la basse celle qui s'étend le long de la mer Egée. « La haute (*e*) com-» prenoit les Lyncestes, les Hélimiotes et d'autres nations » au-dessus de celles-là, qui forment des Royaumes parti-» culiers, quoiqu'elles leur soient soumises et alliées. Les » Téménides, originaires d'Argos, s'emparèrent les pre-» miers de la Macédoine basse ou maritime. Ils chassèrent

(*a*) Pausan. Corinth. sive lib. II, cap. XVIII, pag. 151.
(*b*) Apollodor. lib. II, cap. VIII, §. IV, pag. 144.
(*c*) Pausan. Achaic. sive lib. VII, cap. VIII, pag. 543.
(*d*) Scholiast. Thucydid. ad lib. II, §. XCIX, n° 75.
(*e*) Thucydid. lib. II, §. XCIX, pag. 163.

» de la Piérie les Pières, qui depuis ont habité la ville de » Phagrès et d'autres villes au pied du mont Pangée au-delà » du Strymon, d'où jusqu'aujourd'hui on a appelé golfe » Piérique le pays qui s'étend au bas du Pangée vers la » mer : ils chassèrent aussi de la Bottie les Bottiéens qui » habitent maintenant dans le voisinage des Chalcidiens » de Thrace : ils se sont aussi emparés d'une partie de la » Pæonie, de ce pays étroit, qui est le long du fleuve Axius, » et qui s'étend d'un côté jusqu'à la mer, et du côté des » terres jusqu'à Pella : ils possèdent pareillement, au-delà » de l'Axius jusqu'au Strymon, la Mygdonie, d'où ils ont » chassé les Edoniens : ils ont aussi chassé les Eordes de » l'Eordie et les Almopes de l'Almopie. Ces Macédoniens, » *qui habitoient la côte maritime*, se sont aussi emparés de » quelques autres pays, qu'ils ont encore aujourd'hui ; » savoir, Anthémonte, la Grestonie, la Bisaltie et une » grande partie de la Macédoine proprement dite (la supé- » rieure). Le tout s'appelle Macédoine ».

(209) §. CXXXVII. *N'étoient pas riches en argent.* « Du » temps de la guerre de Troie, on ne connoissoit pas en- » core l'usage de la monnoie parmi les Grecs : Homère et » Hésiode ne parlent point de monnoie d'or et d'argent, ils » expriment la valeur des choses en disant qu'elles valent » un certain nombre de bœufs ou de moutons ; ils marquent » les richesses d'un homme par le nombre de ses trou- » peaux, et celles d'un pays par l'abondance de ses pâtu- » rages, et par la quantité de ses métaux : au camp de » Troie le commerce se faisoit en nature, et non en mon- » noie ; on y achetoit des vins de Lemnos en donnant du » cuivre, du fer, des peaux, des bœufs, des esclaves, &c. » *Voyez* Iliade, liv. VII, vers 473—475.

» Lucain (Pharsal. lib. VI, vers. 402) attribue l'inven- » tion de la monnoie à Itonus, Roi de Thessalie, et fils de » Deucalion. D'autres à Erichthonius, Roi d'Athènes, qui » étoit, dit-on, fils de Vulcain, et qui avoit été élevé par

» les filles de Cécrops. Aglaosthènes (dans Jul. Pollux, » lib. IX, cap. VI, Segm. LXXXIII, pag. 1063 et 1064) » attribue la gloire de cette invention aux habitans de l'île » de Naxos. L'opinion la plus commune est que Phidon, » Roi d'Argos et contemporain de Lycurgue et d'Iphitus, » mit en usage la monnoie dans l'île d'Egine, pour donner » aux Eginètes la facilité de subsister par le commerce, vu » la stérilité de leur île. *Voyez* Strabon, liv. VIII, pag. 577. » On voit encore aujourd'hui (*a*) quelques monnoies de ce » Prince (Sperling. de *nummis non cusis*) qui représentent » d'un côté cette espèce de bouclier que les Latins ont ap- » pelé *ancile*, et de l'autre une petite cruche et une grappe » de raisin, avec ce mot ΦΙΔΟ. Plutarque (*in Lycurgo*) » nous apprend que Lycurgue, dans un dessein tout con- » traire, et pour éloigner les Lacédémoniens de tout com- » merce avec les étrangers, fit fabriquer une monnoie de » fer assez grosse, qui se trempoit toute rouge dans le vi- » naigre, pour la rendre inutile à tout autre usage : il sou- » haitoit, dit Justin (lib. III, cap. II, pag. 124), qu'on » trafiquât, non avec de l'argent, mais par l'échange des » marchandises; *emi singula, non pecuniâ, sed compen- » satione mercium jussit.*

» On ne souffroit à Lacédémone ni or ni argent, selon » Athénée, lib. VI, cap. IV. On donna à la veuve du Roi » Polydore, lequel régnoit environ cent trente ans après » Lycurgue, un certain nombre de bœufs, pour acheter sa » maison. Depuis que Lysandre eut pillé Athènes, les » Lacédémoniens commencèrent à avoir de la monnoie d'or » et d'argent, mais seulement pour les nécessités publiques, » l'usage en étant interdit aux particuliers, sous peine de » mort. La forme des petites monnoies des Grecs étoit fort » singulière : c'étoient (selon Plutarque, *in Lysandro*,

(*a*) On peut voir ce que j'en ai dit dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XLVI, pag. 34 et 35.

» *pag.*

» *pag. 442*) de petites broches de fer ou de cuivre, qu'on » appeloit *obeles* (broches), d'où nous avons pris notre mot » d'*obole*; et on donnoit le nom de *dragme* (poignée), à une » pièce de monnoie qui valoit six oboles, parce qu'il falloit » six de ces petites verges ou broches pour remplir la main. » *Voyez* Eustathe, *in Iliad. pag. 102.*

» Hérodote (lib. I, §. XCIV) dit que les Lydiens furent » les premiers qui frappèrent de la monnoie d'or et d'ar- » gent, et qui s'en servirent dans le commerce; Xénopha- » nes (dans Jul. Pollux, lib. IX, cap. VI, à l'endroit cité » ci-dessus) dit la même chose. Mais ni l'un ni l'autre ne » nous marque quand ils commencèrent à en frapper.

» Nous ne voyons pas que du temps de Crésus les Lydiens » eussent des espèces fabriquées et marquées. Les trésors » de ce Prince opulent ne contenoient que de l'or et de » l'argent (*a*) en masse, en poudre et en paillons; car Hé- » rodote, lib. VI, §. CXXV, dit qu'Alcmæon, dans ses larges » habits, dans ses grands souliers, et même dans ses che- » veux, emporta du trésor de Crésus, avec la permission » de ce Prince, sa charge complète de grains d'or.

» Il ne paroît pas qu'avant Darius, fils d'Hystaspes, les » Perses aient eu l'usage de la monnoie. Darius régla les » tributs qu'il exigeoit de ses sujets, et au poids de quel » talent il vouloit qu'ils lui payassent leurs tributs en or et » en argent. Il faisoit fondre cet or et cet argent séparément » dans des vases de terre; on cassoit ces vases, et l'on cou- » poit de ce précieux métal à mesure qu'on en avoit besoin. » Dans la suite néanmoins ce Prince fit frapper de la mon- » noie avec l'or le plus pur, et cette monnoie fut appelée » Darique. Nous ne voyons pas qu'aucun autre Roi en eût » fait frapper avant lui. *Voyez* Hérodote, liv. IV, §. CLXVI.

(*a*) Cette preuve n'est pas exacte. Ces Princes ne frappoient de la monnoie que pour le besoin, et gardoient dans leur trésor l'or en masse; témoin ce qu'il rapporte quelques lignes plus bas de Darius.

» Polycrite (dans Strabon, liv. xv, vers la fin) et Diodore
» de Sicile, liv. xviii, assurent aussi que les Rois de Perse
» serroient dans leurs Palais l'argent des tributs, et cela en
» lingot, en faisant frapper très-peu. Xerxès, selon Héro-
» dote, liv. ix, §. xl, laissa beaucoup d'or et d'argent en
» barre et en monnoie à Mardonius, à qui il avoit permis
» de continuer la guerre en Grèce; de sorte que depuis
» Darius on vit dans ce pays une grande quantité de Da-
» riques, pièces de monnoie marquées d'un archer sur le
» revers, comme il paroît par ce que dit Plutarque, dans
» ses Apophthegmes Laconiques.

» On ne connoît aujourd'hui aucune monnoie ancienne,
» ni des Lydiens, ni des Perses, &c. Les plus anciennes
» médailles qu'on voie dans les Cabinets sont Grecques; et
» entre les Grecques les plus vieilles sont, dit-on, du
» temps d'Amyntas, père de Philippe, Roi de Macédoine,
» et aïeul d'Alexandre le Grand.

» Il ne faut donc pas s'étonner de ce que dit Hérodote,
» liv. viii, §. cxxxvii, que non-seulement les peuples,
» mais encore les Rois, n'étoient pas riches en argent dans
» les anciens temps, et que leurs richesses consistoient en
» troupeaux, etc. L'or et l'argent étoient autrefois extrê-
» mement rares dans la Grèce, dans les pays voisins, etc.
» Athénée (lib. vi, cap. iv) cite Anaximènes de Lamp-
» saque, qui dit que le collier d'or d'Eriphyle ne devint si
» fameux dans la Grèce qu'à cause de la rareté de l'or, et
» qu'on vit avec admiration dans ce temps-là une coupe
» d'argent, parce que c'étoit quelque chose de très-nouveau.
» Le même Athénée nous apprend que Philippe, Roi de
» Macédoine, tous les jours en se couchant, mettoit sous
» son chevet une petite coupe d'or qu'il avoit; tant il en
» faisoit cas, à cause de la rareté de ce métal.

» Avant Gygès, Roi de Lydie, on ne voyoit guère que
» du cuivre dans le temple de Delphes; encore n'étoit-ce pas
» des statues ou autres ornemens, mais seulement des tré-

» pieds. Les Lacédémoniens eurent recours à Crésus pour » avoir de l'or, dont ils avoient besoin pour la statue de » leur Apollon du mont Thornax, selon Hérodote, liv. I, » §. LXIX. Hiéron, Roi de Syracuses, en cherchoit pour » faire présent à Delphes d'une Victoire d'or et d'un tré- » pied d'or : il en trouva enfin à Corinthe, chez un certain » Architélès, qui en avoit amassé en l'achetant par le menu, » et qui par-dessus le poids qu'on lui demandoit, donna » plein sa main d'or au Roi par présent ; Hiéron en recon- » noissance, lui envoya un vaisseau chargé de froment, &c.

BELLANGER.

(210) §. CXXXVII. *L'ouverture de la cheminée.* Les cheminées des Anciens n'étoient pas faites comme les nôtres. Il n'y avoit point de tuyau pour conduire la fumée ; le feu se faisoit au milieu de la chambre qui alloit en se rétrécissant par le haut, et avoit la forme d'un entonnoir renversé. Je me rappelle d'avoir vu, il y a plus de (*a*) 60 ans, de pareilles cheminées dans quelques villages de Lorraine.

(211) §. CXXXVIII. *Des roses à soixante pétales.* Les roses (*b*) de Milet, dit Pline, n'ont pas plus de douze pétales : la rose appelée *Spineola* en a beaucoup, mais elles sont petites. Les roses les moins feuillues ont cinq pétales. Il y a une sorte de roses à cent pétales, *centifolia ;* on en trouve de cette sorte en Campanie et en Grèce aux environs de (*c*) Philippes. Le territoire de cette ville ne les produit pas. On y apporte du mont Pangée des rosiers, qui, étant replantés dans un bon terroir, produisent des roses beaucoup plus larges que celles du mont Pangée. Le P. Hardouin rapporte dans sa note sur l'endroit de Pline que je viens de citer, qu'il a vu au Jardin du Roi à Paris, des roses à trois cents pétales.

(*a*) J'écris ceci en 1801.
(*b*) Plin. Hist. Nat. lib. XXI, cap. IV, tom. II, pag. 236.
(*c*) Aujourd'hui Philippopoli dans la Romanie.

(212) §. CXXXVIII. *Le Silène.* Plutarque rapporte (*a*) d'après Aristote, que « Midas ayant pris le Silène à la chasse, » lui demanda ce qui étoit le plus avantageux à l'homme, » et ce qu'il devoit préférer sur tout. Le Silène garda d'abord le silence, et ne voulut point répondre; mais Midas » l'ayant forcé de parler: Race éphémère, lui dit-il, d'un » génie condamné à la peine et d'une fortune difficile, pour» quoi me forces-tu de te révéler des choses qu'il te seroit » plus avantageux d'ignorer? ..... Il vaudroit mieux que » les hommes ne vinssent point au monde, et qu'ils ne » fussent point faits participant d'une meilleure nature. » Le plus grand bien après celui-là, bien du nombre de ceux » qu'on peut se procurer, c'est de mourir promptement ».

Cette pensée, qu'avoient fait naître les malheurs de la vie humaine, est, comme on le voit, très-ancienne. Théognis l'a depuis exprimée en vers.

(*b*) *Ἀρχὴν μὲν μὴ φῦναι ἐπιχθονίοισιν ἄριστον,*
μηδ' ἐσιδεῖν αὐγὰς ὀξέος ἠελίου·
φύντα δ', ὅπως ὤκιστα πύλας Ἀΐδαο περῆσαι,
καὶ κεῖσθαι πολλὴν γαῖαν ἐφεσσάμενον.

« Le plus avantageux aux hommes est de ne point naître » du tout, et de ne point voir la lumière brillante du » soleil: mais lorsque l'on est né, d'entrer le plutôt pos» sible dans le Palais de Pluton, et d'être couvert de beau» coup de terre ».

Lactance dit sur cette première partie, des choses très-sensées. (*c*) *Hinc* (*nempe ex antea dictis*) *nata est inepta illa sententia, hanc esse mortem, quam nos vitam putemus; illam vitam, quam nos pro morte timeamus:* ita primum bonum esse, non nasci, secundum, citius mori: quæ, ut majoris sit auctoritatis, Sileno attribuitur..... quæro igi-

(*a*) Plutarch. de Consolat. ad Apollon. pag. 115, D, E.
(*b*) Theognidis Sentent. vers. 417. Conf. not. Celeberr. Brunckii.
(*c*) Lactant. Divinar. Institut. lib. III, cap. XIX, pag. 243.

tur, cui optimum esse putet non nasci, cum sit nullus omninò, qui sentiat : nam ut bonum sit aliquid, aut malum, sensus efficit.

Plusieurs Auteurs disent que c'étoit un satyre. Quelques Anciens confondoient les Silènes avec les Satyres. Marsyas est appelé Silène par des Ecrivains, et Satyre par d'autres. Il y avoit cependant entr'eux une différence, les Silènes (*a*) étant les Satyres les plus avancés en âge. *Sileni* (*b*) *priusquàm senescant, Satiri sunt.* Le Scholiaste d'Aristophanes (*c*) nous apprend que leur lasciveté leur avoit fait donner ce nom; *σίνος* étant le *pudendum virile.*

(213) §. CXL. *A moins que de votre côté, vous n'y mettiez obstacle.* On lit dans tous les manuscrits et dans toutes les éditions *ἢν μὴ τὸ ὑμέτερον αἴτιον γένηται*, qui ne peut jamais signifier *nisi per vos steterit.* M. Valckenaer change *αἴτιον* en *ἀντίον.* Ce léger changement donne le sens de la version latine. J'ai cru devoir l'adopter. *Voyez* la note de ce Savant.

(214) §. CXL. *La puissance du Roi est immense.* Dans le Grec : *son bras* est excessivement long. Car telle est la signification du mot *χείρ* chez les Grecs, et très-souvent celle de *manus* chez les Latins, comme je l'ai prouvé liv. II, §. CXXI, note 420.

> An nescis longas Regibus esse manus?
>
> *OVID. Heroid. XVII, 166.*

(215) §. CXLII. *Elle gagne déjà toute la Grèce.* *Φέρει καὶ ἐς πᾶσαν τὴν Ἑλλάδα.* Gronovius a remarqué sur le livre premier, §. X, que cette tournure étoit particulière à Hérodote. Il se trompe. Cette façon de parler, qui est familière à Hérodote, est commune aux Ioniens et aux Athé-

---

(*a*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXIII, pag. 54.

(*b*) Servius ad Virgil. Eclog. VI, vers. 14.

(*c*) Schol. Aristoph. ad Nubes. vers. 1066.

niens. L'Ionien avoit beaucoup de rapport avec l'ancien Attique. On la trouve souvent dans Euripides.

(a) Τροφαί θ' αἱ παιδευόμεναι
Μέγα φέρουσ' εἰς ἀρετάν.

« La bonne éducation contribue beaucoup à la vertu ». Dans Sophocles : (b) εἰς βλάβην φέρει, « qui porte du dom» mage » : et dans les Auteurs qui ont imité les Attiques. Plutarque dit dans la vie de Lucullus (c) τὴν μὲν ὄψιν οὐκ εἶχε συμβαλεῖν εἰς ὅ, τι φέρει. « Il ne pouvoit deviner quel » étoit le but de cette vision ».

(216) §. CXLII. *Qu'étant originairement les auteurs.* Le texte est altéré. Je lis avec Jean Corn. de Pauw, τούτων ἁπάντων αἰτίους, αἰτίους γενέσθαι, κ. τ. λ. et j'ai traduit en conséquence. M. Koen conjecture qu'il faut lire τούτων ἁπάντων ἐκτὸς, αἰτίους γενέσθαι, et M. Reiske, ἄνευ τούτων ἁπάντων αἰτίους γενέσθαι. Si l'on admet l'une ou l'autre de ces conjectures, il faudra traduire : *ne seroit-ce pas une chose insupportable qu'outre ces maux-ci les Athéniens fussent encore la cause de ....?*

Deux lignes plus haut, je lis περὶ τῆς ὑμετέρης ἀρχῆθεν ὁ ἀγὼν ἐγένετο, suivant la conjecture de feu M. Wesseling, au lieu de περὶ τῆς ὑμετέρης ἀρχῆς. Les Lacédémoniens, qui s'arrogeoient l'empire sur toute la Grèce, n'auroient jamais combattu pour celui des Athéniens.

(217) §. CXLII. *Vos maisons renversées.* Οἰκοφθορίῃ se dit d'une manière générale de la perte des biens, de son patrimoine. C'est dans ce sens que l'a pris (d) Platon : οὔτι οἰκοφθορίαν τε καὶ πενίαν φοβούμενοι, ὥσπερ οἱ πολλοὶ καὶ φιλοχρήματοι. « Ils ne craignent ni la perte des biens, ni la

(a) Euripid. Iphigen. in Aulid. vers. 562.
(b) Sophocl. Œdipus Tyrann. vers. 525, vel 517, ex Editione Brunckii.
(c) Plutarch. in Lucullo, pag. 506, E.
(d) Plato in Phædone, tom. 1, pag. 82, C.

» pauvreté, comme le vulgaire et les gens attachés à l'ar» gent». Hérodote s'en sert toujours en ce sens. Dans les siècles suivans, ce terme s'est dit aussi des hommes qui corrompent les femmes. On ne le trouve pas dans cette signification dans le Trésor de la Langue Grecque de Henri Etienne; mais il est dans Hésychius et dans les Gloses de Philoxène. Les Pères de l'Eglise en ont fait souvent usage. En voici un exemple tiré de S. Ignace: *Epistolá ad Ephesios, cap. XVI.* Οἱ οἰκοφθόροι βασιλείαν Θεοῦ οὐ κληρονομήσουσιν: « Les fornicateurs n'hériteront pas du royaume » de Dieu ». En voici un autre qu'on trouve dans les *Excerpta* d'Antoine et Maximus, imprimés avec Stobée: Ξάνθος (*a*) ὁ σοφὸς θεασάμενος ἐπὶ θύραις εὐπρεποῦς γυναικὸς ἄνδρα οἰκοφθόρον: « Le Philosophe Xanthus ayant vu à la » porte d'une belle femme un homme qui cherchoit à la » corrompre ».

(218) §. CXLII. *Et tout ce qu'il y a dans vos familles de personnes inutiles.* C'est-à-dire, les enfans, les vieillards, les femmes et les esclaves, en un mot, tous ceux qui n'étoient pas propres à la guerre. On comprend sous le mot οἰκέται non-seulement les domestiques, mais encore la femme et les enfans, en un mot toute la famille. Il est bon de remarquer ce tour de phrase, τὰ ...... ἄχρηστα οἰκετέων ἐχόμενα pour οἱ ἄχρηστοι οἰκέται. Nous avons vu plus haut (*b*) τὰ τῶν ὀνειράτων ἐχόμενα pour τὰ ὀνειράτα, καρπῶν (*c*) ἐχόμενα pour καρποί. Le Grammairien (*d*) qui a écrit sur la différence des Poésies Bucoliques, dit en parlant des Bergers qui étoient vaincus dans ce genre, qu'ils se retiroient dans les campagnes voisines de Syracuses, qu'ils y demandoient leur pain, *et qu'on leur donnoit des choses*

(*a*) Stob. excerpta ex Antonio et Maximo. Serm. LXIV, pag. 106, lin. 33.

(*b*) Herodot. lib. I, §. CXX.

(*c*) Id. ibid. §. CXCIII.

(*d*) Vide Theocritum Wartoni, tom. I, pag. LXVI.

plaisantes et propres à faire rire. Διδόναι δὲ καὶ ἄλλα τινὰ παιδιᾶς καὶ γέλωτος ἐχόμενα...... Ἡ (*a*) δὲ Κλεοπάτρα, καὶ ἄλλα εἰργάσατο ἀσεβείας ἐχόμενα. *Cléopâtre commit encore d'autres impiétés.* M. Wesseling a remarqué ce tour de phrase, et j'ai cru devoir en avertir aussi, les Dictionnaires ne l'expliquant point du tout, ou en donnant de mauvaises interprétations. *Voyez* aussi liv. III, §. XXV, note 46.

(219) §. CXLIII. *Les forces des Perses.* Il y a dans le Grec, Du Mède, c'est-à-dire, du Roi de Perse. Je crois avoir déjà remarqué cette expression, qui est très-commune dans les auteurs Grecs. Il est bien étonnant que Tanneguy le Febvre ait voulu changer τοῦ Μακεδόνος en ἡγεμόνος, dans Longin, Traité du Sublime, sect. IV. τοῦ Μακεδόνος se prend en cet endroit pour le Roi de Macédoine, pour Alexandre,

(220) §. CXLIII. *Grossir avec emphase.* Ὀνειδίζω signifie *effero, amplifico oratione.* (*b*) Καὶ μὴν ὅτι φύσει τὸ πρᾶγμα τοιοῦτόν ἐστι, οὐχ ὁ λόγος αὐτὸ ἐξονειδίζει θεάσασθε : « ne voyez-» vous donc pas que les choses sont telles de leur nature, » et que je ne les grossis point » ? Je me suis apperçu depuis la première édition, que M. Musgrave m'avoit prévenu. *Voyez* la note de ce Savant sur le vers 4 de l'Orestes d'Euripides.

(221) §. CXLIII. *Brûlant du beau feu de la liberté.* Je lis ἐλευθερίης γλιχόμενοι avec la leçon marginale de l'édition de Henri Etienne, qui se trouve aussi dans le manuscrit *B* de la Bibliothèque du Roi, quoique les variantes de la nouvelle Edition de notre Auteur n'en fassent aucune mention. Si l'on aime mieux la leçon ordinaire ἐλευθερίην σκεπτόμενοι, il faudra traduire : *Venant à considérer les avantages de la liberté......*

(*a*) Ælian. apud Suidam voc. Κόσμος, tom. II, pag. 354.
(*b*) Dio Chrysostom. Orat. XXXI, pag. 321, D.

(222)

(222) §. CXLIII. *Qui ne vous seroit pas agréable.* Cette expression renferme une menace (*a*) très-grave : en effet, peu s'en fallut qu'Alexandre ne fût lapidé. « Nos ancêtres » aimoient tellement leur patrie, dit (*b*) Lycurgue, que » peu s'en fallut qu'ils ne lapidassent Alexandre, Ambassadeur de Xerxès, et précédemment leur ami, parce qu'il » exigeoit d'eux la terre et l'eau ». Il paroît par Hérodote que Xerxès ne demandoit point aux Athéniens la terre et l'eau, et cela est confirmé par Aristides. « Au lieu de la » terre et l'eau, dit ce (*c*) Rhéteur, qu'il avoit exigées d'eux » auparavant, il leur faisoit des dons immenses. Il leur » rendoit leur ville avec tout leur pays. Il y joignoit la » Grèce entière en pur don, et outre cela plus de richesses » qu'il n'y en avoit dans toute la Grèce ». Mais pour revenir à Alexandre, le même Aristides ajoute (*d*) que sa qualité d'hôte des Athéniens lui sauva la vie, mais qu'ils ne le renvoyèrent pas cependant tout-à-fait tranquille, car ils lui ordonnèrent sous peine de mort de sortir de leur pays avant le coucher du soleil.

(223) §. CXLIII. *Les mêmes usages.* Il y avoit chez les divers peuples de la Grèce de très-grandes différences dans les usages, dans les moeurs, dans le culte, et même dans le langage, mais toutes ces choses se ressembloient au fond. Théophraste dit aussi au commencement de son Traité des Caractères, que l'éducation étoit la même par toute la Grèce ; cependant elle étoit bien différente à Lacédémone de ce qu'elle étoit à Athènes ; mais Théophraste et Hérodote, en parlant de l'identité des moeurs et des usages des Grecs, en parloient par opposition avec ceux

---

(*a*) Voyez sur cette sorte d'expression la note 16, sur le §. XIII de ce même livre.

(*b*) Lycurg. contra Leocratem, part. II, pag. 156, lin. 42, 43, vel pag. 201, ex Edit. Taylor. Cantabrigiæ, 1743, *in*-8.

(*c*) Aristid. in Panathen. pag. 13, lin. 27.

(*d*) Id. ibid. pag. 13, lin. 34.

des Barbares. Si M. Reiske eût fait cette attention, il se seroit donné de garde de critiquer ce passage de Théophraste. *Voyez* ses Remarques sur cet Auteur. M. Coray a bien vu que Théophraste avoit en vue d'opposer les mœurs des Grecs à celles des Barbares. Mais « dans ce (*a*) sens même » cet écrivain (Théophraste) n'a pas été fort exact, en considérant l'éducation des Grecs, comme étant par-tout » la même...... Il n'est pas non plus vrai que toute la » Grèce soit placée sous le même ciel. Sans parler de la » différente nature et élévation du sol, qui peuvent changer l'atmosphère à de très-petites distances, comme étoit » le ciel lourd de la Béotie par rapport à celui de l'Attique, on sait que la partie de la Grèce qui avoisine la » Thrace, est bien différente du Péloponnèse et des îles » adjacentes ».

Cette différence n'est pas si considérable que le pense M. Coray. Il ne se seroit pas probablement exprimé de la sorte, s'il avoit lu le Voyage de M. de Tournefort. Ce Savant fut fort surpris en arrivant à Constantinople de trouver les tulipes et les renoncules en fleur dans les campagnes vers la fin de Décembre. Il faut prendre ces expressions en général et ne point s'attendre à une précision géométrique. Hérodote et Théophraste ont voulu faire contraster les mœurs et le climat de la Grèce proprement dite, avec les mœurs et le climat des nations barbares, et ils y trouvent une opposition frappante. S'il s'agit des mœurs, il n'y a personne qui ne la sente, et ce seroit perdre son temps que de la prouver. Quant au climat, tout le monde sait qu'en général le climat de la Grèce est doux et tempéré, et bien éloigné des ardeurs du soleil qu'on éprouve dans la plus grande partie de l'Asie, et des rigueurs excessives du froid auxquelles on est exposé en Scythie. Hérodote

(*a*) Les Caractères de Théophraste, traduction nouvelle, page 64.

et Théophraste n'ont rien dit autre chose, et je suis bien surpris qu'un Grec, aussi instruit et aussi savant que M. Coray, ait blâmé à ce sujet ces deux illustres écrivains.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

